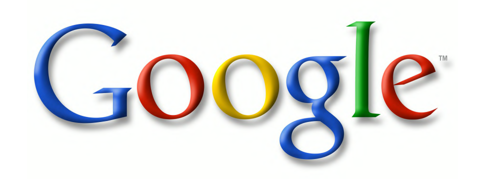
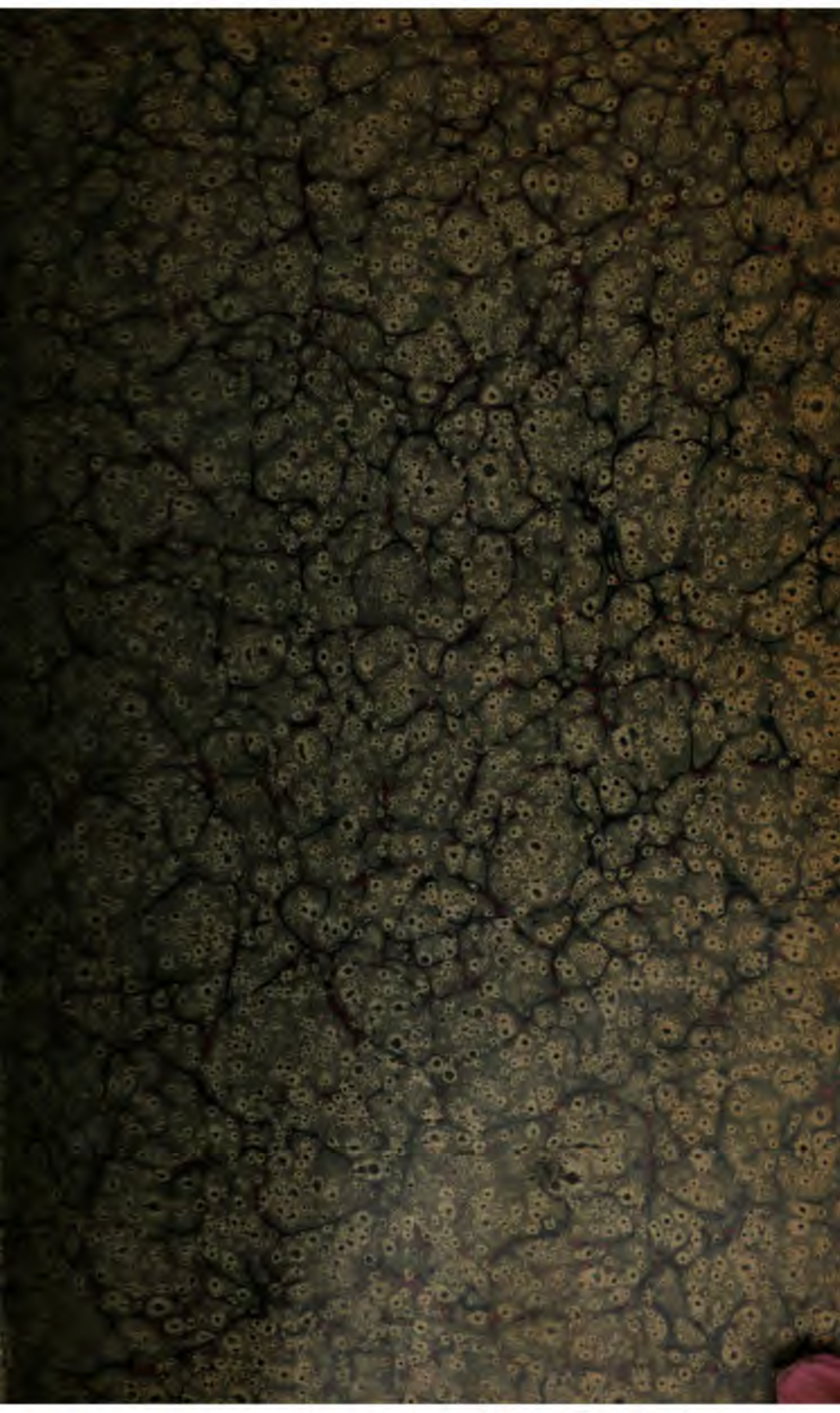
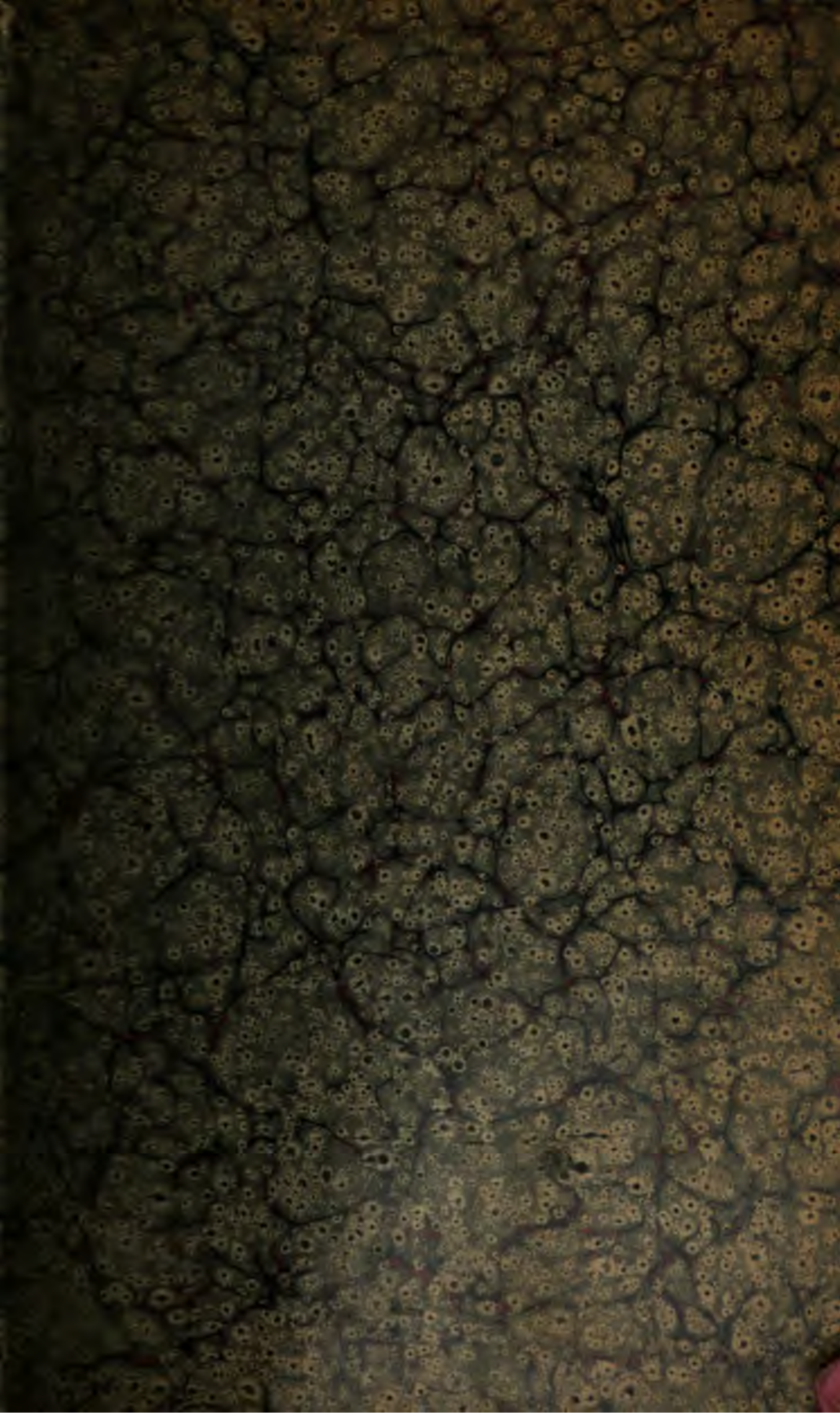



$B 85 135


UNIVERSITY OF CALIFORNIA
JAMES·K·MOFFITT·FUND
No
Let there be light!




UNIVERSITY OF CALIFORNIA
JAMES K. MOFFITT FUND
No.
Let there be light!



SOUVENIRS MILITAIRES

NAPOLÉON A WATERLOO

OU

PRÉCIS RECTIFIÉ DE LA CAMPAGNE DE 1815

Avec des Documents nouveaux et des Pièces inédites

PAR

UN ANCIEN OFFICIER DE LA GARDE IMPÉRIALE

QUI EST RESTÉ PRÈS DE NAPOLÉON PENDANT TOUTE LA CAMPAGNE

..... Quæque ipse miserrima vidi
et quorum pars *parva* fui!.....
ÉNÉIDE, livre II.

PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE
J. DUMAINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE L'EMPEREUR
30, RUE ET PASSAGE DAUPHINE, 30

1866

SOUVENIRS MILITAIRES

NAPOLÉON A WATERLOO

OU

PRÉCIS RECTIFIÉ DE LA CAMPAGNE DE 1815

IMPRIMERIE RENOU ET MAULDE, RUE DE RIVOLI, 144.

Pontécoulant

SOUVENIRS MILITAIRES

NAPOLÉON A WATERLOO

OU

PRÉCIS RECTIFIÉ DE LA CAMPAGNE DE 1815

Avec des Documents nouveaux et des Pièces inédites

PAR

UN ANCIEN OFFICIER DE LA GARDE IMPÉRIALE

QUI EST RESTÉ PRÈS DE NAPOLÉON PENDANT TOUTE LA CAMPAGNE

..... Quæque ipse miserrima vidi
et quorum pars *parva* fui!.....
ÉNÉIDE, livre II.



PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE

J. DUMAINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE L'EMPEREUR

30, RUE ET PASSAGE DAUPHINE, 30

—

1866

PÈLERINAGE A WATERLOO

EN 1865

Waterloo! que ton nom a fait couler de larmes!!!
(SAINTE-BEUVE.)

Au mois de juin de l'année dernière (1865), quelques affaires d'intérêt m'avaient conduit en Belgique, je voulus profiter de l'occasion qui m'était offerte pour revoir encore une fois le champ de bataille de Waterloo, sur lequel j'avais combattu cinquante ans auparavant, et pointé, sous les yeux même de Napoléon, le dernier coup de canon qui fut tiré, peut-être, dans cette grande journée. Je l'avais déjà visité une première fois en 1832, lorsque l'armée française, sous la conduite du maréchal Gérard[1], le traversa pour aller faire le siége de la citadelle d'Anvers. J'avais donc déjà pu me rendre compte des nombreux changements qu'il avait

1. Celui qui écrit ce récit était à cette époque aide-de-camp du maréchal.

subis depuis l'époque de 1815, à laquelle il avait dû sa triste célébrité, et qui avaient fait dire si naïvement au duc de Wellington, qui le revoyait quelques années plus tard : « *Ils m'ont gâté mon champ de bataille.* » De nombreux terrassements avaient été effectués dans les environs de la Haie-Sainte, à la place même qu'avait occupé Napoléon en dernier lieu, lorsqu'il rangeait les bataillons de sa garde pour monter à l'assaut du plateau de Mont-Saint-Jean. Des masses de terre considérables avaient été enlevées pour construire l'énorme pyramide que couronne le ridicule lion belge, la tête tournée vers la France, qu'il semble menacer encore de sa griffe *impuissante* [1]. L'escarpement qui précède le fameux plateau, et qui protégeait l'armée anglaise, est devenu ainsi beaucoup moins rapide en cet endroit, et ne laisse juger que très-imparfaitement des difficultés qu'avait à vaincre l'armée française pour parvenir jusqu'à elle.

1. On sait que les soldats français qui bivaquaient dans les champs de Waterloo en 1832, lui arrachèrent les ongles et lui limèrent les dents; ils lui auraient fait subir sans doute une mutilation plus complète, et se préparaient même à renverser le monument tout entier, mais nous étions *chez un allié*, on plaça des sentinelles françaises pour protéger ce triste emblème de notre humiliation. On ne pouvait certes montrer un respect plus touchant pour les droits de la propriété.

Mais ce n'était point là la pensée qui me préoccupait en ce moment. En visitant ce champ de bataille où tant de glorieux souvenirs se présentaient en foule à ma mémoire, je trouvais à chaque pas quelque trophée élevé à la gloire de nos ennemis : sur la chaussée de Charleroi, et non loin du monument, une colonne de marbre noir est consacrée à la mémoire de lord Gordon, aide-de-camp du duc de Wellington; vis-à-vis la ferme de la Haie-Sainte, qui porte encore les traces du rude assaut qu'elle eut à soutenir, se dresse une pyramide de pierre sur laquelle sont inscrits les noms de tous les officiers de la légion allemande qui périrent en la défendant; enfin, aux abords de Planchenoit, un sarcophage, construit sur de plus amples dimensions, est consacré aux officiers et soldats de l'armée prussienne, qui a voulu élever son monument sur le lieu même où elle avait combattu, et le séparer de ceux de l'armée anglaise, pour mieux indiquer que c'est à sa puissante intervention que la victoire avait été due.

Ainsi donc, sur ce champ de bataille arrosé de tant de sang français, aucune colonne, aucune

pierre tumulaire, pas même un simple tertre de gazon, n'est là pour dire à ses nombreux visiteurs : « *Sta viator, heroem calcas.* » Cette idée douloureuse m'a inspiré le dessein que j'exécute aujourd'hui; j'ai voulu consacrer le souvenir de tant de hauts faits, dont j'ai été le témoin, de tant de braves, morts en défendant l'honneur et l'indépendance de la patrie, si ce n'est par le marbre et l'airain, du moins par un récit *exact* et *fidèle*, qui le grave d'une manière durable dans la mémoire de mes concitoyens. Je n'ai pas eu la prétention d'écrire sur le frontispice de mon livre : *Exegi monumentum œre perenniùs*, ce sont là des visions qui n'appartiennent qu'aux poètes; mais ce sera du moins comme une simple croix de bois que la piété filiale ou la reconnaissance publique plante quelquefois sur la tombe des plus illustres morts, en attendant qu'on ait pu leur consacrer un monument plus durable.

Je dédie cet ouvrage à mes anciens compagnons d'armes.

Paris, 18 juin 1866.

G. DE P.

AVANT-PROPOS

Ne quid falsi audeat dicere, ne quid veri non audeat.
(CICÉRON.)
Rien n'est beau que le vrai!!
(BOILEAU.)

La bataille de Waterloo, par les terribles conséquences qu'elle a eues sur la fortune de Napoléon et sur les destinées du monde civilisé, est sortie du cercle ordinaire des faits de guerre réservés spécialement aux études des hommes du métier, et elle a pris les proportions de l'un des événements les plus considérables des temps modernes. Aussi tous les écrivains qui se sont occupés de l'histoire de nos soixante dernières années, se sont-ils empressés d'en reproduire des narrations plus ou moins exactes, plus ou

moins partiales, et si la postérité n'est pas parfaitement renseignée à cet égard, ce ne sera pas par l'insuffisance des documents qu'elle aura sous les yeux, mais par l'embarras de mettre d'accord tant de récits différents et souvent contradictoires.

En effet, chacun a écrit sous l'influence de ses opinions personnelles, les mêmes faits ont été présentés quelquefois sous un aspect absolument contraire. Les uns, admirateurs enthousiastes de la gloire de Napoléon, n'ont pas voulu admettre qu'aucune faute, qu'aucune erreur, qu'aucun oubli même aient pu être commis par celui qu'ils s'étaient si longtemps habitués à regarder comme infaillible; les autres, animés par des passions plus aveugles encore, et surtout moins excusables, n'ont voulu voir, dans la campagne de 1815, que la terrible catastrophe qui la termina, et ont fermé les yeux à la beauté du plan, à l'audace du début, aux glorieux succès, enfin, qui avaient couronné ses heureux commencements. C'était donc encore *une histoire à faire* que celle où l'on ne prendrait pour guide que la vérité, et où tous les faits se-

raient retracés avec une rigoureuse exactitude et une complète impartialité. Nous l'avons entreprise, et nous avons pensé que le temps était arrivé où cette tâche pourrait être remplie avec des avantages qui avaient manqué à la plupart de nos devanciers. Il est difficile, en effet, à celui qui écrit sous l'impression des événements qui viennent de s'accomplir, de se soustraire à toute influence étrangère, à toute idée préconçue, à toute considération personnelle. Ce n'est que lorsque les passions contemporaines se sont éteintes; lorsque toutes les questions d'amour-propre et d'intérêts individuels ont été vidées; que tous les faits ont eu le loisir de se produire; que cette foule d'indices, de renseignements, de documents vagues et confus d'abord, que propagent les cent voix de la Renommée, ont eu le temps de se dérouler et de se contrôler l'un par l'autre; qu'on peut, enfin, soumettre à un examen approfondi les différentes versions, les scruter, les discuter, les rapprocher entre elles, et, par leur confrontation, en faire jaillir la vérité. C'est alors seulement que l'historien peut entreprendre son œuvre et espérer d'arriver

enfin à cette vérité et à cette exactitude qui doivent être le premier mérite d'un ouvrage historique. De même que pour juger les beautés ou les défauts d'un tableau il faut s'éloigner à quelque distance pour éviter la confusion des objets, de même l'écrivain trop rapproché des événements qu'il raconte, risque souvent de les voir sous un faux jour, et de prendre les influences des passions étrangères ou les entraînements du premier moment, pour le jugement calme, réfléchi et impartial qui doit être celui de l'histoire.

Les premières relations un peu complètes qui nous aient été données de la campagne de 1815, sont celles qui nous sont venues de Sainte-Hélène. L'une a été écrite par Napoléon lui-même dans les loisirs de la captivité, comme nous l'apprend son fidèle chroniqueur, le vertueux Las-Cases, pendant l'année 1816[1], c'est-à-dire sous l'impression toute vive encore des événements qu'il retraçait; l'autre a été composée sous ses yeux, et l'on pourrait même dire sous sa dictée,

1. *Mémorial de Sainte-Hélène* (août 1816).

car plusieurs pages de cette seconde version sont textuellement copiées de la première, par l'un de ses plus dévoués compagnons d'exil, le général Gourgaud. Ces deux productions, d'ailleurs, portent ce cachet de grandeur, de clarté et d'admirable concision dont sont empreints tous les écrits sortis de cette plume vigoureuse, que la main de Napoléon maniait avec autant d'éclat que cette main avait manié son épée. Mais souvent, emporté par la rapidité de sa pensée et par le désir d'écarter toute digression inutile à l'exposition de ses grands desseins, Napoléon néglige des détails honorables pour nos armes ou de nature à intéresser le lecteur qui veut être instruit des moindres causes qui ont concouru à produire de si grands événements. Enfin, quoique ces deux récits se recommandent en général par l'exactitude et l'impartialité, cependant, soit que l'auteur, dans l'isolement de sa prison, ait été quelquefois trompé par ses souvenirs, soit qu'il n'ait pas eu sous la main tous les documents qui lui auraient été nécessaires, soit que quelques circonstances, que le temps a depuis éclaircies, fussent encore ob-

scures à ses yeux, soit, enfin, qu'en face de la postérité, qui déjà posait devant lui, il ait lui-même volontairement altéré certains faits qu'il voulait transmettre aux siècles à venir plutôt comme il les avait conçus que comme ils s'étaient passés réellement, il est certain que quelques assertions contestables, que quelques erreurs manifestes s'y sont glissées et doivent être redressées, de peur que de légères inexactitudes sur des points de médiocre importance, ne puissent altérer la confiance que méritent du reste, sur des points plus essentiels, ces remarquables publications. La gloire de Napoléon, d'ailleurs, n'a rien à craindre de ces rectifications; elle est assez grande, les talents dont il a fait preuve dans sa dernière campagne, sont assez éminents pour que le simple exposé des événements, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher, puisse suffire à sa renommée, et montrer que son génie, dans cette dernière épreuve, ne s'était point abaissé au-dessous du niveau qu'il avait atteint dans les plus beaux jours de sa merveilleuse carrière.

Ces deux récits de Sainte-Hélène, plus com-

plets et plus exacts, malgré quelques légères erreurs que nous venons d'y signaler, que tous ceux qui les ont précédés, ont depuis servi de texte à presque tous les écrivains qui se sont occupés de retracer les événements qui ont accompagné ou suivi la chute du premier Empire; mais ils se sont presque toujours contentés d'en donner des extraits, sans en réparer les omissions ou en redresser les inexactitudes. Nous citerons, en première ligne, M. Vaulabelle, dont la relation comprise dans son *Histoire des deux Restaurations* se distingue d'ailleurs par de nobles sentiments de patriotisme et d'orgueil national, qui lui ont assuré une grande vogue dans les classes populaires. M. Thiers, qu'on est habitué à regarder comme l'historien spécial des grandes batailles de l'Empire, a écrit sur la campagne de 1815 un ouvrage d'imagination plutôt qu'une œuvre historique; il prête à tous ses personnages, ses vues, ses idées, ses impressions; jamais sa verve intarissable n'a été ni plus féconde ni plus entraînante : il éblouit, il fascine son lecteur, mais il égarerait souvent ceux qui seraient disposés à admettre, sans examen, des assertions hasardées

quand elles ne sont pas absolument fausses ; enfin, on chercherait en vain dans ces pages brillantes ces recherches consciencieuses, cette fidélité impartiale, cette passion de la vérité qui doivent passer avant les agréments du style dans une composition de ce genre, et peuvent seules lui assurer un succès durable.

Quoi qu'il en soit, les écrivains honorables que nous venons de citer et tous ceux qui s'étaient inspirés à la même source, tels que MM. Lamartine, Thibaudeau, Norvins, Vaudoncour, etc., bien qu'en se plaçant à des points de vue différents, étaient arrivés aux mêmes conclusions, et c'est d'après leurs récits que l'opinion publique s'était habituée à regarder cette dernière campagne de Napoléon, malgré sa funeste issue, comme aussi glorieuse pour sa renommée que ses plus belles victoires, et à supposer qu'il avait été seulement trahi cette fois par la fortune, qui l'avait jadis comblé de tant de faveurs, ou plutôt qu'il avait rencontré un concours inouï de ces hasards malheureux qui se plaisent souvent à la guerre à déjouer les plus belles combinaisons du génie. Cependant, dans ces derniers temps,

une nouvelle école s'est formée, heureusement peu nombreuse, mais fortement appuyée par des influences de parti, qui n'a pas reculé devant la pensée de faire servir au triomphe de ses opinions du moment, l'interprétation inexacte de faits qui se sont passés il y a cinquante ans. Des relations malveillantes de la campagne de 1815[1], contraires à la fois à la vérité et à la justice, ont été écrites par des hommes trop jeunes pour y avoir pris part, et animés d'un esprit de dénigrement systématique contre Napoléon, dont on peut discuter les principes politiques qui se sont écroulés avec le bras puissant qui leur servait d'appui, mais dont la gloire militaire sera éternelle et appartient à la France entière, qu'elle a pendant vingt ans couverte de tant d'éclat. Dans ces récits qu'on croirait plutôt sortis de la main de l'étranger que d'une plume française, un spectacle peut-être encore plus ridicule qu'affligeant a été donné au monde : on a vu un militaire[2], jeune encore, sans nom dans l'armée, sans précédents,

1. *Histoires de la Campagne de* 1815, par Charras et par Edgar Quinet.
2. M. Charras, *Histoire de la Campagne de* 1815.

sans autorité, porté à un grade élevé par le malheur des révolutions, et qui aurait été bien embarrassé, peut-être, de faire manœuvrer devant l'ennemi un bataillon d'infanterie ou un escadron de cavalerie, se poser en juge souverain du plus grand capitaine des temps anciens et des temps modernes, censurer les plus belles conceptions de son génie, et s'évertuer à trouver dans des fautes imaginaires très-gratuitement attribuées à Napoléon, la preuve d'une prétendue défaillance de ses facultés morales et physiques et la cause des revers de sa dernière campagne, sans remarquer que c'était attaquer en même temps l'honneur de l'armée française tout entière, nécessairement solidaire de celui de son chef.

Il importait donc, tandis qu'il existe encore un grand nombre de contemporains des événements dont il s'agit, au témoignage desquels on peut en appeler, de ne pas laisser dénaturer la vérité et s'accréditer des récits erronés, aujourd'hui sans grand danger peut-être, parce que chacun sait quelles sont les passions mesquines et l'esprit étroit qui les a inspirés, mais qui pourraient ac-

quérir quelque autorité dans l'avenir, par cette seule raison qu'on aurait dédaigné de les réfuter. C'est ce qui nous a enhardi à venir, après tant d'autres, rappeler encore une fois l'attention publique sur des événements déjà souvent racontés, *omnia jam vulgata*, mais peut-être encore imparfaitement connus, par la diversité même des appréciations auxquelles ils ont donné lieu. La position particulière dans laquelle nous nous sommes trouvé, et qui nous a rendu spectateur et souvent spectateur actif de la plupart des faits que nous aurons à retracer, les relations intimes que nous avons longtemps conservées avec plusieurs des personnages qui y ont joué un rôle important, doivent donner à nos assertions une autorité que ne sauraient réclamer à titre égal des écrivains qui n'ont reçu, en quelque sorte, que de seconde main leurs informations. On a dit avec vérité que rien ne remplace cette force de persuasion, cet accent irrésistible de celui qui a vu les faits qu'il raconte et qui initie son lecteur à toutes les émotions de crainte, d'espérance ou d'admiration qu'il a lui-même éprouvées. Nous sommes d'ailleurs pour juger avec

une complète indépendance et une rigoureuse impartialité les hommes et les événements, dans une position plus favorable que celle de la plupart des écrivains qui nous ont précédé. Presque tous les personnages qui ont joué un rôle important dans le grand drame qui a eu pour dénouement la chute du premier Empire, ont aujourd'hui disparu de la scène du monde. Leurs noms désormais appartiennent à l'histoire, et l'on peut les appeler devant son tribunal avec une entière liberté, sans être retenu par la crainte de blesser de justes susceptibilités ou d'affliger au déclin de leur carrière des hommes recommandables par d'anciens et d'honorables services. De vives polémiques d'ailleurs se sont élevées depuis la première apparition des ***Mémoires de Sainte-Hélène*** entre plusieurs des chefs dont les fautes y avaient été signalées, ou bien entre leurs descendants qui se sont constitués défenseurs officieux de leur mémoire. Comme il arrive toujours après une grande catastrophe, chacun a voulu se laver du reproche d'y avoir pris la plus légère part; mais ces discussions, poussées quelquefois jusqu'aux plus violentes



récriminations, ont amené des révélations inattendues; la lumière s'est faite sur plusieurs points demeurés longtemps obscurs, et des documents précieux pour l'histoire, qui étaient restés enfouis dans les portefeuilles de quelques personnes intéressées à les tenir dans l'ombre, ont été produits au grand jour. Ce sont ces clartés nouvelles, ce sont ces documents demeurés longtemps inconnus, et dont nos devanciers n'avaient pu profiter, qui nous permettront de présenter enfin un tableau exact et complet de la campagne de 1815, et de rendre à chacun des acteurs appelés à y jouer nn rôle, avec une entière indépendance et une consciencieuse impartialité, la justice qu'il a méritée.

Voici donc, en résumé, la marche que nous avons adoptée dans cet ouvrage :

Dans la première partie, qui sera comme l'introduction du drame, nous retracerons, aussi brièvement qu'il nous sera possible, les circonstances politiques qui ont accompagné le retour de Napoléon de l'île d'Elbe et la révolution du 20 mars.

Quoique notre principal objet soit de considé-

rer ici les événements militaires qui ont signalé cette dernière période du règne de Napoléon, cette digression rétrospective était indispensable pour montrer par quel enchaînement de circonstances, il s'était vu fatalement entraîné à une guerre formidable contre toute l'Europe soulevée contre lui, sans avoir eu le temps de s'y préparer, et quel effort de génie et d'activité il lui avait fallu pour réunir, dans l'espace de moins de deux mois, des forces assez imposantes pour soutenir cette lutte gigantesque.

Nous raconterons ensuite, jour par jour, et pour ainsi dire heure par heure, la vie de Napoléon pendant les quatre journées de cette mémorable campagne, dans le cours de laquelle nous avons eu souvent l'occasion de l'approcher, de combattre sous ses yeux, d'entendre les accents de sa parole incisive, et d'admirer sur le champ de bataille sa mâle contenance, sa figure impassible, cet admirable sang-froid qui ne se démentait jamais, au sein même des plus grands dangers, ce prestige, enfin, cette inévitable fascination que sa vue seule exerçait sur tous, depuis le dernier soldat jusqu'aux premiers dignitaires

de l'armée. Et si l'on nous reproche de nous être arrêté avec quelque complaisance sur cette partie de notre récit, et, peut-être même, de nous être écarté quelquefois des règles d'une froide impartialité, lorsqu'il s'agira de raconter les habiles manœuvres ou les savantes conceptions de ce génie hors ligne, nous ne nous en défendrons pas. Le mot *impartial*, comme l'a remarqué un écrivain célèbre, ne veut pas dire *impassible*[1], et il serait difficile d'avoir assisté à un si grand spectacle sans en avoir été vivement impressionné, et sans en avoir gardé un éternel souvenir. Cette partialité, du reste, qui, si elle existait, ne serait que l'expression de notre profonde admiration pour les mérites transcendants de Napoléon, ne nous rendra injuste envers aucuns mérites d'un ordre secondaire, se trouvassent-ils même dans le camp de nos ennemis, et elle n'ôtera rien à l'exactitude de notre narration. Nous y verrons, au contraire. l'obligation d'exa-

1. La justice de l'historien doit être *impartiale*, mais non pas *impassible*. Je ne pense pas comme Lucien qu'il doit être un étranger sans patrie, sans autels. Non! vous devez croire à l'historien, et comment croirez-vous celui qui ne croit rien lui-même? Il faut que l'historien ait une foi à lui, il ne vous l'imposera pas, mais il vous rassurera parce qu'il a cette foi. — Villemain (*Cours de littérature*, t. II, p. 377).

miner avec plus de soin les reproches souvent injustes qu'on a cru pouvoir lui adresser, bien convaincu que sa gloire ne peut que gagner à ce que tous les faits soient enfin clairement expliqués. Nous n'aurons donc rien à cacher, rien à dissimuler, et si quelque erreur, quelque oubli dans la transmission des ordres avaient eu lieu, car des fautes graves Napoléon n'en pouvait commettre, nous serions les premiers à les relever, à les signaler. Les réticences calculées ne font qu'engendrer le doute et amener la contradiction, et nous prendrons, dans tout le cours de cet ouvrage, pour règle invariable ces belles paroles où Cicéron a si bien tracé les vrais devoirs de l'historien : *Ne quid falsi audeat dicere, ne quid veri non audeat.*

Dans cette recherche de la vérité, qui a été l'objet principal de nos efforts, nous avons dû étayer nos propres souvenirs de tous les documents que nous avons puisés aux sources les plus authentiques. Nous avons recueilli dans les cartons du dépôt de la guerre des états de situation plus exacts que ceux qu'on trouve dans les mémoires de Sainte-Hélène, dressés d'après

quelques documents incomplets, restés dans les mains de Napoléon et qui ont été reproduits depuis par la plupart des écrivains qui ont pris ces mémoires pour guides. Nous avons trouvé aussi de nombreuses pièces originales dans les différentes publications du maréchal Grouchy, qui après la réorganisation de la grande armée sous le titre d'*armée du Nord*, à son retour de Waterloo, en avait été nommé commandant en chef et avait reçu, en cette qualité, du maréchal Soult, major général, le dépôt du livre d'ordre de l'armée et de tous les papiers de l'état-major général. La reproduction textuelle des ordres de Napoléon et de sa correspondance avec ses généraux peut seule porter la conviction dans les esprits les plus prévenus, et trancher définitivement des questions devenues obscures à force d'avoir été présentées sous des aspects différents au gré des ressentiments ou des intérêts personnels de ceux qui les ont agitées. Nous n'avons donc pas craint de multiplier les citations et de reproduire même à côté de pièces originales encore inédites, des documents déjà connus; seulement, pour ne pas suspendre le récit par de

trop fréquentes interruptions, nous avons réuni à la fin de chaque chapitre, les différentes pièces sur lesquelles nous nous sommes appuyé et qui n'avaient pu trouver place dans le texte.

La connaissance parfaite des lieux où se passe l'action qu'il décrit, est encore un devoir rigoureux pour l'écrivain consciencieux. La mesure des distances et le temps nécessaire à les parcourir, ont joué un rôle très-important dans les discussions auxquelles ont donné lieu les diverses relations de la campagne de 1815, et l'on peut dire que dans cette appréciation qui semble purement matérielle, on ne s'est guère mieux entendu que sur d'autres points d'une constatation moins facile. Nous avons donc cru ne devoir à cet égard nous en rapporter qu'à nous-même, et nous n'avons pas hésité à nous rendre sur le théâtre des opérations de la campagne de 1815, pour visiter de nouveau les champs de bataille de Ligny, des Quatre-Bras et de Waterloo, raviver nos souvenirs et mesurer au pas et la montre à la main toutes les distances contestées.

Après avoir ainsi remis dans leur véritable jour tous les événements de la campagne de

1815, trop souvent dénaturés par des écrivains de mauvaise foi ou incomplétement informés, nous en présenterons un résumé rapide qui permettra au lecteur d'en embrasser l'ensemble d'un même coup d'œil, et nous serons enfin amené à cette conclusion, qui sera, nous n'en doutons pas, confirmée par la postérité, c'est que plus on étudiera l'histoire de cette campagne, si glorieusement commencée et terminée par l'une des plus grandes catastrophes dont nos annales militaires fassent mention, plus on reconnaîtra que l'armée française, en succombant, n'a rien perdu de son honneur et de sa haute renommée, et que, de son côté, jamais Napoléon, dans les plus belles années de sa prestigieuse carrière, n'avait montré plus de lucidité d'esprit, plus de profondeur dans la conception, plus d'habileté dans l'exécution de ses desseins. La fin qu'il se proposait était immense, et notre étonnement doit s'augmenter encore, lorsqu'on songe à la disproportion du but et des moyens dont il disposait pour l'atteindre[1]. Il ne

1. L'homme aux prises avec les difficultés qui semblent insurmontables et les domptant par son génie, offre un spectacle digne de notre admi-

s'agissait de rien moins que de lutter contre la plus puissante des coalitions qui se fussent encore formées contre la France, avec une armée improvisée, imparfaitement équipée, pleine d'ardeur, mais sans expérience, sans liens entre les officiers et les soldats, qui se connaissaient à peine, et n'ayant derrière elle, pour l'appuyer, qu'une nation épuisée par les deux campagnes précédentes. On a souvent comparé Napoléon aux plus grands capitaines de l'antiquité; mais jamais, sans doute, un simple mortel, qu'il s'appelât Alexandre, Annibal ou César, ne s'était trouvé aux prises avec des circonstances aussi critiques; et cependant, telle était l'énergie de ce caractère fortement trempé, sa confiance en ses forces, que sa fermeté n'en fut pas un moment ébranlée.

Seul, dans la solitude de son cabinet, à *soixante lieues* du théâtre où il veut porter ses premiers coups, une carte de la Belgique sous les yeux, il conçoit un projet qui, s'il réussit, doit avoir

ration, et cette admiration sera d'autant plus justifiée que la disproportion aura été plus grande entre le but et les moyens. — (Napoléon III, *Vie de Jules César*, liv. IV, ch. 1.)

pour effet de diviser ses ennemis, de compenser ainsi les désavantages de son infériorité numérique, et de lui permettre, en les combattant séparément, d'amener peut-être l'un de ces conflits décisifs qui, comme à Marengo, comme à Iéna, décident en une seule journée du sort de la guerre et de la destinée des États. Jamais le génie, qui lutte contre la force matérielle, et qui en triomphe par sa puissance, n'aura enfanté un prodige plus digne de l'admiration des hommes. Et ce ne sont pas là les vaines illusions d'une exaltation fiévreuse : ses dispositions sont si bien ordonnées, ses mesures si bien prises, ses manœuvres si mystérieusement conduites, qu'elles sont, dans les premiers moments, couronnées d'un succès complet. Il était parvenu à surprendre ses ennemis dans leurs cantonnements, dispersés sur un terrain de vingt lieues d'étendue, et, se plaçant au milieu d'eux, sans leur donner le temps de se réunir, il les avait obligés à venir, l'un après l'autre, se mesurer avec lui. Partout il s'était présenté devant eux, si ce n'est avec des forces égales, du moins avec des forces suffisantes pour disputer la victoire, et

partout un éclatant triomphe avait été le prix de ses habiles manœuvres. A Ligny, il avait remporté une éclatante victoire sur l'armée prussienne, et elle n'avait dû qu'à une circonstance fortuite de n'être pas complétement anéantie. Il avait tourné ensuite tout son effort contre l'armée anglaise, qu'il avait trouvée à Waterloo dans une position si favorable à ses desseins, et si dangereuse pour elle-même, que si elle avait été battue, elle n'aurait pu échapper elle-même à une entière destruction. Ainsi, en moins de quatre journées, toutes les prévisions de Napoléon pouvaient être réalisées : les deux principales armées de la coalition allaient se trouver hors de combat, et la coalition elle-même, frappée au cœur par un coup si rude et si vigoureusement porté, obligée peut-être de se dissoudre et de renoncer à son inique agression.

Un hasard, deux heures de retard dans la transmission d'un ordre, une pluie torrentielle qui fit différer le signal de l'attaque, en décidèrent autrement. Napoléon trouva sa perte dans cette même journée qui devait assurer son salut

et mettre le comble à sa glorieuse renommée; mais ses ennemis durent se souvenir longtemps des terribles chances qu'ils avaient courues. Cependant comment expliquer un si étrange revirement? Comment la victoire s'est-elle tout à coup changée en défaite? Les hommes aiment tout ce qui leur paraît surnaturel : on s'en est pris à la *fatalité;* mais c'est là une excuse banale, trop souvent invoquée par la médiocrité pour être admise quand il s'agit de desseins mûris par la réflexion et conduits par l'expérience, comme étaient ceux de Napoléon. Non, n'accusons pas la Fortune : elle semblait, au contraire, avoir tout préparé pour le triomphe de la plus juste et de la plus noble des causes, celle d'un peuple combattant pour son indépendance, pour la défense de ses droits et de son territoire. N'accusons que le malheur des temps et nos dissensions civiles. La divergence des opinions avait éclairci nos rangs; la trahison avait affaibli la confiance du soldat; les préoccupations politiques avaient divisé les chefs et répandu partout des éléments d'indiscipline : des fautes graves furent commises; les ordres

furent mal compris ou exécutés avec négligence. Napoléon lui-même, il en faut convenir, avait subi cette influence inévitable de l'âge et de l'adversité. Son esprit avait conservé toute sa puissance ; mais il avait perdu quelque chose de cette audace, de cette décision spontanée, de cette énergique volonté, de cette *confiance* enfin *dans son étoile*, à laquelle il avait dû autrefois la moitié de ses succès. Il avait commencé cette dernière campagne, il l'a dit lui-même, avec de noirs pressentiments [1], et il n'est pas douteux que cette disposition fâcheuse exerça une influence fatale sur toutes les opérations de la campagne. Il aurait peut-être plus obtenu de la Fortune, s'il avait moins douté de ses faveurs. Ainsi donc, ce ne fut ni son étoile, ni son génie qui fit défaut à Napoléon dans la campagne de 1815 ; mais les moyens d'exécution manquèrent à ses grands desseins. Ses généraux, autrefois si dévoués, si intrépides, si confiants dans le génie de leur chef, se montrèrent au-dessous de leur vieille réputation, et

1. *Mémorial de Sainte-Hélène* (novembre 1816).

l'on a dit avec raison que Napoléon fut vaincu à Waterloo bien plus par les fautes de ses lieutenants que par les talents de ses adversaires.

C'est donc dans l'histoire même de la campagne de 1815 qu'il faudra chercher les véritables causes de cette terrible péripétie qui changea tout à coup la fortune, les vainqueurs en vaincus, et fit succéder aux plus heureux préludes des revers plus grands et plus rapides encore que n'avaient été les succès. Ce sont ces étranges vicissitudes qui rendront à jamais cette lecture aussi instructive pour les hommes du métier qu'attachante pour toutes les classes de citoyens. Eh! en effet, quel cœur français ne serait vivement ému en voyant combien peu il s'en est fallu que le plus éclatant triomphe ne couronnât encore une fois nos armes victorieuses, et à quel fil délié sont restées suspendues, dans cette journée, les destinées du monde. C'est aussi sur ce puissant intérêt qui s'attache au dernier épisode de la vie de Napoléon, et que ne pourrait peut-être offrir au même degré aucune autre époque de nos annales, que nous avons compté, lorsque nous

nous sommes décidé à revenir sur un sujet déjà souvent traité, mais presque toujours d'une manière inexacte, partiale, ou du moins incomplète. Au reste, nous n'avons pas prétendu écrire une histoire; nous n'avons voulu que consigner ici d'une manière durable, par la voie de la publicité, tandis que le temps ne les a pas encore complétement effacés de notre mémoire, quelques souvenirs personnels sur des faits honorables pour notre armée, qui s'étaient passés sous nos yeux, et qui nous avaient laissé une vive impression. Nous ne demandons pas à être cru sur parole, mais qu'on scrute avec soin les preuves que nous apportons à l'appui de nos assertions, et qu'on décide ensuite entre nous et nos contradicteurs : nous ne réclamons qu'un seul mérite, celui de l'exactitude et de la sincérité. Nous n'avons pas craint d'entrer souvent dans les plus minutieux détails, persuadé que rien n'est indifférent quand il s'agit d'un homme comme Napoléon et de la grande catastrophe qui termina sa vie politique. La curiosité publique sur ce sujet, nous en sommes convaincu, est bien loin d'être épuisée, et dans six siècles

d'ici on demandera encore : « Comment a été vaincue cette main puissante qui avait gagné tant de batailles? *Quomodò cecidit potens qui salvum faciebat populum Israël?* » Si je suis assez heureux pour avoir fourni aux historiens futurs quelque renseignement utile, quelque document nouveau qui les préservent du danger de reproduire dans leurs récits les mêmes méprises, les mêmes erreurs où sont si souvent tombés leurs devanciers; si quelque vieux soldat qui aura assisté à la grande bataille, éprouve quelque orgueil à voir fidèlement retracés les actes de courage qui rendirent si longtemps la victoire indécise et suspendirent la catastrophe, ma tâche aura été bien remplie, et je m'applaudirai de l'avoir entreprise.

INTRODUCTION

RÉVOLUTION DU 20 MARS 1815

Retour de Napoléon de l'île d'Elbe. — Il débarque au golfe Juan, il entre à Paris dans la soirée du 20 mars. — Déclaration du congrès de Vienne du 13 mars 1815. — Napoléon fait de vains efforts pour détacher l'Autriche de la coalition. — Réorganisation de l'armée. — Ouverture des Chambres législatives. — Dispositions hostiles qu'elles manifestent. — Réponse de l'Empereur à l'Adresse de la Chambre des députés. — Traité par lequel les quatre principales puissances s'engagent à entretenir chacune un contingent de 150,000 hommes pendant toute la durée de la guerre. — Plan de campagne pour l'invasion de la Belgique. — Napoléon part pour l'armée.

Dans les premiers jours du mois de mars 1815, un bruit vague d'abord, mais qui prenait à chaque instant plus de consistance, se répandit tout à coup dans Paris et tint bientôt en éveil l'attention de tous les oisifs de cette grande cité : « Napoléon, disait-on, revenant de l'île d'Elbe où l'avaient relégué les traités de 1814, était débarqué avec une faible escorte le 1er mars dans le golfe de Juan. » La nouvelle d'abord avait paru incroyable tant on trouvait une telle entreprise insensée et téméraire, et certes, de toutes les actions accomplies par Napoléon dans sa carrière aventureuse, la conquête d'un royaume comme la France avec une armée de douze

cents hommes au plus, sans cavalerie, sans artillerie, sans munitions, était celle qu'on pouvait regarder comme dépassant toutes les limites de l'imagination la plus fantastique. Mais Napoléon avait pour lui le prestige de son nom, l'entraînement du caractère français pour tout ce qui est nouveau et extraordinaire, la fascination qu'il avait toujours exercée sur la population des campagnes, enfin la complicité même des troupes envoyées pour le combattre et qui n'avaient pu résister aux accents de cette voix, à la vue de ce drapeau tricolore qui les avaient si souvent conduites à la victoire. Sa course rapide du golfe de Juan jusqu'à Paris fut saluée aux cris mille fois répétés de: *Vive l'Empereur! vive Napoléon!* par une population en délire accourue de toutes parts sur son passage, et ressembla plutôt à la marche triomphale d'un conquérant qu'au retour d'un proscrit. Il faut, toutefois, pour l'honneur de la nation française, lui rendre cette justice, que tous les hommes éclairés, même ceux qui avaient accueilli avec le moins de sympathie la restauration des Bourbons, ne virent qu'avec un sentiment de défiance et d'effroi le retour de Napoléon; ils prévoyaient qu'il n'en pouvait résulter qu'une lutte funeste à tous les intérêts, une crise dangereuse pour les libertés publiques, et les chances presque certaines d'une guerre sanglante succédant aux douceurs de la

paix, dont à peine on commençait à goûter les bienfaits. Mais chacun sentait, en même temps, qu'il était trop tard pour revenir en arrière, et que puisque cette étonnante révolution qui allait attirer tant de malheurs sur la France, était un fait accompli, chacun devait désormais faire abnégation de ses opinions et de ses sympathies, et se serrer autour du chef de l'État pour opposer à l'ennemi qui allait bientôt assiéger nos frontières, une barrière infranchissable. Tel fut le sentiment, honorable dans son principe, qui conquit à l'Empereur, rappelé sur son trône par un moment de délire populaire et par l'enthousiasme aveugle de l'armée, une adhésion presque unanime et le concours de tous les hommes de cœur même les plus opposés à la restauration du régime impérial.

Le 20 mars, à neuf heures du soir, Napoléon fit son entrée dans Paris; une foule nombreuse l'attendait dans la cour des Tuileries, et l'enleva de sa voiture pour le transporter sur ses bras jusque dans la salle des Maréchaux. L'émotion de Napoléon en se retrouvant au sein de ce palais, témoin de ses glorieuses années, fut vive et profonde; ce fut peut-être le seul moment d'une joie sans mélange qu'il lui fut permis de goûter pendant ce nouveau règne d'une si courte durée. Dès le lendemain on put voir passer sur son front des nuages qui semblaient obscurcir

l'éclat du triomphe. L'enthousiasme populaire, qui l'avait accueilli sur sa route depuis le golfe de Juan jusqu'à Paris, s'était tout à coup changé en démonstrations plus calmes et plus réservées; la réflexion et l'inquiétude de l'avenir avaient fait place à un premier mouvement de surprise et d'entraînement. On connaissait déjà la déclaration du congrès de Vienne, publiée le 13 mars, par laquelle tous les souverains signataires du traité de Paris renouvelaient l'engagement d'en maintenir intactes toutes les stipulations; déclarant que Napoléon Bonaparte s'était placé *hors des relations civiles et sociales*, et que, comme ennemi et perturbateur du repos du monde, *il serait livré à la vindicte publique*. Ainsi les assurances que Napoléon et ses partisans avaient pris tant de soin de semer sur son passage, d'une secrète intelligence avec les cours d'Autriche et de Naples, et d'une division que son retour ferait éclater entre les souverains réunis au congrès, n'étaient que des assertions mensongères, imaginées pour rassurer les esprits crédules des populations des campagnes, et leur inspirer une confiance que les événements devaient bientôt dissiper. En effet, le soin du salut commun avait rapproché les souverains que le partage des dépouilles conquises aurait peut-être sans cela bientôt divisés, et le retour prématuré de Napoléon avait resserré le faisceau des alliances

qui semblait prêt à se rompre de lui-même. Déjà l'on avait parlé d'une convention secrète qui unissait l'Angleterre, l'Autriche et la France, contre la Russie et la Prusse; mais, à l'apparition de Napoléon sur les côtes de Provence, l'effroi qu'inspirait encore ce nom redouté, avait fait disparaître toutes les questions secondaires, et chacun n'avait plus songé qu'à courir aux armes contre le relaps, contre le proscrit qui avait si audacieusement rompu son ban. Ainsi donc cette terrible vérité apparaissait chaque jour plus manifeste, à savoir que Napoléon, en quittant l'île d'Elbe, pour se jeter sur la France comme sur une proie dévouée, n'avait écouté que les illusions trompeuses de son imagination, les intérêts de son ambition personnelle et les conseils de quelques serviteurs perfides, mais qu'il ne s'était ménagé sur le continent aucun appui, aucune alliance prête à seconder son audacieuse entreprise, et que la première impression de surprise et d'étonnement, en se dissipant comme une vapeur trompeuse qui aurait voilé l'avenir, laisserait voir encore une fois la France seule et isolée en présence de l'Europe entière soulevée contre elle.

C'était le triste renouvellement des résultats qu'avait produits la fatale campagne de Russie; encore, disait-on, si Napoléon avait retardé de quelques mois l'exécution de ses pro-

jets, il aurait laissé au congrès le temps de se dissoudre, et aux armées de la coalition celui de s'éloigner des frontières de la France; si la guerre alors fût devenue inévitable, on aurait eu du moins quelques mois de répit pour s'y préparer. Mais pris ainsi au dépourvu, il fallait tout improviser, et faire sortir de terre, pour ainsi dire, et comme avec la baguette d'un habile enchanteur, une armée, une flotte, un gouvernement nouveau.

Napoléon, qui ne se dissimulait pas les difficultés de sa position et qui connaissait mieux que personne tous les dangers que sa téméraire agression allait attirer sur le pays, avait bien senti que le meilleur moyen de les conjurer, était de rassembler au plus tôt des forces suffisantes pour les opposer aux armées de la coalition qui bientôt allaient fondre sur lui, s'il laissait à leurs éléments dispersés le temps de se rejoindre et de se réunir. Le meilleur moyen d'obtenir la paix, répétait-il souvent à tous les corps constitués, c'est de se préparer à la guerre, *si vis pacem, para bellum*.

Mais au retour de l'île d'Elbe en 1815, les circonstances étaient bien plus défavorables encore qu'au retour de Moscou en 1813. Aucune mesure de précaution n'avait pu être prise pour parer à des événements dont, quelques jours avant leur accomplissement, nul n'aurait pu supposer même

l'éventualité. La Restauration, qui se défiait de l'armée et qui comptait plus pour se garder sur les baïonnettes étrangères que sur son dévouement, s'était peu occupée de remplir les vides causés par les désastres des dernières campagnes, et pour la détacher des souvenirs de l'Empire, elle lui avait donné, dans les six derniers mois de 1814, une organisation nouvelle. Elle se composait, au mois de mars 1815, de cent cinq régiments d'infanterie, dont quatre-vingt-dix-neuf à deux bataillons (six seulement en avaient trois), de quatre régiments suisses, de quatre régiments d'infanterie de l'ancienne garde impériale, sous la dénomination de grenadiers et chasseurs de France; de cinquante-sept régiments de cavalerie de la ligne, quatre régiments de cavalerie de l'ancienne garde, huit régiments du train, huit régiments d'artillerie à pied, quatre régiments d'artillerie à cheval, deux bataillons de pontonniers, trois régiments de sapeurs-mineurs, dits troupes du génie.

L'effectif de chaque régiment d'infanterie était, l'un portant l'autre, de 900 hommes dont 600 disponibles pour la guerre. La cavalerie avait un effectif de vingt et un mille chevaux, elle pouvait fournir onze mille chevaux prêts à entrer en campagne.

L'effectif général de l'armée active était de 149,000 hommes, pouvant mettre en campagne

une armée de 93,000 combattants, présents sous les armes, force à peine suffisante pour garder les places fortes et nos établissements maritimes depuis Cherbourg jusqu'à Toulon.

Il y avait dans les magasins 105,000 fusils neufs, 300,000 fusils à réparer. Le matériel de l'artillerie pouvait suffire pour entrer en campagne, mais elle manquait d'attelages et il fallait compléter ses approvisionnements. Quant aux places fortes, elles étaient presque toutes en assez mauvais état, la maçonnerie tombait en ruines, les terrassements étaient éboulés, les palissades détruites, et elles avaient besoin de grandes réparations pour être remises en bon état de défense.

L'Empereur avait jugé que 800,000 hommes étaient nécessaires pour entrer en lice, sans trop d'infériorité, avec l'Europe coalisée. C'était donc à atteindre ce chiffre que toutes ses pensées s'étaient portées. On créa des 3[e], 4[e] et 5[e] bataillons dans les régiments d'infanterie, des 4[e] et 5[e] escadrons dans les régiments de cavalerie, on doubla les équipages militaires et l'on augmenta l'effectif de l'infanterie de vingt régiments de jeune garde; pour les commander on rappela à l'activité tous les officiers de terre et de mer à demi-solde et que la Restauration, faute d'emplois à leur donner, avait renvoyés dans leurs foyers. On appela sous les drapeaux tous les an-

ciens soldats qui accoururent spontanément, comme en 1792, à la voix de Napoléon et de la patrie en danger. La conscription de 1815 fut rappelée; elle devait donner 140,000 hommes, mais elle n'en avait encore rendu que 80,000 à la fin de mai. On forma vingt régiments de marine avec 30,000 matelots provenant des anciennes escadres d'Anvers, de Brest et de Toulon. On requit, comme ressource extraordinaire, 200 bataillons de garde nationale mobile, composés de compagnies de grenadiers et de voltigeurs et destinés à la défense des places fortes. La cavalerie se remonta avec les chevaux de la gendarmerie qui furent remplacés par des chevaux neufs, enfin tous les éleveurs de la Normandie, de la Bretagne et du Limousin furent appelés, par l'appât de fortes primes, à fournir des chevaux pour les attelages de l'artillerie.

Un appel de 250,000 hommes devait être proposé aux Chambres dans le courant de juillet, la levée aurait été terminée en septembre et aurait porté l'armée active au complet de 858,000 hommes, mais ce chiffre était visiblement exagéré, il devait se réduire par les réfractaires, par les doubles emplois de soldats comptés à la fois dans les rangs de la garde nationale mobile et de l'armée active, enfin par le déficit occasionné par l'insurrection de la Vendée, qui s'était produite dans le moment le plus inop-

portun, lorsque l'État aurait eu besoin de toutes ses ressources pour résister à l'étranger.

En résumé, voici quel était au juste, au 1er juin 1815, l'état des forces dont pouvait disposer Napoléon. L'effectif de l'armée active et prête à entrer en campagne était de *deux cent trois mille sept cent soixante-douze mille hommes;* il y avait dans les dépôts *cent cinquante-neuf mille sept cent vingt-huit jeunes soldats;* on comptait comme ressources extraordinaires *cent quatre-vingt-seize mille gardes nationaux mobilisés*, ce qui formait un total de *cinq cent cinquante-neuf mille cinq cents hommes.*

Ces forces étaient ainsi réparties:

TABLEAU DE L'ÉTAT MILITAIRE DE LA FRANCE AU 1er JUIN 1815 :

1° Armée de Flandre (au 14 juin 1815).... (Cette armée avait été diminuée de 20,000 hommes par suite de l'insurrection de la Vendée.)	122.404	hommes.
5e corps, à Strasbourg, devant former, avec l'armée de Flandre, l'armée de Paris...	20.564	—
2° Armée de Lyon et corps d'observation dit du Jura..................................	21.156	—
3° Corps d'observation dit du Var....... ...	6.116	—
4° Corps d'observation dit des Pyrénées-Orientales, à Toulouse...................	3.516	—
5° Corps d'observation de la Gironde, à Bordeaux..........................	3.516	—
6° Armée de la Vendée, dont deux régiments de la jeune garde envoyés de Paris.......	26.500	—
Total général de l'armée active......	203.772	—
Dans les dépôts....................	159.728	—
	363.500	—
Ressources extraordinaires..........	196.000	—
Effectif général......	559.500	hommes.

La levée des 200,000 hommes, qui devait avoir lieu en juillet, en supposant qu'au 15 août la

moitié seulement eût rejoint les drapeaux, devait porter à cette époque l'armée au dépôt à 259,000 hommes, et par la rentrée des conscrits qui n'avaient pas rejoint, on espérait qu'elle atteindrait le chiffre de 385,000 hommes qui, ajoutés aux 196,000 de ressources extraordinaires, porteraient à 800,000 hommes à peu près les forces de la France au 15 août. Il faut remarquer que la guerre de la Vendée devant être probablement apaisée à cette époque, toutes les troupes qui formaient cette armée auraient alors rallié l'armée active, et l'armée de Paris aurait compté à la même époque près de 150,000 combattants.

Pour armer et habiller, dans un aussi court intervalle de temps, toute cette armée improvisée, et dont quelques jours auparavant l'existence seule eût paru un rêve, il avait fallu donner aux fabriques d'armes et aux manufactures de draps dans toute la France, une activité inaccoutumée, et aucun moyen, aucun sacrifice, aucune récompense pécuniaire ou honorifique n'avait été épargnée pour stimuler le zèle des chefs d'ateliers et des ouvriers.

Tous ces soins ont occupé Napoléon pendant les mois d'avril et de mai; ce n'est pas trop, sans doute, pour la création, l'habillement, l'armement et l'équipement complet d'une armée de cinq cent mille hommes. Aussi jamais, à au-

cune époque de sa vie, il n'a fait preuve de plus d'activité, de plus d'aptitude au travail. Ses journées se passent en revues militaires dans les cours du Carrousel ou en visites dans les quartiers les plus populeux de Paris; ses nuits en conférences avec ses ministres ou en méditations laborieuses, et souvent, quand tout repose dans le palais et dans la grande cité, une lampe solitaire qui brille aux Tuileries, quelquefois jusqu'au lever de l'aurore, annonce que Napoléon a veillé toute la nuit dans l'intérieur de son cabinet, absorbé par les grands travaux qui le préoccupent.

Mais si les préparatifs de la guerre qui le menace à l'extérieur, réclament toute son attention, les affaires intérieures sont pour lui une source nouvelle d'inquiétudes et de déplaisirs plus amers encore, car elles exigent non-seulement une contention d'esprit continuelle, mais un renoncement presque absolu à des illusions décevantes et à des habitudes trop enracinées pour être aisément réformées. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, avait cru retrouver la nation française comme il l'avait quittée l'année précédente, et oubliant l'abdication de Fontainebleau et tout ce qui s'en était suivi, n'avoir qu'à relever sur ses anciennes bases le gouvernement impérial avec tous les priviléges et les immunités d'un pouvoir irresponsable; mais il

eut lieu de reconnaître bientôt combien il s'était trompé. Le peuple français avait vieilli de cinquante ans dans l'espace d'une année, son éducation s'était faite dans cet intervalle, et le règne, quoique bien court, du roi réformateur Louis XVIII, avait fait germer dans toutes les classes des idées d'indépendance et de liberté avec lesquelles il fallait compter désormais. L'Empereur, éclairé sur toutes les difficultés de sa position par la répulsion générale qui avait accueilli les trop fameux décrets de Lyon, et par l'attitude presque froide de la population parisienne[1], comparée au premier enthousiasme des populations qu'il avait rencontrées sur sa route, avait senti qu'il allait avoir bientôt à lutter à la fois contre les exigences des idées libérales à l'intérieur et à l'extérieur contre toutes les forces de l'Europe coalisée, et pour ne pas compliquer ses embarras, il résolut de céder à la pression des circonstances et d'entrer largement dans la voie des concessions. Le 25 avril, le *Moniteur* publia l'acte additionnel aux constitutions de l'Empire. Ce document, calqué sur la charte constitutionnelle du roi Louis XVIII perfectionnée, contenait les bases fondamentales de tout gouvernement représentatif sérieux, et l'on a dit avec raison que de toutes les constitutions qui aient été essayées en France depuis

1. *Mémorial de Sainte-Hélène* (12 novembre 1816).

1789, c'était certainement la plus large et la plus libérale. Cependant cet acte fut mal accueilli par l'opinion publique; on crut voir dans son titre seul un retour déguisé vers les errements du régime impérial, et l'on ne voulait plus de Napoléon que lui-même et rien de ce qui pouvait rappeler les souvenirs de son despotisme et des malheurs qui en avaient été la suite. L'enthousiasme que le miraculeux retour de l'Empereur avait excité chez toutes les classes de la population, se refroidit avec la même rapidité qu'il s'était allumé; on était prêt à se lever en masse pour la cause de la liberté; on refusa de marcher pour la cause d'un homme et on laissa à l'armée, toujours magnanime, toujours dévouée, l'honneur de courir seule à la frontière défendre l'intégrité du sol national.

Aux termes de l'acte additionnel, la convocation des Chambres législatives devait avoir lieu dans un bref délai. Napoléon, sachant que l'esprit qui avait présidé aux élections des députés dans les provinces, était en général celui d'une complète indépendance et d'un dévouement éprouvé aux principces libéraux et constitutionnels, redoutait ce moment qui lui avait déjà suscité tant d'embarras dix-huit mois auparavant. Cependant la marche des événements ne permettait ni de s'arrêter à de tardives réflexions, ni surtout de revenir en arrière; le

7 juin, l'Empereur fit en personne l'ouverture de la session législative. Le discours qu'il prononça en cette occasion, contenait les assurances les plus positives de son attachement aux principes d'une sage liberté, c'était une concession obligée à l'esprit de l'époque; il y renouvelait ensuite la promesse déjà donnée dans son discours du champ de mai, d'employer les premiers loisirs de la paix à rassembler les feuillets épars des constitutions de l'Empire, pour les réunir dans un même cadre et les coordonner dans une seule pensée. Enfin il recommandait à tous les membres du corps législatif de donner l'exemple de l'union, de la confiance, de l'énergie et du patriotisme, et à être prêts à mourir, comme les sénateurs de Rome sur leurs chaises curules, plutôt que de survivre au déshonneur et à la dégradation de la France.

Ces déclarations spontanées de la part d'un caractère si absolu, ces engagements solennels, si souvent renouvelés, auraient peut-être dû désarmer les défiances des oppositions qui déjà germaient dans le sein du Corps législatif, et qui auraient du moins pu attendre, pour se manifester, que la fortune de Napoléon eût rendu quelque apparence de courage aux attaques dirigées contre lui. Mais dans les Adresses des deux Chambres en réponse au discours du trône, pleines du reste de sentiments patriotiques, au-

cune récrimination, aucune allusion aux actes accomplis depuis son retour, ne lui fut épargnée, et la Chambre des députés, tout en se félicitant de l'avoir vu renoncer volontairement à l'exercice du pouvoir absolu, n'avait pas cru superflu de proclamer devant lui *la souveraineté du peuple* comme le principe fondamental désormais de la Constitution française. Son but principal dans son Adresse semblait avoir été de prouver à l'Europe que l'esprit de conquête était désormais complétement éteint dans le cœur de la nation française et qu'elle n'était plus dominée que par une pensée unique, celle d'établir sur des bases assurées le pacte qui devait unir le peuple et le souverain et de perfectionner les institutions constitutionnelles. Ces déclarations de principes d'indépendance, ces manifestations pacifiques, hors de saison dans les circonstances critiques où l'on se trouvait, offraient pour la seconde fois aux yeux de l'Europe l'étrange spectacle de l'un des grands pouvoirs de l'État semant ainsi la défiance et l'isolement autour du chef auquel la France avait remis ses destinées, au moment même où il aurait eu besoin du concours de tous les cœurs et de toutes les volontés. Napoléon supporta avec calme et avec plus de résignation qu'il ne l'avait fait l'année précédente, cette cruelle épreuve, mais en voyant des circonstances presque analogues ramener identique-

ment les mêmes fautes, il dut gémir sur la vanité de ses espérances et prévoir que ces mêmes hommes qui l'avaient acclamé si chaleureusement trois mois auparavant, le laisseraient bientôt lutter seul, avec son armée, contre l'Europe entière se ruant sur la France.

Cependant son attitude ne témoigna rien de ses déplaisirs secrets, et ses réponses à ces deux Adresses furent pleines de sens et de dignité. Il renouvela encore une fois l'engagement de s'occuper de la révision de la Constitution, et d'apporter à cette opération tous les fruits de ses méditations et de son expérience aussitôt que la tranquillité publique serait rétablie; mais il fit sentir en même temps l'inopportunité d'agiter de pareilles questions dans les circonstances terribles où l'on se trouvait. Il dit aux représentants :

« La Constitution est notre point de ralliement. Toute discussion publique qui tendrait à diminuer directement ou indirectement la confiance qu'on doit avoir dans ses dispositions, serait un malheur pour l'État. *N'imitons pas l'exemple du peuple du Bas-Empire, qui, pressé de tous côtés par les Barbares, se rendit la risée de la postérité en s'occupant de discussions abstraites au moment où le bélier brisait les portes de la ville* [1]. »

1. Ces paroles étaient inspirées par un juste sentiment de la situation; elles parurent même avoir eu quelque chose de prophétique, lorsque, à quelques jours de là, on vit cette même Chambre des députés, si

L'Empereur, à la fin de son discours, avait annoncé à la Chambre un fait depuis longtemps impatiemment attendu : son départ pour l'armée qui devait avoir lieu la nuit suivante. Les circonstances, en effet, ne permettaient pas de retarder plus longtemps, il fallait se presser d'agir, si l'on ne voulait pas être prévenu. L'orage qui s'était formé au premier bruit de l'apparition de Napoléon sur le continent, grossi de toutes les haines du passé et de la cupidité de tous les intérêts froissés dans la personne des souverains qui s'étaient partagé ses dépouilles, menaçait enfin d'éclater. Le 9 juin une déclaration solennelle du congrès de Vienne annonçait aux peuples que la chute de Napoléon avait rendu à l'indépendance les nouvelles destinées qui leur étaient réservées ; c'était un remaniement complet de la carte de l'Europe. Chacune des puissances qui avaient concouru selon ses moyens à la chute du grand Empire, s'adjugeait de sa propre autorité, et sans consulter ni le vœu des peuples, ni le climat, ni la différence des mœurs, quelques-unes de ces populations qu'on s'était donné pour mission d'affranchir et de rendre à la liberté. Cet acte était une réponse péremptoire aux bruits répandus des divisions que le

imprévoyante de l'avenir, discuter gravement les dispositions d'une loi sur la liberté de la presse et sur la responsabilité des ministres, tandis que les vedettes prussiennes stationnaient sur les ponts de la Seine et occupaient déjà les différentes issues du palais législatif.

retour de l'Empereur de l'île d'Elbe avait fait surgir dans le congrès des souverains alliés. C'était une déclaration solennelle qu'ils ne reculeraient pas dans la route qu'ils s'étaient tracée, et que, liés désormais par un intérêt commun, ils marcheraient dans un accord parfait vers le but qu'ils s'étaient proposé, la destruction de Napoléon. Toutes les tentatives que l'Empereur avait faites depuis son retour pour détacher l'Autriche de cette formidable coalition avaient échoué, M. de Talleyrand lui-même avait repoussé toutes les offres; toutes les démarches qu'on avait essayées auprès de lui avaient été inutiles. On lui avait en vain envoyé à Vienne M. de Montron, homme d'intrigue et de plaisir, initié depuis longtemps à tous les secrets de son intimité, il lui avait tendu la main comme à un ancien ami, mais il avait fermé l'oreille à toutes les propositions dont il était porteur, et ce grand maître en fait de corruption s'était, pour la première fois, montré *incorruptible*. Rien ne pouvait mieux, sans doute, prouver à Napoléon qu'il ne lui restait nulle chance de détacher aucune parcelle de cette terrible avalanche de haines et de vengeances accumulées contre sa personne, et que c'était désormais au destin des combats à décider seul entre lui et ses ennemis. Il n'hésita plus sur le parti qu'il avait à prendre. Les ministres des quatre puissances principales avaient

signé à Vienne, le 25 avril, un traité d'alliance par lequel elles s'engageaient à fournir chacune cent cinquante mille hommes contre l'ennemi commun, et l'on calculait qu'un million d'hommes de toutes les nations serait réuni à la fin de juillet sur les frontières de la France. L'Europe entière était en armes, toutes les troupes de la coalition qui déjà regagnaient leurs foyers, avaient reçu l'ordre de s'arrêter dans leur marche et de revenir sur leurs pas pour effectuer une nouvelle invasion du territoire français. Toutes les routes de l'Allemagne étaient couvertes de leurs innombrables bataillons; il fallait les prévenir sur le champ de bataille avant qu'elles ne fussent réunies et diminuer le désavantage d'une lutte disproportionnée en prenant l'initiative de l'attaque pour les combattre séparément.

Napoléon avait basé sur cette idée, inspirée par une juste appréciation de sa situation, son plan de campagne. Il consistait à se porter rapidement dans les plaines de la Belgique où s'étaient réunies une armée anglo-hollandaise forte de 104,000 combattants sous les ordres du duc de Wellington, et une armée de Prusso-Saxons forte de 120,000 hommes, commandée par le feld-maréchal Blücher; à surprendre ces deux armées en les attaquant à l'improviste, à les diviser, à les accabler l'une après l'autre avec

la masse de ses forces et à reconquérir ensuite, si la victoire couronnait ses efforts, tous les départements de l'ancienne Belgique et les provinces rhénanes, dont les habitants avaient toujours conservé leur ancien attachement pour la France, avant que les armées russes, autrichiennes, bavaroises, wurtembergeoises, etc., n'eussent eu le temps de franchir les barrières du Rhin et de venir à leur tour mesurer leurs armes avec ses armes déjà deux fois victorieuses.

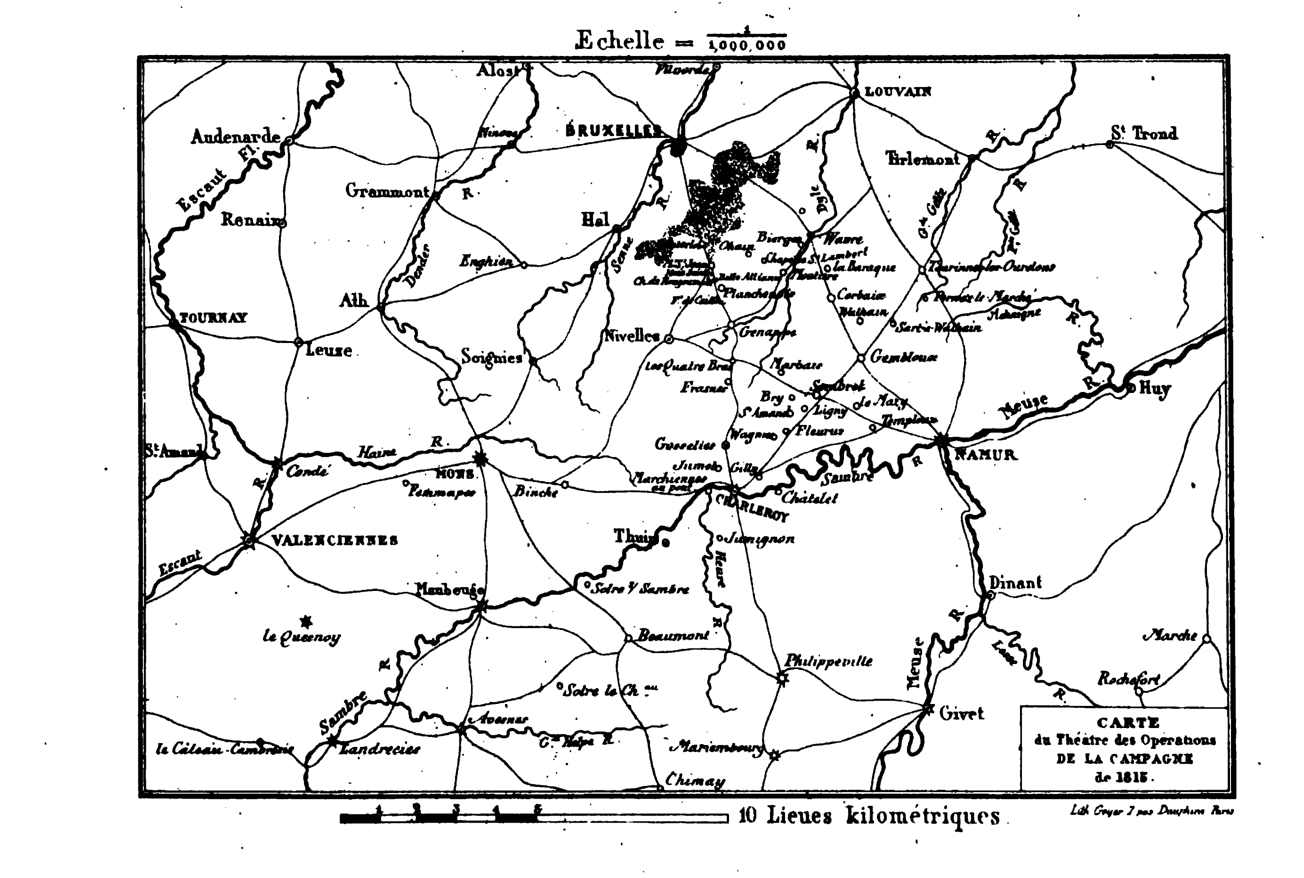
Il faut le reconnaître, ce plan était parfaitement approprié aux circonstances, et les moyens imaginés par Napoléon pour en assurer la réussite doivent être regardés comme l'une des plus belles conceptions de son génie guerrier. En effet, pour le faire échouer, il n'a fallu rien moins que le concours des plus fatales circonstances, circonstances tellement en dehors des prévisions humaines, que l'esprit le plus enclin à se laisser aller aux noirs pressentiments eût à peine osé en concevoir la pensée; les calculs de Napoléon enfin étaient tellement exacts, ses mesures si précises, que le succès le plus complet sembla justifier, dans les premiers moments et dans la partie la plus essentielle de son plan, toutes ses combinaisons.

Comment de si flatteuses espérances ont-elles été trompées? Comment la victoire s'est-elle tout à coup changée en défaite? Comment la fa-

talité s'est-elle plu à déjouer tous les calculs de l'art, du génie et de l'expérience? Comment, enfin, le plus grand homme de guerre qu'aient produit les siècles passés et les temps modernes, a-t-il été vaincu par deux généraux d'un mérite très-ordinaire, tels qu'étaient Blücher et Wellington, c'est ce que la postérité aurait peine à comprendre, si on ne lui transmettait avec une impartialité dégagée de toute considération de personnes ou de parti, le récit fidèle de toutes les péripéties de cette courte campagne. Cinquante ans se sont écoulés depuis cette époque; tous les hommes qui ont joué les principaux rôles dans ces grands événements, sont aujourd'hui ensevelis sous la tombe, et l'on peut avec plus de liberté que ne l'ont fait les écrivains contemporains, scruter leur conduite et relever leurs erreurs. C'est d'ailleurs non-seulement un devoir commandé par la vérité de l'histoire, c'est un enseignement d'où peut sortir une leçon utile, en préservant leurs successeurs de retomber dans les mêmes fautes qui ont amené nos désastres et en montrant qu'à la guerre tout se lie et s'enchaîne, comme dans une action dramatique savamment ordonnée, en sorte que la moindre négligence peut quelquefois engendrer les plus graves événements. La plupart des généraux employés par Napoléon dans ses dernières campagnes avaient vieilli sous le harnais, ils n'a-

vaient plus l'entrain ni l'activité de la jeunesse, la ferveur des premiers débuts, la passion de la gloire ni le stimulant même de l'ambition non satisfaite qui les avaient signalés dans les grandes guerres de la République et de l'Empire. Ils obéissaient encore aux ordres qu'ils recevaient de Napoléon, mais avec lenteur et avec indolence; l'enthousiasme s'était éteint avec les revers, une disposition secrète à la critique et au mécontentement dominait dans les esprits, et les plus belles conceptions de son génie restaient stériles, faute d'être comprises par des hommes intelligents, ou manquaient par les négligences apportées dans l'exécution. Nul doute que la victoire n'eût encore une fois couronné ses drapeaux et qu'il ne fût sorti triomphant de la lutte terrible où il était engagé, s'il eût retrouvé dans ses lieutenants cette confiance sans bornes et cet aveugle dévouement qui unissaient si étroitement jadis le chef et l'armée, et qui l'avaient rendu si longtemps, par leur mutuel accord, l'arbitre des destinées du monde.


LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA


Echelle = 1/1,000,000
CARTE
du Théâtre des Opérations
DE LA CAMPAGNE
de 1815.
10 Lieues kilométriques
Audenarde
Alost
Vilvorde
BRUXELLES
LOUVAIN
St Trond
Tirlemont
Grammont
Renaix
Hal
Wavre
Enghien
Ath
TOURNAY
Leuze
Soignies
Nivelles
Genappe
Gembloux
Marbaix
Fleurus
Ligny
Huy
Meuse
NAMUR
St Amand
Condé
Haine
MONS
Binche
CHARLEROY
Sambre
Châtelet
VALENCIENNES
Escaut
Thuin
Maubeuge
Beaumont
Dinant
Le Quesnoy
Philippeville
Givet
Marche
Rochefort
Sambre
Landrecies
Avesnes
Mariembourg
Chimay
Lith. Goyer 7 rue Dauphine Paris

SOUVENIRS MILITAIRES

LIGNY ET WATERLOO

CHAPITRE PREMIER

PASSAGE DE LA SAMBRE

(15 JUIN 1815.)

Concentration de l'armée française autour de Beaumont. — Napoléon arrive à l'armée. — Ordre du jour qu'il adresse à ses soldats. — L'armée franchit la frontière belge sur trois colonnes, dans la matinée du 15 juin 1815. — La colonne centrale, dirigée par Napoléon, passe la Sambre à Charleroi, la colonne de gauche à Marchienne-au-Pont, la colonne de droite au pont du Châtelet. — Le maréchal Ney rejoint Napoléon et reçoit le commandement en chef de l'aile gauche de l'armée. — Ordre que lui donne l'Empereur de pousser vivement tout ce qu'il trouvera devant lui sur la route de Bruxelles et d'occuper la position des Quatre-Bras dans la soirée du 15 juin. — Napoléon se dirige sur Fleurus. — Arrivée tardive du corps de Vandamme. — Prise du village de Gilly. — L'avant-garde occupe dans la soirée les bois de Lambusart, en avant de Fleurus. — Le maréchal Ney, après avoir rejoint à Gosselies les troupes du 2e corps, s'avance jusqu'à Frasne, et s'y arrête contrairement à l'ordre qu'il a reçu de Napoléon. — Influence funeste de cette désobéissance sur la suite de la campagne. — Situation des armées belligérantes à la fin de la journée du 15.

Conformément à ce qu'il avait annoncé dans sa réponse à l'Adresse des députés, Napoléon s'était mis en

route pour la frontière dans la nuit suivante. Heureux d'échapper à tous les mécomptes, à tous les embarras, à tous les ennuis qu'il avait éprouvés depuis le 20 mars, jour de son entrée dans la capitale, si chaleureusement saluée par une population enthousiaste, et surtout aux sinistres préoccupations des dangers que les mauvaises dispositions de la Chambre élective lui faisaient entrevoir pour l'avenir, il avait hâté sa course pour se retrouver plus tôt au milieu de son armée. C'était là seulement que son génie, audacieux et impatient de toute contradiction, pouvait se développer en liberté, dégagé de ces entraves dont la politique et les exigences constitutionnelles venaient de l'entourer comme de ces mille liens imperceptibles qui soumettent sous leur étreinte le géant Gulliver dans l'île de Lilliput; c'était là seulement qu'il était toujours sûr de trouver une obéissance aveugle, une confiance sans bornes que les revers n'avaient point affaiblie, et de la part du soldat et des grades inférieurs au moins, le plus absolu dévouement.

Le début de la campagne fut rapide et brillant. Parti de Paris le 12 juin, à trois heures du matin, l'Empereur arriva à Laon dans la soirée du même jour, après avoir passé en revue, aux cris mille fois répétés de *Vive l'Empereur!* les troupes échelonnées sur la route depuis Soissons jusqu'à cette ville et qui étaient en marche pour gagner la frontière. Le 13, il coucha à Avesnes où il fut rejoint par le maréchal Soult, nommé major général de l'armée, et le 14, à Beaumont. C'était autour de cette petite ville que devaient se concentrer les différents corps de l'armée qui allait envahir la Belgique.

Cette armée était forte de 119,000 hommes à peu près, savoir : 87,000 hommes d'infanterie, 20,000 de cavalerie, 9,000 d'artillerie, 2,500 de troupes du génie et d'équipages de ponts ; elle comptait 374 bouches à feu [1]. L'infanterie était divisée en cinq corps d'armée : les deux premiers étaient composés de quatre divisions, les trois autres n'en comptaient que trois ; à chacun d'eux, d'ailleurs, étaient attachées une division de cavalerie et une réserve d'artillerie, de manière à ce qu'ils pussent opérer séparément. La garde formait un corps à part, composé de 18,800 hommes, infanterie, cavalerie et artillerie; elle suivait partout l'Empereur et n'obéissait qu'à sa voix ou à un ordre écrit de sa main. Toutes ces troupes avaient été dirigées par des routes différentes vers le point où Napoléon s'était proposé de les réunir, et leur marche avait été calculée de manière qu'elles y arrivassent toutes dans la même journée et en même temps que lui. Par cette habile manœuvre, ponctuellement exécutée, l'armée se trouva d'elle-même partagée en trois colonnes principales et conserva cette division pendant le reste de la campagne.

L'aile gauche était composée de 1er et 2e corps commandés par les généraux de division d'Erlon et Reille.

1. Force de l'armée française destinée à agir en Flandre à l'époque du 15 juin 1815 :

Infanterie.....................	87.350	hommes.
Cavalerie.....................	20.063	—
Artillerie.....................	9.197	—
Equip. de ponts, sapeurs, etc..	2.500	—
Total..........	119.110	hommes.

Force totale : 119,110 hommes et 374 bouches à feu.

(Voir le tableau détaillé à la fin du vol.)

Ces corps s'étaient formés dans les départements du nord et arrivaient par Orchies, Valenciennes et Maubeuge des environs de Lille. Le 1er corps occupait le bourg de Solre-sur-Sambre, situé à deux lieues sur la gauche de Beaumont, au confluent des deux rivières de la Sambre et de la Thure; le 2e corps le bourg de Laîr-Fostan, situé à deux lieues à peu près en avant du 1er, dans la direction de Charleroi.

Le quartier général de l'Empereur avec la garde, infanterie, cavalerie, artillerie, était établi à Beaumont, et dans les environs campaient le 6e corps commandé par le comte Lobau, destiné à appuyer l'armée centrale. les réserves de la cavalerie, le grand parc de l'armée et les équipages des ponts.

Le 3e corps, commandé par le général Vandamme, et qui était campé au village de Clermont, situé à une lieue sur la droite et en avant de Beaumont, était destiné à former l'aile droite, qui devait se composer en outre du 4e corps, commandé par le général Gérard et d'une division de cuirassiers, réunis l'un et l'autre dans le département de la Moselle, et qui, arrivés par Mézières au lieu du rendez-vous général, s'étaient arrêtés en avant de Philippeville et stationnaient dans les environs.

Outre les divisions de cavalerie légère attachées à chacun des corps d'infanterie, il y avait une réserve générale de cette arme divisée en quatre corps principaux, savoir : un corps de cavalerie légère commandé par le général Pajol; un corps de cavalerie de ligne commandé par le général Excelmans ; deux corps de grosse cavalerie commandés par les généraux Milhaud et Kel-

lerman. Le maréchal Grouchy, dans cette première organisation qui n'était nécessairement que provisoire, avait reçu le commandement général de toutes les réserves de la cavalerie.

Le général Nègre avait la direction du grand parc de réserve de l'artillerie; les généraux Rogniat et Haxo dirigeaient l'arme du génie.

Le comte d'Aure, ancien ordonnateur en chef de l'armée d'Égypte, exerçait les fonctions d'intendant général de l'armée.

Toutes les troupes dont Napoléon pouvait disposer pour ouvrir la campagne, se trouvaient donc réunies sous sa main le 14 au soir, et le secret recommandé à tous les chefs de corps sur la direction des mouvements qui leur étaient ordonnés, avait été si bien gardé, les précautions prescrites pour couvrir le déplacement des troupes, en les faisant remplacer par des gardes nationales mobilisées, si bien observées, que la veille du jour où allaient commencer les hostilités, l'ennemi ne soupçonnait pas même l'existence de cette armée cantonnée sur la frontière, à une lieue de ses avant-postes, et croyait encore l'Empereur à Paris occupé des solennités du Champ de Mai ou de l'installation des Chambres législatives.

Dans la soirée du même jour, 14 juin 1815, Napoléon fit enfin connaître à l'armée ses grands desseins si mystérieusement et si savamment combinés. Un ordre du jour où il rappelait dans ce style sonore et grandiose qui était l'un des plus puissants stimulants du prestige qu'il exerçait sur le soldat, les victoires de Marengo, d'Austerlitz, de Friedland et de Wagram, rem-

portées sur ces mêmes souverains devenus maintenant si implacables, fut lu dans tous les bivouacs et porta à son comble l'enthousiasme des troupes.

ORDRE DU JOUR.

Avesnes, 14 juin 1815.

« Soldats,

« C'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo et de Friedland, qui décidèrent deux fois du destin de l'Europe. Alors, comme après Austerlitz, comme après Wagram, nous fûmes trop généreux ! nous crûmes aux protestations et aux serments des princes que nous laissâmes sur le trône ! Aujourd'hui, cependant, coalisés entre eux, il en veulent à l'indépendance et aux droits les plus sacrés de la France. Ils ont commencé la plus injuste des agressions. Marchons donc à leur rencontre ; eux et nous ne sommes-nous plus les mêmes hommes ?

« Soldats, à Iéna, contre ces mêmes Prussiens, aujourd'hui si arrogants, vous étiez un contre deux, et à Montmirail un contre trois.

« Que ceux d'entre vous qui ont été prisonniers des Anglais, vous fassent le récit de leurs pontons et des maux affreux qu'ils ont soufferts.

« Les Saxons, les Belges, les Hanovriens, les soldats de la confédération du Rhin, gémissent d'être obligés de prêter leurs bras à la cause de princes ennemis de la justice et des droits de tous les peuples. Ils savent que cette coalition est insatiable ! Après avoir dévoré douze

millions de Polonais, douze millions d'Italiens, un million de Saxons, six millions de Belges, elle devra dévorer tous les États de deuxième ordre de l'Allemagne.

« Les insensés ! un moment de prospérité les aveugle. L'oppression et l'humiliation du peuple français sont hors de leur pouvoir ! S'ils entrent en France, ils y trouveront leur tombeau.

« Soldats ! nous avons des marches forcées à faire, des batailles à livrer, des périls à courir ; mais avec de la constance, la victoire sera à nous ; les droits, l'honneur et le bonheur de la patrie seront reconquis.

« Pour tout Français qui a du cœur, le moment est arrivé de vaincre ou de périr !

« NAPOLÉON. »

Tandis qu'enivrés par les accents de cette voix puissante qui évoquait de si glorieux souvenirs et qui promettait à leur ardeur des victoires et des dangers nouveaux, les soldats français se livraient à l'espérance et à tous les nobles sentiments que Napoléon savait si bien éveiller dans leurs cœurs, les armées ennemies, dont les postes avancés touchaient presque aux vedettes de l'armée française, dormaient paisiblement dans leurs cantonnements, et reposaient dans la plus complète sécurité sans se douter du danger qui les menaçait. Ces armées étaient divisées en deux colonnes principales : l'armée prussienne formait la gauche ; l'armée anglaise, augmentée des contingents hollandais, belges, hanovriens, brunswickois, etc., qu'elle avait pour auxiliaires ou qu'elle tenait à sa solde, formait la colonne de droite. Leurs forces réunies étaient presque doubles de

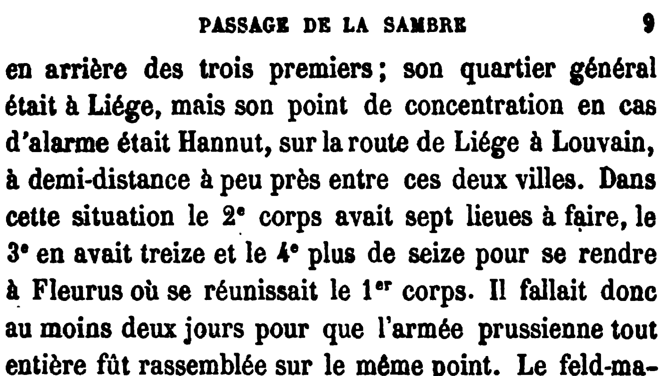
celles dont disposait Napoléon, mais nous avions pour nous l'homogénéité de nos troupes, la supériorité de la tactique, l'intégrité du sol national à défendre, et, enfin, le génie du chef qui devait amplement compenser l'infériorité numérique.

L'armée prussienne était commandée par le vieux feld-maréchal Blücher, cet ennemi acharné de Napoléon, qu'il n'avait cessé de combattre depuis Iéna, toujours vaincu, mais toujours prêt à revenir à la charge, et impatient du désir de trouver enfin l'occasion de venger tant d'affronts humiliants qu'il en avait reçus. Son armée, forte de *cent vingt mille hommes*, dont 99,000 d'infanterie, 12,000 de cavalerie, 9,000 d'artillerie avec 300 bouches à feu, était divisée en quatre corps principaux de 30,000 hommes chacun [1]. Le premier, commandé par le général Ziethen, bordait la Sambre et en gardait les différents passages, il avait son quartier général à Charleroi et Fleurus pour point de concentration ; le 2e corps, ayant pour chef le général Pirch, était cantonné aux environs de Namur qui était son point de concentration; le 3e corps, commandé par le général Thielman, bordait la Meuse aux environs de Dinant, et Ciney était son point de concentration; enfin le 4e corps, commandé par le général Bulow, était cantonné dans les environs de Liége, très

1. Force de l'armée prussienne à la date du 15 juin 1815 :

Infanterie....................	99.715	hommes.
Cavalerie......................	11.879	—
Artillerie......................	9.360	—
Total.........	120.954	hommes.

312 Bouches à feu.



en arrière des trois premiers ; son quartier général était à Liége, mais son point de concentration en cas d'alarme était Hannut, sur la route de Liége à Louvain, à demi-distance à peu près entre ces deux villes. Dans cette situation le 2e corps avait sept lieues à faire, le 3e en avait treize et le 4e plus de seize pour se rendre à Fleurus où se réunissait le 1er corps. Il fallait donc au moins deux jours pour que l'armée prussienne tout entière fût rassemblée sur le même point. Le feld-maréchal Blücher était de sa personne à Namur où il avait son quartier général éloigné de seize lieues de celui de Wellington, qui était à Bruxelles.

L'armée anglo-hollandaise était forte de cent deux mille cinq cents combattants, savoir : 79,400 hommes d'infanterie, 15,600 de cavalerie et 7,500 artillerie, génie, etc., et 258 bouches à feu[1]. Elle était divisée en deux corps d'infanterie principaux : le premier commandé par le prince d'Orange, fils aîné du roi de Hollande, le deuxième par lord Hill. Lord Uxbridge avait le commandement supérieur de la cavalerie. Mais cette nombreuse armée ne comptait guère plus de 35,000 à 40,000 hommes de véritables troupes anglaises ; le reste

1. Force de l'armée anglo-hollandaise au 15 juin 1815 :

Infanterie.	Anglais	28.300	79.400
	Allemands, Hollandais, Belges.	51.100	
Cavalerie.	Anglais	10.400	15.600
	Allemands, Hollandais, Belges.	5.200	
Artillerie.	Anglais	4.500	7.500
	Hollandais, Belges, etc.	2.000	
Génie :	sapeurs, mineurs, etc.	1.000	
	Total général	102.500	

Force totale de l'armée anglo-hollandaise : 102,500 hommes et 258 bouches à feu.

se composait d'auxiliaires de diverses nations : Hanovriens , Hollandais, Brunswickois, Nassau, Allemands, etc., entretenus sur les subsides de l'Angleterre, mais sans unité et sans liaison entre eux. L'armée anglo-hollandaise formait une seconde ligne, couverte par l'armée prussienne. Les cantonnements de l'infanterie étaient situés autour de Nivelles et de Bruxelles, où le général en chef, le duc de Wellington, avait établi son quartier général. La cavalerie et l'artillerie étaient séparées de l'infanterie ; la cavalerie était campée autour de Grammont, petite ville de l'ancien département de l'Escaut, située à sept lieues à l'est de Bruxelles; le grand parc d'artillerie avait été relégué jusque dans les environs de Gand.

Tous ces cantonnements étaient trop étendus pour que les différentes armes pussent se prêter un mutuel secours, et il aurait fallu beaucoup de temps pour les réunir. Ainsi, on avait calculé qu'il fallait plus d'une demi-journée aux diverses divisions d'infanterie pour se rendre aux points de concentration particuliers qui leur étaient fixés, et près de deux jours de marche aux corps les plus éloignés pour arriver au point de concentration générale qui avait été assigné à cette armée. Ce point était les *Quatre-Bras*, lieu situé entre Gosselies et Genappe, sur la chaussée de Charleroi à Bruxelles, à son intersection avec celle de Namur à Nivelles; les deux armées ennemies, après leur concentration respective, occupant l'une Fleurus, l'autre les *Quatre-Bras*, n'auraient plus été séparées que par un intervalle de deux lieues au plus, et leurs forces réunies s'élevant à plus de deux cent vingt mille combat-

tants, il n'aurait pas été possible à Napoléon, quelque confiance qu'il eût dans son armée et dans son génie, de tenter le sort d'une bataille [1].

C'était donc à empêcher cette réunion que devaient tendre toutes ses combinaisons. Les grandes distances qui séparaient les cantonnements de l'armée prussienne de ceux de l'armée anglaise, lui avaient offert un premier moyen d'atteindre ce but, l'opposition des caractères des deux généraux qui commandaient ces armées était entrée ensuite pour une large part dans ses calculs. Il connaissait de vieille date l'activité et l'audace impétueuse du feld-maréchal Blücher, que l'âge n'avait point refroidies. Si son collègue était attaqué le premier, il s'empresserait de courir à son secours, n'eût-il sous la main qu'un seul de ses corps d'armée. Wellington, au contraire, toujours circonspect et prudent, ne s'avançant jamais qu'après avoir pris toutes les précautions et pourvu à tous les besoins de son armée, ne marcherait point au secours de son allié, s'il le savait attaqué, avant d'avoir réuni toutes ses forces, appelé ses réserves, assuré ses subsistances, cherché enfin tous les moyens de se donner sur son ennemi tous les avantages du nombre et du terrain. Ces considérations avaient déterminé Napoléon à opérer d'abord contre

1. Force des armées anglaises et prussiennes réunies :

	Prusso-Saxons.	Angl.-Holl.		
Infanterie......	99.715	79.400	179.115	hommes.
Cavalerie.......	11.879	15.600	27.479	—
Artillerie.......	9.360	7.500	16.860	—
Bouches à feu..	312	258	570	

Total général : 223,454 hommes et 570 bouches à feu.

l'armée prussienne avec le gros de ses forces, à se porter par une marche rapide au milieu de ses cantonnements, sans même laisser à Blücher le loisir de réunir ses quatre corps d'armée, à les disperser, à les battre séparément ou à les forcer du moins à aller chercher en arrière de Fleurus un nouveau point de concentration, avant que Wellington n'eût eu le temps de venir leur tendre la main.

Mais pour que ce plan si habilement combiné pût obtenir un plein succès, il fallait d'abord que rien ne troublât la sécurité de l'ennemi, et que rien ne lui révélât la présence de l'armée qui touchait à ses avant-postes. Aussi les plus grandes précautions avaient-elles été recommandées à cet égard; l'ordre du major général prescrivait que sur aucun point la frontière ne devait être dépassée avant le signal qui en serait donné, que les feux des bivouacs seraient placés de manière à n'être point aperçus par les vedettes de l'ennemi, et qu'enfin aucun cri, aucun mouvement extraordinaire ne devait trahir la grande concentration de troupes qui venait de s'opérer presque sous ses yeux et pourtant à son insu.

Malheureusement, pendant cette nuit du 14 au 15 juin, qui couvrait de son ombre propice les grands desseins de Napoléon, il s'était produit un fait jusque-là sans exemple dans les annales de l'armée française. Un officier général, le comte de Bourmont, qui commandait la troisième division du 4e corps, sous les ordres du général Gérard, était passé à l'ennemi; il avait quitté le 15, à la pointe du jour, accompagné de deux aides de camp et suivi de deux officiers de son

état-major, le chef d'escadron Clouet et le colonel Villoutret, le bivouac qu'il occupait en avant de Philippeville, se dirigeant sur les avant-postes de l'armée prussienne [1]. Cette démarche, plus criminelle encore que celle dont s'était rendu coupable le duc de Raguse l'année précédente, car, quelque regrettables que fussent ses torts envers Napoléon, il n'avait point déserté du moins à la veille d'une bataille, a laissé une tache ineffaçable sur toute la vie du général Bourmont, et dans son cœur un remords qui l'a poursuivi jusqu'à ses derniers moments. Ce grand exemple montre à quelle aberration peuvent conduire quelquefois les aveugles suggestions de l'esprit de parti, et servira de leçon désormais, il n'en faut pas douter, à ceux qui seraient tentés d'immoler à des passions politiques éphémères les devoirs imprescriptibles envers l'honneur et la patrie. Le général Bourmont, en effet, était un officier d'un mérite distingué ; il s'était signalé pendant la campagne de 1814, et avait défendu avec intrépidité le pont de Nogent-sur-Seine contre toute l'armée de Schwartzenberg. Il appartenait, il est vrai, à l'opinion légitimiste, et il avait servi dans les rangs de l'armée vendéenne, mais depuis il s'était rallié, comme tous les bons citoyens, aux glorieux drapeaux de la France, il avait fait honorablement les dernières campagnes de l'Empire, et s'était trouvé en dernier lieu à Lons-le-Saulnier, lorsque le maréchal Ney, cédant

1. Dans le *Moniteur* du 18 juin 1815, on lit : « Le général Gérard, commandant en chef le 4e corps, annonce que dans la nuit du 14 au 15 juin, le général de division Bourmont le chef d'escadron Clouet et le colonel Villoutret ont passé à l'ennemi. »

plutôt à l'impulsion irrésistible de ses troupes qu'à sa propre inclination, s'était décidé à se ranger avec toute son armée sous les aigles de Napoléon. Dès que l'Empereur avait été rétabli sur son trône le général Bourmont avait sollicité de l'emploi dans l'armée active, et c'était à la demande du général Gérard, qui le connaissait particulièrement, qu'il avait dû le commandement qu'il exerçait dans son corps d'armée. Napoléon avait longtemps hésité à agréer l'offre de ses services, dans des circonstances où il avait besoin de trouver dans tous ses subordonnés non-seulement du talent et de l'expérience, mais un zèle et un dévouement à toute épreuve, cependant il n'avait pu résister aux pressantes sollicitations du général Gérard, qu'il estimait et qu'il aimait, et qui n'avait pas craint d'avancer *qu'il lui répondait du général Bourmont sur sa tête*[1].

La défection du général Bourmont inaugurait la campagne d'une manière bien funeste. Il est peu probable, sans doute, qu'il ait pu connaître les projets de Napoléon et porter aux généraux alliés son plan de campagne, comme le bruit s'en répandit bientôt dans l'armée, mais il est certain que par ce fâcheux incident ils se trouvèrent avertis de la réunion et de l'approche de l'armée française quelques heures plus tôt qu'ils ne l'auraient été suivant le cours naturel des événements, et l'on connaissait assez l'ardente activité du maréchal Blücher pour être certain qu'il ne perdrait pas un mo-

1. Nous avons dû depuis au général Bourmont la conquête d'Alger en 1830, mais cet éminent service n'a pu soustraire son nom à la juste réprobation qu'avait soulevée sa trahison; il est des souvenirs qui ne s'effacent jamais de la mémoire du peuple!

ment pour se mettre sur ses gardes et profiter de l'utile avertissement que la fortune lui envoyait.

Mais la trahison du général Bourmont eut un effet plus regrettable encore, elle produisit sur l'esprit du soldat la plus fâcheuse impression ; chacun se crut environné de royalistes et de traîtres. L'autorité des officiers en fut ébranlée, les liens de la discipline se relâchèrent, et les malveillants ou les lâches, toujours empressés de saisir un prétexte pour se soustraire à leurs devoirs, profitèrent de ces dispositions pour augmenter les défiances et le découragement par le récit continuel de complots et de trahisons imaginaires.

Cependant, le 15 juin, avant le lever du soleil, conformément à l'ordre de mouvement donné la veille, l'armée avait quitté ses bivouacs et s'avançait sur trois colonnes parallèles vers les ponts où elle devait passer la Sambre. La gauche, composée des 1er et 2e corps commandés par les généraux d'Erlon et Reille, avec leur artillerie et leur cavalerie, se dirigeait sur Marchienne-au-Pont ; la droite, formée du 4e corps, commandé par le comte Gérard, et d'une brigade de grosse cavalerie qui avait bivaqué avec lui pendant la nuit précédente dans les environs de Philippeville, devait passer la Sambre au pont du Châtelet, à une lieue et demie à peu près au-dessous de Charleroi. Enfin, la colonne centrale, qui était la plus nombreuse, et que dirigeait Napoléon en personne, se composait des 3e et 5e corps d'infanterie, commandés par les généraux Vandamme et Lobau, de la garde impériale, des réserves de la cavalerie et du grand parc d'artillerie. Elle

marchait directement sur Charleroi pour y franchir la Sambre.

Un chemin de traverse, coupé de bois, de ravins, et en assez mauvais état d'entretien, conduit de Beaumont à cette ville; la distance entre ces deux points est de sept lieues à peu près, c'est ce chemin que suivait Napoléon à la tête de sa garde et de ses réserves. Il hâtait, avec son activité ordinaire, la marche de l'armée; après avoir parcouru rapidement plusieurs lieues sans rencontrer d'obstacle, il s'arrêta quelques instants au hameau de Jamignon, situé aux trois quarts de la route, pour laisser respirer ses troupes, et adressa de là quelques nouvelles instructions aux deux généraux de son aile gauche pour les informer de sa marche et stimuler leur zèle [1]. Il reprit ensuite sa course rapide, pour prévenir l'ennemi et ne pas lui laisser le temps de se reconnaître et de se mettre en défense.

Le général Pajol, avec deux divisions de cavalerie légère, marchait en tête de la colonne et éclairait la route; il arriva de bonne heure devant Charleroi et s'en rendit maître après avoir culbuté par une charge brillante deux régiments prussiens qui avaient tenté de lui en disputer l'entrée. Ces troupes appartenaient au premier corps prussien, commandé par le général Ziethen, qui avait son quartier général à Charleroi. Surpris par la brusque irruption de l'armée française, il s'était hâté d'évacuer la ville, et, conformément aux instructions qu'avaient reçues tous les chefs de corps

1. Voir aux pièces justificatives les ordres adressés aux généraux Reille et d'Erlon du bivouac de Jamignon.

de l'armée prussienne, de prendre pour point de concentration en cas d'attaque le village de Fleurus, il s'était retiré vers ce point sur deux colonnes suivant chacune une direction différente. En effet, on trouve en sortant de Charleroi deux grandes chaussées, l'une à gauche se dirige sur Bruxelles en passant par Gosselies, Frasne, Genappe et la forêt de Soigne ; l'autre à droite se dirige sur Namur, en passant par Gilly, où la route se bifurque en deux branches : celle de droite conduit à Namur en longeant les bords de la Sambre, celle de gauche à Fleurus en traversant les bois de Frichenaye et de Lambusart. C'est cette dernière voie que suivait le général Ziethen avec la principale partie de son corps, le reste de ses troupes chassées de Charleroi s'était porté sur Gosselies, en suivant la chaussée de Bruxelles, pour recueillir les détachements qu'il avait dans cette direction. Le général Pajol, maître des ponts de la Sambre, se mit aussitôt à la poursuite du corps principal qui avait pris la route de Fleurus, et détacha le 1er hussards, commandé par le général de brigade Clary, pour presser l'arrière-garde de la colonne qui avait pris la route de Gosselies et ramasser les traînards.

L'Empereur arriva sur ses entrefaites avec une partie de sa garde ; il était *onze* heures et *demie* environ, le général Pajol l'avait précédé d'une demi-heure. Il approuva les dispositions prises par ce général, mais il trouva que le régiment des hussards Clary ne suffisait pas pour la poursuite du corps prussien qui avait pris la direction de Bruxelles ; il détacha pour l'appuyer la division de cavalerie légère de la garde,

commandée par le général Lefebvre-Desnouettes, avec deux batteries d'artillerie légère, et il envoya derrière elle un régiment d'infanterie avec deux pièces de canon prendre position à moitié distance à peu près entre Charleroi et Gosselies. Rassuré de ce côté contre tout retour offensif de l'ennemi, l'Empereur se porta de sa personne, avec toutes les troupes qu'il avait sous la main, sur la route de Namur pour suivre la colonne prussienne qui se retirait de ce côté. Il plaça la division de la jeune garde, commandée par le général Duhesme, derrière la cavalerie de Pajol pour la soutenir; mais avant d'entreprendre rien de sérieux, ne voulant pas engager dans ces premiers combats les troupes de la garde, il fallait attendre l'arrivée du 3e corps commandé par le général Vandamme, qui aurait dû être rendu à Charleroi depuis plusieurs heures et qui était encore en arrière.

Napoléon profita de ce repos forcé pour envoyer de nouvelles instructions aux deux généraux de son aile gauche, dont tous les mouvements devaient se lier avec les siens, pour les informer de l'occupation de Charleroi, de la retraite du corps de Ziethen, et de ce qu'ils auraient à faire en conséquence de ce premier succès. Il avait d'abord eu l'intention de porter ses trois colonnes sur Charleroi pour y franchir la Sambre avec toute son armée; mais dès qu'il s'était vu maître, presque sans coup férir, de cet important débouché, il avait changé ses premières dispositions, pour éviter à ses deux ailes un détour inutile et la perte d'un temps précieux. Le général Gérard à la droite avait reçu l'ordre de se diriger sur le pont du Châtelet, et il avait

ordonné au général Reille, qui marchait en tête de la colonne de gauche, de passer la Sambre à Marchienne, de se porter ensuite rapidement sur Gosselies, par la traverse et sans passer par Charleroi, et d'en déloger la colonne de Ziethen qui avait pris cette direction et qui paraissait vouloir s'y arrêter. Il devait ensuite continuer sa route en suivant la chaussée de Bruxelles, en poussant vigoureusement tout ce qui se trouverait devant lui, sans s'occuper de ce qui se passerait sur la droite et en se contentant de faire suivre par des détachements les corps prussiens qui quitteraient la chaussée de Bruxelles pour prendre cette direction. Le comte d'Erlon, qui commandait le 1er corps, recevait en même temps l'ordre de presser sa marche, de franchir la Sambre à Marchienne et de se diriger ensuite sur Gosselies, pour appuyer le comte Reille et être toujours à portée de le seconder dans toutes ses opérations [1].

Cette marche de l'aile gauche [2] de l'armée française, dirigée en droite ligne de Marchienne-au-Pont sur Gosselies, dévoilait déjà à des yeux exercés une partie du plan de campagne de Napoléon ; en effet, en jetant rapidement sur la chaussée de Bruxelles et avant que le

1. Voir à l'Appendice les pièces justificatives.

2. Forces des corps composant l'aile gauche dans la journée du 15 juin :

	Hommes.	Canons.
1er corps (général comte d'Erlon) : infanterie, cavalerie, artillerie	19.487	46
2e corps (général comte Reille) : infanterie, cavalerie, artillerie	23.930	46
Cavalerie de la garde (général Lefebvre-Desnouettes)	2.317	12
Régiment des hussards Clary	600	2
Total	46.334	106

bruit de son invasion fût parvenu jusqu'à Wellington, cette colonne forte de quarante à quarante-cinq mille hommes, il avait évidemment pour objet de devancer l'armée anglaise sur la route de Namur et de lui fermer toute communication avec l'armée prussienne, tandis qu'avec le reste de ses forces il allait se porter au milieu de ses cantonnements. Napoléon savait d'ailleurs par les renseignements particuliers qu'il avait recueillis, que d'après les distances qu'auraient à franchir les troupes de différentes armes de l'armée anglaise pour se réunir, par suite de la faute que Wellington avait commise de les établir dans des cantonnements séparés par de trop grands intervalles, il faudrait au moins deux jours, comme nous l'avons dit précédemment, pour que cette armée fût rassemblée et prête à entrer en ligne; il comptait donc avoir les journées entières du 16 et du 17 à sa disposition pour agir en toute liberté contre Blücher, et il ne s'agissait que de savoir en profiter pour se débarrasser d'abord de ce rude adversaire.

Cependant le maréchal Grouchy, qui avait, dans cette première organisation de l'armée à son entrée en campagne, le commandement en chef de toute la cavalerie, et qui avait campé dans les environs de Beaumont, n'avait point tardé à arriver avec toutes les réserves de cette arme; c'est lui que Napoléon voulait charger de la poursuite des colonnes prussiennes qu'il avait devant lui; mais pour attaquer le village de Gilly, où l'ennemi en retraite s'était arrêté et où il s'était fortement retranché, il fallait de l'infanterie, et le général Vandamme, auquel cette attaque était réservée, ne paraissait pas.

Enfin, après trois heures d'attente, on le vit, à la tête du 3e corps, déboucher de Charleroi ; il était deux heures après midi, et selon les calculs de Napoléon, il aurait dû y être rendu avant *neuf* heures du matin ; en effet, ce corps était campé au village de Clermont, à une lieue en avant et un peu sur la droite de Beaumont ; il avait donc eu moins de chemin à faire que la colonne centrale pour atteindre la Sambre ; le général Vandamme prétexta des chemins de traverse dans lesquels il s'était égaré et d'un brouillard épais qui avait ralenti sa marche, mais la véritable raison de son retard, c'est qu'il était parti de ses bivouacs longtemps après l'heure qui lui avait été fixée par l'ordre de mouvement du major général, et l'on pouvait déjà apercevoir dans cette négligence le mauvais vouloir et l'affaissement de zèle de cet officier général qui devaient bientôt exercer une fatale influence sur le reste de la campagne [1].

C'est dans ce moment, et tandis que Napoléon, dans une vive impatience, se promenait sur les glacis de Charleroi avec quelques-uns des officiers de son état-major, attendant à chaque instant le corps de Vandamme qui n'arrivait pas, qu'il fut rejoint par le maréchal Ney [2], qui avait vivement sollicité un

1. A la guerre, nous l'avons déjà dit, tout se lie et s'enchaîne, et les fautes les plus légères peuvent avoir souvent les plus graves conséquences. Le retard de Vandamme empêcha Napoléon d'occuper Fleurus dans la journée du 15, comme il l'avait d'abord projeté, et ce fut probablement la véritable cause qui empêcha le maréchal Ney de s'avancer de son côté jusqu'aux Quatre-Bras, comme il en avait reçu l'ordre.

2. L'instant précis où eut lieu cette entrevue est devenu une date historique intéressante à constater. Les défenseurs du maréchal Ney ont cherché souvent à répandre des doutes sur ce point, et le duc d'Elchingen, fils du maréchal, qui a publié en 1840 quelques documents pour la justification de son père, a même été, dans un endroit de son

commandement dans l'armée active, et qui ayant appris le départ de l'Empereur pour la frontière, était accouru en toute hâte de Paris par la route de Maubeuge et venait de passer la Sambre à Marchienne où il avait laissé sa voiture de voyage. Il avait mis tant d'empressement à rallier l'armée qu'il n'avait amené avec lui qu'un seul aide de camp, le colonel Heymès ; il était d'ailleurs sans chef d'état-major, sans officiers d'ordonnance et dépourvu même de ses équipages de campagne qui, restés en arrière, ne devaient le rejoindre que dans quelques jours. Ces détails ne sont pas inutiles à rappeler, parce que c'est la position difficile dans laquelle cette précipitation à se rendre à son poste avait mis le maréchal Ney, à l'ignorance où il

ouvrage, jusqu'à affirmer que le maréchal Ney n'avait vu l'Empereur que dans la soirée du 15 juin, et trop tard, par conséquent, pour que les ordres qu'il en avait reçus pussent être exécutés. C'est là une erreur manifeste, et l'heure exacte de cette première entrevue de Napoléon et du prince de la Moskowa peut être exactement fixée par cette considération qu'elle eut lieu en présence de nombreux témoins, lorsque Napoléon se trouvait encore sous les murs de Charleroi, attendant le corps de Vandamme, qui arriva vers une heure et demie ou deux heures. C'est d'ailleurs ce que confirme le maréchal Grouchy *, qui dit qu'après avoir fait avec le général Vandamme les dispositions nécessaires pour l'attaque du village de Gilly, il était retourné à Charleroi pour prendre les dernières instructions de Napoléon, et qu'il l'avait trouvé occupé dans une conversation sérieuse avec le maréchal Ney. Ce fut donc après l'arrivée du corps de Vandamme, et avant l'attaque du village de Gilly **, à laquelle Napoléon présida lui-même, qu'eut lieu l'entrevue dont il est ici question, c'est-à-dire à *deux heures et demie* à peu près, ce qui s'accorde avec ce qu'a écrit Napoléon dans les Mémoires de Sainte-Hélène, et avec la rencontre du maréchal Ney et du général Reille à Gosselies, qui eut lieu une heure plus tard, c'est-à-dire entre *trois et quatre* heures, comme on le verra dans la suite.

* Observations sur la relation de la campagne de 1815 par le général Gourgaud, publiés par le général Grouchy en 1819.

** M. Charras, en parlant du même fait, suppose que l'attaque de Gilly n'eut lieu qu'entre *cinq* et *six* heures du soir, et il en tire de fausses inductions sur l'heure de l'entrevue entre Napoléon et le maréchal Ney; mais c'est là une erreur manifeste, c'est entre *trois* et *quatre* heures que Gilly fut emporté.

était des troupes soumises à son commandement, au manque de confiance dans les officiers chargés de transmettre ses ordres, etc., que quelques-uns de ses défenseurs officieux ont cru pouvoir attribuer une partie des fautes qu'on a eu à lui reprocher, et qui amenèrent si rapidement les désastres de cette courte campagne.

L'Empereur, après avoir mis en peu de mots le maréchal au courant de la situation, lui ordonna de se rendre sur le champ à Gosselies, où il trouverait sans doute le général Reille, d'y prendre le commandement de toute l'aile gauche de l'armée, composée des 1er et 2e corps d'infanterie, des deux divisions de cavalerie qui leur étaient attachées et des deux divisions de la cavalerie légère de la garde envoyées pour appuyer le régiment de hussards du général Clary, mais dont il lui recommandait d'avoir un soin particulier, désirant que ce détachement de sa garde, au cas où il arriverait quelque échauffourée avec les Anglais, ne fût employé qu'en cas d'absolue nécessité. Tous ces corps réunis formaient une colonne de quarante-cinq à cinquante mille hommes. L'Empereur prescrivit au maréchal Ney « *de donner tête baissée sur tout ce qu'il rencontrerait devant lui sur la route de Gosselies à Bruxelles, de prendre position à cheval sur cette route au delà des Quatre-Bras, et de s'y établir militairement en tenant de fortes avant-gardes sur les routes de Bruxelles, de Namur et de Nivelles.* » Certes on ne pouvait exiger des instructions plus précises; le maréchal assura qu'il connaissait toute l'importance du mouvement qui lui était commandé et promit qu'il serait aux Quatre-Bras avant la nuit, « *à moins,*

ajouta-t-il, *que toute l'armée ennemie n'y fût en position pour lui barrer le passage* [1]. »

1. Le général Gourgaud, dans son histoire de la campagne de 1815, écrite à Sainte-Hélène, sous les yeux et probablement sous la dictée de Napoléon, a donné quelques détails plus circonstanciés encore sur cette entrevue. Voici ce qu'il ajoute au récit précédent :

« L'Empereur, après lui avoir donné ces ordres, lui dit : Monsieur le « maréchal, vous connaissez bien la position des *Quatre-Bras*? — Oui, « sire, répondit le maréchal ; comment ne la connaîtrai-je, il y a vingt « ans que j'ai fait la guerre en ce pays*. Cette position est la clef de « tout. — Eh bien ! lui dit l'Empereur, *ralliez-y vos deux corps*, et s'il « est nécessaire, élevez-y quelques redoutes ; pressez la marche de d'Er- « lon et qu'il rappelle tous les détachements qu'il aura laissés aux ponts « sur la Sambre ; tout doit être rallié avant minuit. » Ney répliqua aus- « sitôt : « Fiez-vous à moi, *dans deux heures nous serons aux Quatre-* « *Bras*, à moins que toute l'armée ennemie n'y soit en position ! »

Ce récit porte trop tous les caractères de la vérité pour que son exactitude puisse être révoquée en doute. Cependant quelques amis du maréchal Ney, empressés de le justifier, ont prétendu que les instructions de Napoléon avaient été loin d'être aussi précises; que l'ordre d'occuper la position des Quatre-Bras dans la soirée du 15 n'avait jamais été donné, et que même le mot des *Quatre-Bras* n'avait point été prononcé dans son entretien avec le maréchal (*Voir les documents historiques publiés par le duc d'Elchingen en* 1840). Mais des documents irréfragables établissent suffisamment l'inexactitude de ces assertions

1° On lit, m'a-t-on dit, dans les mémoires du général Friant, publiés par son fils**, qu'il a souvent assuré avoir assisté lui-même à l'entrevue entre Napoléon et le maréchal Ney, en avant de Charleroi, et que les choses s'étaient passées exactement comme elles sont rapportées par le général Gourgaud ; 2° Voici un document plus authentique encore que je trouve dans le *Moniteur* du 18 juin 1815 ; le major général, après avoir rendu compte au ministre de la guerre des opérations de la journée dans la soirée du 15 juin, ajoute :

« L'Empereur a donné le commandement de la gauche au prince de « la Moskowa, *qui a eu le soir son quartier général aux Quatre-Bras*, « sur la route de Bruxelles. »

Ce qui prouve évidemment que si cette importante position n'a pas été occupée dès le 15 au soir, c'est uniquement par la faute du maréchal Ney. Qu'on discute donc, si l'on veut, sur la question de savoir si le maréchal a bien ou mal fait de désobéir en cette occasion aux ordres formels qu'il avait reçus, c'est un choix à faire entre ses connaissances stratégiques et celles de Napoleon, mais il est impossible de nier que l'ordre lui ait été donné, c'est un fait désormais acquis à l'histoire.

* Ney, au commencement de sa carrière, avait fait les deux premières campagnes des guerres de la Révolution sur la frontière du nord et en Belgique, en qualité d'aide de camp des généraux Lamark et Collaud; il s'était trouvé aux batailles de Grand-Pré, Nerwinde, Louvain, Valenciennes, etc.

** Friant (Jean-François), chef d'escadron dans l'ancienne armée, et depuis 1830 devenu général d'état-major dans la garde nationale de Paris, et en cette qualité aide de camp du roi Louis-Philippe.

Il prit congé de Napoléon et partit au galop, monté sur un cheval de troupe qu'on lui avait procuré, et accompagné d'un officier de l'état-major général chargé de faire connaître aux différents chefs de corps de sa colonne le commandement supérieur dont il était revêtu.

L'Empereur, connaissant son zèle et son activité, crut pouvoir être désormais tranquille sur la conduite de son aile gauche et concentra toute son attention sur ce qui se passait devant lui. Aussitôt l'arrivée sur le terrain du corps de Vandamme, il l'avait dirigé sur Gilly, où les restes du corps de Ziethen, qui s'étaient retirés de ce côté, s'étaient établis et paraissaient décidés à opposer une vive résistance. Dès qu'il eut terminé sa conférence avec le maréchal Ney, Napoléon se porta aux avant-postes pour surveiller lui-même l'exécution des dispositions qu'il avait ordonnées pour l'attaque du village qui se trouve à l'intersection des routes de Fleurus et de Namur. L'infanterie du 3e corps, formée en colonne, devait marcher directement sur Gilly, tandis que le général Excelmans, avec sa cavalerie, devait passer sur la droite le ruisseau qui le traverse, afin de prendre en flanc les Prussiens, et de les devancer au défilé des bois de Lambusart qu'ils étaient obligés de traverser pour faire leur retraite sur Fleurus. Ces dispositions eurent un plein succès : le général Ziethen, dès qu'il s'aperçut qu'il allait être tourné, s'empressa d'évacuer Gilly, et prit position en arrière entre ce village et celui de Fleurus, le dos appuyé à un bois. L'Empereur avait ordonné qu'on marchât à l'instant sur lui pour l'en déloger, mais cet ordre fut mollement exécuté;

le général Vandamme et le maréchal Grouchy, trompés par de faux rapports, s'étaient imaginé que l'armée prussienne tout entière, forte de plus de cent mille hommes, les attendait au débouché des bois, rangée en bataille dans la plaine de Fleurus; ils avaient perdu deux heures en tâtonnements inutiles, et n'avançaient qu'avec une extrême hésitation. Napoléon, qui pendant ce temps avait mis pied à terre et s'entretenait, sur la lisière du bois de Frichenaye qui précède les bois de Lambusart, avec quelques officiers de son état-major, impatienté de toutes ces lenteurs, et de voir lui échapper un corps qu'avec un peu plus d'audace et d'activité on aurait pu prendre tout entier, remonta à cheval pour aller lui-même reconnaître l'ennemi, et jugeant que les bois n'étaient occupés que par les deux divisions du corps de Ziethen qu'on poursuivait depuis Charleroi, formant dix-huit ou vingt mille hommes au plus, il ordonna de marcher en avant tête baissée et de forcer le défilé. L'ennemi se mit aussitôt en retraite, son arrière-garde fut vivement poursuivie, une charge des quatre escadrons de service, conduite par le général Letort, enfonça deux carrés et tailla en pièces le 28ᵉ régiment prussien, mais le brave Letort fut blessé mortellement dans cette charge; c'était un officier d'un grand mérite; il s'était vaillamment distingué à la bataille de Hanau, dans la campagne de 1813, et à celle de Montmirail, dans la campagne de 1814; Napoléon le regretta comme l'un des plus intrépides généraux de cavalerie de son armée.

Cependant sur ces entrefaites le temps avait marché et déjà le jour commençait à baisser; Napoléon avait

d'abord eu le dessein d'occuper Fleurus, et peut-être de pousser jusqu'à Sombref dans cette première journée, mais l'arrivée tardive de Vandamme l'avait retenu inutilement deux heures devant Gilly, ses hésitations lui en avaient fait perdre deux autres dans l'attaque des bois qui couvrent la plaine de Fleurus, et à cette heure avancée de la journée, il était trop tard pour qu'on pût tenter aucune entreprise sérieuse avant la nuit. Laissant donc au maréchal Grouchy et au général Vandamme le soin de balayer devant eux les tirailleurs ennemis qui profitaient de l'abri que leur offraient les bois de Frichenaye et de Lambusart que la grande route traversait, pour entretenir la fusillade et intercepter le passage, il prit le parti de revenir à Charleroi où il établit son quartier général. Cette position centrale lui permettait d'ailleurs de communiquer plus directement avec les deux ailes de son armée dont il était impatient d'avoir des nouvelles.

Malheureusement cette ardeur et cette activité fébrile que Napoléon savait imprimer à tout ce qui agissait sous ses yeux, semblaient se refroidir dès qu'il n'était plus là pour stimuler le zèle de ses généraux. La vieillesse, les infirmités, les malheurs des dernières campagnes, chez quelques-uns les préoccupations politiques, faisaient sentir leur fâcheuse influence sur les chefs les plus intrépides [1]. Ils étaient encore vaillants comme autrefois devant l'ennemi, lorsque le

1. « Les hommes n'étaient plus les mêmes, a dit Napoléon dans ses Mémoires; ils étaient encore braves sur le champ de bataille, mais hors de là timides, incertains, hésitants; c'était à qui se compromettrait le moins. » (*Histoire de la campagne de* 1815, par le général Gourgaud.)

commandée par le général Lefebvre-Desnouettes, avec deux batteries d'artillerie légère, et il envoya derrière elle un régiment d'infanterie avec deux pièces de canon prendre position à moitié distance à peu près entre Charleroi et Gosselies. Rassuré de ce côté contre tout retour offensif de l'ennemi, l'Empereur se porta de sa personne, avec toutes les troupes qu'il avait sous la main, sur la route de Namur pour suivre la colonne prussienne qui se retirait de ce côté. Il plaça la division de la jeune garde, commandée par le général Duhesme, derrière la cavalerie de Pajol pour la soutenir ; mais avant d'entreprendre rien de sérieux, ne voulant pas engager dans ces premiers combats les troupes de la garde, il fallait attendre l'arrivée du 3[e] corps commandé par le général Vandamme, qui aurait dû être rendu à Charleroi depuis plusieurs heures et qui était encore en arrière.

Napoléon profita de ce repos forcé pour envoyer de nouvelles instructions aux deux généraux de son aile gauche, dont tous les mouvements devaient se lier avec les siens, pour les informer de l'occupation de Charleroi, de la retraite du corps de Ziethen, et de ce qu'ils auraient à faire en conséquence de ce premier succès. Il avait d'abord eu l'intention de porter ses trois colonnes sur Charleroi pour y franchir la Sambre avec toute son armée ; mais dès qu'il s'était vu maître, presque sans coup férir, de cet important débouché, il avait changé ses premières dispositions, pour éviter à ses deux ailes un détour inutile et la perte d'un temps précieux. Le général Gérard à la droite avait reçu l'ordre de se diriger sur le pont du Châtelet, et il avait

ordonné au général Reille, qui marchait en tête de la colonne de gauche, de passer la Sambre à Marchienne, de se porter ensuite rapidement sur Gosselies, par la traverse et sans passer par Charleroi, et d'en déloger la colonne de Ziethen qui avait pris cette direction et qui paraissait vouloir s'y arrêter. Il devait ensuite continuer sa route en suivant la chaussée de Bruxelles, en poussant vigoureusement tout ce qui se trouverait devant lui, sans s'occuper de ce qui se passerait sur la droite et en se contentant de faire suivre par des détachements les corps prussiens qui quitteraient la chaussée de Bruxelles pour prendre cette direction. Le comte d'Erlon, qui commandait le 1er corps, recevait en même temps l'ordre de presser sa marche, de franchir la Sambre à Marchienne et de se diriger ensuite sur Gosselies, pour appuyer le comte Reille et être toujours à portée de le seconder dans toutes ses opérations[1].

Cette marche de l'aile gauche[2] de l'armée française, dirigée en droite ligne de Marchienne-au-Pont sur Gosselies, dévoilait déjà à des yeux exercés une partie du plan de campagne de Napoléon ; en effet, en jetant rapidement sur la chaussée de Bruxelles et avant que le

1. Voir à l'Appendice les pièces justificatives.

2. Forces des corps composant l'aile gauche dans la journée du 15 juin :

	Hommes.	Canons.
1er corps (général comte d'Erlon) : infanterie, cavalerie, artillerie	19.487	46
2e corps (général comte Reille) : infanterie, cavalerie, artillerie	23.930	46
Cavalerie de la garde (général Lefebvre-Desnouettes)	2.317	12
Régiment des hussards Clary	600	2
Total	46.334	106

le détachement du général Clary; il était trois heures ou trois heures et demie tout au plus, le général Reille, dont la conduite jusque-là ne méritait que des éloges, poursuivant son mouvement, conformément à ses instructions, s'empara de Gosselies, dont il chassa les Prussiens qui, prenant un chemin à travers champs qui s'ouvre à la droite de la chaussée de Bruxelles, se retiraient sur Fleurus pour se réunir aux restes de leurs corps qui avaient pris cette direction en évacuant Charleroi. Le général Reille détacha à leur poursuite la division Girard, qui s'avança dans la plaine de Fleurus jusqu'à Wagnée où elle prit position, et il allait lui-même, conformément aux ordres qu'il avait reçus de l'Empereur, continuer avec le reste de son corps son mouvement sur Bruxelles, lorsqu'il en fut empêché par le maréchal Ney, qui, dans la crainte d'un retour offensif de l'ennemi, et par un sentiment de prudence exagéré, lui ordonna de demeurer à Gosselies avec les trois divisions qui lui restaient, pour couvrir sa retraite et maintenir ses communications avec Charleroi, tandis que lui-même avec la cavalerie légère du général Lefebvre-Desnouettes, se porterait en avant pour explorer la route de Bruxelles[1].

1. On lit dans la notice du général Reille sur les mouvements du 2e corps pendant la campagne de 1815*: « Le 2e corps prit position, la cavalerie et la 1re division à Mellet, la 2e division derrière le bois de Lombuc, la 4e à Gosselies, et la 3e, la division Girard, à Wagnée, dans la plaine de Fleurus. » Ainsi le maréchal Ney s'était porté jusqu'au pied de la position des *Quatre-Bras* sans un seul bataillon d'infanterie pour en déloger l'ennemi. Il était donc bien résolu d'avance à ne pas l'occuper, quelque faible résistance qu'il dût y éprouver, malgré les ordres positifs qu'il avait reçus de l'Empereur.

* Voir les documents sur la campagne de 1815 publiés par le duc d'Elchingen, en 1840.

Le maréchal Ney s'avança ainsi avec assez de décision et sans rencontrer d'ennemi, jusqu'au village de Frasne, situé à une lieue et demie environ au delà de Gosselies ; il trouva ce village occupé par un bataillon de troupes de Nassau et une batterie d'artillerie à cheval hollandaise ; c'était l'avant-garde d'une brigade forte de 4,000 hommes de troupes d'Orange-Nassau et faisant partie de la 2e division hollandaise de l'armée du duc de Wellington. Le prince Bernard de Saxe-Weimar, qui la commandait, avait ses cantonnements à Genappe, petite ville située sur la route de Bruxelles, à quatre lieues en avant de Gosselies; ayant entendu le bruit du canon du côté de Charleroi et instruit de la retraite du corps de Ziethen sur Fleurus, il était accouru avec sa brigade jusqu'à Frasne où il avait un bataillon, et s'était établi à cheval sur la grande route, à deux cents toises en arrière du village; mais la cavalerie du général Lefebvre-Desnouettes ayant fait la démonstration de le tourner par son flanc droit et de lui couper sa ligne de retraite, il s'était hâté d'évacuer le village, de rappeler à lui son détachement, et de se retirer sur le poste des Quatre-Bras, situé à une lieue en arrière, où il avait pris position.

Il semblerait donc que le maréchal Ney, maître ainsi sans coup férir du village de Frasne, dans un pays découvert, ne trouvant devant lui qu'un ennemi en retraite, n'avait plus qu'à s'avancer, l'arme au bras, jusqu'à cette intersection des quatre chemins qu'il était si important d'occuper, puisqu'elle servait à relier toutes les communications entre les armées ennemies, et il s'en serait emparé, sans doute, sans éprouver de ré-

sistance sérieuse dans la soirée même du 15 juin, conformément aux ordres qu'il avait reçus de Napoléon et aux promesses qu'il lui avait faites lui-même en le quittant. C'est certainement ainsi qu'aurait agi le général Reille qui avait conduit son corps avec autant d'intelligence que d'activité jusqu'au moment où il avait été rejoint par le maréchal Ney, et l'on peut dire, à plus d'un titre, que son arrivée à l'armée fut une des fatalités de la campagne. En effet, le maréchal ayant entendu sur sa droite et sur ses derrières la forte canonnade qui avait lieu au village de Gilly et dans les bois de Lambusart[1], et averti d'ailleurs par les rapports du général Girard qu'il apercevait des grands mouvements de troupes autour de Fleurus, il fut tout à coup saisi d'une terreur irréfléchie, aussi mal fondée en raison qu'étrangère à son caractère ; il craignit, sans doute, car on n'a pu tronver d'autre raison de sa conduite, s'il se portait plus en avant, de dépasser le centre de l'armée qui n'avait pas encore débouché dans la plaine de Fleurus, et de s'exposer à se voir attaqué sur ses flancs et sur ses derrières par l'armée prussienne, tandis qu'il serait engagé sur son front avec l'armée anglaise. Il crut donc sage de ne point s'avancer plus loin, et n'écoutant que les conseils d'une prudence hors de saison, il prit le parti de s'arrêter à Frasne avec la division de cavalerie légère de la garde qu'il avait emmenée avec lui ; il se con-

1. L'attaque de Gilly eut lieu, comme nous l'avons dit, entre *trois* et *quatre* heures, c'est précisément le moment où nous supposons que le maréchal Ney s'avançait avec sa cavalerie légère de Gosselies sur Frasne ; toutes les heures, comme on voit, se correspondent parfaitement dans notre récit, et ne laissent plus place à aucune discussion.

tenta de faire observer par des vedettes la position des Quatre-Bras, qui n'était pas à plus d'une lieue devant lui et qu'il abandonna ainsi pendant toute une nuit à la disposition de l'ennemi, au risque de compromettre par cette faute impardonnable tout le succès du plan de campagne de Napoléon.

Il suffit, en effet, de jeter les yeux sur une carte de la Belgique pour reconnaître à l'instant toute l'importance de cette position qui forme l'intersection des deux grandes chaussées qui vont l'une de Namur à Nivelles, l'autre de Charleroi à Bruxelles. L'occupation de ce débouché établissait une séparation complète entre les deux armées coalisées qui ne pouvaient plus se prêter aucun secours mutuel, et se trouvaient réduites à se défendre chacune avec ses propres forces contre toutes les attaques de leur commun adversaire. C'est le but qu'avait voulu atteindre Napoléon, et la marche oblique de son aile gauche sur Marchienne et Gosselies pour se saisir de ce poste important, tandis qu'avec le reste de ses troupes il se portait sur Fleurus au milieu des cantonnements de l'armée prussienne, peut être regardée comme l'une des plus heureuses conceptions de son génie, et l'inconcevable désobéissance du maréchal Ney, qui fit avorter tous les fruits qu'on pouvait espérer de cette belle manœuvre, comme l'un des événements les plus funestes et les plus difficiles à prévoir.

On a cherché souvent à justifier par des raisons plus ou moins plausibles l'étrange inaction du maréchal Ney pendant cette soirée du 15 juin, et l'obstination plus étrange encore avec laquelle il y persévéra pendant toute la première moitié de la journée du 16, mais

la seule explication vraisemblable qu'on ait pu trouver de sa conduite, a été de supposer que la préoccupation des événements politiques, le souvenir du rôle qu'il avait joué au mois d'avril de l'année précédente à Fontainebleau, lors de la première abdication, et plus récemment sa conduite à Lons-le-Saulnier, blâmée par tous les partis, avaient totalement troublé sa raison et dérangé l'équilibre de ses facultés intellectuelles. En effet, quoique l'esprit du maréchal Ney se fût rarement élevé jusqu'aux grandes combinaisons de la haute stratégie, comment un homme de guerre aussi expérimenté que lui pouvait-il supposer que Blücher, qui en ce moment était encore à Namur, dans la première surprise de la brusque invasion de Napoléon et tout occupé à réunir ses quatre corps d'armée pour s'opposer à sa marche victorieuse, penserait à venir l'attaquer à quatre lieues de là dans la position des Quatre-Bras, ce qui l'aurait forcé à exécuter en présence de toute l'armée française un mouvement de flanc qui aurait pu amener la destruction complète de son armée. Mais en admettant même qu'un fait si invraisemblable pût se réaliser, le maréchal Ney avait un moyen très-simple de se prémunir contre les attaques dont il se croyait menacé, c'était de réunir autour de lui toutes les forces dont il disposait, et d'appeler au plus vite à Gosselies le général d'Erlon qui était encore en arrière, entre Jumet et Marchienne, avec le 1er corps, dont une partie même n'avait pas encore passé la Sambre. Or, c'est précisément ce qu'il ne fit pas, et aucun document n'atteste qu'il se fût occupé le moins du monde jusqu'à une heure très-avancée de la journée du 16 d'appeler à

lui ce corps de dix-huit mille hommes qui aurait pu lui rendre de si importants services. Comment concilier tant d'incurie d'un côté et des précautions si timorées de l'autre, sans admettre un véritable affaiblissement dans les facultés de ce cerveau malade.

Quelques écrivains, moins préoccupés sans doute de justifier la conduite du maréchal Ney que d'attaquer la gloire de Napoléon, ont prétendu que l'ordre d'occuper les *Quatre-Bras* dans la soirée du 15 ne lui avait jamais été donné, et que c'était seulement dans la matinée du 16 que Napoléon avait songé à cette importante manœuvre [1]. Ce que nous avons dit précédemment suffit

1. Quelques critiques plus zélés qu'habiles, parmi lesquels on regrette de compter un militaire instruit comme M. Charras, ont été plus loin. Ils ont prétendu que si Napoléon eût prescrit au maréchal Ney d'occuper les Quatre-Bras avant d'être maître lui-même de Fleurus et de Sombref, il eût commis une faute grave et enfreint toutes les règles de la prudence et de la stratégie, puisqu'il aurait laissé ouverte la route de Namur, par laquelle Blücher aurait pu diriger un détachement pour prendre en flanc la colonne qui formait notre aile gauche, et que le maréchal, dans ce cas, *aurait bien fait de lui désobéir;* mais nous répondrons qu'en avançant son centre à la même hauteur que son aile gauche dès la journée du 15, Napoléon eût perdu précisément le principal avantage qu'il voulait tirer de la position qu'il avait prise, qui était de placer l'armée prussienne entre la grande armée qu'il commandait en personne et le corps détaché du maréchal Ney, stationné aux *Quatre-Bras;* nous dirons d'ailleurs que la guerre n'est pas, comme l'algèbre ou la géométrie, une science exacte, c'est en général un vaste problème de probabilités, et le talent du général consiste à distinguer d'un coup d'œil, parmi tous les événements possibles, ceux qui ont le plus de chances de se réaliser. Or c'était précisément là le grand art de Napoléon; il était absurde de supposer que Blücher, surpris dans ses cantonnements et tout occupé de faire tête à la masse de l'armée française, pût songer à lancer sur les Quatre-Bras un détachement capable de causer la moindre inquiétude au maréchal Ney, qui disposait de *quarante-cinq* mille hommes, et c'est ce concours de circonstances qui assurait le succès de l'habile manœuvre de Napoléon, et qui rendait aussi ridicules que chimériques les hésitations et les terreurs du maréchal Ney qui la firent échouer et furent les premières causes des malheurs de la campagne. Enfin, pour répondre d'un mot à ceux qui se sont fait si maladroitement les apologistes du maréchal Ney, on peut dire que l'événement même a prononcé en der-

pour démontrer l'erreur de cette assertion, mais nous ajouterons de plus que si dans l'entretien qu'il avait eu avec le maréchal Ney sous les remparts de Charleroi, Napoléon avait négligé cette importante recommandation, il eût manqué aux premières conditions que lui imposait l'idée fondamentale sur laquelle était basé tout son plan de campagne, et qui avait déjà reçu un commencement d'exécution par le mouvement si habilement combiné de son aile gauche dirigée en droite ligne de Beaumont sur Gosselies par Marchienne-le-Pont sans passer par Charleroi. En effet, si Napoléon n'avait pas eu la pensée d'occuper fortement, dès son entrée en campagne, la chaussée de Namur qui servait de communication entre les deux armées et de s'emparer de la position des Quatre-Bras qui en était la clef, ce plan de campagne, admiré de ses ennemis même, qui consistait à isoler Blücher de Wellington pour les combattre séparément, serait devenu par ce fait seul un non-sens complet, puisqu'après avoir jeté l'alarme dans le camp de ses adversaires, il leur aurait laissé le temps et les routes libres pour se réunir et l'accabler ensuite de leur supériorité numérique. C'eût été, s'il m'est permis de me servir d'une comparaison vulgaire pour mieux rendre ma pensée, comme un oiseleur inhabile, qui, après avoir réuni des oiseaux dans une volière, eût négligé d'en refermer la porte pour leur ôter la liberté de s'échapper.

nier ressort entre Napoléon et son lieutenant, car toutes les prévisions du premier ont été de point en point vérifiées et aucune des craintes du second ne s'est réalisée. Pour juger de si grandes conceptions, il faudrait au moins les comprendre.

En résumé, malgré les fautes graves qui avaient été commises à l'aile gauche, la journée avait été favorable aux armes de Napoléon. Il avait complétement réussi dans l'exécution de la partie la plus difficile de son plan de campagne ; il était parvenu à surprendre un ennemi dont il ne paraissait pas aisé de tromper la vigilance, et comme nul ne s'entendait mieux que lui à tirer parti d'un premier avantage, ce succès paraissait d'un heureux augure pour la suite de la campagne. Voici, en effet, ce qui s'était passé pendant cette même journée du 15 juin dans le camp de ses adversaires. Le général Bourmont et les deux officiers qui l'accompagnaient, dès qu'ils avaient eu franchi la frontière, s'étaient fait conduire devant le feld-maréchal Blücher dont le quartier général était à Namur. Le général prussien, assure-t-on, et c'est faire son éloge, les accueillit assez froidement et les engagea à prendre sur le champ le chemin de Gand, où le roi Louis XVIII avait établi le siége de son gouvernement ; c'était avoir pris pour s'y rendre, comme on le remarqua avec raison, la route la plus longue et la moins honorable [1]. Cependant, tout en témoignant son mépris pour les traîtres, Blücher ne dédaigna pas de profiter de la trahison ; averti dès neuf heures du matin, par les révélations du général Bourmont, de la présence de Napoléon sur la frontière, et

1. On raconte à ce sujet une anecdote assez curieuse et qui porte tous les caractères de l'authenticité. Un des aides de camp du maréchal Blücher, qui se trouvait dans son cabinet, lorsque le général Bourmont et ses deux compagnons s'y présentèrent, lui ayant fait remarquer que ces messieurs portaient la cocarde blanche, le maréchal répondit par quelques mots allemands dont nous adoucirons la crudité tudesque, qui signifiaient : « Qu'importe ! un *traître* est toujours un *traître*, quelle que soit la couleur de sa cocarde ! »

confirmé bientôt dans cette nouvelle par les rapports du général Ziethen dont les avant-postes venaient d'être attaqués et obligés de se replier sur Charleroi, il avait expédié en toute hâte à tous les corps de son armée l'ordre de se porter rapidement et à mesure de leur formation sur Fleurus qui leur avait été assigné d'avance pour point de concentration. Il avait ordonné en même temps au corps de Ziethen, affaibli de deux mille hommes qu'il avait perdus depuis le commencement de la journée, de prendre position en avant de Fleurus, d'occuper fortement ce village et d'en défendre les abords avec la plus grande énergie. Il lui avait même envoyé pour l'appuyer tous les renforts qu'il avait pu réunir dans ces premiers moments, de là la vive résistance que le corps de Vandamme avait éprouvé dans les bois de Frichenaye et de Lambusart et qui l'avait empêché de déboucher avant la nuit dans la plaine de Fleurus.

Quant à l'armée anglaise, elle était encore à cette heure dans la plus complète sécurité. Lord Wellington, qui avait son quartier général à Bruxelles, éloigné de seize lieues de celui de Blücher, n'avait encore reçu, à sept heures du soir, aucun avis certain du passage de la frontière par l'armée française, et s'il l'apprenait pendant la nuit suivante, il était évident qu'il lui faudrait au moins toute la matinée du lendemain pour réunir ses divisions éparses dans leurs cantonnements et accourir au secours de son allié.

Ainsi tous les calculs de Napoléon s'étaient trouvés de point en point vérifiés par l'événement : il s'était placé par la marche hardie de son aile gauche sur

Gosselies et Frasne entre les deux armées ennemies et rien ne l'empêchait de faire porter désormais son effort soit sur l'armée prussienne, soit sur l'armée anglaise pour les combattre séparément.

Voici donc quelle était en définitive, à la fin de la journée du 15 juin, la situation respective des trois armées belligérantes.

Le maréchal Blücher, dont le quartier général était encore à Namur, occupait par un fort détachement le bourg de Fleurus, et avait des postes avancés sur toute la lisière des bois de Lambusart qui ferment comme une barrière naturelle, du côté de Charleroi, l'entrée de la vaste plaine où ce bourg est situé. Tous les corps de son armée avaient reçu dans la journée l'ordre de se porter à marche forcée vers ce point qui leur avait été assigné comme lieu de concentration générale, et plusieurs d'entre eux marchèrent pour s'y rendre pendant une partie de la nuit suivante.

Lord Wellington avait son quartier général à Bruxelles, une partie de ses troupes d'infanterie occupait cette ville et ses environs, l'autre était cantonnée autour de Nivelles et gardait par un faible détachement la position avancée des Quatre-Bras qui leur était assignée pour point de concentration. La cavalerie et l'artillerie occupaient des cantonnements éloignés de plus de dix lieues de ceux de l'infanterie.

L'armée française dans cette même soirée se trouvait ainsi disposée : Napoléon avait son quartier général à Charleroi, en arrière de la ligne de bataille, au centre de ses troupes, c'est-à-dire à distance égale à peu près de ses deux ailes. Le 3e corps commandé par Vandamme

et les réserves de la cavalerie, sous les ordres du maréchal Grouchy, occupaient une partie des bois de Lambusart, mais ils n'avaient pu encore en déloger totalement les tirailleurs ennemis et déboucher dans la plaine de Fleurus ; l'approche de la nuit avait forcé à remettre au lendemain cette importante opération. La garde impériale, infanterie, cavalerie et artillerie, était échelonnée entre Gilly et Charleroi ; le 6e corps, commandé par le comte de Lobau, mais qui ne comptait que trois divisions seulement, bivaquait en avant de cette ville ; la division des cuirassiers Kellerman avec le grand parc de réserve en arrière et sur la rive droite de la Sambre.

A l'aile droite le 4e corps, commandé par le général Gérard, avait mis de la lenteur dans ses mouvements. Parti à la pointe du jour des environs de Philippeville où il avait campé la veille, il n'avait que six lieues à faire pour gagner la Sambre, mais prétextant comme Vandamme du mauvais état des chemins, il ne s'était trouvé réuni que dans la soirée au pont du Châtelet, que son avant-garde avait occupé de bonne heure dans la matinée [1]. Ce corps, placé en arrière du 3e dont il n'était séparé que par une distance d'une lieue et demie

1. Nous reproduisons ici cette observation parce qu'elle est caractéristique. Le 4e corps, qui a donné pendant toute la campagne l'exemple du zèle, du dévouement et de la plus héroïque bravoure, n'a pas été exempt, dans cette journée comme dans les suivantes, du reproche de quelque lenteur dans ses mouvements*. Il semblait du reste que ce fût un défaut commun à toute l'armée, et pourtant Napoléon, qui savait tout prévoir, avait dit dans son ordre du jour : « *Nous aurons des* « *marches forcées à faire !* »

* V. *Observations sur la relation de la campagne de* 1815. par le général Gourgaud, publiées en 1829 par le général Grouchy.

environ, formait une ligne de réserve prête à venir appuyer la première ligne dès que le moment en serait venu.

A l'aile gauche, dont l'énergique coopération était si nécessaire au succès des grands desseins de Napoléon, le maréchal Ney, comme nous l'avons dit, au lieu de marcher directement sur la route de Bruxelles, en culbutant tout ce qui se trouvait devant lui, selon les ordres formels qu'il avait reçus, avait établi son quartier général à Gosselies, à trois lieues en arrière de la position des Quatre-Bras qu'il aurait dû occuper dans la soirée même au moins par une forte avant-garde, et s'était avancé de sa personne jusqu'à Frasne avec la division de cavalerie du général Lefebvre-Desnouettes qui y était restée. Le général Reille avait ainsi disposé les quatre divisions de son corps d'armée : l'état-major et la 4e division occupaient Gosselies, la 2e division, commandée par le prince Jérôme, était bivaquée autour des bois de Lombuc, la 1re division avec la cavalerie du 2e corps était stationnée autour de Mellet, village situé à mi-chemin à peu près, entre Gosselies et Frasne, enfin la 3e division, commandée par le général Girard, avait été détachée sur la droite pour observer l'armée prussienne, et s'était avancée jusqu'à Wagnée, situé dans la plaine de Fleurus et à une lieue à peu près à la gauche de ce bourg.

Quant au comte d'Erlon qui commandait le 1er corps et qui était chargé de suivre le général Reille et d'appuyer toutes ses opérations, il était parti de ses bivouacs une heure plus tard que celle qui lui avait été fixée par l'ordre de mouvement du major général, et il avait mis

tant de lenteur dans sa marche, que quoiqu'il n'eût qu'à suivre les traces du corps qui le précédait et qu'il n'eût rencontré devant lui aucun ennemi à combattre, il n'était arrivé qu'à une heure fort avancée dans la soirée au pont de Marchienne où il devait passer la Sambre, en sorte qu'une seule de ses divisions avait pu franchir la rivière avant la nuit, les trois autres étaient restées au bivouac sur la rive droite. Il résultait de ce retard dans la marche du comte d'Erlon, qui n'a jamais pu être clairement expliqué, que les deux corps principaux qui devaient former l'aile gauche de l'armée, se trouvaient séparés l'un de l'autre par un intervalle de plus de trois lieues et n'auraient pu se prêter aucun appui si, comme le redoutait, très à tort heureusement, le maréchal Ney, ils avaient été attaqués à l'improviste par des forces supérieures.

Cependant, quoique toutes ces négligences, ces retards, ces lenteurs et cette singulière apathie qui semblait présider à toutes les opérations de l'armée partout où Napoléon ne commandait pas en personne, fussent regrettables surtout au commencement d'une lutte disproportionnée où le zèle, l'activité, l'énergie, et une obéissance absolue aux ordres reçus, pouvaient seuls compenser les désavantages du nombre, et qu'elles n'indiquassent que trop dans les chefs de cette armée si brave et si dévouée un grand affaiblissement de toutes les facultés morales et physiques, aucune des fautes commises n'était heureusement de nature à compromettre d'une manière sérieuse le succès des grands desseins de Napoléon et tout pouvait être réparé par un redoublement d'ardeur et d'activité dans la matinée du lendemain.

APPENDICE

AU CHAPITRE PREMIER

PIÈCES HISTORIQUES

APPENDICE

AU CHAPITRE PREMIER

PIÈCES HISTORIQUES

---

§ 1. Ordre du jour. — Position de l'armée le 14 juin.

§ 2. Ordre de mouvement pour la journée du 15 (extrait).

§ 3. Ordre de mouvement du comte d'Erlon pour le 1er corps.

§ 4. Lettre du major général au comte Reille, datée du bivouac de Jamignon.

§ 5. Lettre du major général au comte d'Erlon datée du même lieu.

§ 6. Lettre du major général au comte d'Erlon, écrite en avant de Charleroi, le 15 juin, trois heures du soir.

§ 7. Lettre du major général au comte Reille, même date.

PIÈCES HISTORIQUES

---

§ 1

ORDRE DU JOUR

Avesnes, 13 juin 1815.

POSITION DE L'ARMÉE LE 14.

« Le grand quartier général à Beaumont. — L'infanterie de la garde impériale sera bivaquée à un quart de lieue en avant de Beaumont et formera trois lignes : la jeune garde, les chasseurs et les grenadiers. M. le duc de Trévise reconnaîtra l'emplacement de ce camp ; il aura soin que tout soit à sa place : artillerie, ambulances, équipages, etc.

« Le premier régiment de grenadiers à pied se rendra à Beaumont.

« La cavalerie de la garde impériale sera placée en arrière de Beaumont ; mais les corps les plus éloignés n'en doivent pas être à une lieue.

« Le 2e corps prendra position à *Laire*, c'est-à-dire le plus près possible de la frontière, sans la dépasser. Les quatre divisions de ce corps d'armée seront réunies et bivaqueront sur deux ou quatre lignes : le quartier général au milieu, la cavalerie en avant, éclairant tous les débouchés, mais aussi sans dépasser la frontière et la faisant respecter par les partisans ennemis qui voudraient la violer.

« Les bivouacs seront placés de manière que les feux ne puissent être aperçus de l'ennemi. Les généraux empêcheront que personne ne s'écarte du camp ; ils s'assureront que la troupe est pourvue de cinquante cartouches par homme, quatre jours de pain et une demi-livre de riz ; que l'artillerie et les ambulances sont en bon état, et les feront placer à leur ordre de bataille. Ainsi le 2e corps sera disposé à se mettre en marche le 15 à *trois* heures du matin, si l'ordre en est donné, pour se porter sur Charleroi, et y arriver avant *neuf* heures.

« Le 1er corps prendra position à *Solre-sur-Sambre* et il bivaquera aussi sur plusieurs lignes, observant, ainsi que le 2e corps, que ses feux ne puissent être aperçus de l'ennemi ; que personne ne s'écarte du camp et que les généraux s'assurent de l'état des munitions, des vivres de la troupe, et que l'artillerie et les ambulances soient placées à leur ordre de bataille.

« Le 1er corps se tiendra également prêt à partir le 15, à *trois* heures du matin, pour suivre le mouvement du 2e corps, de manière que dans la journée d'après-demain, ces deux corps manœuvrent dans la même direction et se protégent.

« Le 3e corps prendra demain position à une lieue en avant de Beaumont, le plus près possible de la frontière, sans cependant la dépasser, ni souffrir qu'elle soit violée par aucun parti ennemi [1]. Le général Vandamme tiendra tout le monde à son poste, recommandera que les feux soient cachés et qu'ils ne puissent être aperçus de l'ennemi. Il se conformera d'ailleurs à ce qui est prescrit au 2e corps pour les munitions, les vivres, l'artillerie et les ambulances, et pour être prêt à se mettre en mouvement le 15 à *trois* heures du matin.

« Le 6e corps se portera en avant de Beaumont, et sera bivaqué sur deux lignes à un quart de lieue du 3e corps. M. le comte

1. Le général Vandamme fut établi dans la soirée du 14 à Clermont, village situé un peu en avant de Beaumont, à une lieue de distance à peu près et sur la droite. On sait que malgré tous les ordres qu'il avait reçus de se mettre en marche à *trois* heures du matin pour faire l'avant-garde de l'armée, il ne quitta les bivouacs qu'à *cinq* heures et n'arriva qu'à deux heures à Charleroi, où il aurait dû se trouver avant *onze* heures, ce qui fit manquer tous les plans arrêtés par Napoléon pour la journée du 15.

de Lobau choisira l'emplacement et il fera observer les dispositions générales qui sont prescrites par le présent ordre.

« M. le maréchal Grouchy portera les 1er, 2e, 3e et 4e corps de cavalerie en avant de Beaumont, et les établira au bivouac entre cette ville et Walcourt, faisant également respecter la frontière, empêchant que personne ne la dépasse et qu'on se laisse voir, ni que les feux puissent être aperçus de l'ennemi ; et il se tiendra prêt à partir après-demain à trois heures du matin, s'il en reçoit l'ordre, pour se porter sur Charleroi et faire l'avant-garde de l'armée.

« Il recommandera aux généraux de s'assurer si tous les cavaliers sont pourvus de cartouches, si leurs armes sont en bon état, et s'ils ont pour quatre jours de pain et la demi-livre de riz qui ont été ordonnés.

« L'équipage de ponts sera bivaqué derrière le 6e corps et en avant de l'infanterie de la garde impériale.

« Le parc central d'artillerie sera en arrière de Beaumont.

« L'armée de la Moselle prendra demain position en avant de Philippeville. M. le comte Gérard la disposera de manière à pouvoir partir après demain, le 15, à trois heures du matin, pour joindre le 3e corps, et appuyer son mouvement sur Charleroi, suivant le nouvel ordre qui lui sera donné; mais le général Gérard aura soin de se bien garder sur son flanc droit, et en avant de lui sur toutes lés directions de Charleroi et de Namur. Si l'armée de la Moselle a des pontons à sa suite, le général Gérard les fera avancer les plus près possible, afin de pouvoir en disposer.

« Tous les corps d'armée feront marcher en tête les sapeurs, et les moyens de passage que les généraux auront réunis.

« Les sapeurs de la garde impériale, les ouvriers de la marine et les sapeurs de la réserve, marcheront après le 6e corps et en tête de la garde.

« Tous les corps marcheront dans le plus grand ordre et serrés. Dans le mouvement sur Charleroi, on sera disposé à profiter de tous les passages pour écraser les corps ennemis qui voudraient attaquer l'armée, ou qui manœuvreraient contre elle.

« Il n'y aura à Beaumont que le grand quartier général. Aucun autre ne devra y être établi, et la ville sera dégagée de tout embarras. Les anciens règlements sur le quartier général et les équipages, sur l'ordre de marche et la police des voitures et bagages, et sur les blanchisseuses et vivandières, seront remis en vigueur. Il sera fait à ce sujet un ordre général, mais, en attendant, MM. les généraux commandant les corps d'armée prendront des dispositions en conséquence, et M. le grand-prévôt fera exécuter ces règlements.

« L'Empereur ordonne que toutes les dispositions, contenues dans le présent ordre, soient tenues secrètes par MM. les généraux.

Par ordre de l'Empereur.

Le maréchal d'Empire, major général.

Signé : « DUC DE DALMATIE. »

§ 2

Ordre de mouvement pour la journée du 15. (*Extrait.*)

Beaumont, 14 juin 1815.

« Demain, le 15 juin, à deux heures et demie du matin, la cavalerie légère du général Vandamme montera à cheval et se portera sur la route de Charleroi ; elle enverra des partis dans toutes les directions, pour éclairer le pays et enlever les postes ennemis ; mais chacun de ces partis sera au moins de cinquante hommes. Avant de mettre en marche la division, le général Vandamme s'assurera qu'elle est pourvue de cartouches.

« A la même heure le général Pajol réunira le 1er corps de cavalerie et suivra le mouvement de la division Domon, qui sera sous les ordres du général Pajol. Les divisions du 1er corps de cavalerie ne fourniront pas de détachements ; ils seront pris dans la troisième division. Le général Domon laissera sa batterie d'artillerie, pour marcher après le premier bataillon du 3e corps d'infanterie. Le lieutenant général Vandamme lui donnera les ordres en conséquence.

« Le lieutenant général Vandamme fera battre la diane à *deux heures et demie* du matin, à *trois* heures il mettra en marche son corps d'armée et le dirigera sur Charleroi. (Détails relatifs au service des bagages.)

« Chaque division du 3e corps d'armée aura avec elle sa batterie et ses ambulances ; toute autre voiture qui serait dans les rangs sera brûlée.

« M. le comte de Lobau fera battre la diane à trois heures et demie, et il mettra en marche le 6e corps d'armée, à quatre heures, pour suivre le mouvement du général Vandamme et l'appuyer; il fera observer le même ordre de marche pour les troupes, l'artillerie, les ambulances et les bagages, qui est prescrit au 3e corps.

« La jeune garde battra la diane à quatre heures et demie, et se mettra en marche à cinq heures; elle suivra le mouvement du 6e corps sur la route de Charleroi.

« Les chasseurs à pied de la garde battront la diane à cinq heures et se mettront en marche à cinq heures et demie pour suivre le mouvement de la jeune garde.

« Les grenadiers à pied de la garde battront la diane à cinq heures et demie, et partiront à six heures, pour suivre le mouvement des chasseurs à pied. Le même ordre de marche pour l'artillerie, les ambulances et les bagages, prescrit pour le 3e corps d'infanterie, sera observé dans la garde impériale.

. . . .

« M. le maréchal Grouchy fera monter à cheval, à cinq heures et demie du matin, celui des trois corps de cavalerie qui sera le plus près de la route et lui fera suivre le mouvement sur Charleroi; les deux autres corps partiront successivement à une heure d'intervalle l'un de l'autre. (*Précautions à prendre pour éviter l'encombrement dans la marche des troupes des différentes armes.*)

« M. le comte Reille fera battre la diane à deux heures et demie du matin, et il mettra en marche le 2e corps à trois heures; il le dirigera sur *Marchienne-au-Pont,* où il fera en sorte d'être rendu *avant neuf* heures du matin; il fera garder tous les ponts de la Sambre, afin que personne ne passe. Les postes qu'il laissera seront successivement relevés par le 1er corps; mais il doit tâcher de prévenir l'ennemi à ces ponts pour qu'ils ne soient pas détruits, surtout celui de *Marchienne*, par lequel il sera probablement dans le cas de déboucher et qu'il faudrait faire aussitôt réparer s'il avait été endommagé. (*Soins à prendre pour se procurer des renseignements sur les desseins de l'ennemi.*)

« M. le comte d'Erlon mettra en marche le 1er corps à *trois*

heures du matin, et il le dirigera aussi sur Charleroi, en suivant le mouvement du 2e corps, duquel il gagnera la gauche le *plus tôt possible*, pour le soutenir et l'appuyer au besoin ; il tiendra une brigade de cavalerie en arrière, pour se couvrir et pour maintenir par de petits détachements ses communications avec Maubeuge ; il enverra des partis en avant de cette place, dans les directions de *Mons* et de *Binch*, jusqu'à la frontière, pour avoir des nouvelles de l'ennemi et en rendre compte aussitôt. Ces partis auront soin de ne pas se compromettre et de ne pas dépasser la frontière.

« M. le comte d'Erlon fera occuper Thuin par une division, et si le pont de cette ville était détruit, il le ferait aussitôt réparer, en même temps qu'il fera tracer et exécuter immédiatement une tête de pont sur la rive gauche. La division qui sera à *Thuin* gardera aussi le pont de l'abbaye d'*Alnes*, où M. le comte d'Erlon fera également construire une tête de pont sur la rive gauche.

« Le même ordre de marche, prescrit pour le 3e corps, pour l'artillerie, les ambulances et les bagages, sera observé aux 2e et 1er corps, qui feront réunir leurs bagages et marcher à la gauche du 1er corps, sous les ordres du vaguemestre le plus ancien.

« Le 4e corps (armée de la Moselle) a reçu ordre de prendre aujourd'hui position en avant de Philippeville : si son mouvement est opéré, et si les divisions qui composent ce corps d'armée sont réunies, M. le lieutenant général Gérard les mettra en marche demain à trois heures du matin, et les dirigera sur Charleroi [1] ; il aura soin de se tenir à la hauteur du 3e corps, avec lequel il communiquera, afin d'arriver à peu près en même temps devant Charleroi. Mais le général Gérard fera éclairer sa droite et tous les débouchés qui vont sur Namur ; il marchera serré en ordre de bataille, fera laisser à Philippeville tous ses bagages et embarras, afin que son corps d'armée, se trouvant plus léger, soit plus à même de manœuvrer.

1. Le général Gérard reçut plus tard un nouvel ordre qui lui prescrivait de passer, avec son corps, la Sambre au Châtelet. Ce qui peut expliquer, jusqu'à un certain point, la lenteur de sa marche dans cette première journée. Il n'arriva au Châtelet que dans la soirée.

« Le général Gérard donnera ordre à la 4ᵉ division de cavalerie, qui a dû arriver aujourd'hui à Philippeville, de suivre le mouvement de son corps d'armée sur Charleroi, où cette division joindra le 4ᵉ corps de cavalerie.

« Les lieutenants généraux Reille, Vandamme, Gérard et Pajol se mettront en communication par de fréquents partis, et ils régleront leur marche de manière à arriver en masse et ensemble devant Charleroi. (Soins à prendre pour se procurer des renseignements, réparer les ponts détruits, ouvrir des passages aux troupes, etc.)

« La cavalerie de la garde suivra le mouvement sur Charleroi et partira à huit heures.

« L'Empereur sera à l'avant-garde, sur la route de Charleroi. MM. les lieutenants généraux auront soin d'envoyer à Sa Majesté de fréquents rapports sur leurs mouvements, et les renseignements qu'ils auront recueillis ; ils sont prévenus que l'intention de Sa Majesté est *d'avoir passé la Sambre avant midi* et de porter l'armée sur la rive gauche de cette rivière. (Détails relatifs à l'équipage des ponts, au service des ambulances, etc.)

« L'Empereur ordonne que toutes les voitures d'équipages qui seront trouvées dans la colonne d'infanterie, de cavalerie ou d'artillerie soient brûlées, ainsi que les voitures de la colonne des équipages qui quitteront leur rang et intervertiront leur marche sans la permission expresse du vaguemestre général.

« A cet effet, il sera mis un détachement de cinquante gendarmes à la disposition du vaguemestre général, qui est responsable, ainsi que tous les officiers de la gendarmerie et les gendarmes, de l'exécution de ces dispositions, desquelles le succès de la campagne peut dépendre.

« Par ordre de l'Empereur.

« Le maréchal d'Empire, major général,

« *Signé :* DUC DE DALMATIE. »

§ 3

Ordre du jour du 1er corps pour la journée du 15.
(*Extrait des cartons du dépôt de la guerre.*)

Solre-sur-Sambre, 14 juin 1815 (au soir).

« La diane battra à *quatre* heures précises ; l'ordre du jour de l'armée, daté du 14, sera lu aux troupes.

« *Signé :* le lieutenant général commandant en chef,

« COMTE D'ERLON. »

« *P. S.* Les ponts sur la Sambre vont être coupés. Si vous avez des troupes sur la rive gauche, veuillez les faire retirer au jour.

« Pour copie conforme :

« L'adjudant commandant, chef d'état-major de la 3e division,

CH. D'ARSONVAL. »

On voit par cet ordre du jour que le comte d'Erlon avait pris sur lui de retarder d'une heure le signal du départ de ses troupes, fixé à *trois* heures du matin par l'ordre général du mouvement pour la journée du 15 ; cette disposition à la négligence et à l'indiscipline, dès le début de la campagne, explique suffisamment les retards qu'éprouva dans sa marche

et tous ses mouvements le 1er corps, pendant la journée du 15 et les suivantes, retards qui furent l'une des principales causes de nos revers.

Le général Reille, au contraire, commandant en chef le 2e corps, qui devait manœuvrer de concert avec le 1er, s'était parfaitement conformé aux instructions de l'Empereur jusqu'au moment où il avait été rejoint à Gosselies par le maréchal Ney, dont la fatale influence paralysa son zèle et son activité. Il était parti de ses bivouacs à *trois* heures du matin, conformément à l'ordre de mouvement général de l'armée ; il avait aussitôt franchi la frontière, se dirigeant sur Marchienne-au-Pont, où il avait passé la Sambre; puis, après avoir réuni sur la rive gauche une partie de son corps d'armée, il s'était porté en droite ligne de Marchienne sur Jumet, à travers le bois de Moncaux, et de là sur Gosselies, d'où il avait chassé les débris du corps de Ziethen, qui, en sortant de Charleroi, s'étaient retirés dans cette direction[1]. Nul doute que, sans la rencontre qu'il fit à Gosselies du maréchal Ney, il n'eût poursuivi sa route et, qu'avant la nuit, il n'eût occupé la position des Quatre-Bras, conformément aux intentions de Napoléon, qui regardait à juste titre cette opération comme un préliminaire indispensable au succès de son plan de campagne. Nous avons payé dans le texte, à la belle conduite du général Reille, le tribut d'éloges qu'elle méritait, mais nous n'avons pas craint de nous répéter ici, pour montrer ce qu'aurait pu être la campagne de 1815, avec des chefs dévoués et scrupuleux à se conformer aux ordres qu'ils recevaient.

1. Voir la Notice du général Reille sur les mouvements du 2e corps. — *Documents* du duc d'Elchingen, page 54.

§ 4

Lettre du major général au comte Reille, commandant le 2e corps d'armée.

Bivouac de Jamignon, 15 juin (dix heures du matin).

« Monsieur le comte Reille, l'Empereur m'ordonne de vous écrire de passer la Sambre[1], si vous n'avez pas de forces devant vous, et de vous former sur plusieurs lignes, à une ou deux lieues en avant, de manière à être à cheval sur la grande route de Bruxelles, en vous éclairant fortement dans la direction de Fleurus. M. le comte d'Erlon passera à Marchienne et se formera en bataille sur la route de Mons à Charleroi, où il sera à portée de vous soutenir au besoin.

« Si vous êtes encore à Marchienne lorsque le présent ordre vous parviendra, et que le mouvement par Charleroi ne pût avoir lieu, vous l'opéreriez toujours par Marchienne, mais toujours pour remplir les dispositions ci-dessus.

« L'Empereur se rend devant Charleroi. Rendez compte immédiatement à Sa Majesté de vos opérations et de ce qui se passe devant vous.

« Le maréchal d'Empire, major général.

« DUC DE DALMATIE. »

1. Cet ordre suppose le 2e corps arrivé ou prêt à arriver devant Charleroi, où il avait l'ordre de se rendre d'après l'ordre général du 14 juin, daté de Beaumont; mais il avait eu à soutenir des combats qui l'avaient retardé dans sa marche. Le général Reille reçut plus tard l'ordre de passer la Sambre à Marchienne et de se porter directement sur Gosselies. (Voir plus loin la pièce § 7.)

§ 5

Lettre du major général au comte d'Erlon.

Bivouac de Jamignon, 15 juin (dix heures du matin).

« Monsieur le comte, l'Empereur m'ordonne de vous écrire que M. le comte Reille reçoit ordre de passer la Sambre à Charleroi, et de se former sur plusieurs lignes à une ou deux lieues en avant, à cheval sur la grande route de Bruxelles.

« L'intention de Sa Majesté est aussi que vous passiez la Sambre à Marchienne ou à Ham, pour vous porter sur la grande route de Mons à Charleroi, où vous vous formerez sur plusieurs lignes, et prendre des positions qui vous rapprocheront de M. le comte Reille, liant vos communications et envoyant des partis dans toutes les directions : Mons, Nivelles, etc. Ce mouvement aurait également lieu si M. le comte Reille était obligé d'effectuer son passage par Marchienne. Rendez-moi compte de suite de vos opérations et de ce qui se passe devant vous ; l'Empereur sera devant Charleroi.

« Le maréchal d'Empire, major général,

« DUC DE DALMATIE. »

§ 6

Lettre du major général au comte d'Erlon. (Extrait du registre du major général, communiqué par le maréchal Grouchy.)

En avant de Charleroi, 15 juin (trois heures du soir).

« Monsieur le comte d'Erlon, l'Empereur ordonne à M. le comte Reille de *marcher sur Gosselies* et d'y attaquer un corps ennemi qui paraissait s'y arrêter. L'intention de l'Empereur est que vous *marchiez aussi sur Gosselies*, pour appuyer le comte Reille et le seconder dans ses opérations. Cependant vous devrez toujours faire garder Marchienne et vous enverrez une brigade sur les routes de Mons, lui recommandant de se garder très-militairement.

« Le maréchal d'Empire, major général,

« DUC DE DALMATIE. »

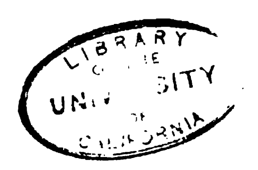
Malgré cet ordre si formel et les pressantes recommandations qui l'avaient précédé de hâter les mouvements, non-seulement le 1er corps ne s'était pas porté sur Gosselies pour appuyer le 2e corps, mais une partie des troupes du comte d'Erlon n'avait pas franchi la Sambre à la fin de la journée du 15, et avait encore bivaqué sur la rive droite pendant la nuit suivante.

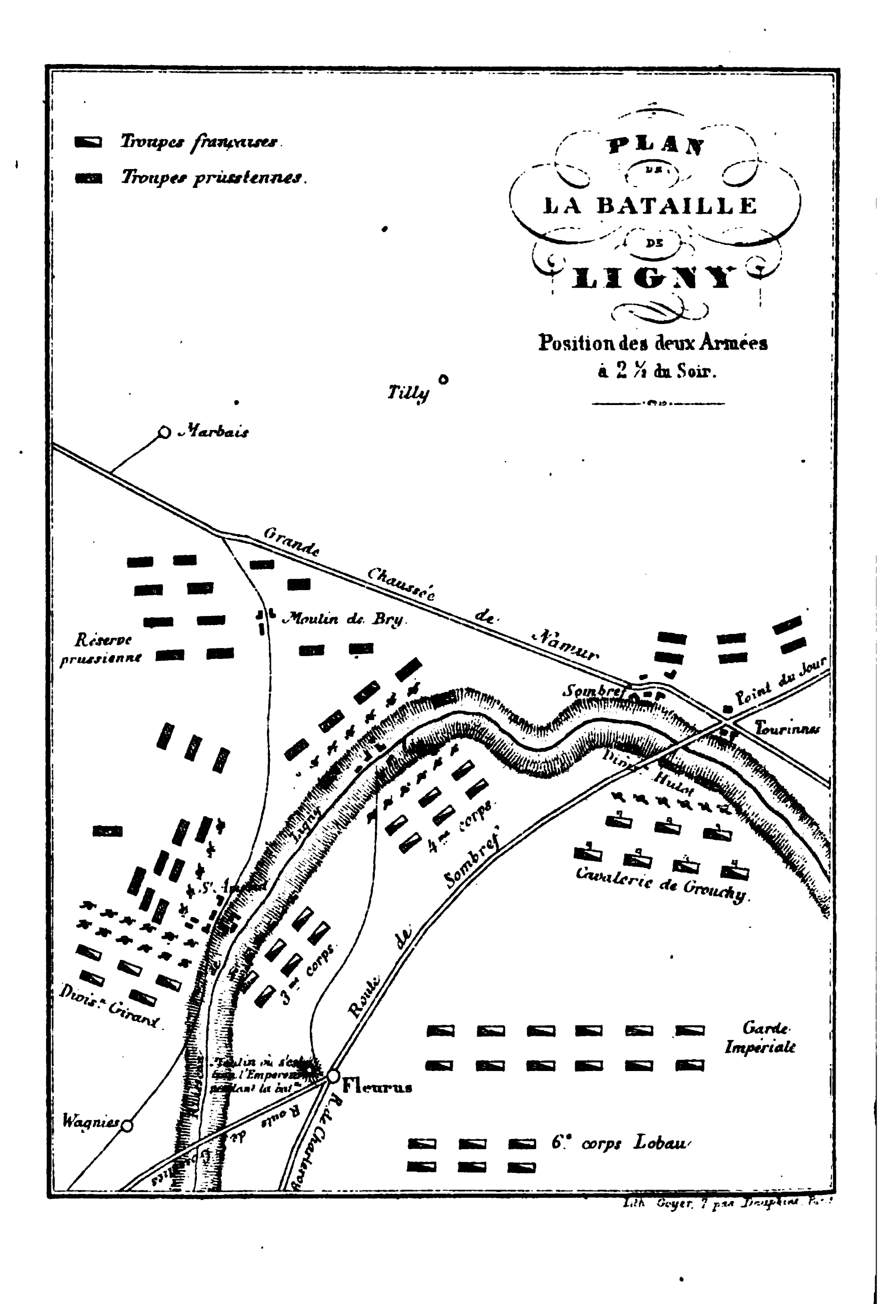
§ 7

Lettre du major général au comte Reille, commandant en chef le 2e corps.

En avant de Charleroi, le 15 (deux heures du soir).

Cette lettre, à laquelle il est fait allusion dans la précédente adressée au comte d'Erlon, devait contenir l'ordre donné au comte Reille de franchir la Sambre à Marchienne sans passer par Charleroi où son concours était désormais inutile, et de se porter directement à Gosselies en passant par Jumet et laissant à sa droite la grande route de Bruxelles. Malheureusement le texte de cette dépêche n'a pu être relevé sur le livre d'ordres du major général qui, après avoir été remis au maréchal Grouchy lorsqu'il prit à Soissons le commandement en chef de l'armée devenue *armée du nord*, est depuis resté en ses mains et dans celles de ses héritiers. Il serait à désirer que S. E. le Ministre de la guerre fit toutes ses diligences pour faire rentrer dans les archives du gouvernement un dépôt qui contient des documents précieux pour l'histoire et qui est essentiellement une *propriété nationale*.


LIBRARY
UNIV SITY
CA ORNIA


Troupes françaises.
Troupes prussiennes.
PLAN DE LA BATAILLE DE LIGNY
Position des deux Armées à 2 ½ du Soir.
Tilly
Marbais
Grande Chaussée de Namur
Moulin de Bry
Réserve prussienne
Sombref
Point du Jour
Tourinnes
4me corps
Cavalerie de Grouchy
Ligny
Route de Sombref
3me corps
Garde Impériale
Fleurus
Wagnies
6e corps Lobau

CHAPITRE II

BATAILLE DE LIGNY ET COMBAT DES QUATRE-BRAS

Rentrée de Napoléon à Charleroi. — Son infatigable activité. — Emploi de la nuit du 15 au 16 juin. — Ordres expédiés aux différents chefs de corps. — Nouvelle organisation de l'armée. — Ordre du major général au maréchal Ney, pour l'occupation immédiate de la position des Quatre-Bras. — Dépêche importante adressée par Napoléon au même maréchal, et portée par le général Flahaut, son premier aide de camp. — Obstination du maréchal Ney à demeurer dans son immobilité. — Napoléon se rend aux avant-postes devant Fleurus. — Il trouve l'armée prussienne rangée en bataille, le centre appuyé au village de Ligny, la droite à Saint-Amand, la gauche à Sombref. — Description du champ de bataille. — Napoléon le parcourt dans tous les sens et monte dans plusieurs moulins qui dominent la plaine, pour mieux étudier la position de l'ennemi. — Savantes dispositions qu'il prend pour l'action qui va s'engager. — Première dépêche envoyée de Fleurus au maréchal Ney pour lui prescrire ce qu'il aura à faire pour coopérer à l'anéantissement de l'armée prussienne. — Entrevue de Napoléon et du général comte Gérard. — Bataille de Ligny, livrée le 16 juin 1815. — Deuxième dépêche écrite du champ de bataille au maréchal Ney, et portée par le colonel Forbin-Janson. — Paroles remarquables adressées par Napoléon au général Gérard, chargé d'enlever le village de Ligny. — Faux mouvement du comte d'Erlon qui, arrivé sur le champ de bataille, en présence des deux armées aux prises, se retire sans avoir tiré un seul coup de fusil. — Blücher, ayant son aile droite tournée et son centre enfoncé, est forcé à la retraite et nous abandonne le champ de bataille. — L'inconcevable désobéissance du maréchal Ney fait perdre à Napoléon tous les avantages de cette victoire. — Combat des Quatre-

Bras. — Conduite inexplicable du maréchal Ney, qui néglige d'occuper cette position restée libre pendant toute la matinée, malgré les ordres formels et tous les avertissements qu'il a reçus de Napoléon. — Wellington, plus habile, profite du répit qui lui est laissé pour y accourir de Bruxelles et de Nivelles avec toute son armée. — Imprudence du maréchal Ney, qui commande l'attaque avant d'avoir réuni ses deux corps d'armée. — Le général Reille, avec trois divisions, soutient, pendant cinq heures, une lutte inégale contre les principales forces de l'armée anglaise. — Réflexions générales sur cette mémorable journée, où la fortune semblait s'être plu à réaliser toutes les prévisions de Napoléon; conséquences qu'elles auraient eu sur le sort de la campagne, sans la désobéissance et l'impéritie du maréchal Ney.

Le premier soin de Napoléon en rentrant à Charleroi pour y établir son quartier général, avait été de prendre connaissance des rapports des généraux détachés aux deux ailes de son armée qui, opérant loin de sa direction, devaient être l'objet d'une surveillance particulière. Il était à cheval depuis quatre heures du matin, cependant il ne songe à prendre aucun repos et la nuit qui commence est tout entière destinée au travail et à la méditation. C'est surtout son aile gauche dont les manœuvres bien dirigées peuvent avoir tant d'influence sur le succès de la campagne, qui préoccupe toutes ses pensées. Il est mécontent des lenteurs que le comte d'Erlon a apportées dans tous ses mouvements, et s'inquiète des dangers qui pourraient en résulter pour le 2ᵉ corps qui le précède et qu'il est chargé d'appuyer, s'il venait à être attaqué par des forces supérieures. Il lui fait écrire sur-le-champ par le major général de sortir de ses bivouacs avant le jour, de rallier tout le 1ᵉʳ corps dont trois divisions n'avaient pas encore franchi la Sambre, en avant de Marchienne, sur la rive gauche de la rivière, et de se porter directement par Jumet sur Gosselies où il devra être rendu avant six heures du matin, pour être en mesure de lier ses

opérations avec celles du comte Reille, chef du 2e corps, et de seconder tout ses mouvements[1].

L'Empereur s'occupe ensuite de donner à son armée une organisation définitive, celle qui a suivi l'arrivée simultanée des différents corps sur la frontière ne devant être que provisoire. Il divise, pour le reste de la campagne, l'armée en deux ailes et une réserve centrale. Il donne au maréchal Grouchy le commandement de l'aile droite, composée des 3e et 4e corps d'infanterie avec la cavalerie et l'artillerie qui leur sont jointes et des deux corps de cavalerie des généraux Excelmans et Pajol, formant un effectif de trente à trente-cinq mille hommes, et il confirme au maréchal Ney le commandement de l'aile gauche qu'il exerce déjà, et qui doit être composée définitivement des 1er et 2e corps d'infanterie avec leur cavalerie et leur artillerie et du corps des cuirassiers Kellerman destiné à remplacer la division de cavalerie de la garde du général Lefebvre-Desnouettes qui avait été détachée à l'aile gauche dans la journée du 15, et qui devra rentrer à son poste à la première occasion, le tout formant un effectif de quarante à cinquante mille hommes environ[2]. La réserve se

1. Voir à l'Appendice les pièces justificatives.

2. Composition de l'aile gauche sous le maréchal Ney, dans la journée du 16 juin :

	hommes.	canons.
Deuxième corps (général Reille, 4 divisions d'infanterie, 1 division de cavalerie)........................	23.930	46
Premier corps (général d'Erlon, 4 divisions d'infanterie, 1 division de cavalerie).....................	19.487	46
Cuirassiers Kellerman, 2 divisions, 2 batteries d'art..	2.850	12
Cavalerie légère Lefebvre-Desnouettes (garde), 2 divisions, 2 batteries d'art..........................	2.317	12
	48.584	116

composait de la garde, du 6e corps, commandé par le comte Lobau, des cuirassiers Milhaud, etc. Napoléon s'en réservait la direction avc la faculté de se porter sur l'une ou l'autre aile, ou d'en attirer à lui quelques divisions selon le besoin des circonstances. Le major général devait donner les ordres les plus précis pour qu'il n'y eût aucune difficulté sur l'obéissance aux dispositions des deux maréchaux lorsqu'ils seraient détachés, mais les commandants en chefs des différents corps devaient prendre directement les ordres de l'Empereur lorsqu'il se trouverait sur les lieux. Des instructions détaillées furent adressées aux maréchaux Ney et Grouchy pour les informer de ce qu'ils auraient à faire dans les importantes fonctions qui leur étaient confiées.

La nuit était déjà avancée quand Napoléon avait enfin été instruit de la désobéissance du maréchal Ney, qui n'avait point occupé la veille au soir la position des Quatre-Bras, comme il lui en avait donné l'ordre formel ; les retards éprouvés dans sa marche par l'un de ses corps d'armée pouvaient jusqu'à un certain point expliquer cette infraction aux instructions qu'il avait reçues, mais après avoir pris soin de presser lui-même les mouvements du comte d'Érlon, l'Empereur devait espérer que le maréchal Ney s'empresserait de réparer de lui-même la faute qu'il avait commise en s'emparant dès les premières heures de la journée de l'important débouché en face duquel il s'était si malheureusement arrêté dans la soirée précédente. Cependant, pour n'omettre aucune précaution, dans l'ordre de marche que le major-général adresse dès *sept heures* du matin à tous les chefs de corps pour la journée du 16, Napoléon fait insérer

pour le maréchal Ney de nouvelles instructions qui confirment et développent celles qu'il a reçues de sa propre bouche devant les murs de Charleroi et qui ne doivent plus lui laisser aucun doute sur les dispositions à prendre pour l'exécution de la mission dont il est chargé et sur la nécessité de s'en occuper sur-le-champ [1].

Cette dépêche lui renouvelait l'ordre de se porter le plus promptement possible, avec les 1er et 2e corps qui devaient être maintenant réunis et les cuirassiers Kellerman qui venaient d'être mis à sa disposition, sur l'intersection des deux chaussées de Namur et de Charleroi dite les *Quatre-Bras*, de s'y établir solidement en poussant de fortes reconnaissances sur les routes de Bruxelles et de Nivelles. Elle lui ordonnait en outre, dès qu'il serait maître de la position, de porter un fort détachement sur Marbais, village situé sur la route de

1. Dans une relation publiée en 1829 par le colonel Heymès *, ancien aide de camp du maréchal Ney, sur les événements de la campagne de 1815, on lit : Que le maréchal Ney passa une partie de la nuit du 15 au 16 juin auprès de Napoléon, qu'il soupa avec l'Empereur, et s'entretint deux heures avec lui, etc. Mais cette assertion, non-seulement n'est confirmée par aucun témoignage contemporain, elle est démentie par tous les faits qui ont suivi, et il n'y est fait aucune allusion dans les différentes dépêches successivement envoyées au maréchal Ney pendant cette nuit et la matinée du 16, pour le presser d'occuper la position des Quatre-Bras, dépêches qui seraient devenues un non-sens s'il avait reçu des ordres directs et formels de la bouche même de Napoléon. Il est donc évident que le colonel Heymès s'est trompé, et ce qui explique son erreur, c'est qu'il n'était pas en ce moment auprès du maréchal, qui, après avoir conduit sa cavalerie jusqu'à Frasne et l'y avoir établie en avant-garde, était rentré de sa personne à Gosselies, où il passa la nuit. Quelques amis du maréchal Ney ont cru trouver la confirmation de la version du colonel Heymès dans une relation du général Reille, qui contient cette phrase : « *Le maréchal qui était rentré dans la nuit à Gosselies, etc.*, » d'où l'on a conclu qu'il revenait de Charleroi, où il avait été rejoindre l'Empereur, tandis qu'il revenait simplement de Frasne, où il avait établi ses avant-postes de cavalerie.

* Le colonel Heymès est devenu depuis général de division et aide de camp du Roi Louis-Philippe.

Namur entre Sombref et les *Quatre-Bras*, de manière à pouvoir appuyer au besoin le mouvement qu'allait faire le maréchal Grouchy sur le premier point, et à être toujours prêt à entrer dans le cercle des opérations du centre de l'armée selon les circonstances qui pourraient se présenter[1]. Le maréchal Soult recommandait enfin au chef de l'aile gauche de le mettre *tout de suite* à même de rendre compte à l'Empereur des dispositions qu'il aurait prises pour l'exécution immédiate des ordres qu'il lui adressait[2].

Quoiqu'une dépêche si impérative ne pût permettre de douter que le maréchal Ney s'empresserait d'exécuter les ordres qu'elle contenait aussitôt qu'il l'aurait reçue, cependant Napoléon attache une si grande importance à la position des *Quatre-Bras*, dont l'ocupation est pour lui le gage assuré du succès de tout son plan de campagne, qu'il croit nécessaire de stimuler encore le zèle du prince de la Moskowa par une marque de confiance toute particulière; il appelle le général Flahaut, son premier aide de camp, et lui fait écrire sous sa dictée une nouvelle dépêche au maréchal Ney, où après lui

1. Cette recommandation si positive du major général au maréchal Ney de porter un détachement sur Marbais, aussitôt qu'il serait maître des *Quatre-Bras*, mérite d'être remarquée, parce qu'on a prétendu que ce n'était qu'après avoir reconnu l'ordre de bataille qu'avait pris Blücher que Napoléon avait songé à prescrire au maréchal Ney de diriger un détachement de ses troupes sur le moulin de Bry, pour menacer les derrières de l'armée prussienne, et qu'il était alors trop tard pour que cet ordre pût être exécuté. (Voir les documents du duc d'Elchingen. On voit au contraire que l'idée de cette manœuvre était entrée dans la conception même du plan de campagne de Napoléon, comme une précaution utile pour toutes les circonstances qui pourraient se présenter, et lorsqu'il était loin de prévoir que Blücher viendrait lui offrir la bataille dans la plaine de Fleurus. (Voir la note précéeente, p. 35.)

2. Voir cet ordre aux pièces justificatives à l'Appendice.

avoir renouvelé les instructions qui lui ont été données par le major général, et ajouté quelques nouveaux détails pour lui en faciliter l'exécution, il l'initie à la confidence de ses plus secrètes pensées.

Cette lettre était ainsi conçue :

LETTRE DE NAPOLÉON AU MARÉCHAL NEY

Charleroi, le 16 juin 1815 (vers huit heures du matin).

« Mon cousin,

« Je vous envoie mon aide de camp le général Flahaut, qui vous porte la présente lettre. Le major général a dû vous donner des ordres, mais vous recevrez les miens plus tôt, parce que mes officiers sont mieux montés et vont plus vite que les siens[1]. Vous recevrez

1. Il faut remarquer que c'est ici une supposition toute gratuite de la part de Napoléon, dont les défenseurs du maréchal Ney ont abusé pour équivoquer sur l'heure précise à laquelle il avait reçu, dans la matinée du 16, l'ordre *formel* de s'emparer de la position des *Quatre-Bras*. Les distances à parcourir étaient trop courtes pour qu'il pût y avoir beaucoup de différence entre le temps employé à les franchir par les officiers de l'état-major général ou par ceux de l'état-major impérial. L'ordre de marche pour la journée du 16, envoyé par le maréchal Soult, devait être parti depuis longtemps lorsque Napoléon avait commencé à dicter sa lettre, et comme la longueur de sa dépêche exigeait une heure ou une heure et demie pour la rédiger et l'expédier, il est présumable que l'officier d'état-major porteur de celle du major général était déjà arrivé à Frasne, qui n'est distant que de trois lieues et demie de Charleroi, lorsque le général Flahaut avait quitté cette ville pour se rendre auprès du maréchal Ney. C'est d'ailleurs ce que confirme un rapprochement très-simple : le maréchal Grouchy qui était à Fleurus, et le général Gérard, qui avait bivaqué au pont du Châtelet, reçurent leur ordre de marche émané du quartier général, le 16, vers *neuf* heures du matin, c'est un fait qui résulte de leurs propres déclarations. C'est donc à la même heure environ, c'est-à-dire *vers neuf heures* ou *neuf heures et demie*, que l'ordre de marche de l'aile gauche pour la journée du 16 dut parvenir au maréchal Ney, à Frasne, qui est à même distance, à très-peu près, de Charleroi que Fleurus et le pont du Châtelet. Il est bien étonnant que dans les différents écrits publiés par le général Reille, le général Heymès ou le duc d'Elchingen, il ne soit pas fait la moindre mention de

l'ordre de mouvement du jour. Mais je veux vous en écrire en détail parce que *c'est de la plus haute importance.*

« Je porte le maréchal Grouchy avec les 3e et 4e corps d'infanterie sur Sombref; je porte ma garde sur Fleurus et j'y serai de ma personne avant midi. J'y attaquerai l'ennemi si je le rencontre et j'éclairerai la route jusqu'à Gembloux. Là, d'après ce qui se passera, je prendrai mon parti, peut-être à trois heures après-midi, peut-être ce soir. Mon intention est que, immédiatement après que j'aurai pris mon parti, vous soyez prêt à marcher sur Bruxelles. Je vous appuierai avec la garde qui sera à Fleurus ou à Sombref et je désirerais arriver à Bruxelles demain matin. Vous vous mettriez en marche ce soir même si je prends mon parti d'assez bonne heure pour que vous puissiez en être informé de jour, faire ce soir trois ou quatre lieues et être demain à sept heures du matin à Bruxelles.

« Vous pouvez donc disposer vos troupes de la manière suivante : une division à deux lieues en avant des *Quatre-Bras*, s'il n'y a pas d'inconvénient; six divisions autour des *Quatre-Bras* et une division à Marbais, afin que je puisse l'attirer à moi à Sombref si j'en avais besoin, elle ne retarderait pas d'ailleurs votre marche. Le corps du comte de Valmy, qui a trois mille cuirassiers d'élite, à l'intersection de la chaussée romaine et du chemin de Bruxelles [1], afin que je puisse l'attirer à moi

cet ordre, qui a dû précéder de *deux* heures environ celui de Napoléon lui-même, porté au maréchal Ney par son premier aide de camp, le général Flahaut.

1. Cette intersection est située entre Gosselies et Frasne, à égale distance à peu près de ces deux points.

si j'en ai besoin. Aussitôt que mon parti sera pris, vous lui enverrez l'ordre de venir vous rejoindre.

« Je désirerais avoir avec moi la division de la garde que commande le général Lefebvre-Desnouettes et je vous envoie les deux divisions du corps du comte de Valmy pour la remplacer. Mais dans mon projet actuel, je préfère placer le comte de Valmy de manière à le rappeler si j'en avais besoin, et ne pas faire faire de fausses marches au général Lefebvre-Desnouettes, puisqu'il est probable que je me déciderai ce soir à marcher sur Bruxelles avec la garde. Cependant couvrez la division Lefebvre-Desnouettes par les deux divisions de cavalerie de d'Erlon et de Reille, afin de ménager la garde, car s'il y avait quelque échauffourée avec les Anglais, il est préférable que ce soit avec la ligne plutôt qu'avec la garde.

« J'ai adopté pour principe général pendant cette campagne de diviser mon armée en deux ailes et une réserve.

« Votre aile sera composée des quatre divisions du 1er corps, des quatre divisions du 2e corps, de deux divisions de cavalerie légère et des deux divisions du corps de Valmy. Cela ne doit pas être loin de 40 à 50,000 hommes. Le maréchal Grouchy aura à peu près la même force et commandera l'aile droite. La garde formera la réserve et je me porterai sur l'une ou l'autre aile, selon les circonstances.

« Le major général donne les ordres les plus précis pour qu'il n'y ait aucune difficulté sur l'obéissance à vos ordres lorsque vous serez détaché, les commandants des corps devant prendre mes ordres directement

quand je me trouverai présent. Selon les circonstances j'affaiblirai l'une ou l'autre aile en augmentant ma réserve.

« Vous sentez assez l'importance attachée à la prise de Bruxelles. Cela pourra d'ailleurs donner lieu à des incidents, car un mouvement aussi prompt et aussi brusque isolera l'armée anglaise de Mons, d'Ostende, etc.

« Je désire que *vos dispositions soient bien faites pour qu'au premier ordre vos huit divisions puissent marcher rapidement et sans obstacle sur Bruxelles*[1].

« NAPOLÉON. »

Nous avons rapporté textuellement cette dépêche, malgré son étendue, parce que non-seulement elle offre par la clarté des idées et la netteté de la rédaction un véritable modèle de style militaire, mais encore parce qu'elle montre mieux que ne pourrait le faire un récit froid et incomplet, quels étaient les projets de Napoléon au commencement de la journée du 16, et le fruit des longues méditations auxquelles il s'était livré pendant la nuit *laborieuse* qui venait de s'écouler[2].

1. On verra que malgré ces pressantes recommandations le maréchal Ney n'avait pas encore, *à quatre heures du soir*, réuni ses deux corps d'armée !!!

2. Ce n'est pas sans raison que nous employons ici le mot *laborieuse*; les documents, ordres, instructions de toute espèce, dictés par l'Empereur pendant le cours de cette nuit à son chef d'état-major ou adressés directement aux divers chefs de ses corps d'armée, formeraient plus d'un volume, et certes on ne peut que s'étonner de l'ignorance ou de la mauvaise foi de certains écrivains, qui ont prétendu attribuer à l'affaiblissement de ses facultés morales, à une obésité précoce et enfin à son défaut d'activité les malheurs de cette courte campagne. L'exacte vérité, c'est que jamais il n'avait plus travaillé de corps et d'esprit, et pendant les *quatre* jours et les *quatre* nuits qu'elle dura, on aurait peine à trouver quelques heures au plus accordées à la réparation de ses forces physiques.

On voit, en effet, que d'après ses calculs, supposant toujours que l'armée anglaise ne pourrait être prête à entrer en ligne avant la journée du 17, et que Blücher n'oserait pas tenter le sort d'une bataille sans être sûr de son appui, surtout lorsque surpris, à l'improviste, il avait eu à peine le temps lui-même de réunir une partie des corps de son armée; il était convaincu que ce général, tout téméraire qu'il le connaissait, reculerait devant lui et lui céderait du terrain en se rapprochant des cantonnements anglais pour se réunir à Wellington, soit en avant, soit en arrière de Bruxelles. Il était donc décidé à marcher directement sur cette ville, en deux colonnes presque parallèles, l'une commandée par le maréchal Grouchy formant l'aile droite et devant suivre la direction de Sombref et Gembloux, l'autre formant l'aile gauche, commandée par le maréchal Ney et se dirigeant par Gosselies, les Quatre-Bras, Genappe et Waterloo. Les dispositions de l'ennemi devaient, comme on le verra bientôt, profondément modifier ces projets; mais comme, dans ses savantes combinaisons, Napoléon avait fait une large part à toutes les éventualités que pourraient amener le hasard ou les manœuvres de ses adversaires, il devait lui suffire de quelques moments de réflexion pour changer ses premières dispositions et se trouver prêt à parer à tous les événements imprévus qui pouvaient se présenter.

L'Empereur, après avoir achevé de dicter au général Flahaut, la lettre qu'il adressait au maréchal Ney, chargea ce général de la porter lui-même en faisant la plus grande diligence et de rester auprès du maréchal pour en surveiller l'exécution. Il était neuf

heures du matin quand le général Flahaut avait quitté le quartier général ; il devait être rendu à Frasne, distant de Charleroi de trois petites lieues et où se trouvait de sa personne le maréchal Ney, à *dix heures et demie* ou *onze* heures au plus tard[1]. En supposant donc que l'ordre de mouvement expédié deux heures auparavant par le major général ne lui fût pas encore parvenu, ce qui était tout à fait improbable[2], il était encore à temps, s'il avait eu soin d'avoir sous la main toutes ses troupes réunies, pour occuper avant midi la position des *Quatre-Bras*, ce que Napoléon regardait comme une opération indispensable avant de commencer son mouvement sur Sombref. Mais le zèle du maréchal Ney avait grand besoin d'être stimulé, et un nouveau contretemps vint bientôt montrer à Napoléon combien était nécessaire la mesure qu'il avait prise d'envoyer auprès de lui un de ses aides de camp pour surveiller sa conduite et s'assurer de son obéissance, et le faire repentir peut-être de n'avoir pas pris plus tôt cette précaution. Le général Flahaut venait à peine de se mettre en route, lorsqu'un officier de cavalerie légère, envoyé par le général Reille, arriva au quartier général pour annoncer que le général Girard, qui avait bivaqué pendant la nuit précédente au village de Wagnée, point élevé d'où il dominait toute la plaine, ayant aperçu un grand

1. Le général Flahaut traversa Gosselies avant *dix* heures du matin, et il arriva vers dix heures et demie ou onze heures à Frasne, où était le maréchal Ney; toutes les suppositions de Napoléon étaient donc parfaitement exactes. (Voir l'extrait de la relation et de la correspondance du général Reille, aux pièces justificatives.)

2. Nous avons établi précédemment que l'ordre de marche pour la journée du 16 avait dû parvenir au maréchal Ney vers *neuf* heures ou *neuf* heures et *demie* au plus tard.

mouvement de troupes dans les environs de Fleurus, le maréchal Ney avait jugé prudent de suspendre jusqu'à nouvel ordre tout mouvement offensif et avait même ordonné au général Girard de se replier sur Gosselies pour y rejoindre le 2e corps dont il était détaché [1].

On comprend quel dut être le mécontentement de Napoléon en acquérant ainsi la preuve que depuis le commencement de la journée le maréchal Ney n'avait encore fait aucune disposition pour se porter en avant et en le voyant persévérer obstinément dans cette incroyable inertie qui compromettait le succès de toutes ses opérations. Il envoya sur-le-champ au général Girard l'ordre de se maintenir dans la position qu'il occupait à Wagnée et fit adresser au maréchal Ney par le duc de Dalmatie la dépêche suivante :

Charleroi, 16 juin (neuf heures et demie du matin).

« Monsieur le maréchal, un officier de lanciers vient de dire à l'Empereur que l'ennemi présentait des masses du côté des *Quatre-Bras*. *Réunissez les corps des comtes Reille et d'Erlon* à celui du comte Valmy qui se met à l'instant en route pour vous rejoindre. Avec ces forces

1. D'après la relation du général Reille, rapportée dans les documents du duc d'Elchingen, ce fut lui qui prit sous sa responsabilité personnelle cette infraction aux ordres qui avaient été si itérativement donnés au maréchal Ney ; ainsi, il n'avait pas mieux compris que le maréchal lui-même le but et les intentions de Napoléon qui étaient de se saisir promptement et à tout prix de la chaussée de Namur et de Nivelles ; il se croyait, comme lui, prêt à être assailli à la fois par l'armée prussienne et par toute l'armée anglaise ! Ce fut le malheur de Napoléon, pendant toute cette campagne, de n'être compris que par ses adversaires.

vous devez *battre et détruire* tous les corps ennemis qui peuvent se présenter. Blücher était hier à Namur et il n'est pas *vraisemblable* qu'il ait porté des troupes vers les Quatre-Bras. Ainsi, vous n'avez affaire qu'à ce qui vient de Bruxelles [1].

« Le maréchal Grouchy va faire le mouvement sur Sombref que je vous ai annoncé. L'Empereur va se rendre à Fleurus ; c'est là que vous adresserez vos nouveaux rapports à Sa Majesté. »

« Le major général,

« DUC DE DALMATIE. »

Cette lettre du maréchal Soult met en évidence les vrais motifs de l'inertie du maréchal Ney, qui était l'effet des plus faux calculs et de l'impéritie plus encore peut-être que de la négligence ou du mauvais vouloir.

Il craignait, comme nous l'avons déjà dit, en s'emparant des *Quatre-Bras*, de déborder avec l'aile gauche le centre de l'armée, et de se voir exposé à être attaqué de front par l'armée anglaise, tandis qu'il aurait sur son flanc droit toute l'armée prussienne ; il était donc

1. Tout ce que dit ici le major général a été de point en point confirmé par l'événement : toutes les troupes qui se montrèrent, pendant la journée, aux Quatre-Bras, venaient de Bruxelles et appartenaient à l'armée auglaise, les terreurs du maréchal Ney et du général Reille étaient donc aussi mal fondées que hors de saison. Malheureusement, ce dernier avait cru prudent de suspendre son mouvement en avant jusqu'au retour de l'officier qu'il avait envoyé au quartier général, ce qui retarda encore de plus d'une heure son arrivée devant les *Quatre-Bras*; enfin, on verra que malgré tous les avertissements qui lui avaient été donnés, il était plus de *quatre* heures après midi lorsque le maréchal Ney songea enfin sérieusement à réunir ses deux corps d'armée, qu'il aurait dû tenir toujours *réunis dans une lieue de terrain*, selon les instructions de Napoléon et prêts à agir de concert depuis six heures du matin.

résolu, avec cette obstination qui est la marque ordinaire des esprits étroits, à ne pas avancer d'une semelle, quelque ordre contraire qu'il pût recevoir de l'Empereur ou du major général, avant qu'il ne fût complétement garanti contre cette double attaque par la certitude que Napoléon était aux prises avec Blücher ; mais l'événement montra bientôt que toutes ses craintes étaient aussi chimériques que peu dignes de son ancienne renommée de bravoure et d'audace, et donna complétement raison à toutes les prévisions de Napoléon. Non-seulement Blücher n'eut pas la pensée d'une marche de flanc qui eût compromis le salut de son armée, mais attaqué lui-même par toute l'armée française, il fut contraint à se retirer devant elle et n'échappa à une complète destruction que par l'inqualifiable entêtement du maréchal Ney, qui fit perdre à Napoléon tout le fruit de l'une des plus belles combinaisons qu'il eût peut-être imaginées dans tout le cours de sa glorieuse carrière.

BATAILLE DE LIGNY

Cependant Napoléon, que tous ces incidents imprévus ont retenu à Charleroi jusqu'à une heure déjà avancée de la matinée, quitte enfin vers dix heures son quartier général pour se rendre à Fleurus que nos troupes avaient occupé dès les premières heures de la journée. Il ne laisse à Charleroi que le 6e corps commandé par le comte de Lobau pour garder le passage de la Sambre et couvrir notre base d'opérations. Nous avons vu que d'après ses calculs l'Empereur supposait que Blücher n'aurait pu

réunir encore qu'une cinquantaine de mille hommes tout au plus, et s'empresserait de se retirer devant lui dès qu'il le verrait s'avancer à la tête de sa garde et de toutes ses réserves; aussi son étonnement fut grand lorsqu'après après avoir traversé les bois de Lambusart que l'on s'était si chaudement disputés la veille, et qui couvrent comme un épais rideau la plaine de Fleurus, il aperçut, en débouchant en rase campagne, l'armée prussienne rangée en bataille sur la pente opposée des collines que couronne le moulin de Bry, petit village situé sur la gauche et à trois quarts de lieue à peu près en arrière du bourg de Fleurus. C'est donc dans cette plaine, déjà immortalisée par nos armes, que la France allait lutter encore une fois contre cette terrible coalition qui depuis vingt-cinq ans n'avait cessé de lui susciter des ennemis, et tout faisait présager que cette seconde lutte ne serait pas moins glorieuse que la première.

L'armée ennemie occupait un espace d'une lieue environ d'étendue; la gauche appuyée au village de Sombref, la droite à Saint-Amand et le centre à Ligny. Son front était couvert par un ravin profond qui reliait entre eux ces trois villages, et au pied duquel coule un ruisseau fortement encaissé, qui prend sa source près de Saint-Amand, mais qui s'élargit bientôt par les nombreux affluents qu'il reçoit, en sorte qu'il n'est plus guéable au-dessous de Saint-Amand, et ne saurait être franchi par la cavalerie et l'artillerie qu'en se rendant maître des ponts de Ligny ou de Sombref. Ces diverses circonstances rendaient cette position défensive très-forte par les seules difficultés naturelles, indépendamment des moyens que l'art avait pu fournir pour la

rendre plus formidable encore. Cependant le choix qu'en avait fait Blücher, et surtout la disposition de ses troupes sur le terrain avaient de quoi surprendre : elles étaient rangées sur une ligne presque perpendiculaire à la chaussée de Namur à laquelle leur gauche s'appuyait, mais au lieu de couvrir cette ville d'où elles arrivaient, et qui aurait dû être naturellement leur base d'opération, elles lui faisaient face et avaient derrière elles la position des *Quatre-Bras*, ce qui semblait indiquer que Blücher attendait de ce côté une puissante coopération et qu'il avait voulu se ménager cet important débouché qui liait ses communications avec l'armée anglaise.

Cette nuit, en effet, que Napoléon venait d'employer si activement, n'avait pas été perdue par ses adversaires. Le duc de Wellington qui avait, comme nous l'avons dit, son quartier général à Bruxelles, avait appris par plusieurs émissaires venus des avant-postes dans la journée du 15 juin que quelques collisions avaient eu lieu entre les troupes françaises et quelques régiments prussiens cantonnés sur la frontière ; mais croyant qu'il ne s'agissait que de quelques disputes de postes et d'engagements sans conséquence, il n'avait attaché à ces bruits aucune importance et n'avait pas cru qu'ils méritassent de faire aucun changement à ses dispositions ordinaires [1]. Sa sécurité était telle qu'il

1. L'imprévoyance des événements était si grande chez le duc de Wellington que le jour même où les troupes françaises entraient en Belgique, il adressait à l'empereur Alexandre une dépêche où il discutait un plan d'invasion contre la France, proposé par le général Toll. Il était si loin de s'attendre à la brusque irruption de Napoléon, qu'il paraissait convaincu que la France se tiendrait sur la défensive, et que les alliés,

avait employé sa journée, tandis qu'on se battait à quelques lieues de lui, à rédiger un projet d'invasion contre la France qu'il devait envoyer à l'empereur de Russie, et que ce fut, dit-on, au milieu d'un bal où il assistait avec plusieurs officiers de son état-major chez le représentant de sa nation près le gouvernement néerlandais, qu'il apprit enfin d'une manière positive, par un dernier courrier que Blücher lui avait dépêché à une heure déjà avancée de la soirée, la brusque irruption de Napoléon, le passage de la Sambre par l'armée française, la prise de Gilly et de Gosselies et la concentration de l'armée prussienne dans la plaine de Fleurus [1]. Il faut rendre justice au commandant en chef de l'armée anglaise : doué d'une grande intelligence militaire et d'une résolution aussi prompte qu'énergique, il avait compris à l'instant tout le plan de Napoléon et le danger qu'il courait d'arriver trop tard au secours de son collègue; sans perdre un seul instant à réfléchir ou à délibérer, il avait envoyé l'ordre dans tous ses cantonnements de diriger en toute hâte les troupes des dif-

en pénétrant sur notre territoire, n'éprouveraient de résistance que devant les places fortes et au passage des rivières. Cette dépêche, si remarquable par l'époque à laquelle elle était écrite, est tout entière rédigée en français, et datée de *Bruxelles, le 15 juin 1815*; elle porte le n° 947 dans la collection des dépêches et ordres du jour de Wellington (édit. de Bruxelles). (Vaulabelle, *Histoire des deux Restaurations.*)

1. Tous les détails sont précieux quand il s'agit d'un événement qui a eu des résultats aussi importants. Dans une narration de la campagne de 1815, on lit : « Lord Wellington causait dans l'embrasure d'une fenêtre avec le duc de Brunswick lorsqu'on lui apporta la nouvelle; il devint très-pâle. Le duc de Brunswick (tué le lendemain aux Quatre-Bras), soulevé par une sorte de secousse électrique, se leva si précipitamment qu'il laissa glisser sur le parquet un jeune enfant qui jouait sur ses genoux; l'enfant qui se trouvait en tiers dans cette scène était le prince de Ligne, qui fut depuis, en 1844, ambassadeur de Belgique à Paris.

férentes armes vers les points de concentration qui leur avaient été assignés d'avance. La générale avait battu à trois heures du matin dans les rues de Bruxelles, et lui-même, après avoir présidé en personne au départ de ses premières colonnes, était accouru à franc-étrier par la chaussée de Charleroi à la position des Quatre-Bras qu'il appréhendait de trouver déjà tombée au pouvoir des Français. Rassuré sur ce point par l'inexplicable conduite du maréchal Ney, il avait poursuivi sa route et avait eu au moulin de Bry, dans la matinée du 16, une entrevue avec Blücher[1], qu'il avait trouvé dans sa bouillante ardeur, et tout honteux d'avoir été surpris, décidé à livrer bataille à Napoléon avant même d'avoir eu le temps de réunir la totalité de ses forces. C'est alors que Wellington lui avait promis de lui amener de son côté, *avant quatre heures du soir*, par la chaussée de Namur demeurée libre, tous les corps qu'il pourrait rassembler dans ce premier moment et son armée entière si Napoléon lui en laissait le loisir. Cette promesse avait rendu au vieux maréchal toute sa fougue juvénile; c'est l'espoir d'être secouru par toutes les forces anglo-hollandaises, qui lui avait donné l'audace d'affronter à lui seul toute l'armée française, et c'est là ce qui lui avait fait choisir l'ordre de bataille qu'il avait adopté.

Sans savoir précisément ce qui venait de se passer

1. Cette entrevue avait eu lieu vers une heure après midi auprès du moulin de Bry, où Wellington était venu rejoindre Blücher. Il lui avait promis que dans peu d'heures il serait arrivé à son aide. « *A quatre heures, je serai ici*, » furent ses propres paroles pendant qu'il s'éloignait au galop pour retourner aux Quatre-Bras. (Extrait d'un uuvrage allemand.) — (Voir les documents recueillis par le duc d'Elchingen, p. 81.)

dans le camp ennemi, Napoléon, aux dispositions de Blücher, a deviné tous ses projets. Il s'attendait à le voir se dérober par une prudente retraite à son active poursuite; les rôles sont changés, c'est son vieil et implacable adversaire tant de fois vaincu, mais toujours prêt à retourner à la charge, qui vient lui-même à sa rencontre et prétend lui fermer la route de Bruxelles. A cette vue une étincelle de joie a brillé dans les yeux de Napoléon, accoutumés depuis si longtemps à ne refléter que de tristes idées; la confiance de Blücher sert admirablement tous ses desseins, et il semble que la fortune, cette fois, se soit plu à le favoriser en dépassant même ses espérances. En effet, en livrant à ses coups l'armée prussienne lorsqu'elle était encore isolée de l'armée anglaise, et que tous les corps qui la composaient n'étaient pas même réunis, elle lui offrait l'occasion d'une facile victoire, et si le maréchal Ney avait suivi ses instructions, Blücher allait non-seulement se trouver séparé des Anglais sur l'appui desquels il avait compté, mais, par l'occupation des *Quatre-Bras* et de Marbais, il allait se voir, comme à Iéna, enveloppé dans un cercle de fer dont il ne pourrait se retirer qu'en subissant les chances d'une défaite complète et de la ruine de toute son armée.

Ainsi l'admirable plan de Napoléon, qui consistait à accabler tour à tour chacun de ses adversaires sous le poids de toutes ses forces réunies, se trouvait réalisé dès le début de la campagne par la démarche téméraire du vieux feld-maréchal, et ce fut, sans doute, pour son orgueil une douce satisfaction, lorsqu'il vit son imprudent ennemi venir se prendre de lui-même au piége

qu'il lui avait si habilement tendu. Au reste, toutes ses mesures étaient si savamment conçues, toutes les éventualités qui pouvaient surgir si bien prévues d'avance, qu'un quart d'heure de réflexion allait lui suffire pour changer ses premières dispositions et les approprier aux nouvelles circonstances qui se présentaient.

Le maréchal Grouchy, qui a pris le commandement de l'aile droite, reçoit l'ordre de suspendre le mouvement qu'il allait faire sur Sombref, et les différents corps de l'armée, à mesure qu'ils débouchent des bois de Frichenaye et de Lambusart, se rangent en bataille dans l'ordre que Napoléon leur a assigné d'avance. Le 3e corps, commandé par le général Vandamme, est placé en avant et un peu sur la gauche de Fleurus; le 4e corps, commandé par le général Gérard, qui vient du Châtelet et qui n'est pas encore arrivé, doit occuper l'espace vide laissé à la droite du 3e corps. Les deux corps de cavalerie du général Pajol et du général Excelmans, sous les ordres immédiats du maréchal Grouchy, occupent l'extrême droite de la ligne de bataille, et la division du général Girard, détachée du 2e corps et à laquelle l'injonction de conserver sa position de Wagnée est heureusement parvenue au moment où elle allait se retirer sur Gosselies par l'ordre du maréchal Ney, et laisser notre flanc gauche découvert, en forme l'extrémité opposée. La garde à pied et à cheval avec leur artillerie et les batteries supplémentaires sont placées en arrière de Fleurus, et forment la seconde ligne; enfin le 6e corps, commandé par le brave comte de Lobau, qui avait été laissé à la garde des ponts de

Charleroi, reçoit l'ordre de rallier immédiatement la grande armée ; il est destiné à former la réserve[1].

Tandis que ces mouvements s'exécutent, Napoléon parcourt rapidement toute la ligne des tirailleurs, afin de mieux étudier le terrain où va se livrer la bataille. Il monte sur tous les monticules qu'il rencontre dans la plaine, et il entre même dans plusieurs de ces grands moulins si communs dans les campagnes de la Belgique, pour dominer de plus haut la position de l'ennemi, reconnaître ses dispositions et pénétrer ses projets. L'armée prussienne, que le 4e corps, commandé par Bulow et cantonné dans les environs de Liége, n'avait pas encore rejointe, lui parut forte de 90,000 hommes environ. Elle occupait solidement les villages de Ligny et de Saint-Amand, dont les maisons avaient été crénelées et dont une formidable artillerie défendait les abords. Les réserves étaient groupées en arrière, sur les hauteurs de Bry, petit village qui s'élève sur un second plan, entre Saint-Amand et Ligny, et forme comme une citadelle naturelle destinée à défendre le passage du ravin, et dont ces deux bourgs semblent être les ou-

1. Forces respctives des deux armées qui ont combattu à Ligny :

Armée prussienne :
90,000 hommes. (Le corps de Bulow n'avait pas rejoint.)

Armée française :

Garde.....................	16.557	hommes.
Division Girard............	4.085	—
3e corps (trois divisions)....	17.132	—
4e corps id.	15.439	—
Cavalerie sous Grouchy.....	8.440	—
Total........	61.653	hommes.

On ne compte pas ici le 6e corps qui resta en réserve pendant toute la journée et ne fut pas engagé.

vrages avancés. L'intention de Blücher, en choisissant cette position qu'il était impossible d'enlever sans un rude combat et un grand déploiement de forces, avait été évidemment d'imposer à l'armée française par la fermeté de son attitude, de l'arrêter par une défense énergique, et de donner à tous les corps de son armée le temps de le rejoindre, et au duc de Wellington celui d'accourir à son secours. Il n'y avait donc pas à hésiter, et Napoléon, dont les habiles manœuvres n'ont eu pour but jusqu'ici que de prévenir cette réunion, n'avait pas un instant à perdre pour empêcher qu'elle ne s'effectuât avant quelques heures sous ses yeux. Il n'était point homme, d'ailleurs, à repousser un défi qui lui était si audacieusement jeté, et, au bout de quelques instants de recueillement, son plan d'attaque fut définitivement arrêté. C'est le même que celui qu'il a adopté dans ses plus belles batailles : il consiste à inquiéter par de vives démonstrations les deux ailes de l'ennemi, tandis qu'à la tête de sa garde et de ses réserves, il enfoncera son centre par un coup de vigueur, en enlevant le village de Ligny, et en franchissant le ravin dont il défend l'accès. Tous les moyens défensifs de la position choisie par Blücher devaient tomber ainsi d'un seul coup, et son armée, coupée en deux tronçons et ayant ses deux ailes tournées, se trouverait forcée à une prompte retraite, ou à courir les risques d'une complète destruction.

Des tacticiens de cabinet, qui peut-être auraient été fort embarrassés de faire manœuvrer devant l'ennemi quelques bataillons d'infanterie, ont depuis prétendu opposer leur jugement à celui de Napoléon ; ils ont

soutenu qu'il eût été préférable d'attaquer l'armée prussienne en tournant son aile gauche vers Sombref, où l'on aurait rencontré des difficultés naturelles beaucoup moins considérables que devant Ligny et Saint-Amand, parce que c'était entre ces deux points que les pentes du ravin étaient les plus escarpées, le ruisseau qui l'arrose plus large et plus profond, et qu'enfin c'était là que Blücher avait réuni les principaux moyens de défense. A ces raisons plus spécieuses que solides, la réponse est facile. En culbutant l'aile gauche de l'armée prussienne, Napoléon refoulait son centre sur Marbais et les Quatre-Bras, et son aile droite sur Gosselies; c'était donc par le fait la rapprocher de l'armée anglaise, ce qu'il devait avant tout tendre à éviter. Si du côté de Sombref la victoire eût été plus facile et moins chèrement achetée, il est évident qu'elle eût procuré des résultats beaucoup moins importants, et, dans la position où il se trouvait placé, Napoléon avait besoin, non-seulement d'un avantage plus ou moins contesté sur l'armée prussienne, mais d'une victoire éclatante qui la mît hors d'état de se présenter en ligne pendant le reste de la campagne, ce qu'il aurait obtenu si le maréchal Ney, placé sur ses derrières par ses habiles manœuvres, lui eût prêté le concours qu'il avait droit d'en attendre [1]. Napoléon, d'ailleurs, a lui-même

1. D'autres ont prétendu, au contraire, qu'en dirigeant sur Saint-Amand sa principale attaque et en tournant l'aile droite de Blücher, Napoléon aurait eu à vaincre moins de difficultés qu'il n'en rencontra par son attaque directe sur le centre de l'armée prussienne, et qu'il aurait obtenu pour résultat de la séparer définitivement de l'armée anglaise, tandis qu'en attaquant la position par Ligny, il semblait vouloir refouler Blücher sur Wellington. Mais c'est encore ici une erreur qu'une exacte inspection des lieux suffit pour redresser. En effet, en perdant Saint-

réfuté d'avance ces critiques inconsidérées lorsqu'il a dit qu'en tournant l'une des ailes de Blücher, il n'eût obtenu qu'un avantage partiel, qu'il lui aurait fallu livrer encore une nouvelle bataille pour enlever le plateau de Bry, qui était le véritable nœud de la position qu'il occupait, et où il avait entassé toutes ses réserves, tandis qu'une attaque heureuse sur le centre faisait tomber d'un seul coup tous ses moyens défensifs et devait procurer aux vainqueurs les résultats les plus décisifs. Le point d'attaque choisi par Napoléon était donc le véritable point indiqué par toutes les lois de la politique et de la tactique militaire, celui qui s'adaptait le mieux à toutes les conditions de son plan de campagne, celui, enfin, qui attestait le mieux la profondeur de son jugement et l'infaillibilité de son coup d'œil.

Aussitôt que Napoléon eut combiné dans sa tête puissante toutes les péripéties de l'attaque vigoureuse qu'il allait diriger sur l'armée ennemie, il était venu se placer au centre de la ligne de bataille, près d'un moulin à vent bâti en pierre, situé sur la gauche du chemin qui conduit de Fleurus à Ligny, et dont la plate-forme, élevée comme celle d'un observatoire construit tout exprès, lui permettait de suivre tous les mouvements de son armée et ceux de l'ennemi dans leurs moindres détails pendant toute la durée de l'action qui allait s'engager[1].

Amand, Blücher n'en restait pas moins maître des hauteurs de Bry, il conservait donc libres, derrière lui, les routes de Gembloux et de Wavre, et, par conséquent, la même ligne de retraite exactement que celle qu'il adopta après la perte de la bataille.

1. Ce moulin, qui servit d'observatoire à Napoléon pendant la journée de Ligny, est situé à gauche de la route pavée qui va de Fleurus à Sombref, et touche aux dernières maisons du bourg ; il occupe un terrain élevé d'où l'on domine au loin toute la campagne environnante et

C'est dans ce moulin, où toute l'armée pouvait aisément l'apercevoir, qu'il fixe pour la journée son quartier général, et c'est de là que partent bientôt dans toutes les directions les aides de camp porteurs des ordres qui doivent préparer l'exécution de ses grands desseins.

Napoléon débute par une brillante manœuvre qui forme comme le prologue du grand drame qui va se jouer. Il ordonne à l'armée un changement de front l'aile droite en avant, en pivotant sur l'extrémité de son aile gauche. Par ce mouvement, le 3e corps, commandé par le général Vandamme, qui formait notre extrême gauche, se trouve placé vis-à-vis Saint-Amand; le 4e corps, commandé par le général Gérard, qui venait d'entrer en ligne, fait face à Ligny; et le maréchal Grouchy, avec les deux corps de cavalerie d'Excelmans et de Pajol, se trouve placé devant Sombref et Tourinne, et forme l'extrémité droite de la ligne de bataille. La garde à pied et à cheval et les cuirassiers Milhaud se rangent en seconde ligne en avant de Fleu-

d'où l'on aperçoit distinctement jusqu'au plateau de Bry. Les ailes et la plate-forme du moulin ont été détruites par le temps, mais la tour en briques rouges existe encore aujourd'hui (1865), et le propriétaire actuel l'a fait entourer d'un mur en pierre pour conserver cette précieuse relique que l'on montre avec vénération à tous les étrangers qui viennent visiter ce champ de bataille, témoin de la dernière victoire de Napoléon. — Il existe dans cette même plaine, qui s'étend entre Fleurus et Ligny, un autre monument qu'aucun Français ne peut contempler sans un vif sentiment d'attendrissement : c'est un tertre de gazon assez considérable qui domine la plaine et où ont été réunis les corps de tous les soldats français tués dans la bataille. Il était autrefois, dit-on, beaucoup plus élevé qu'il ne l'est aujourd'hui; le temps l'a déjà beaucoup affaissé, et avant quelques années, sans doute, il aura repris le niveau du terrain. Puisse ne pas s'effacer de même le souvenir de ces glorieux martyrs, morts dans ces temps douloureux, où nous avions à lutter contre l'Europe entière, en défendant l'honneur national et l'indépendance de leur pays.

rus, dans l'espace compris entre Saint-Amand et Ligny. Le 6e corps, commandé par le comte de Lobau, aussitôt qu'il déboucherait par la route de Charleroi, devait être placé en troisième ligne et était destiné à former la réserve.

La division Girard, détachée du 2e corps, et qui appartenait par conséquent à l'aile gauche, mais qu'un ordre formel de Napoléon avait retenue à Wagnée, comme on l'a dit précédemment, dut se rapprocher de Saint-Amand pour lier ses opérations avec celles du 3e corps, et se trouva former ainsi l'extrême gauche de notre ligne de bataille.

Tous ces mouvements s'étaient exécutés avec un ordre et une précision admirables, et il semblait que rien ne devait plus faire différer le signal attendu pour entamer l'action. Chaque instant de retard pouvait nous devenir funeste, puisqu'il donnait aux détachements de l'armée ennemie, qui ne l'avaient pas encore rejointe, le temps d'arriver. Mais Napoléon ne voulait rien entreprendre sans être assuré du concours du maréchal Ney, qui devait l'aider à compléter sa victoire et à la rendre décisive. En effet, si le prince de la Moskowa avait réparé ses fautes de la journée précédente, et s'il était en ce moment, comme tout devait le faire supposer, maître enfin de la position des Quatre-Bras, il se trouvait placé sur les derrières de l'armée prussienne, et, en lançant hardiment sur la route de Namur quelques-unes de ses divisions, qui la prendraient à dos, tandis qu'elle allait être attaquée de front par le reste de l'armée française, il placerait Blücher entre deux feux, et sa ruine infaillible devait être le ré-

sultat de cette action vigoureusement conduite. Aussi, le premier soin de Napoléon, dès qu'il eut pris définitivement la résolution de livrer la bataille, avait-il été de faire écrire, par le major général au maréchal Ney, la lettre suivante, pour l'informer de la situation des deux armées, et du concours qu'il attendait de son aile gauche.

En avant de Fleurus, 15 juin 1815.
(Vers deux heures après midi.)

« Monsieur le maréchal, l'Empereur me charge de vous prévenir que l'ennemi a réuni un corps de troupes entre Bry et Sombref, et qu'à deux heures et demie M. le maréchal Grouchy, avec les 3e et 4e corps, l'attaquera. L'intention de Sa Majesté est que vous attaquiez aussi ce qui est devant vous, et, qu'après l'avoir vigoureusement poussé, vous rabattiez sur nous pour concourir à envelopper le corps dont je viens de vous parler[1]. Si ce corps était enfoncé auparavant, alors Sa Majesté ferait manœuvrer dans votre direction pour hâter également vos opérations.

1. Ce passage de la dépêche du duc de Dalmatie a donné lieu à une erreur qu'il est bon de redresser. Le major général dit : « L'intention de Sa Majesté est que vous attaquiez *aussi* ce qui est devant vous, etc., » et l'on en a conclu qu'il s'agissait de la position des Quatre-Bras, et que dans l'intention de l'Empereur cette attaque ne devait commencer qu'à deux heures et demie. Mais c'est là une fausse interprétation. Napoléon croyait le maréchal Ney depuis longtemps solidement établi dans la position, et il ne s'agissait que de pousser vigoureusement sur les routes de Genappe et de Nivelles les troupes anglaises qu'il rencontrerait devant lui, et de rabattre ensuite avec une partie de ses forces sur Marbais et Bry, conformément aux ordres qu'il avait reçus, pour concourir à la défaite de l'armée prussienne. Tout cela est parfaitement clair et logique.

« Instruisez de suite l'Empereur de vos dispositions et de ce qui se passe sur votre front.

« Le major-général,

« Duc de Dalmatie. »

Il y a en ligne directe trois lieues au plus de Fleurus aux Quatre-Bras, où Napoléon supposait que le maréchal Ney était établi en ce moment, et le détour qu'on était obligé de faire en se dirigeant par Wagnée et Gosselies, pour éviter les coureurs prussiens, allongeait ce parcours d'une lieue environ; la dépêche précédente, partie de Fleurus vers une heure et demie, devait donc avant trois heures parvenir entre les mains du prince de la Moskowa; c'était la quatrième que l'Empereur lui adressait depuis le commencement de la journée, pour le décider à accomplir enfin le mouvement qui lui avait été ordonné depuis la veille, et dont son coup d'œil militaire aurait dû seul lui faire concevoir les immenses conséquences [1]. En admettant même qu'il eût attendu jusqu'à l'arrivée du général Flahaut pour exécuter les ordres si positifs et si souvent réité-

1. Récapitulons :

1° L'*ordre de marche* pour la journée du 16, envoyé par l'état-major général et qui avait dû parvenir à Gosselies avant *neuf* heures du matin;

2° La confirmation du même ordre envoyé de Charleroi vers neuf heures, en réponse à la nouvelle apportée par un officier de cavalerie des rassemblements que l'on apercevait autour de Fleurus;

3° L'ordre itératif et détaillé écrit par Napoléon lui-même, et porté au maréchal Ney par le général Flahaut, qui avait passé à dix heures à Gosselies et était arrivé à Frasne avant onze heures du matin.

On doit bien remarquer que dans ces différents ordres le mouvement d'un détachement sur Marbais était positivement indiqué, bien que Napoléon ignorât alors qu'il allait livrer une grande bataille à l'armée prussienne. (Voir ce qui a été dit à cet égard dans la note de la p. 61.)

rés qui lui avaient été transmis, il devait être depuis une heure au moins solidement établi dans la position qui lui avait été désignée. Napoléon ne pouvait donc avoir aucune inquiétude à cet égard; cependant, bien décidé à ne laisser aucune chance au hasard dans une journée d'où pouvait dépendre le sort de la campagne, il ne voulait point démasquer son attaque avant d'avoir reçu des nouvelles positives du maréchal Ney, ou d'être assuré du moins que ses dernières instructions lui étaient parvenues, et qu'il était en mesure d'exécuter sur les derrières de l'armée prussienne le mouvement décisif qui lui était commandé. Telle était la raison qui avait fait suspendre le signal de l'attaque que les deux armées attendaient avec une égale impatience.

Pendant ce temps, Napoléon, non moins agité sans doute, au fond du cœur, malgré le calme apparent qu'il affectait, s'entretenait, en se promenant devant le moulin où il avait établi son quartier général, avec quelques-uns de ses généraux et de ses chefs de corps. Assuré désormais du succès de ses projets, séparé par quelques centaines de toises seulement d'un ennemi qui ne pouvait plus lui échapper, confiant dans la victoire, dont l'ardeur de ses soldats et l'habileté de ses manœuvres lui donnaient le présage certain, une noble assurance, une satisfaction mal contenue, tempéraient l'austérité habituelle de son visage imposant, dont on a si justement comparé les lignes régulières à celles des camées antiques. Une anecdote, qui a été déjà racontée, mais qui trouve si naturellement sa place, et dont j'ai souvent entendu moi-même tous les détails de la bouche même du

principal acteur, montre quelle était en ce moment la parfaite quiétude d'esprit de Napoléon, dont quelques écrivains mal informés ont prétendu que la résolution prise par Blücher de livrer bataille avait vivement contrarié les projets. Il était une heure après midi, le 4e corps, qui avait été formé dans le département de la Moselle, et qui n'avait point encore été passé en revue par l'Empereur, parti vers dix heures du matin du pont du Châtelet, où il avait bivaqué pendant la nuit précédente, venait d'arriver sur le champ de bataille, et le général comte Gérard, qui le commandait, apprenant la présence de Napoléon sur le terrain, s'était empressé de se rendre au quartier impérial pour le saluer et prendre ses ordres. C'était la première fois qu'il se présentait devant l'Empereur depuis la désertion du général Bourmont, qui avait dû à ses vives instances et à la confiance qu'avait en lui Napoléon, l'emploi qu'il avait obtenu dans l'armée. « Eh bien! dit l'Empereur, en s'avançant vers le chef du 4e corps, dès qu'il le vit paraître, et en le prenant légèrement par le bout de l'oreille, geste qui lui était familier avec les personnes de son intimité lorsqu'il était de bonne humeur, voilà une tête qui m'appartient; n'est-ce pas la caution que vous m'aviez donnée de la fidélité de votre protégé Bourmont? Le voilà donc redevenu *chouan* comme par le passé. » Le général Gérard s'étant alors excusé en prétextant de la confiance entière qu'il avait eue lui-même dans la loyauté et l'honneur de l'ancien chef vendéen, et en témoignant de la douloureuse surprise que lui avait causée la nouvelle de sa trahison : « Bah! bah! répliqua Napoléon, moitié souriant,

moitié sérieux : *Les blancs seront toujours blancs, et les bleus toujours bleus*[1]. »

C'est en sortant de cette entrevue, qu'il arriva au général Gérard un accident qui aurait pu avoir des suites bien funestes en privant l'armée d'un de ses chefs les plus dévoués et les plus intrépides. Pendant l'espèce de suspension d'armes qui avait lieu entre les deux armées, le chef du 4e corps, qui venait d'arriver sur la ligne de bataille, accompagné du général Saint-Rémy, son chef d'état-major, et de plusieurs de ses aides de camp, s'était porté à quelques centaines de mètres en avant de la ligne des tirailleurs, pour mieux étudier les approches du village de Ligny, que l'Empereur venait de lui désigner comme devant être le but principal de son attaque, lorsqu'ayant été aperçu par un régiment de lanciers prussiens qui battait l'estrade dans les environs de Sombref, il se vit tout à coup chargé par eux et forcé de se replier en toute hâte avec sa petite escorte sur les postes avancés de l'armée française. Malheureusement, en franchissant un fossé, le cheval du général Gérard fit un faux pas et son cavalier fut renversé sous lui, ce qui donna aux lanciers prussiens le temps de le rejoindre. Le général Saint-Rémy fut blessé de plusieurs coups de lance et le général Gérard lui-

1. Il paraît que l'Empereur s'était servi des mêmes expressions pour caractériser la désertion du général Bourmont dans l'entrevue qu'il avait eue la veille, sous les murs de Charleroi, avec le maréchal Ney *, qui avait également répondu de la fidélité de Bourmont, qui commandait une des divisions de son corps d'armée à Lons-le-Saulnier, et qui n'avait pas hésité à se ranger sous les drapeaux de Napoléon au premier bruit de sa marche triomphante. Le récit précédent n'en est pas moins exact, nous le tenons du général Gérard lui-même.

* Voir la Relation de la campagne de 1815 par le général Gourgaud.

même allait être pris, mais le dévouement de deux de ses aides de camp le sauva. L'un d'eux, le capitaine Lafontaine, homme très-énergique, tenant d'une main son sabre et de l'autre un pistolet, se débarrassa de deux cavaliers qui serraient de plus près la petite troupe, tandis que l'autre, le chef d'escadron de Perron, ayant mis pied à terre, forçait son général à monter son cheval et à se dérober ainsi à la poursuite de l'ennemi[1]. Malheureusement, au milieu de la confusion générale qui régnait, le général Gérard n'avait pu parvenir sur-le-champ à se remettre en selle, et le dévouement de ses officiers allait devenir inutile, lorsque le colonel de Grouchy, fils du maréchal, qui commandait un régiment de cavalerie légère, le 12e chasseurs, placé aux avant-postes français, attiré par le tumulte de cette échauffourée et par le retentissement des armes à feu, accourut au galop et dégagea le chef du 4e corps et les officiers qui l'accompagnaient. Cette aventure n'eut pas d'autres suites, et le brave général Gérard, dont les services allaient être si utiles au triomphe de nos armes, fut heureusement conservé à l'armée.

Cependant le temps marchait et les troupes, impatientes d'en venir aux mains avec l'ennemi qu'elles avaient devant elles et dont elles voyaient les rangs s'épaissir à chaque instant par de nombreux renforts qui,

1. Le commandant de Perron, devenu général de brigade après le siége d'Anvers, en 1832, où il avait accompagné comme aide de camp le maréchal Gérard, commandant en chef, est retourné après la révolution de 1848 dans le Piémont, sa patrie, où il a repris du service. Il était ministre de la guerre lorsqu'il fut tué à la bataille de Novare, au mois de septembre de la même année. Le capitaine Lafontaine est mort général de division en retraite en 1860.

accourus des cantonnements les plus éloignés, s'empressaient de compléter les corps auxquels ils appartenaient, commençaient à murmurer de voir s'écouler dans l'inaction les plus belles heures du jour. Mais Napoléon demeurait impassible, sa résolution était immuable et rien ne pouvait hâter ou retarder le moment qu'il avait fixé pour commencer l'attaque. Il ne voulait rien précipiter pour être plus assuré du conconrs du maréchal Ney, car une victoire disputée ne lui suffisait pas, l'anéantissement total de l'armée prussienne pouvait seul satisfaire aux exigences de son plan de campagne. Enfin, deux heures et demie ont sonné, c'est l'heure annoncée dans sa dernière dépêche au maréchal Ney, et quoiqu'il n'ait point encore reçu de ses nouvelles, il ne peut attendre plus longtemps sans compromettre le succès de la journée. Trois coups de canon, tirés par une batterie de la garde placée en avant de Fleurus, et séparés par des intervalles égaux, donnent à l'armée le signal si ardemment attendu. Aussitôt tout s'ébranle et l'action la plus vive ne tarde pas à s'engager sur toute la ligne. A notre droite, la cavalerie du maréchal Grouchy refoule sur Sombref et Tourinne toute la cavalerie prussienne qu'elle chasse devant elle et la force de se réfugier sous la protection de la mousqueterie et du canon qui défendent l'approche de ces deux villages; la 3e division du 4e corps, commandée par le général Hulot, qui avait remplacé le général Bourmont, attaque aussitôt ces deux postes qui avaient été barricadés et mis en état de défense, avec une grande impétuosité ; elle avait à cœur d'effacer la tache imprimée à son drapeau par la récente

désertion de son chef. Placée à l'extrémité de notre aile droite et comptant au plus quatre à cinq mille combattants, elle eut à lutter pendant toute la journée avec le corps entier de Thielman, fort de près de trente mille hommes ; sa conduite fut héroïque, mais c'était sur le point opposé de notre ligne que le sort de la bataille devait se décider.

A notre extrême gauche, le village de Saint-Amand, où s'appuyait l'aile droite des Prussiens, était attaqué de front par le corps de Vandamme, en même temps qu'il était tourné et pris à revers par la division Girard, venue de Wagnée, situé à une demi-lieue au-dessus de Saint-Amand, dans la direction de Gosselies. Le village de Saint-Amand s'élève sur la rive gauche du ruisseau encaissé qui séparait les deux armées, sur un terrain qui forme une pente assez prononcée, en sorte que son église placée au centre du hameau domine au loin tous les points environnants. Cependant il était à cette époque entouré de nombreuses avenues d'arbres de haute futaie si serrés et si touffus que de loin elles ressemblaient à un bois au milieu duquel on avait peine à distinguer les toits des habitations. Les maisons du village, comme dans la plupart des villages de Belgique, étaient séparées les unes des autres, et entourées d'enclos et de vergers, ce qui donnait à la défense de grands avantages. Les tirailleurs ennemis, abrités derrière les arbres, les haies, les murs crénelés des maisons, attendaient les assaillants, presque à bout portant ; chaque maison devenait le théâtre d'un siége particulier, et ce n'était souvent qu'après une lutte corps à corps et en les passant au fil

crénelées; les rues barricadées et les obstacles de toute espèce accumulés aux abords du pont qu'il fallait franchir pour déboucher dans la plaine qui s'étendait de l'autre côté de Ligny. Le 4e corps, commandé par le général Gérard, auquel cette attaque avait été confiée, comptait treize mille hommes d'infanterie environ et se composait de trois divisions commandées par les généraux Pécheux, Vichery et Hulot; mais comme la division Hulot avait été détachée devant Sombref et Tourinne, le général Gérard n'avait plus à sa disposition pour aborder le centre de l'armée ennemie, où Blücher avait accumulé tous ses moyens de résistance, que huit mille combattants tout au plus.

Cependant malgré son infériorité numérique le chef intrépide du 4e corps commença son attaque avec une grande impétuosité. En un moment les premières maisons du village de Ligny furent emportées, l'ennemi repoussé jusqu'aux abords du pont, mais de nouveaux renforts tirés de ses réserves étant accourus à son secours, rendirent bientôt la défense plus énergique. On se battit avec fureur dans les rues, sur les places, dans les maisons, on se disputait corps à corps, pied à pied chaque abri, chaque barricade. Souvent on voyait les combattants se poursuivre jusqu'au milieu des flammes qui consumaient les bâtiments incendiés par les obus. C'était une scène qui rappelait celles que Milton a dépeintes dans la description des régions infernales. La lutte à Saint-Amand n'avait été ni plus vive ni plus opiniâtre; on eût dit que chaque assaillant, comme chaque défenseur, avait un outrage personnel à laver, une vengeance particulière à exercer. Le village de

Ligny fut pris et repris jusqu'à *quatre* fois. » *Ce combat peut être considéré comme l'un des plus acharnés dont l'histoire fasse mention,* » a dit Blücher dans son rapport officiel sur cette journée.

Pendant que ces actions si vives et si meurtrières se passaient à Saint-Amand et à Ligny, l'Empereur avait envoyé pour les appuyer plusieurs batteries de sa garde, et cent pièces d'artillerie rangées des deux côtés sur les pentes opposées du ravin, couvraient de leurs détonations incessantes les cris des combattants et le bruit de la mousqueterie, et formaient la bruyante harmonie de ce terrible drame. Mais dans cet échange d'obus et de boulets, l'avantage était tout entier pour l'armée française, le tir de ses canons était plus juste et plus rapide, et aucun de ses projectiles n'était perdu. L'armée prussienne, rangée en échelons sur les pentes du mamelon que couronnait le plateau de Bry, offrait un but multiple aux boulets français qui ricochaient d'un rang à l'autre, tandis que notre infanterie et notre cavalerie se dérobaient dans les plis du terrain ou derrière la crête des ravins aux obus et aux boulets ennemis qui allaient se perdre dans le vide.

Cependant ces luttes glorieuses pour nos troupes pouvaient, en se prolongeant, nous obliger à dissiper en combats meurtriers et sans résultat décisif le sang de nos plus braves soldats et nos plus précieuses ressources. Napoléon pensa donc que le moment était arrivé de frapper un de ces grands coups que son génie tenait toujours en réserve, et qui, comme à Austerlitz, comme à Friedland, décident irrévocablement du sort d'une bataille. Il avait résolu, comme nous l'avons dit

plus haut, d'emporter le village de Ligny, qui couvrait le centre de l'armée ennemie, de manière à la couper en deux tronçons, ce qui mettrait fin immédiatement au combat que l'audacieux Blücher était venu lui présenter. C'était là que devait se dénouer l'action engagée, tous les combats précédents n'en étaient que l'exposition et le prélude. Si cette attaque centrale sur le point le mieux défendu, et le mieux protégé par les obstacles naturels de la ligne ennemie, présentait de grandes difficultés, il était manifeste aussi que les conséquences seraient immenses, puisque la désorganisation de l'armée prussienne pouvait en être le résultat immédiat. Pour mieux assurer le succès de cet effort suprême qu'il allait tenter, Napoléon désigna plusieurs bataillons de sa garde qui devaient appuyer le 4e corps, qui avait déjà perdu beaucoup de monde dans l'attaque de Ligny, et auquel revenait naturellement l'honneur de l'emporter. Il fit appeler ensuite le général Gérard, auquel il avait réservé la mission périlleuse de diriger la colonne d'attaque; elle ne pouvait être confiée à un chef plus habile ni plus intrépide. Le général s'empressa de se rendre auprès de l'Empereur, qui se trouvait en ce moment dans l'intérieur du moulin où il avait fixé son quartier général. « Voyez-vous, lui dit Napoléon, en lui montrant par l'une des lucarnes entr'ouvertes l'église de Ligny qu'on distinguait à peine au milieu des maisons et des arbres qui l'entouraient, voyez-vous la flèche de ce clocher, c'est là votre point de direction, c'est là qu'est le nœud de la bataille. — Sire, répondit Gérard, dans une heure les aigles de Votre Majesté y planeront. » Cette noble confiance

amena un sourire de satisfaction sur les lèvres de Napoléon, puis, après avoir donné au général ses instructions, il le congédia pour faire ses dernières dispositions en ajoutant ces paroles remarquables :

« Il se peut qu'avant *trois heures* le sort de la guerre soit décidé ; si Ney exécute bien les ordres qu'il a reçus, il ne s'échappera pas un canon de l'armée prussienne, elle est prise en *flagrant délit*, comme à Iéna. »

Ce qui augmentait en ce moment la confiance de Napoléon dans le concours du commandant de son aile gauche, qui devait avoir selon lui des conséquences si importantes sur l'issue même de la campagne, c'est que quelques instants auparavant, et lorsque le feu était le plus vivement engagé sur toute la ligne, il avait fait écrire au maréchal Ney par le major général une nouvelle lettre plus pressante encore que toutes les précédentes pour lui ordonner d'exécuter sans délai le mouvement sur les derrières de l'armée prussienne, qui lui avait été déjà tant de fois prescrit depuis le commencement de la journée ; cette lettre, écrite au moment le plus chaud de la bataille, était ainsi conçue :

En avant de Fleurus, le 16 juin (à trois heures un quart).

« Monsieur le maréchal, je vous ai écrit il y a une heure que l'Empereur ferait attaquer l'ennemi à *deux* heures et *demie* dans la position qu'il a prise entre Bry et Sombref. En ce moment l'engagement est très-prononcé. Sa Majesté me charge de vous dire que vous devez manœuvrer *sur-le-champ* de manière à envelopper la droite de l'ennemi et à tomber *à bras raccourcis* sur

ses derrières. *Cette armée est perdue si vous agissez vigoureusement. Le sort de la France est dans vos mains.* Ainsi, n'hésitez pas un instant à faire le mouvement que l'Empereur vous ordonne et dirigez-vous sur les hauteurs de Bry et de Saint-Amand pour concourir à une victoire peut-être décisive.

« LE MARÉCHAL DUC DE DALMATIE. »

Cette lettre ne contenait rien d'exagéré, car il est évident que si le prince de la Moskowa eût détaché sur les derrières de l'armée prussienne une faible partie des quarante-cinq mille hommes dont il disposait, tandis qu'elle était si vigoureusement tenue en échec par Napoléon à la tête de toutes les forces de son aile droite et de ses réserves, elle se fût trouvée dans une position si critique que sa destruction complète en eût été le résultat infaillible. L'Empereur en était si convaincu, qu'en remettant lui-même la lettre précédente au colonel Forbin-Janson [1], chargé de la porter au maréchal Ney, et après lui avoir recommandé la plus grande diligence, il lui répéta de vive voix ces paroles que contenait la dépêche : « *Dites-lui bien que le sort de la France est entre ses mains.* »

Cette missive si pressante, comme on le verra plus loin, n'eut pas plus de succès que toutes celles qui l'avaient précédée, mais cette fois du moins le maréchal Ney avait une excuse; par ses lenteurs et ses hésitations, il se trouvait, dans le moment où elle lui parvint, avoir sur les bras la plus grande partie de l'armée

1. Le colonel Forbin-Janson faisait partie de l'état-major général.

anglaise et trop embarrassé du soin de sa propre défense pour songer à envoyer une partie de ses forces en aide à Napoléon.

Il était cinq heures et demie, tout se préparait pour le mouvement décisif que Napoléon avait ordonné, et qui devait tout emporter. L'artillerie avait reçu l'ordre de redoubler les feux de ses batteries pour distraire l'attention de l'ennemi, l'Empereur faisait disposer en colonnes d'attaques une partie de l'infanterie de sa garde, qui devait appuyer l'effort suprême qu'allait tenter le 4ᵉ corps, qui se trouvait réduit à deux divisions, la troisième étant détachée à Sombref, et qui avait déjà engagé dans Ligny jusqu'à ses dernières réserves. L'impatient Gérard n'attendait que le signal pour lancer ses troupes, quand un nouvel incident vint faire suspendre encore cette manœuvre hardie qui devait décider du sort de la journée. Vers l'extrême gauche de notre ligne, à Saint-Amand, où l'on n'avait cessé de combattre avec la même ardeur qu'à Ligny, on vit tout à coup le feu se ralentir, puis cesser tout à fait, et le général Vandamme envoya dire qu'il apercevait sur sa gauche une colonne de vingt-cinq à trente mille hommes, avec de l'artillerie et de la cavalerie, qui s'avançait dans la direction de Fleurus, et que, dans la crainte que ce ne fût un corps de troupes ennemies, anglaises ou prussiennes, il avait cru prudent d'évacuer Saint-Amand et de prendre position en attendant que le fait fût éclairci, ou que Napoléon lui eût envoyé des renforts pour le soutenir contre ces nouveaux adversaires. La division Gérard, qui avait occupé le haut Saint-Amand, s'était également retirée en arrière et

avait pris position dans les bois pour couvrir Fleurus. L'étonnement fut grand à l'état-major général, et l'on se perdait en conjectures. Quelle pouvait être cette colonne qui se montrait à chaque instant plus distinctement dans la plaine? Ce ne pouvait être la division demandée au maréchal Ney, car cette colonne était trop considérable pour n'être qu'un simple détachement et elle venait d'ailleurs dans une direction très-différente de celle qu'aurait suivie un corps de troupes parti de Frasne ou des Quatre-Bras, où devait se trouver le maréchal Ney. En effet, ce corps se serait porté par Marbais vers les hauteurs de Bry et de Saint-Amand, en suivant la chaussée de Namur de manière à menacer le centre même de la ligne ennemie, tandis que la colonne que l'on apercevait sur notre gauche semblait avoir quitté la chaussée de Charleroi entre Gosselies et Frasne, et se diriger diagonalement vers notre extrême gauche sur Saint-Amand ou sur Fleurus. On crut un moment que c'était une colonne anglaise qui, en s'écartant des routes frayées, avait trouvé moyen de se glisser soit entre le maréchal Ney et Blücher, soit entre Frasne et Charleroi, et qui, après s'être portée trop en avant, revenait sur ses pas; mais ces suppositions étaient également invraisemblables. Toutefois, avant de s'engager plus loin, Napoléon voulut que tous les doutes fussent éclaircis. Il ordonna de suspendre le mouvement préparé, et il envoya sur-le-champ le général Dejean, aide de camp de confiance[1],

1. Le général Dejean a déclaré depuis, dans une lettre adressée au duc d'Elchingen, que ce n'était pas lui qui avait rempli cette mission. Mais peu importe le nom de l'officier qui en a été chargé, c'est là un

au-devant de cette colonne qui gagnait à chaque instant du terrain, pour la reconnaître et savoir quels étaient ses desseins. L'action se trouva ainsi interrompue pendant près d'une heure; enfin, le général Dejean vint annoncer que la colonne que l'on avait prise pour une troupe ennemie, était le 1er corps commandé par le général Drouet-d'Erlon, qui, laissé depuis le matin entre Marchienne et Gosselies par le maréchal Ney, à trois lieues en arrière des Quatre-Bras, et se croyant oublié, s'était dirigé sur le canon de Napoléon pour prendre part à la bataille engagée dans la plaine de Fleurus [1]. L'erreur une fois reconnue, l'Empereur, auquel cet incident venait de faire perdre un temps précieux, craignant d'être surpris par la nuit avant d'avoir consommé la défaite de l'armée prussienne, ordonna à Vandamme et à la division Girard de reprendre leur mouvement offensif sur Saint-Amand, et il fit ses dernières dispositions pour diriger sur le centre de la ligne ennemie l'attaque décisive dont il avait voulu lui-même surveiller tous les préparatifs.

Le général Pécheux, qui commandait la 1re division du 4e corps, traversa le village de Ligny à la tête de sa division, renversant à la baïonnette tout ce qui

fait sans aucune importance. (Voir les *Documents* publiés par le duc d'Elchingen.)

1. Cette colonne, dont la marche avait paru tout à fait inexplicable, après s'être approchée jusqu'à deux portées de canon sur les derrières de l'armée prussienne, fit tout à coup un mouvement rétrograde, et laissant l'armée aussi étonnée de sa disparition subite qu'elle l'avait été de son apparition imprévue. On a su depuis que c'était un ordre impératif du maréchal Ney qui avait rappelé le comte d'Erlon dans la direction des Quatre-Bras, où il était fortement engagé.

s'opposait à son passage, le général Gérard, avec la division Vichery, la seule qui lui restait, et une partie de l'infanterie de la garde, appuyait ce mouvement, tandis qu'une division des cuirassiers Milhaud, ayant franchi le ruisseau qui séparait les deux armées, tournait le village par la droite et sabrait les fantassins et les cavaliers qui, repoussés de Ligny, cherchaient à se réunir et à se reformer pour retourner au combat. Dans le même moment, une autre division de cuirassiers, soutenue par les grenadiers à cheval de la garde et les dragons du général Excelmans, remontait à gauche jusqu'à l'extrémité du village de Saint-Amand, pour aller gagner la naissance du ravin, où le passage du ruisseau, tout près de sa source, n'offrait plus d'obstacle, et, revenant ensuite sur sa droite, balayait les masses prussiennes qui garnissaient les pentes du plateau de Bry, et les nombreuses batteries placées devant les deux villages qui avaient jusque-là empêché nos soldats d'en déboucher lorsqu'ils s'en étaient rendus maîtres. Ces charges furent si impétueuses et si bien dirigées que plusieurs divisions de cavalerie prussienne, qui s'étaient portées en avant pour essayer de les arrêter, furent culbutées, et que le feld-maréchal Blücher, qui s'était mis à leur tête, fut lui-même renversé sous son cheval, et foulé aux pieds des chevaux ; nos cuirassiers étant revenus sur leurs pas, après avoir fourni leur charge, lui passèrent de nouveau sur le corps, en sorte qu'il se trouva deux fois au moment d'être tué ou fait prisonnier ; malheureusement la nuit qui commençait à obscurcir tous les objets empêcha de le reconnaître, et il s'échappa tout meurtri et contusionné sur le cheval

d'un des dragons de son escorte qui mit pied à terre pour sauver son général [1].

Pendant que cette action si vive et si brillante se passait au centre, le village de Saint-Amand avait été enfin emporté par le corps de Vandamme et la division Girard, et l'armée prussienne, ayant sa droite tournée, son centre enfoncé, et ayant épuisé toutes ses ressources, s'était mise en retraite en se dirigeant sur les sommités du plateau de Bry. La victoire était gagnée sur toute la ligne, quarante pièces de canon, huit drapeaux ou étendards et plusieurs milliers de prisonniers tombèrent en notre pouvoir et furent les trophées de la journée.

Telle fut la bataille de Ligny, la dernière où la victoire devait couronner les armes de Napoléon. Cette bataille, qu'on pourrait appeler une bataille modèle, avait été conduite avec une rare habileté; comme une action dramatique savamment ordonnée, elle avait eu son introduction, son nœud et son dénouement. Le succès n'avait pas paru un moment douteux, et si l'armée prussienne avait combattu avec une ténacité à laquelle on n'était pas accoutumé, sa vigueur et son

1. Voici comment, dans le rapport officiel sur la journée du 16, le général Gneisnau, chef d'état-major de l'armée prussienne, raconte cet incident : « Une charge de cavalerie qu'il conduisait (Blücher) ne réussit point, et la cavalerie ennemie le poursuivit vigoureusement. Son cheval, ayant été atteint d'un coup de feu, tomba mort. Le feld-maréchal, étourdi de sa chute, resta engagé sous son cheval. Le danger était grand ; mais la *Providence veillait sur nous*. L'ennemi, continuant sa charge, passa rapidement près du feld-maréchal sans le voir. Un moment après, une seconde charge de cavalerie repoussa l'ennemi, qui passa avec la même rapidité sans remarquer davantage le feld-maréchal. Ce ne fut pas sans difficulté qu'on le releva de dessous son cheval mort. Il s'éloigna sur le cheval d'un dragon. »

énergie n'avaient servi qu'à mieux constater la supériorité de l'armée française. Tous les corps avaient bien fait leur devoir, et nos bataillons, composés en grande partie de jeunes recrues, s'étaient battus avec l'aplomb et l'entrain des vieilles phalanges de l'empire. On avait surtout remarqué la division Girard, qui, repoussée cinq fois du village de Saint-Amand, dont elle s'était emparée dès les premières heures de la bataille, était revenue cinq fois à la charge sans se décourager et avait fini par en demeurer maîtresse. Elle avait perdu dès le commencement de l'action son brave chef, le général Girard, frappé d'une balle qui lui avait traversé la poitrine; le général de brigade Devilliers, qui lui avait succédé, n'avait pas été plus heureux, une balle lui avait cassé le bras; le général Piat, qui commandait la 2e brigade de la division, après avoir pris sa place, avait eu la jambe fracassée. Enfin, le colonel Moutet, du 12e léger, avait pris le commandement de la division, privée ainsi de tous ses officiers généraux, et avait eu le bonheur de le conserver jusqu'à la fin de la bataille. Plus de vingt officiers tués ou blessés avaient été mis hors de combat; la troupe n'avait point souffert proportionnellement moins que le corps d'officiers; composée de trois mille neuf cents hommes, cette division en avait perdu près de 2,000 dans ses attaques successives sur Saint-Amand, *Elle avait fait*, a dit Napoléon dans ses Mémoires, *plus qu'on ne pouvait attendre d'une pareille division, comptant un si petit nombre de combattants*. Il avait été moins satisfait de la conduite de Vandamme, il avait trouvé qu'il n'avait pas secondé avec assez de vigueur les efforts de la division Girard,

qu'il était chargé de soutenir. Mais peut-être ne tenait-il pas suffisamment compte des difficultés qu'on avait rencontrées dans cette entreprise, et de l'opiniâtreté avec laquelle Blücher avait défendu cette importante position où s'appuyait l'aile droite de son armée [1].

Mais c'était au général Gérard que revenaient les honneurs de la journée : l'intrépidité et le talent qu'il avait montrés, en enlevant à la baïonnette, avec un corps d'armée réduit à deux divisions, le village de Ligny, qui était la clef de la position ennemie, étaient dignes des plus beaux faits d'armes des guerres de l'Empire, et ajoutaient un nouveau titre à la brillante réputation qu'il s'était acquise dans les deux dernières campagnes précédentes [2]. C'était une des espérances de notre gloire militaire, et l'un des jeunes généraux de son armée, a dit depuis Napoléon, auxquels il destinait le bâton de maréchal [3].

Nos pertes en totalité avaient été de six à sept mille hommes; celles de l'ennemi, d'après ses propres estimations, montaient de quinze à vingt mille tués ou blessés, c'est-à-dire qu'elles furent près de trois fois plus consi-

1. Ce qui pourrait, jusqu'à un certain point, justifier l'opinion de Napoléon, c'est la disproportion qu'on remarquait entre les pertes respectives des deux corps qui avaient concouru à la prise de Saint-Amand. Le 3e corps, en effet, n'avait éprouvé que des pertes peu considérables relativement à celles qu'avaient subies la division Girard, comme on peut le voir par le tableau ci-après,

2. Le général Gérard s'était brillamment distingué par sa valeur à la bataille de Lutzen et à celle de Bautzen pendant la campagne de 1813, et par la part glorieuse qu'il avait eue à la victoire de Montereau, dans la campagne de 1814, où il commandait en chef le corps des réserves de Paris.

3. Le roi Louis-Philippe a noblement acquitté depuis la dette de la France et de Napoléon ; l'élévation du général Gérard à la dignité de maréchal de France fut un des premiers actes de son règne.

dérables ; cette disproportion tenait surtout à la position qu'occupait l'armée prussienne sur un terrain qui s'élevait en amphithéâtre depuis le ravin compris entre Saint-Amand et Ligny jusqu'aux sommités des hauteurs de Bry, ce qui l'avait exposée, pendant toute la journée, à tous les feux de notre artillerie. La garde avait été à peine engagée, et n'avait fait que des pertes insignifiantes; quant au 6e corps, tenu en réserve derrière Fleurus, il n'avait point paru sur le champ de bataille, et n'avait point tiré un coup de fusil, en sorte qu'on pouvait dire, avec vérité, que dans cette rencontre quarante-cinq mille Français avaient battu quatre-vingt-dix mille Prussiens [1].

L'armée française eut l'honneur de coucher sur le champ de bataille qu'elle avait si glorieusement conquis. La garde bivaqua sur les hauteurs de Bry, qu'avaient occupées les réserves de l'armée prussienne, le 3e corps en avant de Saint-Amand, le 4e en avant de Ligny; le maréchal Grouchy, avec la cavalerie légère, à Sombref, ayant des avant-postes jusque sur la chaussée de Namur. L'ennemi nous céda le terrain et se retira à quelques kilomètres en arrière.

La victoire était donc honorable et glorieuse pour nos armes, mais elle n'était pas assez complète pour

1. Pertes de l'armée française à la bataille de Ligny :

2e corps, division Girard.........	1.900	6.950 hommes.
3e corps Vandamme, trois divisions.	1.800	
4e corps Gérard, trois divisions...	2.150	
1er corps de cavalerie Pajol.......	200	
2e corps de cavalerie Excelmans..	300	
Cuirassiers Milhaud.............	150	
Cavalerie des 3e et 4e corps......	300	
Garde de toutes armes...........	150	

exercer sur le sort de la campagne une influence décisive, et elle était loin de répondre aux espérances de Napoléon. L'armée prussienne nous avait abandonné le champ de bataille, mais elle s'était retirée sans confusion, en ne laissant derrière elle que ses blessés et quelques pièces de canon démontées. L'obscurité nous avait empêché de la poursuivre et de compléter sa défaite. Enfin, après avoir exécuté dans la soirée un hourra général de sa cavalerie sur nos avant-postes, sans doute pour mieux cacher ses véritables desseins, elle effectua sa retraite pendant la nuit, dans plusieurs directions différentes, avec tant d'ordre, de silence et de discipline, que c'est à peine si nos hussards et nos chasseurs, quand le jour fut venu, purent parvenir à découvrir les traces d'une partie de ses colonnes, et à ramasser quelques canons et quelques fourgons de bagage abandonnés par leurs conducteurs sur la route de Namur.

D'où venait donc cette étrange déception? Des fautes accumulées à l'aile gauche par le maréchal Ney, et de la fatale inertie dans laquelle il avait retenu pendant toute la matinée du 16 les troupes confiées à son commandement. Non-seulement il n'avait point réparé, dès le point du jour, en marchant spontanément sur les Quatre-Bras, l'imprudence qu'il avait commise de ne pas avoir occupé cette position le soir de la journée précédente, mais il n'avait pas même pris les mesures nécessaires pour avoir toujours ses deux corps d'armée bien réunis, et prêts à agir au premier signal, comme le lui avait si expressément recommandé Napoléon. Le général Reille, quoique ses trois divisions eussent pris les armes dès sept heures du matin, était encore à Gos-

selies à *dix* heures, lorsque le général Flahaut, porteur de la lettre que l'Empereur avait écrite de Charleroi au maréchal Ney, avait traversé ce bourg pour se rendre à Frasne, où le maréchal avait établi son quartier général[1]. Quant au comte d'Erlon, qui, d'après les ordres précis qu'il avait reçus de Napoléon dans la soirée du 15, aurait dû être rendu à Gosselies à *six* heures du matin[2], apprenant que ce bourg était encore occupé par le 2e corps, il avait été obligé de s'arrêter à Jumet, et en arrière, en sorte que sa dernière division se trouvait ainsi séparée de la tête de la colonne par un intervalle de près de quatre lieues. Jamais, au moment d'une action décisive, on n'imagina de plus fausses dispositions; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que le maréchal Ney, qui devait être sur ses gardes par les aver-

1. Le général Reille, dans une notice qu'il a publiée sur les mouvements du 2e corps pendant la campagne de 1815*, dit qu'il avait reçu pour instruction du maréchal Ney d'exécuter les ordres de mouvement qui parviendraient du quartier général, sans attendre les ordres directs du maréchal, qui était à deux lieues en avant au delà de Frasne; il aurait donc dû se mettre en marche à dix heures, dès que le général Flahaut, en passant à Gosselies, lui eut communiqué le contenu de la dépêche dont il était porteur. Mais le général Reille, partageant les fausses terreurs de son chef, crut prudent, avant de commencer son mouvement, d'attendre la réponse du quartier général à l'avis qu'il avait fait donner des mouvements aperçus par le général Girard dans la plaine de Fleurus, en sorte qu'il n'arriva à Frasne que vers une heure. C'est donc sur lui que doit porter en partie la responsabilité de ce nouveau retard qui fut une des causes des malheurs de la journée. On remarquera encore qu'il n'est nullement question, dans le récit du général Reille, de l'ordre de marche envoyé par le major général, qui dut parvenir à Gosselies avant *neuf* heures du matin, comme nous l'avons démontré; si cet ordre eût été ponctuellement exécuté, le maréchal Ney, aurait eu ses deux corps réunis sous sa main et en état d'agir en avant des Quatre-Bras avant *onze* heures, ce qui eût assuré le succès de tous les plans de Napoléon.

2. V. à l'Appendice les pièces justificatives.

* V. Documents publiés par le duc d'Elchingen en 1840, nos XI et XX, pages 37 et 54.

tissements qu'il recevait à chaque instant, soit du côté de Fleurus, soit du quartier général, ne faisait rien pour prendre des mesures plus conformes à sa situation. En effet, il était dix heures et demie ou onze heures tout au plus [1], lorsque le général Flahaut, qui avait quitté Charleroi vers neuf heures, avait rejoint en avant de Frasne le maréchal Ney. Dans ce moment, la position des Quatre-Bras, qui n'avait été gardée pendant toute la nuit que par la brigade du prince Bernard de Saxe-Weimar, chassé la veille au soir du village de Frasne, n'avait encore été renforcée que par les restes de la division Perponcher (2e division hollandaise), dont la brigade du prince Bernard faisait partie, et que le prince d'Orange, vers dix heures du matin, avait amenés de Nivelles, où elle était cantonnée. Cela formait en tout huit mille hommes, et si le maréchal Ney eût agi avec vigueur, rien encore n'était compromis, et avant midi il pouvait être solidement établi dans ce poste important, d'où il eût été ensuite difficile à l'armée anglaise tout entière de le déloger. Mais c'était chez lui plus que de l'impéritie ou de la négligence, c'était, à ce qu'il paraît, une résolution, invariablement arrêtée, de ne se porter en avant que lorsque Napoléon lui-même aurait dépassé Fleurus. Ne pouvant se soustraire aux ordres si positifs que le général Flahaut venait de lui transmettre, et surtout à la surveillance importune qui lui était imposée, il avait pris enfin le parti d'obéir; mais il avait mis une extrême lenteur dans ses préparatifs, et n'avait rappelé à lui qu'une partie des forces dont il dis-

1. V. à l'Appendice les pièces justificatives.

posait [1]. Il avait envoyé au général Reille l'ordre de venir le rejoindre avec les trois divisions qui lui restaient, et qui avaient bivaqué, les deux dernières autour de Gosselies, la première à Mellet, à une lieue encore en arrière de Frasne, tandis que le comte d'Erlon, avec le 1er corps, qui avait été obligé de s'arrêter entre Marchienne et Jumet, viendrait, pour assurer sa ligne de retraite et maintenir ses communications, occuper à Gosselies la place restée vacante par le mouvement du 2e corps [2]. Le général Reille, après plusieurs retards,

1. Forces composant l'aile gauche de l'armée française sous les ordres du maréchal Ney, le 16 juin, à dix heures du matin.

	Infanterie.	Cavalerie.	Artillerie.	Canons.
2e corps, 3 divisions...........	16.710	1.865	760	38
1er corps, 4 divisions..........	16.885	1.500	920	46
Cuirassiers Kellerman..........		2.610	240	12
Cavalerie Lefebvre-Desnouettes..		2.077	240	12
	33.595	8.052	2.160	
		43.807		108

2. Nous avons adopté ici cette explication qui est celle que Napoléon avait donnée dans les Mémoires de Sainte-Hélène, de l'espèce d'immobilité dans laquelle semblait être demeuré le 1er corps pendant une partie de la journée du 16, parce que c'est celle qui nous a paru la plus vraisemblable. Cependant nous devons ajouter que le général Reille, dans sa Notice sur les mouvements du 2e corps pendant la campagne de 1815, que nous avons déjà citée, ainsi que dans une lettre adressée au maréchal Ney et qui est datée de Gosselies, 16 juin 1815, dix heures un quart du matin *, dit positivement que conformément aux instructions qu'il avait reçues du maréchal, avant de se mettre en marche pour se porter à Frasne et aux Quatre-Bras, il avait eu soin d'en faire prévenir le comte d'Erlon, qui était à Jumet, et en avant, *pour qu'il pût suivre son mouvement*. D'un autre côté, le comte d'Erlon, dans une lettre qu'on trouvera à l'Appendice, dit qu'il reçut à *onze* heures ou *midi* l'ordre du maréchal Ney de diriger son corps d'armée sur Frasne où il recevrait des ordres ultérieurs. Si ces faits sont exacts, il resterait à expliquer comment le comte d'Erlon put mettre autant de lenteur à exécuter des instructions aussi positives; mais dans tous les cas, le maréchal Ney était bien coupable de n'avoir pas veillé avec plus de soin

* Voir les Documents publiés par le duc d'Elchingen en 1840, numéros XI et XX, pages 37 et 54.

dont une crainte mal fondée des mouvements de l'armée prussienne dans la plaine de Fleurus avait été la principale cause, arriva enfin à Frasne vers une heure de l'après-midi, avec deux de ses divisions; car la 3e, la division Girard, était détachée à Wagnée, et la 2e, la division Jérôme, qui avait campé derrière le bois de Lombuc, était encore en arrière, et n'arriva qu'après trois heures lorsque l'action était déjà chaudement engagée, tant il y avait peu d'ordre et d'activité dans tous les mouvements de ce corps d'armée. Il semble que rien ne devait plus dès lors empêcher le maréchal Ney de marcher résolûment sur le poste qu'il était chargé d'occuper, et, malgré l'heure avancée de la journée, même avec le peu de forces qu'il avait sous la main, il s'en serait aisément rendu maître; mais, toujours fidèle à son système de temporisation, il s'était contenté, dans ces premiers moments, d'engager avec les tirailleurs ennemis un échange de coups de fusil qui ne pouvait amener aucun résultat important, et qui n'était destiné sans doute qu'à gagner du temps et à endormir la vigilance du général Flahaut.

Ce ne fut donc que vers trois heures, et lorsque le canon de Napoléon retentissait déjà avec fracas dans la plaine de Fleurus, que le maréchal Ney se décida enfin à aborder franchement les positions ennemies. La division Foy commença l'attaque : elle poussa avec vigueur les tirailleurs et les avant-postes du prince d'Orange, qui se replièrent devant elle, et occupa la ferme de Ge-

à l'exécution des ordres qu'il avait donnés, et d'avoir engagé l'action avant de s'être assuré que ses deux corps d'armée étaient enfin réunis ou au moment de l'être. Ce fut cette fatale incurie qui amena tous les mécomptes de la journée.

mioncourt, située à la droite de la route, tandis que la division Bachelu, formée en colonne serrée par bataillon, s'avançait parallèlement à la chaussée et franchissait, sous la protection de notre artillerie, deux ravins qu'elle avait à passer pour couronner le plateau qui mène aux Quatre-Bras. Mais elle ne put s'y maintenir, et bientôt de nouveaux renforts, qui arrivaient à chaque instant de Nivelles et de Bruxelles, changèrent la face des affaires : ce qui eût été facile jusqu'à dix heures du matin, ce qui n'eût demandé, depuis dix heures jusqu'à deux, qu'un vigoureux effort des troupes que le maréchal Ney avait à sa disposition, l'occupation des Quatre-Bras, enfin, d'où dépendait le sort de la journée et de la guerre peut-être, ne pouvait être désormais que le prix d'un combat acharné.

En effet, le duc de Wellington, comme nous l'avons dit précédemment, après avoir présidé lui-même au départ de toutes les troupes qu'il avait sous la main, s'était rapidement porté à francs-étriers de Bruxelles aux Quatre-Bras, où il était arrivé vers onze heures du matin, c'est-à-dire très-peu de temps après le prince d'Orange. Trouvant cette position gardée encore par un si petit nombre de défenseurs, et craignant à chaque instant de la voir attaquée par des forces supérieures, il avait passé *quatre* heures dans une anxiété cruelle qui se trahissait par son attitude et par ses discours, malgré son flegme britannique. On le voyait du camp français se promener avec agitation, cherchant à reconnaître, à l'aide d'une longue-vue dont il était armé, les dispositions de l'ennemi. Tout à coup, apercevant dans la plaine le maréchal Ney, qui, suivi de

quelques officiers, parcourait la ligne de ses vedettes, on l'avait entendu dire au prince qui l'accompagnait : « Non, non, ce n'est pas là un simple général ; le groupe dont il est entouré est trop nombreux. J'ai fait la guerre en Espagne, je connais la manière de servir des Français : ce doit être un maréchal de France, et s'il a avec lui plus de *deux divisions, nous sommes tous perdus !* » Il faut le reconnaître, le général anglais, en cette occasion, se montrait bien supérieur au chef de notre aile gauche et aux généraux qu'il avait sous ses ordres. Au moment même où il avait appris la marche d'un corps français sur Gosselies, il avait deviné la pensée de Napoléon et senti l'importance de l'occupation des Quatre-Bras. Toutes ses idées, tous ses efforts, n'avaient plus eu dès lors pour objet qu'un seul but : se saisir de cette position et la défendre jusqu'à la dernière extrémité. A chaque moment il envoyait quelqu'un de ses aides de camp, quelquefois même de simples cavaliers, dans toutes les directions, pour hâter la marche de ses troupes et presser leur arrivée : « Dites qu'on arrive, s'écriait-il, que pas un corps n'attende l'autre. Il ne s'agit pas d'avancer par divisions, par brigades ; faites marcher bataillon par bataillon, compagnie par compagnie. Qu'on jette bas les sacs et les bagages, qu'on ne garde que les armes et les munitions, et qu'on arrive au pas de course. »

Cette inquiétude, si vivement exprimée par le chef de l'armée anglaise, est sans contredit le plus bel éloge que l'on puisse faire du génie de Napoléon, et de la justesse de ses combinaisons pour assurer le succès de son plan de campagne ; mais rien aussi ne prouve mieux les funestes conséquences de la conduite du maréchal

Ney, qui, persévérant dans son étrange inertie, se complaisait, malgré tous les avertissements qui lui étaient donnés, à se croire menacé par les deux armées ennemies à la fois, tandis qu'il n'avait devant lui que quelques brigades hollando-belges qu'une simple démonstration eût suffi pour disperser. Encore une fois, on ne peut trop le répéter, le moindre effort pendant cette première moitié de la journée aurait rendu le maréchal Ney maître de la position des Quatre-Bras; et en profitant des avantages qu'elle offrait pour la défensive, en crénelant les maisons, garnissant les bois d'infanterie, élevant même, au besoin, quelques ouvrages de campagne, comme on dit que Napoléon le lui avait positivement recommandé dans son entretien de la veille sous les murs de Charleroi, il fût aisément parvenu à s'y maintenir jusqu'à la fin du jour, même en n'employant qu'une partie de ses forces, et en envoyant à Napoléon le détachement qu'il lui avait demandé. Mais lorsqu'il commença son attaque [1], l'instant favorable, qu'on ne retrouve pas deux fois à la

1. Répétons encore, pour répondre une dernière fois à ceux qui ont tenté de justifier la conduite du maréchal Ney, que si au lieu de laisser inutilement à Gosselies, pendant toute la matinée du 16, le 2e corps qui avait pris les armes dès sept heures du matin, et à *Jumet et en arrière**, le 1er corps qui aurait dû être rendu à Gosselies dès six heures d'après les ordres exprès de l'Empereur; il eût réuni ces deux corps aux environs de Frasne, dans l'espace d'une lieue de terrain, comme Napoléon le lui avait recommandé, en laissant seulement derrière lui en réserve une force suffisante pour maintenir ses communications; en supposant même qu'aucun ordre antérieur ne lui fût parvenu, il aurait pu, dès l'arrivée du général Flahaut, c'est-à-dire à *onze* heures du matin ou à midi au plus tard, commencer l'attaque de la position des Quatre-Bras, qu'il aurait enlevée sans éprouver de sérieuses difficultés, tandis que lorsqu'il se mit enfin en devoir d'obéir aux ordres de Napoléon, il avait donné, par ses funestes retards, le temps à une partie de l'armée anglaise d'arriver sur les lieux.

* Documents publiés par le duc d'Elchingen, n° XX, p. 57.

guerre, était passé sans retour. En effet, à partir de deux heures et demie, les détachements de l'armée anglaise partis les premiers de Bruxelles commencèrent à arriver successivement. Ce fut la 5e division anglaise, général Picton, forte de neuf mille sept cents hommes, qui parut la première : elle venait de faire *neuf* lieues, et elle était harassée de fatigue. Les troupes du duc de Brunswick, venant de Nivelles, et fortes de sept mille huit cents hommes, arrivèrent ensuite ; elles furent suivies du régiment de Nassau. De minute en minute, pour ainsi dire, les régiments se succédèrent, et en moins de deux heures, les troupes anglo-hollandaises qui occupaient les Quatre-Bras furent portées de huit mille à près de cinquante mille hommes[1].

Il faut toutefois rendre cette justice au maréchal Ney, que lorsqu'il eut enfin pris son parti, et que, l'action une fois engagée, il se trouva dans son véritable élément, au milieu des balles et des boulets, il combattit avec cette valeur chevaleresque qui était devenue pro-

1. Etat approximatif des troupes anglo-hollandaises qui ont combattu aux Quatre-Bras dans la journée du 16 juin 1815 :

2e division hollandaise (lieuten. général Perponcher).	1re brigade, prince Bernard......	4.000	De trois heures du matin à dix h.
	2e brigade, Van Bylan........	4.000	Arrivée à 10 h. venant de Nivelles.
5e division anglaise (lieutenant-général Picton)................................		9.700	Arrivée à 3 h., venant de Bruxelles.
1re division étrangère (duc de Brunswick)..		7.800	Arrivée à 3 h. 1/2, venant de Nivelles.
1re division anglaise (lieutenant général Cooke)................................		4.000	Arrivées à 4 h. et demie, venant de Bruxelles.
3e division anglaise (lieutenant général Alten)...		9.800	
Cavalerie, artillerie, etc.................		3.700	
		43.000 hommes.	

verbiale dans l'armée. Son énergie sembla s'augmenter avec le nombre toujours croissant de ses ennemis, et il est certain que, malgré leur supériorité sur ce point, il serait encore resté maître de la position disputée, s'il avait su conduire son attaque avec autant d'intelligence qu'il avait montré d'intrépidité.

Mais le maréchal Ney ne sut pas profiter avec habileté de l'avantage que lui donnait sur l'ennemi sa supériorité en artillerie et en cavalerie, le duc de Wellington se trouvant presque dépourvu du secours de ces deux armes, parce que l'artillerie et la cavalerie de l'armée anglaise, stationnées, comme nous l'avons vu, dans des cantonnements éloignés, n'avaient pu suivre le mouvement rapide de l'infanterie. Le maréchal engagea maladroitement sa cavalerie contre des bataillons d'infanterie, adossés à des bois ou cachés dans le fourré, qui la décimèrent impunément et jetèrent le désordre dans ses rangs, tandis qu'il eût été facile, avec les nombreux escadrons dont il disposait, de tourner la position et de prendre à revers ses défenseurs. Mais une faute plus grave encore reprochée au maréchal Ney, et qu'on ne saurait attribuer qu'à cet *esprit d'imprudence et d'erreur* qui avait dirigé toute sa conduite depuis la veille, ce fut la mauvaise disposition donnée aux troupes placées sous son commandement, et par laquelle il se trouva privé, au moment le plus chaud de l'action, d'une partie des forces qui auraient pu lui assurer la victoire. Il avait laissé derrière lui, à Gosselies, comme nous l'avons dit, pour surveiller la plaine de Fleurus et assurer sa retraite, le corps du comte d'Erlon, composé de dix-neuf mille hommes d'excellentes

troupes, et il avait de plus fait stationner à Frasne, pour former sa réserve, une des divisions des cuirassiers Kellerman et la division de cavalerie légère de la garde commandée par le général Lefebvre-Desnouettes, que Napoléon avait mise à sa disposition, en lui recommandant de la ménager, mais non pas de ne point s'en servir dans un cas d'urgence comme celui où il allait bientôt se trouver. Toutes ces troupes, placées en seconde ligne, trop en arrière de la ligne de bataille, ne prirent aucune part à l'action pendant toute la journée, en sorte que ce corps, de vingt-trois mille hommes à peu près, dont seize mille d'infanterie, demeura également inutile à Napoléon à Ligny et au maréchal Ney aux Quatre-Bras, et c'était avec trois des divisions seulement du 2e corps, la division de cavalerie légère du général Piré, attachée au même corps, et l'une des divisions de cuirassiers du général Kellerman (tous ces corps réunis formant à peine vingt mille combattants, dont seize mille au plus d'infanterie) qu'il avait abordé une position défendue par les meilleures troupes de l'armée anglaise, et où Wellington était résolu à sacrifier jusqu'à son dernier homme et sa dernière cartouche[1].

1. Troupes françaises qui ont combattu aux Quatre-Bras dans la journée du 16 juin :

		Hommes.	Canons.
2e corps (lieutenant général Reille.)	Infanterie, trois divisions....	16.710	38
	Cavalerie, une division (général Piré)................	1.865	
	Artillerie....................	760	
1 division de grosse cavalerie (cuirassiers Kellerman).		1.300	
1 batterie d'artillerie attachée aux cuirassiers.......		120	6
2 batteries d'artillerie légère de la garde attachées à la cavalerie Lefebvre-Desnouettes....................		240	12
	Total..............	20.995	56

Cependant l'élan et l'entrain de nos jeunes soldats, électrisés par l'exemple de leur chef, furent tels, que rien, dans le premier moment, ne put résister à leur impétuosité. La division brunswickoise et le contingent de Nassau furent culbutés par la cavalerie légère du général Piré, et obligés de se retirer dans le plus affreux désordre. Leur chef, le duc de Brunswick, fut tué. Une charge brillante des cuirassiers Kellerman avait enfoncé plusieurs carrés, sabré et presque détruit le 42[e] régiment écossais, tué son colonel, enlevé son drapeau, et, malgré son infériorité numérique, le maréchal gagnait à chaque instant du terrain. La division Jérôme, arrivée à trois heures et conduite par le maréchal lui-même, après avoir délogé du bois dit des Bossus, qui couvrait alors une partie de la position des Quatre-Bras, les tirailleurs ennemis, touchait à la ferme qui la couronnait ; les soldats anglais, exténués de fatigue après la longue course qu'ils venaient de faire, commençaient à plier ; la victoire enfin semblait prête à se décider en notre faveur, lorsque l'arrivée de deux nouvelles divisions ennemies, commandées par les généraux Cooke et Alten, vint faire pencher la balance du côté opposé.

Corps laissés en arrière par le maréchal Ney et qui n'ont pas combattu aux Quatre-Bras :

		Hommes.	Canons.
1[er] corps, (lieutenant général d'Erlon.)	Infanterie, 4 divisions........	16.885	46
	Cavalerie, 1 division (général Jacquinot)...............	1.500	
	Artillerie	920	
1 division de grosse cavalerie (cuirassiers Kellerman) *, avec 1 batterie d'artillerie........................		1.430*	6
Division de cavalerie de la garde (général Lefebvre-Desnouettes)................................		2.077	
Total...............		22.812	52

* Cette division des cuirassiers Kellerman n'a été appelée de Frasne qu'à la fin du combat et n'a été que légèrement engagée.

Ce renfort de dix-huit mille hommes de troupes fraîches portait à près de cinquante mille les forces du duc de Wellington. Il était quatre heures et demie : le maréchal Ney, qui luttait depuis deux heures contre un ennemi supérieur, et qui le voyait augmenter à chaque instant, prit enfin le parti d'appeler à son aide le corps du comte d'Erlon, que, par une prudence exagérée, il avait laissé en réserve à trois lieues derrière lui, et c'est alors qu'il apprit que ce corps, sous la conduite de son chef, se croyant oublié à Gosselies, et ignorant ce qui se passait aux Quatre-Bras, s'était dirigé sur Fleurus au bruit de la terrible canonnade qu'on entendait de ce côté. On conçoit aisément le désespoir du maréchal Ney, toujours si prompt à se livrer à ses premières impressions. En recevant cette nouvelle inattendue, il parut un moment avoir complétement perdu la tête : « Vous voyez bien ces boulets, disait-il au général Kellerman, qui se trouvait près de lui, je voudrais qu'ils me fussent tous entrés dans le ventre. » Jugeant sa position avec le même esprit d'inconséquence et d'irréflexion qui l'avait inspiré depuis la veille, il envoya l'ordre formel au comte d'Erlon, quelque part qu'il se trouvât, et quelque ordre contraire qu'il eût reçu, de revenir sur ses pas ; et, se croyant déshonoré s'il cédait un pouce de terrain devant une armée trois fois supérieure en nombre, il fit de sa personne des prodiges de valeur, conduisit

Récapitulation générale des troupes composant l'aile gauche de l'armée française commandée par le maréchal Ney, le 16 juin :

	Hommes.	Canons.
Corps qui a combattu aux Quatre-Bras............	20.995	56
Corps qui a été laissé en arrière..................	22.812	52
Total.............	43.807	108

lui-même plusieurs charges brillantes à la tête de sa cavalerie, et sacrifia inutilement ses plus braves soldats pour reconquérir une position qu'il aurait pu occuper, sans éprouver de résistance sérieuse, pendant la première moitié de la journée, et dont la possession était désormais sans avantages réels, du moment que le maréchal Ney n'était plus en mesure de diriger sur les derrières de l'armée prussienne le détachement qui lui avait été si instamment demandé, et *d'où pouvait dépendre le salut de la France*, selon l'énergique expression de Napoléon. La nuit heureusement vint enfin mettre un terme à cette lutte inégale, et épargner un sang précieux si follement prodigué par un chef aussi valeureux qu'inhabile et inconsidéré.

Les troupes françaises se battirent aux Quatre-Bras avec beaucoup d'entrain et de bravoure. La cavalerie surtout s'y distingua d'une manière particulière, et suppléa autant que peut le faire de la cavalerie, à l'infériorité numérique de notre infanterie. Les soldats anglais montrèrent les qualités qui leur sont propres : de la ténacité et une inébranlable fermeté à défendre la position qui leur était confiée. On voyait le lendemain la place occupée par les carrés écossais marquée par les soldats tombés sur le lieu même où ils avaient combattu. Nos pertes dans cette affaire furent de quatre mille hommes environ [1]; celles de l'armée anglo-hollan-

1. Etat des pertes éprouvées par les troupes françaises qui ont combattu aux Quatre-Bras :

2ᵉ corps, général Reille.	3.720 hommes.
Cuirassiers de Kellerman.	300 —
Total.	4.020 hommes.

daise, officiellement constatées, furent de neuf mille hommes, c'est-à-dire de plus du double. Cette disproportion tenait à ce que cette armée avait été pendant toute la journée exposée au feu de nos batteries, sans pouvoir y répondre.

Le maréchal Ney, quand la nuit fut venue, se retira sur Frasne et reprit ses positions du matin suivi des troupes avec lesquelles il avait combattu. Il y fut rejoint dans la soirée par le comte d'Erlon, auquel il avait envoyé, comme on l'a vu plus haut, l'injonction expresse de revenir aux Quatre-Bras nonobstant tous les ordres contraires qui auraient pu lui être donnés. Le comte d'Erlon avait reçu cette injonction au moment même où, parvenu dans la plaine de Fleurus, il allait entrer en communication avec le centre de l'armée, et où son arrivée inopinée sur le champ de bataille avait forcé Napoléon à susprendre les préparatifs de la grande attaque sur Ligny. Obéissant cette fois avec trop de soumission aux ordres de son chef hiérarchique, il avait sur-le-champ exécuté son mouvement rétrograde et s'était retiré avec tant de précipitation que sa disparition subite avait produit dans l'armée française autant de surprise que son apparition inopinée en avait causé quelques instants auparavant. Mais quelque diligence qu'il eût faite il n'avait pu parvenir aux Quatre-Bras qu'à la nuit et lorsque tout était terminé sur ce point. Le 1er corps, composé de quatre divisions, et comptant 19,000 bommes d'excellentes troupes, avait ainsi passé la journée à se promener d'un champ de bataille à l'autre sans être d'aucune utilité à l'une ou à l'autre des deux armées qui s'y trouvaient aux prises avec l'ennemi.

Cependant, malgré tant de fautes accumulées, le but que s'était proposé Napoléon fut du moins rempli dans un point essentiel ; le maréchal Ney, emporté par la fougue de son caractère plutôt que par une juste appréciation du rôle qui lui était attribué, avait donné assez d'occupation au duc de Wellington, pour l'empêcher de porter ailleurs son attention et de remplir l'engagement qu'il avait pris avec Blücher de lui envoyer une ou plusieurs de ses divisions pour le seconder, et si Napoléon ne reçut pas de son aile gauche l'appui sur lequel il avait compté, l'héroïque conduite de nos soldats empêcha du moins Wellington d'en porter à son adversaire[1].

L'armée anglaise conserva son champ de bataille, mais ce fut là tout l'avantage qu'elle retira de ce sanglant combat. Son artillerie et sa cavalerie la rejoignirent pendant la nuit, en sorte qu'elle se trouva tout entière réunie aux Quatre-Bras le lendemain matin. Mais le duc de Wellington, informé dans la soirée précédente de l'issue de la bataille de Ligny et de la retraite de l'armée prussienne, avait pris le parti d'a-

1. Dans le rapport officiel du duc de Wellington, daté du 19 juin 1815, à propos de la bataille de Ligny, on lit : « L'armée prussienne conserva sa position avec sa bravoure et sa persévérance accoutumées... Il me fut impossible de lui donner du renfort comme je le désirais, étant attaqué moi-même, etc. » — Dans le rapport sur la même journée, du général Gneisnau, chef d'état major de l'armée prussienne, on lit : « ...... L'issue de la bataille semblait dépendre de l'arrivée des troupes anglaises ou de celles du 4e corps prussien.... Mais on apprit que la division anglaise *destinée à nous appuyer* était vivement attaquée par un corps de l'armée française, et qu'elle ne se maintenait qu'avec une extrême difficulté aux Quatre-Bras... » — Ces extraits des rapports ennemis est le plus bel éloge que l'on puisse faire de l'admirable perspicacité de Napoléon, qui avait prévenu l'ennemi et paralysé ses efforts ; il n'avait eu qu'un malheur, c'était de n'avoir pas été compris par ses lieutenants comme il l'avait été par ses deux adversaires.

bandonner une position qu'il lui devenait désormais inutile de conserver et qu'il eût été peut-être dangereux d'occuper plus longtemps. Il évacua donc les Quatre-Bras dans la matinée du 17, se dirigeant par la chaussée de Bruxelles sur Genappe pour y passer la Dyle et laissant seulement derrière lui quelques brigades de cavalerie avec trois ou quatre batteries d'artillerie légère pour couvrir sa retraite et retarder la poursuite de l'armée française.

Si l'on résume maintenant tous les événements de cette mémorable journée, qui devait avoir sur le reste de la campagne des conséquences si importantes, il est impossible de ne pas reconnaître d'abord, malgré tous les efforts de l'ignorance ou de l'esprit de parti, que jamais Napoléon, dans ses plus belles années, n'avait déployé plus d'activité, de vigueur et de talents. Toutes les prévisions de son génie avaient été de point en point réalisées par l'événement, ses ennemis eux-mêmes semblaient s'être rendus complices de ses projets en venant se placer dans les positions qui pouvaient le mieux en assurer le succès ; les ordres et les instructions envoyés à ses généraux pendant la nuit du 15 au 16 juin sont des modèles de précision et de clarté ; la bataille de Ligny, improvisée pour ainsi dire, car rien ne devait la faire prévoir, par sa belle ordonnance, par ses savantes dispositions, par la grande attaque qui amena le dénouement, mérite d'être placée à côté des batailles d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland, et si elle n'a pas eu des résultats aussi décisifs, c'est à l'impéritie, à la désobéissance, au manque tolal d'intelligence du chef de son aile gauche, qu'il faut s'en prendre ; tout ce

qui dépendait de l'art et de l'habileté avait été fait, les instruments employés faillirent dans l'exécution. Mais, quoique le succès ait été incomplet, il n'en faut pas moins admirer les belles conceptions de ce génie guerrier et reconnaître que sans une fatalité qui était au-dessus des prévisions de l'humanité, elles eussent infailliblement amené, dès le début de la campagne, la dislocation complète des deux armées coalisées[1].

Nos ennemis, de leur côté, déployèrent des talents dignes de l'adversaire qu'ils avaient à combattre. Blücher montra son audace et sa ténacité accoutumées, et Wellington fit preuve d'une grande sûreté de coup d'œil, d'une activité infatigable et d'une indomptable fermeté à défendre une pesition qu'il avait jugée avec raison comme le nœud gordien de tout le plan de campagne de Napoléon. Il avait déployé, en cette circonstance, toutes les qualités d'un grand général, et Napoléon avait devant lui, désormais, un adversaire avec lequel il faudrait compter.

Quant à la conduite du maréchal Ney dans cette journée et dans celle qui l'avait précédée, on ne saurait la qualifier en termes trop sévères et le courage personnel qu'il déploya sur le champ de bataille ne saurait faire

1. Une fatalité vraiment singulière semblait, dans cette journée, s'être plu à nous arracher les faveurs que la fortune paraissait prête à nous restituer. L'armée prussienne n'avait dû qu'à un simple hasard de ne pas perdre son chef, foulé aux pieds des chevaux de nos cuirassiers. L'inconcevable retraite du comte d'Erlon au moment où il n'avait que quelques pas à faire pour compléter notre victoire, l'avait seule soustraite à une défaite totale; enfin l'armée anglaise aurait subi des pertes qui l'auraient probablement mise hors d'état de tenir la campagne, si le maréchal Ney eût commencé son attaque une heure seulement plus tôt, ou avec la totalité des forces mises à sa disposition.

excuser son indiscipline ni son obstination invincible à méconnaître les ordres de son chef. Napoléon l'a dit avec raison: la valeur d'un général à la tête d'une armée ne doit pas être la même que celle d'un capitaine de cavalerie, et une sage disposition de ses troupes nous aurait assuré des avantages plus certains que le courage qu'il déploya en chargeant lui-même plusieurs fois à la tête de ses cuirassiers. Nous avons suffisamment démontré dans ce qui précède que la position des Quatre-Bras eût été emportée presque sans coup férir, s'il l'eût attaquée dans la soirée du 15 ou dans la matinée du 16; et si, conformément aux sages prescriptions de Napoléon, il avait tenu ses deux corps d'armée réunis dans l'espace d'une lieue de terrain pour les avoir toujours sous la main, au lieu de les laisser séparés par plus de trois lieues d'intervalle, cette position eût pu être encore enlevée après trois heures, dans la journée du 16, malgré toute l'énergie de la défense; le faux mouvement du 1er corps sur Saint-Amand et Fleurus eût été évité, et quand bien même l'ennemi eût réussi à conserver la position disputée, les pertes éprouvées par l'armée anglaise par cette attaque vigoureuse de toutes les forces réunies que Ney avait sous ses ordres, eussent pu devenir telles qu'elle se serait trouvée dans l'impossibilité de se représenter sur le champ de bataille comme elle le fit deux jours après. Ce fut encore une faute produite par le manque total de réflexion du maréchal Ney, que l'ordre impératif qu'il envoya au commandant en chef du 1er corps, lorsqu'il eut été averti qu'il s'était dirigé sur Ligny et Saint-Amand, au bruit de la terrible canonnade qu'il entendait de ce côté, de rebrousser che-

min sur-le-champ pour venir le rejoindre aux Quatre-Bras, car il était probable qu'il n'y parviendrait pas à temps pour lui être d'aucune utilité[1]; et d'ailleurs, que pouvait-il lui advenir de pire que ce qui lui arriva en effet, c'est-à-dire d'être forcé de reprendre ses positions du matin, après avoir soutenu contre l'armée anglaise une lutte opiniâtre avec des forces inégales sans doute, mais suffisantes pour la tenir en échec pendant toute la journée et l'empêcher de songer à porter aucun secours à l'armée prussienne tandis qu'elle était aux prises avec Napoléon ? C'était là tout ce qu'il pouvait raisonnablement prétendre; car vouloir reconquérir par la force une position qu'il avait dédaigné d'occuper le matin quand elle était à sa disposition, c'était une entreprise aussi absurde qu'inutile, puisque la possession de ce poste ne pouvait être désormais d'aucun avantage pour Napoléon. Le maréchal Ney, s'il avait eu un véritable sentiment de ses devoirs et du rôle qui lui était assigné, aurait donc dû s'applaudir d'avoir rempli, quoiqu'à son insu, les intentions de son chef, et en laissant le comte d'Erlon poursuivre sa route au lieu de le rappeler à lui, il aurait fourni les moyens de rendre la victoire de

1. Il faut cependant convenir qu'en donnant cet ordre, le maréchal Ney fut moins coupable peut-être que son lieutenant en lui obéissant, car il ne pouvait pas savoir précisément à quelle distance se trouvait le 1er corps au moment où il le rappelait à lui; il pouvait le croire encore à Frasne ou dans les environs, et alors il était tout simple de se conformer aux ordres de Napoléon, qui n'avait demandé l'envoi d'un détachement sur Ligny et Saint-Amand que lorsqu'on serait maître des Quatre-Bras et de la chaussée de Namur; mais le comte d'Erlon qui se trouvait presqu'à une portée de canon de l'armée prussienne, qui n'avait que quelques pas à faire pour assurer sa défaite complète, et qui laissa échapper une occasion amenée par un concours de circonstances vraiment providentielles, manqua à la fois de résolution et de discernement, et sa conduite fut sans excuse.

Ligny plus éclatante, plus complète et peut-être décisive pour le reste de la campagne, ce qui était bien autrement important que l'issue plus ou moins brillante d'un combat livré à quelques corps isolés de l'armée anglaise. Mais le maréchal Ney ne voyait jamais que l'ennemi qu'il avait devant lui, le reste n'était rien pour lui, et les grandes combinaisons stratégiques de Napoléon ne pouvaient frapper un esprit aussi étroit et aussi personnel.

L'un des épisodes les plus étranges et demeuré jusqu'ici le plus obscur de cette mémorable journée est certainement la marche excentrique du comte d'Erlon de Gosselies sur Fleurus ; il est donc nécessaire de nous y arrêter encore un moment pour essayer d'y jeter quelque lumière. Napoléon, dans les *Mémoires de Sainte-Hélène*, avait dit : « Les mouvements du 1er corps pendant la journée du 15 sont difficiles à expliquer, » et l'on peut ajouter que les explications qu'a données depuis le comte d'Erlon des motifs qui avaient dirigé sa conduite, ne l'ont rendue ni beaucoup plus claire ni surtout plus excusable. Il avait d'abord paru assez vraisemblable de supposer que le chef du 1er corps, abandonné à lui-même entre Jumet et Gosselies, à trois lieues en arrière des lieux où l'on se battait, sans ordres et sans instructions, s'était de son propre mouvement porté dans la direction de Fleurus et de Saint-Amand au bruit de la forte canonnade que l'on entendait de ce côté. C'est la version qu'avait adoptée Napoléon dans ses mémoires et elle avait été généralement admise par tous les écrivains qui s'étaient occupés depuis lors de l'histoire de la campagne de 1815, lorsque le comte

d'Erlon, dans une lettre adressée en 1829 au prince de la Moskowa, fils aîné du maréchal Ney, et que nous avons déjà eu l'occasion de citer, a donné de sa démarche des motifs tout à fait différents de ceux qu'on lui avait attribués, et semble surtout avoir eu pour but de repousser la responsabilité de toute initiative dans le mouvement qui avait amené son corps d'armée sur le champ de bataille de Ligny dans la journée du 16 juin. Voici comment le comte d'Erlon explique les faits[1]. Il prétend qu'ayant reçu vers *onze heures ou midi* l'ordre du maréchal Ney de faire prendre les armes à son corps d'armée et de le diriger sur Frasne et les *Quatre-Bras* où il recevrait des ordres ultérieurs, il mit *immédiatement* en mouvement son corps d'armée après avoir recommandé au général qui dirigeait la tête de la colonne de *faire diligence*. Quant à lui, ayant pris l'avance pour voir ce qui se passait aux *Quatre-Bras*, où *il lui semblait* que le corps du général Reille était engagé, il avait déjà dépassé le village de Frasne, lorsqu'il fut rejoint par le général Labédoyère, l'un des aides de camp de l'Empereur, qui lui montra une note écrite au crayon, qu'il portait au maréchal Ney et qui enjoignait à ce maréchal de diriger le 1er corps d'armée sur Ligny et Saint-Amand. Le général Labédoyère ajouta qu'il avait déjà donné l'ordre pour ce mouvement, en faisant changer de direction à la colonne qu'il avait rencontrée sur la route, et indiqua au comte d'Erlon le lieu où il pourrait la retrouver. Celui-ci s'était hâté de s'y transporter, après avoir pris

1. Voir à l'Appendice la lettre du comte d'Erlon au prince de la Moskowa.

le soin d'envoyer au maréchal Ney son chef d'état-major, le général Delcambre, pour l'instruire de la nouvelle destination qui lui était donnée, mais le maréchal Ney le lui avait aussitôt renvoyé en lui prescrivant impérativement de revenir sur les Quatre-Bras, où il s'était fortement engagé, comptant sur la coopération de son corps d'armée. Le comte d'Erlon ne pouvant se soustraire à une injonction aussi formelle, et croyant sans doute le maréchal Ney dans le plus grand danger, puisqu'il prenait sur lui de le rappeler malgré la communication qu'il avait dû recevoir des ordres de l'Empereur, n'avait point hésité à obéir et avait ordonné à l'instant à sa colonne de faire contre-marche ; mais malgré toute la diligence qu'on avait pu mettre dans ce mouvement, sa colonne n'avait pu parvenir devant les *Quatre-Bras* qu'à l'approche de la nuit et lorsque le combat était entièrement terminé.

Tel est en résumé le contenu de la lettre du comte d'Erlon au prince de la Moskowa, mais il est impossible, pour peu qu'on ait la plus légère notion des faits, des lieux, des distances et du temps nécessaire pour les parcourir, de ne point reconnaître toutes les invraisemblances de ce récit, qui semble avoir été imaginé par le comte d'Erlon avec la double intention de disculper le maréchal Ney et de se justifier lui-même de la part qui peut lui revenir dans les torts qu'on a justement reprochés à ce maréchal. Le comte d'Erlon affirme qu'il reçut vers *onze* heures ou *midi* l'ordre du maréchal Ney de faire prendre les armes à son corps d'armée et de le porter à Frasne et aux Quatre-Bras, et il ajoute qu'il se mit *immédiatement* en marche ; or, comme nous savons,

quoiqu'il ne le dise pas positivement, que la tête de sa colonne était à Jumet [1] qui n'est guère qu'à un quart de lieue de Gosselies, et qu'il n'y a de Gosselies à Frasne qu'une lieue et demie au plus; elle aurait dû arriver dans ce dernier bourg vers une heure, c'est-à-dire quelques moments après le corps du général Reille et avant qu'aucun engagement eût eu lieu soit à Ligny, soit aux Quatre-Bras. Il y a donc déjà une erreur manifeste dans l'heure que le comte d'Erlon indique pour celle où il aurait quitté Gosselies d'après l'ordre du maréchal Ney; cette heure d'ailleurs est facile à fixer, car il y a à peu près deux lieues d'intervalle depuis Gosselies jusqu'au point où la colonne du comte d'Erlon était parvenue dans la plaine de Fleurus lorsqu'elle fut aperçue par les troupes qui combattaient à Saint-Amand; il était alors *six heures* ou *six heures et demie* environ. En supposant donc qu'elle eût mis *deux* heures à faire le trajet, ce qui est beaucoup pour des troupes qui marchent au bruit du canon, c'est vers *quatre* heures ou *quatre* heures et demie que ces troupes avaient dû quitter Gosselies. Mais comment avaient-elles pu y demeurer si longtemps à faire leurs préparatifs de départ, si elles en avaient véritablement reçu l'ordre depuis onze heures du matin, comme l'assure le comte d'Erlon? Comment le maréchal Ney, assailli par des forces supérieures, n'envoyait-il pas, comme Wellington, aide de camp sur aide de camp, cavalier sur cavalier, pour hâter l'arrivée de son 1er corps et surveiller sa marche? Ce sont là des ques-

1. Voir le passage, extrait de la Notice du général Reille, cité précédemment. (Notes des pages 112 et 116.)

tions difficiles à résoudre et des faits qui resteront toujours inexplicables[1].

Quant à la fiction du général Labédoyère, imaginée évidemment pour la commune justification du comte d'Erlon et du maréchal Ney, elle me paraît aussi maladroite qu'invraisemblable, et l'on peut croire que le nom de cette malheureuse victime de nos troubles politiques n'a été invoqué en cette occasion que parce qu'elle n'était plus là pour qu'on pût en appeler à son témoignage. Comment supposer, en effet, qu'un simple général de brigade, quoique aide de camp de l'Empereur, sans en avoir reçu l'ordre exprès, aurait osé prendre sur lui de changer la direction d'un corps d'armée en marche devant l'ennemi, avant d'en avoir prévenu le commandant de ce corps ou le chef supérieur duquel il dépendait? On se demande ensuite à quelle heure Napo-

1. On peut admettre que le détour que fit le 1er corps en s'avançant dans la plaine de Fleurus au lieu de marcher directement sur Frasne en suivant la chaussée de Charleroi, dut le retarder de *deux heures* environ*. Or, comme il n'arriva qu'à *huit heures et demie* ou *neuf heures* en arrière des Quatre-Bras, ainsi que le dit le général d'Erlon lui-même dans sa relation**; il est évident qu'il n'y serait parvenu que deux heures plus tôt, c'est-à-dire vers *six heures* ou *six heures et demie*, s'il ne s'était point écarté de la route directe, ce qui confirme encore la supposition que nous avons admise, qu'il n'avait quitté Gosselies qu'à quatre heures du soir. Maintenant était-ce par sa propre faute, était-ce par l'ordre du maréchal Ney qu'il était resté cinq heures dans la plus déplorable inaction, quand tout le monde combattait autour de lui? C'est là un fait sur lequel probablement la postérité ne sera jamais complétement édifiée.

* Napoléon a dit dans les *Mémoires de Sainte-Hélène* : « *Ce mouvement ne le retarda que d'une demi-heure;* » mais c'est là évidemment une fausse appréciation des distances. C'est aussi une erreur que de supposer, comme l'a fait M. Charras dans son *Histoire de la Campagne de* 1815, que les troupes du comte d'Erlon s'étaient assez approchées de Saint-Amand pour distinguer les numéros de régiments inscrits sur les gibernes des soldats prussiens. Le fait est qu'au point où elle commença son mouvement rétrograde, la colonne du comte d'Erlon était encore à trois kilomètres au moins en arrière de Saint-Amand et à une lieue et demie de Frasne, ce que je puis attester pour l'avoir vu, et ce que confirme d'ailleurs son arrivée devant la position des Quatre-Bras, à *neuf heures* du soir.

** Voir à l'Appendice la lettre du comte d'Erlon au prince de la Moskowa.

léon aurait-il écrit ou dicté cette note au crayon dont Labédoyère était porteur? Ce ne pouvait être que postérieurement à la lettre du major général au maréchal Ney, écrite sur le champ de bataille de Ligny et portée par le colonel Forbin-Janson, puisque sans cela il aurait été fait dans cette lettre quelque allusion à l'ordre porté par le général Labédoyère, soit pour le confirmer, soit pour le modifier dans quelqu'une de ses parties. Or, il n'en est nullement question dans cette lettre, ni dans aucune des précédentes du maréchal Soult ; d'un autre côté, si le général Labédoyère était parti de Ligny après le colonel Forbin-Janson, qui n'a quitté le champ de bataille qu'à trois heures un quart, deux heures n'auraient pas suffi pour que le corps du comte d'Erlon, après avoir été rejoint par le général entre Gosselies et Frasne, effectuât son changement de direction et pût arriver entre cinq et six heures, comme il le fit en effet, en vue de Fleurus et de Saint-Amand. Jamais d'ailleurs Napoléon n'a demandé au maréchal Ney de lui envoyer l'un de ses corps d'armée tout entier, mais seulement un détachement composé d'une ou deux divisions d'infanterie [1], avec deux mille hommes de cavalerie et une trentaine de pièces de canon, envoi subordonné d'ailleurs à la prise de possession des Quatre-Bras, qui couvraient la route de Namur à Nivelles,

1. Napoléon, dans les *Mémoires de Sainte-Hélène*, tome IX, page 92, a donné lui-même la composition de ce détachement tel qu'il l'entendait. Sa force effective : infanterie, cavalerie et artillerie, devait être de 10,854 hommes, avec 28 bouches à feu. Ce détachement fait, il devait rester encore au maréchal Ney 31,352 hommes et 80 bouches à feu, ce qui aurait pu lui suffire pour se maintenir dans la position des Quatre-Bras contre toutes les forces de l'armée anglaise, s'il l'eût occupée avant midi.

que ce détachement devait suivre. Enfin, si Napoléon avait appelé lui-même le corps entier du comte d'Erlon sur le champ de bataille de Ligny, comment expliquerait-on sa surprise et son mécontentement connus de toute l'armée, lorsqu'il le vit paraître dans la plaine de Fleurus? Comment ne lui aurait-il pas ensuite donné l'ordre formel de marcher sur Saint-Amand, lorsqu'on le vit tout à coup faire volte-face et s'éloigner en prenant la direction des Quatre-Bras au moment même où son intervention pouvait décider du sort de la journée? Comment le comte d'Erlon, d'ailleurs, aurait-il obéi si aisément, dans la situation où il se trouvait, aux injonctions du maréchal Ney, qui était à deux lieues de lui et ne pouvait juger que des événements qui se passaient sous ses yeux, s'il avait cru sa responsabilité à couvert par la communication qu'il aurait reçue des volontés formelles de Napoléon? Dans tous les récits de la journée du 16 juin émanés de Sainte-Hélène, l'Empereur a toujours qualifié de *faux mouvements* la marche du 1er corps de Gosselies sur Saint-Amand, et ensuite sa contre-marche précipitée de Saint-Amand sur les Quatre-Bras; aurait-il pu blâmer aussi sévèrement un mouvement qu'il aurait ordonné lui-même, ou une erreur dont il aurait été la première cause? Encore une fois, dans la pensée de Napoléon, le 1er corps devait être depuis le matin réuni à Frasne avec le 2e corps, pour coopérer avec lui à l'attaque des Quatre-Bras, et ce n'est qu'après s'être solidement établi dans la position que le maréchal Ney devait lancer sur les derrières de l'armée prussienne le détachement qui lui était demandé, et voilà pourquoi l'apparition inattendue du

corps du comte d'Erlon, dans une direction toute différente de celle qu'il aurait dû suivre, en lui montrant qu'aucun de ses ordres n'avait été exécuté ou qu'ils avaient été mal compris, lui causa autant d'humeur que de surprise.

De toute cette discussion il résulte, comme une vérité géométrique résulte d'une démonstration mathématique, que l'explication tardive que le comte d'Erlon a donnée de sa conduite dans la journée du 16 juin, ne peut être qu'une fable maladroite imaginée après coup pour excuser ses fautes et pallier celles plus graves encore du maréchal Ney. Ainsi se trouve pleinement confirmée la supposition admise par Napoléon que le comte d'Erlon s'était porté de Gosselies sur Fleurus de son propre mouvement et sans avoir reçu aucun ordre de son chef supérieur. Seulement pourrait-on inférer de ses aveux même, en les dépouillant de tout ce qui semble contraire à la raison et à la vraisemblance, que c'est la rencontre qu'il fit sur sa route d'un des nombreux émissaires expédiés du champ de bataille de Ligny au maréchal Ney, et la communication qui lui fut donnée de l'ordre de l'Empereur d'envoyer un détachement de ses troupes sur les derrières de l'armée prussienne, qui le décidèrent à changer de direction et à se porter au canon de Napoléon au lieu de continuer à marcher sur les Quatre-Bras, comme il en avait reçu l'ordre [1].

1. Il me paraît évident que cette dépêche, dont le comte d'Erlon reçut communication tandis qu'il se rendait de Gosselies à Frasne, était celle datée du champ de bataille de Ligny, *à trois heures un quart*, et dont le colonel Forbin-Janson était porteur, parce que le major général recommande dans cette lettre au maréchal Ney de diriger *sur les hauteurs de Bry et de Saint-Amand*, le détachement qu'il doit envoyer, et que ce

Cette infraction aux lois de la discipline militaire était blâmable, sans doute, et l'on conçoit les efforts du comte d'Erlon pour en rejeter sur le général Labédoyère la responsabilité, mais il fit une faute plus grande encore lorsqu'ayant été atteint par le général Delcambre, son chef d'état-major, qu'il avait envoyé au maréchal Ney pour l'instruire de la nouvelle direction qu'il avait prise, il obéit passivement à l'injonction que lui adressait le maréchal de le rejoindre sur-le-champ devant la position des Quatre-Bras. Il devait calculer qu'à la distance où il se trouvait, et que le maréchal ne pouvait connaître, il était trop tard pour qu'il pût arriver à temps à son secours, et que se trouvant en ce moment, par un hasard providentiel, en vue des deux armées aux prises, il n'avait que quelques pas à faire pour décider à l'instant la victoire en notre faveur. Ayant donc désobéi une première fois, il fallait persévérer dans la désobéissance ou s'exposer à tout perdre par une fai-

sont précisément les points de direction indiqués par le comte d'Erlon au général Durutte, qui commandait l'une de ses divisions et qui marchait en tête de sa colonne. Le colonel Forbin-Janson, parti de Ligny à trois heures et demie, dut rencontrer la colonne du comte d'Erlon sur la chaussée de Charleroi, entre Gosselies et Frasne, vers *quatre heures et demie*, ce qui prouve encore une fois qu'il devait être près de *quatre* heures lorsque le 1er corps avait quitté Gosselies, et non pas *onze* heures ou *midi*, comme l'a affirmé le comte d'Erlon*.

* Le général Reille, dans sa narration des événements de la campagne de 1815, que nous avons déjà eu l'occasion de citer, confirme pleinement les suppositions précédentes. Voici comment il s'exprime : « Il paraît que le comte d'Erlon, commandant le 1er corps d'armée, reçut, entre Gosselies et Frasne, communication d'une dépêche au maréchal Ney, par laquelle l'Empereur demandait la marche d'un corps de troupes sur la droite de l'armée prussienne, et qu'en conséquence le comte d'Erlon crut devoir prendre cette direction, mais que le maréchal, qui était fortement engagé, rappela à lui ce général. Il n'arriva en avant de Frasne qu'à *neuf* heures du soir pour relever aux avant-postes les troupes du 2e corps, qui passèrent en seconde ligne, C'est principalement, ajoute le général Reille, à cette double marche qui a neutralisé pour la journée le 1er corps d'armée, que l'on doit de n'avoir pas enlevé la position des Quatre-Bras, ou, ce qui eût été bien plus avantageux, de ne pas fournir les moyens d'obtenir un succès plus prompt, plus considérable et moins chèrement acheté, sur l'armée prussienne en prenant sa droite à revers. »

blesse irréfléchie ; malheureusement le comte d'Erlon manqua de résolution et de coup-d'œil militaire ; *le salut de la France était entre ses mains*, selon l'énergique expression de Napoléon, et il le laissa échapper; indécis et sans énergie, comme tous les hommes de cette époque, il se contenta de laisser derrière lui, en se retirant, pour maintenir les communications entre le centre et l'aile droite de l'armée, une de ses divisions, la division Durutte [1], qui erra pendant toute la soirée dans la plaine de Fleurus, sans amener aucun résultat. Le comte d'Erlon ne rejoignit le maréchal Ney que sur les neuf heures du soir, et lorsque le canon avait cessé de retentir aux Quatre-Bras et à Ligny : s'il avait marché directement de Gosselies snr Frasne, il serait arrivé aux Quatre-Bras vers six heures, et à temps encore pour en déloger l'armée anglaise, ou du moins pour lui faire subir des pertes assez considérables pour rendre impossible, peut-être, la bataille de Waterloo, qu'elle livra le surlendemain, et s'il se fût avancé seulement de quelqnes centaines de toises de plus dans la direction de Saint-Amand, qu'il avait prise sous ses propres inspirations, il aurait contribué infailliblement dans les champs de Fleurus à l'anéantissement complet de l'armée prussienne. Le parti qu'il prit, comme tous les partis mitoyens, entre l'énergie et la faiblesse, fut de tous ceux qu'il pouvait suivre le plus mal raisonné et le plus fatal au triomphe de nos armes.

1. Voir la relation des mouvements de la 4ᵉ division du 1ᵉʳ corps, par le général Durutte, citée dans les documents publiés par le duc d'Elchingen, nº XXIV, et celle du général Reille, commandant du 2ᵉ corps, nº XX.

C'est ainsi que dans cette courte campagne l'impéritie de quelques chefs fit échouer les plus belles combinaisons de Napoléon et l'empêcha de profiter des occasions que la fortune semblait avoir disposées elle-même pour en assurer le succès.

Blücher, en venant audacieusement lui présenter la bataille avant d'avoir réuni toutes les divisions de son armée, et lorsqu'une habile manœuvre l'avait privé de la coopération des Anglais, sur lesquels il avait compté, lui avait offert, pour le vaincre et l'anéantir, l'un de ces concours de circonstances que la Providence réunit rarement deux fois pendant la durée d'une campagne, malheureusement il n'avait plus pour en profiter, comme aux beaux jours de ses glorieux débuts, ces généraux jeunes, intrépides, doués surtout d'une confiance sans bornes dans son génie et dans sa fortune; l'âge les avait rendus timides, indécis, réservés. Il fallait lutter à la fois contre un ennemi actif, habile, vigilant, et contre les fautes nées des défaillances de l'âge, d'une prudence sénile, ou de l'égoïsme qui arrête tout élan généreux : la tâche était trop grande et le génie même de Napoléon y devait succomber.

APPENDICE

AU CHAPITRE II

PIÈCES HISTORIQUES

APPENDICE

AU CHAPITRE II

PIÈCES HISTORIQUES

---

§ 1. Lettre du major général au comte d'Erlon, datée de Charleroi (*dix heures du soir*).

§ 2. Lettre du chef d'état-major de la 3e division du 1er corps au général commandant la 1re brigade de cette division.

§ 3. Lettre du major général au maréchal Ney, datée de Charleroi.

§ 4. Ordre de mouvement envoyé par le major général au maréchal Ney, pour la journée du 16.

§ 5. Ordre de mouvement pour la journée du 16, envoyé par le major général au maréchal Grouchy.

§ 6. Lettre de l'Empereur au maréchal Ney, portée par le général Flahaut (pour mémoire).

§ 7. Lettre de l'Empereur au maréchal Grouchy, datée de Charleroi, huit heures du matin.

§ 8. Lettre du général comte Reille au maréchal Ney.

§ 9. Ordre du maréchal Ney au général comte Reille, commandant le 2e corps d'armée.

§ 10. Rapport du comte de Valmy au maréchal Ney (16 juin 1815).

§ 11. Lettre du comte d'Erlon au prince de la Moskowa (1829).

PIÈCES HISTORIQUES

---

§ 1

Lettre du major général au comte d'Erlon, commandant en chef le 1er corps d'armée.

Charleroi, 15 juin 1815 (dix heures du soir).

« Monsieur le comte, l'intention de l'Empereur est que vous ralliez votre corps sur la rive gauche de la Sambre, *pour joindre le 2e corps à Gosselies* d'après les ordres que vous donnera à ce sujet M. le maréchal prince de la Moskowa.

« Ainsi vous rappelerez les troupes que vous avez laissées à *Thuin, Solre et environs;* vous devrez cependant avoir toujours de nombreux partis sur votre gauche pour éclairer la route de *Mons.*

« Le maréchal d'empire, major général,
« Duc de Dalmatie. »

Cette lettre montre assez toute la sollicitude de l'Empereur pour la prompte réunion des deux corps d'armée de l'aile gauche, réunion qu'il regardait comme la base du succès de toutes ses opérations. Les soins que prend ici le commandant en chef tombaient nécessairement dans les attributions du maréchal Ney, mais aucun document ne prouve qu'il ait pressé d'aucune manière la marche trop lente du comte d'Erlon, et la réunion des deux corps d'armée qui, d'après les ordres de l'Empereur, aurait dû s'effectuer à *Gosselies*, le 18, à *six* heures du matin, n'eut lieu en réalité qu'en arrière des *Quatre-Bras*, à *huit* heures et *demie* du soir!

§ 2

Ordre de mouvement adressé par l'adjudant commandant, chef d'état-major de la 3e division du 1er corps, au général Noguès, commandant la 1re brigade de cette division.

La pièce suivante est évidemment une conséquence de la lettre précédente.

Quartier général à Marchienne-au-Pont,
16 juin (trois heures du matin).

« D'après l'intention du général en chef, le lieutenant général me charge de vous inviter à faire partir de suite votre brigade pour être rendue à *six* heures du matin, et ***plus tôt s'il était possible***, à ***Gosselies***.

« L'adjudant commandant, chef d'état-major.

« CH. D'ARSONVAL. »

« *P.-S.* La 2e brigade reste ici jusqu'à l'arrivée de la première division, pour se rendre ensemble à la même destination. »

Cet ordre, dont l'original se trouve dans les cartons du dépôt de la guerre, montre que conformément aux intentions de l'Empereur, le 1er corps devait avoir fait sa jonction avec le 2e corps à Gosselies avant *six heures du matin,* et que rien, par conséquent, ne s'opposait à ce que le maréchal Ney ne les fît agir simultanément dès ce moment.

§ 3

Lettre du major général au maréchal Ney.

Charleroi, le 16 juin 1815 (six heures du matin probablement).

« Monsieur le maréchal, l'Empereur vient d'ordonner à M. le comte de Valmy, commandant le 3e corps de cavalerie, de le réunir et de le diriger sur Gosselies, où il sera à votre disposition.

« L'intention de Sa Majesté est que la cavalerie de la garde, qui a été portée sur la route de Bruxelles, reste en arrière et rejoigne le restant de la garde impériale; mais, pour qu'elle ne fasse pas de mouvement rétrograde, vous pourrez, après l'avoir fait remplacer sur la ligne, la laisser un peu en arrière où il lui sera envoyé des ordres dans le mouvement de la journée. M. le général Lefebvre-Desnouettes enverra, à cet effet, un officier pour prendre des ordres.

« Veuillez m'instruire *si le 1er corps a opéré son mouvement*[1] et quelle est, ce matin, la position exacte des 1er et 2e corps d'armée, et des deux divisions de cavalerie qui y sont attachées, en me faisant connaître ce qu'il y a d'ennemis devant vous et ce qu'on a appris.

« Le major général,
« Duc de Dalmatie. »

1. Le mouvement sur Gosselies ordonné par la lettre précédente datée de Charleroi, 15 juin, dix heures du soir.

§ 4

Le major général au maréchal Ney. Ordre de mouvement pour la journée du 16.

Charleroi, le 16 juin 1815 (sept heures du matin probablement).

« Monsieur le maréchal, l'Empereur ordonne que *vous mettiez en marche* les 2e et 1er corps d'armée, ainsi que le 3e corps de cavalerie, qui a été mis à votre disposition pour les diriger sur l'intersection des chemins dits des *Trois-Bras* (route de Bruxelles), où vous leur ferez prendre position, et vous porterez en même temps des reconnaissnnces, aussi avant que possible, sur la route de *Bruxelles*, et sur celle de *Nivelles*, d'où probablement l'ennemi s'est retiré [1].

« S. M. désire que s'il n'y a pas d'inconvénient, vous établissiez une division avec de la cavalerie à Genappe, et elle ordonne que vous portiez une autre division du côté de *Marbais*, pour couvrir l'espace entre *Sombref* et les *Trois-Bras*. Vous placerez, près de cette division, la division de cavalerie de la garde impériale, commandée par le général Lefebvre-Desnouettes ainsi que le 1er régiment de hussards, qui a été détaché hier vers *Gosselies*.

« Le corps qui sera à *Marbais* aura aussi pour objet d'appuyer les mouvements de M. le maréchal Grouchy sur *Sombref* et

1. Cet ordre a dû parvenir au maréchal Ney à Fraane, vers neuf heures, c'est-à-dire deux heures avant celui expédié par Napoléon lui-même et dont le général Flahaut était porteur. Il n'en est cependant fait mention ni dans la notice du général Reille, ni dans aucun document émané du maréchal ou de son état-major.

de vous soutenir à la position des *Trois-Bras*, si cela devenait nécessaire. Vous recommanderez au général qui sera à Marbais, de bien s'éclairer sur toutes les directions, particulièrement sur celles de *Gembloux* et de *Wavre*.

« Si cependant la division Lefebvre-Desnouettes est trop engagée sur la route de Bruxelles, vous la laisseriez et vous la remplaceriez au corps qui sera à Marbais par le 3e corps de cavalerie aux ordres de M. le comte de Valmy et par le 1er régiment de hussards.

« J'ai l'honneur de vous prévenir que l'Empereur va se porter sur *Sombref*, où, d'après les ordres de Sa Majesté, M. le maréchal Grouchy doit se diriger avec les 3e et 4e corps d'infanterie et les 1er, 2e et 4e corps de cavalerie. M. le maréchal Grouchy fera occuper *Gembloux*.

« Je vous prie de me mettre de suite à même de rendre compte à l'Empereur de vos dispositions pour exécuter l'ordre que je vous envoie, ainsi que de tout ce que vous aurez appris sur l'ennemi.

« Sa Majesté me charge de vous recommander de prescrire aux généraux commandant les corps d'armée, de faire réunir leur monde et rentrer les hommes isolés, de faire maintenir l'ordre le plus parfait dans la troupe et de rallier toutes les voitures d'artillerie et les ambulances qu'ils auraient pu laisser en arrière.

« Le maréchal d'empire, major général,
« DUC DE DALMATIE. »

La dépêche précédente prescrivant au maréchal Ney de porter ses deux corps d'armée et la division de cavalerie du comte de Valmy sur la position des *Quatre-Bras*, on en a conclu que l'ordre *verbal* ou *écrit* d'occuper cette position ne lui avait pas été donné auparavant, et que par conséquent les récits qui supposent que cet ordre lui a été communiqué dès la veille à Charleroi où dès les premières heures de la journée du 16 sont inexacts [1]; mais c'est là une conclusion tout à fait erronée ; on voit au contraire, en relisant avec attention l'ordre de mouvement du major général que le maréchal Soult ainsi

1. Voir les Documents publiés par le duc d'Elchingen en 1840, p. 29.

que Napoléon supposent que si le maréchal Ney n'a pas occupé la position dès la veille au soir, comme il en avait reçu l'ordre, il y est maintenant parfaitement établi, et qu'il lui est seulement recommandé d'y réunir sur-le-champ la totalité de ses forces pour être en mesure de se porter en avant au premier signal qui lui sera donné. En effet, le major général, après avoir dit : « *Placez la division de cavalerie de la garde près de la division d'infanterie qui doit occuper Marbais, etc.*, » ajoute : « *Si cependant la division Lèfebvre-Desnouettes est trop engagée sur la route de Bruxelles, vous la laisserez et vous la remplacerez au corps qui sera à Marbais par le* 3e *corps de cavalerie, etc.* » Ce qui suppose que cette division a dépassé les *Quatre-Bras* où aboutit la chaussée de Namur, et que la position par conséquent est occupée par les avant-gardes du maréchal Ney. Cette explication répond d'une manière péremptoire à ceux qui ont prétendu que Napoléon savait parfaitement pendant toute la matinée du 16 que la position des *Quatre-Bras* était restée au pouvoir de l'ennemi et que ses ordres, si impératifs et si souvent renouvelés au maréchal Ney, n'avaient point été exécutés.

§ 5

Le major général au maréchal Grouchy. Ordre de mouvement pour la journée du 16.

Charleroi, le 16 juin 1815 (sept heures du matin probablement).

« Monsieur le maréchal, l'Empereur ordonne que vous vous mettiez en marche avec les 1er, 2e et 4e corps de cavalerie, et que vous les dirigiez sur Sombref, où vous prendrez position. Je donne pareil ordre à M. le lieutenant général Vandamme, pour le 3e corps d'infanterie, et à M. le lieutenant général Gérard, pour le 4e corps, et je préviens ces deux généraux qu'ils sont sous vos ordres et qu'ils doivent vous envoyer immédiatement des officiers pour vous instruire de leur marche

et prendre des instructions. Je leur dis, cependant, que lorsque Sa Majesté sera présente, ils pourront recevoir d'elle des ordres directs et qu'ils devront continuer de m'envoyer les rapports de service et les états de situation qu'ils ont habitude de me fournir.

« Je préviens aussi M. le général Gérard que dans ses mouvements sur Sombref, il doit laisser la ville de Fleurus à gauche afin d'éviter l'encombrement. Ainsi vous lui donnerez une direction pour qu'il marche d'ailleurs bien réuni, à portée du 3e corps, et soit en mesure de concourir à l'attaque de Sombref, si l'ennemi fait résistance.

« Vous donnerez aussi des instructions en conséquence à M. le lieutenant général comte Vandamme.

« J'ai l'honneur de vous prévenir que M. le comte de Valmy a reçu ordre de se rendre à Gosselies, où, avec le 3e corps de cavalerie, il sera à la disposition de M. le prince de la Moskowa.

« Le 1er régiment de hussards rentrera au 1er corps de cavalerie dans la journée. Je prendrai à ce sujet les ordres de l'Empereur. J'ai l'honneur de vous prévenir que M. le maréchal prince de la Moskowa *reçoit l'ordre de se porter avec le* 1er *et le* 2e *corps d'infanterie et le* 3e *de cavalerie à l'intersection des chemins dits* des *Trois-Bras*[1], sur la route de Bruxelles, et qu'il détachera un fort corps à Marbais pour se lier avec vous sur *Sombref* et seconder au besoin vos opérations.

« Aussitôt que vous vous serez rendu maître de Sombref, il faudra envoyer une avant-garde à *Gembloux* et faire reconnaître toutes les directions qui aboutissent à *Sombref*, particulièrement la grande route de Namur, en même temps que vous établirez vos communications avec M. le maréchal Ney.

« La garde impériale se dirige sur Fleurus.

« Le maréchal d'empire, major général,

« DUC DE DALMATIE. »

1. Cette phrase prouve que l'ordre donné au maréchal Ney d'occuper la position des Quatre-Bras avec toutes ses forces, avait été expédié avant celui du maréchal Grouchy, et qu'il avait dû le recevoir à Frasne, qui est à peu près à même distance de Charleroi que Fleurus, *avant neuf heures*, qui est l'heure à laquelle le maréchal Grouchy reçut le sien.

§ 6

Lettre de l'Empereur au maréchal Ney (portée par le général Flahaut).

Charleroi, le 16 juin 1815 (huit heures du matin).

Nous ne faisons que citer ici pour mémoire cette dépêche qui a été tout entière rapportée dans le texte. (V. p. 65).

L'Empereur, pour mieux fixer l'attention du maréchal Grouchy, avait jugé à propos de corroborer les instructions du major général par une lettre de sa main et l'envoi de l'un de ses aides de camp, comme il l'avait fait pour le maréchal Ney. Il n'est pas inutile de reproduire ici cette dépêche, parce qu'elle ajoute quelques nouveaux détails à ceux contenus dans la dépêche adressée au prince de la Moskowa, qui font mieux connaître encore quels étaient les projets de Napoléon au commencement de la journée du 16.

§ 7

Lettre de l'Empereur au maréchal Grouchy.

Charleroi, le 16 juin 1815 (neuf heures du matin probablement).

« Mon cousin, je vous envoie Labédoyère, mon aide de camp, pour vous porter la présente lettre. Le major général a dû vous faire connaître mes intentions; mais comme il a des officiers mal montés, mon aide de camp arrivera peut-être avant. Mon intention est que, comme commandant de l'aile droite, vous preniez le commandement du 3e corps que commande le général Vandamme, du 4e que commande le général Gérard, des corps de cavalerie que commandent les généraux Pajol, Milhaud et Excelmans, ce qui ne doit pas faire loin de cinquante mille hommes. Rendez-vous avec cette aile droite sur Sombref. Faites partir en conséquence *de suite* les corps des généraux Pajol, Milhaud, Excelmans et Vandamme, et *sans vous arrêter*, continuez votre mouvement sur Sombref. Le 4e corps, qui est au *Châtelet*, reçoit directement l'ordre de se rendre à *Sombref*, sans passer par Fleurus. Cette observation est importante, parce que je porte mon quartier général à Fleurus et qu'il faut éviter les encombrements. Envoyez de suite un officier au général Gérard pour lui faire connaître votre mouvement et qu'il exécute le sien de suite. Mon intention est que tous les généraux prennent directement vos ordres; ils ne prendront les miens que lorsque je serai présent.

« Je serai entre *dix et onze* heures à *Fleurus* : je me rendrai à *Sombref*, laissant ma garde, infanterie et cavalerie, à *Fleurus;* je ne la conduirais à *Sombref* qu'en cas qu'elle fût nécessaire.

Si l'ennemi est à *Sombref*, je veux l'attaquer, *je veux même l'attaquer à Gembloux et m'emparer de cette position*, mon intention étant, après avoir occupé ces deux positions, de partir cette nuit et d'opérer avec mon aile gauche, que commande le maréchal Ney, sur les Anglais. *Ne perdez donc pas un moment, parce que plus vite je prendrai mon parti, mieux cela vaudra pour la suite de mes opérations* [1].

« Je suppose que vous êtes à Fleurus; communiquez constamment avec le général Gérard, afin qu'il puisse vous aider pour attaquer *Sombref*, s'il était nécessaire. La division Girard est à portée de Fleurus [2], n'en disposez point à moins de nécessité absolue, parce qu'elle doit marcher toute la nuit. Laissez aussi ma jeune garde et toute son artillerie à Fleurus. Le comte de Valmy, avec ses deux divisions de cuirassiers, marche sur la route de Bruxelles. Il se lie avec le maréchal Ney, pour contribuer à l'opération de ce soir, à l'aile gauche. Comme je l'ai dit, je serai de *dix à onze heures* à Fleurus [3]. Envoyez-moi des rapports sur tout ce que vous apprendrez; veillez à ce que la route de Fleurus soit libre. Toutes les données que j'ai sont que les Prussiens ne peuvent pas nous opposer plus de *quarante mille hommes*.

« NAPOLÉON. »

1. Cette phrase répond au reproche souvent adressé à Napoléon d'avoir mis de la lenteur dans ses opérations pendant la matinée du 16 juin. On voit qu'il n'est arrêté au contraire que par la nécessité de donner aux troupes le temps indispensable pour effectuer les mouvements ordonnés.

2. Le maréchal Grouchy, en effet, dit qu'en visitant ses avant-postes vers *sept* heures du matin, il avait trouvé Fleurus évacué par l'ennemi et l'avait fait aussitôt occuper par sa cavalerie.

3. A *Wagnée*, quatre kilomètres à l'ouest de *Fleurus*.

§ 8

Lettre du général Reille au maréchal Ney.

Gosselies, le 16 juin 1815 (dix heures et un quart du matin).

« Monsieur le maréchal, j'ai l'honneur d'informer Votre Excellence du rapport que me fait faire verbalement le général Girard, par un de ses officiers.

« L'ennemi continue à occuper Fleurus par de la cavalerie légère qui a des vedettes en avant; l'on aperçoit deux masses ennemies venant par la route de Namur et dont la tête est à la hauteur de Saint-Amand; elles se sont formées peu à peu et ont gagné quelque terrain à mesure qu'il leur arrivait du monde; on n'a pu juger de leur force à cause de l'éloignement. Cependant ce général pense que chacune pouvait être de six bataillons en colonne par bataillons. On apercevait des mouvements de troupe derrière.

« M. le lieutenant-général Flahaut *m'a fait part des ordres qu'il portait à Votre Excellence; j'en ai prévenu M. le comte d'Erlon afin qu'il puisse suivre mon mouvement*. J'aurais commencé le mien sur Frasne aussitôt que les divisions auraient été sous les armes, mais, d'après le rapport du général Girard, je tiendrai les troupes prêtes à marcher en attendant les ordres de Votre Excellence, et comme ils pourront me parvenir très-vite, *il n'y aura que très-peu de temps de perdu.*

« J'ai envoyé à l'Empereur l'officier qui m'a fait le rapport du général Girard.

« Je renouvelle à Votre Excellence l'assurance de mon respectueux dévouement.

« Le général en chef du 2e corps,
« COMTE REILLE. »

Cette lettre donne lieu à plusieurs réflexions. On voit d'abord que les renseignements donnés par le comte Reille à son maréchal sont complétement inexacts : au moment où il écrivait nous étions depuis *deux* heures maîtres de *Fleurus*, ce qui pouvait être vrai entre sept et huit heures du matin ne l'était plus entre dix et onze[1]. Cette lettre établit ensuite d'une manière irréfragable qu'avant *dix* heures le général Flahaut avait passé à Gosselies; la lettre de l'Empereur avait donc dû parvenir avant *onze* heures entre les mains du maréchal Ney, comme nous l'avons avancé dans le texte. Le général Reille avait l'ordre, comme il l'a dit dans sa notice, d'exécuter *sur-le-champ* et sans attendre l'avis du maréchal, les ordres de mouvement qu'il recevrait du quartier général, il aurait donc dû à l'instant même se mettre en marche sur Frasne, où il serait parvenu *avant onze heures et demie* au plus tard, mais il prit sur lui de désobéir et son arrivée fut retardée de plus d'*une* heure dans un moment où chaque minute était précieuse. Enfin, il avait fait avertir, dit-il, le comte d'Erlon qui devait *immédiatement* suivre son mouvement, des ordres de l'Empereur, et tout porte à croire, cependant, que celui-ci ne quitta pas Jumet avant *trois* heures du soir. Est-ce là du zèle? Est-ce là de la diligence? Que penser de la surveillance exercée par le maréchal Ney sur ses lieutenants qui agissent ainsi à leur tête, et que devenaient les grands desseins de Napoléon avec de pareils auxiliaires?

1. On lit, en effet, dans la notice publiée par le général Reille sur les mouvements du 2e corps, que l'officier de cavalerie envoyé par le général Girard était arrivé à Gosselies avant neuf heures du matin, et avait été immédiatement dirigé sur le quartier général. (Voir le texte, page 71.)

§ 9

Ordre du maréchal Ney à M. le comte Reille, commandant le 2e corps.

Frasne, le 16 juin 1815 (sans indication d'heure, onze heures et demie probablement.)

« Conformément aux instructions de l'Empereur, le 2e corps se mettra en marche *de suite* pour aller prendre position, la cinquième division *en arrière de Genappe sur les hauteurs qui dominent cette ville*, la gauche appuyée à la grande route. Un bataillon ou deux couvriront tous *les débouchés en avant* sur la route de Bruxelles. Le parc de réserve et les équipages de cette division resteront avec la seconde ligne.

« La neuvième division suivra les mouvements de la cinquième et viendra prendre position en seconde ligne sur les hauteurs, à droite et à gauche, du village de *Banterlet.*

« Les sixième et septième divisions, à l'embranchement des Quatre-Bras où sera votre quartier général.

« Les trois premières divisions du comte d'Erlon viendront prendre position à *Frasne;* la division de droite s'établira à *Marbais* avec la deuxième division de cavalerie légère du général Piré; la première couvrira votre marche et vous éclairera sur Bruxelles et sur vos deux flancs. Mon quartier à *Frasne*.

« Deux divisions du comte de Valmy, s'établiront à *Frasne* et à *Liberchies*. Les divisions de la garde des généraux Lefebvre-

Desnouettes et Colbert resteront dans leur position actuelle de *Frasne.*

« Pour le maréchal, prince de la Moskowa,

« Le colonel, premier aide de camp,

« HEYMÈS. »

Quoique cet ordre n'ait reçu, et n'ait pu recevoir, à l'heure tardive à laquelle il était donné, aucune exécution, nous avons cru nécessaire de le rapporter pour montrer à quelle divagation d'esprit le maréchal Ney était livré. Après être resté, depuis la veille, dans une complète inaction, il se réveille tout à coup comme un extravagant ; il envoie l'une de ses divisions à *Genappe*, l'autre à *Marbais*, sans s'embarrasser davantage de la position des *Quatre-Bras*, par laquelle il faut passer et qu'il doit savoir occupée maintenant par des forces imposantes; il n'ordonne aucune surveillance sur la route de Nivelles par laquelle il doit voir, à chaque instant, arriver de nouvelles troupes ennemies qui couperaient ses communications avec la division qu'il pousse sur *Genappe*, si elle avait la possibilité de s'avancer jusque-là... Mais tout cela serait fou, s'il n'était évident que cet ordre insensé n'a été imaginé que pour paraître se conformer aux instructions de Napoléon et tromper la surveillance du général Flahaut, et que le maréchal Ney, en le traçant, savait, tout le premier, qu'il n'était susceptible d'aucune suite sérieuse.

§ 10

Rapport du comte de Valmy, commandant le 3e corps de cavalerie, au maréchal Ney.

(INÉDIT.)

(L'original, écrit sur un lambeau de papier sale, se trouve dans les cartons du Dépôt de la guerre.)

Près Frasne, le 16 juin 1815 (dix heures du soir.)

« Monsieur le maréchal,

« J'ai exécuté la charge que vous m'avez ordonnée ; j'ai rencontré l'infanterie ennemie placée dans un vallon, au-dessous de ses pièces ; à l'instant, sans laisser aux troupes le temps de réfléchir, je me suis précipité à la tête du 1er escadron du 8e, avec le général Guiton, sur l'infanterie anglo-hanovrienne. Malgré le feu le plus vif de front et de flanc, les deux lignes d'infanterie ont été culbutées, plusieurs carrés enfoncés, le plus grand désordre était dans la ligne ennemie, que nous avons traversée deux ou trois fois. Le succès le plus complet était assuré avec les résultats que nous attendions, si les lanciers nous eussent suivis ; mais les cuirassiers, criblés de coups de fusils, n'ont pu profiter de l'avantage qu'ils avaient obtenu par une des charges les plus résolues et les plus hardies, contre une infanterie qui ne se laisse pas intimider et qui fait son feu avec le plus grand sang-froid, comme à l'exercice. Nous avons pris un drapeau au 69e régiment, qui a été enlevé par les cuirassiers Volgny et Hourise.

La brigade ayant subi une perte énorme, et ne se voyant pas

soutenue, se retira dans le désordre ordinaire en pareille circonstance. Mon cheval a été tué de deux coups de feu, et moi-même ce n'est qu'avec peine que je suis parvenu à m'échapper. Le général Guiton, le colonel Juravapes ont été démontés ainsi que nombre d'officiers et de cuirassiers [1]. J'ai eu le genou et le pied foulés, mais je n'en serai pas moins demain à cheval.

La division Roussel est bivaquée dans la plaine, près de Frasne; la division L'Héritier n'a pas rejoint; je ne sais où lui adresser mes ordres.

Je suis avec respect, etc.

Le comte DE VALMY.

§ 11

Lettre du comte d'Erlon, commandant en chef le 1er corps d'armée, à M. le prince de la Moskowa.

Paris, 9 février 1829.

« Vous me demandez, prince, des renseignements sur les *mouvements* de mon corps d'armée pendant la journée du 16 juin 1815. Je m'empresse de vous les transmettre.

« *Vers onze heures ou midi*, M. le maréchal m'envoya l'ordre de faire prendre les armes à mon corps d'armée et de le diriger sur *Frasne* et les *Quatre-Bras*, où je recevrais des ordres ultérieurs. Mon armée se mit donc en mouvement *immédiatement* après avoir donné l'ordre au général qui commandait la tête

1. On sait que le comte de Valmy effectua sa retraite à pied, en se tenant cramponné de chaque main aux mors des chevaux de deux cuirassiers.

de la colonne *de faire diligence* [1]; je pris l'avance pour voir ce qui se passait aux *Quatre-Bras*, où le corps du général Reille me paraissait engagé. Au delà de Frasne, je m'arrêtai avec les généraux de la garde, où je fus rejoint par le général Labédoyère, qui me fit voir une note au crayon qu'il portait au maréchal Ney et qui enjoignait à ce maréchal de diriger mon corps d'armée sur Ligny [2]. Le général Labédoyère me prévint qu'il avait déjà donné l'ordre pour ce mouvement, en faisant changer de direction à ma colonne, et m'indiqua où je pourrais la rejoindre. Je pris aussitôt cette route et envoyai au maréchal mon chef d'état-major, le général Delcambre, pour le prévenir de ma nouvelle destination. M. le maréchal Ney me le renvoya en me prescrivant impérativement de revenir sur les *Quatre-Bras*, où il était fortement engagé, comptant sur la coopération de mon corps d'armée. Je devais donc supposer qu'il y avait urgence, puisque le maréchal prenait sur lui de me rappeler, quoiqu'il eût reçu la note dont j'ai parlé plus haut.

« J'ordonnai, en conséquence, à la colonne de faire contremarche; mais malgré toute la diligence qu'on a pu mettre dans ce mouvement, ma colonne n'a pu paraître en arrière des Quatre-Bras qu'à l'approche de la nuit.

1. Est-il besoin de rappeler que cette colonne n'apparut un instant qu'à *six* heures du soir sur le champ de bataille de Ligny, et n'arriva qu'à *huit heures et demie* en vue des Quatre-Bras. Si elle était partie de Gosselies entre *onze* heures et *midi*, elle aurait mis huit heures à faire trois lieues; les assertions du général sont donc évidemment inexactes.

2. Il est probable que le nom du général Labédoyère a été substitué ici à dessein à celui du colonel Forbin-Janson, porteur de la lettre dictée par l'Empereur sur le champ de bataille de Ligny et qui contenait ces mots significatifs : « Dites-lui bien que le *sort de la France est entre ses mains*. » C'est sans doute de cette lettre que le général d'Erlon avait pris communication. Ce qui rend cette supposition encore plus vraisemblable, comme je l'ai dit dans le texte, page 136, c'est que dans cette lettre le major général invite le maréchal Ney à diriger son détachement sur les hauteurs de Bry et de Saint-Amand, et que ce sont là précisément les points de direction donnés par le comte d'Erlon au général Durutte, qui marchait en tête de sa colonne. Le reste est de pure invention, imaginé par le chef du 1[er] corps, pour rejeter sur le général Labédoyère, qui n'était plus là pour lui répondre, la responsabilité de ses faux mouvements. (Voir la Notice du général Durutte sur le mouvement de la 4[e] division du 1[er] corps. Documents du duc d'Elchingen).

« Le général Labédoyère avait-il mission pour faire changer la direction de ma colonne avant que d'avoir vu M. le maréchal? *Je ne le pense pas*; mais, dans tous les cas, cette seule circonstance a été cause de toutes les marches et contre-marches qui ont paralysé mon corps d'armée pendant la journée du 16.

« D. COMTE D'ERLON. »

Nous renvoyons à ce qui a été dit dans le texte relativement à toutes les assertions *hasardées* contenues dans cette lettre; nous dirons seulement encore une fois qu'en voulant justifier le maréchal Ney, elle offre de toute sa conduite la critique la plus péremptoire. Ce n'est ni à *onze* heures ni à *midi*, c'était à *six* heures du matin qu'il devait faire prendre les armes à ses deux corps d'armée et les tenir réunis dans les environs de Frasne, où était son quartier général, pour être prêts à agir simultanément au premier signal de Napoléon, s'il ne se croyait pas en mesure de rien entreprendre auparavant. Après avoir donné l'ordre au comte d'Erlon de se porter à *Frasne* et aux *Quatre-Bras* à *onze* heures du matin, il devait surveiller ses mouvements de manière à empêcher qu'il ne s'égarât, en *marches* et *contre-marches*, jusqu'à *huit heures et demie* du soir. Voilà les véritables fautes du maréchal Ney, et dont rien ne peut le disculper; elles furent les premières causes des désastres du reste de la campagne.

CHAPITRE III

JOURNÉE DU 17 JUIN 1815

Nuit du 16 au 17 juin. — Ordres envoyés au maréchal Ney. — Napoléon visite le champ de bataille de Ligny. — Rentrée d'une reconnaissance envoyée aux Quatre-Bras. — Napoléon prend la résolution de marcher contre l'armée anglaise. — Le maréchal Grouchy, à la tête d'une colonne de 36 à 40,000 hommes, est détaché à la poursuite de l'armée prussienne. — Instructions verbales que Napoléon donne à ce maréchal. — Le 6e corps, commandé par le comte de Lobau, la garde, les cuirassiers Milhaud, et toutes les réserves de l'armée, sont dirigés sur Marbais. — Napoléon apprend en y arrivant que Wellington a évacué les Quatre-Bras et se retire sur Bruxelles. — L'armée poursuit son mouvement. — Entrevue de Napoléon et du maréchal Ney sur le champ de bataille des Quatre-Bras. — L'Empereur ordonne de poursuivre, l'épée dans les reins, l'arrière-garde de l'armée anglaise. — Il se porte lui-même à la tête de la colonne. — Paroles remarquables qu'il adresse aux canonniers de sa garde. — Arrivé à la hauteur de Planchenoit, il trouve l'armée anglo-hollandaise rangée en bataille sur la lisière de la forêt de Soigne. — La nuit qui approche le force à remettre l'attaque au lendemain. — Regrets énergiques qu'il exprime à cette occasion. — Opérations de l'aile droite pendant la journée du 17. — Fausses dispositions prises par le maréchal Grouchy. — Lettre remarquable que lui adresse Napoléon avant de quitter le champ de bataille de Ligny. — Désobéissance flagrante, lenteur et mauvais vouloir du général Vandamme. — Après de continuels retards, la colonne de Grouchy arrive à Gembloux à neuf heures du soir. — Elle n'a fait que deux lieues dans cette première journée. — La nuit oblige le maréchal à s'y arrêter. — Conséquences funestes de cette résolution.

Il était nuit close quand le canon avait cessé de se

faire entendre à Ligny, à la fin de la journée du 16. Napoléon, après la bataille, était rentré à Fleurus, où il avait établi son quartier général. Toujours actif et infatigable, il s'était occupé sur-le-champ des moyens de tirer le parti le plus avantageux du succès que la fortune venait d'accorder à ses armes. Si les résultats de la victoire de Ligny n'avaient qu'imparfaitement rempli son attente, cette journée avait du moins réalisé la partie la plus importante de son plan de campagne, si habilement conçu. Elle avait empêché la réunion des deux armées coalisées; le mouvement de notre aile gauche sur les Quatre-Bras avait obligé les généraux alliés à diviser leurs forces et à accepter le combat séparément, seul moyen qu'eût Napoléon pour triompher de leur supériorité numérique; ils allaient désormais se trouver séparés par la Dyle et par les obstacles de toute nature qui défendent ses approches, et il ne s'agissait plus que d'opérer avec assez de promptitude pour les empêcher de se rejoindre. C'était sur l'armée anglaise qu'il était résolu maintenant de faire peser tout son effort; mais avant d'arrêter ses dernières résolutions, il avait besoin d'être instruit d'une manière exacte de la position, des mouvements et des projets de ses adversaires. Il n'avait point encore reçu de nouvelles de ce qui s'était passé à son aile gauche, et il attendait avec impatience le rapport du maréchal Ney. Enfin, vers le milieu de la nuit, le général Flahaut, qui n'avait quitté les Quatre-Bras qu'après le dernier coup de canon tiré sur ce point, rentra au quartier général, et lui raconta tous les détails de ce combat glorieux pour nos armes, mais dont les résultats, comme ceux de la

bataille de Ligny, étaient restés si loin de ses espérances. Il apprit enfin que cette importante position, qni n'avait point été occupée par le maréchal Ney dans la soirée du 15 quand cette occupation aurait été si facile, ne l'avait pas été davantage dans la matinée du 16, et que malgré un combat acharné où Ney avait déployé toute sa valeur accoutumée, elle était encore au pouvoir de l'ennemi. Toujours prompt à prendre son parti, il avait fait aussitôt écrire au chef de son aile gauche pour lui prescrire ce qu'il aurait à faire dans l'une ou l'autre des deux circonstances qui pouvaient se présenter, c'est-à-dire soit que Wellington, instruit de la défaite de Blücher, s'empressât d'évacuer la position des Quatre-Bras, pour se remettre en ligne avec lui, soit qu'il se décidât, et c'est ce qui pouvait arriver de plus favorable aux desseins de Napoléon, à se maintenir opiniâtrement dans cette position pour conserver l'important débouché qui fermait à la fois les routes de Bruxelles et de Nivelles.

Il est nécessaire de reproduire ici ce document parce qu'il fait connaître quels étaient, au commencement de la journée du 17, les projets de l'Empereur, projets qui furent ensuite complétement changés par les circonstances imprévues qui se présentèrent; il contient d'ailleurs l'expression spontanée du jugement qu'il portait sur la conduite du maréchal Ney, jugement qu'on pourrait croire avoir été influencé dans les écrits postérieurs par les événements qui suivirent ou par les ressentiments du malheur [1].

1. C'est ici le lieu d'observer que Napoléon a toujours été plutôt in-

Lettre du major général, duc de Dalmatie au maréchal Ney, prince de la Moscowa.

Fleurus, 17 juin 1815 (vers six heures du matin).

« Monsieur le Maréchal, le général Flahaut, qui arrive à l'instant, fait connaître que vous êtes dans l'incertitude sur le résultat de la journée d'hier [1]. Je crois cependant vous avoir prévenu de la victoire que l'Empereur a remportée. L'armée prussienne a été mise en déroute, et le général Pajol est à *sa poursuite sur les routes de Namur et de Liége*. Nous avons déjà plusieurs milliers de prisonniers et trente pièces de canon. Nos troupes se sont bien conduites ; une charge de six bataillons de la garde, des escadrons de service et de la division de cavalerie du général Delort a percé la ligne ennemie, porté le plus grand désordre dans ses rangs et enlevé la position.

« L'Empereur se rend au moulin de Bry, où passe la grande route qui conduit de Namur aux Quatre-Bras ; il n'est donc pas possible que l'armée anglaise puisse agir devant vous. Si cela était, l'Empereur marcherait di-

dulgent que sévère dans ses jugements envers ses généraux, et dans ses écrits il tend plutôt à diminuer leurs fautes qu'à les aggraver. C'est donc dans l'expression spontanée de ses premières impressions qu'il faut chercher sa véritable opinion.

1. L'incrédulité du maréchal Ney sur les résultats de la bataille de Ligny montre assez, il me semble, les sentiments malveillants dont il était animé à l'égard de Napoléon, et qui probablement avaient eu une grande influence sur sa conduite daus la journée du 16 ; on en verra d'autres exemples par la suite.

rectement sur elle par la route des Quatre-Bras, tandis que vous l'attaqueriez de front avec vos divisions qui, à présent, doivent être réunies, et cette armée serait dans un instant détruite. *Ainsi, instruisez Sa Majesté de la position exacte des divisions et de tout ce qui se passe devant vous.* L'Empereur a vu avec peine que vous n'ayez pas réuni hier les divisions; elles ont agi isolément; aussi vous avez éprouvé des pertes.

« *Si les deux corps des comtes d'Erlon et Reille avaient été ensemble, il ne réchappait pas un Anglais du corps qui venait vous attaquer. Si le comte d'Erlon avait exécuté le mouvement sur Saint-Amand que l'Empereur avait ordonné* [1], *l'armée prussienne était totalement détruite, et nous aurions fait peut-être trente mille prisonniers.*

« Les corps des généraux Gérard, Vandamme et la garde impériale ont toujours été réunis; l'on s'expose à des revers, lorsque des détachements sont isolés.

« L'Empereur espère et désire que vos sept divisions d'infanterie et la cavalerie soient bien réunies et formées, et qu'ensemble elles n'occupent pas une lieue

1. On a donné une fausse interprétation à cette phrase lorsqu'on a cru y trouver la preuve que c'était bien Napoléon qui avait ordonné le faux mouvement du comte d'Erlon sur Saint-Amand dans la journée du 16. Il ne s'agit évidemment ici que du mouvement que devait faire sur les derrières de l'armée prussienne le détachement envoyé par le maréchal Ney dès qu'il serait maître des Quatre-Bras, et qui devait être dirigé *sur les hauteurs de Bry et de Saint-Amand,* en suivant jusqu'à Marbais la chaussée de Namur*. Le blâme que Napoléon adresse au maréchal Ney de n'avoir pas agi avec ses deux divisions, me semble au contraire prouver de la manière la plus évidente qu'il était totalement étranger à la fausse manœuvre qui avait amené le 1er corps dans la plaine de Fleurus, et paralysé une partie des forces dont disposait le maréchal Ney; aurait-il pu blâmer aussi sévèrement une faute dont il aurait été la première cause?

* Voyez la lettre datée du champ de bataille de Ligny, à trois heures un quart, et portée par le colonel Forbin-Janson (page 90).

de terrain, pour les avoir bien dans votre main, et les employer au besoin.

« L'intention de Sa Majesté est que vous preniez position aux Quatre-Bras, ainsi que l'ordre vous en a été donné; mais si, par impossible, cela ne peut avoir lieu, *rendez-en compte sur-le-champ* avec détail, et l'Empereur s'y portera ainsi que je vous l'ai dit. Si, au contraire, il n'y a qu'une arrière-garde, attaquez-la et prenez position.

« La journée d'aujourd'hui est nécessaire pour terminer cette opération et pour compléter les munitions, rallier les militaires isolés et faire rentrer les détachements. Donnez des ordres en conséquence et assurez-vous que tous les blessés sont pansés et transportés sur les derrières; l'on s'est plaint que les ambulances n'avaient pas fait leur devoir.

« Le fameux partisan Lutrow, qui a été pris, disait que l'armée prussienne était perdue, et que Blücher avait exposé une seconde fois la monarchie prussienne.

« Duc de Dalmatie. »

Cette dépêche remarquable exprimait, comme on voit, un blâme énergique des dispositions du maréchal Ney, et lui donnait en même temps une admirable leçon de tactique qui pourra être consultée avec fruit par les généraux de tous les temps et de toutes les nations. Elle montre encore une fois l'admirable sûreté de coup d'œil de Napoléon, si supérieure à celle de ses lieutenants; on voit, en effet, qu'il avait parfaitement prévu, dès le

soir même de la victoire de Ligny, que le duc de Wellington, voyant ses flancs découverts par la défaite de l'armée prussienne, ne tiendrait pas dans la fausse position qu'il occupait aux Quatre-Bras, et qu'il échapperait par une prompte retraite au danger d'être attaqué à la fois sur son front par l'aile gauche de l'armée française et sur sa gauche par toutes les forces de Napoléon, ce que le maréchal Ney n'avait pas même soupçonné, comme on le verra bientôt, alors que déjà l'armée anglaise, presque tout entière, avait effectué son mouvement de retraite en présence de ses vedettes et presque sous ses yeux.

Cette dépêche enfin indiquait clairement l'emploi que Napoléon avait compté faire de la journée du 17 pour compléter ses approvisionnements, donner à son armée un jour de repos dont elle avait besoin après deux journées entières de marches et de combats continuels, et à lui-même le temps nécessaire pour bien étudier les projets de ses adversaires. Malheureusement les événements qui se succédèrent rapidement pendant cette matinée du 17 et les nouvelles fautes commises par le maréchal Ney, l'entraînèrent malgré lui hors du cercle qu'il s'était tracé, et changèrent cette résolution qui aurait pu avoir sur le reste de la campagne une heureuse influence, et qui, dans tous les cas, aurait certainement reculé la catastrophe.

Mais avant d'aller plus loin, il faut revenir en arrière et voir ce qui s'était passé dans le camp ennemi, lorsque la nuit eut mis fin à la bataille de Ligny. L'armée battue avait pu se retirer en bon ordre et sans trop de pertes à la faveur de l'obscurité à quelques centaines

de toises en arrière des positions qu'elle avait occupées pendant l'action; la nuit avait empêché de la poursuivre plus loin. Dans la soirée et lorsque l'armée française fatiguée commençait à s'établir dans ses bivouacs, la cavalerie prussienne avait tenté un houra général du côté de Sombref où se trouvait le maréchal Grouchy avec les réserves de notre cavalerie; cette tentative fut énergiquement repoussée; mais il paraît que ce n'était qu'une feinte imaginée par Blücher pour appuyer et masquer un mouvement rétrograde plus prononcé qu'il effectua vers le milieu de la nuit. En effet, au point du jour, toute l'armée prussienne qui avait combattu la veille, avait disparu et s'était mise en pleine retraite sur plusieurs colonnes, sans qu'on pût savoir bien précisément, dans le premier moment, quelle direction elles avaient prise.

Le général Pajol avait reçu du quartier général, avant trois heures du matin, l'ordre de suivre l'armée prussienne qui avait évacué ses positions vers deux heures de la nuit, il n'y avait donc pas eu de temps de perdu[1]. Sa colonne se composait de trois des divisions de cavalerie légère qui formaient son corps, la quatrième, la division Subervic, ayant été gardée par l'Empereur pour ses besoins personnels; mais il lui avait envoyé, pour la remplacer et l'appuyer dans ses opérations, la division d'infanterie du général Teste, détachée du

1. C'est à tort qu'on a prétendu que Napoléon avait négligé de faire poursuivre dans la matinée du 17 l'armée vaincue la veille, puisque le général Pajol avait été mis aux trousses de l'armée prussienne dès *trois* heures du matin, c'est-à-dire une heure après qu'elle eut commencé son mouvement de retraite; mais ce qui est vrai, c'est que le général Pajol laissa beaucoup à désirer dans l'accomplissement de sa mission.

corps de Lobau. Le général Pajol avait rencontré sur la chaussée de Namur, en avant du village de Mazy, situé à une lieue au delà de Sombref, quelques pièces de canon et quelques fourgons restés en arrière ou abandonnés par les paysans chargés de les conduire, et cette circonstance, tout à fait fortuite, lui avait fait supposer que c'était sur Namur et Liége que Blücher effectuait sa retraite, comme s'il eût renoncé par conséquent à prendre désormais une part active aux opérations de la campagne. Le général Pajol s'était empressé d'envoyer les trophées qu'il avait recueillis, et de communiquer les fausses inductions qu'il en avait tirées au quartier général, où tout le monde, et Napoléon lui-même dans le premier moment, avait partagé son erreur, comme on a pu le voir par un passage de la lettre du major général au maréchal Ney que nous avons citée plus haut. Mais en continuant sa marche, Pajol s'était bientôt aperçu que la colonne qu'il poursuivait, abandonnant la chaussée de Namur, s'était portée par des chemins de traverse sur Saint-Denis et Leuze pour gagner la route de Namur à Louvain, et il s'était empressé de la suivre dans cette nouvelle direction. Il avait marché ainsi pendant une partie de la matinée, mais sans résultats importants, ce qui aurait dû bientôt le convaincre qu'il avait fait fausse route et qu'il n'était pas sur la véritable piste de l'armée battue la veille. En effet, par une erreur vraiment inexplicable chez un général de cavalerie légère aussi renommé et qu'on ne saurait attribuer qu'à cette fatalité qui semblait se plaire à fausser le jugement de nos meilleurs généraux dans le cours de cette malheureuse campagne, ce qu'il

avait pris pour l'armée prussienne en retraite n'était qu'une misérable colonne composée de quelques convois de blessés ou de bagages, et de quelques pièces hors de service, qui se portaient en arrière de la ligne de bataille, tandis que l'armée véritable, comme on le sut plus tard, se retirait sur Wavre en suivant deux directions différentes; le 1er et le 2e corps qui avaient combattu à Ligny et à Saint-Amand, après avoir évacué le village de Bry, avaient pris tout naturellement la route qui s'ouvre derrière ce dernier village, et qui conduit à Wavre par Tilly et Mont-Saint-Guibert, tandis que le 3e corps, celui de Thielman, qui avait combattu à Sombref et à Tourinnes, s'était dirigé sur le même point, en suivant la route qui passe par Gembloux, où il avait été rejoint pendant la nuit par le 4e corps, commandé par le général Bulow, qui venait de Liége où il était cantonné, et qui était arrivé trop tard pour prendre part à la bataille qui s'était livrée la veille. Voilà ce qu'avec un peu d'activité et d'intelligence on aurait reconnu dès les premières heures de la journée; il suffisait pour cela de faire battre dans tous les sens la campagne par quelques escadrons volants, au lieu de les entasser tous à la file les uns des autres sur la même route et dans la même direction; mais le service de notre cavalerie légère, ordinairement si vigilante, fut dirigé ce jour-là sans but, sans ensemble et sans réflexion, et ce ne fut qu'après beaucoup de tâtonnements, d'allées et de venues inutiles et fatigantes pour les troupes, qu'on parvint à découvrir enfin les véritables traces de l'armée en retraite, et encore ne connut-on bien positivement pendant toute la matinée de la

journée du 17 que la direction d'une seule de ses colonnes, de celle qui avait suivi la route de Gembloux.

Cependant Napoléon, après avoir expédié les affaires les plus pressantes et ordonné toutes les mesures nécessaires pour assurer les approvisionnements et les subsistances de l'armée, avait pris à la hâte un léger repas, et se préparait à quitter son quartier général pour parcourir, comme c'était son habitude le lendemain d'une grande bataille, le terrain où l'on avait si vaillamment combattu la veille. Le maréchal Grouchy arriva sur ces entrefaites pour prendre ses ordres; l'Empereur, qui ne voulait pas perdre un instant, lui fit dire qu'il les lui donnerait en marchant, qu'il allait visiter le champ de bataille de Ligny et qu'il l'accompagnerait dans cette course [1].

1. Voir *Observations sur la Relation de la Campagne de* 1815, par le comte de Grouchy (1819). Le maréchal Grouchy, dans cet écrit, raconte qu'il était sept heures du matin quand il arriva au quartier général, qu'on le fit attendre longtemps dans l'antichambre de l'Empereur, en lui disant *qu'il avait été malade pendant la nuit et qu'il reposait encore.* Si ce fait est exact, et il est permis d'en douter, chacun peut reconnaître que le maréchal Grouchy fut très-mal informé. Si on le fit attendre, c'est que l'Empereur était occupé sans doute d'affaires plus importantes que celles dont il venait l'entretenir, car il était, depuis deux heures, au moins, enfermé avec le maréchal Soult, et à en juger par le nombre des dépêches expédiées pendant cette matinée, soit au ministre de la guerre, au prince Joseph, à Paris, soit au maréchal Ney et aux autres chefs de l'armée, on voit qu'une partie de la nuit avait dû être employée à les rédiger, et que bien peu de temps avait été laissé au sommeil. C'est cependant principalement sur ce récit du maréchal Grouchy, évidemment contraire à la vérité et à des faits que les documents qui subsistent attestent encore aujourd'hui, qu'on a appuyé le reproche adressé à Napoléon par quelques écrivains, qui s'occupent peu d'examiner les sources où ils puisent, d'avoir perdu dans un fâcheux repos une partie de cette matinée du 17, au contraire si bien employée. On ne saurait donc trop se défier des récits de quelques-uns des généraux qui ont joué un rôle important dans cette fatale campagne, et qui n'ont pas craint de rejeter sur de prétendues défaillances morales ou physiques de leur chef les fautes dont seuls ils s'étaient rendus coupables. Nous ne

Entre huit et neuf heures, Napoléon sortit de Fleurus en voiture pour se rendre sur le champ de bataille. La difficulté du chemin qu'on lui fit prendre à travers des champs coupés de fossés et de sillons profonds, le retardaient tellement qu'il se décida bientôt à monter à cheval. Arrivé à Saint-Amand, il se fit conduire aux diverses avenues par lesquelles ce village avait été attaqué la veille; puis il se promena sur le champ de bataille, faisant soigner et interroger quelques officiers blessés qui s'y trouvaient encore, et passant devant le front des régiments qui se formaient sans armes dans les champs où ils étaient bivaqués et le saluaient de leurs acclamations enthousiastes; il parla à presque tous les corps avec intérêt et satisfaction de leur conduite de la veille, et distribua des récompenses à ceux qui s'étaient le plus distingués. « Il mit ensuite pied à terre, ajoute le maréchal Grouchy, auquel nous avons emprunté les détails précédents, et causa longuement avec le général Gérard et avec moi de l'état de l'opinion de Paris, du Corps législatif, des jacobins et de divers autres objets tout à fait étrangers à ceux qui semblaient devoir exclusivement l'occuper dans un pareil moment. »

En effet, si le maréchal Grouchy eût été un observateur plus habile, il aurait aisément distingué sur le front soucieux de Napoléon que son esprit était ailleurs, et que

saurions trop le répéter pour rendre hommage à la vérité, jamais Napoléon, même aux beaux jours de sa jeunesse, n'avait déployé plus d'activité, d'énergie, de lucidité d'esprit que dans les quatre jours de sa dernière campagne. Pourquoi son exemple n'a-t-il pas mieux profité à ses inhabiles lieutenants?

ce tour, qui lui avait paru si singulier, donné à la conversation, n'était qu'une preuve nouvelle de l'empire qu'il savait exercer sur lui-même pour cacher aux autres le véritable sujet de ses secrètes préoccupations. Il avait demandé au maréchal Ney des renseignements précis sur les dispositions de l'armée anglaise, et il attendait à chaque instant sa réponse pour prendre sa résolution définitive et régler l'emploi de sa journée. Il ne pouvait disposer d'aucune partie notable de ses forces pour marcher à la poursuite des Prussiens, sans savoir s'il n'en aurait pas besoin contre Wellington s'il avait été assez présomptueux pour l'attendre dans la position des Quatre-Bras, et quoiqu'il ne crût pas possible de compter sur une pareille bonne fortune, il ne pouvait toutefois, sans être taxé d'imprudence, s'ôter le moyen d'en profiter si l'événement, regardé comme impossible, s'était réalisé. C'est là ce qui explique l'espèce d'inaction dans laquelle restèrent les troupes pendant la matinée du 17 ; inaction forcée, commandée par les circonstances et que des critiques mal informés ont très-injustement reprochée à Napoléon, mais qui, du reste, ne fut pas inutile à l'armée : elle donna aux soldats le temps de faire la soupe, de nettoyer leurs armes, et leur procura quelques heures de répit dont ils avaient besoin après les fatigues des deux journées précédentes.

La dépêche[1] adressée par le major général au maréchal Ney était partie de Fleurus avant sept heures du

1. Cette dépêche contenait, comme on l'a vu, l'injonction formelle, si *par impossible* il n'avait pu occuper la position des Quatre-Bras, d'en rendre compte *sur-le-champ*.

matin, et le temps que Napoléon venait de passer sur le champ de bataille de Ligny aurait dû suffire pour recevoir sa réponse. Cependant les heures s'écoulaient, et aucune nouvelle du maréchal ni de ses deux corps d'armée n'arrivait au quartier général. Dès neuf heures du matiu, Napoléon, dans son impatience, avait pris le parti d'envoyer lui-même un officier intelligent, à la tête d'un détachement de cavalerie légère, dans la direction des Quatre-Bras pour communiquer avec son aile gauche; il était onze heures à peu près quand cette reconnaissance rentra au camp. L'officier qui la commandait fit connaître qu'il n'avait aperçu aux Quatre-Bras aucune troupe française, que la position était toujours occupée par l'armée anglaise, et que même, en se retirant, il avait été poursuivi par quelques pelotons de cavalerie ennemie. Il n'y avait pas un instant à perdre, si l'on voulait profiter de la circonstance. Il était évident que le maréchal Ney avait négligé la recommandation si pressante que lui avait adressée le major général dans le cas où l'armée anglaise persisterait à se maintenir dans la position des Quatre-Bras, d'en rendre compte sur-le-champ. Napoléon, sans attendre plus longtemps de ses nouvelles, prit aussitôt son parti; l'espoir d'avoir rejoint, avant quelques heures, le duc de Wellington et son armée, avait changé tous ses projets pour la journée. Ses dispositions furent faites avec une promptitude merveilleuse. Le 6e corps, qui n'avait point été engagé à la bataille de Ligny, et qui était encore intact, fut destiné à former l'avant-garde; il était composé de trois divisions, mais l'une d'elles, la division Teste, avait été, dès le matin, détachée par

Napoléon pour appuyer la cavalerie du général Pajol mise à la poursuite des Prussiens, comme nous l'avons dit plus haut; le comte de Lobau qui le commandait, avec les deux divisions d'infanterie qui lui restaient, la division de cavalerie légère du 3e corps, commandée par le général Domon, augmentée de la division Subervic, qui avait été détachée du corps de Pajol, reçut l'ordre de se mettre de suite en mouvement par la chaussée de Namur en se dirigeant sur Marbais et les Quatre-Bras, de manière à être en mesure d'aborder l'armée anglaise par son flanc gauche aussitôt que le maréchal Ney, qui devait l'aborder de front, conformément aux ordres qu'il avait reçus, aurait démasqué son attaque.

Napoléon fit suivre ce mouvement par toute sa garde et les cuirassiers Milhaud; il n'y eut donc pas un moment de perdu. Pendant que les troupes marchaient, il resta encore une heure, à peu près, sur le champ de bataille de Ligny pour prendre ses dernières dispositions et donner les ordres indispensables. La division Girard, qui avait le plus souffert dans la journée précédente, fut laissée pour garder le champ de bataille, et veiller à la sépulture des morts. Le maréchal Grouchy, qui, d'après la nouvelle division de l'armée en trois corps principaux, avait été appelé au commandement supérieur de l'aile droite, fut chargé de se mettre à la poursuite de l'armée prussienne. L'Empereur le manda auprès de lui, et après lui avoir expliqué toute l'importance de la mission dont il allait le charger, il lui désigna lui-même, avec sa précision ordinaire, les troupes qui devaient entrer dans la composition de la colonne

dont il allait prendre la direction. C'était le 3e et le 4e corps d'infanterie commandés par les généraux Vandamme et Gérard, la division Teste, détachée du corps de Lobau, et envoyée depuis le matin à la poursuite des Prussiens, les deux corps de cavalerie des généraux Excelmans et Pajol, moins la division de cavalerie légère du général Subervic, distraite du corps de Pajol, et que l'Empereur voulait emmener avec lui; toutes ces troupes réunies formant un effectif de trente-cinq à quarante mille hommes, à peu près, avec cent pièces de canon. Puis Napoléon ajouta :

« Mettez-vous à la poursuite des Prussiens; complétez leur défaite en les attaquant dès que vous les aurez joints et *ne les perdez jamais de vue*. Je vais réunir au corps du maréchal Ney les troupes que j'emmène avec moi; marcher aux Anglais et les combattre *s'ils tiennent de ce côté-ci de la forêt de Soigne* [1]. Vous correspondrez avec moi par la route pavée qui conduit aux Quatre-Bras. » Et en même temps il lui indiquait du geste cette route qui passait à quelques pas d'eux.

Tels furent les ordres donnés verbalement par Napoléon au maréchal Grouchy; on voit qu'ils étaient aussi clairs et aussi positifs que le comportait la circonstance. On ignorait encore, en ce moment, quelle était bien pré-

1. On voit par cette phrase que nous avons soulignée que c'est à tort que quelques écrivains mal instruits, parmi lesquels nous citerons MM. Charras, Edgar Quinet, etc., ont prétendu que Napoléon n'avait jamais supposé que Wellington lui présenterait la bataille de ce côté-ci de la forêt de Soigne; cette éventualité avait été parfaitement prévue par cet esprit lucide auquel rien n'échappait. Seulement il a toujours soutenu, et tous les principes de la stratégie lui donnent parfaitement raison à cet égard, qu'il eût été plus sage au général anglais de n'engager la lutte qu'après avoir dépassé, avec toute son armée, les défilés de la forêt.

cisément la direction qu'avait prise dans sa retraite l'armée prussienne; les premiers rapports du général Pajol avaient fait croire qu'elle se retirait sur Namur et Liége; mais l'esprit clairvoyant de Napoléon lui avait fait soupçonner, dès le premier moment, l'erreur de cette supposition; il connaissait trop bien le caractère audacieux du général prussien pour croire qu'il eût choisi une ligne de retraite qui l'aurait séparé définitivement de l'armée anglaise et qui lui aurait ôté désormais tout moyen de se réunir à son collègue pour agir de concert. Aussi n'avait-il rien voulu prescrire de positif sur ce point au maréchal; il lui avait, pour ainsi dire, laissé carte blanche, il n'avait à prendre de conseil que de son expérience et des circonstances. Mais pour mener à bien une entreprise de cette importance et dont pouvait dépendre le sort de la campagne, il fallait avant tout de la décision, de l'énergie et une infatigable activité; or c'était précisément les qualités qui manquaient le plus au général que Napoléon venait d'appeler à la tête de son aile droite. Il n'avait jamais commandé en chef et n'avait ni la confiance en ses propres lumières, ni l'autorité sur les autres que donne une longue habitude du commandement; accoutumé, depuis longtemps, à servir comme commandant en chef de la cavalerie, sous les yeux même de Napoléon, exécuter strictement les ordres qui lui étaient donnés était sa seule règle de conduite; il avait abdiqué toute initiative, et se montrait perplexe et indécis dès qu'il s'agissait de prendre de son chef la moindre résolution. Aussi, effrayé lui-même de la lourde responsabilité qu'allait faire peser sur lui la mission difficile qui venait de lui être confiée,

le maréchal Grouchy essaya d'abord quelques vaines tentatives pour s'y soustraire. Il hasarda quelques observations sur l'embarras qu'il aurait à rejoindre un ennemi qui avait, disait-il, *douze* ou *quinze* heures d'avance sur lui, et dont on ne connaissait pas même en ce moment la véritable ligne de retraite, puisque les rapports de la cavalerie laissaient encore beaucoup d'incertitude à cet égard. Il alla même jusqu'à conjurer l'Empereur de le garder auprès de sa personne, sous les yeux de laquelle il était accoutumé à servir, et à charger du commandement de la colonne qu'il allait détacher à la poursuite de l'armée prussienne, le maréchal Ney dont l'autorité et la haute expérience étaient reconnues et respectées de toute l'armée. Mais Napoléon, qui n'aimait pas la contradiction et dont les décisions étaient toujours basées sur de puissants motifs, avait péremptoirement repoussé toutes ces ouvertures. « Mes observations furent mal accueillies, a dit le maréchal Grouchy, il me répéta l'ordre qu'il m'avait donné en me disant que *c'était à moi à découvrir la route prise par le maréchal Blücher* [1], et que, quant au maré-

1. L'Empereur n'avait-il pas raison et cette recherche ne devait-elle pas être le premier objet de la mission dont le maréchal Grouchy était chargé ? et ce fut cependant ce dont il se préoccupa le moins. Ce qui est plus étonnant encore, c'est qu'il a constamment soutenu, dans les divers écrits qu'il a publiés pour justifier sa conduite, que Napoléon, en lui donnant l'ordre sur le champ de bataille de Ligny de se mettre à la poursuite de l'armée prussienne, était fermement convaincu qu'elle effectuait sa retraite dans la direction de Namur et de Liége. Il est temps, après cinquante ans, de faire enfin justice de ces assertions mensongères. Les paroles mêmes de Napoléon, reproduites par le maréchal Grouchy et que nous avons soulignées, prouvent précisément le contraire de ce qu'il avance, et si cette fausse idée sur la ligne de retraite qu'avait choisie Blücher, avait un moment traversé son esprit à la lecture des premiers rapports du général Pajol, quelques instants de

chal Ney, il allait l'emmener avec lui, attendu qu'il en aurait besoin dans l'expédition qu'il méditait contre les Anglais [1]. » Tout cela fut dit, ajoute le maréchal Grouchy, avec un mouvement d'impatience très-prononcé qui ne lui permit pas d'insister davantage de peur que ses efforts pour décliner une mission dont il appréciait d'avance toutes les difficultés, ne fussent taxés de faiblesse ou de manque de confiance en ses propres forces, mais la répugnance même qu'il avait montrée à s'en charger, pouvait faire prévoir qu'elle ne serait qu'imparfaitement remplie.

Il était près d'une heure quand Napoléon, après avoir donné ses derniers ordres, quitta le champ de bataille de Ligny pour se porter, en suivant la chaussée de Namur, sur le village de Marbais, où il arriva en même temps que les premières troupes de la garde, et où le 6e corps, qui les précédait, avait déjà pris position. Le maréchal Ney avait été prévenu de ces mouvements par

réflexion avaient suffi pour les dissiper et lui indiquer les véritables desseins de son adversaire. C'est ce que la suite, d'ailleurs, démontrera bientôt plus clairement encore.

1. On peut voir ici combien tout était lié et combiné dans la pensée profonde de Napoléon. Sur le champ de bataille de Ligny, il prévoyait déjà le champ de bataille de Waterloo et la grande attaque qu'il serait obligé de faire pour enfoncer le centre de l'armée anglaise. Il avait, pour ces sortes d'opérations, la plus grande confiance dans le maréchal Ney, dont la valeur brillante et l'entrain qu'il savait communiquer aux troupes, lui avaient si souvent assuré la victoire. Les revers de la campagne de 1813 et l'ingratitude du maréchal en 1814, lors de l'abdication de Fontainebleau, n'avaient point diminué cette sorte de faiblesse que Napoléon avait toujours montrée pour celui qu'il avait si justement surnommé le *brave des braves;* malheureusement le maréchal Ney n'était plus le héros d'Elchingen et de la Moskowa, et par un triste retour, celui qui avait si souvent contribué à sa gloire devait devenir dans cette dernière campagne l'instrument le plus actif de sa perte.

le major général qui lui avait en même temps réitéré l'ordre d'aborder avec vigueur l'ennemi qu'il avait devant lui aux Quatre-Bras, en lui annonçant la coopération du comte de Lobau, placé à Marbais pour appuyer son mouvement[1]. Malgré ces instructions si formelles et si répétées, on n'apercevait aucun mouvement du côté des Quatre-Bras, tout y paraissait calme et dans la plus parfaite tranquillité. Napoléon, aussi étonné que contrarié de voir ses desseins si mal secondés, prit alors le parti de se porter en avant avec toutes les forces qu'il avait sous la main ; mais à peine avait-on fait deux kilomètres dans la direction des Quatre-Bras, que l'on apprit, par les récits d'une cantinière anglaise dont on était parvenu à s'emparer, que cette position tant disputée la veille, n'était plus occupée que par un gros corps de cavalerie, commandé par lord Uxbridge, et par quelques batteries d'artillerie légère, formant l'arrière-garde de l'armée de Wellington, qui s'était retiré sur Bruxelles avec le reste de ses forces, depuis dix heures du matin, et qui devait, par conséquent, en ce moment, avoir déjà dépassé Genappe et franchi la Dyle.

L'armée française continua son mouvement, mais dès que lord Uxbridge, du haut de la position élevée qu'il occupait, eut aperçu toute la route de Namur couverte de troupes, il se pressa aussitôt de l'évacuer. L'Empereur s'y porta au galop avec les escadrons de service et quelques pièces d'artillerie à cheval de sa garde qu'il fit mettre à l'instant en batterie pour canonner l'arrière-garde ennemie qui se retirait en toute hâte par la chaussée de Bruxelles.

1. Voir à l'appendice les pièces historiques.

Ce fut, sans doute, un moment bien douloureux pour Napoléon, et malgré les terribles événements des deux années précédentes, et ceux que l'avenir lui préparait encore, je doute qu'il en ait passé un plus pénible dans sa vie si agitée, que celui où il vit cette armée anglaise, qu'avec un peu plus de diligence il aurait pu surprendre et peut-être anéantir, lui échapper de nouveau, et qu'il put se convaincre, par ses propres yeux, que depuis deux jours le maréchal Ney n'avait exécuté aucun des ordres qui lui avaient été donnés avec tant de soins, de prévoyance et une si infatigable persévérance. Wellington s'était retiré devant lui sans qu'il eût fait le moindre mouvement pour le poursuivre et l'inquiéter dans sa retraite. Ses troupes étaient encore paisiblement dans leurs bivouacs, à une lieue en arrière de leur ligne de bataille; quelques grand'gardes avancées surveillaient seules les approches du camp, et le maréchal lui-même était retiré paisiblement dans une maison du village de Frasne où il avait établi son quartier général[1]. Trop avancé maintenant pour revenir en

1. Un mot, échappé à Napoléon, peindra mieux que tout ce que nous pourrions ajouter le profond découragement que la conduite du maréchal Ney lui avait inspiré. Le général Drouet-d'Erlon, dans un écrit publié en 1844, raconte que lorsqu'il se présenta devant l'Empereur, encore occupé à visiter le champ de bataille des Quatre-Bras, les premières paroles qu'il lui adressa, « avec un sentiment de tristesse dont l'expression, a dit le général, ne s'effacera jamais de mon souvenir » furent : « *Ils ont perdu la France!* » Faisant allusion sans doute aux brillants résultats qu'on aurait obtenus par l'occupation, en temps utile, de cette importante position, et qui avaient si malheureusement avorté par la désobéissance et l'impéritie du maréchal Ney. — J'ignorais le récit du général d'Erlon, lorsque je racontais dans le texte la visite de Napoléon au champ de bataille des Quatre-Bras à laquelle j'avais moi-même assisté; je me suis applaudi depuis d'avoir si bien deviné l'impression que la vue de ces lieux avait dû lui causer. (*Note de l'auteur.*)

arrière, Napoléon résolut de suivre l'armée anglaise sans lui donner le temps de reprendre haleine et de se fortifier dans la position nouvelle où elle se serait arrêtée. Mais pour éviter de nouveaux retards, il prit le parti d'envoyer directement aux chefs de corps l'ordre de venir le rejoindre à l'intersection des Quatre-Bras où il se trouvait avec les troupes qu'il avait amenées avec lui. L'Empereur, en attendant, visita le champ de bataille que l'on s'était disputé avec tant d'acharnement dans la journée précédente; il était encore tout couvert de débris et de morts, mais dans une proportion très-inégale : on comptait cinq cadavres anglais ou hollandais contre un français, ce qui tenait surtout, comme nous l'avons dit, à ce que l'armée anglaise était restée pendant une grande partie de la journée exposée au feu de nos batteries sans pouvoir y répondre. Napoléon put se convaincre du courage qu'avaient déployé nos troupes dans cette lutte inégale, et des pertes qu'aurait éprouvées l'armée ennemie, si le maréchal Ney eût occupé la position dès les premières heures de la journée comme il en avait l'ordre, ou du moins s'il l'eût abordée vigoureusement avec la totalité de ses forces.

Après une heure d'attente, on vit arriver le comte d'Erlon ; ce fut le premier qui se montra. Son corps, qui s'était inutilement promené d'un champ de bataille à l'autre pendant la journée de la veille, avait relevé aux avant-postes les divisions du général Reille, fatiguées par une longue journée de combat ; comme il n'avait point été sérieusement engagé depuis le commencement de la campagne, il était encore intact. L'Empereur lui fit prendre la tête de la colonne, et lui

donna l'ordre de pousser l'épée dans les reins l'arrière-garde anglaise ; le général Reille, avec le 2ᵉ corps, sa cavalerie et son artillerie marcha derrière lui.

Lorsque le maréchal Ney parut enfin, l'Empereur ne put lui cacher son mécontentement de tant d'incurie, de lenteur et de négligence. Ney, qui comme les autres généraux, ne savait encore braver les volontés de Napoléon que lorsqu'il en était éloigné, s'excusa sur ce qu'il croyait que Wellington occupait encore la position des Quatre-Bras avec son armée tout entière, et qu'il avait reçu l'ordre, dans ce cas, de ne point commencer l'attaque [1]. Certes, on pouvait, sans trop d'exigence, lui demander comment cette armée de plus de quatre-vingt mille hommes, avec sa cavalerie et son artillerie, avait pu lui échapper tout à coup, et se porter de l'autre côté de la Dyle, sans qu'il eût songé à l'inquiéter dans sa retraite, ou du moins à en prévenir le commandant en chef comme il avait ordre de le faire. En d'autres temps, la désobéissance du maréchal Ney lui aurait attiré une punition exemplaire ; l'année précédente, pendant la campagne de 1814, le maréchal Victor avait été privé de son commandement et mis à la suite de l'armée pour une faute moins grave ; mais le malheur avait rendu Napoléon plus facile et plus tolérant qu'autrefois ; il ne pouvait oublier d'ailleurs que

1. Est-il besoin de faire remarquer combien cette excuse était ridicule. Une armée entière opérant sa retraite en plein jour, sans qu'il s'en fût aperçu, accusait de la part du maréchal Ney une telle négligence, un tel manque de zèle, que cette faute seule aurait justement mérité qu'on lui retirât à l'instant son commandement. Peut-on s'étonner que Napoléon ait succombé dans la lutte en maintenant autour de lui des hommes qui ne semblaient occupés que du soin de faire échouer ses plus belles combinaisons.

le maréchal Ney était un de ceux qui s'étaient le plus compromis au 20 mars pour accourir sous ses drapeaux ; enfin il venait de visiter ce champ de bataille qui attestait avec quelle valeur cet intrépide soldat s'était battu la veille contre un ennemi trois fois supérieur en nombre, et, tout en déplorant tant d'héroïsme si follement employé, tant de sang généreux si inutilement répandu, il pensa que le moment n'était pas venu de se montrer sévère et qu'il valait mieux réparer, à force d'activité, les fautes de son inhabile lieutenant que de perdre encore un temps précieux en vaines récriminations [1].

C'est ainsi que, par l'inqualifiable incurie du maréchal Ney, Napoléon se vit fatalement entraîné de Ligny à Marbais, de Marbais aux Quatre-Bras, et des Quatre-Bras à Waterloo, où il se trouva poussé, pour ainsi dire, malgré lui et contrairement au dessein qu'il avait formé d'abord de donner à ses troupes un jour de repos avant de quitter la plaine de Fleurus. Un peu plus d'activité et de vigilance de la part du maréchal Ney, en amenant d'autres combinaisons, aurait donc changé l'issue de la campagne ou du moins suspendu longtemps encore la terrible catastrophe.

L'armée se mit en marche dans l'ordre que nous avons indiqué plus haut. Le 1[er] corps, ayant à sa tête le comte d'Erlon, forma l'avant-garde; il était soutenu par l'artillerie légère et la cavalerie du 3[e] corps com-

1. Nous avons déjà dit quelle fut, probablement, la véritable raison de l'indulgence de Napoléon; sa prévoyance, qui s'étendait à tout, lui faisait pressentir qu'il aurait besoin des services du maréchal Ney dans la grande bataille qu'il méditait contre les Anglais.

mandée par le général Domon. Le 2e corps, commandé par le général Reille, venait ensuite; après lui, le 6e corps, sous les ordres du comte Lobau, qui arrivait de Marbais par la chaussée de Namur, et qui avait fait halte à l'intersection des Quatre-Bras, en attendant que les deux corps de l'aile gauche, qui devaient le précéder, eussent défilé, entra dans la colonne; enfin, derrière le 6e corps, marchait la garde impériale avec son artillerie et le parc de réserve. Les cuirassiers Milhaud, éclairés par la division de cavalerie légère du général Subervic, détachée du corps de Pajol, qui était resté à la poursuite des Prussiens, flanquaient la route du côté droit et battaient l'estrade à cinq cents mètres de la chaussée pour éviter l'encombrement.

Il faut avoir été témoin de la marche rapide de cette armée dans la journée du 17, marche qui ressemblait bien plus à un steeple-chase qu'à la poursuite d'un ennemi en retraite, pour se faire une idée de l'activité que Napoléon savait imprimer à ses troupes placées sous son commandement immédiat. Six pièces d'artillerie à cheval de la garde, soutenues par les escadrons de service, marchaient en première ligne et vomissaient la mitraille sur les masses de cavalerie ennemie, aussitôt que, profitant de quelque accident de terrain, elles essayaient de s'arrêter pour prendre position et retarder notre poursuite. L'Empereur, monté sur un petit cheval arabe d'une extrême légèreté, s'était porté au galop à la tête de la colonne; il était constamment auprès des pièces, excitant les artilleurs par sa présence et par ses paroles, et plus d'une fois au milieu des obus et des boulets que lançait sur nous l'artillerie

ennemie, on l'entendit crier aux canonniers de sa garde, avec un accent de haine bien prononcé : « *Tirez, tirez, ce sont des Anglais* ! Sans doute il avait déjà dans ce moment un pressentiment de Sainte-Hélène [1].

Lord Uxbridge et sa cavalerie furent ainsi suivis de position en position jusqu'à Genappe où nous étions entrés avec tant de précipitation que quelques officiers anglais se trouvèrent mêlés dans les rangs des hussards français et furent faits prisonniers. Napoléon, dédaignant de profiter d'un avantage qu'il ne devait qu'au hasard, leur fit rendre la liberté.

Ce fut encore devant Genappe qu'eut lieu un trait de fermeté militaire qui mérite d'être rappelé. Le brave colonel Sourd, qui commandait un régiment de lanciers placé à l'avant-garde, avait eu le bras droit haché de coups de sabre ; après avoir été amputé et s'être fait poser un premier appareil sur sa blessure, il eut le courage de remonter à cheval, et on le vit quelques instants après reparaître à la tête de ses escadrons.

La petite ville de Genappe est située au fond d'une vallée où coule la Dyle, rivière profonde et encaissée que l'on passe à Genappe sur un pont de pierre long et étroit. Les deux rives sont dominées par des collines assez escarpées, et lord Uxbridge, en sortant de la ville, profitant de la pente du terrain, avait fait faire halte

1. Celui qui écrit ce précis a été lui-même témoin du fait qu'il raconte; il servait alors, quoique très-jeune encore, dans l'artillerie à cheval de la garde impériale, et c'est à lui que Napoléon adressait les paroles rapportées dans le texte. Ce furent les dernières qu'il entendit sortir de sa bouche, et l'accent de colère et de haine avec lequel elles furent prononcées, ne s'est jamais effacé de son souvenir.

(*Note de l'auteur.*)

à sa cavalerie, qu'il avait rangée en bataille sur les hauteurs de la rive gauche, espérant sans doute nous arrêter au défilé du pont et nous disputer le passage de la Dyle. Mais son artillerie, quoique placée dans une position très-favorable parce qu'elle dirigeait sur nos troupes ses feux plongeants à mesure qu'elles se montraient à découvert, fut bientôt dominée par les batteries de notre avant-garde secondées par six pièces de gros calibre qui avaient pris position sur les hauteurs qui couronnaient les bords opposés de la rivière ; l'arrière-garde ennemie se trouva obligée alors à une prompte retraite, et elle reprit sa course précipitée vers le gros de son armée [1].

Une heure après, la tête de nos colonnes arriva à la hauteur de Planchenoit, hameau situé à un kilomètre environ sur la droite de la grande route ; un ralentissement sensible qu'on remarquait depuis quelques instants dans le mouvement de retraite de lord Uxbridge, ayant fait soupçonner qu'il venait de recevoir un renfort considérable et qu'il se disposait à nous disputer le passage de la forêt de Soigne, dont nous n'étions plus qu'à une lieue, l'Empereur donna l'ordre aux cuirassiers Milhaud de se déployer dans la plaine pour forcer l'ennemi à se démasquer et s'assurer de ses intentions. Mais à peine cette cavalerie s'était mise en bataille, qu'elle fut saluée par une salve de quinze ou ou vingt pièces de canon ; toute l'armée anglaise était

1. On a souvent exagéré dans quelques récits inexacts cette résistance que lord Uxbridge tenta de nous opposer au passage de la Dyle ; elle se borna à une simple manifestation et à l'échange de quelques boulets de canon, mais rien de plus.

devant nous en position; le temps sombre et pluvieux qu'il faisait depuis le matin avait seul empêché de la distinguer sur le plateau élevé qu'elle occupait à une demi-lieue de distance, le dos appuyé à la forêt.

Il était alors six heures et demie ou sept heures, c'était trop tard pour songer à attaquer ce jour-là, puisqu'il aurait fallu deux heures au moins pour prendre les mesures nécessaires, réunir les corps restés en arrière, et que la nuit serait arrivée dans l'intervalle. Les cuirassiers reçurent l'ordre de se replier, la troupe prit position un peu en arrière du village de Planchenoit, et établit ses bivouacs des deux côtés de la chaussée, non loin d'une maison isolée nommée la *Ferme-de-Caillou*, où fut établi le quartier impérial. Napoléon, en y entrant, jeta un dernier regard sur cette armée anglaise avec laquelle il avait si souvent désiré de se mesurer et qui semblait lui échapper toutes les fois qu'il se croyait au moment de la saisir, et il s'écria : « Que n'ai-je aujourd'hui le pouvoir de Josué, pour retarder de trois heures seulement la marche du soleil. » C'était précisément le temps que le maréchal Ney, par sa négligence, lui avait fait perdre si inutilement à attendre de ses nouvelles sur les champs de bataille de Ligny et des Quatre-Bras.

Les regrets de Napoléon, toutefois, étaient peut-être exagérés, et malgré son activité trois heures n'auraient pas suffi pour réunir ses troupes, les ranger en bataille et livrer un combat acharné; car, dans la position qu'elle avait prise, on devait s'attendre que l'armée anglaise opposerait une résistance désespérée, le moindre mouvement en arrière pouvant l'exposer à une destruction

complète. Mais il est certain que quelques heures de plus dans la journée du 17 auraient donné à Napoléon tout le temps nécessaire pour faire ses dispositions pour l'attaque du lendemain qui aurait pu commencer alors dès le point du jour, ce qui aurait probablement changé le résultat de la journée, et enfin pour se mettre en communication avec son aile droite dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis qu'il avait quitté le champ de bataille de Ligny, et qu'il devait croire en ce moment aux prises avec l'armée prussienne ou du moins bien près de la joindre.

Malheureusement il n'en était rien, et comme cela arrivait toujours lorsque Napoléon n'était plus là pour diriger l'inexpérience et stimuler le zèle de ses lieutenants, la lenteur avait succédé à l'activité, la faiblesse à l'énergie, et le maréchal Grouchy, abandonné à lui-même, avait commis, dès le début, une série de fautes, légères d'abord en apparence, mais qui, en s'accumulant, en s'enchevêtrant les unes dans les autres, pouvaient avoir les conséquences les plus funestes, comme la boule de neige en roulant continuellement sur elle-même du haut d'une montagne peut produire à la fin une terrible avalanche.

Le maréchal, après avoir reçu de Napoléon, sur le champ de bataille de Ligny, l'ordre de se mettre à l'instant à la poursuite de l'armée prussienne, s'était rendu auprès du major général avec lequel il avait eu une courte conférence relativement au déplacement de quelques troupes qu'il devait tirer des corps placés sous son commandement pour les réunir à celles que Napoléon allait emmener avec lui ; il s'était hâté en-

suite de communiquer aux généraux Vandamme et Gérard, dont les deux corps devaient former la principale force de sa colonne, les ordres qu'il venait de recevoir. Il leur avait recommandé, conformément aux instructions de l'Empereur, de faire prendre sur-le-champ les armes à leurs troupes et de les mettre en marche le plus promptement possible. Cette diligence était d'autant plus commandée par les circonstances, que beaucoup de temps avait été perdu depuis le matin. Cependant, soit que la nécessité d'agir avec promptitude eût été mal comprise du général Vandamme, qui devait marcher en tête de la colonne, soit que, comme à son ordinaire, il eût mis peu d'empressement à exécuter les ordres qui lui avaient été donnés, un long intervalle s'écoula avant que ses troupes, qui étaient campées à Saint-Amand, sur le terrain où elles avaient combattu la veille, ne s'ébranlassent de leur bivouac, et quoique l'ordre de marcher lui eût été transmis à midi ou midi et demi au plus tard, il était plus de quatre heures lorsque les premières files du 3e corps d'armée débouchèrent enfin au *Point-du-Jour*, petite auberge située sur la route de Namur, à l'embranchement de celle de Fleurus à Gembloux, et que le maréchal Grouchy avait donné pour lieu de rendez-vous aux différents corps qui devaient former sa colonne.

Ces retards, qui furent la source de tous les malheurs de la campagne, ces trois heures perdues, cette inconcevable apathie dans un pareil moment, surtout lorsqu'on la compare à l'ardeur fébrile qui emportait, depuis plusieurs heures, sur les routes de Marbais et de Genappe les troupes que Napoléon emmenait avec lui, et

qui, s'étant battues la veille à Ligny et aux Quatre-Bras, se trouvaient dans les mêmes conditions que celles de Vandamme et de Gérard, ne sauraient être avec justice entièrement reprochés aux mauvaises dispositions et au manque d'énergie du maréchal Grouchy ; ils tenaient aussi en grande partie à la fausse position dans laquelle ce maréchal se trouvait à l'égard des deux généraux en chef placés sous son commandement [1]. En effet, le comte de Grouchy venait d'être tout récemment promu à la dignité de maréchal de France pour la participa-

1. Forces composant l'aile droite, commandée par le maréchal Grouchy, dans les journées des 17 et 18 juin 1815 (déduction faite des pertes éprouvées dans les journées précédentes) :

CORPS D'ARMÉE	DIVISIONS	INFANTERIE	CAVALERIE	ARTILLERIE Hommes.	ARTILLERIE Canons.
2e corps.......	1 division, infanterie (Girard)	2.053	»	130	8
3e corps (Vandamme).....	3 divisions, infanterie..	13.426	»	764	32
4e corps (Gérard)	3 divisions, infanterie..	11.051	»	571	32
	1 division, cavalerie....	»	1.395	102	6
6e corps.......	1 division, infanterie (Teste)...............	2.418	»	160	8
1er corps, cavalerie (Pajol).	1 division, hussards et chasseurs (Soult).....	»	1.195	105	6
2e corps, cavalerie (Excelmans).......	2 divisions, dragons....	»	2.330	210	12
	TOTAUX.........	28.920	4.920	2.042	104

Total général : 35,912 hommes et 104 bouches à feu.

Il faut déduire de ce total la division Girard qui fut laissée sur le champ de bataille de Ligny pendant les journées des 17 et 18 juin.

tion qu'il avait eue à la capitulation et à la prise du duc d'Angoulême dans sa campagne du Midi, et c'était, il en faut convenir, un hasard malheureux que celui qui avait réuni sous ses ordres deux des plus anciens généraux de l'armée, signalés par de glorieux faits d'armes dans les guerres de la République et de l'Empire, et qui se croyaient peut-être, chacun dans son for intérieur, autant de titres que leur chef au bâton du maréchalat qui venait de lui être accordé pour un fait purement politique. Il pouvait leur commander l'obéissance, mais il ne devait attendre d'eux ni confiance, ni zèle, ni dévouement.

Les embarras de cette situation difficile devaient, sans doute, être imputés d'abord à Napoléon lui-même, mais les obstacles qu'il avait eu à surmonter lorsqu'il avait ressaisi le pouvoir à son retour de l'île d'Elbe, pouvaient, jusqu'à un certain point, lui servir d'excuse. Le nombre des dignitaires de l'armée que l'âge ou les blessures avaient épargnés, était déjà fort restreint à la fin de la campagne de 1814, et parmi eux il avait été obligé de choisir ceux qui s'étaient le plus compromis dans la révolution du 20 mars, et sur le dévouement desquels il devait d'autant plus compter qu'ils défendaient leur propre cause en défendant la sienne. Il s'était donc trouvé très-limité dans ses choix et n'avait pu exercer avec une entière liberté ce grand art qui l'avait autrefois si éminemment distingué, d'appeler chacun aux fonctions qui convenaient le mieux à son caractère et à ses aptitudes.

Le maréchal Grouchy toutefois était l'un des vétérans de l'armée française. Il avait servi comme général

sous la République, et avait mérité par d'anciens services l'avancement qu'il venait d'obtenir. C'était un officier de cavalerie très-distingué, et d'une valeur incontestable sur un champ de bataille. Une charge brillante qui avait décidé la retraite de l'armée russe à la bataille de Friedland, lui avait valu le grand aigle de la Légion d'honneur, décerné de la main même de Napoléon[1]. Nul ne s'entendait mieux à faire manœuvrer sur un terrain donné un nombre illimité d'escadrons ; mais, comme nous l'avons dit, il n'avait jamais commandé en chef, et il était totalement étranger au maniement de l'infanterie et à la combinaison des différentes armes. Peu connu du soldat et peu aimé de ses collègues, il était d'ailleurs d'un caractère faible et indécis, craignant avant tout de déplaire à l'Empereur, et prêt à sacrifier à cette crainte jusqu'à ses propres inspirations et ses plus intimes convictions ; enfin une longue habitude de l'obéissance passive lui avait ôté depuis longtemps l'usage de toute initiative et la confiance en ses propres lumières. En un mot, doué d'éminentes qualités comme général de division à la tête de la cavalerie de l'armée, le maréchal Grouchy n'avait aucune de celles nécessaires à un chef de corps, chargé d'opérer séparément et à

1. Nous tenons ce fait du maréchal Grouchy lui-même. Napoléon, qui venait de remporter une victoire qui le rendait l'arbitre des destinées de l'Europe, en lui envoyant les insignes de son nouveau grade le soir même de la bataille de Friedland, avait ajouté : « *Dites-lui qu'il y a 20,000 livres de rentes suspendues à ce ruban.* » On sait, en effet, que cette dotation n'était pas accordée indistinctement à tous les grands dignitaires de l'ordre ; il n'y avait qu'un certain nombre de grands'croix qui jouissaient du traitement de 20,000 *francs* qui y était affecté ; l'Empereur en disposait à sa volonté et les désignait par un décret spécial. Le nombre en était très-limité ; on citait entre autres le duc de Raguse, le duc de Bassano, etc.

prendre par lui-même d'importantes décisions, si les circonstances l'exigeaient[1].

Le général Vandamme était, comme le maréchal Grouchy, un ancien soldat de la Révolution ; mais l'ardeur et l'activité de la jeunesse s'étaient éteintes sous le poids des années et des fatigues de la guerre ; il avait contracté tous les défauts de ce qu'en langage de bivouac on appelait les *vieux grognards* de l'armée. Les malheurs de la campagne de 1813, auxquels il avait eu une large part, avaient encore contribué à aigrir son caractère. D'humeur insubordonnée, malveillante, toujours prêt à critiquer ses supérieurs en autorité, et n'exécutant que lentement, et à ses heures, les ordres qu'il recevait, Napoléon lui-même n'était point à l'abri de son indiscipline et de son mauvais vouloir : il avait eu à se plaindre, comme nous l'avons vu, de son arrivée tardive à Charleroi dans la journée du 15, de ses mauvaises dispositions dans l'attaque du village de Gilly, et enfin de la mollesse de son attaque du village de Saint-Amand, à la bataille de Ligny[2]. On pouvait

1. Le duc de Raguse en a très-bien jugé lorsqu'il a dit : « Grouchy est le plus mauvais chef à mettre à la tête d'une armée. Il ne manque ni de bravoure ni de talents pour manier les troupes, mais il est sans résolution et incapable de prendre un parti ; c'est ce qu'il y a de pire à la guerre. » (Mémoires du duc de Raguse, livre XX.)

2. De tous les choix regrettables que fit Napoléon pendant la campagne de 1815, il n'en est pas qui ait eu des résultats plus funestes que celui du général Vandamme, appelé à l'important commandement du 3e corps d'infanterie, et ici Napoléon fut sans excuse, car il connaissait mieux que personne son caractère volontaire et insubordonné auquel on avait dû la perte de son corps d'armée dans la campagne de 1813. L'arrivée tardive de Vandamme à Charleroi, dans la journée du 15, avait empêché Napoléon de pousser jusqu'à Fleurus dès cette première journée, comme il se l'était proposé*, et c'était la véritable cause qui

* Le maréchal Grouchy a été plus loin : il a accusé formellement le général Vandamme d'avoir refusé de descendre d'une hauteur sur laquelle il s'était établi,

donc présumer aisément qu'il apporterait moins d'empressement et d'exactitude encore à obéir aux ordres qui lui seraient transmis par un lieutenant de l'Empereur dont la récente promotion lui inspirait plus de jalousie que de respect[1].

Le comte Gérard réunissait toutes les qualités qui font le grand général : il avait du coup d'œil, une détermination prompte. Quoiqu'il eût pris une part glorieuse à toutes les guerres de l'empire, il avait conservé tout le feu, toute l'énergie de l'homme dans la force de l'âge. Il s'était vu avec quelque déplaisir, peut-être, rangé sous les ordres d'un général dont il se croyait, à juste titre, l'égal en services et en talents, et pour lequel il n'éprouvait que peu de sympathie; mais, homme de loyauté et de discipline avant tout, il était bien déterminé (et l'on doit en croire ses déclarations

avait détourné le maréchal Ney d'occuper les Quatre-Bras dans la soirée du même jour, comme il en avait reçu l'ordre de Napoléon. On verra bientôt que la même cause, la désobéissance du général Vandamme et son départ tardif de ses bivouacs de Saint-Amand, dans la journée du 17, paralysa tous les mouvements du maréchal Grouchy, et l'empêcha de remplir avec exactitude la mission qui lui était confiée, en sorte qu'on peut attribuer avec justice à la funeste influence de ce général la plus grande partie des désastres de cette fatale campagne.

1. Je puis citer à cette occasion un fait qui m'est personnel. J'ai beaucoup connu le lieutenant-colonel Selves, qui s'est acquis une sorte de célébrité sous le nom de Soliman-Pacha, au service du pacha d'Egypte Méhémet-Ali ; il avait servi en qualité d'officier d'ordonnance auprès du maréchal Grouchy, pendant la campagne de 1815, et je tiens de lui qu'ayant été chargé plusieurs fois de porter au général Vandamme les ordres du général en chef, il en reçut des réponses tellement injurieuses et grossières, qu'il fut obligé de lui déclarer qu'il ne voulait plus en être l'intermédiaire et de l'engager à les lui transmettre lui-même ! ! !

(*Note de l'auteur.*)

et d'appuyer le général Excelmans avec quelques bataillons d'infanterie, ce qui l'empêcha de s'emparer de Fleurus, et de pousser même jusqu'à Sombref dans la soirée du 15 juin, comme il en avait reçu l'ordre verbal de la bouche même de Napoléon.

sur ce point) à exécuter ponctuellement ses instructions et à lui obéir, a-t-il dit depuis, comme il eût obéi à Napoléon lui-même. Malheureusement, par un aveuglement vraiment inconcevable, le maréchal Grouchy avait trouvé moyen de paralyser son zèle et son activité, qui, bien dirigés, auraient pu lui être si utiles, en subordonnant tous ses mouvements à ceux du général Vandamme, dont la lenteur et le mauvais vouloir étaient suffisamment démontrés par l'expérience des deux journées précédentes.

Rien, en effet, de plus mal conçu et de plus illogique que les mesures prises par le maréchal Grouchy pour assurer la prompte exécution de la mission dont il avait été chargé par Napoléon. Il connaissait mieux que personne la nécessité d'agir avec diligence, puisqu'il avait été le premier à faire observer à l'Empereur combien il lui serait difficile de rejoindre l'armée prussienne, qui avait sur lui (à ce qu'il croyait, car il n'en était rien, comme on le verra par la suite) *douze* ou *quinze* heures d'avance, et cependant les dispositions qu'il avait prises devaient avoir pour effet d'entraîner une perte de temps considérable et de retarder inutilement la marche de son armée. En effet, au lieu de mettre en mouvement sur-le-champ ses différents corps, selon la place qu'ils occupaient sur le terrain, et sans s'astreindre au rang qu'ils occupaient dans l'armée, ainsi que le faisait toujours Napoléon dans les mêmes circonstances [1], le maréchal Grouchy, pour ménager sans doute des suscep-

1. A l'aile gauche, le 2ᵉ corps avait toujours marché en avant du 1ᵉʳ corps pendant les journées des 15 et 16 juin.

tibilités d'amour-propre bien déplacées en un pareil moment, avait décidé qu'ils marcheraient l'un derrière l'autre et sur la même route, selon leur numéro d'ordre, en sorte que le 3e corps, commandé par le général Vandamme, qui occupait Saint-Amand, à l'extrême gauche de notre ligne de bataille, devait former la tête de la colonne, tandis que le 4e corps, qui occupait Ligny, où il avait combattu la veille, et qui était situé à même distance à peu près, entre Saint-Amand et Sombref, qu'il fallait traverser pour rejoindre la route de Gembloux, devait attendre que le 3e corps, qui avait plus d'une lieue à faire pour le rejoindre, eût défilé devant lui, et l'eût même dépassé, pour entrer dans la colonne.

Le maréchal Grouchy, après avoir donné ces ordres, que la lenteur et le mauvais vouloir du général Vandamme devaient rendre encore plus défectueux, était venu se placer de sa personne sur la chaussée de Namur, devant une petite auberge nommée le Point-du-Jour, située tout auprès de l'intersection de la route de Fleurus à Gembloux, et qu'il avait fixée pour lieu de rendez-vous général aux troupes placées sous son commandement. Là, il se morfondit plusieurs heures dans une vaine attente, et perdit inutilement les instants les plus précieux de la journée. Tous les corps qui devaient suivre Napoléon et marcher contre les Anglais, avaient déjà depuis longtemps quitté la plaine de Fleurus, et s'avançaient en toute hâte sur Marbais et les Quatre-Bras; les 3e et 4e corps seuls demeuraient paisiblement dans leurs cantonnements, et semblaient totalement étrangers à ce qui se passait autour d'eux.

Cependant, avant de s'éloigner du champ de bataille de Ligny, Napoléon, auquel rien n'échappait, et qui avait cru remarquer de l'hésitation dans l'attitude embarrassée du maréchal Grouchy, avait jugé nécessaire de lui renouveler par écrit les ordres qu'il venait de lui donner verbalement, pour les mieux graver dans son esprit et mieux lui faire sentir l'importance et le véritable but de sa mission.

Cette lettre, qui a mérité d'être conservée par l'histoire, est peut-être l'une des plus étonnantes productions de cet esprit si lucide et si complet, surtout si l'on réfléchit qu'elle avait été dictée par Napoléon, non dans le silence du cabinet, mais au milieu du tumulte d'une armée en mouvement, sur un champ de bataille, et pour ainsi dire *au galop de son cheval*, comme on voit, dans Plutarque, que César dictait les siennes, dans ses marches rapides, quelquefois à trois secrétaires à la fois [1]. Écrite tout entière de la main du général Bertrand, elle était ainsi conçue :

Lettre de Napoléon au maréchal Grouchy.

Ligny, le 17 juin 1815 (midi environ).

« Monsieur le maréchal, rendez-vous sur-le-champ à Gembloux avec le corps de cavalerie du général Pajol, la cavalerie légère du 4e corps et le corps de cavalerie du général Excelmans, la division du général Teste, dont vous aurez un soin particulier, étant détachée de son corps d'armée, et le 3e et le 4e corps d'infanterie.

1. *Hommes illustres* de Plutarque : *Vie de César.*

Vous vous ferez éclairer sur la direction de Namur et de Maëstricht, *et vous poursuivrez l'ennemi.*

« *Éclairez sa marche et instruisez-moi de ses manœuvres de manière que je puisse pénétrer ce qu'il veut faire.* Je porte mon quartier général aux Quatre-Bras, où ce matin étaient encore les Anglais. Notre communication sera donc directe par la route pavée de Namur. Si l'ennemi a évacué cette place, écrivez au général commandant la 2e division militaire à Charlemont de faire occuper Namur par quelques bataillons de garde nationale et quelques batteries de canon qu'il formera à Charlemont. Il donnera ce commandement à un maréchal de camp.

« *Il est important de pénétrer ce que Blücher veut faire : ou il se sépare des Anglais, ou ils veulent se réunir pour couvrir Bruxelles en tentant le sort d'une nouvelle bataille.* Dans tous les cas, tenez constamment vos deux corps d'infanterie réunis dans une lieue de terrain, et occupez tous les soirs une bonne position militaire ayant plusieurs débouchés de retraite. *Placez des détachements de cavalerie intermédiaires pour communiquer avec le quartier général.*

« Dicté par l'Empereur,

« En l'absence du major-général,

« Le grand-maréchal, BERTRAND[1]. »

1. Cette lettre est restée longtemps ignorée ; écrite en entier de la main du général Bertrand, elle n'avait pas été transcrite sur le livre d'ordre de l'armée, et il paraît que Napoléon n'en avait gardé aucun souvenir, car il n'en est question ni dans l'*Histoire de la Campagne de* 1815, par le général Gourgaud, ni dans le livre IX des *Mémoires de Sainte-Hélène.* Le maréchal Grouchy, qui seul en possédait l'original, n'en avait fait aucune mention dans ses premières publications ; il a même soutenu

Il semble que cette lettre, chef-d'œuvre de raison et de logique dans son admirable concision, devait éclairer tous les doutes qui pouvaient encore exister dans l'esprit perplexe du maréchal Grouchy, et lui tracer clairement la ligne de conduite qu'il avait à tenir. On voit, en effet, que non-seulement Napoléon a deviné, malgré les fausses indications recueillies par la cavalerie du général Pajol, la véritable direction que suivaient dans leur retraite les différents corps de l'armée prussienne, mais encore qu'il a prévu qu'ils allaient chercher à se réunir à l'armée anglaise, pour lui livrer une nouvelle bataille devant Bruxelles. N'était-ce pas mettre son lieutenant sur ses gardes, et l'avertir suffisamment que

positivement, pendant longtemps, qu'il n'avait reçu de Napoléon que les ordres verbaux qu'il lui avait donnés sur le champ de bataille de Ligny et que nous avons rapportés dans le texte. Ce n'est que dans une brochure publiée vers 1842, je crois, qu'il s'est enfin décidé à faire connaître cette dépêche si remarquable, tant il sentait bien qu'elle allait ajouter de nouveaux griefs aux accusations qui déjà pesaient sur lui, car tout est prévu dans cette dépêche, même l'éventualité de la bataille de Waterloo, dont le plan n'était peut-être pas encore définitivement arrêté dans la tête des généraux ennemis, et toutes les instructions données par Napoléon à son lieutenant sont si nettes, si clairement exprimées, qu'on peut assurer que si elles eussent été exactement suivies, tous les désastres de la campagne eussent été évités. Cette lettre a été depuis citée par plusieurs historiens de la campagne de 1815, notamment par MM. Charras, Thiers, etc. Mais ils l'ont presque toujours tronquée ou dénaturée; ils se sont trompés sur l'heure * à laquelle elle a été écrite, et en général ils n'en ont ni senti ni fait apercevoir toute l'importance. Nous l'avons peut-être pour la première fois rapportée en son entier et conformément au texte original.

* Cette heure est importante, puisque c'est au moment même de la réception de la lettre de Napoléon qu'aurait dû commencer le mouvement du maréchal Grouchy s'il avait exactement suivi ses instructions. Elle est d'ailleurs facile à fixer, puisqu'à *une* heure l'Empereur était déjà rendu à Marbais, où il avait rejoint sa garde qui le précédait; il avait donc dû quitter Ligny, d'où sa lettre est datée, une demi-heure auparavant, et c'est par conséquent vers midi ou midi et demi, tout au plus, qu'elle avait été écrite, comme nous l'avons indiqué dans le texte. C'est donc à tort que, dans l'ouvrage intitulé : *Le maréchal Grouchy en* 1815, et dans d'autres écrits composés sous son influence, on a donné à cettre lettre la date de *trois heures*, c'est une date visiblement falsifiée; l'Empereur, à ce moment, était déjà à trois lieues de Ligny, occupé à visiter le champ de bataille des *Quatre-Bras*.

toutes ses manœuvres devaient avoir pour but d'empêcher cette réunion ?

« *Rendez-vous à Gembloux*, disait Napoléon [1], *avec le corps de cavalerie du général Pajol*, etc. *Vous vous ferez éclairer sur la direction de Namur et de Maëstricht, et vous poursuivrez l'ennemi* [2] »

N'était-ce pas indiquer clairement au maréchal Grouchy que c'était sur les routes de Gembloux, Wavre et Bruxelles qu'il fallait chercher Blücher, et non sur celles de Namur et de Maëstricht, comme on l'avait cru dans le premier moment? Qu'on ne trouverait de ce côté, comme cela arriva en effet, que quelques convois de blessés ou quelques détachements isolés, et qu'il suffirait par conséquent d'observer ces routes avec quelques pelotons de cavalerie pour ramasser les traînards.

« *Éclairez la marche de l'ennemi et instruisez-moi de ses manœuvres, de manière que je puisse pénétrer ce qu'il veut faire.* »

N'était-ce pas indiquer à son lieutenant que le prin-

1. Le maréchal Grouchy avait toujours laissé supposer que c'était de son propre mouvement qu'il s'était porté sur Gembloux au lieu de suivre la route de Namur comme il se l'était d'abord proposé, et ce qui l'aurait indéfiniment éloigné des traces de l'armée prussienne; mais on voit par la lettre du général Bertrand que c'est Napoléon qui lui avait imposé cette direction. Dans un opuscule publié en 1819, le général Berton, qui commandait une brigade de dragons de la cavalerie Excelmans, dit, en effet, qu'il fut le premier qui reconnut le 3e et le 4e corps prussiens massés autour de Gembloux, et qu'il en rendit compte au quartier général dès *neuf* heures du matin. Ainsi on était, dès cette heure, parfaitement renseigné sur la véritable direction que suivait l'armée en retraite. On ne sait par quelle fatalité le maréchal Grouchy persista seul dans son erreur.

2. Les mots : « *Et vous poursuivrez l'ennemi*, » montrent assez qu'en indiquant Gembloux comme le point sur lequel devait se diriger le maréchal Grouchy, l'Empereur n'entendait pas qu'il s'y arrêterait pendant toute la journée du 17.

cipal but de sa mission était de suivre d'assez près Blücher pour qu'aucun de ses mouvements ne pût lui échapper, et que c'était sur cette connaissance des desseins de l'ennemi que devaient se régler désormais toutes les opérations de la campagne. Cette idée domine tellement l'esprit de Napoléon, qu'un peu plus loin il ajoute encore :

« *Il est important de pénétrer ce que Blücher veut faire : ou il se sépare des Anglais, ou ils veulent se réunir pour couvrir Bruxelles et Liége en tentant le sort d'une nouvelle bataille.* »

Ce dilemme, si nettement posé, n'aurait-il pas dû, comme l'épée de Damoclès, rester continuellement suspendu sur la pensée incertaine et irrésolue du maréchal Grouchy. Il semble qu'ainsi averti, qu'ainsi mis sur la voie des intentions de l'ennemi, son unique soin, sa constante préoccupation, devait être d'empêcher la réunion des deux armées ennemies, ou du moins d'être toujours en mesure d'y porter remède, si elle s'opérait malgré lui.

Enfin, en terminant cette admirable dépêche par cette recommandation si simple, qu'on eût pu croire qu'elle s'adressait plutôt à un capitaine de cavalerie qu'à un maréchal de France :

« *Placez des détachements de cavalerie intermédiaires pour communiquer avec le quartier général.* »

Ne lui montrait-il pas combien il importait que les communications de l'aile droite et du centre fussent fréquentes et toujours libres ? Et l'on verra en effet que cette seule prescription, si elle eût été suivie, aurait suffi peut-être pour sauver l'armée.

Mais, dira-t-on, que devait donc faire le maréchal Grouchy pour se conformer aux instructions de l'Empereur, que les circonstances peut-être rendaient impossibles à remplir ? Rien n'était plus simple et plus facile : il fallait d'abord se bien pénétrer de cette idée que le succès de sa mission dépendait avant tout de la rapidité de ses mouvements ; qu'il ne s'agissait pas de marcher lourdement, avec tout l'attirail de son infanterie, de son artillerie, de ses parcs et de ses ambulances, contre une armée en position et prête à livrer bataille, mais de suivre avec célérité une armée en retraite qui fuyait devant lui ; il devait donc commencer par diriger avec vivacité sur ses talons toute sa cavalerie, qui l'aurait poussé l'épée dans les reins, comme Napoléon venait de pousser l'arrière-garde de l'armée anglaise, et la forcerait bientôt à s'arrêter et à démasquer ses desseins ; mais il fallait avant tout rappeler de suite à lui, comme le lui prescrivait Napoléon, la cavalerie du général Pajol et la division Teste, qui erraient depuis le matin, sans aucun résultat, sur la route de Namur et de Liége, se mettre à la tête de ces deux corps et se porter en toute diligence sur Gembloux, que la cavalerie du général Excelmans occupait déjà, et où l'arrière-garde des 3e et 4e corps prussiens se trouvait encore à *onze heures* du matin. Pendant ce temps, il aurait envoyé à ses deux corps d'infanterie laissés en arrière l'ordre de venir le rejoindre le plus tôt qu'ils pourraient, et par les chemins les plus courts qu'ils rencontreraient devant eux, et il aurait de sa personne, avec la nombreuse cavalerie dont il disposait, poursuivi l'ennemi sur les routes de Perwez et de Sart-à-Walhain, qu'il avait

prises en sortant de Gembloux. Il aurait bientôt reconnu ainsi quelle était la véritable direction de sa ligne de retraite. En même temps, il aurait eu soin de se faire éclairer sur sa gauche par quelques détachements de cavalerie légère, pour nettoyer le terrain des partis ennemis qui pouvaient s'y être arrêtés encore, et maintenir libres ses communications avec le centre de l'armée, selon les sages instructions de Napoléon. Il aurait bientôt appris ainsi qu'outre la colonne qui se retirait par Gembloux et Sart-à-Walhain, deux autres colonnes assez fortes avaient pris, en quittant le champ de bataille de Ligny, les routes de Tilly et de Mont-Saint-Guibert, se dirigeant sur Wavre, en sorte que toute l'armée ennemie devait se trouver très-probablement concentrée sur ce point dans la soirée du 17, ce qu'il ne sut positivement que le lendemain, à une heure très-avancée de la journée, et encore n'en fut-il instruit que par une dépêche de Napoléon, datée du champ de bataille de Waterloo, le 18, à onze heures et demie du matin [1], en sorte que les rôles se trouvèrent intervertis : ce fut Napoléon qui fut obligé d'informer son lieutenant des desseins de l'ennemi, tandis que le principal but de sa mission avait été de les découvrir et d'en instruire son chef.

C'est donc avec justice que l'histoire, sévère, mais impartiale, a attribué aux fausses mesures du maréchal Grouchy une partie notable des désastres qui terminèrent cette courte campagne, si brillamment commencée. Ses fautes, en effet, se multiplièrent avec une telle

1. Voir à l'appendice du chapitre IV les pièces historiques, § 2.

rapidité, qu'on dut bientôt pressentir qu'elles ne pourraient aboutir qu'à la plus funeste catastrophe.

Nous avons laissé le maréchal, après avoir donné aux généraux Vandamme et Gérard les ordres défectueux que nous avons rapportés, posté avec son état-major devant la petite auberge du Point-du-Jour, située sur la route de Namur, non loin de Sombref, et attendant patiemment que ses deux corps d'infanterie débouchassent enfin de la plaine de Ligny, pour les diriger lui-même sur la route de Gembloux, où l'Empereur, dans sa lettre, lui prescrivait de se rendre, au lieu de suivre, comme il se l'était proposé d'abord, la direction de Namur et de Liége, ce qui l'aurait indéfiniment éloigné des traces de l'armée prussienne. Là, il passa inutilement plusieurs heures dans une anxieuse attente. Vainement il envoyait à chaque instant quelqu'un de ses aides de camp à Saint-Amand; rien ne pouvait hâter les préparatifs de l'impassible Vandamme. Sourd aux ordres comme aux prières, il ne pouvait se décider à quitter ses bivouacs avant l'heure qu'il s'était fixée, et le général Gérard, cloué à Ligny par l'ordre qu'il avait reçu de régler ses mouvements sur ceux de son chef de file, exhalait en plaintes stériles sa bouillante ardeur et concevait pour l'avenir les plus sinistres pressentiments. A la fin, fatigué de sa longue faction, et après avoir perdu dans cette inaction forcée les plus belles heures de la journée, le maréchal Grouchy prit le parti qu'il aurait dû prendre dès le premier moment, de se porter de sa personne à Gembloux, pour y recueillir, conformément aux instructions de Napoléon, des renseignements sur le passage des colonnes prussiennes qui l'avaient traversé

pendant la nuit précédente, et qui se trouvaient alors avoir plus de sept heures d'avance sur lui. On conçoit combien ces renseignements, qui eussent pu être si utiles à Napoléon pour l'éclairer sur les desseins de l'ennemi, furent vagues et incertains. Le maréchal Grouchy d'ailleurs était toujours sous l'impression qu'avaient faite sur lui les premiers rapports du général Pajol : c'était comme une idée fixe qui s'était emparée de son esprit, et qui lui faisait fermer les yeux à la lumière qu'auraient pu produire tous les renseignements contraires qu'il recueillait. Il était convaincu que l'armée prussienne, ou du moins la majeure partie de cette armée, se retirait sur Liége et Maëstricht; ni les avertissements si précis de Napoléon, ni les rapports plus exacts qui lui parvenaient de tous côtés, n'avaient pu le détromper : il avait laissé, dans cette idée, la cavalerie du général Pajol et la brave division Teste errer pendant toute la journée du 17 autour de Mazy, sur la chaussée de Namur, à la poursuite d'une colonne qui n'existait pas, ou qui du moins ne se composait, comme nous l'avons dit, que de quelques fourgons de bagages ou de convois de blessés, au lieu de réunir le plus promptement possible, conformément aux instructions de Napoléon, autour de Gembloux, toute sa petite armée; et comme, en sortant de ce bourg, la route se divise en deux branches, l'une se dirigeant sur Wavre, en passant par Sart-à-Walhain, l'autre sur Liége ou Tirlemont, en passant par Perwèz-le-Marché, c'était encore de ce côté qu'il avait porté toute son attention, et qu'il avait détaché une partie de sa cavalerie, persistant toujours à croire que Blücher, avec la majeure partie de son ar-

mée, se retirait sur la Meuse ou le Rhin. Le maréchal Grouchy, comme il l'a dit lui-même, ne fut totalement tiré de son erreur que le lendemain, lorsqu'après avoir dépassé Sart-à-Walhain, il reconnut que les deux colonnes prussiennes sorties de Gembloux avaient pris définitivement la direction de Wavre. Malheureusement, trop de temps avait été perdu en tâtonnements inutiles avant de reconnaître cette vérité, qu'un peu plus de perspicacité ou de confiance dans le coup d'œil de Napoléon lui aurait révélée depuis la veille.

Il était huit heures du soir, et la nuit commençait à tomber, lorsque les premières troupes du général Vandamme arrivèrent enfin à Gembloux. Elles furent placées de l'autre côté, et à une demi-lieue à peu près en avant du bourg, pour laisser la place libre à celles du 4e corps, qui les suivaient. Les troupes du général Gérard, qui avaient été si malheureusement dirigées sur la même route, et qui avaient dû laisser un intervalle indispensable entre la tête de leur colonne et l'arrière-garde du corps qui les précédait, n'arrivèrent qu'une heure après, quoiqu'elles eussent eu moins de chemin à faire. La pluie d'ailleurs tombait à torrents, il était donc impossible d'aller plus loin. Les troupes du 4e corps furent placées dans le bourg ou dans les environs, et il était *onze heures du soir* avant qu'elles ne fussent complétement établies dans leurs bivouacs. Gembloux est distant de deux lieues et demie au plus du village de Ligny, d'où ces troupes étaient parties; elles avaient reçu leur ordre de mouvement vers midi ou midi et demi; elles avaient donc mis dix heures à faire deux lieues. Celles du général Vandamme n'en avaient mis guère moins, tandis

que Napoléon et les troupes qu'il avait emmenées avec lui, partant également du champ de bataille de Ligny à la même heure, après avoir franchi au pas de course une distance de près de sept lieues, et avoir perdu deux heures à Marbais et aux Quatre-Bras par la faute du maréchal Ney, étaient arrivés avant six heures du soir en présence de l'armée anglaise, rangée en bataille sur le plateau de Mont-Saint-Jean. Cette fatale lenteur dans la marche de notre aile droite, ces trois heures perdues autant par les mauvaises dispositions du maréchal Grouchy que par le mauvais vouloir du général Vandamme, furent la véritable cause des malheurs du lendemain; et lorsqu'on réfléchit au profond abîme dans lequel ils entraînèrent la France, on chercherait en vain dans l'histoire de plus grands effets produits par une plus petite cause. Que cet exemple du moins ne soit pas perdu pour nos neveux. Tout se tient et s'enchaîne à la guerre : il n'y a point de faute légère qui n'ait de graves conséquences. Le courage ne faillira jamais aux armées françaises; mais s'il donne la victoire, la discipline seule, qui manqua si souvent, dans les derniers temps, aux armées de l'empire, peut la maintenir et assurer des succès durables.

Certes, personne au monde n'aurait pu prévoir les terribles conséquences qu'allait produire le fatal retard survenu dans la marche de notre aile droite; mais tout homme initié aux premiers principes de la stratégie pouvait déjà reconnaître que ce retard plaçait, dès ce moment, l'armée française dans une position d'autant plus dangereuse qu'elle avait devant elle un ennemi aussi actif qu'entreprenant. En effet, elle se trouvait disposée sur

deux lignes à peu près parallèles, séparées par la Dyle, rivière encaissée, vaseuse et profonde, inguéable dans presque tout son cours; mais ces deux colonnes, par suite des lenteurs du maréchal Grouchy, n'étaient plus à la même hauteur, et la colonne de gauche ou l'armée centrale, commandée par Napoléon, avait son flanc droit découvert et pouvait être exposée à toutes les entreprises de l'ennemi. Il aurait fallu déployer une activité extraordinaire pour réparer cette faute et empêcher l'ennemi d'en profiter; se remettre en route à la pointe du jour, regagner le temps perdu la veille et s'occuper surtout de rechercher les traces de l'armée prussienne qu'on ne connaissait encore qu'imparfaitement en ce moment. On savait seulement, par les rapports des habitants, que deux corps d'armée considérables avaient traversé Gembloux pendant la nuit précédente : c'était le 3e corps commandé par Thielman qui, après avoir combattu à Sombref pendant la journée du 16, s'était retiré sur Gembloux où il avait été rejoint par le 4e corps sous les ordres du général Bulow qui, cantonné dans les environs de Liége, était arrivé trop tard pour prendre part à la bataille. Ces deux corps avaient séjourné à Gembloux et dans les environs pendant toute la matinée du 17, et à une heure après midi ils étaient encore en vue de nos avant-postes; rien n'aurait donc été plus facile que de les suivre et de les rejoindre; mais la cavalerie du général Excelmans qui les observait, n'étant pas soutenue par de l'infanterie, avait été obligée de les laisser s'éloigner sans engager le combat, et l'on ne savait même pas, d'une manière bien positive, sur quel point ils se re-

tiraient et s'ils avaient suivi la route de Wavre ou celle de Liége, qui, toutes deux, viennent s'embrancher un peu au-dessus de Gembloux dans celle de Fleurus. Quant aux deux autres corps de l'armée prussienne qui avaient combattu à Saint-Amand et à Ligny, on ignorait absolument, à l'aile droite de notre armée, quelle direction ils avaient prise en quittant le champ de bataille, et il ne paraît pas que le maréchal Grouchy s'en fût autrement inquiété : on ne savait pas même ce qu'était devenu le commandant en chef, le feld-maréchal Blücher, qui avait trouvé ainsi le moyen d'échapper pendant vingt-quatre heures à toutes les investigations d'une armée victorieuse. Une telle situation accusait, il faut l'avouer, une grande négligence ou une singulière inexpérience dans le service de notre cavalerie légère, et dans ceux qui étaient spécialement chargés du soin de la diriger.

Malheureusement les dispositions que le maréchal Grouchy avait prises pour la journée du lendemain, n'annonçaient pas qu'il fût disposé à réparer, par un redoublement d'activité, les lenteurs de la journée précédente. Il avait annoncé à Napoléon, dans une lettre qu'il lui avait adressée de Gembloux dans la nuit du 17 au 18 juin, *qu'il en partirait avant le lever du soleil,* que les troupes étant fraîches et bien reposées, la marche en serait plus rapide et qu'il regagnerait aisément le temps perdu la veille. L'Empereur devait donc supposer qu'il avait reconnu lui-même la faute qu'il avait commise en faisant si peu de chemin dans la journée du 17, et baser ses calculs sur l'heure matinale à laquelle il annonçait que ses troupes quitteraient

Gembloux dans la journée suivante. Cependant, sans qu'on ait pu savoir précisément par quels motifs il avait changé ses projets[1], et quoique le maréchal Grouchy ait imperturbablement soutenu dans plusieurs écrits publiés depuis, qu'il était parti de Gembloux *au lever du soleil*, il est attesté par de nombreux témoins et par les minutes même de lettres écrites de sa main à plusieurs généraux sous ses ordres qui subsistent encore dans les cartons du dépôt de la guerre, que ses ordres de mouvement pour la journée du 18 portaient que le 3e corps, celui du général Vandamme, quitterait ses bivouacs à *six heures* du matin, et que le 4e corps, commandé par le général Gérard, qui devait, comme la veille, marcher à la suite du 3e et sur la même route, s'ébranlerait de Gembloux deux heures plus tard, c'est-à-dire à *huit*

1. Il me paraît ressortir évidemment de tous les documents, que l'intention du maréchal Grouchy, forcé par les circonstances de s'arrêter à Gembloux le 17 au soir, avait été d'en partir dès la *pointe du jour*. On lit en effet, dans une lettre au général Excelmans, datée de Gembloux, sept heures du soir : « Il faut demain que nous talonnions de très-près les Prussiens ; *je mettrai donc en marche Vandamme à la petite pointe du jour et me lierai à vous.* » Et dans une autre lettre adressée au général Gérard et datée également de Gembloux, 17 juin, vers neuf heures du soir, il dit encore : « Veuillez envoyer l'ordre à votre cavalerie qui est restée à Roty, *d'en partir demain à la petite pointe du jour*, pour se porter à Grand-Lèz. » Mais il paraît que les observations du général Vandamme, qui n'aimait pas les marches matinales, avaient, dans la soirée, changé toutes ses résolutions, car son ordre de marche pour le lendemain, adressé à ce général et daté de Gembloux, le 17 juin, à *dix heures du soir*, commence ainsi : « *Ainsi que nous en sommes convenus*, mon cher général, *je désire* que vous vous mettiez en mouvement, *demain matin*, À SIX HEURES, etc. » Ainsi ce fut Vandamme qui, déjà, avait été cause de l'arrivée tardive de notre colonne de droite à Gembloux dans la soirée du 17, qui fit changer les ordres de départ fixés au *point du jour*, pour la journée du 18, ce qui amena tous les désastres de cette journée. C'est donc, comme nous l'avons déjà dit dans un autre endroit, à la fatale influence de ce général qu'on peut, à bon droit, attribuer en grande partie tous les revers de cette campagne. (Voir à l'Appendice les Pièces justificatives.)

heures seulement[1]. Or, quand bien même ces ordres eussent dû être ponctuellement exécutés, ce qui était au moins très-douteux, d'après l'expérience de la veille, il est évident que c'était partir beaucoup trop tard pour que notre aile droite pût rejoindre l'armée prussienne à laquelle elle avait maintenant laissé prendre sur elle près de *vingt-quatre heures* d'avance, assez à temps pour l'empêcher de faire sur le flanc découvert de Napoléon, pendant qu'il serait aux prises avec l'armée anglaise, une diversion dangereuse. De toutes les fautes du maréchal Grouchy, ce départ tardif de Gembloux fut sans doute la plus grave et celle qu'on a pu le plus justement lui reprocher, car elle était tout à fait sans excuse, et ce fut celle aussi, comme on le verra par la suite, qui devait entraîner les plus fatales conséquences.

Tandis qu'à l'aile droite de l'armée les troupes, placées loin des yeux de Napoléon, étaient conduites avec cette faiblesse et cette imprévoyance, présages certains des plus sinistres événements, une ardeur martiale, une confiance aveugle dans la victoire, animaient, au camp de Planchenoit, les chefs et les soldats qui subissaient l'influence de sa présence, de son génie et de son énergique volonté.

A mesure que les troupes qui devaient former notre première ligne étaient arrivées à Planchenoit, elles avaient établi leurs bivouacs autour du village et dans les environs; le 2e corps, placé en seconde ligne s'était arrêté à Genappe, en sorte que l'armée entière, moins le corps de Grouchy, se trouvait réunie dans

1. Voir les pièces historiques à l'Appendice.

l'espace d'une lieue de terrain à une heure peu avancée de la soirée du 17 [1]. Le ciel était chargé de nuages, la nuit sombre, une pluie fine et pénétrante qui n'avait cessé de tomber depuis midi, semblait redoubler d'intensité ; mais la gaîté du soldat n'en était pas diminuée ; les feux qui s'allumaient de toutes parts, une abondante

1. FORCES DE L'ARMÉE FRANÇAISE

Campée à Planchenoit dans la soirée du 17 juin 1815. (Déduction faite des pertes éprouvées dans les journées précédentes.)

CORPS D'ARMÉE	DIVISIONS	INFANTERIE	CAVALERIE	ARTILLERIE	
				Hommes.	Canons.
1er corps comte d'Erlon.	4 divisions, infanterie...	16.885	»	976	40
	1 division, cavalerie.....	»	1.506	120	6
2e corps comte Reille.	3 divisions, infanterie...	13.370	»	1.080	32
	1 division, cavalerie.....	»	1.565	110	6
6e corps Lobau.	2 divisions, infanterie...	6.155	»	610	24
	1 division, cavalerie (Domon), détachée du 3e corps..............	»	905	107	6
Garde impériale.	Jeune garde (Duhesme)..	4.273	»	»	»
	Vieille garde: Chasseurs (moy. gar.)	4.553	»	» *	»
	Vieille garde: Grenadiers.	4.120	»	3.128	126
	Cav. lég. (chass. et lanc.).	»	2.067	»	»
	Grosse cav. (gren. et drag.)	»	1.698	»	»
1er corps de cav.	1 division (Subervic), détachée du corps de Pajol	»	1.155	105	6
3e corps de cav. Kellerman.	2 divisions, cuirassiers..	»	2.346	204	12
4e corps de cav. Milhaud.	2 divisions, cuirassiers..	»	2.480	210	12
	TOTAUX........	49.356	13.722	6.650	270

TOTAL GÉNÉRAL....... 69.728 hommes et 270 bouches à feu.

* On comprend dans ce chiffre quatre batteries auxiliaires de la ligne, dont trois batteries à pied et une à cheval. Total : 1,115 artilleurs et 30 pièces. Voir le tableau à la fin du volume.

distribution de vivres, la soupe qui commençait à bouillir dans les marmites, la perspective enfin d'une glorieuse victoire pour le jour suivant, faisaient régner partout la joie et la bonne humeur, et cette nuit, qui devait être la dernière pour un grand nombre de ces hommes si gais et si imprévoyants de l'avenir, leur apporta bientôt un sommeil bienfaisant dont ils avaient grand besoin après les fatigues et les travaux des trois jours précédents.

Napoléon, seul, ne dormit pas cette nuit. De profondes méditations occupaient sa pensée, et tandis qu'autour de lui tout se livrait au repos, il arrêtait ses dispositions pour la bataille du lendemain. C'était la première fois, depuis la campagne d'Égypte, qu'il se trouvait en face d'une armée anglaise, et sans doute cette circonstance était encore un stimulant pour son génie. Il savait d'ailleurs que de cette journée allait dépendre le destin de la campagne et peut-être la chute ou l'affermissement de son trône. Aussi, vers le milieu de la nuit, ne pouvant maîtriser l'inquiétude secrète qui l'agitait,

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE DES FORCES DE L'ARMÉE FRANÇAISE

Le 17 juin 1815 au soir.

Armée avec l'Empereur		69.728	hommes et	270	bouches à feu.
Aile droite sous les ordres de Grouchy		35.912	—	104	—
	TOTAL	105.640	—	374	—
Pertes éprouvées dans la journée du 16.	A Ligny	6.950	—	»	—
	Aux Quatre-Bras	4.020	—	»	—
		116.610	—	»	—
Équipages de ponts, sapeurs, infirmiers, etc.		2.500	—	»	—
* Force de l'armée en entrant en campagne		119.110	hommes et	374	bouches à feu.

* Voir le tableau détaillé à la fin du volume.

il sortit à pied de son quartier général, accompagné seulement du grand-maréchal Bertrand, pour s'assurer que Wellington avait conservé la même position qu'il occupait la veille, et qu'il ne faisait aucun préparatif de retraite : il trouvait cette position mal choisie, et elle ne répondait pas à l'idée qu'il s'était faite de l'habileté du général anglais. En effet, en adossant son armée à la lisière d'une forêt qui ne lui offrait pour ligne de retraite que l'étroite chaussée qui la traversait, il risquait, s'il était battu, de perdre pour le moins son matériel et tous ses bagages. Napoléon avait supposé que, plus habiles et mieux inspirés, le duc de Wellington et le feld-maréchal Blücher profiteraient de la nuit pour franchir avec toutes leurs troupes les défilés de la forêt de Soigne, et se rejoindraient en arrière de la forêt pour couvrir Bruxelles. Rien ne pouvant, en effet, s'opposer alors à cette réunion, le plan de la campagne se trouverait déjoué, et la position de l'armée française, si elle se hasardait à traverser la forêt de Soigne, rencontrant au débouché en face d'elle deux armées doubles en forces, et établies dans une bonne position, choisie et étudiée à l'avance, aurait été très-compromise. Aussi la surprise et la joie de Napoléon furent grandes, lorsqu'après avoir visité ses avant-postes il s'aperçut que tout était parfaitement tranquille dans le camp ennemi.

« La forêt de Soigne, éclairée par les feux des bivouacs, resplendissait comme un vaste incendie. Le plus morne silence régnait sur toute la ligne. L'armée anglo-hollandaise était ensevelie dans un profond sommeil, qu'expliquaient du reste les fatigues qu'elle avait

éprouvées pendant les deux journées qui venaient de s'écouler[1]. »

Le jour commençait à poindre ; Napoléon rentra à son quartier général, plein de satisfaction de la grande faute que faisait le général ennemi, et fort inquiet seulement que le mauvais temps et la pluie, qui tombait à torrents, ne l'empêchassent d'en profiter. A trois heures, des officiers d'état-major, envoyés en reconnaissance, confirmèrent que l'armée anglaise ne faisait aucun préparatif de retraite. Une demi-heure après, ses coureurs lui amenèrent un paysan qui avait servi de guide à une brigade de cavalerie légère qui avait été prendre position à l'extrême gauche de la ligne ennemie, au village d'Ohain ; enfin, à quatre heures, deux déserteurs belges qui venaient de quitter leur régiment, lui apprirent que l'armée anglaise se disposait au combat, et qu'aucun mouvement rétrograde n'avait eu lieu. Il n'y avait donc plus de doute possible : Wellington acceptait la bataille dans la position qu'il avait choisie, position dangereuse, contraire aux premiers principes de l'art militaire, aux intérêts de son parti et de sa nation, puisque, en cas de défaite, elle l'exposait à une destruction presque certaine. « *Alea jacta est* ! » put dire encore une fois Napoléon, comme à Austerlitz, comme à Iéna, comme à Friedland, « *cette armée si fière et si arrogante m'appartient désormais, que ses destinées s'accomplissent* ! »

Mais c'était là une illusion trompeuse, et peut-être a-t-on remarqué avec raison que les vices même de la position qu'avait adoptée Wellington, général renommé

1. *Mémoires de Napoléon*, livre IX.

pour sa prudence, quand bien même ses talents n'auraient point été à la hauteur de sa réputation, auraient dû éveiller la vigilance de Napoléon et l'éclairer sur ses secrets desseins ; car il était impossible que le général anglais eût pu concevoir l'espoir de remporter la victoire, ou même de conserver jusqu'à la nuit son champ de bataille, avec des troupes composées d'éléments aussi hétérogènes que celles qu'il commandait, et ayant devant lui une armée compacte, animée de l'esprit d'une même nationalité, supérieure par la tactique, par l'audace, par l'impétuosité, et commandée par Napoléon en personne, s'il n'avait pas compté sur quelque secours étranger, et les révélations de l'histoire ont depuis pleinement confirmé cette conjecture.

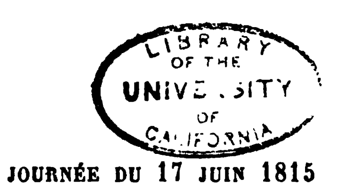
En effet, aussitôt que Wellington avait su que Blücher était arrivé à Wavre avec une partie de ses forces, il avait eu soin de se mettre en rapport avec lui, et l'avait informé de sa position et de l'intention où il était de livrer bataille à Napoléon sur le plateau de Mont-Saint-Jean, en avant de la forêt de Soigne [1], s'il pouvait compter sur la coopération de l'armée prussienne, et si Blücher s'engageait à lui envoyer un de ses corps d'armée pour l'appuyer. Toujours prompt dans ses déterminations, et actif dans sa haine, Blücher avait répondu que ce n'était pas un corps d'armée qu'il lui enverrait, mais deux, trois même, s'il était besoin; que

1. On dit que le duc de Wellington avait depuis longtemps reconnu et étudié cette position, pendant l'un de ses nombreux voyages en Belgique, et il avait été séduit par les avantages que pouvait présenter, en effet, le vaste plateau de Mont-Saint-Jean, pour livrer une grande bataille défensive, avantages qui, toutefois, ne compensaient pas les dangers d'une retraite désastreuse.

si cela ne suffisait pas encore, il viendrait lui-même avec le reste de son armée, et que ce seraient eux alors qui, avec toutes leurs forces réunies, présenteraient la bataille à Napoléon, au lieu de la recevoir. Pendant toute la nuit du 17 au 18, de nombreux émissaires avaient entretenu les communications entre les deux généraux ennemis, en sorte que ce n'était qu'après avoir pris toutes ses précautions, après s'être assuré du concours et de l'assistance d'un puissant allié, et d'une supériorité numérique d'un tiers au moins sur l'armée française, que le prudent Wellington s'était *hasardé* à se mesurer avec elle.

Mais comment cette idée si simple en apparence, et que le caractère timide et froidement calculateur du duc de Wellington devait naturellement inspirer à tous ceux qui connaissaient sa manière d'agir, ne frappa-t-elle pas Napoléon, lui qui avait dicté le matin même au général Bertrand, sur le champ de bataille de Ligny, cette lettre si remarquable où il semblait prévoir la réunion des deux armées coalisées devant Bruxelles, pour lui livrer bataille et lui en fermer l'entrée [1] ? C'est en vain qu'on a dit, pour expliquer cette singulière contradiction dans un esprit si prévoyant et si merveilleusement organisé, que l'Empereur avait reçu dans la nuit deux dépêches du maréchal Grouchy qui devaient lui donner toute sécurité sur les mouvements de l'armée prussienne. Ces lettres, au contraire, étaient plus alarmantes que faites pour rassurer Napoléon, car elles

1. Voir la lettre adressée au maréchal Grouchy du champ de bataille de Ligny, page 198.



montraient clairement que son lieutenant n'avait apporté dans sa mission ni intelligence ni activité, et qu'il n'y avait nullement à compter sur sa coopération. La première de ces dépêches, datée de Gembloux, *dix heures du soir*, et parvenue au quartier général à deux heures après minuit, était ainsi conçue :

Gembloux, le 17 Juin 1815 (à dix heures du soir).

« Sire,

« J'ai l'honneur de vous rendre compte que j'occupe Gembloux et que ma cavalerie est à Sauvenière [1]. L'ennemi, fort d'environ *trente mille* [2] hommes, continue son mouvement de retraite. On lui a saisi ici un parc de quatre cents bêtes à cornes, des magasins et des bagages.

« Il paraît, d'après tous les rapports, qu'arrivés à Sauvenière, les Prussieus se sont divisés en deux colonnes : l'une a dû prendre la route de Wavre, en passant par Sart-à-Walhain ; *l'autre colonne paraît s'être dirigée sur Perwez* [3].

1. C'est-à-dire les deux divisions du général Excelmans, car le corps de cavalerie du général Pajol était encore en arrière et passa la nuit à Mazy, sur la route de Namur, où il avait été pour ainsi dire oublié, et très-inutilement employé pendant toute la journée. — Sauvenière est un petit village situé à mi-chemin entre Gembloux et Sart-à-Walhain.

2. Les deux corps de Thielman et de Bulow réunis devaient former près de *soixante mille* hommes.

3. Perwez est un gros bourg situé à l'est de Gembloux sur la route de Hannut et de Liége ; c'est par suite de l'idée fixe qui le poursuivait, que le maréchal Grouchy s'imaginait qu'une partie de l'armée prussienne avait pris cette direction. Les deux corps d'armée qui avaient passé à Gembloux, s'etaient retirés sur Wavre ; un convoi composé de quelques caissons vides avait seul suivi la route de Hannut pour gagner Louvain, où était réuni le parc de réserve de cette armée.

« On peut peut-être en inférer *qu'une portion va joindre Wellington, et que le centre, qui est l'armée de Blücher, se retire sur Liége.* Une autre colonne, avec de l'artillerie, ayant fait son mouvement de retraite par Namur, le général Excelmans a ordre de pousser ce soir six escadrons sur Sart-à-Walhain et trois escadrons sur Perwez. D'après leur rapport, *si la masse des Prussiens se retire sur Wavre, je la suivrai dans cette direction, afin qu'ils ne puissent pas gagner Bruxelles et de les séparer de Wellington.*

« Si au contraire mes renseignements prouvent que la *principale* force prussienne a marché sur Perwez, je me dirigerai par cette ville à la poursuite de l'ennemi.

« Les généraux Thielman et Borstell faisaient partie de l'armée que Votre Majesté a battue hier; *ils étaient encore ce matin à dix heures ici*[1], et ont annoncé que vingt mille des leurs avaient été mis hors de combat. Ils ont demandé en partant les distances de Wavre, de Perwez et de Hannut. Blücher a été légèrement blessé au bras droit, ce qui ne l'a pas empêché de continuer à

1. Dans une lettre adressée au général Pajol, à Mazy, et datée de Gembloux, 17 juin, dix heures du soir, le maréchal de Grouchy dit : « *Je marche à la suite de l'ennemi qui avait encore une trentaine de mille hommes ici à midi.* » On voit donc que l'armée prussienne n'avait point douze à quinze heures d'avance, comme l'avait prétendu le maréchal Grouchy dans sa conversation avec l'Empereur, sur les troupes que Napoléon mettait à sa poursuite le 17, à *onze heures* du matin. C'est à peine si l'intervalle qui les séparait était de *deux lieues.* Rien donc n'eût été plus facile que de l'atteindre et de la combattre, si les sages prescriptions de Napoléon eussent été exécutées avec diligence et exactitude. (Voyez les Pièces justificatives.)

commander après s'être fait panser. Il n'a point passé par Gembloux.

« Je suis avec respect, de Votre Majesté,

« Sire,

« Le fidèle sujet,

« Le maréchal comte de GROUCHY. »

Cette lettre apprenait clairement à Napoléon trois choses peu rassurantes : 1° Que le commandant en chef de son aile droite avait mis une extrême lenteur dans sa poursuite, puisqu'il annonçait qu'il occupait Gembloux avec la totalité de ses forces, c'est-à-dire qu'il n'avait fait que *deux* lieues dans la journée du 17; 2° qu'il avait complétement perdu les traces de l'armée prussienne, puisqu'il annonçait qu'il avait porté à la fois des avant-postes sur Sart-à-Walhain et Perwez-le-Marché, pour la suivre dans l'une ou l'autre de ces directions, dès qu'il saurait plus positivement vers lequel de ces deux points elle se retirait; ou, en d'autres termes, si elle se dirigeait sur Wavre ou sur Namur, comme il s'obstinait toujours à le supposer; 3° qu'il ignorait complétement les desseins de Blücher, que Napoléon avait tant d'intérêt à connaître, et dont sa mission spéciale était de s'enquérir. Le maréchal ne savait même pas ce qu'était devenu ce général, qui avait trouvé moyen, chose inouïe, sans doute, dans les fastes militaires, avec une armée battue, forte encore de plus de quatre-vingt-dix mille hommes, de se dérober pendant vingt-quatre heures à toutes les recherches de son vainqueur.

Du reste, on a pu remarquer que les renseignements

recueillis par le maréchal Grouchy étaient ou fort incomplets, ou tout à fait erronés, et de nature à tromper Napoléon plutôt qu'à l'éclairer sur les véritables projets de ses adversaires. Il annonçait, en effet, comme un fait positif, qu'une colonne ennemie, avec de l'artillerie, se retirait par Namur. Or, cette colonne fantastique, que le général Pajol avait poursuivie pendant toute la journée du 17, et qu'il avait, dans le premier moment, prise pour l'arrière-garde de l'armée de Blücher tout entière, n'existait pas en réalité, ainsi que nous l'avons dit précédemment ; ou plutôt, comme ce général le reconnut trop tard, et après avoir perdu beaucoup de temps à la suivre dans des chemins de traverse inextricables, elle ne se composait que de soldats isolés, de fourgons de bagages, de caissons vides ou de pièces démontées. Le maréchal Grouchy ne signalait positivement qu'une colonne d'environ 30,000 hommes, qui avait, disait-il, traversé Gembloux après la bataille de Ligny; mais ce renseignement était incomplet : le général Thielman, qui commandait le 3e corps prussien, avait effectivement effectué sa retraite dans cette direction, mais il avait été rejoint par le 4e corps, commandé par le général Bulow, qui venait de Liége, et qui était arrivé trop tard pour prendre part à la bataille. Il n'en était fait aucune mention dans la lettre du maréchal. Enfin, on avait appris au quartier général, dans la soirée du 17, par le rapport d'un détachement des cuirassiers Milhaud qui avait battu la campagne entre Marbais et Genappe, à la droite de la chaussée de Bruxelles, pour éclairer la marche de l'armée, qu'outre la colonne signalée par le maréchal Grouchy, et qui avait passé par Gembloux, deux autres

colonnes très-fortes avaient effectué leur retraite par Tilly et Mont-Saint-Guibert, se dirigeant également sur Wavre. Ces deux colonnes avaient donc totalement échappé aux investigations du commandant de notre aile droite, puisqu'il n'en faisait aucune mention. Ainsi, sur quatre corps d'armée dont se composait l'armée prussienne, il n'en signalait qu'un seul, et encore ne connaissait-il pas parfaitement la direction qu'il avait prise.

En résumé, cette dépêche ne pouvait qu'alarmer Napoléon sur la manière dont le maréchal Grouchy remplirait l'importante mission qui lui avait été confiée. Aussi l'un de ses plus intimes confidents, le général Gourgaud, dans son histoire de la campagne de 1815, écrite sous les yeux mêmes de l'Empereur à Sainte-Hélène, a-t-il affirmé qu'à la réception de cette lettre, Napoléon avait sur-le-champ renoncé à livrer la bataille qu'il méditait pour le lendemain, lorsqu'une nouvelle dépêche du maréchal Grouchy, arrivée à six heures du matin au quartier général, fit suspendre le contre-ordre qu'il était prêt à donner, et le décida à persévérer dans sa première résolution. Cette seconde missive était datée de Gembloux, *deux heures après minuit*. Le maréchal mandait que d'après les nouveaux renseignements qu'il avait recueillis dans la nuit sur la marche des colonnes prussiennes, il se porterait sur Sart-à-Walhain pour les suivre dans cette direction, qui était définitivement celle qu'elles avaient prise ; qu'il aurait voulu partir à l'heure même où il avait reçu ces nouvelles, mais que les troupes ayant déjà pris leur camp et fait la soupe, il se mettrait en marche *à la pointe du jour*, pour arriver de bonne

heure devant Wavre, ce qui aurait le même effet, puisque le soldat serait bien reposé et plein d'ardeur[1].

Cette lettre, qui semblait indiquer que le maréchal Grouchy était enfin sur la véritable piste des Prussiens, et qu'il les aurait rejoints dès les premières heures de la matinée, puisqu'il n'y a que quatre lieues et demie ou cinq petites lieues de Gembloux à Wavre, et qu'il annonçait qu'il se mettrait en marche à la pointe du jour, paraît avoir dissipé entièrement les inquiétudes de Na-

1. Le texte de cette seconde lettre n'a jamais été retrouvé; il est resté dans les mains de Napoléon, mais l'exactitude de l'analyse qu'il en a donnée, n'a été contestée par le maréchal Grouchy que dans quelques points insignifiants; il dit, par exemple, qu'il ne croit pas qu'il y ait annoncé positivement qu'il se porterait sur Wavre, attendu que même à Sart-à-Walhain, *le 18, à onze heures du matin*, il n'avait encore *aucune donnée certaine* sur le point où se retirait la masse de l'armée prussienne*. Cet étrange aveu n'est-il pas la preuve la plus claire qu'il pût donner de son insuffisance, et Napoléon pouvait-il supposer qu'arrivé à Sart-à-Walhain et séparé par trois petites lieues seulement de l'armée prussienne, il hésiterait encore s'il la chercherait sur sa droite ou sur sa gauche? Le mot *Wavre* a donc très-bien pu être supposé par Napoléon, bien qu'il ne fût pas prononcé dans la dépêche originale. Mais il y a une autre observation à faire sur un point important de cette dépêche qui n'a point été contesté par le maréchal Grouchy : comment pouvait-il dire qu'il partirait de Gembloux *à la pointe du jour*, lorsque les ordres de marche arrêtés depuis la veille au soir, portaient que Vandamme se mettrait en mouvement à *six* heures du matin, et Gérard à *huit*. Etait-ce, comme nous l'avons supposé, une concession qu'il avait faite aux exigences du premier de ces généraux, et dont il n'osait faire l'aveu à l'Empereur? Mais comment ne voyait-il pas qu'un pareil désaccord entre ses actes et ses paroles pouvait tromper dans tous ses calculs Napoléon, qui devait le croire devant Wavre alors qu'il n'aurait pas encore quitté Gembloux? Il suffisait d'une pareille erreur pour produire les plus grands malheurs, et c'est ce qui arriva en effet. Le maréchal Grouchy l'a si bien senti qu'il a toujours soutenu depuis qu'il était parti de Gembloux *au lever du soleil***. Mais cette assertion est non-seulement démentie par l'heure tardive de son arrivée devant Wavre, mais encore, comme nous l'avons dit, par des ordres minutés de sa propre main, qui subsistent encore aujourd'hui.

* V. *Observations sur la relation de la campagne de* 1815, par le général Gourgaud, publiées en 1819 par le maréchal Grouchy.

** La note que nous venons de citer, contient encore ce passage : « Mes troupes ont été, *depuis le point du jour jusqu'à une heure après midi*, à se rendre de Gembloux à Wavre. » Après avoir si fatalement trompé Napoléon, le maréchal espérait-il donc tromper de même la postérité?

poléon, et la résolution de livrer la bataille fut définitivement arrêtée. Telle est du moins la version donnée par le général Gourgaud. Napoléon calcula, avec assez de raison, que le maréchal Grouchy, partant de Gembloux à trois heures du matin, serait rendu devant Wavre avant huit heures, au moins avec une partie de ses forces; que Blücher, se voyant alors au moment d'être attaqué et tourné par une armée de trente-cinq à quarante mille hommes, n'oserait se dégarnir devant lui, et se trouverait dans la même position que le duc de Wellington aux Quatre-Bras, obligé de s'occuper de sa propre défense, sans pouvoir songer à porter secours à son collègue. La mission du maréchal Grouchy aurait donc ainsi été remplie, quoique un peu tardivement, du moins dans sa partie la plus essentielle. Enfin le maréchal Grouchy, dans sa première dépêche, datée de Gembloux, *dix heures* du soir, n'avait-il pas écrit de sa propre main ces paroles remarquables : « *Si la masse des Prussiens se retire sur Wavre, je la suivrai dans cette direction, pour qu'ils ne puissent pas gagner Bruxelles, et les séparer de Wellington*[1] ? » Ne devait-on pas penser que la possibilité de cette réunion des deux armées ennemies serait l'objet constant de toutes ses préoccupations, qu'il emploierait tous ses efforts pour s'y opposer, même en se jetant au besoin entre les deux armées, ce qui était le moyen le plus sûr pour l'empêcher de s'effectuer.

1. Dans un autre passage, en parlant d'un corps prussien qui se retirait sur Wavre, il avait dit : « On peut peut-être en inférer *qu'une portion va joindre Wellington*, etc. (Voir page 220.). Pouvait-on prévoir que l'idée si simple de cette éventualité se serait entièrement effacée de son esprit dans la journée du lendemain?

Sans doute, c'étaient là des suppositions très-vraisemblables, mais ce n'étaient après tout que des probabilités; le moindre événement malheureux suffisait pour les renverser; le maréchal Grouchy pouvait être retardé dans sa marche, comme il l'avait été la veille, par la pluie, par les mauvais chemins, par son manque total d'énergie, et arriver trop tard devant Wavre pour empêcher Blücher de se diviser, et d'envoyer à Wellington un ou deux de ses corps d'armée pour l'appuyer; alors la lutte avec l'armée anglaise devenait très-chanceuse ou même tout à fait impossible; enfin, quelque fondées qu'elles pussent être, on a droit de s'étonner qu'un esprit aussi judicieux que celui de Napoléon ait pu, sur de simples conjectures, jouer le sort d'une bataille d'où allaient dépendre tant d'importantes destinées. Aussi les hommes les plus disposés à admirer la prudence et la sage prévoyance qui avaient marqué jusque-là tous ses actes depuis le commencement de la campagne, ont-ils pensé qu'il s'en était écarté pour la première fois en cette circonstance; et que, connaissant comme il le faisait l'indécision, la faiblesse et la lenteur du maréchal Grouchy, il aurait dû au moins, par une lettre de sa main, si ce n'est par l'envoi d'un de ses aides de camp chargé de surveiller sa conduite, comme il avait envoyé le général Flahaut auprès du maréchal Ney dans la journée du 16, ranimer son zèle, dissiper ses incertitudes et lui prescrire ce qu'il aurait à faire pour coopérer aux grands événements qui allaient s'accomplir[1].

1. Il est impossible de ne pas reconnaître que c'est à ce fatal oubli qu'il faut attribuer, en grande partie, la perte de la bataille de Waterloo, car le

Napoléon a lui-même, depuis, si bien reconnu cette faute qui eut des conséquences si funestes, que, dans les diverses relations de la campagne de 1815, dictées à Sainte-Hélène, il a constamment affirmé que deux officiers, partis du quartier général l'un à dix heures du soir, antérieurement à l'arrivée de la première dépêche du maréchal Grouchy datée de Gembloux, l'autre à trois heures du matin, aussitôt après sa réception, avaient été expédiés à ce maréchal pour lui faire connaître qu'il y aurait le lendemain une grande bataille et lui prescrire les dispositions qu'il aurait à prendre pour porter sur sa gauche un fort détachement destiné à couvrir le flanc droit de la grande armée et à lier ses communications avec elle; mais ces ordres n'étant pas parvenus au maréchal Grouchy, sans qu'on ait pu savoir ni les noms des officiers qui en étaient porteurs, ni ce qu'ils étaient devenus; leur contenu, d'ailleurs, se trouvant en opposition, comme on le verra bientôt, avec les ordres expédiés postérieurement au maréchal du champ de bataille de Waterloo, par le major général de l'armée, il est vraisemblable qu'ils n'ont jamais été donnés, et qu'ils n'ont été imaginés qu'après l'événement pour excuser un oubli qu'on ne saurait attribuer qu'aux vives préoccupations qui assiégèrent l'esprit

maréchal Grouchy, homme faible, sans initiative et dominé par la crainte de déplaire à son chef, laissé pendant vingt-quatre heures sans direction, sans communication avec le quartier général, ignorant les desseins de Napoléon, sans qu'on eût même pris soin de l'instruire de la véritable ligne de retraite de l'armée prussienne qu'il n'avait pas su découvrir, et dont on avait été informé au quartier général le 17, dès *sept heures* du soir, retomba dans toutes ses perplexités et fut fatalement conduit vers l'abîme dont une bonne direction aurait pu le détourner.

de Napoléon pendant le cours de cette nuit si agitée[1].

C'est donc dans le caractère même de Napoléon et dans l'impérieuse nécessité des circonstances qu'il faut chercher les raisons qui le décidèrent à livrer bataille dans des conditions si hasardeuses et sans avoir même pris toutes les précautions nécessaires contre des éventualités qu'il était facile de prévoir et qu'en toute autre occasion il aurait certainement prévues. Ces raisons tiennent d'abord à la nature de son génie; l'audace en était l'élément essentiel, la prudence ne venait qu'en seconde ligne. Confiant en ses forces, immuable dans sa volonté, la contradiction, qu'elle vînt des hommes ou des événements, lui était insupportable. Habitué si

1. Je sais qu'on a dit que les officiers envoyés au maréchal Grouchy, dans la nuit du 17 au 18, s'étaient égarés, mais cette excuse n'est point admissible; le détour que Napoléon lui-même avait ordonné au maréchal Grouchy de faire prendre aux officiers chargés de communiquer avec lui, en suivant la route de Namur, les mettait hors d'atteinte de l'ennemi; ils ne pouvaient d'ailleurs s'égarer sur une chaussée pavée dans presque tout son parcours; enfin, tous les émissaires, envoyés par le maréchal Grouchy au quartier général, et qui avaient suivi cette direction, étaient arrivés sans accident à leur destination. Il est donc très-probable que l'histoire de ces officiers partis du quartier général et égarés sur une grande route est une pure fiction, et les reproches de négligence qu'on a adressés à cette occasion au maréchal Soult sont complétement injustes.

Une anecdote, rapportée par le duc de Raguse dans ses mémoires, et qu'il dit tenir du général du génie Bernard, officier très-distingué et tout à fait digne de foi, qui faisait partie de l'état-major de Napoléon pendant la campagne de 1815, et qui fut depuis aide de camp du Roi Louis-Philippe et ministre de la guerre en 1834, semble pleinement confirmer la supposition précédente : — « Le premier rapport du maréchal Grouchy, dit-il, daté de Gembloux, *dix heures* du soir, arriva à *deux heures* après minuit au quartier impérial; le général Bernard, aide de camp de service, le remit à l'Empereur et lui dit que l'officier qui l'avait apporté demandait une réponse. A *trois heures*, l'officier la réclama de nouveau, et le général vint la demander. Il lui fut dit d'attendre. A *quatre heures*, mêmes instances de la part de l'officier, qui déclara avoir l'ordre de ne pas revenir sans en rapporter une, et il fut finalement congédié sans réponse. »

longtemps à commander à la fortune, il ne pouvait se soumettre à imaginer froidement lui-même un concours de circonstances contraires à ses espérances ; les événements lui semblaient devoir arriver comme il les avait arrangés et comme il fallait qu'ils fussent pour l'accomplissement de ses grands desseins. Tant de victoires d'ailleurs, remportées sur les premiers généraux de l'Europe, l'avaient accoutumé peut-être à traiter ses ennemis avec trop de dédain et trop peu d'attention. Après avoir admirablement prévu que Blücher et Wellington chercheraient à se réunir pour l'accabler de leur supériorité numérique, placé en face de ce dernier et assuré d'une victoire éclatante par la position dangereuse dans laquelle son adversaire s'était placé, il avait rejeté bien loin l'idée de toute intervention de l'armée prusienne venant pour lui disputer sa proie, et croyant avoir satisfait à toutes les règles de la prudence en se privant d'une partie de ses forces pour observer et maintenir l'impétueux Blücher, il ne vit plus que la faveur qui lui était accordée par la fortune de trancher d'un seul coup le nœud de la terrible coalition formée contre lui, car une bataille qui aurait anéanti. soudainement, la plus puissante des armées de l'Angleterre et jeté la confusion dans le peuple et le parlement britannique, en aurait été à coup sûr le dissolvant le plus certain et le plus énergique. Enfin Napoléon, dont le coup d'œil était si pénétrant, avait très-bien jugé que, s'il refusait la bataille que Wellington était venu si audacieusement lui offrir pendant qu'il était isolé et abandonné à lui-même, il ne pourrait refuser de même celle qui lui serait bientôt présentée par les généraux anglais

et prussien réunis, il aurait alors à combattre contre deux armées triples en nombre de la sienne, et le but constant qu'il avait poursuivi avec tant d'habileté depuis l'ouverture de la campagne, la division de ses ennemis, serait totalement manqué.

Toutes ces idées traversèrent, sans doute, l'esprit de Napoléon dans le cours de cette longue nuit livrée tout entière à la méditation, et fixèrent ses résolutions. Dans une occasion ordinaire, il eût peut-être reculé; mais, pressé par les circonstances, il se précipita dans un danger possible pour en éviter un certain, et il s'y précipita les yeux fermés ou du moins en cherchant à s'aveugler lui-même sur les périls de sa situation. L'espoir de tenir, enfin, dans ses puissantes mains le plus implacable de ses ennemis, sa haine du nom anglais, le désir d'humilier l'orgueil britannique, lui firent tout oublier; il ne voulut plus dès lors admettre l'idée de l'intervention de Blücher dans son duel avec Wellington, quoiqu'elle fût clairement indiquée par toutes les dépêches du maréchal Grouchy; il ne prit même aucune précaution contre une éventualité si menaçante; il combina avec un art admirable dans sa pensée profonde tous les détails de la grande bataille qu'il allait livrer à l'ennemi qu'il avait si souvent désiré d'avoir devant lui, et s'en remit pour le reste au hasard ou plutôt à son étoile qui malheureusement avait pâli depuis Marengo et Austerlitz.

Mais si Napoléon commit, en cette occasion, une grave imprudence, la seule peut-être qu'on ait pu justement lui reprocher dans le cours de cette funeste campagne, car les malheurs de la journée suivante furent bien

plutôt l'œuvre de la fatalité que des défaillances de son génie, on doit convenir que la faute que commettait le duc de Wellington n'était pas moins grande en recevant la bataille dans une position aussi dangereuse que celle qu'il avait choisie, même en comptant, comme il le faisait, sur la coopération de l'armée prusienne. Ce secours pouvait se faire longtemps attendre, et l'on verra, en effet, que malgré toute l'activité de Blücher, les premières troupes prusiennes, quoique parties de Wavre avant le lever du soleil, retardées par le mauvais temps et la difficulté des chemins qu'elles avaient à franchir, ne purent entrer en ligne, sur le plateau de Mont-Saint-Jean, que vers quatre heures et demie de l'après-midi; or, il a fallu des circonstances véritablement exceptionnelles pour retarder si longtemps l'anéantissement complet de l'armée anglaise. Si Napoléon eût commencé son attaque à six heures du matin, comme à la bataille de la Moskowa, et tout prouve que telle avait été d'abord son intention, il est certain que les Prussiens fussent arrivés pour assister aux funérailles de l'armée anglaise, mais trop tard pour la sauver. Enfin le duc de Wellington pouvait-il prévoir l'inaction, les lenteurs, et tous les faux mouvements du maréchal Grouchy, pendant la journée du 18, et il est évident que l'impéritie de ce maréchal, sa faiblesse, son aveugle obstination à repousser les conseils qui lui étaient donnés de marcher au bruit du canon, privèrent ce jour-là Napoléon du secours de trente-cinq mille hommes de ses meilleures troupes, qui, comme le corps du comte d'Erlon à la bataille de Ligny, ne servirent ni contre les Anglais ni contre les Prus-

siens[1], et qui, bien employées, auraient pu non-seulement faire pencher de son côté la balance du destin, mais lui procurer sur les deux armées coalisées la plus éclatante des victoires qui eussent jamais honoré ses aigles glorieuses. Ce fut donc le hasard, le hasard seul, qui préserva Wellington d'une défaite certaine et d'une ruine totale; mais, après tout, en s'en remettant à sa décision, il ne risquait qu'une armée sacrifiée et une bataille perdue; Napoléon jouait à la fois, dans cette terrible partie, sa couronne, le prestige de son invincibilité et la fortune de la France. Si les chances étaient les mêmes, les enjeux n'étaient point égaux.

1. On ne saurait compter, pour une action sérieuse, le combat de Wavre où le maréchal Grouchy se laissa très-maladroitement entraîner; ce combat, livré contre un misérable corps prussien, affaibli des pertes qu'il avait faites la veille à Ligny, tirant toute sa force des murailles derrière lesquelles il s'abritait, ne pouvait produire aucun résultat, puisque le gros de l'armée prussienne était ailleurs.

APPENDICE

AU CHAPITRE III

PIÈCES HISTORIQUES

APPENDICE

AU CHAPITRE III

PIÈCES HISTORIQUES

---

§ 1. Lettre du comte d'Erlon au maréchal Ney.
§ 2. Lettre du major général au même.
§ 3. Lettre du même au même.
§ 4. Lettre de l'Empereur au maréchal Grouchy. (Écrite par le grand maréchal Bertrand.)
§ 5. Lettre du général Pajol au même.
§ 6. Lettre du général Excelmans au même.
§ 7. Lettre du maréchal Grouchy au général Excelmans.
§ 8. Lettre du même au général Gérard.
§ 9. Lettre du même à l'Empereur. (Gembloux, dix heures du soir.)
§ 10. Lettre du même au général Vandamme.
§ 11. Lettre du même au général Gérard.
§ 12. Lettre du même au général Pajol. (A Mazy.)
§ 13. Lettre du même à l'Empereur. (Gembloux, deux heures du matin.)
§ 14. Lettre du même au général Pajol. (A Grand-Lez.)
§ 15. Lettre du même à l'Empereur. (Gembloux, trois heures du matin.) *Apocryphe.*

PIÈCES HISTORIQUES

§ 1

Lettre du comte d'Erlon au maréchal Ney.

Au bivouac, en avant de Frasne, le 17 juin 1815 (matin).

« Monsieur le maréchal, conformément aux ordres de Sa Majesté, le 1er corps d'armée tient la première ligne à cheval sur la route de Bruxelles; la 1re division de cavalerie flanque le corps d'armée et couvre son front.

« J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence, que la 1re division de cavalerie, a fait plusieurs charges heureuses et qu'elle a enlevé quelques voitures et un certain nombre de prisonniers.

« Daignez agréer l'hommage de mon respect,

« Le lieutenant-général, commandant en chef le 1er corps,

« D. comte d'Erlon. »

§ 2

Lettre du major général au maréchal Ney.

Fleurus, 17 juin (six heures du matin).

Cette dépêche a été rapportée tout entière dans le texte. Écrite sous les impressions du moment, elle contient ces phrases remarquables, qui expriment le jugement porté par Napoléon sur la conduite du maréchal Ney :

« *Si les corps des comtes d'Erlon et Reille avaient été ensemble, il ne réchappait pas un Anglais du corps qui venait vous attaquer. Si le comte d'Erlon avait exécuté le mouvement sur Saint-Amand que l'Empereur avait ordonné*[1], *l'armée prussienne était totalement détruite et nous aurions fait peut-être* 30,000 *prisonniers.* »

C'était donc dès le premier moment et non-seulement, comme on l'a prétendu, dans les mémoires rétrospectifs de Sainte-Hélène, que Napoléon avait attribué aux mauvaises dispositions du maréchal Ney la cause des résultats incomplets de la bataille de Ligny et du combat des *Quatre-Bras*, et le blâme énergique qu'il exprime sur ce que le maréchal n'a pas réuni ses deux corps d'armée avant de commencer son attaque, montre évidemment, comme nous l'avons dit ailleurs, que ce n'est pas lui qui avait commandé la marche isolée du 1er corps sur Bry et Saint-Amand, comme le comte d'Erlon l'a prétendu.

1. Voir, à la note de la page 128, la véritable signification qu'il faut attacher à ces mots.

§ 3

Lettre du major général au maréchal Ney.

En avant de Ligny, le 17 juin (à midi).

« Monsieur le maréchal, l'Empereur vient de faire prendre position, en avant de Marbais, à un corps d'infanterie et à la garde impériale; Sa Majesté me charge de vous dire que ***son intention est que vous attaquiez les ennemis aux Quatre-Bras pour les chasser de leur position*** et que le corps qui est à Marbais secondera vos opérations. ***Sa Majesté va se rendre à Marbais et elle attend vos rapports avec impatience.***

« Le maréchal d'Empire, major général,

« DUC DE DALMATIE. »

Cette lettre qui fait partie des documents sur la campagne de 1815, publiés par le duc d'Elchingen en 1840, fixe exactement l'heure à laquelle Napoléon quitta le champ de bataille de Ligny pour se rendre à Marbais et aux Quatre-Bras. On voit par la dernière phrase que le maréchal Ney s'obstinait depuis le matin dans le plus absolu silence et laissait l'Empereur dans une complète ignorance de ce qui se passait devant lui.

§ 4

Lettre de l'Empereur au maréchal Grouchy (écrite de la main du grand-maréchal du palais, général Bertrand).

Ligny, le 17 juin (à midi et demi).

Cette lettre, très-remarquable en ce qu'elle trace au maréchal Grouchy la conduite qu'il aurait dû suivre dans la poursuite de l'armée prussienne, a été rapportée en entier dans le texte; nous renvoyons donc à ce que nous en avons dit dans la note de la page 199. Cette lettre, restée longtemps inconnue, a été publiée pour la première fois, je crois, dans une biographie du maréchal Grouchy, par M. Pascalet, qui a paru en 1842; elle ne portait point l'indication de l'heure à laquelle elle avait été écrite, et cette heure a été depuis souvent altérée, à dessein, dans les reproductions qu'on en a faites, dans des ouvrages destinés à justifier la conduite du maréchal Grouchy; mais cette heure est facile à fixer d'une manière précise par cette considération que Napoléon, comme on l'a vu par la dépêche précédente adressée au maréchal Ney, avait dû quitter le champ de bataille de Ligny d'où la lettre est datée, entre midi et une heure pour se porter à Marbais et aux Quatre-Bras.

§ 5

Lettre du général Pajol au maréchal Grouchy.

En avant de Masy, le 17 juin (midi).

« Monsieur le maréchal, j'ai eu l'honneur de vous envoyer ce matin à *trois heures* mon aide de camp Dumoulin pour vous rendre compte que l'ennemi ayant évacué à *deux heures un quart* sa position, je me mettais à sa suite. Depuis, j'ai eu celui de vous prévenir qu'ayant chargé sa queue de colonne, je m'étais emparé en avant de ce village de huit pièces de canon et d'une quantité immense de voitures de bagages, de fourrages, etc., dont les chevaux avaient été enlevés.

« L'ennemi continuant sa retraite sur Saint-Denis et Leuse pour gagner la route de Namur à Louvain et ayant été prévenu que beaucoup d'artillerie et de munitions partent de cette première ville pour se retirer aussi par la même route, je vais me mettre en marche avec la division Teste, que S. M. vient de m'envoyer, pour chercher à arriver ce soir à Leuse, et couper la route de Namur à Louvain et me saisir de ce qui sera en retraite. Je vous prie donc d'avoir la bonté de m'adresser vos ordres sur ce chemin.

« Je suis, etc.

« Le lieutenant général,

« PAJOL. »

On voit par cette lettre que le général Pajol, quoiqu'il eût commencé sa poursuite au moment même où l'armée prussienne quittait ses positions, avait suivi une fausse direction,

et qu'il n'avait pas même fait beaucoup de chemin, puisqu'il se trouvait encore à midi au Mazy, qui n'est qu'à une lieue de Sombref, son point de départ. On ne comprend pas, non plus, comment le maréchal Grouchy, qui venait de recevoir de Napoléon des instructions si claires et si précises et l'indication de la véritable direction que suivait dans sa retraite l'armée prussienne, ne rappela pas à l'instant le général Pajol et le laissa ainsi errer à l'aventure pendant toute la journée du 17.

§ 6

Lettre du général Excelmans au maréchal Grouchy.

Le 17 juin 1815 (vers midi).

« Monsieur le maréchal, j'ai eu l'honneur de vous informer ce matin du mouvement que j'ai fait sur Gembloux, pour y suivre l'ennemi qui s'y est massé.

« Je l'ai observé jusqu'à présent et je ne lui ai pas vu faire de mouvement. Son armée est sur la gauche de l'Orneau, il a seulement sur la droite de cette rivière un bataillon en avant de Basse-Baudecet; aussitôt qu'il se mettra en mouvement, je le suivrai.

« J'ai l'honneur, etc.

« Le lieutenant général,
« EXCELMANS. »

Ainsi le 17, dès midi, le maréchal Grouchy, par les ordres qu'il avait reçus de l'Empereur, et par les renseignements que lui donnait le général Excelmans, était parfaitement instruit de la ligne de retraite que suivait l'armée prussienne ou du moins une partie importante de cette armée; il n'avait que

deux lieues à faire pour la rejoindre, elle n'avait donc pas *quinze* ou *dix-huit heures d'avance* sur lui, comme il l'avait assuré dans sa conférence avec Napoléon (page 178.) Que ne se mettait-il donc sur-le-champ à sa poursuite avec les forces qu'il avait sous la main ?

§ 7

Lettre du maréchal Grouchy au général Excelmans.

Gembloux, le 17 juin 1815 (sept heures du soir).

« Mon cher général, j'arrive ici avec les corps de Vandamme et de Gérard. Donnez-moi de vos nouvelles en toute hâte, afin que je règle nos mouvements d'après vos rapports et la marche de l'ennemi, qui se retire par divers points et a pris m'assure-t-on, la route de Perwez-le-Marché et Leuse. Il est poursuivi dans cette direction par le général Pajol, qui espère arriver ce soir à Leuse.

« Il faut demain que *nous le talonnions de très-près*, je mettrai donc en marche Vandamme à la *petite pointe du jour* et me lierai à vous...

« Répondez-moi promptement et donnez-moi tous les détails possibles, afin que je les transmette à Sa Majesté, qui attaque aujourd'hui Wellington aux Quatre-Bras, s'il y a pris position.

« Pajol a pris ce matin huit pièces de canon, grand nombre de bagages et de prisonniers.

« Agréez, etc.

« Le maréchal GROUCHY. »

§ 8

Lettre du maréchal Grouchy au général Gérard.

Gembloux, le 17 juin 1815 (neuf heures du soir).

« Veuillez, mon cher général, envoyer l'ordre à votre cavalerie, qui est restée à Roty, d'en partir *demain à la petite pointe du jour* pour se porter à Grand-Lez..... *L'ennemi se retirant sur Perwez-le-Marché*, votre cavalerie se ralliera à nous dans notre mouvement de demain matin qui *sera dans cette direction;* mais il est nécessaire qu'elle parte demain *de très-bonne heure*, afin d'arriver à temps pour que nous la rallions quand nous serons à hauteur de Grand-Lez.

. . . .

« Le maréchal GROUCHY. »

Dans cette lettre, comme dans la précédente, le maréchal annonce positivement le projet de se mettre en marche dès la *petite pointe du jour*, projet que malheureusement il n'a pas exécuté, mais toujours même intention d'appuyer sur sa droite vers Liége et Maëstricht, au lieu d'appuyer à gauche pour se rapprocher de Napoléon ou de marcher directement sur Wavre, où tous ses renseignements indiquaient que se retirait l'armée prussienne.

§ 9

Lettre du maréchal Grouchy à l'Empereur.

Gembloux, le 17 juin 1815 (à dix heures du soir).

Cette lettre, que nous avons donnée dans le texte, p. 219, a été souvent citée dans les écrits composés sous l'influence du maréchal Grouchy, mais avec des changements ou des suppressions considérables. La version que nous avons donnée est conforme à celle qui avait été communiquée au général Gérard par le général Gourgaud, qui la tenait des mains même de l'Empereur.

§ 10

Lettre du maréchal Grouchy au général Vandamme, commandant en chef le 3e corps.

(La minute de cette lettre se trouve dans les cartons du Dépôt de la guerre.)

« *Ainsi que nous en sommes convenus*, mon cher général, je dé-

sire que vous vous mettiez en mouvement demain matin, à *six heures*, et que vous vous portiez sur Sart-à-Walhain.

« Vous serez précédé de la cavalerie du général Excelmans et suivi du corps du général en chef Gérard.

« Le général Pajol a ordre de marcher de Mazy, route de Namur, où il est en ce moment, sur Grand-Lez, où il recevra une nouvelle direction d'après celle que nous suivons nous-mêmes.

« Agréez, mon cher général, l'assurance de ma haute considération et de mon sincère attachement.

« Le maréchal comte de Grouchy. »

On voit par cette lettre que le maréchal Grouchy avait tout à coup changé l'heure du départ de ses troupes. Ce n'était plus à la *petite pointe du jour*, c'était à *six heures* seulement que celles qui marchaient en tête devaient s'ébranler de leurs bivouacs, et comme on connaissait les lenteurs habituelles du chef du 3e corps, on pouvait être sûr d'avance que ses derniers bataillons n'auraient point déblayé la route que devait suivre derrière lui le corps du comte Gérard avant *huit* ou *neuf* heures du matin. Était-ce là l'activité qu'il eût fallu déployer pour réparer la faute de s'être arrêté trop tôt et de *n'avoir fait que deux lieues* dans la journée précédente? Enfin cette lettre montre que c'était évidemment sur les représentations et peut-être en cédant aux exigences du général Vandamme, que le maréchal avait malheureusement consenti à modifier les ordres de mouvement déjà envoyés à plusieurs de ses généraux[1].

1. Voir les lettres §§ 6, 7. 8.

§ 11

Lettre du maréchal Grouchy au général Gérard, commandant en chef le 4e corps.

Gembloux, le 17 juin 1815 (à dix heures du soir).

« Je désire, mon cher général, que vous vous mettiez en marche demain, 18 du courant, à *huit heures* du matin: *Vous suivrez* le corps du général Vandamme et nous nous porterons d'abord sur Sart-à-Walhain. Les renseignements que je recueillerai et les rapports de mes reconnaissances sur Perwez et Sart-à-Walhain règleront ma marche ultérieure.

« Agréez, etc.

« Le maréchal comte de GROUCHY. »

Cette lettre n'est point parvenue au général Gérard, qui a toujours dit n'avoir reçu du maréchal Grouchy que des instructions verbales pour son départ de Gembloux; il est donc probable qu'elle a été écrite postérieurement aux événements de 1815. Nous ne la rapportons ici que parce qu'elle est citée dans quelques ouvrages, et notamment dans l'*Histoire de la campagne de* 1815, par M. Charras, et pour prémunir le lecteur contre la confiance qu'on pourrait avoir dans son authenticité. Du reste, loin de justifier le maréchal Grouchy, elle aggrave ses torts, puisque c'est à *huit* heures du matin seulement qu'il fixe le départ du 4e corps et qu'il lui prescrit *impérativement* de marcher, comme la veille, dans les traces du 4e corps, qui doit toujours le précéder. On se demande, après cela, comment le maréchal Grouchy et ses défenseurs ont pu accuser le général Gérard, avec une inconcevable acrimonie, de *lenteur dans sa marche* dans les journées du 17 et du 18, puisqu'il lui était enjoint de régler ses mouvements sur ceux du 4e corps, qui marchait devant lui et sur la même route [1].

1. Voir l'ouvrage intitulé : *Le maréchal de Grouchy en* 1815.

§ 12

Lettre du maréchal Grouchy au général Pajol (portée par le commandant Vescot[1]*, attaché à l'état-major du général Gérard).*

Gembloux, le 17 juin (dix heures du soir).

« Veuillez, mon cher général, partir demain, 18 courant, *à la pointe du jour*, de Mazy, et vous porter avec votre corps de cavalerie et la division Teste à *Grand-Lez*, où je vous transmettrai de nouveaux ordres.

« Je marche à la suite de l'ennemi, qui avait encore *une trentaine de mille hommes ici à midi*. Je me dirige sur Sart-à-Walhain; mais suivant les renseignements que je recueillerai dans la nuit et les vôtres, peut-être rabattrai-je sur Perwez-le-Marché.

« Aussitôt que vous serez arrivé à *Grand-Lez*, liez-vous avec moi par des partis et me donnez de vos nouvelles.

....

« Renvoyez-moi deux officiers et de vos nouvelles, en m'accusant réception de la présente.

« Agréez, etc.

« Le maréchal GROUCHY. »

On voit par cette lettre que le maréchal Grouchy persévérait dans l'idée que l'armée prussienne, ou du moins la partie principale de cette armée, se retirait sur la Meuse et sur le Rhin, et qu'en se rendant à Sart-à-Walhain, comme il l'a dit lui-même depuis, il n'était nullement arrêté sur la route qu'il suivrait ultérieurement.

1. Aujourd'hui général de brigade en retraite.

§ 13

Deuxième lettre du maréchal Grouchy à l'Empereur.

Gembloux, le 18 juin 1815 (deux heures du matin).

La minute de cette lettre n'a pu être retrouvée ; on sait seulement, par ce qu'en a dit Napoléon dans l'*Histoire de la Campagne de* 1815, par le général Gourgaud, et dans le livre IX des *Mémoires de Sainte-Hélène*, que le maréchal annonçait dans cette lettre qu'il marcherait sur Sart-à-Walhain et qu'il partirait de *Gembloux à la petite pointe du jour*. C'est cette assurance qui décida, a dit le général Gourgaud, Napoléon à persévérer dans la résolution de livrer la bataille du 18, qu'il était au moment de décommander, et pourtant le maréchal Grouchy avait donné, comme on l'a vu précédemment, à Vandamme l'ordre de départ pour *six heures du matin* et à Gérard pour *huit heures !!* Ce fut là, il faut le dire, la grande faute du maréchal Grouchy, car cette supercherie était de nature à tromper tous les calculs de Napoléon, et d'autant plus impardonnable qu'elle était sans motifs sérieux.

§ 14

Lettre du maréchal Grouchy au général Pajol, à Grand-Lez.

Gembloux, le 18 juin 1815 (à la pointe du jour).

« Un avis qui ne me paraît pas dénué de fondement, m'an-

nonce, mon cher général, qu'un grand parc d'artillerie de l'ennemi doit être en ce moment à une lieue et demie de Grand-Lez. Faites vérifier la chose, et si elle est ainsi, tombez de suite dessus avec votre cavalerie et la division Teste..........

« *Le mouvement de retraite de l'armée de Blücher me paraît prononcé sur Bruxelles.* Ainsi, dans le cas où l'avis que je vous donne serait dénué de fondement, arrivez à grande hâte à Tourinnes, afin que *nous poussions en avant de Wavre* le plus promptement possible.

« Agréez, etc.

« Le maréchal GROUCHY. »

Ainsi le maréchal Grouchy savait le 18, à trois heures du matin, avant de quitter Gembloux, que Blücher se dirigeait sur Wavre, bien qu'il ait dit postérieurement le contraire [1]; comment dès lors ne lui venait-il pas la pensée que le projet du général prussien était de se réunir aux Anglais, et si cette idée lui était venue, comment ne prenait-il pas dès ce moment tous les moyens possibles pour empêcher cette réunion? Plus on étudie les pièces *authentiques* de ce grand procès, plus la conduite du maréchal Grouchy dans les journées des 17 et 18 juin paraît non-seulement inexcusable, mais je dirai même tout à fait incompréhensible.

1. Voici comment s'exprimait le maréchal Grouchy en 1819, lorsque ses souvenirs de 1815 devaient être encore dans toute leur fraîcheur : « Je n'ai point avec moi la minute de la lettre que j'ai écrite de Gembloux *à deux heures* du matin à Napoléon*, mais je doute d'autant plus que j'y annonçasse d'une manière formelle que je me porterais sur Wavre, que non-seulement à Gembloux, *mais même à Sart-à-Walhain, à dix heures et demie du matin*, je n'avais point encore de données complétement positives sur les points où pouvait s'être retirée la masse de l'armée prussienne**. » On ne peut réunir plus de contradictions; en tous cas, la citation du passage précédent est le démenti le plus évident à l'existence de la lettre § 15, dont nous n'avons rapporté que la première phrase.

* C'est la lettre dont nous avons parlé p. 223, et dont la minute n'a pu être retrouvée.

** Voir *Observations sur la Relation de la Campagne de 1815 du général Gourgaud*. Edit. 1819, p. 88.

§ 15

Lettre du maréchal Grouchy à l'Empereur.

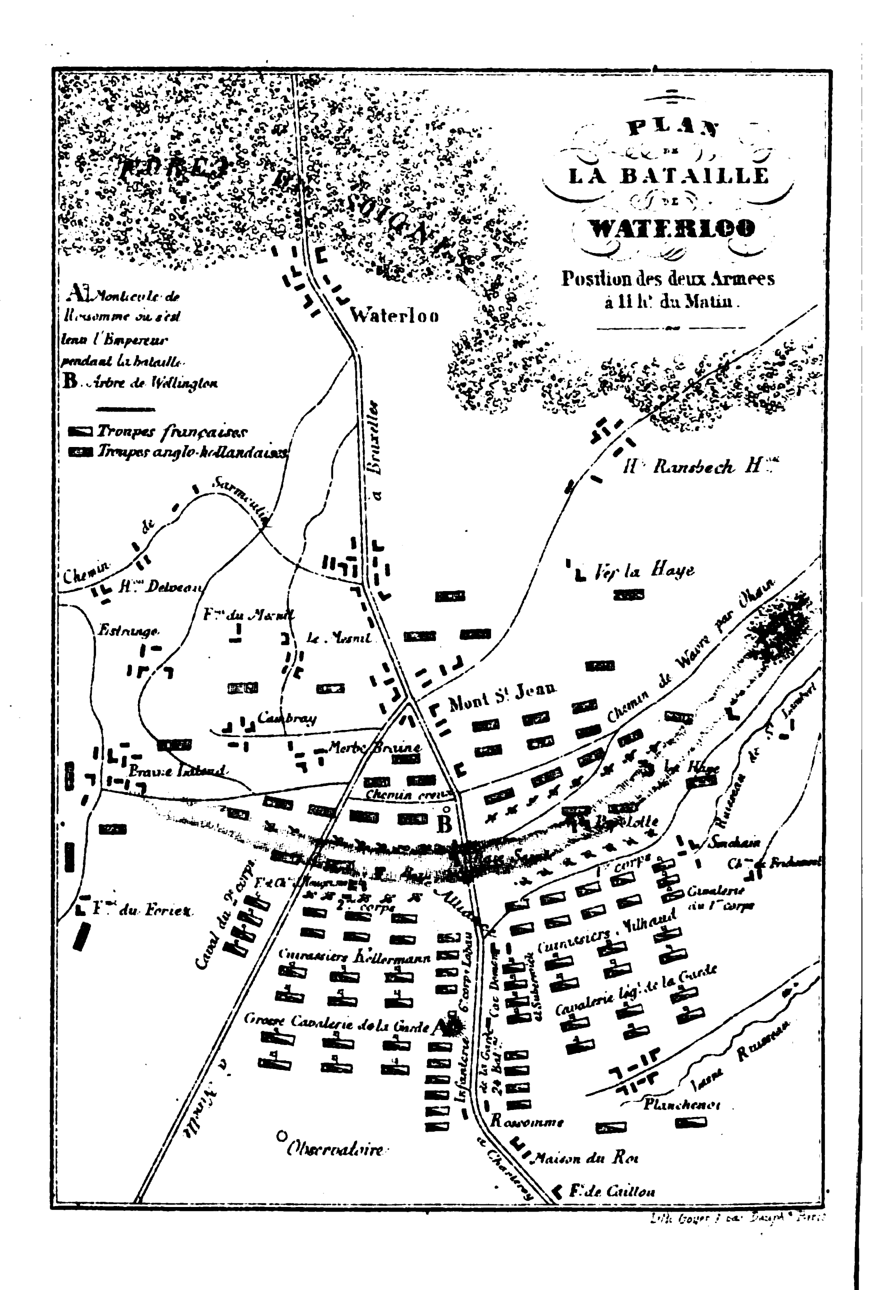
(APOCRYPHE)

Gembloux, le 18 juin 1815 (trois heures du matin).

« Tous mes rapports et renseignements confirment que l'ennemi se retire sur Bruxelles pour s'y concentrer ou *livrer bataille après s'être réuni à Wellington*. .... etc., etc. »

Cette lettre a été donnée pour la première fois, par le maréchal Grouchy, dans un recueil de documents prétendus authentiques publiés en 1843. Mais elle n'est jamais parvenue à Napoléon, et nulle part il n'y est fait la moindre allusion, ni dans ses *Mémoires de Sainte-Hélène*, ni dans les ordres postérieurs émanés du maréchal Soult. Il est donc très-probable qu'elle n'a jamais existé, et qu'elle a été composée par le maréchal Grouchy longtemps après les événements de 1815 ; mais dans quel but, c'est ce qu'il serait difficile de deviner, car loin de pouvoir servir à sa justification, elle serait de sa conduite la condamnation la plus péremptoire. Comment n'aurait-il pas sur-le-champ essayé de se rapprocher de Napoléon ? comment n'aurait-il pas plus tard marché à son canon, s'il avait pu croire un seul instant que Blücher *allait se réunir à Wellington pour lui livrer bataille ?* Son ignorance à cet égard était sa seule excuse ; il est donc évident que la lettre précédente a été ima-

ginée après coup, lorsque les années avaient déjà affaibli les facultés du maréchal Grouchy, et c'est pour cela que nous n'en avons donné ici qu'un fragment qui suffira pour prévenir les lecteurs sur les fausses inductions qu'on pourrait tirer de cette pièce *apocryphe*, que l'auteur de l'ouvrage intitulé *le Maréchal Grouchy en* 1815, imprimé en 1864, n'a pas craint cependant de citer comme un document authentique, pages 46 et 47 de son livre.


PLAN
DE
LA BATAILLE
DE
WATERLOO
Position des deux Armées
à 11 h.e du Matin.
A. Monticule de Rossomme où s'est tenu l'Empereur pendant la bataille.
B. Arbre de Wellington
Troupes françaises
Troupes anglo-hollandaises
Waterloo
à Bruxelles
H.r Ransbech H.r
Ver la Haye
Chemin de Sarmoulin
H.m Delvean
Estrange
F.e du Mesnil
Le Mesnil
Mont S.t Jean
Chemin de Wavre par Ohain
Cambray
Merbe Braine
Braine Laleud
Chemin creux
La Haye
Papelotte
Smohain
1.r corps
2.e corps
Cavalerie du 1.r corps
Cuirassiers Milhaud
Cuirassiers Kellermann
Cavalerie lég.e de la Garde
Grosse Cavalerie de la Garde
6.e corps Lobau
Infanterie de la Garde
Planchenoit
Rossomme
Observatoire
Maison du Roi
F.e de Caillou
F.e du Foriez
Caval du 2.e corps
à Nivelle
à Charleroy
Lith. Goyer

CHAPITRE IV

BATAILLE DE WATERLOO

Dispositions préliminaires. — Description du plateau de Mont-Saint-Jean. — Position occupée par l'armée anglo-hollandaise. — Plan de bataille arrêté par Napoléon. — A onze heures et demie, la grande batterie donne le signal de l'attaque. — Attaque du bois et du château d'Hougoumont par le 2e corps. — Attaque du centre et de la droite par le maréchal Ney et le 1er corps. — Arrivée de l'avant-garde de Bulow sur le champ de bataille. — Lettres adressées du champ de bataille de Waterloo au maréchal Grouchy par le major général. — Opérations de l'aile droite pendant la matinée du 18. — Départ tardif de Gembloux. — Le maréchal Grouchy rejette le conseil qui lui est donné par le général Gérard de marcher au canon de l'Empereur. — L'aile droite continue sa route sur Wavre. — Dispositions prises par Napoléon pour repousser l'attaque de Bulow. — Changement que cet incident imprévu apporte dans ses projets. — Prise, après une résistance désespérée, des fermes crénelées de la Haie-Sainte, de Papelotte et de la Haie. — L'Empereur est obligé de disposer d'une partie de sa garde et de ses réserves pour repousser l'attaque des Prussiens qui prend à chaque instant plus d'intensité. — Le maréchal Ney, ayant épuisé toute son infanterie, réclame le secours de la cavalerie pour occuper les positions abandonnées par l'ennemi. — Irruption de toute la grosse cavalerie sur le plateau de Mont-Saint-Jean. — Paroles prophétiques de Napoléon sur ce mouvement imprudent commandé par le maréchal Ney. — Les cuirassiers Kellerman et Milhaud, n'étant pas soutenus, sont obligés d'évacuer le plateau et de revenir en

arrière. — L'Empereur envoie deux batteries à cheval de sa garde pour combler l'intervalle entre le 1er et le 2e corps en avant de la Haie-Sainte.—Belle contenance de cette troupe d'élite, qui tient en échec pendant deux heures toute l'artillerie anglaise. — L'attaque prussienne est enfin comprimée. — Napoléon ordonne que toute l'infanterie de la garde se forme en colonne d'attaque pour occuper le plateau de Mont-Saint-Jean. — Tandis que ces dispositions s'exécutent, deux nouveaux corps prussiens, conduits par Blücher lui-même, arrivent sur le champ de bataille. — Pressé par les circonstances, Napoléon dirige sur le plateau le général Friant à la tête de quatre bataillons de chasseurs de la vieille garde. — Insuffisance de cette mesure contre toute l'armée anglaise. — Entourés de tous côtés, les chasseurs sont obligés de reculer et d'abandonner le plateau de Mont-Saint-Jean. — Blücher, à la tête de 50,000 hommes de troupes fraîches, reprend les fermes de Papelotte et de la Haie-Sainte, et pénètre par cette trouée sur notre champ de bataille. — Affreuse confusion qui en résulte parmi les troupes encore aux prises avec l'armée anglaise. — L'armée française se retire dans le plus grand désordre. — L'Empereur est forcé de se réfugier dans un carré de la garde. — La nuit heureusement retarde la poursuite de l'ennemi et favorise la retraite. — L'encombrement qui règne dans les rues et sur le pont de Genappe nous force à abandonner la plus grande partie de notre artillerie. — Le général Duhesme est tué en tentant vainement d'organiser quelques moyens de résistance. — L'armée continue sa retraite, et se dirige sur Charleroi et Marchienne-au-Pont pour repasser la Sambre.

Le soleil qui devait éclairer cette funeste journée se leva enfin. Ce n'était plus le soleil d'Austerlitz et de Friedland : il était pâle et couvert de nuages. La pluie, qui n'avait cessé de tomber toute la nuit, avait détrempé les terres, le soldat avait bivaqué dans la boue ; cependant il était gai, dispos, plein d'ardeur et de confiance dans son chef. On savait que la journée serait chaude, et les distributions de vivres et de munitions se firent de bonne heure, pour n'avoir plus à s'occuper ensuite que des opérations militaires.

A huit heures, comme on servait à l'Empereur son frugal déjeuner, auquel assistaient le maréchal Soult, major général de l'armée, et plusieurs officiers généraux chefs de corps ou de l'état-major impérial, Napoléon dit : « Sur

« cent chances, nous en avons quatre-vingt-dix-neuf « pour nous. — Sans doute, sire, répliqua le maré- « chal Ney, qui entrait en ce moment, si Wellington « était assez simple pour vous attendre; mais je viens « vous annoncer que la retraite est déjà bien pronon- « cée, et que si vous ne vous hâtez de les attaquer, ils « vont vous échapper. » L'Empereur répondit : « Vous « avez mal vu, maréchal : si les Anglais avaient dû se « retirer, ils l'auraient fait cette nuit; maintenant il « est trop tard, ils s'exposeraient à une destruction « complète. » Napoléon avait raison : ce que Ney avait pris pour un mouvement de retraite n'était que l'ébranlement de quelques corps en marche pour prendre leur ordre de bataille. La conversation roula alors sur les qualités particulières aux soldats anglais, et sur le degré de résistance qu'opposerait leur armée à la valeur française. Sur ce point, les avis étaient partagés. « Leur cavalerie, disaient ceux qui avaient fait la guerre en Espagne, ne vaut point la nôtre; mais leur infanterie est plus redoutable qu'on ne le pense généralement. Retranchée derrière des murailles, elle est dangereuse par son adresse à tirer juste; en plaine, elle tient ferme, et si on la culbute, elle se rallie cent pas plus loin et revient à la charge [1]. » De nouvelles discussions s'engagèrent, et, chose remarquable! parmi tant d'officiers distingués qui entouraient Napoléon, il ne vint dans l'esprit de personne que les Prussiens, dont quelques partis assez nombreux avaient été aperçus la veille du

1. Le général Reille avait fait longtemps la guerre en Espagne, et ce fut lui qui fit le premier ces observations; mais il s'aperçut bientôt qu'elles déplaisaient à l'Empereur, et il n'osa insister.

côté du pont de Moustiers[1], pussent être en mesure de faire sur notre droite une diversion sérieuse. Napoléon lui-même, si cette idée avait un moment traversé son esprit, s'était empressé de l'écarter; et, croyant avoir pris toutes les précautions nécessaires, en chargeant Grouchy de les poursuivre sans trêve ni relâche, il s'en était remis pour le reste à sa fortune et aux inspirations de son génie.

Cependant aucun ordre de mouvement n'arrivait à l'armée, et les troupes, depuis longtemps sous les armes, s'impatientaient de tant de lenteurs. Chacun semblait sentir que de la promptitude de l'attaque devait dépendre le succès de la journée. On apprit alors que l'intention de l'Empereur avait été d'engager l'action dès la pointe du jour, mais que des officiers d'état-major, envoyés pour reconnaître l'état des terres, avaient déclaré qu'elles étaient tellement détrempées par la pluie qui tombait depuis deux jours, que les troupes, et particulièrement la cavalerie, auraient beaucoup de peine à manœuvrer, et que l'artillerie enfoncerait jusqu'aux moyeux[2]. Ces rapports étaient malheureusement très-exagérés, et la suite a prouvé que l'action aurait pu, sans trop d'inconvénients, s'engager au moment même. L'Empereur toutefois, malgré son impa-

1. Moustiers ou Mousty, petit bourg sur la Dyle; c'est sous ce dernier nom qu'il est généralement désigné dans le pays pour le distinguer d'un autre Moustiers situé dans les environs de Fleurus.

2. Il paraît que c'est le général Drouot, l'homme intègre et loyal par excellence, et dans les talents duquel Napoléon avait la plus grande confiance, qui donna cet avis, et jusqu'à la fin de sa carrière, il s'accusa, dit-on, d'avoir involontairement contribué à la perte de la bataille de Waterloo, en empêchant l'attaque de commencer dès six heures du matin, comme Napoléon en avait l'intention.

tience, crut prudent de différer de quelques heures, pour donner au terrain le temps de se raffermir. Sur les neuf heures, le ciel s'éclaircit, et des officiers d'artillerie vinrent annoncer que la plaine se séchait, et que dans une heure les pièces pourraient manœuvrer sans éprouver aucune difficulté. L'Empereur alors monta à cheval, pour faire en personne une complète reconnaissance de l'armée anglaise. Il se porta aux avant-postes, vis-à-vis la ferme de la Haie-Sainte, où s'appuyait son centre, et étudia avec une profonde attention, sa lunette à la main, toute la ligne ennemie.

L'armée anglo-hollandaise occupait un plateau de forme demi-circulaire, de six kilomètres à peu près d'étendue, de la droite à la gauche, qui se dresse en avant de la forêt de Soigne comme un vaste amphithéâtre, et se termine par une pente rapide aboutissant à un ravin fortement prononcé [1]. Ce plateau, qu'on appelle le plateau de Mont-Saint-Jean, est traversé dans son milieu par la chaussée de Charleroi à Bruxelles, et couronné par la chaussée de Nivelles, qui longe la forêt de Soigne et se réunit au village de Mont-Saint-Jean à la grande chaussée de Charleroi. La droite des Anglais se prolongeait au delà de la route de Nivelles jusqu'aux abords de Braine-L'Alleud, et s'appuyait sur le château et la ferme d'Hougoumont, dont les bâtiments avaient été crénelés, et dont les abords, couverts de vergers et de bois, étaient très-favorables à la défense. Leur centre, qui occupait le point le plus important de la

1. C'est la position remarquable de ce plateau, très-favorable à la défense, qui avait séduit Wellington dans l'un de ses précédents voyages en Belgique, et l'avait engagé à le choisir pour couvrir Bruxelles.

position, parce qu'elle était traversée en cet endroit par la chaussée de Charleroi à Bruxelles, seule ligne de retraite qu'eût l'armée ennemie en cas de revers, était protégé par l'escarpement de la route, très-rapide sur ce point, par les fermes de la Haie et de Papelotte, qui le flanquaient à sa gauche, et par quelques bâtiments isolés, nommés la Haie-Sainte, qui se trouvaient sur la chaussée même, au fond du ravin, et couvraient son front. Ces deux groupes de maisons, dont les murs avaient été crénelés d'avance, et qui étaient fortement occupées par des bataillons d'infanterie et défendues par une formidable artillerie, formaient comme des ouvrages avancés qu'il fallait emporter avant d'aborder le point central de la ligne ennemie. Enfin la gauche de l'armée anglo-hollandaise s'étendait au loin dans la plaine, jusqu'au village d'Ohain, situé à plus d'une lieue sur la droite de celui de Mont-Saint-Jean, et qui était occupé par une brigade de cavalerie légère. Cette brigade écartée, qui semblait séparée du reste de l'armée, et ne devait prendre aucune part à l'action qui allait s'engager, avait été ainsi placée, comme on le sut par la suite, pour ouvrir des communications avec l'armée prussienne, dont Wellington s'était ménagé la puissante intervention.

Lorsque Napoléon eut suffisamment étudié de plusieurs points de vue différents toute cette ligne, hérissée de baïonnettes et de canons, il chargea le général Haxo, officier du génie du plus grand mérite, de s'assurer si l'on n'avait élevé aucun ouvrage de campagne pour couvrir son centre ou ses deux ailes ; le général Haxo revint bientôt, et assura qu'il n'avait aperçu sur

toute la ligne aucune trace de redoute ou de retranchement quelconque. Napoléon alors se recueillit quelques instants; puis, le plan de la bataille étant définitivement arrêté dans sa tête, il ordonna les dispositions nécessaires, que deux généraux, assis par terre, écrivirent sous sa dictée. Les aides de camp de service partirent ensuite dans toutes les directions pour transmettre les ordres de mouvement aux différents corps, qui attendaient sous les armes pleins d'ardeur et d'impatience.

L'armée s'ébranla sur onze colonnes pour prendre les positions qui lui étaient désignées. Ces onze colonnes étaient destinées, quatre à former la première ligne, quatre la seconde ligne, et trois la troisième. Ces opérations préliminaires s'effectuèrent avec un ensemble et un ordre parfaits, et Napoléon s'est plu à les raconter dans les moindres détails, pendant les loisirs de l'exil, avec une sorte de complaisance qui montre que l'exécution avait complétement répondu à ses intentions :

« A neuf heures, les têtes des quatre colonnes formant la première ligne arrivèrent où elles devaient se déployer. En même temps, on aperçut plus ou moins loin les sept autres colonnes qui débouchaient des hauteurs; elles étaient en marche, les trompettes et tambours sonnaient au champ, la musique retentissait des airs qui retraçaient aux soldats le souvenir de cent victoires. La terre paraissait orgueilleuse de porter tant de braves. Ce spectacle était magnifique, et l'ennemi, qui était placé de manière à découvrir jusqu'au dernier homme, dut en être frappé : l'armée dut lui paraître double en nombre de ce qu'elle était réellement. Ces onze colonnes se déployèrent avec tant de précision

qu'il n'y eut aucune confusion, et chacune occupa la place qui lui avait été désignée dans la pensée du chef. Jamais de si grandes masses ne se remuèrent avec tant de facilité[1]. »

Quand les onze colonnes eurent pris la position qui leur avait été assignée sur le champ de bataille, l'armée française se trouva disposée sur trois lignes de profondeur, ou plutôt sur six lignes brisées, inégalement écartées, ayant la forme de six V dont le sommet s'appuyait sur la chaussée de Charleroi, qui en séparait les deux branches, et rangée dans l'ordre suivant.

En première ligne :

A l'extrême gauche, le général Reille avec le 2e corps, composé de trois divisions seulement, la division Girard ayant été laissée sur le champ de bataille de Ligny pour relever les blessés et enterrer les morts. Ce corps était formé sur deux lignes, la droite appuyée à la chaussée de Charleroi, la gauche à celle de Nivelles, ayant vis à-vis de lui les bois qui entouraient la ferme et le château de Hougoumont, et sa cavalerie légère à cheval sur la chaussée de Nivelles.

Au centre, le général d'Erlon avec le 1er corps, composé de quatre divisions, et également formé sur deux lignes, appuyant sa gauche à la chaussée de Charleroi et ayant à son extrême droite sa cavalerie légère, faisant face aux fermes de Papelotte et de la Haie.

Cette première ligne était séparée de l'armée anglo-hollandaise par un ravin assez profond, qui couvrait

1. *Mémoires de Napoléon*, livre IX.

son front et protégeait tous les abords du plateau de Mont-Saint-Jean sur lequel elle était massée.

La deuxième ligne, séparée de la première par un intervalle de quatre cents mètres à peu près, était ainsi formée :

Derrière le 1er corps, à droite de la chaussée de Charleroi, étaient rangés sur deux lignes les cuirassiers Milhaud, et derrière le 2e corps, à gauche de la même chaussée, les cuirassiers Kellermann, également sur deux lignes. Cette belle troupe, formant un total de quarante-huit escadrons, ou de cinq mille deux cents cavaliers tout couverts d'acier, présentait un aspect imposant.

Le 6e corps, commandé par le général Lobau, était placé en colonne serrée par divisions entre la première et la seconde ligne, la droite appuyée à la chaussée de Charleroi, la tête à la hauteur de la ferme de la Belle-Alliance. Ce corps, diminué de la division Teste, qui avait été détachée à l'aile droite dans la matinée du 17, ne comptait plus que deux divisions, ou douze bataillons, et se trouvait, par la position qu'il occupait, en arrière de la droite du 2e corps, et faisant face à peu près au centre de la première ligne. La cavalerie légère du 3e corps, qui lui avait été adjointe, commandée par le général Domon, et suivie de celle du général Subervic, détachée du corps de cavalerie du général Pajol, formant un total de vingt-quatre escadrons, se plaça en colonne serrée par escadrons, avec son artillerie, vis-à-vis de son infanterie, et de l'autre côté de la chaussée de Charleroi.

La garde impériale, placée en troisième ligne et

destinée à former une réserve générale, était disposée dans l'ordre suivant[1] :

1. L'armée française combattant à Waterloo était forte de soixante neuf mille hommes et deux cent soixante-dix bouches à feu, savoir :

	INFANTERIE	CAVALERIE	ARTILLERIE	BOUCHES A FEU
1[er] corps, 4 div. (d'Erlon)..	16.885	1.506	920	46
2[e] corps, 3 div. (Reille)...	13.370	1.565	760	38
6[e] corps, 2 div. (Lobau)...	6.155	»	480	24
Garde impériale (vieille et jeune garde............	12.946	3.765	2.520	126
Cuirassiers Kellerman (deux divisions)..............	»	2.346	204	12
Cuirassiers Milhaud (deux divisions)..............	»	2.480	210	12
Cavalerie Domon (une division détachée du 3[e] corps).	»	905	107	6
Cavalerie Subervic (une division détachée du corps Pajol)..................	»	1.155	105	6
Totaux........	49.356	13.722	5.306	270

68,384 hommes et 270 bouches à feu.

Il faut ajouter à ce total mille à douze cents hommes de différentes armes, détachés aux parcs de réserve, aux ambulances, aux munitions, etc., qui restèrent à Planchenoit, à Genappe ou aux Quatre-Bras, et ne prirent aucune part au combat.

Armée anglo-hollandaise sur le champ de bataille de Waterloo :

Infanterie........	64.000	hommes.
Cavalerie........	19.500	—
Artillerie.........	6.000	—
Total......	89.500	hommes et 250 bouches à feu.

N. B. L'armée anglo-hollandaise à Waterloo se composait de 34 bataillons anglais, 8 légions allemandes, 20 hanovriennes, 8 brunswicks, 30 hollandais, belges, ou Nassau. Total : 104 bataillons, 60 escadrons et 43 batteries d'artillerie. (*Mémoires de Napoléon*, t. IX.)

L'armée française, sur le champ de bataille de Waterloo, se composait de 95 bataillons et 110 escadrons. (*Mémoires de Napoléon*, t. IX.)

Les grenadiers à cheval et les dragons de la garde sur deux lignes, derrière les cuirassiers Kellerman, laissant entre eux un intervalle de deux cents mètres à peu près; les chasseurs et les lanciers également sur deux lignes derrière les cuirassiers Milhaud. L'infanterie de la garde, grenadiers, chasseurs et jeune garde, formant dix-huit bataillons, à droite et à gauche de la chaussée de Charleroi, à la hauteur de la ferme de Rossomme. L'artillerie à pied de la garde était placée à la droite de l'infanterie; l'artillerie à cheval, la moitié derrière la grosse cavalerie, l'autre moitié derrière la cavalerie légère.

Toutes ces dispositions préliminaires s'effectuèrent avec un ensemble et un ordre parfaits, et avec toute la précision qu'on eût pu exiger sur un champ de manœuvres, aux cris mille fois répétés de *Vive l'Empereur*! L'armée présentait, en ce moment, un magnifique coup d'œil; l'enthousiasme et l'ardeur du soldat étaient extrêmes; l'espoir de se mesurer enfin avec les meilleures troupes de l'Angleterre semblait enflammer encore son orgueil.

Napoléon, après avoir parcouru encore une fois toute la ligne de bataille pour bien s'assurer que ses ordres avaient été ponctuellement exécutés, se plaça sur une petite éminence à gauche de la chaussée de Charleroi, à quelques mètres en avant de la ferme de Rossomme, située de l'autre côté; ce fut là qu'il se tint pendant une grande partie de la journée. Il se trouvait ainsi placé au centre même de ses réserves, et dominait, de cette position élevée, tout le champ de bataille; aucun mouvement de ses troupes ou de l'ennemi ne pouvait lui

échapper ; sa figure était calme et réfléchie, mais n'annonçait aucune espèce d'inquiétude.

Le plan qu'il avait arrêté, et que ses premières dispositions avaient déjà suffisamment indiqué à ceux qui étaient habitués à sa manière d'opérer, était celui qu'il avait suivi à Friedland, à la Moskowa et dans la plupart de ses grandes batailles. Il consistait à attaquer de front l'armée ennemie, à enfoncer son centre par un coup vigoureusement frappé, à le pousser sur la chaussée, et, arrivant en même temps que lui au débouché de la forêt, à couper la retraite à son aile droite et à son aile gauche, qui n'avaient point d'autre route pour rejoindre leurs réserves et leurs magasins. Le succès de cette combinaison devait évidemment produire d'immenses résultats, il devait amener pour le moins la dislocation totale de l'armée anglaise, et peut-être, par suite de ses pertes, l'obliger de quitter le continent.

Cette idée de trancher ainsi, d'un seul coup, le nœud gordien de la coalition avait sans doute séduit Napoléon, car il ne pouvait ignorer qu'en abordant le centre de l'armée anglo-hollandaise il allait rencontrer plus d'obstacles que sur tout autre point de la ligne de bataille. C'était là, en effet, que la pente du plateau qu'elle occupait était le plus escarpée et d'un plus difficile accès ; c'était aussi sur ce point que Wellington avait réuni ses meilleures troupes, appuyées par un déploiement formidable d'artillerie. Aborder de front la position de l'ennemi, c'était ce que les soldats, dans leur langage pittoresque, appelaient *prendre le taureau par les cornes,* tandis que si Napoléon se fût borné à tourner son aile droite, en débouchant par la

chaussée de Nivelles sur le plateau du Mont-Saint-Jean, il n'eût rencontré de ce côté que peu de difficultés matérielles, et n'eût trouvé devant lui que des troupes belges, hollandaises ou brunswickoises à la solde de l'Angleterre, dont il eût été plus facile d'avoir raison que de l'énergie et de la tenacité de ses troupes nationales. Napoléon a dit depuis qu'il avait craint, en dirigeant de ce côté sa principale attaque, de trop s'écarter de son aile droite dont il attendait à chaque instant des nouvelles, de dégarnir sa base d'opération et de s'éloigner de ses réserves, mais surtout de refouler l'armée anglaise sur l'armée prussienne, dont il connaissait la présence à Wavre, et ce qui aurait été contraire au but principal de son plan de campagne, qui était la complète séparation des deux armées. Ces raisons sont plausibles, sans doute, mais il est certain qu'une attaque vigoureuse sur l'aile droite ou sur l'aile gauche de la ligne anglaise aurait eu des résultats moins complets, peut-être, mais beaucoup plus prompts qu'une attaque centrale, et alors les Prussiens seraient arrivés trop tard pour empêcher la défaite de leurs alliés. Napoléon, en voulant rendre sa victoire plus brillante et plus décisive, la rendait en même temps plus difficile, plus meurtrière et plus incertaine.

Quoi qu'il en soit, la conduite de cette attaque, qui devait décider du sort de la journée, fut confiée au maréchal Ney, qui s'était souvent acquitté avec le plus grand succès de missions semblables. L'Empereur lui ordonna de former avec les batteries de douze des 1er, 2e et 6e corps réunies et renforcées de deux divisions de l'artillerie à pied de la garde, composées également de pièces de douze,

qu'il lui adjoignit, une batterie de soixante pièces de canon, et, sous le feu de cette formidable artillerie, de s'emparer des bâtiments de la Haie-Sainte, situés au pied du ravin qui précède le plateau de Mont-Saint-Jean, et qui formaient, comme nous l'avons dit, une espèce de redoute avancée destinée à couvrir le point central de la ligne ennemie, tandis que le général Reille à sa gauche et le comte d'Erlon à sa droite seconderaient son mouvement en attaquant en même temps l'un le château d'Hougoumont, l'autre les fermes de la Haie et de Papelotte, qui couvraient les ailes de l'armée anglo-hollandaise. C'étaient là des opérations préliminaires indispensables avant de songer à aborder le plateau de Mont-Saint-Jean sur lequel elle se trouvait massée comme dans un camp retranché.

Dès que le maréchal Ney eut terminé ses préparatifs, il envoya dire à l'Empereur que tout était prêt. Napoléon ordonna de commencer le feu : il était alors *onze* heures et *demie;* la grande batterie donna le signal et l'action la plus vive s'engagea sur toute la ligne.

Le général Reille, à notre gauche, s'approcha de la ferme et du château d'Hougoumont qui couvraient la droite de l'armée anglaise et ouvrit un feu violent d'infanterie et d'artillerie pour déloger l'ennemi des bois qui entouraient les bâtiments [1]. Mais il éprouva une vive résistance; le duc de Wellington, qui attachait une grande importance à l'occupation de ce poste, en avait confié la défense à une division des gardes anglaises,

1. Ces bois ont été défrichés et ont presque entièrement disparu depuis cette époque.

les meilleures troupes de son armée; il démasqua en même temps une batterie de quarante pièces de canon. Le général Reille fit avancer la batterie d'artillerie de la 2e division, et l'Empereur envoya l'ordre au général Kellerman, qui était stationné en arrière du 2e corps, de lui donner, pour l'appuyer, ses douze pièces d'artillerie légère. La canonnade devint épouvantable sur toute la ligne et s'entendait à plusieurs lieues de distance. La division du prince Jérôme s'empara du bois et fut repoussée; une nouvelle attaque, secondée par la division Foy, les en rendit maîtres. Mais le château et la ferme, dont tous les abords avaient été barricadés, les fenêtres bouchées, les murs crénelés, opposèrent une résistance opiniâtre. On était parvenu à faire de ce poste un véritable ouvrage de campagne tout à fait à l'abri d'un coup de main; la nature d'ailleurs semblait avoir secondé l'art : les murs des jardins étaient revêtus d'épaisses charmilles contre lesquelles nos soldats, pleins d'ardeur, s'étaient précipités en croyant pénétrer dans un bois taillis ordinaire, et s'étaient trouvés fusillés à bout portant par les soldats anglais embusqués derrière les murs auxquels ils avaient pratiqué de nombreuses ouvertures. On se battit sur ce point, de part et d'autre, avec un extrême acharnement; les bois furent plusieurs fois enlevés et repris, une partie de la journée y fut consumée, et le 2e corps, tout entier, s'y trouva successivement engagé. De son côté, l'ennemi couvrit de ses morts toutes les avenues du château; il y sacrifia ses meilleures troupes, et plus d'une fois, dans la chaleur du combat, Wellington y envoya des renforts pour remplacer ses défenseurs décimés par notre mitraille, ce

qui le força de dégarnir son centre au profit de son aile droite, manœuvre conforme à ce que Napoléon avait espéré de cette diversion, dont le principal but était de faciliter la grande attaque qu'il méditait sur le centre et l'aile gauche de l'armée anglaise. Ce fut là le seul avantage que nous retirâmes de cette action meurtrière, qui nous coûta beaucoup de temps et beaucoup de monde, et à laquelle on a justement reproché d'avoir été conduite par le chef du 2e corps avec plus de valeur que d'habileté.

Tandis que notre gauche était ainsi fortement engagée avec l'ennemi, le maréchal Ney au centre, et le général d'Erlon à la droite, entretenaient sur notre front une vive fusillade. La grande batterie qui devait protéger leur mouvement en avant avait commencé son feu; elle était composée, comme nous l'avons dit, de soixante pièces de canon dont trente-six pièces de douze, servies par des artilleurs de la garde; elle s'était avancée jusqu'au bord du ravin qui séparait les deux armées, et couvrant de ses projectiles les bataillons anglais rangés sur la pente opposée, leur avait fait éprouver des pertes sensibles et les avait bientôt forcés à reculer pour aller chercher un abri derrière la crête du plateau de Mont-Saint-Jean. Tous les coups de notre artillerie, qui se distingua dans cette journée d'une manière admirable, portaient sur le plateau; de tous les points de la ligne ennemie on voyait, à chaque instant, de nouvelles batteries accourir pour remplacer les pièces démontées. Les tirailleurs anglais évacuèrent le bas du ravin, notre infanterie se porta en avant et gagna du terrain. On aperçut alors un grand mouvement sur le plateau occupé

par l'armée anglo-hollandaise, toutes les voitures de bagages ou d'ambulance, à droite et à gauche de la chaussée de Charleroi, en voyant le feu se rapprocher, se précipitèrent sur cette route pour gagner l'entrée de la forêt. On crut la bataille gagnée, et il est certain qu'un effort vigoureux nous eût, dans ce moment, livré la clef de la position. Cependant la ligne ennemie ne fit aucune grande manœuvre pour s'opposer à nos progrès ; elle se contenta, après s'être portée à quelques centaines de mètres en arrière, pour se mettre à l'abri des feux de notre artillerie, de se maintenir dans la place qu'elle occupait et de rester dans une impassible immobilité.

Le maréchal Ney, qui conduisait l'attaque du centre avec son intrépidité ordinaire, s'était alors avancé avec deux divisions du 1er corps, sous le feu de la grande batterie, jusqu'aux bâtiments de la Haie-Sainte, situés au pied du ravin, sur la chaussée même de Charleroi; mais il les avait trouvés solidement gardés, et n'avait pu parvenir à s'en saisir dans ce premier choc, malgré tous les efforts d'une héroïque valeur. De son côté, le comte d'Erlon, qui dirigeait l'attaque de droite avec ses deux autres divisions, avait ordonné à l'une d'elles de descendre jusqu'au fond du vallon pour s'emparer des fermes de Papelotte et de la Haie, derrière lesquelles s'abritait la gauche de l'armée anglaise, lorsque l'ennemi qui, de la position élevée qu'il occupait, apercevait tous nos mouvements, résolut de le prévenir, et il le fit avec autant de résolution que d'habileté; on en peut d'autant plus aisément convenir que ce fut le seul mouvement offensif qu'il se permit de toute la journée ;

le reste se borna, de sa part, à conserver une attitude purement passive. Il détacha de sa gauche deux régiments de dragons : ils fondirent à bride abattue sur la colonne du 1er corps qui s'était mise en marche sans attendre la cavalerie qui aurait dû l'escorter pour garantir ses flancs, et y jetèrent pour un moment le désordre et la confusion. L'irruption de cette cavalerie avait été si rapide que notre infanterie n'eut pas le temps de se former en carré ni de tirer un seul coup de fusil ; un régiment tout entier, le 109e de ligne, fut confondu, bouleversé, et ne présenta plus que l'aspect d'une masse informe ; mais ce qu'il y eut de plus malheureux dans cet incident, c'est que les dragons anglais, enhardis par ce facile succès, se ruèrent ensuite sur une de nos batteries de douze qui s'était avancée avec trop de précipitation à la suite de notre infanterie, se croyant suffisamment garantie sous sa protection ; ils sabrèrent les canonniers, renversèrent les pièces et dispersèrent les attelages ; puis, poursuivant leur course effrénée, ils traversèrent, comme *une nuée de sauterelles* [1], toute notre ligne de bataille et ne s'arrêtèrent que devant notre grosse cavalerie rangée en seconde ligne derrière l'infanterie du comte d'Erlon. Mais ici la scène changea : une division de lanciers, commandée par le général Jacquinot, qui était placée à la droite du 1er corps auquel elle était attachée, ayant aperçu ce qui se passait, accourut au galop, une brigade de cuirassiers se joignit à elle, et les malheureux dra-

1. Expression empruntée au général Heymès, dans sa relation des événements de la campagne de 1815. (Voir les documents inédits publiés en 1840 par le duc d'Elchingen.)

gons, qui n'avaient à opposer que leurs sabres courts et pesants aux lances de notre cavalerie légère et aux lames longues et effilées de nos cuirassiers, dont la plupart d'ailleurs étaient ivres-morts et hors d'état de conduire leurs chevaux, furent culbutés ou hachés sur place; lord Posonby, qui les commandait, tomba percé de sept coups de lance; les pièces dont ils s'étaient emparés furent reprises, et bien peu d'entre eux purent regagner les rangs de l'armée anglaise [1].

Cet incident, regrettable sans doute, mais dont quelques écrivains se sont plu à exagérer l'importance, n'eut pas d'autre suite, et l'on peut assurer qu'il n'eut aucune espèce d'influence sur le sort de la journée. L'Empereur, dès qu'il s'en était aperçu, était monté à cheval et s'était porté rapidement sur le point où avait eu lieu ce désordre momentané; il avait fait remplacer par deux batteries d'artillerie à cheval de sa garde les pièces mises hors de service; les régiments qui avaient été bouleversés avaient repris bientôt leur ordre de bataille, et sa présence avait contribué à faire promptement disparaître toutes les traces de cette malheureuse échauffourée qu'on peut regarder comme l'un de ces accidents fortuits inévitables dans le cours d'une grande bataille [2].

1. C'est à propos de cette charge, que les relations anglaises ont souvent cité, comme un trait de la gaîté du caractère français, les plaisanteries dont, au milieu du combat, nos lanciers et nos cuirassiers accompagnaient les coups qu'ils portaient à leurs adversaires, en leur montrant la disproportion de leurs armes.

2. M. Charras, dans son histoire très-peu impartiale et souvent très-inexacte de la campagne de 1815, a donné à cet épisode de la bataille de Waterloo les proportions d'une véritable catastrophe, et ne paraît même pas éloigné de le regarder comme l'une des principales causes de sa fatale issue. Il faut faire justice de toutes ces exagérations, et rendre

L'intention de Napoléon, lorsque le maréchal Ney serait parvenu à enlever les fermes de la Haie-Sainte, de Papelotte et de la Haie, qui couvraient le centre et l'aile gauche de la ligne ennemie, était de le faire appuyer par les deux divisions du 6ᵉ corps et une partie de l'infanterie de la garde impériale, de les former avec le 1ᵉʳ corps en colonnes d'attaque, et de les lancer, sous la protection d'une formidable artillerie, sur le centre de la ligne anglaise pour l'enfoncer, la forcer à reculer jusqu'à l'entrée de la forêt de Soigne et à lui abandonner le plateau de Mont-Saint-Jean. Toute la cavalerie légère des généraux Domon et Subervic, toute la cavalerie de réserve et une partie de la cavalerie de la garde, qui formaient la deuxième et la troisième ligne de notre ordre de bataille, devaient se porter en avant pour seconder ce mouvement, dont le succès immanquable aurait décidé du sort de la journée.

aux faits leurs justes proportions. Le général Gourgaud, dans son histoire de la campagne de 1815, écrite sous les yeux ou plutôt sous la dictée de l'Empereur, a porté à une *quinzaine* le nombre des pièces qui furent culbutées, dit-il, *dans un chemin creux*, par la charge des dragons anglais. Napoléon, dans les *Mémoires de Sainte-Hélène*, livre IX, a réduit ce nombre à *sept* pièces seulement; le général Heymès, qui était sur les lieux, et qui est peu porté, dans sa relation, à atténuer nos pertes, dit simplement qu'une batterie de *pièces de gros calibre* fut désorganisée par cette charge impétueuse ; c'est donc, évidemment, *sept* ou *huit* pièces de douze qui furent *momentanément* mises hors de service, mais encore, elles furent toutes reprises, aucune ne tomba au pouvoir de l'ennemi; les canonniers dispersés furent bientôt réunis et rien n'empêcha que cette batterie ne pût rentrer en ligne quelques heures plus tard.

Le plus grand inconvénient qui résulta pour nous de cette échauffourée, c'est que les pièces mises hors de combat par la charge des dragons anglais étaient presque toutes de douze, et que celles que Napoléon avait envoyées pour les remplacer étant d'un moindre calibre, elles ne produisirent peut-être plus dans les rangs et surtout sur le moral de l'armée ennemie l'effet formidable que les premières avaient causé.

« Une bataille, a dit Napoléon, est comme une action dramatique, qui doit avoir son exposition, son nœud et son dénouement. L'ordre de bataille que prennent les deux armées, les premiers mouvements pour en venir aux mains sont l'exposition. Les contre-mouvements que fait l'armée attaquée forment le nœud, ce qui oblige à de nouvelles dispositions et amène la crise donnant le résultat final, ou le dénouement. »

Le premier acte du drame venait de s'achever ; le second, la véritable bataille, allait commencer. Il était évident, en effet, qu'aussitôt que la grande attaque que le général français projetait sur le centre de la ligne anglaise aurait été démasquée, le général ennemi prendrait quelque disposition importante pour la repousser ou la déjouer, soit en dégarnissant ses ailes pour renforcer le point menacé, soit en appelant toutes ses réserves pour se porter au devant des assaillants. Napoléon attendait avec impatience ce moment décisif pour arrêter lui-même ses dernières résolutions ; mais le prudent Wellington ne faisait aucune manœuvre pour repousser le terrible assaut prêt à fondre sur lui : il gardait une passive immobilité ; il semblait attendre quelque puissante intervention qui n'arrivait pas assez vite au gré de son impatience, et l'on voyait qu'en entrant dans la lice avec un adversaire comme Napoléon, il avait mis son espoir autre part que dans son épée et dans ses talents. En effet, tandis que celui-ci suivait avec tout le soin dont il était capable les progrès du maréchal Ney, l'œil avidement fixé sur le terrain qui s'étendait devant lui, comme celui d'un joueur sur son échiquier, son attention fut tout d'un coup détournée par un in-

cident grave qui venait de se produire sur un point opposé de notre ligne de bataille.

Vers une heure après midi, tandis que notre gauche et notre centre étaient ainsi vivement engagés avec l'ennemi, à notre extrême droite, au delà des bois de Frischemont, auxquels s'appuyait la 1re division du comte d'Erlon, et dans la direction du village de Chapelle-Saint-Lambert, on avait vu apparaître tout à coup comme un nuage brumeux dont il avait été difficile, dans le premier moment, de distinguer la nature, mais qui, au bout de quelques instants, avait pris visiblement les formes d'un corps nombreux de troupes armées. L'Empereur, qui, du haut du mamelon élevé qu'il occupait, était mieux placé qne personne pour distinguer les objets, l'avait aperçu le premier et l'avait fait remarquer au major général, qui en ce moment se trouvait auprès de lui. Le maréchal Soult avait supposé alors que c'étaient sans doute les premiers détachements du corps de Grouchy, auquel il avait écrit dès le commencement de la bataille, pour lui ordonner de se mettre en communication avec notre flanc droit, de manière à fermer le passage à tout corps étranger qui voudrait l'inquiéter. Mais le temps qu'il avait fallu pour porter ces ordres jusqu'à Wavre, où l'on supposait que se trouvait en ce moment le maréchal, ne permettait guère de s'arrêter à une telle supposition. L'Empereur fit appeler le général Domon, qui commandait la division de cavalerie légère attachée au 3e corps qu'il avait emmenée avec lui [1], et lui ordonna de se porter avec sa

1. Cette division avait été détachée, comme on l'a vu, du corps de Vandamme.

division et celle du général Subervic, qui avait été placée à sa suite, à l'extrémité de notre ligne, dans la direction de Frischemont, pour éclairer notre droite, se mettre promptement en communication avec les troupes qui débouchaient par Saint-Lambert, si elles appartenaient au corps de Grouchy, les reconnaître et les contenir, si elles étaient ennemies. Ces trois mille cavaliers partirent aussitôt, se portèrent par un mouvement rapide sur le point qui leur avait été indiqué, et se rangèrent en bataille à deux kilomètres de distance, à peu près perpendiculairement à notre front, de manière à couvrir le flanc droit de l'armée.

Pendant que ce mouvement de la cavalerie du général Domon s'opérait, un officier de hussards amena au quartier général un hussard prussien qui venait d'être fait prisonnier par les coureurs d'une colonne de trois cents chevaux envoyés en reconnaissance sur la route de Planchenoit à Wavre [1]. Ce hussard était porteur d'une lettre de Blücher, qui annonçait au duc de Wellington l'arrivée du corps de Bulow et lui demandait des ordres ultérieurs. C'était, en effet, l'avant-garde du 4e corps de l'armée prussienne que Blücher, conformément aux engagements qu'il avait pris avec Wellington la nuit précédente, avait détaché de Wavre, à la pointe du jour, au secours de l'armée anglaise, que l'on venait d'apercevoir sur les hauteurs de Saint-Lambert. Ce corps, qui était arrivé trop tard pour être engagé à la bataille de

1. Cette colonne était commandée par le colonel Marbot, devenu depuis général de division et aide de camp du duc d'Orléans. (*Voir son rapport, aux pièces historiques.*)

Ligny, était encore intact, composé de troupes fraîches, et comptait un effectif de plus de trente mille hommes. Son avant-garde avait pris position sur une éminence favorable à la défense, en attendant que les troupes qui la suivaient eussent franchi les défilés difficiles qui s'étendaient entre Chapelle-Saint-Lambert et Wavre, et pussent entrer en ligne. Telle était la raison de l'apparente immobilité que gardait cette troupe depuis le premier moment où on l'avait aperçue.

Le hussard prisonnier, qui était fort intelligent, donna du reste tous les renseignements que l'on put désirer. Il dit que les trois autres corps de l'armée de Blücher qui avaient combattu à Ligny étaient arrivés dans la soirée du 17 à Wavre ; qu'ils y avaient passé la nuit du 17 au 18, qu'ils n'avaient devant eux aucun corps ennemi, et qu'une partie de son régiment, envoyée en patrouille pendant la nuit, s'était avancée jusqu'à deux lieues en avant de Wavre sans rencontrer aucune troupe française. Il était donc évident que le maréchal Grouchy avait apporté dans sa marche depuis Gembloux à Wavre les mêmes lenteurs qu'il avait mises la veille à se rendre de Ligny à Gembloux. Le major général, qui lui avait adressé, à dix heures du matin [1], au moment où la bataille allait commencer, une première dépêche pour l'informer des desseins de Napoléon et lui donner les instructions nécessaires sur la conduite qu'il aurait à tenir pendant l'action qui allait s'engager, était occupé à lui expédier une nouvelle dé-

1. Cette dépêche n'était partie de Planchenoit qu'à onze heures et demie du matin, au moment où la bataille commençait.

pêche pour presser ses mouvements, lorsque s'était produit sur le champ de bataille de Mont-Saint-Jean l'incident que nous venons de raconter. Le duc de Dalmatie se hâta d'en informer par un *post-scriptum* le maréchal Grouchy, en lui prescrivant de former sur-le-champ un fort détachement de ses meilleures troupes, pour se porter sur les derrières de Bulow et les écraser dans les défilés où il le trouverait si témérairement engagé. Quoique la distance qui nous séparait en ce moment de notre aile droite, et que le maréchal Soult, sans doute, avait mal calculée, n'ait point permis à ces deux dépêches d'arriver à temps pour avoir les résultats qu'on devait s'en promettre, nous allons les rapporter ici textuellement, parce qu'elles montreront avec quelle insistance Napoléon, avant même d'avoir aucun soupçon de l'arrivée de l'armée prussienne, recommandait au chef de son aile droite de diriger ses manœuvres de son côté, et de tenir toujours ses communications libres avec le centre de l'armée, de manière qu'aucun corps ennemi ne pût s'interposer entre eux, précaution indiquée d'ailleurs par toutes les règles de la stratégie, et qui nous eût sauvés d'un grand désastre, si le maréchal Grouchy avait eu soin de s'y conformer.

Première dépêche du major général, maréchal Soult, au maréchal Grouchy.

(Portée par l'adjudant-commandant Zenowich, attaché à l'état-major général.)

En avant de la ferme de Caillou, le 18 juin, à dix heures du matin.

« Monsieur le maréchal, l'Empereur a reçu votre dernier rapport daté de Gembloux. Vous ne parlez à Sa

Majesté que de deux colonnes prussiennes qui ont passé à Sauvenières et à Sart-à-Walhain ; cependant les rapports disent qu'une troisième colonne, qui était assez forte, a passé à Gery et Gentines, se dirigeant sur Wavre [1].

« L'Empereur me charge de vous prévenir qu'en ce moment Sa Majesté va faire attaquer l'armée anglaise, qui a pris position à Waterloo, près de la forêt de Soigne. Ainsi Sa Majesté désire que vous dirigiez *vos mouvements sur Wavre* [2], *afin de vous rapprocher de nous*, *de*

1. Cette colonne se composait des 1er et 2e corps conduits par Blücher en personne. Nous avons déjà fait remarquer dans le texte, p. 223, l'anomalie de cette situation. C'était Napoléon qui était obligé d'instruire son lieutenant, mis à la poursuite de l'armée prussienne, de la route qu'elle suivait dans sa retraite, tandis que c'était par lui qu'il aurait dû en être informé. Les rôles étaient intervertis.

2. Le maréchal Grouchy s'est souvent prévalu de cette phrase, soit dans la journée du 17 auprès des généraux de son armée, soit dans les divers écrits qu'il a publiés depuis cette époque pour sa justification, pour assurer que son mouvement sur Wavre était conforme aux instructions de Napoléon. Mais il est facile de comprendre par la suite même de la lettre du major général que le *mouvement sur Wavre* n'est indiqué ici qu'en opposition à celui que le maréchal Grouchy pouvait être tenté d'opérer en se portant de Gembloux, sur sa droite, par Grand-Lez et Perwès, comme il l'avait annoncé dans ses dépêches précédentes, ce qui l'aurait de plus en plus écarté du centre de l'armée, dont il devait au contraire tendre à se rapprocher, et avec laquelle *il devait au plus tôt se mettre en rapport d'opérations*. C'est tellement là le sens véritable qu'on doit attacher à la phrase du maréchal Soult, que dans sa seconde dépêche au maréchal Grouchy, après être revenu sur la direction de Wavre, il a soin d'ajouter : « Cependant vous devez toujours manœuvrer dans notre direction. C'est *à vous de voir le point où nous sommes pour vous régler en conséquence et pour lier nos communications.* » Ce qui prouve évidemment que rien de positif à cet égard n'avait été prescrit au maréchal Grouchy et qu'il était entièrement maître de ses mouvements. Quant aux colonnes qui auraient pris sur la droite la direction de Grand-Lez ou Perwès, il suffisait de les faire suivre par quelques corps légers pour observer leurs mouvements et ramasser leurs traînards. C'est donc bien à tort que M. Thiers a accusé cette dépêche d'être d'une *déplorable ambiguïté;* elle n'avait qu'un défaut, c'est d'avoir été écrite quatre heures trop tard, car elle est au contraire des plus claires

vous mettre en rapport d'opérations et de lier les communications, poussant devant vous les corps de l'armée prussienne qui ont pris cette direction et qui ont pu s'arrêter à Wavre, où vous devez arriver le plus tôt possible.

« Vous ferez suivre les colonnes ennemies qui ont pris sur votre droite par quelques corps légers, afin d'observer leurs mouvements et de ramasser leurs traînards. Instruisez-moi immédiatement de vos dispositions et de votre marche, ainsi que des nouvelles que vous avez sur les ennemis, *et ne négligez pas de lier vos communications avec nous*. L'Empereur désire avoir très-souvent de vos nouvelles.

« Le major général, duc de DALMATIE. »

Cette lettre était datée de dix heures du matin, c'est-à-dire de l'instant où elle avait été commencée; mais elle n'avait été achevée qu'une heure plus tard, et il était *onze heures et demie* lorsque le major Zenowich, attaché à l'état-major général, qui en était porteur, s'était mis en route : c'était précisément le moment où la bataille s'engageait. Il lui avait été prescrit par Napoléon lui-même de suivre la chaussée pavée des Quatre-Bras, pour éviter de tomber dans quelques-uns des partis

en se plaçant au point de vue du major général, qui devait croire le maréchal Grouchy devant Wavre ou sur le point d'y arriver, et par conséquent lui supposer assez de perspicacité pour que Blücher ne pût se dérober devant lui avec une partie de ses forces sans qu'il s'en aperçût. Enfin cette phrase, répétée deux fois dans le cours de cette courte lettre : *Ne négligez pas de lier vos communications avec nous*, montre assez quelle était à cet égard l'intention de Napoléon, et ce qu'aurait dû faire de lui-même le maréchal Grouchy, s'il avait eu un véritable sentiment de ses devoirs. Cette seule précaution eût sauvé la France; malheureusement l'heure du salut était passée quand la lettre lui parvint.

ennemis répandus sur les bords de la Dyle, et la distance qu'il avait à parcourir par ce long détour pour rejoindre le maréchal Grouchy, qu'on supposait devant Wavre, était de treize à quatorze lieues. Il ne fallait donc pas moins de cinq heures pour la franchir ; la lettre dont il était porteur ne pouvait, par conséquent, parvenir au maréchal Grouchy qu'entre quatre et cinq heures de l'après-midi. Comment donc le major général pouvait-il espérer que les mesures qu'il prescrivait seraient exécutées en temps utile, et surtout demander une réponse à sa lettre[1] ?

1. Le major Zenowich a publié, en 1842, sur les principales circonstances de la mission dont il fut chargé en cette occasion, une courte notice où, parmi quelques détails exacts, on en trouve beaucoup d'autres qui sont évidemment de son invention. Il raconte, par exemple, qu'au moment où le major général se rendait au quartier général, à la ferme de Caillou, pour rédiger la dépêche dont il allait le charger, l'Empereur l'avait appelé auprès de lui, sur le tertre de Rossomme, où il était placé, et lui avait lui-même indiqué du doigt la direction dans laquelle se trouvait le maréchal Grouchy, en lui recommandant la plus grande diligence et lui prescrivant de prendre pour le rejoindre la chaussée pavée qui passe par Genappe, les Quatre-Bras et Gembloux, parce qu'en suivant la ligne directe, il rencontrerait des partis prussiens répandus sur les bords de la Dyle. Tout cela peut être exact, mais le major Zenowich ajoute qu'en lui désignant du doigt l'extrême droite de l'armée française, l'Empereur lui aurait dit encore : « *Vous reviendrez par ici me rejoindre quand Grouchy débouchera sur la ligne. Il me tarde qu'il soit en communication directe et en ligne de bataille avec nous. Partez! partez!* » Est-il nécessaire d'avertir que toute cette seconde partie de la conversation de Napoléon est évidemment controuvée. Outre qu'il n'était guère dans ses habitudes d'admettre des officiers d'un grade inférieur à la confidence de ses projets, comment aurait-il pu dire qu'il *attendait avec impatience* l'arrivée de Grouchy, puisque dans cette première lettre du major général, on ne lui demande l'envoi d'aucun détachement, mais seulement de lier ses communications avec la grande armée, ce qu'il aurait toujours dû faire de lui-même. On était au commencement de la bataille; l'Empereur croyait Blücher à Wavre, et ne songeait nullement en ce moment à attirer à lui aucune partie de son aile droite qu'il supposait aux prises avec les Prussiens. On doit être étonné qu'un esprit aussi judicieux que M. Thiers ait pu prendre au sérieux et accueillir sans examen, dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, des contes ridicules imaginés par le major polonais pour se donner plus d'importance.

La seconde dépêche, écrite deux heures plus tard, et lorsque la bataille était déjà engagée, n'était, si l'on en excepte le *post-scriptum*, qu'une simple répétition de la première. Elle contenait, en effet, les mêmes instructions, les mêmes pressantes recommandations au chef de notre aile droite de se mettre promptement en rapport avec le centre de l'armée. Elle semble enfin n'avoir été inspirée que par les craintes qu'avait données à Napoléon, sur la manière dont il remplirait sa mission, le dernier rapport du maréchal Grouchy, daté de Gembloux, deux heures du matin, dans lequel apparaissait clairement l'ignorance où il était encore, à cette heure, de la véritable direction qu'avait suivie le gros de l'armée prussienne, et de celle qu'il allait prendre lui-même. Cette dépêche était ainsi conçue :

Deuxième dépêche du major général au maréchal Grouchy.

Du champ de bataille de Waterloo, le 18 juin,
à une heure après-midi.

« Monsieur le maréchal, vous avez écrit ce matin, à deux heures, à l'Empereur que vous marcheriez sur Sart-à-Walhain. Donc votre projet était de vous porter à Corbaix ou à Wavre [1]. Ce mouvement est conforme

1. Le maréchal Soult semble ici beaucoup trop présumer du bon sens du maréchal Grouchy, car il a déclaré lui-même (*Observations sur la Campagne de* 1815, 1re édition, 1819, page 88) qu'en quittant Gembloux, et même à Sart-à-Walhain, *à onze heures du matin*, il n'était pas encore fixé sur la route qu'il suivrait ultérieurement. Quant à l'espèce d'approbation donnée au mouvement sur Wavre, nous nous en référons à ce que nous avons dit dans la note précédente, p. 276. Enfin cette lettre est encore remarquable en ce que c'est pour la première fois qu'il y est fait mention de *quelques troupes ennemies cherchant à inquiéter notre*

aux dispositions qui vous ont été communiquées. Cependant l'Empereur m'ordonne de vous dire que vous devez toujours manœuvrer dans notre direction. C'est à vous de voir le point où nous sommes, pour vous régler en conséquence et pour lier nos communications, ainsi que pour être toujours en mesure de tomber sur quelques troupes ennemies qui chercheraient à inquiéter notre droite, et les écraser. En ce moment, la bataille est engagée sur la ligne de Waterloo. Le centre de l'armée anglaise est à Mont-Saint-Jean ; ainsi manœuvrez pour joindre notre droite.

« *P. S.* Une lettre qu'on vient d'intercepter porte que le général Bulow doit attaquer notre flanc. Nous croyons apercevoir ce corps sur les hauteurs de Saint-Lambert ; ainsi ne perdez pas un instant pour vous rapprocher de nous et nous joindre, et pour écraser Bulow, que vous prendrez en *flagrant délit.*

« Le major général duc de DALMATIE. »

Malheureusement, ces deux dépêches, comme nous l'avons dit, étaient parties trop tard, surtout à cause du détour que les officiers qui en étaient porteurs étaient obligés de faire pour rejoindre le maréchal Grouchy, pour qu'elles pussent produire aucun résultat utile [1]. Si elles eussent été expédiées dans la nuit pré-

droite, avant même qu'on n'eût aucun soupçon de l'arrivée de Bulow; si cette idée se fût présentée à l'esprit de Napoléon quelques heures plus tôt, pendant les préoccupations, par exemple, de la nuit précédente, il est probable que la bataille de Waterloo aurait eu une toute autre issue.

1. Le maréchal Grouchy ne reçut la première dépêche qu'à *quatre heures et demie*, et la seconde qu'après *sept heures* du soir.

cédente, au moment où l'on avait reçu au quartier général les deux rapports datés de Gembloux, auxquels elles servaient de réponse, ou seulement dès les premières heures de la journée, lorsque la bataille fut décidée, elles auraient ouvert les yeux du maréchal Grouchy, changé profondément toutes ses dispositions, amené en temps utile une partie de ses forces sur le champ de bataille de Waterloo, et au lieu d'y subir une défaite, la plus glorieuse victoire eût couronné les armes de la France. On ne peut donc que déplorer encore une fois la fatalité qui fit différer pendant plusieurs heures de répondre aux rapports du maréchal[1], auquel, à cet égard du moins, on ne saurait adresser aucun reproche de négligence. Napoléon ne songea à s'occuper de lui et à lui donner ses instructions que lorsqu'il se trouva sur le champ de bataille et en face de cette armée anglaise qu'il avait craint si longtemps de voir lui échapper. Alors il était trop tard ! C'est donc encore ici un de ces exemples, si fréquents dans l'histoire, des grands événements produits par de petites causes : une préoccupation d'esprit, une simple distraction, si l'on veut, de Napoléon, firent échouer les plus belles combinaisons de son génie, et changèrent en un jour néfaste cette journée, qui en devait être une de triomphe et de gloire.

Le maréchal Grouchy, en effet, abandonné à lui-même, sans instructions de l'Empereur, ignorant ses desseins, et ne sachant même pas bien précisément la position qu'il occupait, retomba dans toutes les perplexités

1. Voir la note de la page 228.

de son caractère faible et irrésolu. Au lieu de partir de Gembloux *à la pointe du jour*, comme il l'avait annoncé dans sa lettre à Napoléon, et de réparer par un redoublement d'activité les fautes de la journée précédente, il avait ordonné que le 3e corps, qui était campé à une demi-lieue en avant de Gembloux, se tiendrait prêt à partir à six heures du matin, et que le 4e, qui devait, comme la veille, marcher sur ses traces, se mettrait en marche deux heures après, c'est-à-dire à huit heures seulement. Ce retard dans l'heure qui avait d'abord été fixée pour le départ des troupes de Gembloux, quelle qu'en fût la cause, pouvait avoir, dans les circonstances où l'on se trouvait, les plus funestes conséquences. Non-seulement il avait donné à l'ennemi le temps d'opérer librement ses mouvements pour inquiéter notre droite, mais encore il avait dû tromper tous les calculs de Napoléon et compromettre le succès de ses manœuvres ; car, dans la conviction où il devait être que le maréchal Grouchy aurait quitté Gembloux dès le point du jour, comme il l'avait annoncé, il avait dû penser qu'il serait rendu devant Wavre avant huit heures du matin, au moins avec une partie de ses forces, et que Blücher, vivement attaqué par des troupes pleines d'ardeur et de résolution, ne s'occuperait que de sa propre défense, et n'oserait se diviser devant lui pour porter secours à Wellington. C'est en effet ce qui serait arrivé, comme on le verra plus loin, et ces prévisions probablement eussent été complétement justifiées, si le maréchal Grouchy avait mis plus d'énergie et d'activité dans sa poursuite.

Mais ses prescriptions même n'avaient pas été ponc-

tuellement suivies. Le général Vandamme, qui n'agissait jamais qu'à sa tête, prétextant d'une distribution de vivres et de munitions, ne s'était ébranlé qu'à huit heures, et le général Gérard, que ces lenteurs désespéraient, mais qui était obligé de conformer ses mouvements aux siens, n'avait pu déboucher qu'après neuf heures des murs de Gembloux, où il était bivaqué[1]. Les deux corps, une fois en marche, n'avaient point avancé avec plus de célérité que la veille. Les chemins, il est vrai, étaient en mauvais état et défoncés par la pluie ; mais l'apathie et le mauvais vouloir du général Vandamme, qui tenait la tête de la colonne, en était la principale cause. Le maréchal Grouchy d'ailleurs, comme nous l'avons dit précédemment, en quittant Gembloux,

1. Il y a ici encore un point historique qui a donné lieu à de fréquentes discussions et qu'il faut éclaircir. Le maréchal Grouchy donnait rarement ses ordres par écrit ; l'ordre de marche du général Vandamme qui fixait à six heures, pour la journée du 18, son départ de ses bivacs, était le seul qui fût de ce genre, et la minute de la main du maréchal existe encore dans les cartons du Dépôt de la guerre. Il n'y a donc lieu à aucune équivoque sous ce rapport, quoique le maréchal ait prétendu souvent depuis que c'était à *cinq* heures, et même *au petit point du jour*, qu'il avait fixé le départ du 3e corps. Quant à ce qui regarde le général Gérard, son ordre de marche était simplement verbal : il devait se tenir prêt à marcher derrière le 3e corps, et comme, vers les huit heures du matin, il ne voyait pas encore arriver ce signal tant désiré, ce fut l'intendant général Denniée qui monta chez le maréchal et obtint enfin pour le général Gérard l'autorisation de mettre son corps en mouvement*. Il était *neuf* heures lorsque sa 1re division sortit de Gembloux. Quant à l'ordre écrit du maréchal Grouchy, qui porte que le 4e corps se mettra en marche à huit heures, qu'on a imprimé dans plusieurs relations prétendues favorables au maréchal, quoique cet ordre, à vrai dire, par l'heure tardive qu'il indique, soit la plus vive critique de toutes ses dispositions, il a été imaginé après coup et n'a jamais été expédié en réalité. — M. Charras, à cet égard, est tombé dans une complète erreur, lorsqu'il a dit : « Nous possédons maintenant deux ordres écrits du maréchal Grouchy. » L'ordre de Vandamme est le seul qui ait été minuté de sa main.

* Voir *Dernières observations sur les opérations de l'aile droite à la bataille de Waterloo*, par le général Gérard (1830).

n'était pas encore définitivement fixé sur la route qu'il devait prendre, et peut-être la mollesse que ses troupes apportaient dans leur marche était-elle encore une suite de ses irrésolutions. Toujours dominé par l'idée que Blücher se retirait sur Namur et Liége, il avait résolu de se rendre d'abord à Sart-à-Walhain, où la route qu'il suivait se bifurque en deux, l'une qui conduit à Wavre par Walhain et Corbaix, l'autre qui, inclinant à l'est, se dirige par Perwèz et Hannut sur Liége ou Tirlemont. C'est dans ce bourg qu'il espérait que les renseignements nouveaux qu'il comptait y trouver mettraient enfin un terme à ses incertitudes.

Sart-à-Walhain est situé à une lieue et demie de Gembloux. Il était onze heures quand le maréchal Grouchy y arriva de sa personne. Déjà le corps du général Vandamme l'avait dépassé, et les rapports successifs qu'on avait recueillis sur la route confirmant que plusieurs colonnes prussiennes avaient passé la veille au soir à Sart-à-Walhain et dans les environs, se dirigeant sur Wavre, son avant-garde avait été portée dans cette direction, précédée de la cavalerie du général Excelmans, qui éclairait sa marche. Le maréchal Grouchy avait jugé à propos de s'arrêter dans cet endroit, pour prendre lui-même auprès des plus notables habitants des informations plus précises. Il avait mis pied à terre et s'était fait conduire chez M. Hollaërt, riche propriétaire et ancien officier, qui avait servi autrefois dans l'armée française. Comme rien ne semblait le presser dans sa marche, le maréchal s'était mis à table, et il était en train de prendre quelques rafraîchissements, lorsqu'il fut rejoint par le général Gérard, qui précédait son

corps d'armée, encore en arrière de Sart-à-Walhain, et était venu auprès du maréchal pour lui demander quelques instructions dont il avait besoin. L'entretien durait depuis une demi-heure à peu près, lorsque tout à coup le colonel Simon Lorières, qui remplissait auprès du général Gérard les fonctions de chef d'état-major, en l'absence du général de Saint-Remy, blessé à la bataille de Ligny, entra dans le salon où son général se trouvait avec le maréchal Grouchy, pour lui apprendre qu'un violent retentissement d'artillerie se faisait entendre sur la gauche de la colonne, et annonçait qu'un fort engagement avait lieu de ce côté. Le maréchal Grouchy et le général Gérard, suivis de plusieurs officiers de différents grades qui se trouvaient dans une chambre voisine, passèrent à l'instant dans le jardin afin de mieux se renseigner. On monta sur une éminence au sommet de laquelle était bâti un petit kiosque ; le commandant Rumigny [1], aide de camp du général Gérard, se coucha sur la terre et appliqua son oreille contre le sol, à la manière des peuples sauvages, pour mieux juger d'où venait le bruit, et bientôt tous les assistants reconnurent que l'épouvantable canonnade que l'on entendait à chaque instant plus distinctement, et que quelques-uns comparaient à celle d'Eylau, de Wagram ou de la Moskowa, ne pouvait provenir que d'une grande bataille que Napoléon était en train de livrer à l'armée anglaise. Quant au lieu de l'action, les hommes du pays consultés déclarèrent unanimement que ce devait être le plateau de Mont-Saint-Jean, situé en avant de la forêt de Soigne,

1. Devenu depuis général et aide de camp du roi Louis-Philippe.

et à quatre lieues, à peu près, en ligne directe, de l'endroit où l'on se trouvait.

Le général Gérard était un homme de résolution, et éminemment doué de cette promptitude de jugement qu'on appelle à la guerre le *coup d'œil militaire*, sorte d'inspiration plus rapide que la pensée, qui fait deviner à l'instant, par une sorte d'intuition providentielle, par le rapprochement de mille circonstances fortuites qu'on ne saurait même soumettre au raisonnement, les projets secrets de l'ennemi, le point faible de la position qu'il occupe, le moyen enfin de sortir soi-même d'une situation difficile, et qui n'est le partage que de quelques hommes d'élite. Il ouvrit à l'instant l'avis de marcher au canon de l'Empereur. C'était là, disait-il, et non ailleurs, que l'on était sûr de rencontrer les Prussiens. « C'est aujourd'hui la grande journée, s'écria-t-il plein d'enthousiasme ; l'Empereur est aux prises avec les Anglais, courons compléter sa victoire : souvenons-nous que l'arrivée de Desaix décida la bataille de Marengo. Quand Wellington sera battu, nous aurons toujours le temps de nous arranger avec Blücher ! » Le maréchal Grouchy ne goûta pas cet avis, qu'il était surtout fâché de voir ouvrir par un général dont il était le premier à reconnaître le mérite éminent. Il objecta que la distance où l'on se trouvait de Napoléon était trop grande, que les chemins étaient mauvais, que l'exemple de Desaix n'était pas applicable à la situation, que l'on était au moment de joindre l'ennemi après lequel on courait si inutilement depuis la veille, etc., etc. ; enfin toutes les raisons que les hommes timides et irrésolus trouvent toujours à opposer aux hommes d'action au moment du

danger. Le général Gérard réfuta toutes les objections, et développa son opinion avec habileté et éloquence, de manière à montrer que le conseil qu'il donnait n'était pas une simple saillie de paroles inspirée par un premier mouvement d'enthousiasme, mais un conseil sérieux, réfléchi, fondé sur tous les principes de la science et du raisonnement. Le mouvement qu'il conseillait était conforme à toutes les règles de la stratégie, qui exige que les différentes parties d'une même armée se tiennent toujours en mesure de se prêter un mutuel appui, surtout au moment d'une action décisive. C'était d'ailleurs le seul moyen qu'on eût de réparer tous les retards que la marche de la colonne avait subis depuis la veille. Enfin, en se rapprochant de Napoléon, on ne s'éloignait pas des Prussiens; au contraire, on s'en rapprochait et on marchait à eux par la voie la plus directe. On savait, en effet, maintenant, d'une manière certaine, que Blücher était à Wavre depuis la veille au soir, avec la majeure partie de son armée; on devait donc penser, avec le caractère hasardeux et entreprenant qu'on lui connaissait, qu'il n'y resterait pas inactif, et qu'entendant le canon de Napoléon, aux prises avec l'armée anglaise, il se serait porté à son secours au moins avec une partie de ses forces, tandis qu'il était libre de ses mouvements et qu'il n'avait encore aucun ennemi devant lui. On risquait donc en arrivant à Wavre, quelque hâte qu'on mît à franchir les quatre lieues qui restaient encore à faire, de n'y plus trouver l'armée prussienne, ou du moins de n'y plus rencontrer qu'une arrière-garde abritée derrière des murailles et dans une position facile à défendre contre un ennemi supérieur.

En se portant au contraire par les ponts de Moustiers[1] ou d'Ottignies, qui en est tout près, sur la rive gauche de la Dyle, on se serait mis en moins de deux heures en communication avec l'armée commandée par Napoléon, et si les renseignements qu'on aurait recueillis alors avaient exigé de continuer le mouvement sur Wavre, au lieu d'une attaque de front, dont le succès est toujours douteux et chèrement acheté, au lieu d'avoir à franchir la Dyle en présence de l'ennemi, sur un pont étroit, barricadé, et peut-être fortifié d'avance, on aurait pris à revers toutes les défenses de l'armée prussienne, et en tournant la ville, dont la principale partie est bâtie sur la rive gauche de la Dyle, au pied de hautes montagnes qui la dominent, peut-être aurait-on réussi à s'en emparer sans coup férir.

Quant aux moyens d'exécution, ceux que proposait le général Gérard, et qu'il a depuis développés dans un écrit remarquable né d'une longue controverse qu'il eut à soutenir sur ce sujet avec le maréchal Grouchy[2], étaient aussi simples que bien entendus. Le général Valin, qui commandait la division de cavalerie légère attachée au 4ᵉ corps[3], et qui se tenait sur les flancs de la colonne pour éclairer sa marche, devait à l'instant

1. Moustiers ou Mousty. Cette dernière dénomination est plus généralement adoptée dans le pays pour distinguer ce bourg situé sur la Dyle, d'un autre Moustiers qui se trouve dans les environs de Fleurus. Ottignies est éloigné d'un kilomètre au plus de Moustiers; on trouve dans chacun de ces deux bourgs un pont de pierre praticable pour les voitures. Nous continuerons à employer la désignation de *Moustiers*, qui est la plus usitée dans les ouvrages publiés jusqu'ici sur la campagne de 1815.

2. Dernières observations sur les opérations de l'aile droite à la bataille de Waterloo, par le général Gérard (1830).

3. Le général de brigade Valin avait remplacé le général de division Morin, blessé à Ligny.

appuyer à gauche, jusqu'aux bords de la Dyle, la passer sur le pont de Moustiers, et une fois sur la rive gauche, pousser des reconnaissances dans la direction de Maransart et de Planchenoit, pour se mettre en communication avec le centre de la grande armée. Le 3e corps, dont l'avant-garde se trouvait en ce moment entre Nil-Saint-Vincent et Corbaix, devait, à partir de ce dernier point, abandonner la route de Wavre et faire tête de colonne à gauche, en se dirigeant également sur Moustiers, où son artillerie aurait trouvé pour franchir la Dyle un pont de pierre parfaitement praticable aux voitures. Le 4e corps, dont la 1re division, partie de Gembloux à neuf heures seulement, venait d'arriver à la hauteur de Sart-à-Walhain, aurait suivi ce mouvement, en se dirigeant vers la Dyle par les plus courts chemins qu'il aurait trouvés. En même temps, le général Pajol, qui avait été rappelé, pendant la nuit, de Mazy, sur la route de Namur, où il avait été si inutilement dirigé, et qui se trouvait en ce moment à Tourinnes-les-Ourdons, à une demi-lieue en avant de Sart-à Walhain, et sur le flanc droit de la colonne, aurait reçu l'ordre de se rendre devant Wavre avec sa cavalerie et la division Teste, ce qui aurait suffi, avec les dragons du général Excelmans, pour contenir la faible arrière-garde ennemie laissée sur la rive droite de la Dyle et masquer le mouvement de flanc de nos deux corps d'infanterie sur les ponts de Moustiers et d'Ottignies.

La seule objection un peu sérieuse qu'on pût opposer à la proposition du général Gérard, car il ne vint à l'esprit de personne de contester les immenses avantages qui en pouvaient résulter, était celle de la diffi-

culté des chemins de traverse qu'on aurait à parcourir, et que l'orage de la nuit et la pluie de la journée précédente avaient en partie défoncés. Le général Baltus, qui commandait l'artillerie du 4[e] corps, pensait qu'il serait très-difficile d'y faire passer les pièces de gros calibre et les caissons de munitions; mais le général Valazé, qui commandait le génie du même corps, homme d'énergie et de résolution, consulté à son tour, répondit qu'avec les trois compagnies de sapeurs qu'il avait à sa disposition il aplanirait tous ces obstacles, qu'on grossissait peut-être beaucoup au delà de la réalité. Et d'ailleurs le général Gérard, tout électrisé de son projet, assurait avec raison que l'élan que communiqueraient aux troupes le bruit du canon et la certitude de marcher au secours de leurs camarades, aux prises avec l'ennemi, leur rendrait légères toutes les fatigues, doublerait leurs forces, et leur ferait franchir en quelques heures, quelques obstacles qu'elles rencontrassent, la faible distance qui les séparait de Napoléon.

A toutes ces considérations, développées avec chaleur par le général Gérard, le maréchal Grouchy, à bout de raison et ne trouvant plus aucune objection plausible à opposer, se retrancha, en désespoir de cause, dans l'ordre verbal qu'il avait, disait-il, reçu de Napoléon « *de poursuivre les Prussiens, sans jamais les perdre de vue, et de les attaquer dès qu'il les aurait rejoints* [1]. » —

1. Le maréchal Grouchy a souvent invoqué ces paroles de Napoléon pour excuser sa conduite dans cette journée, et ses défenseurs s'en sont également appuyés pour démontrer qu'agir autrement qu'il ne le fit eût été contrevenir à la lettre de ses instructions. Mais, comme l'a très-bien remarqué le général Gérard, rien dans ces paroles n'indiquait positivement la direction de Wavre, et pour la suivre il fallait au moins être

« Mais, monsieur le maréchal, répondait avec raison le général Gérard, ces ordres vous ont été donnés dans la journée d'hier, lorsqu'on ignorait encore la véritable direction qu'avait prise l'armée prussienne ; ils ne s'appliquent plus au moment actuel, où cette armée a gagné sur nous près d'une journée de marche, lorsque nous sommes encore éloignés d'elle de plus de quatre lieues, qu'il nous faudra plus de cinq heures pour la rejoindre, et qu'avant ce temps tout peut être terminé sur le plateau de Mont-Saint-Jean où nous savons l'Empereur aux prises avec les Anglais. » Qu'il ne s'agissait, ajoutait-il, ni d'étendre ni d'enfreindre les ordres de Napoléon, mais de les interpréter et de les bien comprendre ; que le principal but de la mission qu'il avait confiée au commandant de son aile droite avait été d'empêcher Blücher de l'inquiéter pendant qu'il allait combattre Wellington, et que le plus sûr moyen d'y parvenir était de se jeter hardiment entre les deux armées. Que, par nos incertitudes et nos retards, Blücher avait eu vingt-quatre heures pour réorganiser son armée et se remettre de sa défaite, et qu'il était évi-

certain que l'armée prussienne, qui avait traversé Wavre le 17 au soir, s'y trouvait encore pendant toute la journée du 18. Mais, dira-t-on, c'est ce que le maréchal Grouchy ne pouvait positivement savoir, mais c'est au moins ce dont il devait douter beaucoup d'après toutes les probabilités. Et à quoi se bornerait donc le talent d'un général d'armée, s'il ne savait ni rien prévoir ni rien deviner? Au reste, le plus grand tort du maréchal Grouchy, dans cette circonstance, est moins encore de n'avoir pas suivi les excellents conseils du général Gérard, que d'avoir persisté à croire, jusqu'à la fin de la journée, qu'il avait devant lui toute l'armée prussienne, lorsqu'il n'avait affaire qu'au corps de Thielman, affaibli par les pertes qu'il avait faites à Ligny, et de 25,000 hommes au plus, c'est-à-dire beaucoup inférieur aux forces dont il disposait lui-même. C'est sur ce fait que la postérité impartiale l'accusera toujours d'avoir manqué d'expérience et de discernement.

dent que, pendant qu'on marcherait sur Wavre, il se porterait ailleurs, tandis qu'en se dirigeant en droite ligne sur l'épouvantable canonnade qu'on entendait, on était sûr du moins de rencontrer à qui parler! etc., etc.[1].

Tout fut inutile, et, faut-il le dire? faut-il dévoiler ici toutes les faiblesses du cœur humain? faut-il apprendre aux siècles à venir à quelles misérables causes tinrent, peut-être, ce jour-là, le salut de la France et les destinées du monde civilisé? Ce fut une question d'amour-propre, bien plus encore qu'une question de principes, qui en décida. Le maréchal Grouchy qui, au fond de sa conscience, ne trouvait pas le conseil mauvais en lui-même[2], avait été surtout blessé de la chaleur avec laquelle le général Gérard avait soutenu son opinion, et de l'assentiment presque unanime qu'il avait obtenu de la part des assistants; il ne voulut pas, devant le corps nombreux d'officiers qui l'entourait, paraître diriger sa conduite par les avis d'un subordonné beaucoup plus jeune que lui, dont le mérite était justement apprécié de toute l'armée; il fit valoir les dangers auxquels pouvait l'exposer une marche de flanc entreprise devant une armée beaucoup plus forte que la sienne, et repoussa par un refus absolu l'idée de détourner ses deux corps d'infanterie de la route de Wavre, pour les porter dans la direction où se faisait entendre le canon de Napoléon. Le général Gérard ne se découragea pas, il proposa alors, en désespoir de

1. Histoire de la Campagne de 1815, par le général Gourgaud, p. 108.
2. Voir les observations du comte de Grouchy, fils du maréchal, publiées en 1864, p. 59.

cause, de marcher seul sur le canon avec son corps d'armée et la cavalerie du général Valin pour l'éclairer, tandis que le 3e corps, sous les ordres de Vandamme, avec les deux corps de cavalerie d'Excelmans et de Pajol, ce qui serait suffisant pour parer à toutes les éventualités, continuerait son mouvement sur Wavre par la rive droite de la Dyle, et il répondait, *sur son honneur de général, qu'avant quatre heures du soir* il aurait rejoint Napoléon, ne dût-il emmener avec lui que les pièces chargées de leurs coffrets de munition, ou même laisser en arrière toute son artillerie, comme l'avait fait Wellington aux Quatre-Bras, si les chemins devenaient tout à fait impraticables. « C'est aujourd'hui une affaire de baïonnettes, s'écriait-il avec énergie, la cavalerie et l'artillerie ne sont que les accessoires. » Cette proposition ne fut pas mieux accueillie que la précédente; le maréchal mit en avant les prétextes de la prudence qui ne lui permettait pas de diviser son armée en deux corps qui seraient séparés par une rivière profonde et fangeuse; raisons très-plausibles, sans doute, dans un cas ordinaire, mais sans valeur dans les circonstances difficiles où l'on se trouvait. Le malheureux maréchal oubliait qu'à la guerre il faut savoir quelquefois courir quelques risques pour obtenir des résultats importants.

Tandis que chacun soutenait avec chaleur son opinion, le bruit du canon, qui retentissait à une distance peu éloignée, avertit que la tête de colonne du général Vandamme venait enfin d'en venir aux mains avec les Prussiens; le maréchal en profita pour couper court à toute discussion ultérieure, en annonçant qu'il allait se

porter à l'avant-garde et en ordonnant à toutes les troupes qui étaient encore en arrière de presser leur marche pour le rejoindre. L'armée, tout en murmurant, continua donc son mouvement sur Wavre, et ce ne fut que vers quatre heures et demie du soir que le maréchal Grouchy, ayant enfin été rejoint par l'officier porteur de la première dépêche du major général, datée de la ferme de Caillou, dix heures du matin, fit ses dispositions pour passer la Dyle et se mettre en communication avec Napoléon ; mais il était trop tard alors pour essayer aucune diversion utile, et l'heure du salut était passée sans retour [1],

Ainsi se termina cet incident, qui aurait pu avoir sur l'issue de la grande bataille que livrait en ce moment Napoléon une influence si décisive, et changer peut-être en un jour de triomphe une journée de désastre et de deuil éternel. La suite des événements, à mesure qu'elle a mieux fait connaître quelles étaient en ce moment la véritable position et les secrètes intentions de l'ennemi, n'a pu que rendre nos regrets plus amers en confirmant toutes les prévisions du général Gérard, et en montrant que ses conseils, s'ils eussent été suivis, au-

1. Rappelons encore une fois l'observation que nous avons déjà faite, p. 280, à l'occasion de la dépêche dont il s'agit. Si cette lettre, qui ne partit qu'à onze heures et demie du champ de bataille de Waterloo, eût été écrite la nuit précédente, ou seulement quatre heures plus tôt, à six heures du matin, elle eût rencontré le maréchal Grouchy à Sart-à-Walhain, et sans qu'il fût nécessaire d'y changer un seul mot, elle eût coupé court à toutes ses incertitudes, et levé la seule objection plausible qu'il opposait au conseil salutaire donné par le général Gérard. C'est donc dans ce retard de quelques heures, dont un simple oubli ou une fausse appréciation des distances fut peut-être le seul motif, qu'il faut chercher la véritable cause de la perte de la bataille de Waterloo.

raient été, selon toutes les probalités, couronnés d'un complet succès. On peut même dire que la fortune semblait avoir ce jour-là disposé en notre faveur toutes les circonstances, bien au delà même de ce qu'on aurait pu légitimement espérer. Aucun des ponts sur la Dyle n'avait été gardé par les Prussiens, Blücher, dans la précipitation de sa retraite, avait omis cette précaution essentielle ; arrivé à Wavre dans la soirée du 17 avec toute son armée, il en avait détaché, dès le point du jour, le corps de Bulow, qui n'avait point paru à Ligny et était encore intact, au secours de Wellington, et c'était l'avant-garde de ce corps qui avait été aperçue sur le champ de bataille au delà des bois de Frischemont, vers une heure de l'après-midi. Quant à lui, avec les trois corps qui lui restaient, formant un effectif de soixante-dix mille hommes environ, il s'était préparé à défendre, dans la position avantageuse qu'il occupait, le passage de la Dyle, contre les trente-cinq mille hommes de Grouchy qu'il savait à sa poursuite ; mais, vers onze heures du matin, ne voyant paraître ni son armée, ni même ses éclaireurs, il avait pris le parti hardi et téméraire de se porter à la tête des 1er et 2e corps prussiens sur les positions occupées par l'armée anglaise, ne laissant, pour défendre Wavre, que le corps de Thielman, qui ne comptait que vingt-cinq mille hommes, au plus, après les pertes qu'il avait subies dans les journées précédentes, mais qui, derrière les murailles crénelées et protégé par la Dyle, pouvait suffire pour arrêter l'ennemi pendant quelques heures et défendre une position fortifiée par la nature même. Si donc les avis donnés par le général Gérard eûssent été suivis, aucun des dangers qui avaient

effrayé le maréchal Grouchy ne se seraient réalisés; le détachement qu'il aurait envoyé serait parvenu, sans rencontrer un seul ennemi, sur les bords de la Dyle; il l'aurait franchie sans obstacle sur les ponts de Moustiers et d'Ottignies, qui, par un hasard providentiel, n'avaient été ni gardés ni détruits par l'ennemi; sur le pont de Moustiers il aurait rencontré les hussards du colonel Marbot, envoyés pour opérer la jonction, et se serait mis sur-le-champ en communication avec l'armée de Napoléon. En se portant ensuite, par un mouvement rapide et par un chemin facile tracé sur un plateau découvert qui couronne de ce côté la rive gauche de la Dyle, sur le village de Chapelle-Saint-Lambert, Grouchy aurait surpris au passage de la petite rivière de Lasne, et dans l'étroite vallée qu'elle arrose, les troupes de Bulow qui, se trouvant attaquées à la fois en tête par le corps de Lobau, et sur leurs derrières par des troupes fraîches et pleines d'ardeur, n'auraient opposé sans doute qu'une faible résistance, et se seraient repliées en désordre sur les troupes qu'amenait Blücher, et qui, refoulées à leur tour dans les défilés où elles étaient engagées et ne pouvant ni se déployer ni profiter des avantages de leur supériorité numérique, auraient subi une défaite totale, ou du moins auraient été aisément contenues jusqu'à ce que le sort de la grande bataille eût été complétement décidé. Ainsi tout semblait conspirer pour favoriser l'exécution du plan proposé par le général Gérard, et plus on étudiera les lieux, plus on compulsera les documents de cette fatale campagne et jusqu'aux rapports des généraux ennemis, plus on demeurera convaincu qu'il aurait été couronné d'un suc-

cès certain[1]. On peut donc dire avec vérité que dans ce jour néfaste ce n'est pas la fortune qui manqua à la France, mais la France qui manqua l'occasion du plus glorieux triomphe que la fortune lui eût jamais offert. Voilà cependant ce que bien des Français ignorent encore aujourd'hui, et peut-être Napoléon lui-même n'a-t-il jamais su combien il s'en était peu fallu qu'il ne sortît vainqueur de la lutte terrible où il était engagé.

Mais il est temps de revenir sur le champ de bataille de Waterloo, où l'irruption si soudaine et malheureusement si imprévue d'une partie de l'armée prussienne allait changer toutes les dispositions de Napoléon. Il n'hésita pas un moment sur le parti qu'il avait à prendre ; il résolut de poursuivre la bataille commencée, et ce parti, il faut le dire, était celui que conseillaient la raison et la prudence, car le feu était engagé sur toute la ligne, les principales manœuvres en train d'exécution; il était difficile d'arrêter tout à coup l'élan des troupes, de revenir en arrière. C'eût été, en renonçant aux chances d'une victoire presque certaine, s'exposer à celles d'une retraite désastreuse. Il dit en se retournant vers le maréchal Soult et les officiers généraux qui l'entouraient : « Nous avions ce matin pour nous quatre-vingt-dix chances sur cent, l'arrivée de Bulow nous en fait perdre trente, mais nous en avons encore

1. Comme le fait dont il s'agit a été souvent contesté par des écrivains mal informés ou aveuglés par l'esprit de parti, tels que MM. Charras, Edgar Quinet, etc., nous prenons ici l'engagement d'y revenir par la suite et de l'établir d'une manière irréfragable, par une mesure exacte des distances, du temps nécessaire à les parcourir, et enfin par une discussion approfondie que la crainte seule de suspendre trop longtemps notre récit nous oblige à abréger en ce moment.

soixante contre quarante, et si Grouchy répare l'horrible faute qu'il a commise hier en s'arrêtant à Gembloux, et envoie son détachement avec rapidité, la victoire ne sera que plus décisive, car le corps de Bulow sera entièrement perdu. »

Aussitôt Napoléon, avec la décision qui lui était ordinaire lorsqu'il avait pris un parti, avait ordonné toutes les mesures nécessaires pour parer au grave incident qui venait de se produire. Dès que le général Domon eut fait connaître que c'étaient bien des troupes ennemies qu'il avait devant lui, et que les patrouilles qu'il avait envoyées dans plusieurs directions, et qui même s'étaient avancées jusqu'au pont de Moustiers pour communiquer avec les troupes du maréchal Grouchy, n'en avaient rapporté aucune nouvelle, l'Empereur avait ordonné au comte Lobau, commandant le 6e corps, placé en réserve près de la ferme de la Belle-Alliance, de traverser la chaussée de Charleroi, et de se porter par un changement de direction à droite par divisions du côté de Frischemont, pour soutenir la cavalerie légère du général Domon. Il avait reçu en même temps l'ordre, dès qu'il serait à sa hauteur, de choisir une bonne position militaire où il pût avec dix mille hommes en arrêter trente mille, si cela devenait nécessaire, et d'aborder vivement les Prussiens dès qu'il entendrait le canon du maréchal Grouchy, car Napoléon avait toujours conservé le vain espoir que ce maréchal, qu'il croyait arrivé devant Wavre dès le matin, ayant été informé du mouvement de Bulow, aurait envoyé un fort détachement sur ses traces, qui l'attaquerait en queue tandis que le comte Lobau allait l'aborder de front.

Toutefois, ces habiles dispositions, qui montraient que Napoléon avait gardé toute sa présence d'esprit dans ce moment critique, avaient dû changer profondément ses premiers projets. Il se trouvait affaibli sur son front d'un corps de dix mille hommes, qu'il tenait en réserve pour appuyer l'attaque du maréchal Ney sur le centre de la ligne anglaise, et qu'il était obligé d'envoyer sur son extrême droite pour s'opposer aux projets de Bulow; l'armée anglaise, au contraire, se trouvait renforcée d'un corps de trente mille hommes de troupes fraîches et déjà rendues sur le terrain; ce n'était plus *soixante-neuf mille* hommes qu'il avait pour lutter contre *quatre-vingt-dix mille*, c'était *cent vingt mille* hommes combattant contre *soixante-neuf mille*, près de *deux* contre *un*, la disproportion était énorme, et cependant telle était l'énergie de son caractère fortement trempé, sa confiance dans l'habileté de ses manœuvres et dans le dévouement de ses soldats, que sa fermeté n'en fut pas un moment ébranlée.

Tandis que ces événements se passaient à notre droite, le maréchal Ney et le comte d'Erlon avaient poursuivi leur attaque sur le centre et sur l'aile gauche de la ligne anglaise. Sous le feu de la grande batterie qui avait couvert de boulets et d'obus les bâtiments de la Haie-Sainte, de la Haie et de Papelotte, ils s'étaient approchés avec leur infanterie et quelques bataillons de sapeurs pour en forcer l'entrée. On fit de part et d'autre des prodiges de valeur; ce genre de défense derrière des murailles crénelées et des portes barricadées est celui qui convient le mieux au caractère britannique, calme et raisonneur au sein même du danger. Aussi ce

ne fut qu'après trois heures d'un combat acharné, après avoir été tour à tour vainqueurs et repoussés, que les troupes du comte d'Erlon, malgré les efforts désespérés de deux régiments écossais qui s'y firent écharper, restèrent enfin maîtres de ces trois postes importants, si vaillamment attaqués et si obstinément disputés. C'était la clef de la formidable position occupée par l'armée anglo-hollandaise, et le but que s'était proposé Napoléon avait été atteint. Le duc de Wellington, qui l'avait bien compris, y avait sacrifié ses meilleures troupes; les 5e et 6e divisions d'infanterie anglaise y furent détruites, et le général sir Thomas Picton, chef de la 5e division, resta au nombre des morts sur le champ de bataille[1].

Telle était du reste la tactique ordinaire du duc de Wellington, et elle était bien connue de tous ceux qui avaient fait contre lui les guerres d'Espagne. Elle consistait à se placer dans une bonne position, fortifiée par les circonstances locales, à laisser ses adversaires se consumer en efforts impuissants pour l'en déloger, puis à en sortir tout à coup, lorsqu'il les voyait fatigués et affaiblis, pour les accabler sous le poids de troupes fraîches qu'il avait eu soin de tenir en réserve au delà de la portée des balles et des boulets. C'était toujours

1. Deux régiments hanovriens qui occupaient la ferme de la Haie-Sainte au dernier moment, se voyant cernés, après avoir épuisé toutes leurs munitions, et ayant refusé de se rendre, y furent tout entiers passés au fil de la baïonnette. On voit encore aujourd'hui, sur la chaussée de Charleroi et tout auprès de la ferme de la Haie-Sainte où ils trouvèrent cette mort glorieuse, un mausolée qui en consacre le souvenir et où sont inscrits les noms de tous les officiers qui ont péri dans cette sanglante hécatombe. La prise de ce poste important nous coûta près de trois à quatre mille hommes.

le même procédé qui l'avait rendu si célèbre dans les lignes de *Torrès-Védras*. Il ne fallait pour ce genre de stratégie que de la fermeté et de la patience, et ces deux qualités, qui formaient tout le génie du général anglais, étaient précisément celles qui s'adaptaient le mieux au caractère des troupes qu'il avait à commander. Malheureusement, la certitude d'être secouru par l'armée prussienne, et la perspective d'une perte totale s'il cédait un pouce de terrain, avaient dans cette journée doublé son opiniâtreté naturelle, et les vices mêmes de la position qu'il avait choisie tournaient à notre désavantage, parce qu'ils le forçaient à s'y maintenir jusqu'à la dernière extrémité pour échapper à une complète destruction. Aussi dit-on qu'au moment le plus chaud de l'action, son chef d'état-major, qui le voyait s'exposer au milieu des balles et des boulets comme le plus simple soldat, étant venu lui demander quelles instructions il laisserait pour son successeur, s'il venait à succomber avant la fin de la bataille : « Tenir ici, répondit-il, jusqu'au dernier homme et jusqu'à la dernière cartouche; je n'en ai pas d'autres à lui donner. »

Il était quatre heures, l'Empereur parcourut la ligne de l'infanterie du 1er corps, qui venait de se signaler glorieusement dans l'attaque la Haie-Sainte et du village de la Haie, il passa devant le front des cuirassiers Milhaud et devant celui de la cavalerie légère de la garde, qui formait la 3e ligne. Le général Devaux, qui commandait l'artillerie de la garde, fut emporté par un boulet à ses côtés; c'était une perte regrettable, surtout en ce moment, parce qu'il connaissait mieux que per-

sonne les ressources de la garde en artillerie et l'emplacement de ses réserves.

Sur notre gauche, le feu continuait toujours avec la même vivacité au château d'Hougoumont et dans les bois qui l'environnaient. L'ennemi semblait attacher à la possession de ce poste, qui couvrait son aile droite, une importance toute particulière, il y avait entassé ses meilleures troupes et y envoyait à chaque instant de nouveaux renforts tirés de son centre et de sa gauche. C'est sans doute dans cette intention que Napoléon avait ordonné cette attaque, qui n'était destinée qu'à détourner l'attention de l'ennemi de l'attaque du centre, qui était le véritable nœud de la bataille. Cependant, contrarié de voir cet épisode se prolonger si longtemps, autant par l'énergie de la défense que par les fausses mesures employées à l'origine pour enlever ce poste, et qui nous avaient déjà coûté beaucoup de bons soldats, il avait fait dire au général Reille de former une batterie de douze obusiers et de mettre le feu à la ferme et au château [1]. Ils avaient été à l'instant incendiés et détruits presque en entier, et j'ai entendu raconter par des officiers qui avaient assisté à cette terrible *exécution*, que c'était un spectacle affreux, et digne des portes de l'enfer, que de voir leurs derniers défenseurs s'agitant et se débattant au milieu des

1. L'attaque de la ferme et du château d'Hougoumont, derrière les murailles desquels étaient retranchés les meilleurs tireurs de l'armée anglaise, aurait dû être une affaire d'artillerie, et l'on en avait fait maladroitement un combat d'infanterie où se firent tuer sans profit nos plus braves soldats. C'est ainsi que cet épisode de la grande bataille, qui aurait dû durer une demi-heure, se prolongea pendant plusieurs heures.

flammes sur ces murailles écroulées. Les trois quarts des bois et des vergers environnants étaient en notre pouvoir, ils étaient littéralement couverts des cadavres des gardes anglaises, l'élite de l'armée ennemie. Ainsi, sur toute la ligne, notre position était favorable, et le triomphe de nos armes paraissait assuré. Déjà, lorsque l'infanterie du 1er corps, après s'être emparée du poste de la Haie-Sainte et des autres postes avancés qui couvraient le centre de la ligne anglaise, avait traversé le ravin qui précédait le plateau de Mont-Saint-Jean, on avait remarqué un grand mouvement sur la route de Bruxelles; toutes les voitures et les bagages de la gauche et de la droite, et les convois de blessés de l'armée anglaise, voyant le feu se rapprocher, s'étaient précipités en désordre vers la chaussée de Bruxelles pour gagner le débouché de la forêt. Des cris de triomphe s'étaient fait entendre dans les rangs de notre armée. Encore un effort et la victoire allait se décider en notre faveur.

Mais c'était précisément le moment où sur notre droite le corps de Bulow commençait à opérer sa puissante diversion. Le comte de Lobau, qui s'était porté à sa rencontre dès qu'il avait été aperçu, s'était arrêté à la hauteur des bois de Frischemont, et avait pris position en attendant que le mouvement des Prussiens se fût plus nettement dessiné. Pressés par les circonstances et par la position critique où se trouvait l'armée anglaise, ils n'avaient pas attendu pour entrer en ligne que toutes leurs troupes eussent franchi le défilé de Saint-Lambert, et dès que la première brigade avait été formée, elle s'était portée en avant. Sa ligne de

combat était perpendiculaire sur le flanc droit de l'armée française, et parallèle à la chaussée de Charleroi à Bruxelles. Elle démasqua une trentaine de pièces de canon, le comte de Lobau lui en opposa autant, et une vive canonnade ne tarda pas à s'engager entre les deux parties. Au bout d'une demi-heure de cet échange de boulets et de mitraille, le comte de Lobau, s'apercevant que le 1er corps prussien n'était pas soutenu, marcha à lui la baïonnette au bout du fusil, l'enfonça et le refoula au loin. Mais deux nouvelles brigades, qui avaient sans doute été retardées par les mauvais chemins dans les défilés de Saint-Lambert, accoururent au secours de la première, et, sans essayer d'enfoncer à leur tour le corps de Lobau, cherchèrent à le déborder en étendant leur ligne de bataille sur sa droite, jusqu'à la hauteur de Planchenoit[1]. Le comte de Lobau, craignant de se voir tourné, opéra sa retraite en échiquier, en se rapprochant de notre centre. La conséquence de ce mouvement fut de permettre aux batteries prussiennes, qui s'étaient considérablement augmentées, et qui comptaient alors plus de soixante bouches à feu, de gagner du terrain, en sorte que leurs boulets et même la mitraille tombaient jusque sur la chaussée de Charleroi, qui servait à toutes les communications de l'armée, autour de la ferme de la Belle-Alliance, et sur le tertre même de Rossomme, où se trouvait l'Empereur

1. Cette attaque du corps de Bulow, il faut le reconnaître, fut conduite avec beaucoup d'art et montre que les généraux prussiens s'étaient formés à la grande école de Napoléon. Rien n'est plus capable de jeter le découragement dans une armée, quelque brave qu'elle soit que de se voir tout à coup attaquée sur ses flancs et menacée d'être tournée, tandis qu'elle est vigoureusement engagée sur son front.

au milieu de la garde. Les arbres de la route en étaient criblés, et souvent des hommes, des chevaux ou des caissons, allant de la réserve à la ligne de bataille, avaient été emportés. Dans ce moment critique, Napoléon eut besoin de toutes les ressources de son génie et de son caractère pour remonter le moral des troupes qui combattaient devant nous au centre et sur notre droite, et que la crainte de se voir débordées et attaquées par derrière aurait pu décourager. Il fit répandre sur toute la ligne que le canon qu'on entendait dans le lointain était celui de Grouchy, qu'on en avait des nouvelles, et qu'il allait déboucher sur le champ de bataille. En même temps, il ordonna au général Duhesme, qui commandait la jeune garde, de se porter à la droite du comte de Lobau avec ses deux brigades d'infanterie et vingt-quatre pièces d'artillerie de la garde. Un quart d'heure après, cette formidable batterie commença son feu, et acquit bientôt une supériorité marquée sur les batteries prussiennes. Aussitôt que la jeune garde fut engagée, le mouvement offensif des Prussiens parut arrêté; mais cependant ils continuèrent encore à se prolonger sur leur gauche, évidemment avec l'intention de nous tourner et de pénétrer jusque sur les derrières de notre ligne. Ils avaient déjà atteint jusqu'à la hauteur de Planchenoit, où étaient stationnés toutes nos réserves d'artillerie et tous nos fourgons de bagage; le danger pressait et ne permettait plus de demi-mesures. L'Empereur envoya alors le général Morand, avec quatre bataillons de vieille garde et seize pièces d'artillerie qui vinrent se placer à la droite des troupes du général Duhesme; deux bataillons prirent position en avant de

20

Planchenoit; le corps prussien se trouva à son tour débordé, sa gauche fit un mouvement en arrière, et insensiblement toute la ligne recula. Le comte de Lobau, le général Duhesme et le général Morand marchèrent en avant. Bulow, qui avait mis en action toutes ses troupes et épuisé toutes ses réserves, ne put soutenir le choc et fut obligé de se mettre en retraite. L'artillerie française occupait maintenant les positions qu'occupait l'artillerie prussienne au commencement de l'action, en sorte que non-seulement ses boulets n'arrivaient plus sur la chaussée de Charleroi, mais n'atteignaient même plus les positions qu'avaient occupées les troupes du comte de Lobau dans la seconde phase de cet engagement. Ainsi, grâce à toutes ces sages dispositions, prises par Napoléon avec autant d'énergie que de promptitude, le mouvement de Bulow s'était trouvé comprimé; il avait cessé d'être offensif et ne présentait plus rien d'inquiétant.

Mais beaucoup de temps s'était écoulé avant que ce résultat eût été atteint, et, pendant cet intervalle, de graves événements s'étaient passés sur le front même de notre ligne et avaient fatalement compromis la victoire que nous nous croyions prêts à saisir. Nous avons vu que, dès *trois* heures, le 1er corps s'était emparé des fermes de la Haie-Sainte, de Papelotte et de la Haie, débordant ainsi toute la gauche de l'armée anglaise et interceptant toute communication avec la droite de Bulow. L'infanterie du comte d'Erlon, emportée par son ardeur, avait même gravi la pente du plateau de Mont-Saint-Jean, qu'elle avait trouvé abandonné par l'infanterie ennemie, qui s'était retirée en arrière pour se mettre à l'abri du feu

de notre artillerie. Mais il fallait de l'infanterie fraîche pour pousser plus loin nos avantages. Le 1er corps, qui avait soutenu à lui seul les attaques les plus considérables sur le centre et sur l'aile gauche de la ligne anglaise, était réduit à près de moitié de son effectif par les pertes qu'il avait subies en morts et en blessés. Il était harassé de fatigue et avait épuisé presque toutes ses munitions[1]. Il était donc impossible d'avancer plus loin, ni même de se maintenir longtemps dans des positions si chèrement acquises, sans le secours de puissants renforts, et le maréchal Ney avait fait demander à Napoléon de nouvelle troupes d'infanterie pour combler l'intervalle, qui s'élargissait de plus en plus, entre les troupes du 1er corps et celles du 2e corps, toujours engagées dans l'attaque du château d'Hougoumont. Napoléon, tout occupé en ce moment à repousser l'attaque de Bulow, qu'on n'était point encore parvenu à comprimer, fit répondre qu'il n'en avait aucune de disponible pour l'instant, et il avait ordonné qu'on n'entreprît rien au centre avant qu'on fût parvenu à repousser complétement les Prussiens, et qu'on se contentât de se maintenir dans les positions qu'on avait conquises. Mais ce résultat même était difficile à obtenir avec le peu de forces qui restaient au maréchal Ney. La cavalerie du comte d'Erlon, qui avait essayé une charge sur

1. La division Durutte (4e division du 1er corps), qui avait presque seule supporté l'attaque du centre qui était la plus importante, puisque c'était la clef de la position ennemie, avait eu plus de *deux mille* hommes tués ou blessés dans l'attaque de la ferme de la Haie-Sainte. Un dernier effort l'en avait rendue maîtresse, mais elle était très-affaiblie et avait besoin de renforts pour se maintenir contre tout retour offensif de l'ennemi dans ce poste qu'elle lui avait si glorieusement enlevé.

le plateau de Mont-Saint-Jean en poursuivant l'infanterie anglaise qui se retirait en désordre, avait été ramenée par une cavalerie supérieure, et l'on voyait les préparatifs qui se faisaient dans l'armée ennemie pour tenter un retour offensif sur les positions de la Haie-Sainte et de la Haie, tombées en notre pouvoir. Ce fut alors que le maréchal Ney, qui sentait que le sort de la bataille dépendait de la conservation de ces postes importants qui nous ouvraient l'entrée du plateau de Mont-Saint-Jean, et ne pouvant compter sur aucun secours d'infanterie du côté de Napoléon, prit le parti d'appeler à son aide l'intervention de la cavalerie. Il ordonna au général Milhaud, qui était en bataille derrière le 1er corps, de gravir le plateau avec ses deux divisions de cuirassiers [1]. Celui-ci fit prévenir le général Lefebvre-Desnouettes, qui formait la 3e ligne avec la cavalerie légère de la garde, et qui partit aussitôt au grand trot pour le soutenir. Il était alors *quatre heures et demie* environ, c'était le moment où l'attaque de Bulow était la plus menaçante, et où, loin d'être arrêté, il montrait à chaque instant de nouvelles troupes qui gagnaient toujours du terrain sur notre droite. L'Empereur, comme nous l'avons dit, avait ordonné que pendant ce temps, et jusqu'à ce qu'on fût complétement rassuré de ce côté, le comte

1. Le général Heymès, dans la relation citée plus haut, dit que le maréchal Ney n'avait demandé qu'*une brigade*, et que le reste fut l'effet d'une erreur et de l'entraînement des troupes, qui, restées depuis le matin dans l'inaction, brûlaient du désir de prendre part à la grande bataille. Quoi qu'il en soit, ce fut une grande faute du maréchal d'employer de la cavalerie pour suppléer à l'infanterie qui lui manquait. Il ne pouvait que la sacrifier inutilement, et son imprudence doit être certainement placée en première ligne parmi les causes qui déterminèrent la perte de la bataille.

d'Erlon se contentât de se maintenir dans les positions qu'il avait emportées et ne fît aucune démonstration sérieuse pour avancer plus loin. Aussi, dès qu'il eut aperçu le mouvement que le maréchal Ney, sans l'avoir prévenu, venait d'ordonner aux cuirassiers Milhaud, il s'écria, avec un pressentiment sinistre : « *Il est trop tôt d'une heure ; puisse ce mouvement intempestif ne pas avoir des suites fatales sur l'issue de la journée.* » Le maréchal Soult, qui était auprès de lui, ajouta : « Il nous compromet comme à Iéna ! » — « Cependant, poursuivit Napoléon, il faut soutenir ce qui est fait. » Et il envoya l'ordre aux cuirassiers Kellerman, qui étaient toujours en position à la gauche de la chaussée de Charleroi, de se porter au grand trot pour appuyer les généraux Milhaud et Lefebvre-Desnouettes, déjà arrivés sur le plateau. Malheureusement, les deux divisions de grosse cavalerie de la garde, commandées par le général Guyot, qui se trouvaient en troisième ligne derrière les cuirassiers Kellerman, voyant ceux-ci s'ébranler, sur l'ordre qu'ils venaient de recevoir, suivirent le mouvement et se laissèrent entraîner à leur suite. Il était trop tard pour les rappeler lorsqu'on s'en aperçut, et par cette erreur fatale, suite de l'imprudence du maréchal Ney, l'Empereur, avant que sur aucun point on eût obtenu aucun résultat décisif, se trouva privé de cette cavalerie de réserve qui lui avait donné si souvent la victoire.

Cependant l'irruption soudaine sur le plateau de Mont-Saint-Jean de ces douze mille hommes de cavalerie d'élite, conduits par l'intrépide maréchal Ney, qui semblait invulnérable au milieu des balles et des boulets,

produisit d'abord un effet irrésistible. Le sol semblait trembler sous leur poids. Tout plia, tout céda devant cette avalanche humaine; la cavalerie ennemie, accourue pour s'opposer à leur passage, fut culbutée et pour ainsi dire broyée par leur terrible choc : ils enfoncèrent plusieurs carrés d'infanterie, désorganisèrent soixante pièces d'artillerie, et prirent au milieu des carrés brisés six drapeaux que trois chasseurs de la garde et trois cuirassiers vinrent présenter à l'Empereur en avant de la Belle-Alliance[1]. Pour la seconde fois, l'ennemi crut la bataille perdue, et des cris de victoire retentirent dans tous les rangs français et jusque dans le groupe qui entourait Napoléon. On apercevait, en effet, un grand désordre vers les ailes et sur les derrières de l'armée anglaise; un mouvement de retraite très-prononcé emportait sur la route de Bruxelles et dans les sentiers de la forêt de Soigne les parcs de réserve, les bagages, les cantines et les ambulances. Tout ce qui n'était pas retenu par un devoir rigoureux sur le champ de bataille se pressait de gagner les abords du défilé. La confusion était générale. Plusieurs

1. Cette charge merveilleuse fut, à vrai dire, l'un des épisodes les plus remarquables de cette funeste, mais glorieuse journée. On dit que longtemps après le duc de Wellington en parlait encore comme d'une des choses les plus étonnantes qu'il eût vues dans sa carrière militaire, et qui lui avait donné une idée de la puissance de notre cavalerie, bien supérieure à celle qu'il s'en était faite jusque-là. On sait que Victor Hugo, dans son ouvrage des *Misérables*, s'est plu à faire de ce *combat de géants*, comme il l'a appelé, un tableau qu'il a enrichi de toutes les couleurs de sa riche imagination. Plusieurs peintres ont aussi exercé sur le même sujet leur talent et leur imaginative. Mais ceux qui en ont été les témoins, et le nombre malheureusement diminue rapidement, trouveront toujours que la poésie et la peinture sont restées bien au-dessous de la réalité.

fois, durant cette terrible charge, Wellington, qu'on voyait toujours, on lui doit cette justice, aux endroits les plus périlleux, fut obligé de s'enfermer dans ses carrés d'infanterie, pour éviter de tomber sous les coups de nos intrépides cuirassiers. Ce fut dans l'un des moments de cette crise suprême qu'on le vit, dit-on, se cramponner à un arbre [1] qui servait de point de ralliement à son état-major (comme on raconte que Duquesne, blessé, s'était fait attacher au grand mât de son vaisseau, pour ne pas quitter son poste avant la fin du combat), et s'écrier, plein d'anxiété : « Faudra-t-il donc voir périr tant de braves gens jusqu'au dernier? Fasse le ciel, au moins, que Blücher ou la nuit arrivent auparavant ! »

Si, dans ce moment décisif, Napoléon eût su prendre un parti énergique, la victoire était à lui. Il fallait à l'instant même, et sans laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître, faire appuyer sa cavalerie, déjà maîtresse du plateau tant disputé, par une formidable batterie de quatre-vingts pièces de canon, et il les avait

1. La destinée de cet arbre, qui a joué un grand rôle dans la journée de Waterloo, et qu'on voyait encore, il y a quelques années, sur le champ de bataille, mérite une mention particulière; c'est un trait de plus dans la longue histoire des excentricités anglaises. Il était situé sur la chaussée de Charleroi, un peu au-dessus de la Haie-Sainte, et à l'embranchement du fameux *chemin creux* que la description de Victor Hugo a rendu célèbre. C'est auprès de cet arbre que le duc de Wellington se tint presque constamment pendant la bataille, et c'était là qu'on était sûr de le retrouver quand on avait quelque ordre ou quelque instruction à lui demander. Cet arbre, qui avait reçu le nom d'*Arbre de Wellington*, et que tous les visiteurs de ce lieu célèbre s'empressaient de se faire montrer, a disparu depuis quelques années, et lorsque j'ai demandé dernièrement, en parcourant encore une fois le champ de bataille, ce qu'il était devenu, on m'a répondu qu'un riche capitaliste anglais en avait fait l'acquisition et l'avait transporté à Londres, où il avait été débité en cannes et en tabatières, pour la plus grande gloire du héros de l'Angleterre, avec un grand bénéfice pour le spéculateur.

sous la main ; il fallait détacher en même temps, comme il le fit plus tard, dix mille hommes de l'infanterie de sa garde, pour l'escorter et élargir à la baïonnette les trouées que la mitraille allait faire dans les rangs anglais, déjà si ébranlés par le choc terrible qu'ils venaient d'éprouver. Tous les rapports de l'ennemi publiés depuis l'ont suffisamment prouvé, rien n'aurait résisté à une pareille démonstration. Mais l'attaque de Bulow, qui était en ce moment dans toute sa vivacité, absorbait toute son attention ; à chaque instant il le voyait développer de nouvelles forces et gagner du terrain sur notre flanc et sur nos derrières, tandis que les Anglais se tenaient dans une prudente immobilité. Il craignit donc de se dégarnir du peu de troupes qui restaient encore disponibles, et de se trouver à bout de ressources si quelque nouveau corps prussien venait à se montrer sur le champ de bataille. Déjà il avait fallu appuyer le corps de Lobau par toute la jeune garde, aux ordres du général Duhesme, et bientôt après par quatre bataillons de vieille garde commandés par le général Morand, pour couvrir Planchenoit et empêcher Bulow de déborder notre droite. Il ne restait de disponible à Napoléon que huit bataillons de la vieille garde qui n'eussent pas donné, et il craignit de se priver, dans ce moment critique, de cette dernière réserve. Dans d'autres temps, plus confiant dans sa fortune, il n'eût pas hésité ; mais le malheur l'avait rendu timide : pour la première fois, peut-être, il manqua de résolution. Il fallait, selon l'expression d'un célèbre démagogue : *de l'audace! encore de l'audace! toujours de l'audace!* il n'écouta que la prudence, et l'on a pu dire, avec raison, que si la

victoire lui fut infidèle, c'est que lui-même il avait été infidèle à son caractère.

Il y eut ici, on doit le reconnaître, entre la charge des cuirassiers Milhaud et Kellermann, et le mouvement qu'une partie de la garde impériale exécuta à la fin de la journée pour se porter sur le plateau de Mont-Saint-Jean, deux heures bien précieuses de perdues. Ce fut une faute dont l'ennemi, prêt à se mettre en retraite, profita habilement pour reprendre son aplomb et ressaisir ses avantages. Wellington, qui, au moment où cet ouragan était venu fondre sur lui, avait fait reculer son infanterie jusqu'à la lisière de la forêt, d'où elle avait dirigé sur les assaillants un feu d'autant plus meurtrier que les soldats anglais étaient abrités derrière les arbres et les fourrés dont ce sol est couvert, rassuré maintenant sur les suites de cette charge formidable, en voyant qu'elle n'était soutenue par aucun déploiement d'infanterie, s'était promptement reporté en avant et avait repris toutes les positions qu'il occupait au commencement de la bataille. De son côté, notre cavalerie, se voyant abandonnée à elle-même sur ce plateau tout hérissé d'infanterie et d'artillerie lançant de tous côtés les balles, les boulets et la mitraille, couvrit bientôt de morts et de blessés ces champs qu'elle avait si glorieusement conquis, et fut obligée de se reporter en arrière pour abriter derrière les crêtes du ravin ses escadrons décimés[1]. Il lui arriva ce qui arrivera toujours à l'une

1. On a remarqué, avec raison, que la plus grande faute du maréchal Ney ne fut pas d'avoir si témérairement engagé notre cavalerie sur le plateau de Mont-Saint-Jean, mais de l'y avoir laissée stationner trop longtemps, ce qui la fit inutilement décimer.

des trois armes, cavalerie, infanterie ou artillerie, lorsqu'elle agira isolément, car elles ne peuvent obtenir de succès durables qu'en se prêtant un mutuel appui. Ainsi les tristes prévisions de Napoléon en voyant l'imprudence du maréchal Ney n'avaient pas tardé à se réaliser, et la charge prématurée de notre grosse cavalerie sur une infanterie solide et bien disciplinée, que n'avait point encore suffisamment ébranlée le feu de notre artillerie, si elle n'avait point amené sa complète destruction, comme cela aurait pu arriver, avait du moins causé dans ses rangs de si grands vides et une dislocation telle, qn'elle se trouva pendant le reste de la journée hors d'état de rendre les services qu'on aurait pu en attendre.

Le maréchal Ney, désespéré de voir la victoire lui échapper, et reconnaissant trop tard la faute qu'il avait faite d'engager si loin sa cavalerie avant d'être assuré de pouvoir la faire soutenir, avait tenté encore un effort auprès de Napoléon. Il lui avait envoyé son premier aide de camp, le colonel Heymès, pour lui exposer sa position et lui demander quelques bataillons d'infanterie pour appuyer sa cavalerie et remplacer les troupes du 1er corps, occupées à garder les positions qu'elles avaient conquises, et excédées de fatigue. C'était précisément le moment où Napoléon avait été obligé d'engager ses plus précieuses réserves, la jeune garde tout entière et une partie de la vieille, pour repousser l'attaque prussienne, qui déjà atteignait sur nos derrières les premières maisons de Planchenoit; il ne lui restait d'intact que huit bataillons de *vieille* ou *moyenne*

garde [1], qu'il gardait soigneusement, comme un avare garde son trésor, pour parer aux dernières éventualités. Il répondit donc à l'aide de camp du maréchal Ney qu'il n'avait pas pour le moment un seul bataillon disponible, et le colonel Heymès dut reporter à son maréchal cette réponse désespérée [2].

Napoléon, cependant, pour ne point paraître abandonner le terrain que l'on venait de conquérir, et qui nous avait coûté si cher, détacha deux batteries d'artillerie à cheval de sa garde, auxquelles il ordonna de se porter en avant aussi loin qu'elles pourraient atteindre. Il était alors *cinq heures et demie.* Elles vinrent se placer sur la gauche de la ferme de la Haie-Sainte, que l'ennemi ne songeait plus à nous disputer, sur le versant du plateau de Mont-Saint-Jean, qu'avait occupé pendant quelque temps notre propre cavalerie, et couvrirent bientôt de boulets et de mitraille toute la ligne anglaise. Celui qui écrit ces lignes se trouvait au nombre des officiers qui commandaient l'une de ces batteries, et il peut assurer que, dans les plus célèbres batailles de l'empire, on a peu vu d'exemple d'un

1. Napoléon appelait ordinairement les chasseurs *moyenne garde*, et il réservait spécialement aux grenadiers le nom de *vieille garde.*

2. Le colonel, depuis général Heymès, dans la notice qu'il a publiée, et que nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de citer, raconte ainsi cette scène dramatique : « Il était six heures, l'Empereur faisait ordonner de renouveler l'attaque du centre qui s'était ralentie ; mais il fallait de l'infanterie fraîche pour recommencer, et le maréchal n'en avait plus à sa disposition. La moitié des soldats qui avaient commencé la bataille étaient morts ou blessés, l'autre moitié, harassés, manquaient de cartouches. Le maréchal en fit informer l'Empereur par son premier aide de camp, en lui faisant demander de nouvelles troupes d'infanterie. L'Empereur répondit : *De l'infanterie! Où voulez-vous que j'en prenne? Voulez-vous que j'en fasse?* Cette réponse fut rapportée, sans y rien changer, au maréchal, qui vit bien dès lors que la bataille était loin d'être gagnée. »

feu aussi vif et aussi bien dirigé. L'artillerie de la garde était composée d'hommes d'élite dans un corps d'élite. Tous nos canonniers semblaient électrisés par le danger de la crise que nous voyions s'approcher sans pouvoir la détourner : chacun de nos coups portait, et nous étions si rapprochés de l'ennemi, que nous entendions distinctement les cris des officiers anglais, faisant serrer les rangs de leurs bataillons éclaircis, avec force jurons et coups de plat de sabre, pour combler les vides que nous y faisions. Malheureusement, n'ayant pour nous appuyer ni infanterie ni cavalerie, nous ne pouvions faire aucun progrès ni amener aucun résultat décisif, et notre rôle pendant deux heures dut se borner à un échange très-meurtrier de boulets et d'obus avec l'ennemi, dont le feu était aussi très-vif, mais qui semblait décidé à garder une attitude purement passive, car on ne lui voyait faire aucune disposition pour se porter en avant et reprendre l'offensive, qui aurait pu cependant lui être très-favorable, en ce moment où toutes nos ressources en infanterie et en cavalerie étaient de ce côté presque entièrement épuisées. Mais le flegmatique Wellington, effrayé sans doute de toutes les pertes qu'il avait faites dans la journée, avait perdu lui-même toute velléité de recommencer contre nous une lutte désespérée; il se contentait de défendre pied à pied les positions qu'il occupait encore, et attendait avec patience que les Prussiens ou la nuit, qui s'avançait, vinssent le délivrer. On le voyait du reste prendre toutes les précautions, trop négligées d'ordinaire dans l'armée française, pour épargner la vie de ses soldats et n'en exposer que le moins possible au feu de nos canons. Une

partie de ses fantassins était cachée derrière la crête du plateau; ils se tenaient couchés à plat ventre quelquefois, pour n'être pas aperçus de ceux qui étaient au pied du ravin, et tout prêts à se redresser pour faire feu aussitôt qu'une charge de cavalerie s'avançait vers eux. D'autres, placés en tirailleurs en avant des lignes, se dérobaient dans tous les plis du terrain ou derrière tous les obstacles qui pouvaient les couvrir, et, munis de fusils à longue portée, tuaient nos canonniers sur leurs pièces presque avec impunité, parce que l'insuffisance, à cette époque, des armes de notre infanterie lui donnait dans cette sorte de petite guerre une infériorité marquée.

Un autre genre de tactique mérite d'être signalé, parce qu'il prouve quelle était la résolution inébranlable du général anglais de tenir dans la position qu'il avait choisie, ou d'y périr avec toute son armée : chaque carré d'infanterie était muni à ses angles saillants d'une formidable batterie d'artillerie; mais les affûts étaient sans avant-trains et sans chevaux, c'étaient comme des pièces de position dans un retranchement. Les artilleurs, après avoir chargé leurs canons, se retiraient dans l'intérieur des carrés d'infanterie, et n'en sortaient que pour mettre le feu aux pièces lorsque les escadrons de cavalerie s'en approchaient. Ceux-ci, en s'en emparant, ne pouvaient ni les emmener ni sabrer les artilleurs, en sorte que le feu recommençait dès qu'ils s'étaient retirés. C'était donc un véritable siége en rase campagne que soutenait Wellington, et ses manœuvres ressemblaient plutôt à celles d'une armée retranchée derrière des remparts qu'à celles d'une ar-

mée souple et mobile, prompte à l'attaque comme à la défense.

Deux heures, comme nous l'avons dit plus haut, s'étaient écoulées depuis la grande charge des cuirassiers Milhaud et Kellermann, deux heures qui, mieux employées, auraient pu nous donner la victoire. Il était *sept heures et demie*, et voici quelle était en ce moment la situation de l'armée française. Une partie de notre cavalerie occupait encore les pentes du plateau qu'elle avait si glorieusement envahi deux heures auparavant; mais elle était divisée et partagée en différents groupes, pour offrir moins de prise aux boulets ennemis; deux batteries montées de la garde ou de sa réserve mitraillaient sur la pente même du plateau, à la gauche et en avant des bâtiments de la Haie-Sainte, situés au fond du ravin qui séparait les deux armées, les carrés anglais qui s'étaient avancés de nouveau jusqu'à la crête du plateau abandonné par nos cuirassiers, et qui soutenaient avec une persévérance et une fermeté héroïques les feux meurtriers de notre artillerie. La cavalerie ennemie, qui aurait pu les délivrer de ce voisinage incommode, à bout de ressources, sans doute, ne faisait contre nos batteries, assez mal protégées par notre cavalerie décimée et par notre infanterie épuisée, aucun mouvement offensif. Nous étions maîtres de tous les postes avancés qui défendaient la position qu'avait occupée l'armée anglo-hollandaise au commencement de la journée : à la gauche, la destruction et la prise de la ferme et du château de Hougoumont; au centre, l'occupation des bâtiments crénelés de la Haie-Sainte; à la droite, celle de la ferme de Papelotte et du groupe de maisons composant la

ferme de la Haie, nous permettaient de l'aborder à découvert sur quelque point de la ligne de bataille que nous voudrions choisir, sans rencontrer d'autre obstacle que ceux de ses canons et de ses baïonnettes. Enfin, à notre extrême droite, l'attaque de Bulow, longtemps si vive et si menaçante, avait été énergiquement comprimée, et ne donnait plus aucune inquiétude.

Cette situation, sans doute, n'aurait rien présenté que de favorable, si nous avions eu assez de troupes fraîches pour profiter des avantages que nous avions si chèrement acquis; mais malheureusement toutes les troupes avaient donné dans les divers engagements qui avaient eu lieu dans cette longue journée, nos munitions étaient épuisées. Les quatre divisions du 1er corps, qui avaient à elles seules soutenu les attaques les plus considérables sur le centre et sur l'aile gauche de la ligne anglaise, étaient réduites, comme nous l'avons dit, à près de moitié de leur effectif, par les pertes qu'elles avaient subies en morts et en blessés[1]. Le 2e corps, qui avait eu à combattre contre les meilleures troupes de

1. Il y a ici une observation importante à faire. Les quatre divisions du 1er corps formaient un effectif de *seize mille* hommes à peu près, et après avoir enlevé toutes les positions qui défendaient le centre et l'aile gauche de la ligne ennemie, et qui formaient le véritable nœud de la bataille, elles s'y maintinrent et en restèrent en possession, sans qu'aucun autre corps d'infanterie vînt les relever ou les appuyer, jusqu'à huit heures et demie du soir, où l'apparition de Blücher à la tête de trente mille nouveaux combattants les obligea à se retirer. On peut donc dire avec vérité que *seize mille* Français soutinrent presqu'à eux seuls tout le poids de la journée, et tinrent tête pendant neuf heures aux *quatre-vingt-dix mille* hommes qui formaient l'armée anglo-hollandaise. Ce fait, qui peut paraître extraordinaire, mais qui est exact, montre d'un côté l'*excessive* prudence de Wellington, qui s'était strictement interdit tout mouvement offensif, et d'autre part ce qu'aurait pu être la bataille de Waterloo sans l'arrivée des Prussiens, ou si nous avions eu quinze ou vingt mille hommes de plus à notre disposition.

l'armée anglaise pour s'emparer des bois et de la ferme de Hougoumont, dont il avait fini par rester en possession, avait subi également des pertes sensibles. Enfin le moral de nos soldats, qui combattaient depuis onze heures du matin sans avoir été relevés, sans avoir eu un moment de relâche pour prendre quelques instants de repos ou quelque nourriture, était fort *ébranlé*, et le moindre événement malheureux pouvait faire *naître* le découragement dans ces mêmes cœurs d'où s'étaient exhalés le matin tant de cris d'enthousiasme. Chacun sentait que le moment de la retraite était arrivé, et certes elle pouvait être encore honorable et glorieuse, après une journée si chaude et devant les forces supérieures que nous avions eu à combattre, si Napoléon avait su résolûment s'y déterminer. Mais reculer devant son plus implacable ennemi, renoncer à un triomphe qu'il s'était cru deux fois au moment de saisir, c'était demander à un caractère si énergique et si opiniâtre un sacrifice et une modération au-dessus des forces de l'humanité.

Une nouvelle demi-heure s'écoula dans cet état d'incertitude. Rien encore n'était décidé ; nous voyions l'attitude de l'armée anglaise visiblement ébranlée, et, pleins de confiance dans le génie de notre chef, nous attendions avec impatience ce qu'il allait ordonner. Il était huit heures, déjà la nuit commençait à tomber; c'est à peine si l'on distinguait clairement les objets. C'est en ce moment que Napoléon, délivré enfin de la poursuite obstinée de Bulow, résolut de frapper sur l'armée anglaise le coup décisif qui devait lui donner la victoire si longtemps disputée. Il ordonna au général

Drouot, qui faisait les fonctions d'aide-major de la garde, de rappeler les huit bataillons de vieille garde [1], et les six batteries d'artillerie à pied qui avaient été détachées vers Planchenoit pour repousser l'attaque prussienne, et de rallier toute la garde en avant de la ferme de la Belle-Alliance, où il se porta de sa personne à la tête de quatre bataillons de chasseurs ou moyenne garde qui étaient restés en position le long de la chaussée de Charleroi, et qui n'avaient pas encore donné. Il voulait avec cette troupe d'élite, réunie à tout ce qui restait encore debout du corps du comte d'Erlon, marcher sur le centre de la ligne anglaise, tandis que le général Reille, de son côté, avec le 2e corps, par une attaque vigoureuse, tenterait d'enlever et de tourner son aile droite.

Mais tandis que ce mouvement décisif se préparait, une manœuvre extraordinaire qui s'était faite à l'extrême gauche de l'armée ennemie avait attiré toute l'attention de Napoléon. Deux brigades de cavalerie légère, qui occupaient depuis le matin le village d'Ohain, venaient d'être remplacées par la cavalerie prussienne, et, devenues disponibles, s'étaient empressées de regagner leur corps d'armée, où ce renfort de trois mille cavaliers de troupes fraîches pouvait être employé à nous chasser des positions que nous occupions encore sur le plateau de Mont-Saint-Jean. Mais ce danger était le moindre que cet incident nous annonçait. L'apparition de cette cavalerie, quand on croyait l'attaque de Bulow entièrement épuisée, montrait évidemment que de nouveaux

1. Quatre de ces bataillons seulement avaient été engagés dans l'attaque prussienne, les quatre autres étaient restés en observation.

contingents prussiens arrivaient sur le champ de bataille. C'étaient en effet les têtes de colonne du 1er corps prussien, général Ziéthen, conduit par Blücher lui-même, et suivi d'une partie du 2e corps, général Pirch, qui entraient en ligne et venaient augmenter le nombre des adversaires contre lesquels nous luttions depuis huit heures avec tant de persévérance.

Blücher, après avoir, dès le point du jour, détaché Bulow sur Saint-Lambert, avait attendu à Wavre, jusqu'à onze heures du matin, avec ses trois autres corps d'armée, les colonnes françaises, pour leur disputer le passage de la Dyle; mais ne voyant rien paraître devant lui, puisqu'à cette heure la petite armée du maréchal Grouchy n'avait point encore dépassé Sart-à-Walhain, et imaginant, sans doute, que ce maréchal, informé de la grande bataille qui allait se livrer, aurait appuyé sur sa gauche, pour rejoindre, en passant la Dyle aux ponts de Moustiers et d'Ottignies, le centre de l'armée française, il s'était décidé à se porter lui-même, avec deux nouveaux corps d'armée, au secours de Wellington, en ne laissant à Wavre que le corps de Thielman, très-suffisant du reste pour défendre, dans une position naturellement fortifiée, la possession de la ville et le passage du pont, même contre un ennemi supérieur. Ces deux corps, longtemps retardés dans leur marche par la difficulté des chemins, le mauvais temps et des défilés inextricables, avaient mis près de sept heures à atteindre le hameau de Chapelle-Saint-Lambert[1]; là, ils s'étaient séparés en deux colonnes : l'une, composée du 1er corps

1. Ces retards éprouvés dans leur marche par les deux corps amenés par Blücher, qui avaient mis près de huit heures à franchir un espace

prussien, s'était dirigée sur Ohain pour se ranger à la gauche de l'armée anglaise; la deuxième, composée d'une partie du 2ᵉ corps, avait pris la direction de Lasne et Frischemont pour appuyer l'attaque de Bulow. On raconte que c'est lorsqu'ils arrivaient sur les hauteurs de Saint-Lambert, que les premiers coups de canon du maréchal Grouchy, qui attaquait Wavre en ce moment, s'étaient fait distinctement entendre, et que Blücher avait reçu en même temps un courrier du général Thielman qui lui annonçait qu'il était assailli par des forces supérieures et lui demandait du secours. Mais Blücher, après un instant d'hésitation, avait répondu : « C'est devant nous, et non ailleurs, que l'affaire doit se décider, et si nous sommes vainqueurs ici, peu importera demain ce qui se sera passé à Wavre. » Et il avait continué sa route avec toutes ses forces. Plût au ciel que le chef de notre aile droite eût raisonné aussi juste, lorsqu'il avait entendu à Sart-à-Walhain les premiers retentissements du canon de Napoléon, que le faisait en ce moment le feld-maréchal prussien! C'était donc Blücher qui, avec son impétuosité ordinaire, faisait irruption sur ce champ de bataille tant disputé, et amenait un renfort de quarante à cinquante mille hommes de troupes fraîches contre des troupes déjà

de trois lieues au plus, prouve assez combien il eût été facile à un détachement envoyé par Grouchy, et partant de Sart-à-Walhain à onze heures ou midi, d'arriver à temps sur le champ de bataille de Waterloo pour décider la journée avant leur irruption. Il y serait très-probablement parvenu vers les cinq heures, n'ayant que quatre lieues à faire sur une route facile et peu accidentée, il aurait du premier choc culbuté le corps de Bulow, en se plaçant sur ses derrières, et dans tous les cas, il aurait arrêté les deux corps prussiens amenés par Blücher dans les défilés inextricables où ils étaient engagés, de manière à les empêcher de pénétrer jusqu'à nous et de se mettre en ligne avec l'armée anglaise.

affaiblies et épuisées par une longue journée de combats acharnés sans un seul moment de répit.

Dès que cette nouvelle fut connue dans l'armée, et que, des hauteurs du plateau élevé que nos escadrons occupaient encore, nos cavaliers aperçurent ces nouveaux assaillants, un mouvement de découragement gagna les cœurs les plus fermes. On sentit que la victoire nous échappait définitivement, et plusieurs corps d'infanterie et de cavalerie de notre extrême droite commencèrent un mouvement de retraite qui peut-être eût pu, même en ce moment critique, s'effectuer en bon ordre, si Napoléon, comme un joueur qui, poussé par un entraînement irrésistible, risque sur une carte sa dernière chance de fortune, n'eût pas engagé, dans cet instant suprême, les dernières troupes qu'il avait jusque-là précieusement gardées en réserve pour parer aux accidents imprévus.

En effet, dans son impatience, Napoléon ne s'était pas arrêté longtemps devant la ferme de la Belle-Alliance, où il avait donné l'ordre de rallier toute l'infanterie de sa garde ; il s'était porté jusqu'au fond du ravin, en avant de la Haie-Sainte, auprès des deux batteries d'artillerie légère de la garde, qui, placées sur les pentes du plateau, n'avaient point cessé leur feu, et qui couvraient encore de boulets les carrés anglais [1], pour présider lui-même à la grande attaque qu'il méditait sur le

1. Ce fut là que je vis pour la dernière fois Napoléon. Il était venu se placer à quelques pas en arrière des deux batteries d'artillerie de la garde, dont je faisais partie, et où la mitraille ennemie décimait nos canonniers. Ce fut lui qui m'ordonna de faire feu sur les carrés anglais que nous voyions distinctement à quelques centaines de mètres ; je

centre de l'armée ennemie, lorsque, prévenu de l'arrivée des nouveaux corps prussiens qui venaient de se montrer sur le champ de bataille, et du mouvement d'hésitation qui en était résulté sur notre droite dans les troupes du comte d'Erlon, qui occupaient les fermes de la Haie et de Papelotte, et même parmi les cavaliers qui stationnaient encore sur les pentes du plateau de Mont-Saint-Jean, il sentit que les circonstances ne permettaient pas le moindre retard, et qu'il fallait frapper sur-le-champ un grand coup, pour rassurer les esprits et arrêter le mouvement de retraite qui déjà se prononçait sur toute la ligne. Il fit ordonner à toutes les troupes du 1er corps, qui déjà s'étaient retirées en arrière, de reprendre leurs positions, et, sans attendre que les huit bataillons de vieille garde, parmi lesquels étaient les six bataillons de grenadiers qu'il avait rappelés de Planchenoit, l'eussent rejoint, il forma en colonnes d'attaque les quatre bataillons de moyenne garde ou de chasseurs qu'il avait amenés avec lui, et ordonna au général Friant de se mettre à leur tête et de se porter sur le plateau, tandis que le général Reille, à notre gauche,

pointais moi-même les pièces, le capitaine tenait l'écouvillon*, tous les premiers servants ayant été tués par les balles ennemies. Si ce ne fut pas le dernier, ce fut du moins l'un des derniers coups de canon tirés dans cette funeste journée. La figure de Napoléon était sombre et d'une pâleur livide; un faible crépuscule répandait une teinte triste sur tous les objets; les salves d'artillerie se succédaient lentement, comme dans une pompe funèbre, les bataillons de la vieille garde escaladaient silencieusement les rampes du plateau : tout semblait à l'unisson dans ce lugubre tableau, digne d'exercer le pinceau d'un grand maître.

* Le nom de ce brave officier mérite d'être conservé : c'était le commandant Mancel. Il servait depuis longtemps dans la garde impériale, où il s'était fait une grande réputation par sa valeur. Il avait eu deux chevaux tués sous lui à Waterloo, et blessé lui-même, n'avait point voulu quitter le combat. Il est mort colonel d'artillerie retraité en 1847, dans la ville de Caen, sa patrie, où il s'était retiré.

recevait en même temps l'ordre de former tout son corps en colonne d'attaque, de déboucher d'Hougoumont, de passer le ravin, et d'aborder à la baïonnette l'extrême droite de la ligne anglaise. Mais cette attaque, trop tardive, ne pouvait avoir aucune chance de succès. Si elle eût été faite deux heures plus tôt, au moment où la charge de nos cuirassiers avait éclairci les rangs et profondément ébranlé le moral de l'armée anglaise, et qu'elle eût été appuyée par un fort déploiement d'artillerie, elle eût certainement procuré à Napoléon la victoire la plus complète et la plus décisive, et Blücher fût arrivé trop tard pour la lui disputer; mais il avait hésité : en voulant mettre de son côté toutes les chances de la prudence, il avait laissé échapper le moment favorable, et à la guerre l'occasion perdue ne se retrouve pas. Cependant, dans ce moment suprême, la garde impériale soutint avee gloire sa vieille renommée; les lignes anglaises, déjà fort ébranlées par le feu de notre artillerie, cédèrent du terrain devant cette élite de vieux soldats, vainqueurs dans tant de batailles, et le général Friant fit dire à Napoléon *que tout allait bien sur le plateau, et que, à l'arrivée de la vieille garde, on aurait tout le champ de bataille.* Mais bientôt, rassuré par leur petit nombre, et ne les voyant pas soutenus, Wellington, dont l'arrivée des Prussiens avait retrempé le moral fortement ébranlé, rassembla tout ce qu'il avait encore de soldats valides : des lignes entières couchées dans les sillons se relevèrent et firent feu à bout portant sur nos intrépides chasseurs, en même temps qu'ils étaient chargés par une cavalerie nombreuse et renversés par la mitraille de cinquante pièces d'artillerie. Le général Friant

fut blessé, et pour la première fois, cette vaillante cohorte, dont l'insuffisance devant une armée entière était évidente, assaillie de tous côtés, fut obligée de reculer et de regagner en désordre le point d'où elle était partie [1].

Mais, pendant ce temps, un nouvel incident s'était produit sur notre droite et avait jeté la plus grande confusion sur tout notre champ de bataille. Blücher, dont les têtes de colonne s'étaient montrées depuis une heure au village d'Ohain, était enfin parvenu à dégager son infanterie des défilés de Saint-Lambert. Il s'était porté alors, à la tête de deux brigades, sur le hameau de la Haie et la ferme de Papelotte, pour se mettre en communication avec l'aile gauche de l'armée anglaise. Ces points étaient occupés par deux bataillons de la jeune garde, que Napoléon y avait envoyés pour relever les troupes du comte d'Erlon, qui les avaient glorieusement emportés, mais qui étaient harassées de fatigue. Ce corps de la *jeune garde*, composé de soldats novices, et

1. On voit que, dans cette attaque désespérée, la *vieille garde* proprement dite, c'est-à-dire les bataillons de grenadiers, ne fut pas même engagée, et que *quatre bataillons* de chasseurs ou *moyenne garde*, formant un effectif de trois mille hommes au plus, parurent seuls un moment sur le plateau de Mont-Saint-Jean. C'est donc bien à tort que le duc de Raguse a dit dans ses mémoires que la garde impériale fut obligée de battre en retraite *sans avoir même donné des preuves de son ancienne valeur*. La vérité, qui paraîtra peut-être incroyable, c'est que l'armée anglaise fut victorieuse, sans avoir été sérieusement attaquée ou du moins abordée à la baïonnette par nos troupes, dont la supériorité dans ce genre de combat était universellement reconnue. On pourrait même dire que, depuis l'arrivée de Bulow jusqu'à sept heures du soir, elle n'avait pas même couru un danger imminent, car elle n'avait eu à soutenir que des combats d'avant-postes et aucun de ces formidables chocs par lesquels Napoléon décidait ordinairement le destin des batailles. Wellington a dû, ce jour-là, il en faut convenir, de grandes actions de grâces à Blücher.

destiné seulement à rendre plus imposant l'effectif de la garde impériale, n'avait de commun avec son homonyme que le nom, et n'en offrait ni l'aplomb ni le dévouement. Se voyant assaillis par des troupes fraîches, et très-supérieures en nombre, à la fin d'une journée si meurtrière, les deux bataillons furent pris d'une terreur panique, et, sans tenter une résistance inutile, ils s'étaient retirés dans le plus grand désordre. On assurait même que, dans cette retraite précipitée, on avait entendu le cri de *Sauve qui peut!* poussé par quelques traîtres ou des hommes démoralisés[1].

Notre ligne, jusque-là si glorieusement maintenue contre toutes les forces d'un ennemi supérieur, se trouva tout à coup rompue; la cavalerie prussienne s'élança par cette trouée et inonda bientôt le champ de bataille, en sabrant les soldats isolés et rendant tout ralliement impossible. Le bruit, répandu par la malveillance ou la peur, que la garde, ce boulevard de l'ar-

1. Ce fait a été souvent contesté, par des motifs très-honorables du reste, et l'on a reproché à Napoléon de l'avoir consigné pour la première fois dans le compte rendu de la bataille de Waterloo, inséré au *Moniteur* du 22 juin 1815. Je n'ai pas, pour mon compte, entendu le cri de *Sauve qui peut!* mais voici un fait que je puis attester, comme en ayant été témoin. Je me trouvais, à la fin de la journée du 18, sur la chaussée de Charleroi avec quelques pièces d'artillerie, quand je vis tout à coup paraître sur les deux tertres élevés qui encaissaient la chaussée des deux côtés de la route, deux files de soldats sans armes se dirigeant en toute hâte vers le village de Planchenoit, c'est-à-dire à l'opposé de l'armée anglaise. « Arrêtez! arrêtez! leur criai-je, et je fis de vains efforts pour leur barrer le passage. — Nous nous arrêterons, me répondirent-ils, quand la tête de colonne s'arrêtera. » Ces soldats sans doute étaient ceux qui venaient d'être chassés des fermes de la Haie et de Papelotte par les Prussiens de Blücher. Au reste, ce n'est que de troupes bien éprouvées et bien aguerries qu'on pourrait exiger, dans les circonstances où l'on se trouvait, à la fin d'une journée si chaude et si meurtrière, une fermeté et une contenance inébranlables.

mée, avait été obligée de reculer et était en partie détruite, augmenta le désordre et précipita la retraite. La cohue devint épouvantable : aucune description n'en peut donner une idée. Les huit bataillons de la vieille garde qui étaient formés pour se porter en avant sur le plateau de Mont-Saint-Jean, et qui déjà étaient parvenus au fond du ravin, durent faire un changement de front pour faire face aux Prussiens et à l'attaque de la Haie, la gauche appuyée aux maisons de la Haie-Sainte, la droite tournée vers la ferme de la Belle-Alliance. Immédiatement après, chaque bataillon se forma en carré; les quatre escadrons de service, seule cavalerie intacte que l'on eût sous la main, chargèrent les hussards prussiens. Mais dans ce moment, les deux brigades de cavalerie anglaise qui arrivaient d'Ohain pénétrèrent par la chaussée de Charleroi entre le général Reille et la garde. Le désordre devint à son comble sur tout le champ de bataille : l'Empereur n'eut que le temps de se jeter dans un carré de la garde. La nuit augmentait le tumulte et la confusion, et rendait tout ralliement impossible : on n'entendait plus les ordres, on ne distinguait plus les officiers. La garde se mit en retraite; elle gagna un mamelon où l'Empereur resta longtemps au milieu d'elle, ou du moins de ses débris, entouré de ses généraux et des officiers de son état-major. C'est alors qu'il dut regretter amèrement la perte de sa cavalerie de réserve, engagée si malheureusement par l'imprudence du maréchal Ney : s'il l'avait eue encore à sa disposition, elle aurait repoussé toutes les charges de la cavalerie anglaise et prussienne, et l'infanterie de la vieille garde, libre de ses mouve-

ments, n'étant plus harcelée par cette nuée de cavaliers qui tourbillonnaient autour d'elle, aurait couvert par son attitude inébranlable la retraite de l'armée.

Pendant que ces événements se passaient sur notre front, à notre droite, le corps de Bulow, qui venait de recevoir un puissant renfort, s'était hâté de reprendre l'offensive aussitôt qu'il avait vu les troupes de Blücher entrer en ligne; il avait forcé le comte de Lobau à reculer, et, s'étendant sur sa gauche de manière à nous déborder, menaçait de s'emparer de Planchenoit, où il ne restait plus que quelques bataillons de la jeune garde, et de nous couper la retraite. S'il eût réussi, l'armée tout entière eût été détruite ou prisonnière. La fermeté du comte de Lobau, qui tomba blessé en combattant, nous sauva d'un si grand désastre. Déjà la chaussée de Charleroi était labourée par les boulets, et le canon s'entendait à plus de quatre cents toises sur nos derrières. Il n'y avait plus un instant à perdre : Napoléon voulut se jeter dans un carré de sa garde pour y attendre la mort au milieu de ses plus braves soldats; le maréchal Soult, qui était auprès de lui, détourna son cheval et l'entraîna en lui disant : « Sire, l'ennemi n'est-il pas déjà assez heureux? » Il fut obligé de se retirer à travers champs; cavalerie, infanterie, artillerie, tout était pêle-mêle et encombrait la chaussée. La nuit seule protégeait les vaincus et retardait la poursuite des vainqueurs; car au signal donné par Blücher de l'occupation du village de la Haie par ses troupes, toute l'armée anglaise avait fait un mouvement en avant; elle avait franchi le ravin et elle occupait maintenant tout le terrain qu'avait occupé depuis le matin l'armée

française. Dans cette épouvantable confusion, la garde conserva sa vieille réputation : elle resta la dernière sur le champ de bataille, et fit sa retraite avec ensemble et avec ordre. Ce fut à la hauteur de Planchenoit qu'un de ses chefs, le général Michel, commandant le 1er bataillon de grenadiers, entouré d'ennemis qui le sommaient de mettre bas les armes, leur fit cette sublime réponse: « *La garde meurt, elle ne se rend pas* ! [1] »

Ce fut comme le dernier cri de notre gloire expirante. Tout fut dit après ces paroles, tout plia, tout fut entraîné dans la déroute. Quelques officiers dévoués, parmi lesquels on distinguait le général Duhesme, qui avait si glorieusement défendu Planchenoit à la tête de la jeune garde, arrivés au bourg de Genappe, qui se trouvait à une lieue et demie à peu près en arrière de Planchenoit, avaient tenté d'y organiser quelques moyens de résistance, de créneler les maisons, et de mettre en état de défense cette petite ville qui allait servir de débouché à toute l'armée en retraite. Mais ils avaient bientôt reconnu l'inutilité de leurs efforts : la cohue était épouvantable ; toutes les avenues de la ville étaient encombrées par la foule des fuyards, et la grande rue qui la traverse, ainsi que le pont étroit sur lequel on passe la Dyle, tellement obstrués par les voitures de bagages et d'ambulance, par les caissons de vivres et

1. On avait pendant longtemps attribué ce mot au général Cambronne, commandant d'une des divisions de la garde, et très-digne en effet de le prononcer; mais des témoins auriculaires ont assuré l'avoir entendu sortir de la bouche du général Michel, et sa famille a depuis revendiqué avec trop d'instance l'honneur d'un si noble héritage, appuyé du reste sur des pièces authentiques, pour que nous ne nous soyons pas empressés de faire droit ici à sa juste réclamation.

de munitions, qu'elles formaient comme une immense barricade qu'il eût fallu plusieurs heures pour parvenir à déblayer, et à travers laquelle quelques fantassins ou cavaliers isolés parvenaient seuls à se frayer un passage. On a cru même, tant ces voitures étaient fortement unies et enchevêtrées les unes dans les autres, que la trahison avait eu part à cet incident, et qu'elles étaient rattachées entre elles par de fortes cordes ou des chaînes de fer ; mais il est assez facile de se représenter ce qui avait dû arriver naturellement dans un pareil désordre pour ne pas chercher à un événement presque inévitable une explication aussi improbable qu'affligeante [1].

Quoi qu'il en soit, tout ce qui nous restait d'artillerie merveilleusement échappé aux désastres de la bataille, ne pouvant franchir cet obstacle inextricable, tomba presque en entier aux mains de l'ennemi, et il fallut ajouter à nos pertes en hommes et en chevaux celle de la presque totalité de notre matériel. Le brave général Duhesme, qui avait vainement tenté d'arrêter la poursuite du vainqueur, fut lui-même victime de son zèle et de son dévouement : entouré d'assaillants, il tomba blessé, et fut lâchement assassiné par des hussards brunswickois qui croyaient venger sur lui la mort de leur prince, le jeune duc de Brunswick, tué aux Quatre-

1. Napoléon a admis une autre hypothèse dans les *Mémoires de Sainte-Hélène* : il suppose que les premiers arrivés à Genappe, en fuyant le champ de bataille de Waterloo, auraient construit à dessein cette espèce de barricade improvisée pour se garantir et retarder la poursuite de l'ennemi ; mais cette explication ne me paraît guère plus admissible que la précédente, et les sentiments d'égoïsme et de pusillanimité qu'elle suppose ne seraient guère moins honteux que ceux de la trahison et de la déloyauté.

Bras dans la journée du 16. Un grand nombre de prisonniers restés au pouvoir des vainqueurs soit sur le champ de bataille, soit pendant la retraite, furent ainsi froidement égorgés par ces vils mercenaires de l'Angleterre ou par des hussards prussiens également indignes du nom de soldats, et ces atrocités, aussi lâches que contraires aux lois de la guerre, contribuèrent à déshonorer une victoire qui n'était, après tout, que le triomphe du nombre et du hasard, et non celui de l'habileté et de la valeur.

Telle fut la bataille de Waterloo, comparable aux plus glorieuses journées de l'Empire, si l'on n'envisage que le talent et l'énergie déployés par le chef, l'élan, le courage, le dévouement déployés par les soldats, mais qu'il faudra ranger parmi les plus funestes dans les fastes militaires de la France, si on ne la considère que par ses désastres.

Jamais, cependant, comme l'a dit Napoléon lui-même, l'armée française ne s'était mieux battue; jamais son chef n'avait fait preuve d'une plus grande lucidité d'esprit, de plus de génie dans la conception de son plan, de plus d'habileté dans la préparation des moyens qui devaient en assurer l'exécution. Il avait eu à combattre, avec soixante mille hommes de troupes nouvellement réunies, une armée de plus de cent vingt mille adversaires, et non-seulement il avait accepté sans hésitation ce combat inégal, mais il l'avait soutenu avec un avantage constant, et s'il avait été vaincu, c'est que l'irruption de cinquante mille nouveaux ennemis à la fin d'une journée meurtrière, avait tellement changé les proportions de la lutte, que le génie même, quelle

que fût sa trempe, ne pouvait plus suppléer au désavantage du nombre.

Le seul reproche *fondé*, il me semble, qu'on ait pu adresser à Napoléon, c'est un excès de prudence qui n'était pas dans son caractère, et que les événements de 1814, et les embarras politiques qui avaient suivi la révolution du 20 mars, avaient pu seuls développer dans cette nature énergique. Deux fois, peut-être, avec un peu plus d'audace et de décision, il eût pu saisir la victoire, et deux fois, pour ne rien donner au hasard ou à la fortune, il avait laissé échapper l'occasion favorable. Mais si la prudence l'empêcha de sortir triomphant de la lutte, elle aurait dû le sauver, du moins, d'une épouvantable catastrophe. Malheureusement, l'impétuosité du maréchal Ney, et l'engagement prématuré de toute notre cavalerie de réserve, vinrent lui ôter jusqu'au bénéfice de cette sage modération, et l'on peut dire que Napoléon fut vaincu à Waterloo plus encore par les fautes de ses lieutenants que par la valeur et l'habileté de ses ennemis[1].

1. La première cause à laquelle on doit attribuer la perte de la bataille de Waterloo fut évidemment l'inertie et l'inhabileté du maréchal Grouchy, qui laissa l'armée entière de Blücher, à l'exception d'un faible corps d'armée, se dérober devant lui sans l'apercevoir, et passa la journée entière en courses et en combats inutiles au succès de l'affaire principale qui se vidait à quatre lieues de lui, ce qui priva Napoléon à Waterloo du secours de son aile droite, forte de *quarante mille* hommes, comme il avait été privé du secours de son aile gauche à la bataille de Ligny. La deuxième cause, non moins imprévue et plus funeste encore que la première, fut l'imprudence du maréchal Ney, qui faillit précisément par un excès contraire à celui dans lequel était tombé le maréchal Grouchy, c'est-à-dire par trop d'entraînement et de précipitation. L'impéritie du général Reille, qui prolongea inutilement l'attaque du château d'Hougoumont, et la fausse manœuvre d'une des divisions du 1er corps dans l'attaque des fermes crénelées de Papelotte et de la Haie, furent des fautes regrettables sans doute, mais qui n'eurent aucune influence sur le sort de la journée et qui ne doivent être placées qu'en seconde ligne.

Ce que tous les témoins de cette grande bataille peuvent attester, et ce que la postérité aura peine à croire, c'est que la victoire, pendant toute la journée et jusqu'à *sept heures et demie* du soir, ne parut pas un instant douteuse; et Napoléon n'a rien avancé de trop, lorsqu'il a dit dans ses *Mémoires* que la bataille aurait été gagnée avant *trois heures* après midi sans l'arrivée de Bulow, et qu'elle l'aurait été encore à sept heures du soir, malgré son concours, sans l'irruption soudaine et inattendue de Blücher, qui vint tout à coup faire pencher la balance, changer la victoire en défaite, la défaite en victoire, et décider du sort de la journée, que le génie de Napoléon avait tenu si longtemps en suspens[1].

Concluons donc que la journée de Waterloo, malgré sa funeste issue, si elle renversa sa fortune et son trône, n'ôtera rien à la gloire de Napoléon ni à la renommée de ses talents guerriers. La belle ordonnance de la bataille avant l'arrivée des Prussiens, ses admirables dispositions pour parer à ce grave incident, son énergie indomptable jusqu'au dernier moment, sa fermeté même au milieu de l'effroyable cataclysme qui termina la journée, sont autant de témoignages que son génie ne s'était point affaibli par l'âge ou par le malheur. L'insuffisance de ses ressources devant un ennemi trois fois supérieur en nombre causa seule sa défaite. Le génie ne manqua pas, les forces seules ont failli, et l'impartialité de l'histoire confirmera le jugement qu'il en a

1. On lit dans le rapport du général Gueiseneau, chef d'état-major de l'armée prussienne, en parlant de l'arrivée de Blücher, ces paroles qui attestent cette vérité : « Il était *sept heures et demie,* et l'issue de la bataille était encore incertaine. » *(Voir à l'Appendice les pièces historiques.)*

porté lui-même, lorsque sous l'impression, récente encore, de cette grande infortune, il s'écriait :

« Journée incompréhensible...! Concours de fatalités « inouïes!... Ney!! Grouchy!! d'Erlon!! N'y a-t-il eu « que du malheur?... Et pourtant, tout ce qui tenait à « l'habileté avait été accompli!... Tout n'a manqué que « quand tout avait réussi!!... Singulière défaite, où, « malgré la plus horrible catastrophe, la gloire du « vaincu n'a pas souffert, ni celle du vainqueur aug- « menté. *La mémoire de l'un survivra à sa destruction, la « mémoire de l'autre s'engloutira peut-être dans son « triomphe* [1]! »

1. *Mémorial de Sainte-Hélène*, par Las Cases (18 juin 1816, premier anniversaire de la bataille de Waterloo).

APPENDICE

AU CHAPITRE IV

PIÈCES HISTORIQUES

APPENDICE

AU CHAPITRE IV

PIÈCES HISTORIQUES

---

§ 1. Lettre adresée par l'Empereur au maréchal Ney, le 18 juin (à huit heures du matin).

§ 2. Ordre au même sur les dispositions à prendre pour l'attaque du village de Mont-Saint-Jean. (Du champ de bataille, onze heures du matin.)

§ 3. Première lettre du maréchal Soult, major général, au maréchal Grouchy. (De la ferme de Caillou, dix heures du matin.)

§ 4. Seconde lettre du maréchal Soult, major général, au maréchal Grouchy. (Du champ de bataille de Waterloo, une heure après midi.)

§ 5. Du même au maréchal de camp Remond.

§ 6. Rapport du colonel Marbot. (Extrait.)

§ 7. Extraits du rapport du général Gueiseneau, chef d'état-major de l'armée prussienne, et d'autres ouvrages étrangers relatifs à la bataille de Waterloo.

PIÈCES HISTORIQUES

§ 1

Ordre du major général au maréchal Ney, prince de la Moskowa,

Au quartier général impérial, le 18 juin 1815.
(Huit heures du matin, *probablement.*)

L'Empereur ordonne que l'armée soit disposée à attaquer l'ennemi à *neuf* heures du matin. MM. les commandants des corps d'armée rallieront leurs troupes, feront mettre les armes en état et permettront que les soldats fassent la soupe ; ils feront aussi manger les soldats, afin qu'à *neuf* heures précises chacun soit prêt et puisse être en bataille, avec son artillerie e ses ambulances, à la position de bataille que l'Empereur a indiquée par son ordre d'hier soir.

MM. les lieutenants généraux commandant les corps d'armée d'infanterie et de cavalerie, enverront sur-le-champ des officiers au major général pour faire connaître leur position porter des ordres.

Le maréchal d'Empire, major général.
DUC DE DALMATIE.

§ 2

Ordre dicté par l'Empereur sur le champ de bataille de Mont-Saint-Jean, le 18 juin, vers onze heures du matin, et écrit de la main du maréchal duc de Dalmatie, major général.

A M. le Maréchal Prince de la Moskowa.

Une fois que toute l'armée sera rangée en bataille, à peu près à une heure après-midi, au moment où l'Empereur en donnera l'ordre au maréchal Ney, l'attaque commencera par s'emparer du village de Mont-Saint-Jean, où est l'intersection des routes de Nivelles et de Bruxelles. A cet effet, les batteries de douze du 2ᵉ corps et celles du 6ᵉ se réuniront à celles du 1ᵉʳ corps. Ces vingt-quatre bouches à feu tireront sur les troupes du Mont-Saint-Jean, et le comte d'Erlon commencera l'attaque en portant en avant sa division de gauche et la soutenant, suivant les circonstances, par les autres divisions du 1ᵉʳ corps.

Le 2ᵉ corps s'avancera à mesure pour garder la hauteur du comte d'Erlon.

Les compagnies de sapeurs du 1ᵉʳ corps seront prêtes pour se barricader sur-le-champ à Mont-Saint-Jean.

Le maréchal d'Empire, major général,
Duc de Dalmatie.

(Au crayon, et de l'écriture du maréchal Ney, on lisait ces lignes ajoutées par le maréchal) :

Le comte d'Erlon comprendra que c'est par la gauche que l'attaque commencera, au lieu de la droite.

Communiquer cette nouvelle disposition au général en chef Reille.

Nota. — Les deux pièces précédentes sont extraites des *Documents inédits* publiés en 1840 par le duc d'Elchingen, fils du maréchal Ney, et ont été trouvées dans les papiers du maréchal.

§ 3

Première lettre du maréchal Soult, major général, au maréchal Grouchy.

(Portée par l'adjudant-commandant Zenowich.)

En avant de la ferme de Caillou, 18 juin,
à dix heures du matin.

Cette dépêche a été transcrite intégralement dans le texte (Voir p. 275). Il serait inutile par conséquent de la reproduire ici, et nous ne la mentionnons que pour la classer à la place qu'elle doit occuper par ordre de date parmi les pièces historiques.

§ 4

Seconde lettre du maréchal Soult, major général, au maréchal Grouchy.

Du champ de bataille de Waterloo, le 18,
à une heure après midi.

Cette dépêche, comme on l'a vu (p. 279), ne parvint au ma-

réchal Grouchy, alors devant Wavre, qu'à *sept* heures du soir; il était trop tard par conséquent pour qu'il pût faire aucune disposition de nature à influer sur l'issue de la bataille de Waterloo, dont le sort était alors irrévocablement décidé; elle a été d'ailleurs, comme la précédente, donnée *in extenso* dans le texte, et il serait inutile de la reproduire ici; mais nous saisirons cette occasion pour en rappeler le contenu et montrer, conformément à ce que nous avons avancé page 227, qu'il est directement en opposition avec le texte des instructions adressées, a-t-on dit, au maréchal Grouchy pendant la nuit du 17 juin, et dont deux officiers de l'état-major général, *qu'on suppose s'être égarés en route*, auraient été porteurs. En effet, selon l'assertion émise par le général Gourgaud dans l'*Histoire de la Campagne de* 1815, et répétée ensuite par Napoléon lui-même dans le livre IX des *Mémoires de Sainte-Hélène*, deux dépêches avaient été envoyées du quartier général, pendant la nuit du 17 au 18, pour l'instruire des grands mouvements qui se préparaient et lui donner à cet égard tous les renseignements nécessaires. Le général Gourgaud dit : *A dix heures du soir, le* 17, *l'Empereur expédia un officier au maréchal Grouchy pour lui faire connaître qu'il y aurait le lendemain une grande bataille... Qu'il fallait que le maréchal Grouchy manœuvrât par Saint-Lambert pour déborder la gauche de l'armée anglaise et venir se joindre avec la droite de l'armée.... A deux heures après minuit, l'Empereur lui envoya un duplicata de l'ordre expédié la veille à dix heures du soir* [1]. » Or, le texte même de ces prétendus ordres est évidemment en contradiction avec les deux dépêches du maréchal Soult, expédiées du champ de bataille de Waterloo, où il n'est nullement question d'une manœuvre de l'aile droite sur Saint-Lambert pour déborder la gauche de l'armée anglaise, mais où l'on recommande au contraire de se porter sur Wavre, et où le mot de Saint-Lambert n'est même prononcé que dans le *post-scriptum* de la seconde dépêche à l'occasion de

1. Dans le livre IX des *Mémoires de Napoléon*, après les mots : « *Se joindre avec la droite de la grande armée,* » on lit encore : « *Et opérer avec elle; qu'aussitôt qu'il* (Grouchy) *serait assuré que le maréchal Blücher aurait évacué Wavre, soit pour continuer sa retraite sur Bruxelles, soit pour se porter dans toutes autres directions, il devait marcher avec la majorité de ses troupes pour appuyer le détachement qu'il aurait fait sur Saint-Lambert.* »

l'arrivée de Bulow sur le champ de bataille. Ainsi donc, le contenu de ces deux prétendus ordres, aussi bien que l'impossibilité de supposer que les officiers qui en étaient porteurs aient pu s'égarer sur une grande route ou tomber dans les mains de l'ennemi, prouvent évidemment qu'ils n'ont pas été donnés, et qu'ils n'ont été imaginés après coup que pour excuser une omission échappée à Napoléon au milieu des préoccupations d'une nuit aussi agitée que celle qui précéda la bataille de Waterloo, et qu'explique d'ailleurs suffisamment la conviction qu'il avait que Grouchy était devant Wavre, et qu'il occuperait assez Blücher pour l'empêcher de porter aucun secours à Wellington. Comment se peut-il que M. Thiers, écrivain judicieux, ait pu adopter *de confiance* une assertion qui ne supporte pas un moment d'examen, et que le récit véridique du général Bernard et de tous les contemporains suffirait seul pour démentir (voir page 228)? M. Thiers a été plus loin : il a donné le texte même des ordres dont les deux officiers *égarés* auraient été porteurs. C'est une nouvelle preuve de la fécondité de son imagination; M. Thiers écrit l'histoire à la manière des auteurs de l'antiquité, qui prêtaient, à tout propos, à leurs héros des harangues et des discours qu'ils n'avaient jamais prononcés. L'histoire moderne a adopté un autre système, elle préfère avant tout *l'exactitude* et *la vérité*.

§ 5

Ordre au maréchal de camp Remond de prendre le commandement de la division Girard (stationnée à Ligny), *et de se porter aux Quatre-Bras pour y prendre position.*

18 juin, en avant de Caillou. (Sans indication d'heure.)

§ 6

Rapport du colonel Marbot, commandant le 7e hussards, envoyé en reconnaissance jusqu'au pont de Moustiers-sur-la-Dyle, pendant la journée du 18 *juin.*

« Le 7e de hussards, dont j'étais colonel, faisait partie de la division de cavalerie légère attachée au 1er corps, formant, le 18 juin, la droite de la portion de l'armée que l'Empereur commandait en personne.

« Au commencement de l'action, vers onze heures du matin, je fus détaché de la division avec mon régiment et un bataillon d'infanterie, placé sous mon commandement. Ces troupes furent mises en potence à l'extrême droite, derrière Frischemont, faisant face à la Dyle.

« Des instructions particulières de la part de l'Empereur me furent données par son aide de camp Labédoyère et un officier d'ordonnance dont je n'ai pu retenir le nom. Elles prescrivaient de laisser le gros de ma troupe toujours en vue du champ de bataille de porter deux cents fantassins dans le bois de Frischemont, un escadron à Lasne, poussant des postes jusqu'à Saint-Lambert; un autre escadron, moitié à Couture, moitié à Beaumont, envoyant des reconnaissances jusque sur la Dyle, aux ponts de Moustiers et d'Ottignies. Les commandants de ces divers détachements ***devaient laisser de quart de lieue en quart de lieue de petits postes à cheval, formant une chaîne continue jusque sur le champ de bataille***, afin que par le moyen de hussards allant au galop d'un poste à l'autre, les officiers en reconnaissance pussent me prévenir rapidement de leur jonction avec l'avant-garde des troupes de M. le maréchal Grouchy, qui devaient arriver du côté de la Dyle. Il

m'était aussi ordonné d'envoyer directement à l'Empereur les avis que me transmettraient ces reconnaissances.

« Un billet du capitaine Elon, que me transmirent promptement les postes intermédiaires, m'apprit qu'il n'avait trouvé aucune troupe à Moustiers, non plus qu'à Ottignies, et que les habitants assuraient que les Français, laissés sur la rive droite de la Dyle, passaient la rivière à Limelette et Wavre. J'envoyai ce billet à l'Empereur, qui me fit dire par un officier d'ordonnance de laisser la ligne de postes établie sur Moustier, et de prescrire à l'officier qui éclairait le défilé de Saint-Lambert de le passer en poussant le plus loin possible divers partis dans les directions de Limale, Limelette et Wavre.

« Un de nos pelotons s'étant avancé à un quart de lieue au delà de Saint-Lambert, rencontra un piquet de hussards prussiens, auxquels il prit plusieurs hommes, dont un officier. Je prévins l'Empereur de cette étrange capture, et je lui envoyai les prisonniers.

« L'officier auquel j'avais ordonné d'aller informer l'Empereur de l'arrivée positive des Prussiens devant Saint-Lambert, revint en me disant que l'Empereur prescrivait de prévenir de cet événement la tête de colonne du maréchal Grouchy, qui devait déboucher en ce moment par les ponts de Moustiers et d'Ottignies, puisqu'elle ne venait pas par Limale et Limelette. J'écrivis à cet effet au capitaine Elon; mais celui-ci, ayant vainement attendu sans voir paraître aucunes troupes, et entendant le canon vers Saint-Lambert, craignit d'être coupé, et se reployant successivement sur les petits postes, il rejoignit le gros du régiment, resté en vue du champ de bataille, à peu près au même instant que les escadrons qui revenaient de Saint-Lambert et de Lasne, poussés par l'ennemi. J'estime que ce sera vers *six* heures qu'il aura quitté le pont de Moustiers, sur lequel il sera resté par conséquent *cinq* heures. (*Sans avoir recueilli aucune nouvelle des troupes du maréchal Grouchy.*) »

Ce rapport montre combien étaient sages les mesures ordonnées par Napoléon pour établir promptement les communications avec son aile droite, et combien il eût été facile au maréchal Grouchy de se mettre en quelques instants en rapport

avec le centre de l'armée, s'il eût pris les mêmes précautions de son côté. On voit aussi que l'espérance de voir son aile droite arriver sur les talons des Prussiens ne l'abandonna pas jusqu'au dernier moment, et cette confiance dans les lumières du maréchal Grouchy fut peut-être la principale cause de sa perte, parce qu'elle l'empêcha jusqu'à la fin de la journée de faire aucune disposition pour assurer sa retraite.

§ 7

Extraits du rapport du général Gueiseneau, chef d'état-major de l'armée prussienne, et d'autres ouvrages étrangers relatifs à la bataille de Waterloo.

(Voir page 286.)

Rien ne pouvant mieux démontrer l'opportunité du mouvement sur Saint-Lambert, conseillé à Sart-à-Walhain au maréchal Grouchy, que la connaissance de ce qui se passait en ce moment même dans le camp ennemi, nous croyons qu'on nous saura gré de reproduire ici les extraits suivants de différents ouvrages étrangers, cités par le général Gérard dans ses *Observations sur les opérations de l'aile droite de l'armée française à la bataille de Waterloo* (1830).

Le général Gueiseneau, dans la partie de son rapport relative aux opérations de l'armée prussienne dans la journée du 18 juin, s'exprime ainsi :

« Il était *quatre heures et demie;* la difficulté extrême du « passage par le défilé de Saint-Lambert avait considérable« ment retardé la marche des troupes prussiennes, de sorte « qu'il n'y avait que deux brigades du 4e corps (*général Bulow*) « qui fussent arrivées à la position couverte qui leur avait été « assignée[1]. Le moment décisif était arrivé, il n'y avait pas

1. Au bois de Frischemont.

« un instant à perdre, les généraux ne le laissèrent pas échap-
« per. Ils résolurent de commencer l'attaque sur-le-champ
« avec les troupes qu'ils avaient sous la main. En conséquence,
« le général Bulow, avec deux brigades et un corps de cava-
« lerie, s'avança rapidement sur les derrières de la droite de
« l'ennemi. L'ennemi ne perdit pas sa présence d'esprit ; il
« tourna dans l'instant sa réserve contre nous, et de ce côté
« commença un combat meurtrier. Le succès de ce combat
« demeura longtemps douteux, pendant que la bataille avec
« l'armée anglaise continuait avec la même violence.

« Vers les six heures du soir, nous reçûmes la nouvelle que
« le général Thielman, avec le troisième corps, était attaqué
« près de Wavre par un corps considérable de l'ennemi, et
« que déjà l'on se disputait la possession de la ville. Le feld-
« maréchal cependant ne fut pas beaucoup inquiet de cette
« nouvelle. C'était sur le lieu où il était, et non pas ailleurs,
« que l'affaire devait se décider. On ne pouvait obtenir la vic-
« toire que par un combat soutenu continuellement avec la
« même opiniâtreté, et par de *nouvelles troupes ;* et si l'on pou-
« vait l'emporter sur le lieu où l'on était, tout revers du côté
« de Wavre était de peu de conséquence. C'est pourquoi les
« colonnes continuèrent leur mouvement. Il était *sept heures et*
« *demie*, et *l'issue de la bataille était encore incertaine*[1]. Tout le
« quatrième corps et une partie du second, sous le général
« Pirch, avaient été successivement engagés. Les troupes fran-
« çaises combattaient *avec la fureur du désespoir ;* cependant on
« pouvait apercevoir quelque incertitude dans leurs mouve-
« ments, et on observa que quelques pièces de canon se reti-
« raient[2]. Dans ce moment, les premières colonnes du corps de
« Ziéthen (1er corps) arrivèrent sur les points d'attaque, près
« du village de Smouhen, sur le flanc droit de l'ennemi ; elles
« chargèrent sur-le-champ ; ce moment décida la défaite de
« l'ennemi ; son aile droite fut rompue en trois endroits, et il
« abandonna ses positions. Nos troupes se précipitèrent alors

1. Ainsi, de l'aveu même de l'ennemi, à *sept heures et demie*, le sort de la bataille était encore incertain. Quelque lenteur qu'eût mise dans sa marche le détachement envoyé par Grouchy, il serait donc arrivé grandement à temps pour décider la victoire en notre faveur.

2. C'était simplement des pièces démontées ou qui avaient consommé toutes leurs munitions.

« au pas de charge et attaquèrent l'ennemi de tous les côtés,
« pendant que toute la ligne anglaise s'avançait.

« Les circonstances étaient extrêmement favorables à l'attaque pour l'armée prussienne : le terrain s'élevait en amphithéâtre, de manière que notre artillerie pouvait ouvrir librement son feu du sommet de plusieurs hauteurs qui s'élevaient graduellement l'une au-dessus de l'autre, et entre lesquelles les troupes descendues dans la plaine se formaient en brigades et dans le plus grand ordre, tandis que de nouvelles troupes se développaient continuellement au sortir de la forêt, sur les hauteurs de derrière. L'ennemi, cependant, conservait encore des moyens de retraite jusqu'à ce qu'on eût emporté, après plusieurs attaques sanglantes, le village de Planchenoit, qui était sur les derrières, défendu par la garde. Dès ce moment, la retraite devint une déroute qui s'étendit bientôt à toute l'armée française.

« Il était *neuf heures et demie*, le feld-maréchal assembla « tous les officiers supérieurs, etc. »

On lit dans une relation de M. C. de W., intitulée : *Campagne des armées anglo-batave et prussienne en* 1815, p. 66 :

« Mais si on considère la position de l'armée prussienne, « dans la supposition que le duc de Wellington eût été battu « et que le maréchal Grouchy, ce qui cependant était possible, « arrivât pendant la bataille par Limale à Chapelle-Saint-Lambert, il faut convenir qu'on aurait pu difficilement rencontrer une position plus *désavantageuse*. Le premier corps « était séparé du second, celui-ci du quatrième, et ce dernier, « à son tour, du premier par des défilés ; tous l'étaient par l'ennemi même du troisième corps. Les chemins de traverse « par la forêt de Soigne étaient rendus presque impraticables « pour l'artillerie par une pluie de deux jours. Les chaussées « avaient été occupées par l'ennemi. »

On voit par cette citation que si le maréchal Grouchy était arrivé vers *quatre heures* à Chapelle-Saint-Lambert, comme il pouvait le faire s'il eût suivi le conseil du général Gérard, donné à Sart-à-Walhain à *onze heures et demie* du matin, il eût trouvé l'armée prussienne dans la situation la plus dangereuse pour elle. Le 4e corps, à l'exception de ses deux premières brigades, était encore engagé dans les défilés de Lasne ; le 2e dans

ceux de Saint-Lambert; le 1er dans ceux de Rixansart; et le 3e enfin, séparé des trois autres, à Wavre.

Une autre relation, intitulée : *Campagne de l'armée prussienne en Belgique en* 1815, publiée par Aug. Walkner, major à l'état-major de l'armée prussienne, et qui porte tous les caractères d'un document officiel, est encore plus affirmative à cet égard :

« La canonnade dans la direction de Planchenoit et de Wa-« terloo étant très-vive, on devait présumer que les corps fran-« çais qui suivaient l'armée prussienne, loin de tenter le pas-« sage de la Dyle, préféreraient de marcher par leur gauche « dans la direction du champ de bataille, et que le maréchal « Grouchy ferait masquer ce mouvement par la cavalerie du « général Excelmans qui talonnait l'arrière-garde, *ce qui aurait « pu compromettre toute l'opération du feld-maréchal.* »

Ces différents passages, tirés d'ouvrages tout à fait étrangers entre eux, suffisent pour établir d'une manière irrréfutable que non-seulement le mouvement de flanc conseillé par le général Gérard était matériellement possible, mais que, contrairement à l'opinion de quelques écrivains mal informés, tels que MM. Charras, Edgar Quinet, etc., il aurait été favorisé par les circonstances même et couronné du plus grand succès. Car quand bien même, comme nous l'avons déjà fait observer, les troupes de l'aile droite, retardées par la difficulté des chemins, ne fussent point arrivées sur le plateau de Mont-Saint-Jean en temps utile pour prendre part à la bataille, leur présence seule sur la rive gauche de la Dyle aurait suffi pour paralyser tous les mouvements de Blücher, et permis à Napoléon de disposer de la totalité de ses forces pour compléter la défaite de l'armée anglaise.

CHAPITRE V

SUITES DE LA BATAILLE DE WATERLOO

Retraite de l'armée française pendant la nuit du 18 au 19 juin. — Premières tentatives de ralliement sous les murs de Charleroi. — Napoléon continue sa marche en se dirigeant sur Philippeville. — Lettre qu'il adresse au prince Joseph pour lui annoncer le revers qu'il vient d'éprouver. — Préparatifs de départ. — Napoléon monte dans une voiture appartenant au maréchal Soult, avec le général Bertrand, pour se rendre à Laon. — Son arrivée dans cette ville. — Dévouement de la garde nationale. — Napoléon veut se mettre à la tête des troupes ralliées par le maréchal Soult et reprendre la campagne. — Les conseils des généraux qui l'entourent lui font changer de résolution. — Il se décide à se rendre à Paris pour comprimer les factions par sa présence et obtenir des Chambres les nouveaux sacrifices qu'exigent la défense du pays et le salut de la patrie. — Résultats, faciles à prévoir, que doit produire cette funeste résolution. — Opérations de l'aile droite de l'armée pendant la journée du 18 juin. — Départ tardif de Gembloux. — Marche lente, et interrompue par de fréquentes haltes, de Sart-à-Walhain à Wavre. — Le général Vandamme commence l'attaque malgré l'ordre du maréchal Grouchy. — Attaque du moulin de Bierge repoussée. — Le maréchal Grouchy reçoit entre *quatre* et *cinq* heures la première dépêche du maréchalt Soult, datée de la ferme de Caillou, dix heures du matin. — Dispositions qu'il prend. — Le général Pajol reçoit l'ordre de se porter à Limale et d'y passer la Dyle. — Le maréchal Grouchy, accompagné du général Gérard, se porte à La Baraque pour hâter l'arrivée du 4ᵉ corps encore en arrière. — Nouvelle attaque du moulin de Bierge par la 1ʳᵉ division du 4ᵉ corps.

— L'attaque est repoussée, le comte Gérard grièvement blessé. — Le maréchal Grouchy reçoit la deuxième dépêche du maréchal Soult, datée du champ de bataille de Waterloo, à une heure après midi. — Il prend la résolution de passer la Dyle avec ses deux corps d'armée et de se porter par les défilés de Saint-Lambert au secours de Napoléon. — Il s'empare du pont de Limale. — Vive résistance qu'il éprouve pour couronner les hauteurs qui s'élèvent de l'autre côté de la Dyle. — Au point du jour, les Prussiens renouvellent leurs attaques. — Ils sont repoussés et refoulés jusque sous les murs de Wavre. — La division Teste prend à revers le moulin de Bierge et s'en empare. — Le brave général Penne est tué dans cette attaque. — Vandamme fait passer la Dyle, par le pont de Bierge, à deux de ses divisions et force les Prussiens à évacuer Wavre. — Il les poursuit jusqu'à Rosieren, sur la route de Wavre à Bruxelles. — Le maréchal Grouchy reçoit la première nouvelle de la perte de la bataille de Waterloo. — Consternation de l'armée. — Sage résolution concertée entre Grouchy et Vandamme de se retirer derrière la Meuse. — Retraite de l'aile droite effectuée sans accident dans la journée du 19. — Combat dans la matinée du 20 juin pour s'ouvrir l'entrée de Namur. — Bonnes dispositions pour franchir le défilé de Namur à Dinant. — L'infatigable division Teste se maintient dans Namur pendant toute la journée du 20 juin et repousse tous les efforts des Prussiens. — Le maréchal Grouchy arrive sans accident à Soissons, où il rallie, aux trente mille hommes qu'il ramène intacts, les débris de l'armée de Napoléon réorganisés par le maréchal Soult. — Ces troupes réunies prennent le nom d'armée du Nord et sont rappelées sous les murs de Paris pour concourir à la défense de la capitale. — Joie que cause aux Parisiens l'apparition inespérée de cette armée, qu'on avait cru anéantie dans les champs de Waterloo. — Glorieux faits d'armes qui honorent les derniers moments de la grande armée. — Événements politiques qui en paralysent les effets. — Départ de Napoléon pour Rochefort. — Convention du 3 juillet 1815, signée à Saint-Cloud entre les plénipotentiaires français et les commissaires des puissances alliées, qui livre pour la seconde fois aux armées étrangères les portes de la capitale, ordonne le renvoi de toutes les troupes françaises derrière la Loire et met fin à la campagne de 1815.

Cependant Napoléon, obligé de renoncer à tout espoir de rallier l'armée avant le retour du jour, avait continué sa marche taciturne au milieu de l'épouvantable cohue qui l'environnait. Tous les rangs, toutes les armes étaient confondus; les fantassins, montés sur des chevaux de trait enlevés aux voitures qu'on avait été obligé d'abandonner à Genappe, chevauchaient pêle-mêle avec les cavaliers et présentaient le spectacle

du plus affreux désordre. La nuit et le silence, interrompu de temps à autre par le cri : « *Voilà les Prussiens!* » poussé par quelques alarmistes ou malintentionnés, ajoutait encore à l'horreur de cette marche, qui ressemblait plutôt à un convoi funèbre qu'au retour d'une armée victorieuse deux jours auparavant. Vers une heure du matin on atteignit les Quatre-Bras, qui avaient été l'avant-veille le théâtre d'un si glorieux combat. On espérait y trouver la division Girard, à laquelle Napoléon avait donné l'ordre de s'y porter pour couvrir notre mouvement sur Waterloo [1]. Cette division de troupes aguerries, en arrêtant la poursuite des hussards prussiens, aurait permis de rétablir quelque ordre dans l'armée; mais, par suite d'un regrettable malentendu, elle était restée pendant toute la journée du 18 sur le champ de bataille de Ligny, occupée du soin d'enterrer les morts et de faire disparaître les traces de la bataille. Ce contre-temps força l'armée à reprendre sa marche silencieuse pour aller chercher un refuge derrière la Sambre. A Gosselies, elle se sépara en deux colonnes distinctes : tous les hommes appartenant au 1er et au 2e corps, qui étaient venus par Jumet et Marchienne-au-Pont, se dirigèrent sur ce dernier village pour y passer la rivière; les autres continuèrent leur marche sur Charleroi. Aux Quatre-Bras, qui forment le point de jonction des routes de Charleroi à Bruxelles et de Nivelles à Namur, Napoléon s'était arrêté quelques instants avec le maréchal Soult au feu d'un bivouac qu'avaient allumé quelques soldats isolés; de là, le major

1. *Voir les pièces justificatives du chapitre précédent*, § 5.

général envoya un des officiers de l'état-major général au maréchal Grouchy, avec un mot au crayon, pour l'informer du désastre que nous venions d'éprouver et lui indiquer la ville de Laon comme le point de ralliement sur lequel il devait se diriger, s'il parvenait à regagner la frontière sans encombre. L'état-major général, ou du moins ce qui en restait de réuni, se dirigea ensuite par la route la plus courte, c'est-à-dire par Frasne et Gosselies, sur Charleroi, où Napoléon arriva, avec la tête de la colonne qui avait suivi cette route, vers quatre heures du matin.

Toutes les mesures furent prises aussitôt pour le ralliement de l'armée. Chaque homme isolé trouva, en arrivant à Charleroi, un sous-officier de son régiment, chargé de lui indiquer le corps auquel il appartenait, et bientôt une colonne déjà formidable, composée de groupes de différentes armes, qui se grossissaient à chaque pas, put se remettre en marche pour repasser la frontière. La distance qu'elle avait mise entre elle et l'ennemi par cette course nocturne, si péniblement accomplie, n'avait pas permis à la cavalerie prussienne, fatiguée elle-même par les travaux des journées précédentes, de la suivre beaucoup au delà de Genappe, en sorte qu'elle put accomplir sans être inquiétée ce triste retour dans la patrie.

Aussitôt que tous ces ordres pour le ralliement et la réorganisation de l'armée eurent reçu un commencement d'exécution, Napoléon en remit le commandement supérieur au prince Jérôme, sous le patronage du maréchal Soult, et leur indiqua, comme il l'avait déjà fait au maréchal Grouchy, la ville de Laon pour le point de

ralliement ultérieur où il voulait réunir, avant peu de jours, des forces assez imposantes pour arrêter les armées anglaise et prussienne, si leur victoire leur donnait assez de confiance pour tenter, sans attendre le secours de leurs alliés, l'invasion de la France. Il quitta ensuite Charleroi et prit la route de Philippeville, pour éviter l'encombrement qui avait lieu sur les routes de Beaumont et d'Avesnes, que devaient suivre le prince Jérôme et le maréchal Soult avec les débris de l'armée qu'on était déjà parvenu à réunir.

Napoléon arriva à Philippeville vers dix heures du matin, et s'y arrêta quatre heures pour expédier aux généraux Rapp et Lecourbe, qui commandaient sur les frontières du Rhin et de la Franche-Comté, ainsi qu'au général Lamarque, qui commandait dans la Vendée, l'ordre de se porter à marches forcées sur Paris avec tout ce qu'ils pourraient réunir de troupes valides. En même temps, il envoyait à tous les commandants des places fortes de la frontière l'ordre de se défendre jusqu'à la dernière extrémité; car l'espérance de ressaisir la fortune ne l'avait pas encore abandonné, malgré la terrible catastrophe qu'il venait d'éprouver. Il dicta ensuite à son secrétaire, Fleury de Chaboulon, deux dépêches pour le prince Joseph. L'une, destinée au Conseil des ministres, ne relatait qu'imparfaitement l'issue de la bataille; mais dans la seconde, toute personnelle, il lui peignait sous des couleurs malheureusement trop fidèles l'affreuse déroute qui en avait été la suite. « Cependant, disait-il en terminant, tout n'est pas perdu.
« Je suppose qu'il me restera, en réunissant mes forces,
« cent cinquante mille hommes. Les fédérés et les

« gardes nationales, qui ont du cœur, me fourniront « cent mille hommes, les bataillons de dépôt cinquante « mille. J'aurai donc trois cent mille soldats à opposer « de suite à l'ennemi. J'attellerai l'artillerie avec des « chevaux de luxe. Je lèverai cent mille conscrits; je « les armerai avec les fusils des royalistes. Je ferai « lever en masse le Dauphiné, le Lyonnais, la Bourgo- « gne, la Lorraine, la Champagne. J'accablerai l'en- « nemi. *Mais il faut qu'on m'aide et qu'on ne m'étourdisse* « *pas*. Je vais à Laon; j'y trouverai sans doute du « monde. Je n'ai point entendu parler de Grouchy. S'il « n'est point pris, comme je le crains, je puis avoir dans « trois jours cinquante mille hommes. Avec cela j'oc- » cuperai l'ennemi, et je donnerai le temps à Paris et à « la France de faire leur devoir... Tout peut se répa- « rer encore. Écrivez-moi l'effet que cette horrible « échauffourée aura produit dans la Chambre. Je crois « que les députés se pénétreront que leur devoir, dans » cette grave circonstance, est de se réunir à moi » pour sauver la France. Préparez-les à me seconder « dignement. »

L'Empereur ajouta de sa main : « *Du courage et de la* « *fermeté.* »

C'est ainsi que cet esprit si énergiquement trempé, qu'on pouvait vaincre, mais jamais abattre, ne songeait qu'à réunir une armée nouvelle pour remplacer celle qu'il venait de perdre, et à recommencer la lutte, tandis que tout autour de lui se livrait au désespoir et au découragement.

Napoléon, après avoir expédié ces dépêches, dicta au duc de Bassano, qui l'avait rejoint à Philippeville,

de nouvelles instructions pour le major général, qui devait être à Beaumont ; puis il ordonna de s'occuper des préparatifs du départ. Une vieille chaise de poste à moitié brisée, et quelques charrettes avec de la paille, c'est tout ce qu'on avait pu se procurer, et l'on allait s'y installer, faute de mieux, quand, heureusement, quelques voitures appartenant au maréchal Soult, et qui avaient échappé à la débâcle, entrèrent dans la place. On s'en empara aussitôt. Napoléon monta dans une calèche avec le général Bertrand. Le duc de Bassano, les aides de camp de l'Empereur, et le secrétaire du cabinet, Fleury de Chaboulon, remplirent deux autres voitures, et l'on partit. Ce fut ainsi, ajoute M. Fleury de Chaboulon, à qui nous empruntons ces détails, que Charles XII échappa à ses vainqueurs après la bataille de Pultawa [1].

Napoléon s'arrêta au delà de Rocroy pour prendre quelque nourriture : il n'avait ni dormi ni mangé depuis trente-six heures. Le lendemain, 20 juin, dans la matinée, on arriva sous les murs de Laon. L'Empereur espérait y devancer le bruit du désastre que ses armes venaient d'éprouver, et dissiper par sa présence des alarmes que l'éloignement et l'ignorance des événements ne pouvaient manquer d'exagérer ; mais si la renommée a des ailes, c'est surtout, on peut le dire, quand elle apporte de fatales nouvelles : on connaissait déjà la défaite de Waterloo. Un détachement de garde nationale vint au devant de l'Empereur, qui avait mis pied à terre en entrant dans la ville : « Nos frères et nos en-

1. Mémoires de Fleury de Chaboulon, tome Ier.

fants, lui dit le commandant, sont à l'armée ou dans les places fortes; mais disposez de nous, sire : nous sommes prêts à mourir pour la patrie et pour vous. » L'Empereur les remercia, et fit son entrée dans la ville au milieu d'une centaine de paysans qui l'entouraient et le regardaient passer d'un air étonné, en poussant les cris de « Vive l'Empereur ! » cris qui l'avaient si souvent enivré aux jours de la prospérité, mais qui devaient profondément contrister son cœur, et qui tiraient des larmes des yeux de tous les assistants dans les tristes circonstances où l'on se trouvait.

L'Empereur descendit à l'hôtel de la préfecture. Là, il dicta de nouvelles instructions pour le maréchal Soult, qui s'occupait avec zèle du ralliement et de l'organisation de l'armée, et qui avait déjà réuni entre Beaumont et Avesnes une force de plus de douze mille hommes bien armés, infanterie, cavalerie et artillerie. Cette nouvelle rendit un peu d'assurance à ceux qui s'étaient le plus violemment laissé entraîner aux suggestions de la faiblesse et du découragement. L'Empereur voulait de suite se mettre à la tête de cette petite troupe, que bientôt viendrait grossir l'adjonction de tous les hommes isolés et que le prestige de son nom rappellerait sous leurs drapeaux. A l'aide de ce premier noyau et de ses habiles manœuvres, il retarderait la marche de l'ennemi et donnerait à Grouchy le temps de le rejoindre. Les arsenaux de Mézières, de La Fère et de Douai lui fourniraient des fusils et des canons pour remplacer les armes perdues ou abandonnées dans la déroute, et avant quelques jours peut-être il se retrouverait à la tête d'une armée formidable, prête à entrer

en campagne, et brûlant du désir de venger l'affront que nos armes venaient de recevoir. Tel était le projet de Napoléon : il était grandiose, digne de son courage, et l'on peut dire, même après les événements accomplis, que seul, peut-être, il offrait quelques chances de salut. C'était aussi l'avis de M. de Flahaut, homme de cœur et de prévision, et de ses plus sages conseillers. « La force et la sécurité de Votre Majesté, disaient-ils, sont dans l'armée. Au milieu d'elle, elle n'a rien à craindre, ni de l'ennemi du dehors ni des factions du dedans. » — « Si l'Empereur met le pied à Paris, ajoutait M. de Flahaut, en s'adressant à ses plus intimes confidents, il est perdu! On lui reprochera d'avoir abandonné son armée, comme en Égypte, en Espagne et à Moscou. Les Chambres, loin de le plaindre et de venir généreusement à son secours, l'accuseront d'avoir perdu la France, et voudront la sauver en le sacrifiant. » Il parlait en prophète. Des avis plus timides prévalurent : « L'armée, disaient des courtisans plus zélés que clairvoyants, elle n'existe plus! Tous les régiments sont confondus ; il faudra plus d'un mois pour débrouiller un tel chaos. La France ne peut être sauvée que par elle-même. Il faut qu'une levée en masse arme tous les citoyens, et la présence de l'Empereur à Paris est nécessaire pour imposer de telles résolutions. Si l'Empereur ne se montre pas, on le dira mort ou prisonnier ; sa contenance peut seule imposer à la Chambre, décider la France aux sacrifices nécessaires pour reconstituer une nouvelle armée, insurger les populations, faire prendre les armes aux gardes nationales et aux fédérés et contenir les malveillants. Il sera toujours temps de

revenir à l'armée après avoir mis ordre aux affaires de l'intérieur. » Ces considérations, habilement déduites, et appuyées par la grande majorité de son entourage, changèrent les résolutions de Napoléon, quoiqu'il ne se fît pas illusion sur les conséquences du parti qu'il allait prendre : « Eh bien! dit-il, puisque vous le croyez né-
« cessaire, j'irai à Paris; *mais je suis persuadé que vous*
« *me faites faire une sottise : ma vraie place est ici.* Je
« pourrais y diriger ce qui se passe à Paris, et mes frères
« feraient le reste. »

Après avoir laissé ses dernières instructions au maréchal Soult pour le ralliement et la réorganisation de l'armée, qui n'avait cessé d'être l'objet de ses préoccupations, il quitta Laon dans la soirée, et le lendemain, 22 *juin, vers midi*, il descendit à l'Élysée. Il avait cru ne devoir faire à Paris qu'un séjour de quarante-huit heures tout au plus, et c'était la première étape d'un long exil qu'il venait d'accomplir. En abandonnant son armée, il avait détruit le prestige qui imposait encore silence à la faiblesse des uns, à l'ingratitude des autres, et à la trahison qui déjà siégeait effrontément jusque sur les bancs de son propre Conseil.

Nous avons été obligé d'anticiper sur l'ordre des dates pour ne point interrompre le fil de la narration. Il nous faut maintenant revenir en arrière, jusqu'à la journée du 18, pour suivre les mouvements de l'aile droite dans cette terrible journée, et voir ce qu'étaient devenus, après la grande catastrophe qui l'avait terminée, les trente-cinq mille hommes confiés au maréchal Grouchy.

Nous avons laissé ce maréchal à Sart-à-Walhain, sur

la route de Gembloux à Wavre, où, par suite d'une fausse interprétation des ordres de Napoléon, ou plutôt par suite des indécisions de son caractère, il avait si obstinément repoussé le conseil salutaire, que lui donnait le général Gérard, de marcher au bruit du canon de Napoléon qui retentissait à quelques lieues sur sa gauche, aux abords de la forêt de Soigne. Toutes les considérations prises dans la situation respective des trois armées belligérantes, qui devaient l'engager, dans toutes les hypothèses possibles, à se porter dans cette direction, ont été si bien développées par le général Gérard, que nous ne croyons pas nous écarter de notre sujet en les reproduisant ici :

« L'obligation de manœuvrer par sa gauche était pour le maréchal Grouchy d'autant plus impérieuse que, par les retards et les fautes commises, on ne se trouvait plus à la hauteur de l'armée principale au moment où l'engagement éclatait, et qu'ainsi les rapports d'opération ne pouvaient plus être liés immédiatement. Tout attestait donc la nécessité et l'urgence de prendre les moyens les plus prompts et les plus directs pour rentrer en ligne, afin de remplir le rôle qui, comme on vient de le voir, nous était assigné dans les dispositions générales.

« Parmi les nombreux écrivains militaires qui ont parlé de la bataille de Waterloo, il n'en est pas un seul qui n'ait exprimé cette opinion. Le but de la mission donnée au maréchal Grouchy a été de suivre constamment les Prussiens, de ne pas les perdre de vue, de les tenir en échec, d'empêcher enfin leur jonction avec l'armée anglaise, de manière à laisser le temps à l'Empereur de combattre cette armée sans pouvoir être inquiété par eux [1]. Tel était le devoir spécial imposé au com-

1. C'était évidemment là le vrai sens qu'on devait attacher à ces paroles que Napoléon avait plusieurs fois répétées au maréchal Grouchy : « Mettez-vous à la poursuite des Prussiens, attaquez-les dès que vous « les aurez joints, *et ne les perdez jamais de vue.* » Comment le maréchal ne l'avait-il pas compris ?

mandant en chef de l'aile droite, et dont il devait bien sentir toute l'importance. D'après la situation et les mouvements des corps prussiens, on devait toujours être frappé de l'idée qu'ils chercheraient à se réunir à l'armée anglaise pour se reformer sous sa protection. Le but capital était donc de prévenir cette jonction, et c'était là que devaient tendre les efforts de M. le maréchal Grouchy, quels qu'en fussent d'ailleurs les moyens.

« Supposait-il, d'après les renseignements qu'il disait avoir obtenus, que le gros de l'armée prussienne se retirait sur *Louvain*? Eh bien! que résultait-il de cette circonstance, dans le cas où l'on se fût rapproché de l'Empereur? Qu'il pouvait concourir avec l'armée principale à la bataille contre les Anglais, venir ensuite, avec la plus grande partie de l'armée française, achever la défaite des Prussiens, si heureusement commencée à Ligny, et, dans tous les cas, qu'en se plaçant ainsi entre les deux armées, il rendait leur jonction impossible. »

La seule objection sérieuse qu'on ait cru pouvoir faire à ces observations, trop justes et trop logiques pour pouvoir être réfutées, c'est que la distance à parcourir, le mauvais état des chemins, l'heure avancée enfin à laquelle le conseil avait été donné, auraient présenté dans l'exécution des difficultés insurmontables, et qu'enfin on serait arrivé trop tard sur le champ de bataille de Waterloo pour changer le sort de la journée et pour sauver l'armée. Le général Gérard a encore répondu sur ce point à ses contradicteurs d'une manière qui doit paraître victorieuse à tout esprit impartial :

« Je vais maintenant, dit-il, m'attacher à démontrer (et cette tâche ne me sera pas difficile) qu'à *onze heures et demie*, le conseil que je donnais pouvait encore être exécuté utilement, et que l'heure et la distance ne devaient pas s'y opposer. On a dit : A quelle heure les troupes se seraient-elles ébranlées de Sart-à-Walhain? En admettant que ce pût être vers midi, combien fallait-il de temps pour joindre l'Empereur? — D'a-

bord, je répondrai que, pour faire une diversion, même puissante, il n'était pas nécessaire d'aller jusqu'à l'Empereur[1]. Il fallait sur-le-champ envoyer l'ordre au général Valin, qui, en éclairant notre gauche, se trouvait plus rapproché de la Dyle, de se porter en toute diligence sur le pont de Moustiers, d'y passer la rivière, et, une fois sur la rive gauche, de pousser des reconnaissances dans la direction de Mont-Saint-Lambert et de Frischemont, pour avoir des nouvelles des Prussiens. Le 3e corps, qui se trouvait entre Nil-Saint-Vincent et Corbaix, aurait fait tête de colonne à gauche, en se dirigeant également sur Moustiers. Le 4e corps et la cavalerie d'Excelmans auraient suivi ce mouvement. En même temps, le général Pajol, qui se trouvait à Tourinne, aurait reçu l'ordre de se rendre devant Wavre avec sa cavalerie et la division Teste. Ces troupes réunies auraient été chargées spécialement de repousser jusque dans Wavre la faible arrière-garde ennemie qui était restée sur la rive droite, et ensuite d'observer le corps de Thielman et de masquer notre mouvement sur l'armée de l'Empereur.

« En commençant ce mouvement à midi, comme il n'y avait de Sart-à-Walhain au Mont-Saint-Lambert ou à Frischemont pas *plus de quatre lieues*[2], il est incontestable que la tête de notre colonne y serait arrivée vers *quatre heures et demie*, heure à laquelle les premières troupes de Bulow commençaient à déboucher. »

1. On peut ajouter que c'eût été même une très-fausse manœuvre que de diriger sur Planchenoit le détachement parti de l'aile droite, comme l'ont supposé M. Thiers et d'autres auteurs. En effet, l'on se serait trouvé ainsi en arrière de l'armée qui combattait, et non sur son flanc, qu'il fallait couvrir. La véritable marche indiquée par les règles de l'art, était de se diriger par la route la plus courte sur Couture-Saint-Germain; on domine de là la petite vallée qu'arrose le ruisseau de Lasne, et l'on se serait trouvé sur les derrières des Prussiens qui arrivaient par Saint-Lambert, et qu'on aurait pris entre deux feux. C'est cette marche que prescrivait le major général dans sa deuxième dépêche adressée au maréchal Grouchy, du champ de bataille, à *une heure après-midi*. Cette direction d'ailleurs aurait abrégé de beaucoup la distance à parcourir, et le corps expéditionnaire aurait eu *près de deux lieues* de moins à faire pour rejoindre l'armée de Napoléon, qu'en se dirigeant par Maransart et Planchenoit.

2. Le général Gérard ajoute : « Telle est la distance exacte, d'après des renseignements pris sur les lieux mêmes, et qui constatent qu'elle peut être facilement parcourue à pied *en trois heures et demie.* » Comme

Quant à l'effet probable qu'aurait produit l'apparition subite de deux corps de troupes fraîches, et animées du désir de secourir leurs camarades aux prises avec l'ennemi, sur les hauteurs de Saint-Lambert et de Frischemont, il est impossible d'en méconnaître les conséquences. Nous les avons déjà rapidement indiquées en parlant de la bataille de Waterloo, mais elles *ont été* décrites avec trop d'exactitude par le général Gérard pour que nous n'hésitions pas à reproduire ici ses propres paroles :

« Nos troupes arrivant sur ces points simultanément avec la tête des colonnes prussiennes, il n'est pas douteux que notre présence n'eût forcé l'ennemi à prendre position et à engager un combat qui aurait eu pour effet immédiat d'arrêter les Prussiens dans leurs mouvements vers Wellington. Dans ce cas, ils n'eussent pu le secourir contre les attaques vigoureuses

ces assertions ont été souvent contredites, et que l'on a étrangement varié, selon des opinions formées d'avance, sur le temps qu'il aurait fallu à un détachement parti de Sart-à-Walhain à onze heures et demie ou midi pour atteindre le champ de bataille de Waterloo ; que M. Charras a même été, dans son ouvrage, jusqu'à prétendre qu'il n'y serait pas arrivé avant *neuf* heures du soir, c'est-à-dire à temps pour assister à la déroute de l'armée, et se trouver même compromis dans la catastrophe, mais trop tard pour y rien changer, nous avons voulu vérifier par nous-même ce point historique si facile à constater et pourtant si vivement contesté ; nous avons parcouru l'an dernier, à pied et la montre à la main, la route de Sart-à-Walhain à Moustiers et de Moustiers à Couture-Saint-Germain, et nous avons trouvé toutes les assertions du maréchal Gérard parfaitement conformes à la vérité ; les conséquences qu'il en a déduites ne peuvent donc laisser le moindre doute dans les esprits les plus prévenus.

Voici cet itinéraire, dont nous garantissons la parfaite exactitude :

De Sart-à-Walhain à Corbaix......	1 heure	10	minutes
De Corbaix à Moustiers............	1 —	15	—
De Moustiers à Ceroux............		45	—
De Ceroux à Beaumont...........		15	—
De Beaumont à Couture...........		20	—
Total...............	3 heures	45	minutes

de l'Empereur, qui auraient été d'autant plus décisives *qu'il aurait pu disposer de la totalité de ses forces contre l'armée anglaise*, qui à ce moment même se trouvait dans un péril imminent. Ne serions-nous arrivés à Saint-Lambert que plus tard, c'est-à-dire de cinq à six heures, l'occasion était peut-être encore plus favorable, car alors nous trouvions les Prussiens doublement *en flagrant délit*, puisqu'il nous était donné de les prendre sur leurs derrières et en flanc, de plus, de les attaquer dans des défilés où ils étaient engagés, et dont le général Gneisenau avoue lui-même qu'ils ne pouvaient sortir que bien difficilement. Faut-il admettre les suppositions les plus invraisemblables ? Eussions-nous rencontré dans notre marche de telles difficultés que, pour franchir les distances qui séparent Sart-à-Walhain de Saint-Lambert et Frischemont, il nous eût fallu plus de sept heures (on voit que je fais la part des éventualités bien grande), eh bien ! il était temps encore. « *Il était sept heures et demie*, dit le rapport du général prussien, *et l'issue de la bataille était encore incertaine.* » Nous pouvions donc arriver encore après sept heures, et en nous montrant alors à l'ennemi, en faisant diversion aux attaques qu'il dirigeait contre la droite et les derrières de notre armée, surtout en le plaçant lui-même entre deux feux, lorsque la bataille contre les Anglais promettait une issue si favorable, on voit que nous pouvions non-seulement prévenir les désastres de la journée, mais que nous aurions placé l'armée prussienne elle-même dans la plus critique des positions [1]. »

1. Un dernier mot sur ce sujet. De Sart-à-Walhain à Corbaix, la route est la même que celle de Wavre. De Corbaix à Moustiers, on ne trouve qu'un chemin de traverse, il est vrai, mais il est en plaine et n'offre aucun des obstacles qui avaient, si heureusement pour nous, retardé la marche des Prussiens dans leur mouvement de Wavre sur Waterloo ; enfin, après avoir franchi la Dyle à Moustiers, on s'élève par une pente très-douce sur un plateau découvert qui domine la vallée, et d'un facile accès aux troupes de toutes armes. Le corps du général Gérard, parti de Sart-à-Walhain à midi, n'aurait donc rencontré aucune des difficultés qu'on s'était plu à exagérer, et serait arrivé très-probablement entre *quatre* et *cinq* heures sur le champ de bataille, c'est-à-dire précisément au moment où Bulow entrait en ligne. Mais bien mieux encore : si le maréchal Grouchy eût pris le parti de marcher au canon de Napoléon avec ses deux corps d'armée réunis, ainsi que le général Gérard l'avait d'abord conseillé, comme le 3e corps était déjà vers midi arrivé à Corbaix, il n'aurait plus eu qu'*une lieue et demie* à faire pour atteindre le

Tout concourt donc à démontrer que le conseil donné par le général Gérard eût été non-seulement d'une exécution facile, mais qu'il aurait produit certainement des ésultats im menses pour l'armée qui combattait avec tant de persévérance à Waterloo, surtout si l'on considère l'effet magique que produit sur des troupes épuisées par une longue journée de combats l'apparition d'un secours inattendu qui remonte leur moral et leur donne l'espoir de ressaisir la victoire prête à leur échapper. Aussi le général Gérard a-t-il dit depuis que la nécessité de la direction qu'il proposait était dans la pensée de tous les généraux de son corps d'armée avec lesquels il en avait causé. Les plus simples soldats même, guidés par cet instinct naturel qui trompe rarement les masses, s'écriaient *qu'il fallait marcher au canon*. Le maréchal Grouchy seul, avec cette obstination qui est le propre des esprits étroits, persévérait dans son opinion. Toujours sous l'empire de cette idée fixe, qui s'était emparée de son esprit, que la masse de l'armée prussienne se retirait sur Liége et Maëstricht, et que quelques corps détachés seulement avaient pris la direction de Wavre et de Bruxelles, il s'avançait timidement, et sans être même bien positivement fixé sur la direction définitive qu'il suivrait en sortant de Sart-à-Walhain. Il avait jeté vers Grand-Lez et Tourinne, c'est-à-dire sur sa droite, toute sa cavalerie légère, et avait même poussé l'incurie

pont de Moustiers, et avant *trois* heures il eût pu se trouver en communication avec Napoléon, tandis que les Prussiens de Bulow et de Blücher étaient encore enfournés dans les défilés inextricables de Wavre à Saint-Lambert. Qu'on juge alors ce qui serait arrivé et quelle fortune la France a manquée! Mais aurait-on pu obtenir une telle démarche de l'entêté Vandamme? C'est ce qui est peu probable.

jusqu'à négliger de faire éclairer par quelques détachements les bords de la Dyle et le pont de Moustiers, dont il n'était éloigné que d'une lieue et demie tout au plus, précaution commandée par toutes les règles de la tactique et même de la prudence la plus vulgaire, et qui lui aurait procuré l'avantage de lier à l'instant ses communications avec le centre de l'armée et de se mettre en rapport d'opérations avec elle[1]. Après la vive discussion qu'il avait eue avec le général Gérard, il s'était borné, pour se mettre en paix sans doute avec sa conscience, d'envoyer de Sart-à-Walhain un de ses officiers d'ordonnance vers Napoléon pour lui indiquer le point où il se trouvait, lui communiquer les renseignements qu'il avait recueillis sur les mouvements de l'armée prussienne[2], et lui demander ses ordres, soin bien superflu certainement, car, quelque diligence que fît cet officier, il était facile de prévoir qu'avant qu'il

1. En effet, comme nous l'avons dit (page 273), un détachement de hussards, faisant partie du corps du général Jacquinot, envoyé à la découverte sous la conduite du colonel Marbot, s'était avancé dès *une heure* de l'après-midi jusqu'au pont de Moustiers, où il était resté inutilement jusqu'à *six* heures à attendre des nouvelles du corps de Grouchy. Si le maréchal eût envoyé de son côté un simple détachement de sa nombreuse cavalerie jusque sur les bords de la Dyle, avec des piquets intermédiaires pour rendre les communications plus rapides, avant *deux heures* de l'après midi les relations entre les deux armées eussent été parfaitement établies, et le désastre de Waterloo probablement évité. (Voir à l'Appendice (page 344), l'extrait du rapport du colonel Marbot.)

2. Il faut remarquer que ces renseignements étaient pour la plupart tout à fait inexacts, et de nature à tromper Napoléon. Ils pouvaient en effet se résumer à dire que l'armée prussienne, partagée en *deux* colonnes, se retirait une partie sur Wavre et l'autre partie, la plus considérable, dans la direction de Louvain, pour se reformer dans la plaine de la Chyse. — C'était toujours la même idée caressée par le maréchal Grouchy, et voilà ce qu'il ne craignait pas d'affirmer à Napoléon au moment où celui-ci voyait fondre sur son flanc droit le corps de Bulow, et bientôt après ceux de Pirch et de Ziethen, conduits par Blücher lui-même!!! (Voir l'ouvrage intitulé : *le Maréchal Grouchy en* 1815, page 54.)

ne fût de retour, et que les ordres qu'il rapporterait n'eussent reçu même un commencement d'exécution, le sort de la journée serait décidé sur le champ de bataille de Waterloo[1]. Le maréchal Grouchy se trouvait dans l'une de ces occasions qui se présentent rarement deux fois dans la vie d'un homme, où l'on peut sauver son pays d'une grande catastrophe par une résolution prompte et énergique, mais où tout est perdu lorsqu'on hésite ou qu'on délibère.

Cependant, comme il était brave de sa personne, aussitôt que les coups de carabine échangés par les dragons du général Excelmans, qui marchaient à l'avant-garde, et les hussards prussiens, lui avaient annoncé qu'on était enfin sur la véritable piste de l'armée ennemie, il s'était porté au galop à la tête de la colonne du général Vandamme qu'il avait rejointe entre Nil-Saint-Vincent et Corbaix. Il était alors midi et demi à peu près, les détonations de l'artillerie qu'on avait entendues à la gauche dès Sart-à-Walhain, devenaient à chaque instant plus fréquentes et plus distinctes, tout annonçait qu'une grande bataille se livrait à quelques lieues de là, et la troupe semblait n'avancer qu'à regret dans une direction où chaque pas l'en éloignait. La marche était lente et interrompue par des haltes fré-

1. Le commandant La Fresnaye, qui fut chargé de cette mission, dit qu'il mit *deux heures et demie*, au trot de son cheval, pour se rendre de Sart-à-Walhain jusqu'auprès de Napoléon sur le champ de bataille de Waterloo, *en se dirigeant au bruit du canon*, ce qui prouve suffisamment qu'il n'eût pas fallu *cinq* heures à des troupes animées par le désir de voler au secours de leurs camarades pour faire le même trajet. La mission de cet officier, du reste, ne paraît plus avoir produit aucun résultat important; il resta, dit-il, une partie de la journée auprès de Napoléon sans recevoir aucun ordre.

quentes, on eût dit que rien n'engageait à se hâter. Enfin, vers deux heures, la 1re division du 3e corps arriva à la Baraque, petite maisonnette isolée, située à une lieue environ en avant de Wavre. Il y eut sur ce point un engagement assez sérieux entre la tête de colonne du 3e corps et quelques bataillons prussiens qui y avaient pris position. Mais après quelques décharges d'artillerie, les Prussiens furent culbutés et vigoureusement poussés jusque sur les hauteurs qui dominent la ville de Wavre, où ils se hâtèrent de chercher un refuge.

La principale partie de cette ville est située sur la rive gauche de la Dyle, au pied d'une chaîne de collines escarpées qui la bordent de ce côté et s'étendent au loin à droite et à gauche, en suivant toutes les sinuosités de son cours. Les Prussiens avaient garni d'infanterie et d'artillerie les divers étages de ce vaste amphithéâtre, et l'on distinguait aisément tous leurs mouvements sans pouvoir cependant bien apprécier leur nombre que cette situation portait à exagérer ; c'est ainsi que le maréchal Grouchy crut, pendant longtemps, que toute l'armée prussienne était réunie sur ce point, tandis qu'on a su depuis, et la faible résistance qu'il avait éprouvée pour arriver jusqu'à Wavre, aurait dû aisément l'en convaincre, que Blücher, depuis huit heures du matin, s'était porté dans la direction de Saint-Lambert avec la majeure partie de ses forces, et qu'il n'avait laissé dans la ville que le corps de Thielmann, protégé d'ailleurs par les avantages d'une position presque inexpugnable, pour en défendre l'entrée à l'armée française.

L'attaque de cette position aurait demandé du temps et de la réflexion ; elle fut entreprise avec une déplorable précipitation et contre toutes les règles de l'art. On avait mis beaucoup trop de temps à se rendre devant Wavre ; dès qu'on y fut arrivé, on s'y précipita comme des limiers sur une proie facile. Le maréchal Grouchy, à ce qu'il a dit du moins dans les nombreux écrits publiés pour sa justification[1], avait ordonné au général Vandamme, lorsqu'il serait arrivé en vue de la ville, de s'arrêter, d'y prendre position sur le plateau qui la domine de ce côté-ci de la Dyle, et d'attendre de nouvelles instructions. Mais Vandamme, emporté par son ardeur, et toujours peu disposé à obéir aux ordres qu'il recevait de son chef, avait poursuivi les Prussiens jusqu'au bord de la rivière, espérant, sans doute, dans un premier moment de surprise, forcer le passage et la franchir à leur suite ; mais les obstacles qu'il rencontra l'empêchèrent d'y réussir. Le général Vandamme se trouva alors dans une position très-embarrassante ; il était descendu très-étourdiment avec toutes les troupes de son corps d'armée et la plus grande partie de son artillerie dans cette portion de la ville située sur la rive droite de la Dyle qu'on appelle le Bas-Wavre, et qui est séparée par un pont long et étroit de la ville proprement dite, bâtie sur la rive gauche. L'ennemi, après une faible résistance, lui avait aisément abandonné ce faubourg, et s'était réfugié de l'autre côté de la rivière, d'où, caché dans les maisons crène-

1. Deuxième rapport du maréchal Grouchy à l'Empereur (Voir l'ouvrage intitulé : *Le maréchal Grouchy en 1815*, page 84.)

lées qui garnissaient la rive, il faisait pleuvoir sans péril une grêle de balles sur les assaillants. Vandamme avait en vain tenté de l'y suivre, parce que la Dyle, grossie par les orages des jours précédents, n'était pas guéable, et que le pont qui avait été coupé et fortement barricadé, était protégé par de nombreuses batteries d'artillerie établies sur la rive opposée, à diverses hauteurs, les unes au-dessus des autres, qui balayaient toutes les rues qui aboutissaient des extrémités du faubourg de Wavre au bord de la rivière. Il ne pouvait donc ni avancer sans s'exposer à des pertes certaines, ni revenir en arrière sans provoquer un retour offensif de l'ennemi, qui pouvait compromettre sa retraite et entraîner peut-être la perte d'une partie de son artillerie.

« Quand les Prussiens, a dit le maréchal Grouchy qui n'hésite pas à rejeter la responsabilité de cette attaque mal conçue sur l'imprudence et l'insubordination du général Vandamme, virent les troupes du 3e corps enfournées dans cette espèce d'impasse, ils ouvrirent sur elles un feu meurtrier tant de canons que de mousqueterie. Nos soldats qui ne pouvaient remonter sur le plateau, toutes les rues étant encombrées d'artillerie, s'étaient agglomérés dans celles parallèles à la rivière, et pas un homme ne mettait le pied hors de ce refuge sans être exposé à une grêle de balles et de boulets. »

Le maréchal Grouchy se désolait de ce contre-temps, si facile à prévoir, et attendait avec impatience l'arrivée du 4e corps pour le sortir d'embarras. Le général Vandamme, homme de résolution, désespérant de forcer par une attaque de front un ennemi si bien préparé à le

recevoir, avait tenté alors de tourner la forte position qu'il occupait, par une attaque indirecte sur le moulin de Bierge, situé à un quart de lieue à peu près au-dessus de Wavre et où se trouvait un pont de bois praticable pour l'infanterie que l'ennemi avait négligé de détruire. Mais les Prussiens étaient encore sur leurs gardes de ce côté; ils occupaient la position avec des forces considérables; le passage, mal reconnu d'ailleurs, était défendu par des obstacles naturels et par des batteries placées sur les hauteurs qui dominent la rive gauche de la Dyle, en sorte que cette première attaque, faite avec des moyens insuffisants, fut, comme l'attaque directe sur Wavre, énergiquement repoussée.

En ce moment arrivait, sur le plateau en vue de la ville, la 1re division du 4e corps, conduite par le général Gérard en personne, les deux autres divisions étaient encore en arrière. Il était *quatre heures et demie*, les heures ici sont importantes à noter. Le maréchal Grouchy fit diriger cette 1re division à gauche de Wavre, vers une hauteur escarpée qui s'élève précisément en face du moulin de Bierge sur la rive droite de la Dyle, et qui est couverte par un petit bois d'où l'on avait quelque temps auparavant délogé l'ennemi. Il entra ensuite dans une maisonnette, située sur le bord de la route, où l'on avait établi une ambulance provisoire, pour s'entendre avec le général Gérard sur les dispositions à prendre pour une nouvelle attaque qu'il avait résolue d'essayer avec le concours du 4e corps sur la position de Bierge, afin de s'ouvrir le passage de la Dyle et de tirer Vandamme de la fâcheuse position où il se trouvait engagé. C'est pendant cette conférence qu'il

avait enfin été rejoint par l'adjudant-commandant Zenowich, porteur de la première dépêche du major général datée de la ferme de Caillou, dix heures du matin, et dont nous avons donné le contenu précédemment[1]. Comme le messager avait quitté le champ de bataille au moment où l'action s'engageait, il n'avait pu donner sur les suites de la bataille aucun détail circonstancié, et le maréchal, se méprenant sur le véritable sens de cette première dépêche, n'y avait vu que la prétendue approbation donnée à sa marche de Gembloux sur Wavre; et la recommandation qui lui était faite par deux fois de se mettre en communication et de lier ses opérations avec le centre de l'armée, soins qu'il avait si malheureusement négligés jusque-là. Il s'était donc reporté rapidement avec le général Gérard jusqu'à la Baraque, maison située, comme nous l'avons dit, à une lieue environ avant Wavre sur la route de Gembloux, pour hâter le mouvement des troupes du 4e corps qui étaient encore en arrière, et jusqu'à l'arrivée desquelles il avait cru devoir suspendre la nouvelle attaque qu'il méditait sur le moulin de Bierge; de la Baraque il avait envoyé au général Pajol, qu'il avait si maladroitement dirigé sur sa droite et laissé à ne rien faire à Tourinne

1. Le major Zenowich a prétendu dans son récit de la mission qu'il avait remplie le 18 juin 1815, qu'à son arrivée devant Wavre, il fut introduit dans la chambre où se trouvait le maréchal Grouchy en conférence avec le général Gérard, et que celui-ci, dès qu'il eut reçu communication de la lettre du major général, s'écria, en s'adressant au maréchal Grouchy : « *Eh bien! je te l'avais bien dit, si nous sommes* « *f....., c'est ta faute!* » Ceux qui ont connu le général Gérard savent si c'étaient là les formes de son langage; il n'eût jamais adressé de pareilles paroles à son supérieur, et d'après ce seul fait on peut juger du peu de confiance qu'on doit ajouter aux assertions de l'officier polonais. Nous renvoyons à ce que nous avons dit page 278.)

ou dans les environs pendant toute la journée, l'ordre de se porter en toute diligence avec son corps de cavalerie légère et la division Teste sur le pont de Limale, d'y passer la Dyle et de s'avancer le plus promptement possible dans la direction de la forêt de Soigne pour se mettre en communication avec Napoléon, comme le lui recommandait si expressément le major général [1].

Cependant, après une assez longue attente, comme les deux divisions du 4e corps restées en arrière ne se montraient pas encore, le maréchal, impatient de ce retard, était revenu sur ses pas accompagné du général Gérard, espérant que dans l'intervalle Vandamme serait parvenu à forcer le passage soit à Wavre, soit à Bierge, mais tout était dans le même état : on fusillait et l'on se canonnait d'un bord à l'autre de la rivière sans aucun avantage marqué d'aucun côté. Le maréchal Grouchy se décida alors, pour ne pas perdre des moments précieux, et craignant de se voir surpris par la nuit qui approchait, à tenter un nouvel effort pour emporter la position de Bierge avec la 1re division du 4e corps qu'il avait sous la main, ce qui donnerait le temps aux deux autres divisions de venir le rejoindre. Le général Gérard ordonna à l'instant les dispositions nécessaires, mais cette seconde attaque n'eut pas plus de succès que la première, quoique le maréchal Grouchy, dont la bravoure était incontestable, eût mis lui-même pied à terre et se fût porté auprès du général Gérard, qui marchait l'épée à la main à la tête des troupes pour les

1. Voir la lettre du major général, datée de la ferme de Caillou, *dix heures* du matin, et rapportée *in extenso*, page 275.

animer par son exemple. L'ennemi opposa une résistance opiniâtre, et, quelques moments après, le brave général Gérard tomba frappé d'une balle dans la poitrine, en s'écriant avec un douloureux pressentiment, sans doute, de tous les malheurs qu'allait entraîner l'obstination de son chef à repousser les sages avis qu'il lui avait si vainement prodigués : « On ne regrette pas de mourir lorsqu'on a été témoin de tout ce qui s'est passé aujourd'hui ! ! » Heureusement, la blessure, quoique dangereuse, n'était pas mortelle, mais cet accident avait ralenti l'ardeur des troupes, et le poste, défendu avec une indomptable résolution, ne put être emporté. Il fut reconnu plus tard qu'il était couvert du côté où on l'attaquait, par un fossé profond et trop large pour être franchi sans passerelle, ce qui le rendait à peu près inexpugnable contre une attaque directe, faite d'ailleurs sans art et sans aucun des moyens nécessaires pour triompher des obstacles. Des roseaux élevés et épais couvraient cette barrière naturelle et avaient empêché de l'apercevoir. Une reconnaissance faite avec plus de soin, et dirigée par des officiers du génie, aurait sans doute épargné beaucoup de temps perdu et de sang précieux inutilement versé. Enfin tous les obstacles qu'il rencontrait, seraient tombés d'eux-mêmes si, conformément aux conseils du général Gérard, le maréchal Grouchy, avant d'arriver devant Wavre, avait pris la précaution de jeter sur la rive gauche de la Dyle un de ses corps d'armée qui aurait pris à revers toutes les défenses de l'ennemi.

Dans la position difficile où l'on était réduit, il ne restait plus qu'un parti à prendre, c'était de remonter jus-

qu'aux hameaux de Limale ou de Limelette, situés à trois quarts de lieue au-dessus de Wavre où se trouvaient deux ponts de pierre praticables pour les voitures, et de tenter d'y passer la Dyle qu'on ne pouvait franchir ni à Bierge ni à Wavre. Les nouvelles que le maréchal venait de recevoir de l'Empereur, doublaient l'impatience qu'il avait en ce moment de se trouver sur la rive gauche de la rivière pour se mettre en communication avec le centre de l'armée, et lui faisaient vivement sentir la faute qu'il avait commise en ne s'assurant d'aucun des passages qui pouvaient lui en ouvrir l'accès, tandis qu'ils étaient libres encore. Vers sept heures du soir, et quelques instants après la tentative infructueuse faite par la 1re division du 4e corps pour enlever le poste de Bierge, tentative dans laquelle son brave chef avait si malheureusement succombé, le maréchal avait enfin reçu la seconde dépêche du major général, écrite sur le champ de bataille même de Waterloo, et datée de *une* heure après midi. Cette lettre, beaucoup plus explicite que la première et où Napoléon, après lui avoir recommandé, comme il n'avait cessé de le faire depuis leur séparation sur le champ de bataille de Ligny, de ne pas négliger de se tenir toujours en communication avec le centre de l'armée, lui enjoignait d'une manière positive, cette fois, d'envoyer un fort détachement pour couvrir son flanc droit, et empêcher aucun corps ennemi de s'interposer entre eux, en se dirigeant sur les hauteurs de Saint-Lambert où l'on commençait à apercevoir les premières troupes de Bulow[1].

1. Voir la lettre du major général datée du champ de bataille de Mont-Saint Jean, *une heure* après midi, et rapportée page 279.

Pour remplir ces instructions, ne pouvant disposer d'aucune des troupes du 3e corps si malheureusement engagées dans le Bas-Wavre et dont la retraite n'aurait pu s'effectuer avant la nuit sans être aperçue de l'ennemi, et sans provoquer les plus grands dangers à cause des nombreuses voitures d'artillerie et de munitions qui encombraient les rues, le maréchal Grouchy, auquel rien ne réussissait et qui avait presque perdu la tête d'inquiétude et de désespoir, se décida à abandonner à lui-même et à sa valeur bien connue le général Vandamme, et, malgré les dangers qui auraient pu en résulter si l'ennemi, qu'il croyait plus nombreux qu'il ne l'était réellement, en le voyant s'éloigner, était venu à repasser la Dyle sur ses derrières et à couper les communications de ses deux corps d'armée, il résolut de se mettre à la tête de la division du 4e corps, qu'il venait d'employer à l'attaque du moulin de Bierge, et de se diriger vers le pont de Limale en marchant parallèlement à la rivière. Les deux autres divisions du 4e corps qui étaient enfin arrivées sur le plateau de Wavre vers six heures du soir, et qui avaient été massées en arrière de la 1re division, sur les hauteurs boisées qui encaissent la rivière, de manière à être prêtes à la franchir, si on était parvenu à en forcer le passage, devaient suivre et appuyer ce mouvement.

On conçoit que ces préparatifs et la marche d'un corps nombreux avec son artillerie et ses caissons de munitions, dans l'obscurité et par des chemins à peine praticables pour des piétons, sur un terrain marécageux, coupé de bois, de ruisseaux et de fondrières, comme

sont en général les bords de la Dyle, avait dû prendre un temps considérable, et il était onze heures du soir quand la tête de la colonne que dirigeait le maréchal Grouchy arriva à Limale, les deux autres divisions y parvinrent plus tard encore. Le hameau de Limale, composé d'une centaine de maisons, est situé au fond de la vallée sur la rive gauche de la rivière, au pied d'une colline très-escarpée que domine un plateau couvert de bois et de bruyère. La manœuvre ordonnée quelques heures auparavant au général Pajol, lorsqu'on avait reçu la première dépêche de Napoléon, avait été exécutée avec un plein succès; il avait surpris par un mouvement audacieux le pont de Limale que l'ennemi avait négligé de garder, et s'était ensuite avancé sans rencontrer d'obstacle dans la direction de Saint-Lambert, l'obscurité seule l'avait arrêté. Mais les Prussiens, qui observaient tous nos mouvements des positions élevées qu'ils occupaient sur les coteaux qui encaissent la Dyle, avertis du passage de notre cavalerie et devinant sans doute les desseins du général français, étaient accourus de Wavre à Limale, en suivant la rive gauche de la rivière par une route plus courte et d'un accès plus facile que celle de la rive droite, pour nous en disputer la possession. Toutefois, le pont fut aisément enlevé et n'opposa qu'une faible résistance à la valeur de nos soldats; mais les hauteurs qui dominent la rivière, avaient été garnies d'infanterie et d'artillerie; la division Vichery, qui marchait en tête de la colonne, eut à livrer de rudes combats pour les en déloger, et ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'on parvint à gravir la pente escarpée qui s'élève derrière le village, et à transporter à force de

bras quelques pièces d'artillerie jusqu'au plateau qui la couronne. Le maréchal lui-même, pour donner l'exemple, fut plus d'une fois obligé de pousser aux roues des affûts. On parvint, cependant, à force de courage et de persévérance, à atteindre le sommet de la colline, et ce fut sur ce plateau qu'on passa la nuit, mais si près de l'ennemi, qui avait été contraint de nous l'abandonner, et qui avait pris position à quelques centaines de toises en arrière, que les coups de fusil, échangés entre nos avant-postes et les vedettes prussiennes, ne cessèrent de retentir jusqu'au retour du jour, et que le maréchal Grouchy, craignant quelque échauffourée nocturne de la part d'un adversaire si entreprenant et si difficile à décourager, crut prudent de passer la nuit avec son état-major au milieu des carrés de l'un des régiments du 4e corps.

Ainsi se vérifiaient l'une après l'autre toutes les prévisions du général Gérard, et le maréchal Grouchy se trouvait amené par la force des événements, et presque malgré lui, à suivre de point en point, à onze heures du soir, le conseil si sage et si salutaire qu'il en avait reçu à onze heures du matin. Ce qui rendait encore sa situation plus pénible, c'est qu'avec le sentiment de toutes les fautes qu'il avait commises, il devait s'apercevoir enfin combien, avec un peu plus de jugement et de logique, il lui eût été facile de les prévoir et de les éviter. En effet, sa longue expérience aurait dû lui apprendre qu'il est rare, à la guerre, de réussir par une attaque directe contre un ennemi établi dans une bonne position et bien décidé à s'y maintenir. Si l'on éprouvait tant de difficultés à franchir la Dyle, qui n'était

gardée, comme on le sut plus tard, que par le seul corps de Thielmann, fort au plus de vingt à vingt-cinq mille hommes, après les pertes qu'il avait subies à la bataille de Ligny, qu'aurait donc été la résistance, si le passage eût été défendu par l'armée prussienne tout entière, occupant solidement la ville de Wavre et son pont. Pour forcer l'obstacle, le maréchal Grouchy, quand bien même il n'aurait point reçu les nouvelles instructions de l'Empereur, aurait été obligé de franchir la rivière sur un autre point pour tourner la position et prendre la ville à revers. Mais ce mouvement, opéré comme il venait de le faire en face de l'ennemi, et tandis qu'un de ses corps d'armée était encore enfourné tout entier dans les rues du Bas-Wavre, aurait pu devenir très-dangereux, si Blücher, comme le supposait encore le maréchal, eût été sur ce point avec les quatre-vingt-dix mille hommes dont il disposait ; tandis qu'opéré dans la matinée, comme l'avait conseillé Gérard, par les ponts de Moustiers et d'Ottignies, lorsqu'on était encore à trois lieues de l'ennemi, il n'offrait aucun péril sérieux, et aurait eu l'avantage de mettre à l'instant l'aile droite de l'armée en communication avec son centre, ce qui était d'une telle importance que Napoléon n'avait pas cessé de le recommander dans toutes les lettres qu'il avait adressées au maréchal Grouchy depuis son départ de Ligny. Malheureusement il n'était plus temps de réparer la faute qu'il avait commise par un manque total d'énergie et de prévision, et les angoisses du maréchal Grouchy durent être grandes pendant cette terrible nuit du 18 au 19 juin. Il était sans nouvelles de Napoléon depuis une heure de l'après-

midi, où le major général lui avait écrit en lui annonçant le commencement de la grande bataille qu'il était en train de livrer aux Anglais, et à la chute du jour le canon avait cessé de se faire entendre du côté de Mont-Saint-Jean. Il ignorait donc complétement l'issue de la journée[1]; mais le peu de troupes qu'avaient montré les Prussiens en avant de Wavre, leur retraite précipitée sous les murs de la ville, la résistance opiniâtre, mais toujours bornée à une défense passive, qu'il avait éprouvée devant le pont de Wavre, devant celui de Bierge et même lorsqu'il était enfin parvenu à franchir la Dyle à Limale, devaient lui avoir clairement démontré que Blücher n'avait laissé à Wavre qu'une faible partie de ses forces, et que, sans doute, le corps de Bulow, dont la présence sur le champ de bataille de Waterloo lui avait été signalée par le maréchal Soult, n'était pas le seul qui eût échappé à sa tardive poursuite. La lettre suivante qu'il écrivait pendant cette pénible nuit au général Vandamme, qu'il avait abandonné à lui-même dans la partie basse de la ville de Wavre où il s'était si imprudemment engagé, pour lui ordonner de venir le rejoindre sur le plateau de Limale, montre assez à quelles anxiétés le maréchal était en proie :

1. On sait que le maréchal Grouchy, en cette occasion, avait commis une singulière erreur. Le major général lui avait écrit, dans sa lettre : « En ce moment, la bataille est *engagée* sur la ligne de Waterloo, et le maréchal au lieu de « *est engagée,* » avait lu *est gagnée...* » ce qui lui avait donné, a-t-il dit, une pleine sécurité.

Le maréchal Grouchy au général Vandamme[1].

Du plateau de Limale, 18 juin 1815 (onze heures et demie du soir).

« Mon cher général, nous avons débouché de Limale, mais la nuit n'a pas permis de nous porter bien loin, de sorte que nous sommes face à face avec l'ennemi, occupant cependant les hauteurs. Puisque vous n'avez pas réussi à passer la Dyle, veuillez vous rendre de suite à Limale avec votre corps, ne laissant à Wavre que ce qui est indispensable pour défendre les ponts. Nous ferons effort par ici demain à la pointe du jour; vous ferez occuper l'ennemi à Wavre par un simulacre d'attaque, et nous réussirons, j'espère, à joindre l'Empereur, ainsi qu'il ordonne de le faire. On dit qu'il a battu les Anglais, mais je n'ai plus de ses nouvelles, et je suis fort dans l'embarras pour lui donner des nôtres.

« *C'est au nom de la patrie que je vous prie, mon cher général, d'exécuter de suite le présent ordre. Je ne vois que cette manière de sortir de la position difficile où nous sommes, et le salut de l'armée en dépend.*

« Je mets en outre sous votre commandement tout le corps du général Gérard. Mille amitiés. — Je vous attends.

« Le maréchal, comte de GROUCHY. »

« *P. S.* Le rapport des prisonniers faits ici annonce que *Blücher et Bulow sont en face de nous*. J'en doute fort. »

1. La minute de cette lettre, écrite tout entière de la main du maréchal Grouchy, se trouve dans les cartons du Dépôt de la guerre.

On voit par cette lettre que le maréchal Grouchy, toujours prêt à se jeter dans les partis extrêmes, comme font d'ordinaire les caractères faibles et sans décision, avait résolu de renoncer tout à fait à l'attaque de Wavre, où il avait été si rudement accueilli, et à se jeter, non pas avec une partie de ses forces, comme le lui ordonnait le major général, et comme le lui avait conseillé dès le matin le général Gérard, mais avec ses deux corps d'armée réunis, dans la direction de Mont-Saint-Jean, pour rejoindre Napoléon : résolution qui, dans les circonstances où l'on se trouvait, aurait pu lui devenir fatale et amener peut-être le complet anéantissement de toute son armée, qui se serait trouvée ainsi enfermée dans des défilés inextricables, entre les vainqueurs de Waterloo et les soldats de Thielmann, accourus de Wavre sur ses traces. Heureusement Vandamme, qui n'acceptait jamais que *sous bénéfice d'inventaire* les ordres qu'il recevait de son chef, jugea à propos de regarder sa lettre comme non avenue, et sa désobéissance, louable cette fois, sauva l'armée.

Cependant le maréchal Grouchy, qui avait rallié pendant la nuit la cavalerie du général Pajol et la division Teste, qui lui était adjointe, se préparait, comme il l'avait annoncé au général Vandamme, à attaquer, aussitôt le retour du jour, le corps qu'il avait devant lui, et qui lui barrait la route de la forêt de Soigne ; mais il fut prévenu par les Prussiens, qui, avertis sans doute de l'issue de la grande bataille, dès trois heures du matin fondirent avec impétuosité sur ses avant-postes, et tentèrent de le rejeter, avec ses trois divisions d'infanterie, sa cavalerie et son artillerie, au fond du ravin

où coule la Dyle, et même de le forcer à repasser la rivière. Par bonheur, leur nombre n'était pas proportionné à leur audace. ils furent vigoureusement repoussés et se retirèrent dans la direction de Wavre, que le maréchal Grouchy, encore une fois obligé de renoncer à ses projets, se vit contraint de prendre à leur suite, pour ne pas se séparer de Vandamme et l'exposer à se voir couper la retraite. La division Teste, que Pajol avait ramenée, et qui marchait en tête de la colonne, aborda par la rive gauche de la Dyle le poste de Bierge, dont l'attaque par la rive droite avait coûté la veille tant d'efforts infructueux. Le général Penne, qui commandait une des brigades de cette division, eut la tête emportée par un boulet dans cette attaque, mais le poste fut enlevé. Le général Vandamme, trouvant le passage libre, fit alors franchir la Dyle à deux de ses divisions, qui menacèrent de couper la retraite aux Prussiens qui étaient encore enfermés dans Wavre, et qui, se voyant tournés, s'empressèrent d'évacuer la ville. Ils furent vigoureusement poursuivis sur la route de Bruxelles par le général Vandamme et le maréchal Grouchy, qui l'avait enfin rejoint, jusqu'à Rozieren, sur la route de Bruxelles, où ils avaient pris position.

Il était dix heures du matin. Le maréchal Grouchy, assez étonné de voir l'ennemi lui céder si facilement, dans ce jour des positions qu'il avait défendues avec tant d'acharnement la veille, se préparait à poursuivre ses avantages, et peut-être rêvait-il déjà son entrée triomphale dans Bruxelles! C'est en ce moment qu'il avait été rejoint par l'officier envoyé des Quatre-Bras par le maréchal Soult pour lui annoncer la perte de la

bataille de Waterloo [1]. Cet officier n'était chargé d'aucun ordre écrit, et les détails qu'il donnait sur l'épouvantable désordre qui avait suivi la bataille, paraissaient si étranges et si incroyables, qu'on supposa un moment que l'ivresse ou l'émotion lui avait ôté l'usage de la raison; mais il fallut enfin se rendre à l'évidence de la terrible réalité. Cette triste nouvelle, qui avait jeté la consternation dans l'armée, eut du moins l'effet salutaire de réveiller dans l'esprit du maréchal Grouchy une énergie qu'il n'avait pas montrée jusque-là. Sa première idée, a-t-il dit, fut de se porter sur les derrières des armées anglaise et prussienne pour retarder leur poursuite et donner à Napoléon le temps de réunir et de réorganiser son armée; mais bientôt des réflexions plus sages succédèrent à ce premier mouvement de désespoir : il sentit qu'avec le peu de forces dont il disposait, il ne pouvait essayer de lutter contre un ennemi victorieux et dix fois supérieur en nombre, et que le seul parti à prendre était de tenter de conserver à la France cette dernière et précieuse ressource contre les dangers qui allaient bientôt l'assaillir [2].

Le major général, dans sa précipitation, ou peut-être par des motifs de prudence, n'avait assigné au chef de

1. Cet officier se nommait M. Demonceau, il était capitaine aide de camp du général Gressot, sous-chef de l'état major général. Il s'acquitta de sa mission avec un zèle louable au milieu de circonstances si critiques.

2. On a dit souvent que ce fut Vandamme qui donna au maréchal Grouchy l'avis de marcher directement sur Bruxelles après la nouvelle de la perte de la bataille de Waterloo qu'il venait de recevoir; mais si le fait est vrai, on ne peut regarder ce conseil que comme une fort mauvaise plaisanterie, car cette démarche, aussi audacieuse qu'imprudente, après la conduite plus que timide que Grouchy avait tenue dans la journée précédente, l'aurait à bon droit fait accuser de démence par le monde entier.

notre aile droite aucun point de retraite fixé d'avance, lui laissant ainsi la liberté entière d'agir pour le mieux, selon les circonstances, en lui disant seulement que l'armée qui avait si malheureusement combattu à Waterloo, allait se retirer derrière la Sambre pour s'y réunir et s'y réorganiser. Dans ces circonstances difficiles, le maréchal Grouchy, après en avoir conféré avec le général Vandamme, s'arrêta au seul parti qu'il y avait à prendre : c'était de mettre entre lui et l'ennemi victorieux cette même barrière qui s'offrait si naturellement pour couvrir notre frontière. Toutes ses dispositions, cette fois, furent sagement combinées : il divisa son armée en deux colonnes, pour éviter les lenteurs qui résultent toujours de l'entassement sur une même voie d'une longue file de troupes, d'artillerie et de voitures. La première colonne, composée du 3e corps, commandé par le général Vandamme, devait, en passant par Dioule-Mont, Tourinne et Grand-Lez, aller camper le même jour dans les environs de Namur, tandis que le maréchal, à la tête de la deuxième colonne, composée du 4e corps et de la cavalerie du général Valin, après avoir repassé la Dyle à Limale, devait, en tenant la même route qu'il avait suivie pour se rendre à Wavre, c'est-à-dire en se dirigeant par Corbaix, Sart-à-Walhain et Gembloux, se porter sur Temploux, bourg situé sur la route de Charleroi à Namur, à deux lieues à peu près en avant de cette dernière ville. Les deux colonnes devaient d'ailleurs marcher toujours à la même hauteur, en suivant deux lignes à peu près parallèles, séparées l'une de l'autre par deux ou trois kilomètres au plus d'intervalle. La cavalerie légère du général Pajol et

celle du général Valin, appartenant au 4e corps, durent se tenir sur les flancs des deux colonnes pour éclairer leur marche et les garantir de toute insulte, et se diriger sur Saint-Denis et le Mazy pour y établir leurs cantonnements. Les dragons du général Excelmans, chargés d'escorter les blessés et le parc de réserve, durent se porter le plus rapidement possible jusque sur les bords de la Sambre, vers son confluent avec la Meuse, et envoyer un détachement dans Namur pour s'assurer des ponts sur ces deux rivières.

Tous ces mouvements, sagement combinés, s'exécutèrent avec ordre dans la journée du 19, et la retraite s'effectua avec plus d'ensemble et de diligence que malheureusement on n'en avait mis pour se porter en avant. Aucune fâcheuse rencontre n'en compromit le succès. Les circonstances d'ailleurs facilitaient la retraite du maréchal Grouchy, et lui assurèrent une heureuse issue. Les Anglais, écrasés de fatigue, se reposaient sur le champ de bataille qu'ils avaient si laborieusement conquis, et Blücher, acharné à la poursuite des débris de l'armée française, échappés au désastre de Waterloo, avait heureusement oublié les trente mille hommes de Grouchy, dont il lui aurait été si facile de compromettre le salut en les devançant sur la route de Namur, qui lui était ouverte par les débouchés des Quatre-Bras et de Charleroi. Quant aux Prussiens de Thielmann, que le maréchal Grouchy laissait derrière lui après les avoir si maltraités depuis la veille, étonnés eux-mêmes de leur facile victoire, ils ne songèrent pas à troubler son mouvement rétrograde, et le laissèrent se retirer sans songer à l'inquiéter dans cette

première journée, et en se contentant de le surveiller et de le suivre à distance.

Le lendemain, 20 juin, on eut à subir, dans les environs de Namur, un engagement assez sérieux avec une colonne prussienne qui avait repris de l'audace et trouvé moyen de se glisser, pendant la nuit, entre le 3e corps, bivaqué sous les murs de la ville, et le 4e corps, qui s'était arrêté à Temploux, et prétendait, en lui barrant le passage, séparer les deux corps et empêcher ce dernier de pénétrer dans la place. Mais les bonnes dispositions du général Vandamme, qui reprenait toute sa vigueur en face de l'ennemi, et une charge brillante de la cavalerie du général Valin, triomphèrent de cet obstacle. Le colonel Bricqueville, à la tête du 20e dragons, reprit aux Prussiens deux pièces de canon qu'ils nous avaient enlevées, et ramena même un obusier pris à l'ennemi. Les communications interceptées furent rétablies, et les deux corps réunis, avec leurs bagages et leurs blessés, sans avoir subi aucune perte notable, rentrèrent ensemble dans Namur[1].

1. Le maréchal Grouchy a depuis accusé le général Vandamme d'avoir été la première cause, par son défaut de surveillance, de cette surprise nocturne qu'éprouva son armée sous les murs de Namur. Légèrement blessé devant Wavre et cédant aux fatigues des jours précédents, il était rentré, a-t-il dit, le 19 au soir dans la ville, pour s'y faire panser et y passer la nuit. Cette accusation toutefois n'a pas été appuyée de preuves suffisantes pour être sanctionnée par l'histoire; mais, quoi qu'il en soit, il est juste de reconnaître que Vandamme, dès qu'il fut averti de l'approche de l'ennemi, accourut sur le terrain, et que ses bonnes dispositions firent à l'instant disparaître tout danger; il faut ajouter enfin qu'il montra dans toute cette retraite une énergie et un sang-froid dignes de sa vieille réputation; c'est à ses conseils et aux bonnes mesures qu'il fit adopter, que le maréchal Grouchy dut principalement l'honneur de ramener intact, et même chargé de trophées, son corps d'armée jusque sous les murs de la capitale. Pourquoi n'avait-il pas montré, en marchant en avant, la même énergie et les mêmes talents qu'il déploya dans sa retraite!

Pendant cette même nuit, le maréchal Grouchy avait reçu des détails plus circonstanciés sur le désastre de la bataille de Waterloo. Il savait que l'armée française, dans le plus grand désordre, était en pleine retraite vers la frontière, et que l'ennemi avait déjà passé la Sambre à Charleroi, dont il s'était rendu maître. Il se trouvait ainsi débordé sur son flanc droit, et il ne lui restait de chance de salut que de se réfugier derrière la Meuse, sous le canon de nos places fortes, et de hâter sa marche, pour ne pas voir ses communications interceptées et l'ennemi le devancer sur la route de la capitale. Mais le long défilé qui s'étend de Namur à Givet, exigeait des précautions indispensables avant de s'engager avec un matériel considérable, des bagages et des convois de blessés, dans cet étroit passage où l'on ne pouvait marcher que lentement et sur une seule colonne. Il fallait retarder la poursuite de l'ennemi et l'empêcher de franchir la Meuse à la suite de l'armée française. Le général Teste, avec son infatigable division, fut chargé d'occuper Namur et d'y arrêter les Prussiens pendant toute la journée du 20. Il s'acquitta de ce soin avec autant d'intelligence que d'intrépidité : il se maintint dans Namur jusqu'à huit heures du soir, malgré tous les efforts des Prussiens, auxquels il fit subir des pertes si considérables qu'ils le laissèrent se retirer tranquillement[1], en se contentant de le faire poursuivre par quelques pelotons de cavalerie légère,

1. Les Prussiens, de leur propre aveu, avaient perdu plus de trois mille hommes, tant dans l'attaque de Namur que dans les divers combats livrés pendant les deux journées précédentes devant Wavre, Limale, etc.

lorsqu'il se décida enfin dans la soirée à évacuer la ville, après avoir appris que toute la colonne des 3e et 4e corps d'infanterie, avec tout le matériel, les convois et les bagages, avaient atteint et même dépassé Dinant[1].

Le reste de la retraite s'opéra sans accident par Givet, Rocroy et Réthel. Les Prussiens ne poussèrent pas plus loin une poursuite désormais inutile, et qui pouvait devenir dangereuse sur le territoire français, et l'on cessa même tout à fait de les apercevoir au delà de Dinant. A Réthel, le maréchal Grouchy reçut du ministre de la guerre la nouvelle de l'abdication de Napoléon, et l'ordre de se diriger par Reims sur Soissons, où il rallia les vingt-cinq ou trente mille hommes qu'il ramenait aux débris de la grande armée qui, dispersée plutôt qu'anéantie par la catastrophe de Waterloo, s'était promptement réorganisée sous les yeux et sous l'autorité du maréchal Soult, qui avait conservé ses fonctions de major général jusqu'après l'abdication de l'Empereur, et qui ne s'en était démis que dans la crainte de ne pouvoir plus être suffisamment utile à son pays, par suite de quelque mésintelligence qui existait entre lui et le prince d'Eckmühl, ministre de la guerre.

1. La conduite de la division Teste et de son valeureux chef a mérité une mention particulière dans l'histoire de la campagne de 1815. Par les marches, contre-marches et faux mouvements qu'elle avait eu à exécuter, elle n'avait pas fait moins de *trente-six* kilomètres dans la journée du 18; elle avait marché presque sans interruption depuis trois heures du matin jusqu'à minuit; le lendemain et le surlendemain, elle se couvrit de gloire par la prise du moulin de Bierge et par sa belle défense de Namur, qui donna au reste de l'armée le temps de passer les défilés et de gagner Dinant. Comment pourrait-on douter encore qu'avec de pareilles troupes, si elles eussent été bien dirigées, Napoléon ne fût encore une fois sorti vainqueur de la lutte où il était engagé ?

Les corps qui avaient été les plus éprouvés soit par le feu de l'ennemi ou par la dispersion générale qui avait suivi la catastrophe, avaient été fondus les uns dans les autres, de manière à présenter encore un effectif imposant. Ainsi le 6e corps, qui avait perdu son brave chef, le comte de Lobau, blessé et fait prisonnier à Planchenoit, ainsi que le 1er corps, qui avait le plus souffert dans l'attaque du plateau de Mont-Saint-Jean, avaient été réunis au 2e corps, sous le commandement du général Reille. Vandamme conserva le commandement des 3e et 4e corps, réunis sous le même chef depuis l'éloignement du comte Gérard, dangereusement blessé à l'attaque du moulin de Bierge. Le général Drouot, l'homme juste et intègre par excellence, et l'ami fidèle de Napoléon, avait pris le commandement de la garde, à la réorganisation de laquelle il avait présidé. L'artillerie, toujours pleine de dévouement, était parvenue, à force de zèle et d'activité, à rassembler ses attelages dispersés parmi les différents corps de l'armée; elle avait trouvé dans les arsenaux de Douai et de la Fère des pièces et des munitions pour reformer son matériel, et elle était prête à reprendre la campagne. Toutes ces troupes réunies, présentant un effectif de plus de soixante-dix mille hommes, avec deux cents pièces de canon bien montées, prirent le nom d'*armée du Nord*, et furent appelées sous les murs de Paris pour concourir à sa défense.

Déjà les hordes étrangères, qui avaient pénétré en France en deux colonnes, l'une, sous la conduite de Wellington, par Mons et Valenciennes, l'autre, dirigée par Blücher, et marchant parallèlement à nous par Avesnes

et Lufère, avaient occupé Compiègne, Villers-Cotterets, Senlis, etc., et l'alarme s'était répandue jusqu'aux environs de la capitale. L'arrivée de cette nouvelle armée, pleine d'ardeur et du désir de venger l'affront qu'une journée malheureuse avait imprimé à nos armes, causa une joie délirante. Nos soldats, que, sur des récits exagérés, on avait crus tous anéantis à Waterloo ou prisonniers des Prussiens, reçurent un accueil enthousiaste, et quand le corps que commandait Vandamme, et qui, n'ayant point assisté à la déroute ni à l'affreux désordre qui en avait été la suite, avait conservé sa belle organisation et son attitude martiale, traversa Paris pour passer de la plaine des Vertus dans celle de Montrouge, par laquelle on croyait que l'ennemi voulait pénétrer, il fut salué par les plus vives acclamations de la population, dont il ranima le courage, et qui s'était crue un moment abandonnée de tous ses défenseurs. Le maréchal Grouchy, qui ramenait cette belle armée, fut accueilli comme le sauveur de son pays. Il avait reçu quelques jours auparavant du gouvernement provisoire le titre de commandant en chef de l'*armée du Nord*, sur le refus du maréchal Soult, qui avait pris la résolution inébranlable de décliner toute fonction publique après la chute de Napoléon, et le ministre de la guerre, prince d'Eckmühl, en annonçant son arrivée au Corps législatif, lui demanda de décréter qu'il avait *bien mérité de la patrie*. Il put jouir ainsi d'un jour de popularité que devaient bientôt assombrir les chagrins de l'exil et les récriminations de tout genre qui ne cessèrent de le poursuivre jusqu'à son dernier jour, lorsque les événements de Waterloo, et la part indirecte qu'il avait eue à

l'issue de cette fatale journée, furent mieux connus. Son malheur véritable fut d'avoir été choisi par Napoléon pour une mission au-dessus de ses forces : général de cavalerie très-distingué et très-habile à faire manœuvrer sur un champ de bataille de nombreux escadrons, il n'avait aucune des qualités nécessaires à un général qui commande en chef, et surtout à un général d'avant-garde, chargé d'éclairer la marche d'une armée : ni coup d'œil pour deviner les desseins de l'ennemi, ni décision pour profiter des circonstances favorables, ni énergie dans le commandement pour imposer et faire respecter son autorité à ses subordonnés. C'était du reste un homme de bonne foi, mais de peu de lumière; il a cru, et il a toujours soutenu pour sa justification, qu'il avait obéi strictement et scrupuleusement aux ordres de Napoléon; mais tout a démontré, et ses aveux même en ont offert la preuve irrécusable, que ces ordres, il ne les avait pas compris, et qu'il a ignoré jusqu'au dernier moment le but principal de la mission qu'il avait à remplir, qui était d'empêcher la réunion des deux généraux ennemis[1]. D'ailleurs, quand bien même il serait vrai de dire que les instructions verbales qu'il avait reçues de Napoléon, n'avaient point été assez explicites à cet égard, on pourrait répondre qu'à la guerre, les ordres se modifient à raison des circonstances, et les circonstances, quand on est rapproché de l'ennemi, peuvent changer à chaque instant. Si donc les ordres de Napoléon prescrivaient au maréchal Grouchy de poursuivre et d'attaquer l'armée prussienne

1. Voir la note de la page 361.

quelque part qu'il la rencontrât, dans la journée du 17, l'avance qu'il lui avait laissé prendre, par la lenteur de sa marche et son inaction dans cette même journée, devait profondément modifier ces instructions dans la journée du 18, puisque, évidemment, le but qu'on se proposait ne pouvait plus être atteint, et c'est précisément pour n'avoir point entrevu cette modification, que le maréchal Grouchy a montré son insuffisance et est tombé dans une suite de fautes qui furent la première cause de nos désastres. Au reste, il ne jouit pas longtemps de l'honneur que le Corps législatif, encore mal informé, venait de lui décerner : accablé par toutes les fatigues de corps et d'esprit qu'il avait éprouvées dans une retraite aussi difficile que périlleuse et pendant les deux terribles journées qui l'avaient précédée, et satisfait de la gloire inespérée d'avoir ramené son armée intacte sous les murs de Paris, il se hâta de se démettre d'un commandement qu'il sentait au-dessus de ses moyens et de rentrer dans la vie privée, pour veiller à sa sûreté personnelle, fortement compromise par la nouvelle révolution qui venait de renverser le trône impérial [1].

En effet, la situation politique dominait en ce moment la question militaire. Le retour dans Paris de l'Empereur, vaincu et sans armée, avait été, comme ne

1. Le maréchal Grouchy, par la part qu'il avait eue à l'échec éprouvé par le duc d'Angoulême dans sa campagne du Midi, avait encouru toutes les haines et toutes les vengeances du parti royaliste; il fut porté l'un des premiers, avec le maréchal Ney, sur les listes de proscription qui inaugurèrent si fatalement les sanglantes réactions de la deuxième Restauration en 1815. Plus heureux que le maréchal Ney, il parvint à sortir de France et se réfugia en Amérique.



l'avaient que trop prévu ses plus sages conseillers, le signal d'une violente insurrection dans les deux Chambres législatives. Sous leur pression, Napoléon avait été une seconde fois contraint d'abdiquer cette couronne qu'il avait ressaisie avec tant d'audace au 20 mars, et que la victoire seule aurait pu maintenir sur sa tête contre le mauvais vouloir de toutes les puissances de l'Europe coalisées contre lui. L'acte d'abdication avait été signé au palais de l'Élysée le 22 juin 1815, et la défaite de Waterloo avait eu bien promptement, à *quatre jours* de distance seulement, son résultat logique et inévitable. « Je désire, avait dit Napoléon à la députation des deux Chambres, venue pour le remercier de son généreux sacrifice, que mon abdication puisse faire le bonheur de la France, mais je ne l'espère pas : elle laisse l'État sans chef, sans existence politique ; le temps perdu à renverser la monarchie aurait pu être employé à mettre la France en état d'écraser l'ennemi. *Je recommande à la Chambre de renforcer promptement les armées : qui veut la paix doit se préparer à la guerre. Ne mettez pas cette grande nation à la merci des étrangers ; craignez d'être déçus dans vos espérances. C'est là qu'est le danger !* »

Ces prévisions étaient justes, et les événements, qui se succédaient avec une effrayante rapidité, se chargèrent bientôt d'en vérifier l'exactitude. En effet, l'ennemi, qui ne s'était point arrêté dans sa marche victorieuse, touchait aux portes de la capitale, et cette armée si miraculeusement retrouvée, qui brûlait d'effacer par de sanglantes représailles le souvenir d'une journée malheureuse, se voyait sans chef, sans point de rallie-

ment, sans direction pour continuer la lutte inégale dans laquelle elle était engagée. Tous les yeux, dans ce moment suprême, s'étaient encore une fois tournés vers Napoléon, auquel les revers n'avaient point ôté le prestige qu'il exerçait sur les classes populaires et la confiance aveugle du soldat. Chaque jour, des troupes nombreuses de fédérés ou d'ouvriers des dernières classes du peuple se réunissaient sous les murs de l'Élysée, où il avait fixé sa résidence depuis son retour de l'armée, et faisaient retentir l'air de leurs cris et de leurs bruyantes acclamations, jusqu'à ce que l'Empereur déchu se fût montré à leurs yeux, ou leur eût fait dire par l'un de ses aides-de-camp qu'il les priait de se disperser. Justement effrayé de ces dispositions, qui pouvaient renverser tous ses projets, le duc d'Otrante, président du gouvernement provisoire qui avait succédé au gouvernement impérial, depuis longtemps gagné au parti royaliste, et dont la politique consistait à éviter toute collision, pour gagner du temps et livrer sans coup férir les portes de la capitale aux armées coalisées et à la Restauration qui marchait à leur suite, mit tout en œuvre pour faire partager aux deux Chambres les craintes que lui inspirait la prolongation du séjour de Napoléon dans l'enceinte de Paris ; mais ce soin devint inutile, par la résolution que l'Empereur avait prise de lui-même de s'éloigner de la capitale, pour donner aux souverains alliés un nouveau gage de la sincérité de son abdication. Il partit le 25 juin pour la Malmaison ; mais il est à croire que dans ce séjour où s'étaient passées les belles années du Consulat, et qui lui rappelait les glorieux souvenirs de son heureuse jeunesse,

un triste retour sur sa situation actuelle lui en montra toute l'horreur, et ranima les ardeurs de son génie, qui semblait s'être un moment affaissé sous le poids de l'adversité. Une violente agitation s'était emparée de lui ; il semblait qu'il attendît à chaque instant que le peuple et les soldats vinssent le chercher, pour voler à leur tête. Pendant tout le temps de son séjour à la Malmaison, des chevaux étaient tenus sellés et bridés dans les écuries, et lui-même toujours préparé à monter à cheval au premier signal. Enfin, un matin, dit-on, jetant les yeux sur la carte, et voyant le mouvement hasardeux que Blücher avait osé faire en passant la Seine sur le pont du Pecq, sous les yeux même de l'armée française, il s'écria : « *L'armée prussienne est à moi comme à Iéna!* » Aussitôt il saisit une plume et il écrit au gouvernement provisoire pour être autorisé à prendre le commandement de l'armée sous Paris, promettant de se soumettre religieusement à toutes les conséquences de son abdication aussitôt après la victoire. Mais de semblables résolutions s'improvisent spontanément et ne demandent pas la permission de se produire. Fouché, en lisant la lettre de Napoléon, se contenta de dire : « Il est fou! » Et il sentit la nécessité d'éloigner promptement à une plus grande distance de Paris un hôte si dangereux pour lui-même, et qui devenait une source d'embarras continuels dans les négociations, tant patentes que secrètes, qu'il entretenait avec les puissances alliées. Depuis le 25 juin, le général Beker avait été nommé au commandement apparent de la garde impériale, casernée à Ruel, avec la mission officielle de veiller à la sûreté de Napoléon, mais avec des instructions

secrètes qui lui prescrivaient d'observer toutes ses démarches, et de s'opposer à toute tentative de la part de l'ennemi, ou de celle d'amis trop zélés, compromettante pour le gouvernement. Napoléon, dès ce moment, fut traité en véritable prisonnier, et les mesures les plus sévères étaient commandées au général Beker, s'il essayait de se soustraire à sa surveillance. Le général Beker était un ancien ami de Moreau, et, en cette qualité, il avait eu peu de part aux faveurs de Napoléon dans les temps de sa puissance. C'est probablement ce qui l'avait fait choisir par le chef du gouvernement provisoire pour la mission délicate qui lui était confiée; mais le général Beker, quoiqu'il ne se distinguât pas par des dehors brillants, était un homme d'un rare bon sens et d'une probité incorruptible. Sans avoir toujours approuvé les actes du gouvernement impérial, il avait admiré avec un véritable patriotisme le puissant génie qui avait répandu tant de gloire sur son pays, et Napoléon malheureux était pour lui plus sacré que Napoléon sur le trône. Aussi la personne de l'Empereur fut-elle, sous sa garde, non-seulement à l'abri de toute tentative criminelle, mais elle demeura, jusqu'au jour où Napoléon voulut se livrer lui-même à ses plus cruels ennemis, entourée d'autant de respect et d'égards qu'elle l'avait été au temps de sa toute-puissance. La nécessité de l'éloignement définitif de Napoléon ayant donc été reconnue, par ceux qui dirigeaient les affaires sous l'influence du duc d'Otrante, comme indispensable au succès des négociations entamées auprès des souverains alliés, dès le 26 juin, c'est-à-dire le lendemain même de sa nomination, le général Beker avait été appelé à Paris

pour recevoir communication d'un arrêté du gouvernement provisoire qui lui enjoignait d'accompagner Napoléon à l'île d'Aix, et de rester auprès de sa personne jusqu'à l'arrivée des passeports demandés à l'Angleterre. Ce même arrêté ordonnait au ministre de la marine de mettre à la disposition de l'Empereur deux frégates pour le transporter aux États-Unis. Cependant Napoléon, auquel le général Beker s'était hâté de communiquer ses nouvelles instructions, ne se pressait pas d'effectuer son départ. Chaque heure lui apportait des avis différents sur l'attitude des partis, et il semblait s'attendre à chaque instant à ce qu'une diversion imprévue viendrait changer la marche des événements et modifier l'ordre de son exil. Enfin la commission exécutive, justement alarmée de cet état d'incertitude qui durait depuis vingt-quatre heures, et pouvait se prolonger indéfiniment, fit parvenir au général Beker une seconde expédition de l'arrêté du 26, relatif au transfèrement de l'Empereur à l'île d'Aix, en le chargeant de le notifier de nouveau à Napoléon, et de lui faire observer que les circonstances étaient devenues *tellement impérieuses*, qu'il était indispensable qu'il se décidât à partir *sur-le-champ* pour se rendre au lieu de sa destination.

Le ministre de la guerre, prince d'Eckmühl, donnait ensuite au général toutes les instructions relatives à la translation de Napoléon à Rochefort, et mettait à sa disposition les troupes nécessaires pour en assurer l'exécution. Sa dépêche se terminait ainsi :

« Je vous réitère, monsieur le général, que cet arrêté a été entièrement pris pour l'intérêt de l'État et la

sûreté personnelle de l'Empereur. Sa prompte exécution est indispensable : *le sort futur de Sa Majesté et de sa famille en dépend.* »

Cependant, malgré tous ces émissaires, toutes ces dépêches, qui se succédaient sans cesse sur la route de Paris à la Malmaison, et qui montraient assez toutes les perplexités du gouvernement provisoire, et ses justes craintes qu'un plus long retard ne compromît le salut de sa personne, en lui fermant toutes les issues pour sortir de France, rien ne pouvait parvenir à vaincre l'obstination de Napoléon [1] : il semblait prévoir le long supplice qui l'attendait aussitôt qu'il aurait quitté l'asile protecteur qui l'abritait encore, et, comme un condamné, il cherchait par tous les moyens à retarder l'heure de l'exécution. Cependant les avenues du château, ces jardins, ces salons, autrefois trop petits pour contenir la foule des courtisans, étaient devenus dé-

1. On doit rendre au gouvernement provisoire, et surtout à Fouché, dont la connivence patente avec tous les partis pouvait faire craindre une conduite moins loyale, la justice de dire qu'il employa tous les moyens en sa puissance, et même la *menace*, pour presser le départ de Napoléon et assurer la sécurité de sa retraite sur une terre étrangère et amie. Ces sentiments, exprimés quelquefois en termes durs et grossiers, éclatèrent dans toutes les conférences qui eurent lieu sur ce sujet entre le duc d'Otrante et le général Beker. Tout faisait d'ailleurs une loi de se hâter : déjà les Prussiens avaient envahi Versailles, et toute retraite pouvait devenir impossible. Napoléon seul paraissait fermer les yeux sur les dangers de sa situation. C'est du général Beker, qui l'accompagna jusqu'en vue de la flotte anglaise à l'île d'Aix *, et qui se montra fidèle et dévoué jusqu'au dernier moment, que nous avons tenu tous les détails sur les derniers moments du séjour de Napoléon en France, que nous venons de rapporter, et que les nécessités du récit nous ont toutefois forcé de beaucoup abréger.

* On se rappelle les belles paroles de Napoléon au général Beker, qui lui demandait de l'accompagner jusqu'à bord du *Bellérophon*, comme ses instructions le lui prescrivaient : « N'en faites rien, général, lui dit Napoléon, on pourrait croire que vous êtes venu pour me livrer à mes ennemis, et comme c'est de ma propre volonté que je me rends à bord de leur escadre, je ne veux point laisser planer sur la France le soupçon d'un tel affront. »

serts comme ceux de Fontainebleau au mois d'avril de l'année précédente; tout le monde sentait que l'arrêt prononcé était désormais irrévocable, et que la main de la destinée s'était appesantie pour toujours sur cette tête puissante qu'elle avait comblée jadis de tant de faveurs. Napoléon seul semblait encore se faire illusion; il ne pouvait prendre son parti d'attacher irrévocablement à une défaite ce nom proclamé si souvent par les cent voix de la renommée et de la victoire, et ce n'est qu'après avoir demandé au général Beker et presque exigé de lui, en faisant appel à tous ses sentiments de loyauté et de dévouement, qu'il tenterait un dernier effort auprès du gouvernement provisoire pour lui faire agréer l'offre, qu'il lui avait déjà faite plusieurs fois, de reprendre le commandement de l'armée, non plus comme empereur, mais comme simple général, promettant de se soumettre ensuite à sa destinée, quel que fût l'événement de la bataille, et avoir vu cette offre, inadmissible, il faut bien le dire, encore une fois repoussée par un refus aussi positif que durement exprimé, qu'il se détermina enfin à ordonner les préparatifs de son départ. Ce fut sous un modeste frac bourgeois, sans décorations, sans escorte, sans aucune suite, presque en fugitif, porteur d'un passeport qui le désignait comme le simple secrétaire du général Beker, que ce génie puissant, qui avait porté si haut la gloire du nom français, que ce souverain dont tout un peuple en délire avait salué le retour, quelques mois auparavant, avec de si unanimes acclamations de triomphe et de joie, sortit de la Malmaison par l'une des portes les plus secrètes du parc, et monta dans une modeste voi-

ture que quatre chevaux de poste allaient emporter rapidement vers le port désigné pour son embarquement.

Cependant, tandis que Napoléon disparaissait pour toujours de la scène politique, la France voyait s'accomplir par une catastrophe, hélas! trop prévue, le dénoûment du grand drame qu'avait ouvert, trois mois auparavant, son prestigieux retour de l'île d'Elbe. Les armées alliées, qui, après leur triomphe de Waterloo, s'étaient un moment arrêtées sur la frontière pour recueillir leurs forces et réparer les désordres que cette terrible journée avait portés dans leurs rangs, s'étaient ensuite, comme nous l'avons vu, rapidement rapprochées de Paris, décidées à pousser jusqu'au bout l'avantage inespéré que la fortune, ou plutôt le hasard des circonstances, venait de leur accorder, et de ne laisser ni trêve ni relâche aux vaincus avant d'être entrés dans les murs de la capitale. Cette ardeur belliqueuse, il est vrai, s'était un peu calmée lorsqu'ils avaient trouvé aux approches de Paris une armée nombreuse, vaillante et dévouée, prête à leur en disputer l'entrée avec tout le courage du désespoir. Déjà, dans les derniers jours de juin, le général Excelmans, dans une brillante affaire d'avant-garde, avait dispersé et taillé en pièces une division de cavalerie prussienne qui s'était avancée jusque dans Versailles sans être soutenue. Ce succès, en remontant le moral de l'armée, en promettait d'autres plus importants, et tout présageait que si l'ennemi osait prétendre à enlever Paris de vive force, comme en 1814, ce ne serait du moins qu'après avoir livré une sanglante bataille et sur des monceaux de cadavres

qu'il y pénétrerait. Tout se disposait donc pour cette éventualité : le peuple de Paris, la garde nationale, les fédérés, l'armée, rivalisaient d'ardeur et de dévouement, et les dispositions prises par le maréchal prince d'Eckmühl, commandant en chef toutes les troupes réunies devant la capitale, annonçaient qu'une attaque générale sur les lignes ennemies ne pouvait plus être différée, lorsqu'on apprit, avec un sentiment universel de surprise et de douleur, que la commission du gouvernement avait signé, le 3 juillet, avec les commissaires des armées alliées, une capitulation qui livrait aux troupes étrangères l'entrée de la capitale, tandis que l'armée française se retirerait, avec ses armes, son artillerie et ses bagages, de l'autre côté de la Loire. Ce dénoûment inattendu était évidemment le résultat des intrigues de Fouché et de l'influence qu'il avait prise sur les décisions de la commission exécutive dès qu'il en avait été nommé président. Il avait su effrayer avec adresse le prince d'Eckmühl de la responsabilité qui pèserait sur lui, s'il livrait une immense cité comme Paris à toutes les horreurs d'un siége et aux chances désastreuses d'une ville prise d'assaut. Le maréchal, pour éclairer ses doutes avant de prendre une détermination décisive, avait réuni à la Villette, en une espèce de conseil de guerre, pendant la nuit du 2 au 3 juillet, les principaux généraux de l'armée, et leur avait soumis diverses questions relatives aux dangers que pouvaient avoir, pour la sécurité de Paris et la conservation des richesses renfermées dans son sein, une plus longue résistance et les hasards d'une bataille sous ses murs. Un général qui délibère en pareille circonstance est à demi vaincu.

Les réponses du conseil furent ce qu'elles devaient être. Sur la question :

« En cas de revers, le général en chef pourrait-il réserver ou recueillir assez de moyens pour s'opposer à l'entrée de vive force? » Il avait répondu : « Aucun général ne peut répondre des suites d'une bataille. »

A la question :

« Peut-on répondre du sort de la capitale, et pour combien de temps? » Il avait répliqué : « Il n'y a aucune garantie à cet égard. »

D'après ce résultat, qui pouvait être prévu d'avance, la commission de gouvernement, à laquelle le maréchal Davoust s'était empressé de transmettre la délibération du Conseil, décida à l'unanimité que Paris ne serait pas défendu et que la capitale serait remise aux mains des alliés, puisqu'ils ne voulaient entendre à aucune suspension d'hostilité qu'à ce prix. En conséquence, une commission formée de trois délégués français, le baron Bignon, député, chargé du portefeuille des affaires étrangères, le comte Guilleminot, chef de l'état-major général de l'armée, et le comte de Bondy, préfet du département de la Seine, munis des pleins pouvoirs du gouvernement provisoire, et de deux officiers nommés par les commandants en chef des armées alliées, se réunit à Saint-Cloud, dans la journée du 3 juillet, et signa une convention qui stipulait l'évacuation immédiate de Paris, et la retraite de ses héroïques défenseurs derrière les barrières de la Loire.

Cette convention, outre les articles relatifs aux dispositions de détail nécessaires pour assurer la sécurité de l'armée française et de son matériel, contenait deux

paragraphes importants qui auraient offert à tous les intérêts publics et privés une garantie précieuse, si l'on avait pu compter sur la bonne foi des généraux alliés et sur leur fidélité à remplir des engagements qui n'étaient pour eux qu'un moyen d'arriver plus promptement et sans rencontrer de résistance, au seul but qu'ils se proposaient... la ruine et la spoliation de la France.

Ces articles, obtenus par la persistance des trois commissaires français, et qui leur a valu l'éternelle reconnaissance de tous les cœurs généreux, étaient ainsi conçus :

XI. *Les propriétés publiques, à l'exception de celles qui ont rapport à la guerre, soit qu'elles appartiennent au gouvernement, soit qu'elles dépendent de l'autorité municipale, seront respectées, et les puissances alliées n'interviendront en aucune manière dans leur administration ou dans leur gestion.*

XII. *Seront pareillement respectées, les personnes et les propriétés particulières.* LES HABITANTS, ET EN GÉNÉRAL, TOUS LES INDIVIDUS QUI SE TROUVENT DANS LA CAPITALE, CONTINUERONT A JOUIR DE LEURS DROITS ET LIBERTÉ, SANS POUVOIR ÊTRE INQUIÉTÉS OU RECHERCHÉS EN RIEN, RELATIVEMENT AUX FONCTIONS QU'ILS OCCUPENT OU AURAIENT OCCUPÉES, A LEUR CONDUITE ET A LEURS OPINIONS POLITIQUES[1].

1. On sait que cet article de la capitulation de Paris, qui interdisait formellement toute recherche sur les opinions manifestées ou les actes accomplis pendant les Cent-Jours, fut vainement invoqué par les défenseurs du maréchal Ney devant la Chambre des pairs qui devait le juger, tant à cette funeste époque, les fureurs de la réaction et l'entraînement de l'esprit de parti avaient éteint tout sentiment de justice et de loyauté

Du reste, cette convention toute militaire, ne contenait, à l'exception des deux articles précédents, aucune stipulation politique ; elle n'avait fait aucune allusion à la question du nouveau gouvernement qui serait donné à la France, et elle paraissait libre encore, conformément aux déclarations souvent répétées des souverains alliés, qui n'avaient excepté que le règne de Napoléon et de sa dynastie, de le choisir à son gré ! Mais chacun sentait bien que ce silence même n'était qu'une mesure de prudence pour ne point paraître imposer au peuple français, par un acte authentique, un souverain ramené par les baïonnettes étrangères. On savait quelle était à cet égard l'opinion du duc de Wellington, organe de son gouvernement, qui avait déclaré aux plénipotentiaires envoyés à son quartier-général, pour traiter d'un armistice, que tout en laissant au peuple français la liberté de se choisir la forme de gouvernement qui lui conviendrait le mieux, les souverains alliés, dans le cas où ce choix ne tomberait pas sur le roi Louis XVIII, qui seul leur offrait toute la sécurité désirable, seraient obligés de demander aux Français *des garanties telles, qu'elles assurassent sur des bases certaines le maintien de la paix et de la tranquillité de l'Europe*. C'était annoncer en termes assez clairs le morcellement et peut-être le démembrement de la France. Le *væ victis* était prononcé. Il était donc évident qu'une se-

chez les hommes le plus haut placés. On n'oubliera pas non plus, comme une tache éternelle pour le caractère anglais, que le duc de Wellington, consulté à cette occasion, et qui aurait pu sauver la vie d'un ennemi qui l'avait si glorieusement combattu, répondit qu'il n'avait point attaché à l'article *invoqué* de la capitulation de Paris le sens qu'on voulait lui attribuer.

conde restauration des Bourbons était la seule solution possible du terrible dilemme dans lequel on se trouvait engagé, et l'on ne doutait pas qu'aussitôt que les armées de la Prusse et de l'Angleterre auraient pris possession des barrières de Paris, elles ne s'empressassent, encore une fois, de les ouvrir à tous les partisans de la légitimité. Cette triste éventualité, il faut le dire, avait été prévue par les signataires de la convention ou plutôt de la capitulation de Saint-Cloud. Il n'y avait donc eu, à cet égard, de la part des alliés, ni supercherie, ni surprise. On connaissait toutes les intrigues du duc d'Otrante ; depuis plusieurs jours, on savait que le maréchal prince d'Eckmühl, lui-même, s'était laissé entourer par les émissaires du roi Louis XVIII, qu'il était entré en discussion avec eux, et que, vaincu par leurs arguments, il avait, comme il l'écrivit lui-même au gouvernement provisoire, le 27 juin, *surmonté ses préjugés et modifié ses idées*, et qu'il ne voyait plus d'autre moyen de salut que de conclure un armistice et de proclamer Louis XVIII. Il proposait, toutefois, mais sans en faire une condition absolue, d'offrir à ce monarque *de prendre la cocarde tricolore et d'entrer à Paris sans garde étrangère.*

L'esprit de parti a fait depuis peser sur l'honorable maréchal Davoust une grave accusation de trahison, pour avoir, dans la haute position où il était placé, manifesté cette opinion, qui n'avait de répréhensible que d'avoir devancé de quelques jours celle de la France entière. Mais outre que le maréchal avait assez prouvé sa loyauté et sa bonne foi en publiant ouvertement son opinion devant la commission de gouvernement, et

en offrant même d'en faire l'objet d'une motion à la Chambre élective, la disgrâce dont il fut l'objet pendant les premières années de la Restauration, montra, avec évidence, qu'il n'avait été guidé en cette occasion par aucun sentiment contraire à ses devoirs, et qu'il n'avait cédé qu'à la conviction des sacrifices qu'exigeait le salut du pays. Sans doute, il eût été plus héroïque et plus digne des temps antiques de combattre jusqu'à la dernière extrémité, plutôt que de recevoir la loi de l'étranger, mais une victoire n'aurait pas sauvé la France, et l'anéantissement de Paris, qui pouvait devenir la conséquence d'une bataille livrée sous ses murs, était une de ces catastrophes dont l'indépendance nationale, quand même elle en eût été le prix, n'aurait pas innocenté ses auteurs. Ces sanglants sacrifices de la population tout entière d'une grande cité, ne sont plus ni dans nos mœurs ni dans nos idées modernes. Le temps des illusions, d'ailleurs, était passé, et les meilleurs esprits, les caractères le plus fermement trempés, se demandaient si Napoléon lui-même, avec son immense génie, lors même qu'il aurait été vainqueur à Waterloo comme à Ligny, aurait pu longtemps soutenir la lutte devant l'immense supériorité de forces dont disposait la coalition; il aurait succombé tôt ou tard contre tant d'ennemis acharnés et tant de haines accumulées. La catastrophe était inévitable et malheureusement prévue depuis longtemps comme la conséquence fatale de son imprudente évasion de l'ile d'Elbe. Il faut donc reconnaître que la convention du 3 juillet, qui sauvegardait du moins l'honneur de l'armée et l'*intégrité* du territoire, si ses conventions eussent été loyalement remplies, of-

frait le seul moyen de sortir, sans s'exposer à de nouveaux et irréparables désastres, de la situation la plus critique où se fut trouvée la France à aucune époque de son histoire. Aussi, lorsque cette convention, ratifiée par les parties contractantes, fut communiquée, dans la séance du 4 juillet, à la Chambre des députés, malgré toutes les preuves que cette assemblée avait données de son énergie à défendre les libertés et l'indépendance du pays, elle fut reçue avec faveur par une immense majorité, et plusieurs députés mêmes proposèrent d'adresser à la commission de gouvernement, des remerciements et des éloges pour avoir autant obtenu, car on ne pouvait, disaient-ils, espérer rien de plus avantageux dans les circonstances critiques où l'on se trouvait. La Chambre, après cette lecture, acquitta un devoir de reconnaissance en votant des remerciements à l'armée qui allait s'éloigner de la capitale, pour adoucir, sans doute, la douleur et l'indignation que cette capitulation, sans avoir combattu, allait répandre dans ses rangs. Le surlendemain, 6 juillet, les troupes étrangères, pour la seconde fois, à une année au plus d'intervalle, firent leur entrée dans Paris. Tous les postes militaires, toutes les barrières de la capitale, avaient été évacués dans la nuit par l'armée française qui, toujours animée d'un dévouement absolu aux intérêts du pays, avait pris sans murmurer les routes de la Loire, derrière laquelle elle devait se retirer pour donner toute sécurité aux troupes alliées et au nouveau gouvernement qui allait s'imposer à la France. Cet exil, qui devait être bientôt suivi de son complet licenciement et des injustes persécutions qu'exerça la réaction, pendant les premières années de

la seconde Restauration, contre tous ces hommes qui avaient si généreusement défendu l'intégrité du sol national et l'indépendance du pays contre les envahissements de l'étranger, mit fin à cette campagne de 1815, commencée d'une manière si brillante et terminée par l'une des plus grandes catastrophes qu'aient eues à enregistrer les annales des temps modernes.

APPENDICE

AU CHAPITRE V

PIÈCES HISTORIQUES

APPENDICE

AU CHAPITRE V

PIÈCES HISTORIQUES

---

§ 1. Déclaration de Napoléon au peuple français.

§ 2. Adieux de Napoléon à l'armée, sous Paris.

§ 3. Lettre du président de la commission de Gouvernement au président de la Chambre des représentants.

§ 4. Lettre de Napoléon au Prince-Régent d'Angleterre (13 juillet 1815).

§ 5. Dépêche du général Beker au ministre de la guerre.

§ 6. Adresse de remerciements de la Chambre des représentants aux braves qui ont défendu les approches de la capitale.

PIÈCES HISTORIQUES

---

§ 1

Déclaration de Napoléon au peuple français.

(Publiée le 22 juin 1815.)

Français,

En commençant la guerre pour soutenir l'indépendance nationale, je comptais sur la réunion de tous les efforts, de toutes les volontés, et le concours de toutes les autorités nationales; j'étais fondé à en espérer le succès, et j'avais bravé toutes les déclarations des puissances contre moi.

Les circonstances me paraissent changées. Je m'offre en sacrifice à la haine des ennemis de la France. Puissent-ils être sincères dans leurs déclarations, et n'en avoir réellement voulu qu'à ma personne! Ma vie politique est terminée, et je proclame mon fils sous le titre de Napoléon II, empereur des Français.

Les ministres actuels formeront provisoirement le Conseil du Gouvernement. L'intérêt que je porte à mon fils m'engage à inviter les Chambres à organiser sans délai la régence par une loi.

Unissez-vous tous pour le salut public et pour rester une nation indépendante.

Au palais de l'Élysée, ce 22 juin 1815.

Signé : NAPOLÉON.

§ 2

Napoléon aux braves soldats de l'armée devant Paris.

Malmaison, le 25 juin 1815.

Soldats,

Quand je cède à la nécessité qui me force de m'éloigner de la brave armée française, j'emporte avec moi l'heureuse certitude qu'elle justifiera, par les services éminents que la patrie attend d'elle, les éloges que nos ennemis eux-mêmes ne peuvent pas lui refuser.

Soldats, je suivrai tous vos pas quoique absent. Je connais tous les corps, et aucun d'eux ne remportera un avantage signalé sur l'ennemi, que je ne rende justice au courage qu'il aura déployé. Vous et moi nous avons été calomniés. Des hommes, absolument indignes d'apprécier vos travaux, ont vu dans les marques d'attachement que vous m'avez données, un zèle dont j'étais le seul objet. Que vos succès futurs leur apprennent que c'était la patrie par-dessus tout que vous serviez en m'obéissant, et que si j'ai quelque part à votre affection, je le dois à mon ardent amour pour la France, notre mère commune.

Soldats, encore *quelques efforts, et la coalition est dissoute.* Napoléon vous reconnaîtra aux coups que vous allez porter.

Sauvez l'honneur, l'indépendance des Français. Soyez jusqu'à la fin tels que je vous ai connus depuis vingt ans, et vous serez invincibles.

NAPOLÉON.

§ 3

Le président de la commission de Gouvernement

à M. le président de la Chambre des représentants.

« Monsieur le Président,

« La commission de Gouvernement n'a pas perdu de vue un instant que Napoléon, par suite de son abdication, se trouve placé sous la sauvegarde de l'honneur français.

« Son premier soin a été de demander aux généraux ennemis des saufs-conduits pour la sûreté de sa personne.

« Le 25 juin, Napoléon a demandé que deux frégates fussent mises à sa disposition.

« La commission a sur-le-champ autorisé le ministre de la marine à armer ces deux frégates. Le lieutenant général Beker a été chargé de pourvoir à la sûreté de la personne de Napoléon pendant sa route, et tous les ordres nécessaires ont été donnés pour assurer le service des relais.

« Cependant, hier 28, Napoléon n'était pas encore parti. Le sauf-conduit n'arrivant pas, l'approche de l'ennemi donnant de vives inquiétudes sur la sûreté de Napoléon, la crainte d'un mouvement de l'intérieur ajoutant encore à ces inquiétudes, la commission s'est décidée à presser de nouveau lé départ de Napoléon, et les ordres les plus positifs ont été donnés au ministre de la marine. Ce dernier a été envoyé près de lui avec le comte Boulay.

« La Chambre verra, par la copie ci-jointe de la réponse de

lord Wellington, qu'il ne s'est pas cru autorisé à donner les saufs-conduits demandés, et que la commission a rempli un de ses *devoirs les plus sacrés* en faisant partir Napoléon.

« La commission de Gouvernement informe la Chambre que Napoléon est parti à quatre heures, comme le prouve la lettre ci-jointe du général Beker.

« La commission invite la Chambre à s'occuper de son sort et de celui de sa famille.

« Agréez l'assurance de ma plus haute considération.

« Paris, le 29 juin 1815.

« *Signé* : Le duc D'OTRANTE. »

Copie de la lettre du général Beker au président de la commission de Gouvernement.

Malmaison, 29 juin 1815.

« Monseigneur,

« J'ai l'honneur d'annoncer à la Commission de Gouvernement que l'Empereur va monter en voiture pour se rendre à sa destination, en faisant des vœux pour le rétablissement de la paix et de la prospérité de la France.

« J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

« *Signé* : Le général comte BEKER. »

§ 4

Lettre adressée par Napoléon au Prince-Régent d'Angleterre, avant de monter à bord du Bellérophon.

« Altesse Royale,

« En butte aux factions qui divisent mon pays et à l'inimitié des plus grandes puissances de l'Europe, j'ai terminé ma carrière politique, et je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique. Je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de V. A. R. comme du plus puissant, du plus constant, et du plus généreux de mes ennemis.

« Rochefort, 13 juillet 1815.

« NAPOLÉON. »

§ 5

Dépêche du général Beker au Ministre de la guerre.

Rochefort, le 15 juillet 1815, à onze heures du soir.

« Monseigneur,

« J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que la mission dont m'avait chargé le Gouvernement provisoire pour accompagner l'Empereur jusqu'à Rochefort, a été terminée aujourd'hui en rade de l'île d'Aix, à trois heures du matin.

« Sa Majesté convaincue de l'impossibilité de sortir sur les bâtiments de guerre pour se rendre aux États-Unis, dédaignant, en outre, les moyens secondaires qui pouvaient favoriser son passage en Amérique, a pris la noble résolution d'écrire à Son Altesse Royale le Prince-Régent d'Angleterre, pour lui demander l'hospitalité.

« En conséquence de cette détermination, l'Empereur s'est

rendu à bord du vaisseau anglais le *Bellérophon*, capitaine Maitland qui, en vertu des ordres qu'il a reçus de son gouvernement, a fait à sa Majesté l'accueil digne du haut rang qu'elle a occupé parmi les souverains de l'Europe.

« Si Votre Excellence le désire, j'aurai l'honneur de lui faire, à mon arrivée à Paris, un rapport plus détaillé sur l'exécution des ordres qui m'étaient confiés. Je me borne, ce soir, à confirmer l'installation de Napoléon à bord de l'escadre anglaise et son départ pour la Grande-Bretagne, qu'il a effectué en renouvelant ses vœux pour le rétablissement de la paix et l'indépendance de notre patrie.

« *Signé :* Le lieutenant général comte Beker. »

§ 6

Adresse de la Chambre des représentants à l'armée.

(4 juillet 1815.)

« La Chambre des représentants, après avoir entendu la lecture de la convention faite avec les généraux des puissances alliées, prend la résolution suivante :

Art. 1er. La Chambre vote des remerciements aux braves de toutes armes qui ont si vaillamment défendu les approches de la capitale...

« Art. 2. La Chambre déclare qu'elle ne cessera pas de s'occuper avec sollicitude et avec affection des armées françaises, de leur situation, de leurs besoins. Elle leur rappelle que c'est encore sur leur fidélité à leurs drapeaux, sur l'énergie de leurs dispositions, sur la fermeté de leur contenance, sur la régularité de leur discipline, sur leur amour de la patrie que reposent la garantie de l'ordre public dans l'intérieur, l'indépendance nationale et une heureuse influence sur les négociations avec les alliés...

Art. 3. La cocarde, le drapeau et le pavillon aux trois couleurs nationales, sont mis sous la sauvegarde spéciale des armées, des gardes nationales, et de tous les citoyens.

CHAPITRE VI

CONCLUSION

Résumé de la campagne de 1815. — Observations sur la bataille de Waterloo. — Parallèle entre Napoléon, Blücher et Wellington.

Nous avons raconté dans les chapitres qui précèdent les principaux événements de la campagne de 1815, nous avons retracé les faits avec exactitude, jugé les hommes avec impartialité, nous avons tâché, enfin, d'éclairer plusieurs points restés encore incertains, malgré les nombreux écrits publiés sur le même sujet, parce qu'il y a des erreurs qui se propagent, comme l'a dit Montesquieu, par cette seule raison *que cela a été dit une première fois.* Nous demandons, maintenant, qu'on nous permette de résumer, dans un cadre plus resserré, ces mêmes faits, ces mêmes événements, en écartant les détails secondaires, qui auraient pu distraire l'attention du lecteur, et l'empêcher d'embrasser d'un même coup d'œil l'ensemble du tableau.

Ce qu'il y eut surtout de remarquable dans cette dernière campagne de Napoléon, c'est la grandeur de

l'idée qui l'inspira, c'est surtout la disproportion des forces qu'il avait à opposer à ses adversaires, le génie qu'il dut déployer pour suppléer à ce désavantage, le succès, enfin, qui couronna ses premiers efforts, et qui l'aurait peut-être fait sortir triomphant de la lutte, s'il avait été mieux secondé. Si, à ces considérations on ajoute l'influence fatale qu'exerça longtemps cette mémorable campagne sur les destinées de la France, le *væ victis* qu'elle eut à supporter, les honteux traités qui en furent la suite, et qui font encore aujourd'hui le droit public de l'Europe, on ne s'étonnera pas de l'intérêt qui s'est attaché depuis cinquante ans à tous les récits qui en ont été publiés, et qui a dû faire désirer que la vérité, trop souvent altérée, soit par l'ignorance des faits, soit par les récits inexacts de ceux qui y ont joué un rôle important, éclairât enfin, de son flambeau impartial, cette mémorable époque de notre histoire contemporaine.

A ne considérer le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, où l'avait relégué la politique des souverains alliés qui avaient triomphé en 1814, que comme un épisode de son aventureuse carrière, jamais, sans doute, il n'y eut un événement plus capable de montrer l'audace de ce génie entreprenant, et l'immense domination que son nom exerçait sur les masses populaires, pouvoir irrésistible qui, apres cinquante ans écoulés, ne s'est pas encore effacé aujourd'hui, tant la gloire acquise par la supériorité du génie jette de profondes racines dans le cœur des Français. Conquérir seul, sans soldats, sans canons, sans argent, par le seul prestige de sa renommée, un puissant empire; renverser un gouvernement solide-

ment établi, défendu par une armée nombreuse, par une flotte formidable, disposant de toutes les ressources d'un trésor immense, c'était là sans doute une entreprise merveilleuse, et dont les conquêtes de Fernand Cortez ou de Pizarre chez les peuples encore sauvages du Nouveau-Monde, auraient pu seules fournir un autre exemple. Mais si l'on considère les calamités que cette audacieuse entreprise devait attirer sur le pays, on reste étonné qu'un homme doué d'un esprit si clairvoyant, et qui aimait sincèrement sa patrie, ait pu un seul instant en concevoir la pensée. Une guerre imminente, où la France aurait encore une fois à lutter seule contre l'Europe entière, devait en être l'inévitable conséquence; cette terrible éventualité n'avait échappé à personne dès le premier moment, et la réflexion avait bientôt refroidi l'enthousiasme excité par la première nouvelle du merveilleux retour de Napoléon, aussi promptement qu'il s'était allumé. Une autre circonstance avait encore contribué à répandre dans les masses cette fâcheuse disposition. La nation française était profondément changée depuis l'année précédente; son éducation politique s'était faite rapidement sous l'empire de la Charte de 1814, et l'Empereur, qui aurait eu besoin de tout son temps, de toute sa force, de toute son énergie, pour appeler la nation aux armes, et se mettre en état de résister à l'Europe entière prête à fondre sur lui, se voyait obligé de consacrer ses veilles et les plus précieuses ressources de son génie, dans des luttes oisives, dans des réponses évasives à des demandes au moins inopportunes, dans l'enfantement, enfin, de constitutions nouvelles, pour donner satisfaction à des susceptibilités

libérales, très-louables en elles-mêmes, sans doute, mais qui avaient mal choisi leur moment pour se manifester. Nous laisserons à l'histoire le soin de retracer cette singulière époque, où l'on vit se produire les plus étranges contrastes, où la France ne paraissait se préoccuper que du soin d'assurer ses franchises intérieures, alors que son indépendance nationale était menacée, plus qu'à aucune époque de son histoire, par toutes les armées de l'Europe; où, après avoir reçu avec une joie délirante, et comme son libérateur, l'homme extraordinaire auquel elle avait autrefois si aveuglément confié ses destinées, elle ne semblait empressée que de limiter son pouvoir, et de lui ôter, par de vaines récriminations, la confiance qu'il aurait dû inspirer à tous pour sauver encore une fois son pays, comme il l'avait sauvé en 1799.

Ces fâcheuses dispositions, manifestées d'abord par l'attitude de la population parisienne, presque froide en comparaison de celle des populations qui l'avaient accueilli depuis Fréjus jusqu'à Paris, n'avaient point échappé à Napoléon lui-même, et avaient eu sur ses propres sentiments une influence regrettable. Elles lui avaient ôté une partie de cette confiance en lui-même, si nécessaire à l'homme qui va tenter une grande entreprise; il n'avait rien perdu de son génie, mais il avait senti son énergie s'émousser dans ces luttes continuelles, où il lui fallait tour à tour combattre des ennemis irréconciliables, ménager des amis trop susceptibles, et abandonner enfin, aux exigences des idées du moment, une partie de ce pouvoir qu'il avait autrefois exercé si arbitrairement, et qui, concentré dans une

main ferme et vigoureuse, aurait pu seul, comme en 1792, soulever les masses et faire courir aux frontières toute une population en armes [1].

Quoique nous ne nous soyons proposé de considérer ici dans Napoléon que l'homme de guerre, et nullement l'homme politique, les circonstances difficiles dans lesquelles il s'était trouvé en 1815, au moment de commencer sa dernière campagne, ne pouvaient être passées sous silence, parce qu'elles eurent une influence regrettable sur la conduite de cette guerre; plusieurs fois, comme on l'a vu dans le cours de ce récit, les préoccupations politiques vinrent faire diversion aux soins militaires qui auraient dû exclusivement réclamer son attention [2], et quoique son esprit eût conservé toute son énergie et sa lucidité, on crut s'apercevoir qu'il avait perdu de cette audace et de cette force de volonté, qui l'avaient autrefois si éminemment distingué dans ses campagnes précédentes.

Napoléon lui-même, en revenant plus tard, dans ses

1. Le duc Decrès, homme d'esprit et bon observateur, qui avait vécu dans l'intimité de Napoléon pendant les Cent-Jours, disait plus tard au duc de Raguse, qui le rapporte dans ses *Mémoires* : « Il y a toujours en lui un esprit prodigieux; sous ce rapport, il est tel que vous l'avez connu; mais plus de résolution, plus de volonté, plus de caractère. Cette qualité si remarquable autrefois chez lui a disparu ! Il ne lui reste que son esprit. » On ne peut trop le répéter, la fatale issue du dernier règne de Napoléon, si hardiment commencé, vint bien plus du changement survenu dans ses dispositions personnelles que de la difficulté des circonstances : son génie ne l'avait pas abandonné, mais il fut infidèle à ce caractère audacieux et entreprenant qui l'avait signalé aux beaux jours de sa jeunesse. Les entraves constitutionnelles qui l'avaient circonvenu, dès son arrivée, lui avaient ôté sa liberté d'action et sa confiance en lui-même et en son étoile, à laquelle il avait dû autrefois la moitié de ses succès.

2. Notamment dans la matinée du 17, le lendemain de la bataille de Ligny. (V. p. 172.)

conversations de Sainte-Hélène, sur cette année si remarquable de sa vie, a peint avec beaucoup de vérité cette transformation étrange qui s'était opérée en lui au moment même où il venait d'accomplir l'entreprise la plus téméraire qui eût jamais été tentée par un simple mortel, et comme cette disposition secrète au découragement et aux sinistres pressentiments, eut certainement une influence décisive sur tous les événements de la campagne de 1815, nous croyons qu'il ne sera pas étranger à notre sujet de retracer ici les impressions sous lesquelles, de son propre aveu, il l'avait commencée.

« Il est sûr que dans ces circonstances, je n'avais » plus en moi le sentiment du succès définitif; ce n'était « plus ma confiance première, soit que l'âge, qui d'or- « dinaire favorise la fortune, commençât à m'échapper, « soit qu'à mes propres yeux, dans ma propre imagi- « nation, le merveilleux de ma carrière se trouvât « entamé, toujours est-il certain que je sentais en moi « qu'il me manquait quelque chose. Ce n'était plus « cette fortune attachée à mes pas, qui se plaisait à me « combler; c'était le destin sévère auquel j'arrachais « encore, comme par force, quelques faveurs, mais « dont il se vengeait tout aussitôt, car il est remarqua- « ble que je n'ai pas eu alors un avantage qu'il n'ait été « immédiatement suivi d'un revers... et tous ces coups, « je dois le dire, me frappèrent beaucoup plus qu'ils ne « me surprirent. J'avais en moi l'instinct d'une issue « malheureuse, non que cela ait influé en rien sur mes « déterminations et mes mesures assurément, mais « toutefois, j'en avais le sentiment au dedans de moi. »

Cependant, malgré ces fâcheuses dispositions, Napoléon, dès qu'il avait vu s'évanouir les espérances qu'il avait eues d'abord, ou qu'il avait répandues à dessein, de détacher quelques parcelles de ce terrible faisceau de haines et de vengeances accumulées contre lui par tous ces souverains qu'il avait tenus si longtemps comprimés sous sa puissante main, en avait pris son parti avec son énergie et sa résolution ordinaires. Il avait songé alors à se mettre en défense, et, comme en 1813, il avait déployé sur une vaste échelle ses talents d'organisateur et de tacticien consommé. On eût dit que, comme un nouvel Anthée, il n'avait qu'à frapper du pied la terre de France pour en faire sortir des bataillons tout armés. La Restauration avait mis tous ses soins à écarter et à abreuver de dégoûts tout ce qui restait encore debout de ces vieilles phalanges de la République et de l'Empire, qui avaient porté dans toutes les contrées du monde le glorieux drapeau de la France; ils accoururent encore une fois à la voix de Napoléon, à celle de l'honneur qui leur signalait les nouveaux dangers de la patrie, et, dès les premiers jours de juin, c'est-à-dire deux mois au plus après l'entrée de l'Empereur dans la capitale de l'Empire, une armée de deux cent mille hommes était réunie sur nos frontières de l'Est et du Nord pour faire face aux hordes étrangères qui, au premier bruit du retour de Napoléon, étaient revenues sur leurs pas et se rapprochaient en toute hâte des barrières du Rhin, pour tenter une nouvelle invasion de la France.

Il n'y avait pas un instant à perdre; Napoléon résolut de les prévenir. On a souvent agité la question de savoir

s'il n'eût pas été plus sage d'attendre l'ennemi sur le sol national, où l'amour de la patrie, la haine de l'étranger, le sentiment enfin de l'honneur et du devoir auraient armé chaque citoyen et communiqué à tous les cœurs une ardeur et une énergie nouvelle ; mais Napoléon pensa avec raison que c'eût été méconnaître les véritables instincts du caractère français, toujours mieux disposé pour l'attaque que pour la défense, et il voulait d'ailleurs épargner à nos départements de l'Est, qui seraient sans doute les premiers envahis, le renouvellement de toutes les calamités qu'ils avaient souffertes en 1814.

Son plan de campagne était habilement conçu et admirablement approprié aux circonstances. Il consistait à se porter rapidement dans les plaines de la Belgique, où s'étaient réunies une armée prussienne composée de cent vingt mille combattants, et une armée anglo-hollandaise d'égale force à peu près, qui formaient les têtes de colonne des innombrables bataillons de la coalition; à se jeter audacieusement au milieu d'elles, à profiter du moment de confusion qu'aurait produit sa subite apparition, pour les accabler l'une après l'autre, avant qu'elles n'eussent eu le temps de se réunir, ou au moins de les disperser par un choc vigoureusement porté, et d'aller attendre ensuite sur les limites du Rhin, glorieusement reconquises, les colonnes autrichiennes et russes que le tort éprouvé par leurs deux avant-gardes auraient rendues, peut-être, moins confiantes et plus traitables.

Le succès le plus complet sembla d'abord couronner cette audacieuse entreprise qu'on peut regarder comme

l'une des plus belles conceptions de Napoléon. Tous les mouvements pıéliminaires avaient été exécutés avec ordre et ponctualité, et le plus profond mystère avait présidé au rassemblement de l'armée réunie le 14 juin au soir, autour de Beaumont, sur notre extrême frontière. Mais, dès le début de la campagne, on avait pu avoir la preuve de cette vérité, dont Napoléon portait en lui-même, comme on l'a vu, le secret pressentiment, que la fortune ne lui accorderait plus de faveurs sans mélange, et qu'il n'obtiendrait plus un succès qui ne fût à l'instant payé par une contrariété ou un revers.

Le jour même où l'armée se préparait à franchir la Sambre, et avant qu'elle n'eût commencé son mouvement, un officier général, sorti de nos rangs, courut avertir Blücher de l'approche des Français, et de l'irruption soudaine dont il était menacé. Heureusement la marche de l'Empereur avait été trop rapide pour qu'il pût profiter de l'avertissement; mais cette démarche fatale, inspirée par les aveuglements de l'esprit de parti, eut sur le reste de la campagne le plus fâcheux effet : chacun se crut trahi ou au moment de l'être ; le soupçon se répandit dans l'armée, la confiance des subordonnés envers leurs supérieurs en fut altérée, et tous les liens de la discipline se relâchèrent.

Dans cette même journée, malgré les succès obtenus, de graves fautes avaient été commises partout où l'Empereur ne présidait pas lui-même à l'exécution de ses grands desseins, ou n'était pas là pour stimuler le zèle de ses lieutenants par sa présence et l'énergie de sa volonté.

Vandamme était parti de ses cantonnements plus

tard que le moment fixé ; il avait fait perdre à Napoléon deux heures précieuses à l'attendre sous les remparts de Charleroi, et l'avait empêché d'occuper Fleurus dans la première journée, comme il se l'était proposé. Le maréchal Ney, chargé du commandement de l'aile gauche, dont la principale destination était de contenir Wellington, tandis que Napoléon, avec le reste de ses forces, allait fondre sur Blücher et l'écraser, avait négligé de se rendre maître de la position des Quatre-Bras, qui aurait fermé toute communication entre les deux armées coalisées ; il avait laissé pendant *vingt-quatre* heures cet important débouché entièrement libre, et lorsque, sur les ordres réitérés de l'Empereur et du major général, il avait tenté enfin de s'en emparer le lendemain, à une heure déjà avancée de la journée, il y avait trouvé Wellington établi avec une partie de son armée, et avait été obligé de livrer un combat acharné sans pouvoir parvenir à l'en déloger. Napoléon, pendant ce temps, livrait à Blücher la sanglante bataille de Ligny ; elle avait été glorieuse pour nos armes, et admirablement conduite, mais elle n'avait pas produit tous les résultats que Napoléon en avait espérés. Le mouvement décisif, qui devait amener l'anéantissement de l'armée ennemie, et qui était comme l'une des assises de son plan de campagne, n'avait point reçu son exécution. Si le maréchal Ney, conformément aux ordres qu'il avait reçus, eût dirigé sur les derrières de l'armée prussienne un fort détachement des troupes qu'il avait sous ses ordres, qui l'eût prise à revers pendant qu'elle était attaquée de front par les principales forces de Napoléon, il l'aurait forcée à mettre bas les armes, ou il aurait entraîné du moins sa dispersion

complète. Mais le maréchal Ney avait en ce moment sur les bras une grande partie de l'armée anglaise, amenée de Bruxelles au pas de course par Wellington, sur le bruit du danger que courait son collègue; il n'avait pas même pris le soin de réunir ses deux corps d'armée, avant d'entamer une action disproportionnée et meurtrière; enfin, il n'était pas maître de la chaussée de Namur, par laquelle devait s'opérer son mouvement de flanc sur les derrières de l'armée de Blücher, et ce n'était qu'à grande peine, et par des prodiges de valeur, qu'il était parvenu à se maintenir lui-même dans la position qu'il occupait. Toutes ces circonstances, résultats inévitables de sa première désobéissance, firent perdre à Napoléon le fruit d'une des plus belles conceptions de son génie, et l'occasion qui ne devait plus se représenter de trancher, d'un seul coup, le nœud de la formidable coalition liguée contre lui. En effet, on peut dire qu'à Ligny le sort de la guerre fut un moment entre ses mains, car il est probable que l'armée prussienne une fois dispersée, et peut-être anéantie comme à Iéna, Wellington n'aurait pas osé affronter seul toute l'armée française, enorgueillie par une pareille victoire; il aurait donc été obligé d'abandonner à Napoléon, sans coup férir, toutes les provinces belges, et de courir, peut-être, jusqu'à Ostende, chercher un refuge sur ses vaisseaux.

Cependant, quoique la victoire de Ligny n'eût pas eu toutes les conséquences que Napoléon avait le droit d'en attendre, elle avait réalisé du moins la partie la plus importante de son plan de campagne. L'habile direction qu'il avait donnée à son aile gauche, et la

vigueur avec laquelle le maréchal Ney, qui retrouvait toujours devant l'ennemi cette énergie et cette résolution qui l'abandonnaient quand il était livré à ses propres réflexions, avait soutenu le combat inégal des Quatre-Bras, avaient produit l'effet qu'il se proposait; elles avaient empêché la réunion des deux armées coalisées, et par la direction qu'avait prise en se retirant l'armée vaincue après la bataille de Ligny, elles allaient maintenant se trouver séparées par la Dyle, rivière encaissée, fangeuse, et dont les abords sont protégés par des défilés presque inextricables. Il ne s'agissait donc que de les empêcher de se rejoindre. Ce soin revenait naturellement au maréchal Grouchy, auquel Napoléon avait confié le commandement de son aile droite. Mais soit que Napoléon n'eût pas suffisamment précisé ses instructions, soit plutôt que le maréchal Grouchy, nouvellement appelé au commandement en chef d'un corps d'armée, n'eût pas compris le but principal de sa mission, il ne prit aucune des dispositions qui pouvaient en amener le succès. Il mit une lenteur déplorable dans ses préparatifs, dans sa marche, dans tous les détails; enfin, d'une expédition qui, pour réussir, aurait eu besoin d'être conduite avec énergie et activité. Il laissa Blücher gagner sur lui *vingt-quatre* heures d'avance sans pouvoir découvrir ses traces, et lorsqu'il fut enfin informé par Napoléon lui-même de la véritable direction qu'avait prise un ennemi dont il n'était séparé que par quelques lieues d'intervalle, il n'était plus temps de courir après lui, et les destins de la France avaient été tranchés sans retour dans les champs de Waterloo.

Ainsi, deux heures de retard dans la marche d'un corps d'armée, des renseignements inexacts, ou recueillis sans intelligence, une question d'amour-propre, enfin, qui empêcha le maréchal Grouchy de suivre le conseil qui lui était donné de marcher au canon de Napoléon, décidèrent du sort de la France, et des destinées, peut-être, du monde civilisé. Jamais, sans doute, l'histoire n'aura eu à enregistrer dans ses annales l'exemple d'un plus grand événement produit par une cause plus futile, et c'est probablement ce qui faisait dire à Napoléon, lorsqu'il revenait, dans les loisirs de la captivité, sur les événements du passé, que les fautes accumulées dans cette courte campagne de 1815, avaient été tellement *lourdes* qu'elles prenaient la teinte d'une *absurdité* [1].

Cependant, Napoléon, après avoir donné au maréchal Grouchy ses dernières instructions, hélas! si mal comprises, avait quitté le 16, vers une heure de l'après-midi, le champ de bataille de Ligny, et s'était vivement porté sur Marbais et les Quatre-Bras, que l'on s'était disputé la veille avec tant d'acharnement, et où il espérait surprendre encore Wellington. Trompé dans son attente par une nouvelle faute du maréchal Ney, qui l'avait laissé se retirer sans obstacle devant lui, il avait poursuivi, avec l'impétuosité du lion qui sent sa proie lui échapper, l'arrière-garde ennemie jusqu'au bord du vallon que couronne le plateau de Mont-Saint-

1. Si les généraux français commirent bien des fautes dans cette campagne, il faut reconnaître que celles des généraux ennemis ne furent ni moins graves ni moins nombreuses, et notre plus grand malheur fut de n'en avoir pas su profiter.

Jean. Là, il avait trouvé toute l'armée anglaise rangée en bataille, occupant un terrain demi-circulaire de six kilomètres d'étendue à peu près, de sa droite à sa gauche; son front était couvert par un ravin fortement prononcé, et le dos appuyé à la forêt de Soigne, dont elle paraissait vouloir nous disputer l'entrée. Napoléon aurait voulu l'attaquer à l'instant même dans cette position dangereuse qu'avait choisie Wellington pour se mesurer avec lui, et qui, n'offrant pour ligne de retraite que les défilés inextricables d'une forêt épaisse, pouvait amener, s'il était contraint à reculer, l'anéantissement de toute son armée; mais la nuit qui s'avançait l'avait forcé à remettre l'attaque au lendemain [1], et ce fut un malheur, car il est probable que l'armée anglo-hollandaise, livrée à elle-même, et n'ayant en ce moment aucun appui à attendre de l'armée prussienne, abordée avec cet élan que communiquait toujours à nos soldats la présence de Napoléon, eût été, avant la fin de la journée, chassée de sa position, et forcée de nous céder la victoire.

Nous n'aurons ici que peu de choses à ajouter au récit que nous avons présenté dans le chapitre IV de la bataille de Waterloo; les détails dans lesquels nous sommes entré, nous dispensent de nous arrêter davantage sur un événement si souvent décrit par les écrivains qui nous ont précédé, et auquel la postérité, bien instruite désormais, assignera, nous n'en doutons pas,

1. On se rappelle que ce contre-temps fut le résultat de l'inexplicable incurie du maréchal Ney, qui avait fait perdre deux heures à Napoléon à attendre de ses nouvelles sur le champ de bataille de Ligny, et qui n'en avait pas mis guère moins à s'ébranler des Quatre-Bras!

son véritable caractère. Elle reconnaîtra que sa fatale issue fut moins le résultat d'une défaite que d'une surprise, que nos ennemis, décimés par nos balles, eurent plus à se féliciter qu'à s'applaudir de leur succès, qu'un avantage obtenu par la supériorité du nombre et par un *concours inouï* de hasards et de fatalités, n'est pas une victoire, et qu'enfin, selon les belles expressions de Napoléon : *Cette journée malheureuse n'ôtera rien à la gloire des vaincus, comme elle n'a rien ajouté à celle des vainqueurs.*

Jamais, comme Napoléon s'est plu à le proclamer lui-même, l'armée ne s'était mieux battue ; jamais le soldat français n'avait montré plus d'élan, d'intrépidité, d'intelligence ; jamais sa prééminence sur tous les soldats de l'Europe ne s'était revélée avec plus d'éclat, jamais enfin de plus grandes choses n'avaient été accomplies avec d'aussi faibles moyens.

De son côté, jamais son chef n'avait mieux montré que dans cette journée toutes les qualités qui avaient établi sa haute renommée. Un jugement sain, une merveilleuse présence d'esprit, une volonté indomptable. Les manœuvres préliminaires, la savante disposition des troupes avaient excité l'admiration de nos ennemis eux-mèmes. Il avait eu à lutter pendant huit heures contre un adversaire supérieur en nombre, protégé par les avantages d'une position défensive étudiée d'avance et fortifiée par des obstacles naturels très-formidables. Trois fois il s'était cru au moment de saisir la victoire, et elle ne lui avait définitivement échappé que lorsque la disproportion des forces était devenue telle que toutes les ressources de l'expérience et du génie ne suffisaient plus pour la combler.

Les troupes prussiennes qui s'étaient montrées les premières sur le champ de bataille, avaient été refoulées dans les défilés de Saint-Lambert d'où elles étaient sorties. Napoléon, sans s'être un moment laissé troubler par leur apparition, avait dirigé contre elles une partie des réserves qu'il avait préparées pour percer le centre de l'armée anglaise, et cependant, la bataille proprement dite, celle qui se livrait contre les Anglais, n'avait pas été un moment interrompue. Le feu avait continué avec la même vivacité que si nous n'avions eu qu'un seul ennemi à combattre, on peut même assurer que jusqu'à sept heures du soir la victoire n'avait pas paru un seul moment douteuse. Tous les postes avancés, qui couvraient le centre et les deux ailes de la ligne ennemie, avaient été enlevés malgré une héroïque résistance; l'armée anglaise avait perdu plus de la moitié de son champ de bataille : acculée à la lisière de la forêt de Soigne, dont les étroits défilés ne lui offraient que la perspective d'une retraite désastreuse, un dernier effort allait compléter sa défaite. L'espoir d'un triomphe éclatant nous était d'autant plus permis que Wellington avait épuisé ses meilleurs soldats dans les combats partiels qu'il venait de soutenir avec le courage du désespoir, tandis que nos troupes d'élite n'avaient point encore été engagées. Délivré enfin de toute inquétude du côté de l'attaque prussienne, que par d'énergiques efforts il était parvenu à comprimer, Napoléon disposait lui-même les bataillons de sa vieille garde, si souvent victorieux en ces sortes d'occasions, pour une attaque décisive qui devait nous rendre maîtres de tout ce plateau de Mont-Saint-Jean

si vivement disputé, lorsque l'irruption soudaine et inattendue du maréchal Blücher, à la tête de cinquante mille hommes de troupes fraîches, vint tout à coup changer la fortune [1].

Son arrivée sauva Wellington; deux fois, dans la même journée, il échappa par l'intervention de l'armée prussienne à une catastrophe imminente : la première, à une heure après midi, par l'arrivée inattendue de Bulow; la seconde, à huit heures du soir, par l'irruption irrésistible des nouveaux renforts amenés par Blücher. Nos jeunes soldats qui s'étaient battus depuis le matin avec l'aplomb de vieilles troupes, ne purent résister à cette nouvelle avalanche d'hommes, de chevaux et de canons qui envahit en un instant tout le champ de bataille. Le désordre devint épouvantable ; la garde elle-même, entourée par la foule et dans l'impossibilité de faire aucun mouvement, fut entraînée dans la mêlée sans avoir pu croiser le fer avec les soldats anglais; la nuit qui s'avançait, la privation de notre cavalerie de réserve, si inutilement sacrifiée sur le plateau de Mont-Saint-Jean par le maréchal Ney, l'espèce de défilé enfin, que formaient sur nos derrières le bourg de Genappe et le pont long et étroit sur lequel il fallait passer pour franchir la Dyle, contribuèrent à rendre

1. Blücher avait amené avec lui ou traînait à sa suite non-seulement les deux corps d'armée de Pirch et de Ziethen, mais plusieurs divisions détachées de celui de Thielman, auquel il n'avait laissé, dit-on, que *quinze mille* hommes au plus pour garder Wavre. Un tel déploiement de forces rendait la lutte impossible; sa vue seule décida la victoire. Mais quelle idée Blücher se faisait-il donc de la puissance de Napoléon, pour qu'il supposât qu'il ne fallait rien moins que cent quatre-vingt mille hommes pour en vaincre soixante mille commandés par lui? Certes on ne pouvait rendre un plus bel hommage à son génie.

tout ralliement impossible, et changèrent en une épouvantable catastrophe cette journée, qui s'était ouverte sous des auspices si favorables et dont nous avions salué l'aurore par des acclamations de triomphe et de joie.

Comme il arrive d'ordinaire lorsqu'une entreprise n'a pas réussi, tandis que les batailles d'Austerlitz, d'Iéna ou de Montmirail, n'ont trouvé que des admirateurs, la bataille de Waterloo, la dernière des soixante batailles rangées qu'a livrées Napoléon dans le cours de son étonnante carrière, a été l'objet de critiques dont quelques-unes peuvent être fondées sans doute, car il est impossible que pendant la durée d'une action aussi longue et aussi disputée, on ne trouve à relever quelque faux mouvement, quelque erreur de détail, quelque accident enfin, difficile à prévoir, mais qui réparés aussitôt qu'aperçus, ne sauraient atténuer la gloire du chef, ni même engager sa responsabilité. Les critiques plus sérieuses qui s'attachent à l'ensemble même des opérations, disparaissent d'elles-mêmes devant l'exact exposé des faits. Napoléon, d'ailleurs, a lui-même pris soin de répondre à ces critiques, la plupart très-injustes, dans quelques observations dont il a fait suivre la narration qu'il a donnée dans les Mémoires de Sainte-Hélène de la campagne de 1815. Nous ne pouvons donc mieux faire pour compléter notre récit que d'en reproduire ici le sens si ce n'est l'expression; après avoir vu se dérouler les événements, rien ne peut être plus intéressant et plus instructif à la fois, que d'apprendre de Napoléon lui-même les motifs qui ont dirigé ses résolutions et d'assister pour ainsi dire, à l'autopsie de sa pensée.

Première observation. On a reproché à Napoléon, d'avoir divisé ses forces dans la journée du 17 et de n'avoir pas marché, après avoir battu les Prussiens à Ligny, avec toute son armée réunie, sur Wellington auquel il avait résolu de livrer bataille, soit qu'il l'attendît aux Quatre-Bras, soit qu'il reculât devant lui jusqu'à lisière de la forêt de Soigne. Mais il a répondu à ce reproche par ce principe, qu'il avait contribué lui-même à propager par son exemple, que la plus grande faute qu'un général puisse faire, après une bataille gagnée, c'est de laisser à son ennemi le temps de reprendre haleine, de rallier ses troupes dispersées, et de se remettre de l'échec qu'il vient d'éprouver. Quoique l'armée prussienne eût échappé à Ligny à la destruction complète qu'elle aurait sans doute éprouvée sans la désobéissance du maréchal Ney, elle avait été fortement entamée, son moral surtout avait été très-ébranlé; elle avait perdu près de vingt-cinq mille hommes dans cette journée, soit par l'acharnement du combat, soit par l'espèce de désorganisation qui s'en était suivi [1]. Napoléon

1. La démoralisation, dans l'armée prussienne, avait été si grande après la bataille de Ligny, qu'elle avait plus perdu par la désertion dans la nuit et le jour suivants, qu'elle n'avait perdu par le fer et le feu sur le champ de bataille. Dans le désordre de la retraite, des voitures et des canons avaient été abandonnés par les paysans chargés de les conduire ; les champs et les routes étaient couverts de déserteurs, et le duc de Raguse raconte, dans ses Mémoires, que deux jours après on vit arriver jusque dans la ville d'Aix-la-Chapelle, où il se trouvait, des déserteurs encore sous l'impression de la terreur dont ils avaient été saisis *.

* Napoléon a porté à trente-cinq mille hommes, dans l'ouvrage du général Gourgaud, et à quarante-cinq mille dans les *Mémoires de Sainte-Hélène*, les pertes de l'armée prussienne résultant de la journée de Ligny; ces chiffres sont visiblement exagérés. On se rapprochera de la vérité en évaluant la perte totale à vingt-cinq mille hommes, savoir quinze mille, d'après les rapports officiels, tués ou blessés pendant la bataille, et dix mille absents par suite de la désorganisation qui la suivit.

aurait donc été justement blâmé s'il n'eût point cherché à tirer tout le parti possible de la victoire qu'il venait de remporter, et en mettant un corps de trente-cinq mille hommes à la poursuite d'une armée battue la veille, mais qui comptait encore plus de quatre-vingt-dix mille soldats sous les armes et qui aurait pu nous inquiéter par un retour offensif sur nos flancs et sur nos derrières, si l'on n'était parvenu à l'occuper et à paralyser son action, tandis que lui-même avec les soixante-neuf mille hommes qui lui restaient, allait se mettre à la poursuite de l'armée anglaise, il fit de ses forces une distribution judicieuse et conforme à toutes les règles de l'art et de l'expérience.

Deuxième observation. Ceux qui ont approuvé et admiré même toutes les dispositions de Napoléon jusqu'à la journée du 18, lui ont reproché : 1° De s'être décidé à livrer bataille à l'armée anglaise avant de s'être assuré que l'armée prussienne n'interviendrait pas dans le conflit, puisqu'il était trop faible pour les combattre réunies, et que tout le succès de son plan de campagne était fondé sur la division des deux armées coalisées. Faut-il répéter encore une fois que Napoléon fut trompé dans tous ses calculs par les rapports du maréchal Grouchy, qui l'avait assuré qu'il partirait de Gembloux le 18 *avant le lever du soleil;* il devait donc le croire arrivé devant Wavre avant huit heures du matin, et si l'attaque avait immédiatement commencé, Blücher n'aurait pas songé à quitter son poste, ou, s'il l'avait essayé, on s'en serait aperçu, et il se serait exposé à une perte presque certaine. Il faut observer encore qu'une victoire sur l'armée anglaise était une nécessité

de la situation politique de Napoléon, qu'il avait la presque certitude de la battre et de l'accabler dans la position dangereuse qu'avait choisie Wellington, et qu'il eût fallu une prudence surhumaine pour manquer une occasion si favorable, qui se retrouve rarement deux fois à la guerre lorsqu'on la laisse échapper[1]. 2° Du moment qu'il avait résolu de livrer la bataille, d'avoir entamé l'action trois heures trop tard, et d'avoir laissé ainsi aux premiers corps prussiens, le temps d'arriver sur le champ de bataille dès le commencement de l'engagement. Nous avons dit les raisons qui avaient empêché Napoléon de commencer plus tôt son attaque, comme c'était son intention ; les officiers d'artillerie les plus distingués, et, parmi eux, le général Drouot, lui avaient déclaré que l'artillerie serait dans l'impossibilité de manœuvrer sur un terrain détrempé par la pluie, qu'elle enfoncerait jusqu'aux moyeux, tandis qu'en laissant quelques heures à la terre pour se sécher et se raffermir, on n'aurait plus rien à craindre ensuite de cet inconvénient. Pouvait-il seul persister dans son opinion et résister à des avis si unanimes et venant d'hommes aussi éclairés? On a dit encore que cette considération n'aurait pas dû arrêter Napoléon, parce que les difficultés résultantes de l'humidité du terrain

1. Loin de blâmer Napoléon, on ne peut trop admirer, au contraire, l'exactitude de tous ses calculs qu'il a fallu un concours vraiment *inouï* de fatalités pour renverser. Tout prouve, en effet, que ce n'est que vers *onze* heures ou *midi* que Blücher se décida enfin à quitter Wavre et à conduire lui-même à Waterloo ses deux premiers corps d'armée, qui n'y arrivèrent qu'après *sept* heures du soir. Si Grouchy était donc parti de Gembloux seulement à *six* heures du matin, il serait arrivé à temps pour occuper Blücher, et la bataille de Waterloo eût été glorieusement gagnée, malgré l'intervention de Bulow.

étaient les mêmes pour les deux armées; mais c'est encore là une erreur : l'armée anglaise, qui se bornait à rester impassible dans ses positions défensives, n'avait aucun déplacement d'artillerie à effectuer; ses pièces étaient rangées sur les pentes du plateau qu'elle occupait comme des pièces de siége sur les bastions d'une citadelle; l'armée française, au contraire, avait besoin d'un terrain ferme et solide pour manœuvrer les siennes, et pour franchir sans obstacle les champs et les ravins qui la séparaient de l'armée ennemie.

Troisième observation. Nous avons déjà dit, en parlant de la bataille de Waterloo, les raisons qui avaient décidé Napoléon à porter son principal effort sur le centre de la ligne anglaise plutôt que sur l'une de ses deux ailes, où il aurait trouvé peut-être moins de difficultés à vaincre dans les obstacles du terrain; c'est qu'en cas de succès, les résultats devaient être beaucoup plus importants, et, dans les circonstances politiques où il se trouvait, il avait besoin d'une victoire complète et décisive, et non d'un de ces avantages plus ou moins contestés après lesquels chacun des combattants s'attribue également la victoire. Si le centre de la ligne anglaise était enfoncé, et tout devait faire penser qu'il ne résisterait pas à une attaque vigoureusement conduite, il était possible que les deux ailes fussent obligées de mettre bas les armes avant d'avoir pu regagner la chaussée de Charleroi, qui était, dans la position vicieuse où s'était placé Wellington, leur seule ligne de retraite.

Enfin, il faut encore admirer ici le coup d'œil infaillible de Napoléon, si, conformément aux idées de

quelques-uns de ses généraux, il eût choisi son point d'attaque sur l'aile droite de l'armée anglaise, et qu'il eût abordé par la chaussée de Nivelles le plateau de Mont-Saint-Jean, en y portant le gros de ses forces, il se fût peut-être trouvé dans une position très-critique à l'arrivée du corps de Bulow, qui, ne rencontrant pas de résistance sur notre flanc droit, et trouvant notre centre dégarni, aurait pu pénétrer, dès trois heures de l'après-midi, jusqu'à Planchenoit, où étaient accumulés tous nos approvisionnements, nos parcs de réserve et nos ambulances, et couper notre ligne d'opération.

On peut donc dire que, d'après l'événement même, le point d'attaque choisi par Napoléon était non-seulement celui qui devait lui procurer le plus d'avantages, s'il sortait victorieux de la lutte, mais celui qui lui permettait le mieux de parer aux éventualités d'une diversion tentée par l'armée prussienne, dont la possibilité devait être toujours présente à son esprit[1].

Quatrième observation. Quelques critiques, parmi lesquels on distingue le général Rogniat, ont prétendu que Napoléon aurait dû donner l'ordre de suspendre le combat et se retirer, dès que les premières troupes prussiennes avaient été aperçues sur les hauteurs de

1. Je sais que Napoléon a dit quelque part, dans ses Mémoires, qu'après l'arrivée de Bulow, il fut un moment tenté de changer sa ligne d'opération, et de porter sa principale attaque sur l'extrême droite de la ligne anglaise. Il fut retenu, ajoute-t-il, par la crainte de trop s'éloigner de son aile droite, qu'il conservait toujours l'espoir de voir arriver sur les talons de Bulow. Mais cette opération, toujours dangereuse au milieu d'une bataille, était presque impossible dans la situation où il se trouvait alors, et si cette idée traversa un moment la tête de Napoléon, il fit sagement d'y renoncer.

Saint-Lambert. Mais, a répondu Napoléon, l'action était alors vivement engagée sur toute la ligne, le moindre mouvement rétrograde eût été dangereux, et eût jeté le découragement dans les troupes. Il ignorait d'ailleurs quel était précisément le nombre de ses nouveaux adversaires, et s'il n'aurait à combattre qu'un corps isolé de l'armée prussienne. L'événement a prouvé qu'il aurait triomphé de l'armée anglaise, malgré le puissant renfort qu'elle venait de recevoir. Enfin, ne devait-il pas, à chaque instant, s'attendre à voir paraître le maréchal Grouchy, avec ses *trente-cinq* mille hommes, à la suite des bataillons prussiens, et il l'aurait exposé à une perte certaine en l'abandonnant, par une retraite précipitée, entre les trois armées combinées de Blücher, de Bulow et de Wellington. Napoléon fit donc tout ce que commandait la prudence en ordonnant de suspendre tout mouvement décisif jusqu'à ce que l'attaque prussienne fût totalement comprimée ; malheureusement le maréchal Ney ne respecta pas cet ordre, plus qu'il n'avait respecté tous ceux qui lui avaient été donnés depuis le commencement de la campagne, et son irruption prématurée sur le plateau de Mont-Saint-Jean, à la tête de notre cavalerie de réserve, qu'il fit inutilement décimer, fut l'une des principales causes, si ce n'est de la perte de la bataille, du moins de l'épouvantable confusion qui la suivit.

Cinquième et dernière observation. Le duc de Raguse, tacticien médiocre, et surtout très-malheureux quand il s'agissait d'opérer par lui-même sur le terrain, mais homme d'esprit et très-bon juge quand il n'est question que d'apprécier les opérations des autres, attribue, dans

ses Mémoires posthumes, la perte de la bataille de Waterloo à deux causes principales : 1° à ce que Napoléon se serait tenu constamment, pendant l'action, trop loin du champ de bataille, et ne se serait pas suffisamment montré aux troupes ; 2° à ce qu'il y aurait eu manque de suite dans les opérations, ou à ce qu'il a appelé *du décousu dans les attaques*. L'injustice de la première accusation est manifeste, et sera énergiquement repoussée par tous ceux qui auront pu voir, comme nous, Napoléon dans cette mémorable journée. Il s'était, au contraire, placé dans la situation la plus favorable pour embrasser du même coup d'œil toutes les parties du champ de bataille; plus rapproché des lignes anglaises, il eût perdu de vue l'attaque prussienne, qu'il ne cessait de surveiller en même temps qu'il suivait avec la plus grande attention ce qui se passait sur son front. Du monticule de Rosomme, où il avait établi son quartier impérial, aucun des mouvements de l'ennemi ne lui pouvait échapper ; il avait sous sa main ses réserves pour parer à toutes les éventualités, et il était en même temps assez rapproché des premières lignes pour que les boulets anglais et prussiens tombassent autour de lui, et que plusieurs cavaliers de son escorte en fussent atteints. Enfin, il monta plusieurs fois à cheval dans le cours de la journée, et parcourut les lignes, soit pour réparer quelques accidents survenus dans les manœuvres ordonnées, soit pour présider lui-même à la formation des colonnes d'attaque ; 3° quant au reproche d'avoir laissé trop d'intervalle dans les assauts successifs livrés aux lignes anglaises, il est peut-être plus fondé ; mais, comme nous l'avons déjà remarqué, la

bataille de Waterloo, telle qu'elle a été donnée, n'est pas celle que Napoléon avait imaginée ; celle-là, selon ses propres expressions, devait avoir comme une action dramatique bien ordonnée, *son introduction, son nœud* et *son dénouement : l'introduction* avait été brillante, l'action s'était engagée par la détonation des soixante bouches à feu, chargées d'appuyer l'attaque du 1er et du 2e corps sur tous les postes avancés qui couvraient le centre et les ailes de l'armée anglaise. Le deuxième acte du drame allait commencer, il devait s'ouvrir par la grande attaque, dirigée par le maréchal Ney sur le plateau et le village de Mont-Saint-Jean, où était la clef de la position ennemie, au moyen d'une combinaison savante des trois armes réunies : infanterie, cavalerie et artillerie. Il est probable que cette attaque, vigoureusement conduite, eût tout emporté, mais, au moment de donner le signal, Napoléon s'était vu privé du 6e corps, c'est-à-dire de dix mille hommes d'excellentes troupes [1], et bientôt après d'une partie de l'infanterie de sa garde, qu'il destinait à cette opération, et qu'il avait fallu envoyer sur sa droite pour couvrir son flanc contre l'attaque de Bulow. Il avait donc été obligé de modifier son premier plan, et de là, ce moment de répit laissé à l'armée anglaise, qui lui avait permis de se remettre de sa pre-

1. L'envoi sur notre flanc droit du 6e corps et de sa cavalerie, pour repousser l'attaque de Bulow, réduisait à cinquante-cinq mille combattants les forces que nous avions à opposer à l'armée anglo-hollandaise, et ce nombre fut encore bientôt diminué par les envois successifs des troupes de la *jeune* et de la *vieille* garde, qu'il fallut détacher pour couvrir Planchenoit. Il était impossible de rien tenter d'important avec de si faibles ressources; il fallait attendre, et c'est ce que Napoléon avait ordonné.

mière surprise et de se préparer à soutenir de nouveaux assauts. Il conviendrait donc, pour juger avec impartialité cette grande bataille, l'une des plus accidentées de toutes celles que livra Napoléon, de la diviser en deux parties distinctes : la première, jusqu'à l'arrivée des premières troupes prussiennes sur les hauteurs de Saint-Lambert, paraîtra toujours, à tous les hommes initiés aux vrais principes de l'art militaire, savamment conduite, et en tout point irréprochable, et si, dans la seconde, on a relevé quelque *hésitation, de la lenteur dans les manœuvres, du décousu dans les attaques*, fautes peu ordinaires à Napoléon, il faut remarquer qu'alors il se trouvait réduit à lutter avec soixante-neuf mille hommes contre plus de cent vingt mille adversaires, et qu'il était obligé de ménager ses dernières ressources, craignant à chaque instant de voir apparaître sur ses flancs et sur ses derrières de nouveaux assaillants. Si quelque chose devait étonner, c'est qu'il ait pu si longtemps soutenir une lutte aussi inégale, et tenir la balance indécise avec les faibles moyens dont il disposait. Il a fallu, pour cela, non-seulement le génie de Napoléon, mais encore toute l'énergie de son caractère, la confiance que sa présence communiquait à ses soldats, et la terreur que son nom imposait à ses ennemis eux-mêmes [1].

1. Faut-il donc rappeler ici ce fait déjà signalé, et qui paraîtra incroyable à la postérité, c'est que le 1[er] corps, composé de quatre faibles divisions, et qui fut spécialement chargé de l'attaque du centre, avait enlevé avant trois heures tous les postes avancés de l'armée anglaise, et se maintint *seul* et *sans être soutenu*, jusqu'à l'arrivée de Blücher, dans les positions qu'il avait conquises, en sorte que l'on peut dire que *quinze mille* hommes en tinrent *quatre-vingt-dix mille* en échec pendant plus de *huit* heures. Peut-on mieux montrer que Wellington n'attendait que de Blücher sa délivrance et son salut ?

Concluons donc enfin, que, malgré la terrible catastrophe qui la termina, la campagne de 1815 sera toujours regardée par les juges compétents comme l'une des plus belles conceptions de Napoléon. Son génie ne lui fit défaut ni dans le conseil ni dans l'exécution ; son plan de campagne était admirablement ordonné, et il aurait amené, en moins de quatre journées, l'anéantissement complet des deux principales armées de l'injuste coalition qui avait médité un second envahissement de la France, s'il avait été mieux secondé. Comme il l'a dit lui-même : *il aurait détruit l'armée prussienne à Ligny, si son aile gauche eût fait son devoir ; il aurait écrasé l'armée anglaise à Waterloo, si sa droite ne lui avait pas manqué*[1]. La seule faute grave qu'on ait pu justement lui reprocher dans cette courte campagne, c'est le choix des deux maréchaux auxquels il avait confié les principaux commandements de son armée. Cette faute était d'autant plus étrange qu'il connaissait mieux que personne l'ardeur irréfléchie de l'un, et le caractère faible et indécis de l'autre. Mais ce fut encore, comme nous l'avons dit, une des conséquences de la fausse position où il s'était trouvé après son fatal retour de l'île d'Elbe, car nul souverain n'avait mieux connu que Napoléon l'art d'employer chacun dans la position qui convenait le mieux à ses aptitudes et à ses qualités personnelles. Au reste, on peut encore admirer, en cette occasion, l'influence visible de la fatalité : si Grouchy avait été chargé du commandement de l'aile gauche, et si le maréchal Ney avait eu la direction de l'aile droite, il

1. *Mémorial de Sainte-Hélène* (année 1816).

est probable que le premier, exécuteur ponctuel de ses ordres, aurait occupé la position des Quatre-Bras dans la soirée du 15 juin, et que le second, avec sa vigueur ordinaire, aurait donné assez de besogne à Blücher dans la journée du 18, pour ne pas lui laisser le loisir de courir au secours de Wellington. La bataille de Ligny et celle de Waterloo auraient produit alors un tout autre résultat que celui qu'elles ont eu.

Quoi qu'il en soit, les fautes que les plus sévères censeurs ont pu reprocher à Napoléon dans sa dernière campagne, s'expliquent et se justifient par la difficulté des circonstances politiques dans lesquelles il se trouvait, et ne peuvent compromettre en rien sa gloire militaire ; celles au contraire commises par ses adversaires sont nombreuses et inexcusables, et la fortune, en les couronnant, montra encore une fois qu'elle est aveugle, et qu'elle accorde souvent à la médiocrité ce qu'elle refuse aux plus belles conceptions du génie. Blücher agit avec une imprudence bien digne de son caractère emporté et présomptueux, en venant, le 15 au matin, présenter la bataille à Napoléon avant de s'être assuré de la coopération de l'armée anglaise, et sans même avoir pris le temps de réunir la totalité des corps de son armée. Sans l'inconcevable désobéissance du maréchal Ney, l'anéantissement complet de l'armée prussienne aurait été la juste punition de cette première faute dès l'ouverture de la campagne. Il en fit une seconde, plus lourde encore, lorsque, le lendemain, maître de se réunir à l'armée de Wellington par la chaussée de Namur, qui était libre derrière lui, il se retira sur Wavre, en mettant entre les deux armées coalisées la rivière

fangeuse de la Dyle et les défilés inextricables qui défendent ses abords. Il lui fallut ensuite plus de *huit* heures pour rejoindre son collègue, et la pluie qui tomba pendant la nuit, et qui força Napoléon de retarder l'heure qu'il avait fixée pour commencer la bataille, empêcha seule qu'il n'arrivât trop tard pour le soustraire à une perte imminente. Pouvait-il prévoir, d'ailleurs, que le maréchal Grouchy, accouru au bruit du canon de Napoléon, ne le devancerait pas dans les défilés où il s'était si audacieusement enfourné, et où la supériorité numérique lui serait d'un faible secours, pour l'empêcher de subir le même sort qu'il voulait épargner à son collègue? Le hasard en décida autrement, mais le hasard devait-il entrer, pour une si grande part, dans les calculs d'un général doué de quelque talent et de quelque expérience?

Wellington, dont la renommée de prudence et d'habile tacticien était si généralement établie, ne montra ni plus de sagesse ni plus de talent dans le choix qu'il avait fait du plateau de Mont-Saint-Jean pour se mesurer avec Napoléon. Il avait oublié que la première condition d'un bon champ de bataille, c'est d'avoir en arrière plusieurs lignes de retraite d'un accès facile en cas de mauvaise chance, qu'il faut toujours prévoir. En adossant son armée à la lisière d'une forêt sans issue, il l'exposait, s'il était vaincu, à une désorganisation complète, et c'est probablement ce qui lui serait arrivé, si la bataille eût commencé seulement deux heures plus tôt, comme le voulait Napoléon. Mais, comme il l'a observé lui-même avec beaucoup de raison, par une singulière bizarrerie de la destinée, qui semblait s'être

plu dans cette journée à confondre toutes les notions de la science et du bon sens, Wellington trouva son salut dans cette imprudence même qui aurait dû causer sa perte, et tandis que ses plus belles combinaisons échouaient devant la fatalité, les fautes mêmes de ses ennemis tournèrent à leur avantage. En effet, c'est la position même dans laquelle Wellington s'était placé à Waterloo, ne pouvant reculer d'une semelle sans s'exposer à une destruction complète, qui l'empêcha deux fois d'effectuer sa retraite dans le cours de la journée, la première après la prise des fermes crénelées de la Haie-Sainte et de Papelotte, la seconde après la grande charge de notre cavalerie de réserve, et qui le força à attendre patiemment au milieu de la mitraille et des boulets, qui éclaircissaient à chaque instant les rangs de son armée, l'arrivée tardive de Blücher et des cinquante mille hommes qu'il amenait pour le délivrer. Jamais le vainqueur de Salamanque ne justifia mieux que dans cette journée la vérité de cet adage, passé en proverbe à l'armée d'Espagne : « *Le duc de Wellington n'est grand que de nos sottises.* »

Ce n'est donc pas sans raison que l'on a dit que Napoléon avait été vaincu à Waterloo bien plus par les fautes de ses lieutenants que par la valeur et les talents de ses adversaires. Nous ne voudrions pas, cependant, qu'on nous accusât de nous montrer injuste, même envers un ennemi qui s'est trop enorgueilli d'un avantage que le hasard et la fortune lui avaient donné; si le duc de Wellington n'a point montré dans cette journée les talents d'un général de premier ordre, il faut reconnaître qu'il a fait preuve de toutes ces

qualités négatives qui avaient établi sa réputation dans les guerres d'Espagne et de Portugal : du sang-froid, un coup d'œil sûr pour juger les projets de son ennemi, une grande présence d'esprit pour parer à tous les accidents, une sage disposition de ses troupes sur le terrain, un art merveilleux pour augmenter par tous les moyens de la science et de l'expérience les obstacles naturels d'une position bien étudiée d'avance, une valeur calme et sans jactance qu'il savait communiquer par son exemple aux troupes qu'il avait sous ses ordres ; enfin, une fermeté inébranlable dans ses résolutions, qui tenait de l'obstination propre au caractère de sa nation. Quant à sa tactique, trop prudent pour s'exposer à lutter de *manœuvre* avec un adversaire comme Napoléon, il la fit consister tout entière, à Waterloo comme aux Quatre-Bras, à demeurer impassible dans la position qu'il avait choisie et à attendre, avec son flegme britannique, que la nuit ou les Prussiens vinssent le délivrer de l'espèce de siége en rase campagne auquel il s'était condamné. Avec les moyens dont il disposait, Napoléon, avant trois heures de l'après-midi, aurait conquis tout le champ de bataille.

Quant à Blücher, il montra son audace accoutumée en négligeant les soins de sa propre défense pour courir au secours de son collègue ; il mit dans l'accomplissement d'une entreprise hérissée d'obstacles et de fatigues, toute l'énergie de son caractère indomptable. Ajoutons que, au rebours de Napoléon, il fut admirablement secondé par ses lieutenants, et notamment par les commandants du 3e et du 4e corps d'armée, Thiel-

man et Bulow. Mais Blücher, vainqueur sans avoir combattu, déshonora la victoire par une jactance déplacée, et l'armée prussienne ternit ses lauriers par des actes de cruauté indignes d'une nation civilisée, et qui, sans doute un jour, lui mériteront de justes représailles[1].

Ici finit notre tâche. Le but que nous nous étions proposé a été atteint. Nous avons rapidement résumé les principales péripéties du drame ; nous avons rendu avec impartialité, à chacun des acteurs, la justice qui lui était due ; nous nous sommes arrêté plus spécialement sur les talents déployés par Napoléon, parce qu'ils avaient été quelquefois mal jugés, et que des hommes, mal informés ou aveuglés par l'esprit de parti, avaient même osé prétendre que c'était aux défaillances de son génie qu'il fallait attribuer une partie des désastres de sa dernière campagne. Jamais, au contraire, cette haute intelligence n'avait brillé par plus d'éclat et par plus de lucidité. Ce qu'on doit admirer avant tout dans les plans de campagne de Napoléon, c'est l'unité de vues qui présidait toujours à leur conception ; toutes les manœuvres secondaires, arrêtées d'avance dans sa tête, étaient comme les rouages d'une machine bien ordonnée qui s'engrènent les uns dans les autres et dont la parfaite harmonie doit concourir à l'effet général et à la réalisation de la même pensée. Nulle part cette idée première et fondamentale n'apparaît plus visiblement

1. Et quel est le soldat français qui, dans cent ans encore, ne sentirait son sang bouillonner dans ses veines au souvenir de ces lâches assassinats sur des blessés et des prisonniers, par lesquels les soldats de Blücher signalèrent leur arrivée sur ce champ de bataille où deux nations braves et généreuses, en se disputant avec tant d'acharnement la victoire, venaient d'acquérir des droits à leur mutuelle estime.

que dans la campagne de 1815, et si notre admiration pour les travaux des hommes doit se mesurer surtout sur les obstacles qu'ils ont eus à vaincre, sur la disproportion des moyens et du but qu'ils voulaient atteindre, plus l'histoire de cette campagne sera étudiée, plus on reconnaîtra qu'elle a mérité d'être placée au rang des plus beaux monuments du génie guerrier de Napoléon. La catastrophe finale n'ôte rien à la justesse de cette conclusion, de même que le succès, comme l'a dit un poète de l'antiquité, n'ajoute rien au mérite d'une belle action [1], et la campagne de France en 1814 a toujours été citée comme un chef-d'œuvre de stratégie, quoiqu'elle ait eu pour dénouement la chute du premier Empire. Il en sera de même de la campagne de 1815, et l'équitable postérité appliquera à Napoléon, dans les Cent-Jours, ce que Montesquieu a dit d'Annibal après la bataille de Zama, qui décida du sort de Carthage, comme la bataille de Waterloo avait décidé des destinées de la France :

« Tout ce que peut faire un grand homme d'État et « un grand capitaine, Annibal le fit pour sauver sa pa« trie. N'ayant pu porter Scipion à la paix, il donna « une bataille où la *Fortune sembla prendre plaisir à « confondre son habileté, son expérience et son bon « sens!!* »

Napoléon, comme Annibal, termina loin de sa patrie, dans l'exil et dans l'abandon, par une mort douloureuse et prématurée, sa glorieuse carrière : la bataille de Waterloo eut pour lui, comme celle de Zama pour son de-

1. *Nec unquam successu crescit honestum.* (PHARSALE, liv. X.)

vancier, ses dernières conséquences. Mais ici finit l'analogie. « Carthage reçut la paix, non pas d'un ennemi, mais d'un maître, » ajoute Montesquieu, « elle succomba dans sa chute. » Mais la France, qui n'avait dû ses revers qu'à un hasard malheureux, et qu'on avait pu humilier mais non pas avilir, s'est relevée noblement de sa défaite ; elle a puisé dans ses malheurs un redoublement d'amour pour l'indépendance et pour la liberté, et une recrudescence de haine contre l'étranger ; elle a brisé d'un souffle les entraves qu'il lui avait apportées. Les années de paix qui ont suivi le grand cataclysme de 1815, ont été consacrées à développer chez elle les véritables principes du gouvernement représentatif dans des institutions que toutes les nations de l'Europe se sont empressées d'imiter ou de lui emprunter, et elle a ajouté les palmes de l'éloquence parlementaire à toutes celles qu'elle avait déjà cueillies dans la carrière féconde des sciences et des lettres. Par sa fidélité à remplir ses engagements et par l'ordre apporté dans ses finances, elle a établi son crédit sur des bases solides et inébranlables ; par les développements de son commerce et de son industrie, elle a atteint un degré de prospérité qu'elle n'avait connu à aucune autre époque de son histoire. La tache imprimée à notre drapeau dans les plaines de la Belgique, a été glorieusement effacée dans les sables de l'Afrique, sur les rives de l'Isly, sur les sommets de l'Atlas, et plus récemment encore sur les remparts de Sébastopol, ou dans les champs de Magenta et de Solférino ! Enfin, ce monstrueux édifice de haine et de défiance, si laborieusement construit pour nous dominer et nous asservir, s'est écroulé

pièce à pièce en écrasant dans sa chute l'odieuse coalition qui l'avait élevé ; les honteux traités de 1815, qui n'avaient respecté ni l'indépendance des peuples, ni leur autonomie, ont été déchirés ; chaque année emporte avec elle quelqu'un de leurs débris et, s'il ne nous est pas permis d'effacer à jamais de nos annales cette fatale journée dont nous venons de retracer l'histoire, le temps n'est pas loin, peut-être, où nous pourrons dire, du moins : Waterloo a été vengé !!

APPENDICE

AU CHAPITRE VI

PIÈCES HISTORIQUES

APPENDICE

AU CHAPITRE VI

PIÈCES HISTORIQUES

---

§ 1. Rapport du duc de Wellington adressé au comte Bathurst (Extrait).

§ 2. Rapport du général Gueisenau, chef d'état-major de l'armée prussienne (Extrait).

PIÈCES HISTORIQUES

---

§ 1

Rapport du duc de Wellington, adressé au comte Bathurst, principal secrétaire d'État de Sa Majesté pour le département de la guerre.

Waterloo, 19 juin 1815.

Milord,

Napoléon ayant réuni, du 10 au 14 de ce mois, les 1er, 2e, 3e, 4e et 6e corps de l'armée française, ainsi que la garde impériale, et presque toute la cavalerie, sur la Sambre et sur le terrain situé entre cette rivière et la Meuse, s'avança le 15, à la pointe du jour, et attaqua les postes prussiens établis à Thuin et à Lobez, sur la Sambre.

Je ne connus ces événements que dans la soirée du 15 ; et, sur-le-champ, je donnai l'ordre aux troupes de se préparer à marcher ; ensuite, je les fis diriger contre la gauche de l'ennemi, aussitôt que j'eus appris que son mouvement s'opérait sur Charleroi.

L'ennemi chassa, ce jour-là, les postes prussiens de leurs positions sur la Sambre. Le général Ziéthen, qui commandait le corps des troupes établies à Charleroi, se retira sur Fleurus. Le maréchal prince Blücher concentra l'armée prussienne sur Sombref, occupant les villages de Saint-Amand et de Ligny, situés en face de sa position. (*Détails sur la bataille de Ligny.*)

. . . .

La position que je pris en avant de Waterloo, coupait les grandes routes de Charleroi et de Nivelles, et était appuyée sur la droite à un ravin près Merke-Braine, qui fut occupé; la gauche s'étendait à une hauteur qui couronne le hameau Ter-la-Haie, qui fut également occupé. En tête, la droite de notre centre, et près la route de Nivelles, nous occupions la maison et le jardin de Hougoumont; ce qui, de ce côté, couvrait notre flanc; en tête de notre centre, sur la gauche, nous occupions la ferme de la Haie-Sainte. Par notre gauche, nous communiquions par Ohain avec le maréchal prince Blücher, qui se trouvait à Wavre. ***Ce maréchal m'avait promis, dans le cas où nous serions attaqués, de me soutenir par un ou plusieurs de ses corps, selon que cela serait jugé nécessaire.***

Dans la nuit du 17, et dans la matinée d'hier, l'ennemi rassembla toute son armée, à l'exception du 3e corps [1], qui fut envoyé pour observer le maréchal Blücher, sur une chaîne de hauteurs qui nous faisaient face, et, vers les dix heures, il attaqua, avec la plus grande vigueur, notre poste à Hougoumont. J'avais fait occuper ce poste par une division de la brigade des gardes, sous les ordres du général Bing qui se tint en position en arrière. Ce poste fut pendant quelque temps sous les ordres du lieutenant colonel Macdonald, et ensuite sous ceux du colonel Home; et il m'est agréable de pouvoir ajouter que, pendant toute la journée, il fut maintenu avec la plus grande intrépidité par ces braves troupes, nonobstant les efforts répétés de l'ennemi pour s'en emparer.

Cette attaque, sur la droite de notre centre, fut accompagnée d'une forte canonnade sur toute notre ligne, dont l'objet était de soutenir les charges de cavalerie et d'infanterie faites à plusieurs reprises, tantôt simultanément, tantôt l'une après l'autre. Dans une de ces charges, l'ennemi enleva la ferme de la Haie-Sainte; le détachement d'infanterie légère, à qui la garde en était confiée, ayant épuisé toutes ses munitions, et ne pouvant en recevoir, parce que l'ennemi occupait la seule communication que nous avions avec ce point.

L'ennemi chargea à plusieurs reprises notre infanterie avec sa cavalerie, mais ce fut sans succès, et il ne fit par là que

1. Et du 4e corps d'infanterie, ainsi que des 1er et 2e corps de cavalerie, formant ensemble *trente-cinq mille* hommes.

fournir à notre cavalerie l'occasion de faire *plusieurs charges brillantes*, dans lesquelles se sont particulièrement distinguées la brigade de lord E. Sommerset, composée des gardes du corps, des gardes royaux, et du premier régiment de la garde, et celle du major général, sir N. Ponsonby, qui se sont *emparées de plusieurs aigles, et ont fait un grand nombre de prisonniers*[1].

Ces attaques furent répétées jusqu'à environ sept heures du soir, que l'ennemi fit une attaque désespérée avec sa cavalerie, et son infanterie, soutenues par le feu de l'artillerie, pour forcer la gauche de notre centre, près de la ferme de la Haie-Sainte. Après un combat obstiné, *il fut défait*[2]; et ayant remarqué que ses troupes se retiraient dans une grande confusion, et que le corps de Bulow avait commencé à marcher par Frischemont sur Planchenoit et la Belle-Alliance, dès que *je pus apercevoir le feu de ses canons*, et que le maréchal Blücher avait joint en personne, avec un corps de son armée, la gauche de notre ligne par Ohain, *je me décidai à attaquer l'ennemi*, et fis avancer toute la ligne d'infanterie, soutenue par la cavalerie et l'artillerie.

1. Tous ces détails sont complétement inexacts et évidemment imaginés pour donner satisfaction à l'orgueil britannique; la vérité exige de dire que si l'infanterie anglaise se distingua par son inébranlable fermeté dans la journée de Waterloo, la cavalerie laissa beaucoup à désirer, et fut à la fin presque anéantie par la terrible charge de nos cuirassiers.

2. Certainement le duc de Wellington avait encore l'imagination troublée quand il écrivit son rapport, car tous les détails qu'il donne ici sont d'un homme qui n'aurait point assisté à la bataille. Il n'y eut aucune attaque sérieuse, ni d'*infanterie*, ni de *cavalerie*, si l'on excepte celle des cuirassiers, sur le plateau de Mont-Saint-Jean, jusqu'à sept heures du soir, et l'*attaque désespérée avec la cavalerie et l'artillerie* près de la ferme de la Haie-Sainte, se borna à l'ascension sur le plateau de *quatre bataillons* de moyenne garde, comptant moins de *trois mille hommes*, sans artillerie ni cavalerie, formant la tête de la colonne que Napoléon allait diriger en personne, lorsqu'il en fut empêché par l'irruption inattendue de Blücher. Ce faible corps, ne se voyant pas soutenu, fut obligé de revenir en arrière; il n'y eut donc ni *combat obstiné* ni *défaite*. Enfin, le seul fait exact dans tout ce récit du noble duc, c'est que ce ne fut que quand il fut bien assuré, par *le feu de ses canons*, que son collègue arrivait à son secours avec une armée *fraîche* de *cinquante mille* hommes, qu'il se décida enfin à descendre de ses positions et *à se porter en avant* contre un ennemi épuisé par une lutte de douze heures.

L'attaque réussit complètement sur tous les points; l'ennemi fut chassé de sa position sur les hauteurs, et se retira dans la plus grande confusion, laissant derrière lui, autant que j'en puis juger, cent cinquante pièces de canon, avec leurs munitions, qui tombèrent entre nos mains. Je continuai à le poursuivre longtemps après la chute du jour, et ne cessai qu'à raison de la fatigue de nos troupes, qui combattaient depuis douze heures, et de ce que le maréchal Blücher, avec qui je me tr uvai sur la même route, m'assura qu'il poursuivrait l'ennemi toute la nuit. Il m'a fait savoir ce matin qu'il avait pris soixante pièces de canon de la garde impériale et plusieurs voitures, bagages, etc. de Napoléon, qui se trouvaient à Gennape [1].

Je me propose de marcher ce matin sur Nivelles, et de ne pas discontinuer mes opérations.

Votre Seigneurie remarquera qu'une affaire aussi désespérée et de tels avantages, ne peuvent avoir eu lieu sans une grande perte, et *j'ai la douleur d'ajouter que la nôtre a été immense*.

. . . .

Je dois rendre justice au maréchal Blücher et à l'armée prussienne, en attribuant l'heureux résultat de cette terrible journée aux secours qu'ils m'ont *donnés à propos*, et avec la plus grande cordialité.

Le mouvement du général Bulow sur les flancs de l'ennemi a été décisif; et si je ne m'étais pas *trouvé moi-même en position de faire l'attaque qui a décidé l'affaire*, il aurait forcé les Français à se retirer, si leurs attaques n'avaient pas réussi, et les aurait au moins empêché d'en tirer aucun fruit, si elles avaient eu du succès.

J'ai l'honneur, etc.

Signé : WELLINGTON.

1. Thibaudeau raconte qu'il vit plus tard Blücher, aux eaux de Carlsbad en 1820, se pavanant dans cette voiture de Napoléon : triomphe bien digne de ce héros à la fois brutal et vantard.

§ 2

Rapport des opérations de l'armée prussienne du Bas-Rhin. (Par le général Gueisenau, chef d'état-major).

(Extrait.)

Le 17, dans la soirée, l'armée prussienne se concentra dans les environs de Wavre. Napoléon se mit en mouvement contre Wellington, sur la grande route de Charleroi à Bruxelles. Une division anglaise soutint, le même jour, un combat très-vif près des Quatre-Bras. Lord Wellington prit position sur la route qui conduit à Bruxelles, ayant son aile droite dans la bruyère de la Len, son centre près de Mont-Saint-Jean, et son aile gauche appuyée à la Haie-Sainte. Lord Wellington écrivit au feld-maréchal qu'il était résolu à accepter la bataille dans cette position, si le feld-maréchal pouvait l'appuyer avec *deux corps* d'armée [1]. *Celui-ci offrit de faire marcher toute son armée*, et proposa même, dans le cas ou Napoléon n'attaquerait pas, *que les alliés allassent l'attaquer le lendemain avec toutes leurs forces*.

Ainsi fut terminée la journée du 17.

Au point du jour, l'armée prussienne commença à se mettre en mouvement. Le 4e et le 2e corps marchèrent par Saint-Lambert, où ils devaient prendre une position couverte par la forêt de Frischemont, afin de prendre l'ennemi sur les derrières, quand le moment paraîtrait favorable. Le 1er corps devait agir par Ohain, sur le flanc droit de l'ennemi. Le 3e corps devait suivre lentement, pour porter des secours en cas de besoin. La

1. Quel effort de courage!! On doit remarquer que toute la tactique de Wellington et de Blücher, dans toute cette journée, n'a consisté qu'à réunir une masse de plus de *deux cents mille* hommes contre une armée qui ne comptait pas soixante-neuf mille combattants, et ce sont de pareils hommes qu'on a osé comparer à Napoléon!!

bataille commença vers dix heures du matin. L'armée anglaise occupait les hauteurs de Mont-Saint-Jean; celle des Français était sur les hauteurs, devant Planchenoit : la première était de quatre-vingt mille hommes, l'ennemi en avait plus de *cent trente* mille [1]. En peu de temps la bataille devint générale tout le long de la ligne. Il paraît que Napoléon avait le dessein de pousser l'aile gauche sur le centre, et par là d'effectuer la séparation de l'armée anglaise de celle de Prusse, qu'il croyait devoir se retirer sur Maëstricht. Dans ce dessein, il avait placé la plus grande partie de sa réserve dans le centre, contre son aile droite; et c'est sur ce point qu'il attaqua avec fureur. L'armée anglaise combattit avec un courage qu'il est impossible de surpasser. *Les charges répétées de la vieille garde furent repoussées par l'intrépidité des régiments écossais*, et à chaque charge, *la cavalerie française était renversée par la cavalerie anglaise; mais la supériorité en nombre de l'ennemi était trop grande* [2]. Napoléon ramenait continuellement des masses considérables; et quelque fermeté que les troupes anglaises missent pour se maintenir dans leurs positions, il n'était pas possible que tant d'efforts héroïques n'eussent un terme.

Il était quatre heures et demie. (Voir la suite de ce rapport à la page 346.)

1. Faut-il rappeler que l'armée française à Waterloo ne comptait pas soixante-dix mille combattants? l'armée anglo-hollandaise en comptait près de cent cinq mille, c'est-à-dire qu'elle était moitié plus forte que la première.

2. Est-il besoin de faire observer que tout ce récit est purement fantastique, qu'il n'y eut pendant la journée de Waterloo ni *charges de la vieille garde repoussées par l'intrépidité des régiments écossais*, *ni cavalerie française renversée par la cavalerie anglaise*, *ni*, *malheureusement*, *des masses considérables ramenées continuellement par Napoléon!* Et cependant nous ne saurions en vouloir au général Gneisenau, car, certes, le plus bel éloge de l'armée française qu'on ait jamais fait est la position critique où il représente l'armée anglaise, lors de l'intervention des premières troupes prussiennes, surtout lorsqu'on songe qu'elle n'avait encore été attaquée que par deux corps d'armée de *trente mille* hommes au plus, et non par une armée de *cent trente mille* hommes, comme il le suppose si gratuitement.

NOTES ET OBSERVATIONS

LE MARÉCHAL NEY ET LE MARÉCHAL GROUCHY EN 1815

Examen de divers ouvrages récemment publiés sur la campagne de Waterloo.

Il n'est pas rare, lorsqu'un peuple a subi une grande catastrophe, de voir l'opinion publique en faire peser sur quelques têtes la responsabilité, et accuser de ses malheurs des hommes qui souvent n'ont été coupables que d'avoir été trahis par la fortune, c'est donc à l'histoire qu'il appartient de réviser ces jugements, prononcés quelquefois dans un premier mouvement d'irritation et d'aveugle entraînement, et de les confirmer ou de les rectifier s'il y a lieu.

La conduite du maréchal Ney, pendant la campagne de 1815, est encore aujourd'hui un problème dont il est probable qu'on cherchera toujours en vain la solution. Si la valeur brillante qu'il déploya sur les champs de bataille des Quatre-Bras et de Waterloo, exclut de sa part tout soupçon de trahison, cependant les fautes graves dont il se rendit coupable, l'obstination qu'il mit à contrevenir aux ordres de Napoléon, son incurie, son apathie, son manque total de réflexion et d'activité, l'ont fait regarder, à juste titre, comme l'une des principales causes des désastres de la campagne. On peut résumer en trois chefs d'accusation principaux les reproches qu'on a cru devoir lui adresser :

1° De n'avoir pas obéi aux ordres de Napoléon, qui lui enjoignaient d'occuper la position des *Quatre-Bras* dans la soirée du 15 juin, ou dès les premières heures de la journée du 16;

2° De n'avoir pas tenu plus de compte de l'ordre qui lui enjoignait d'envoyer un détachement de ses troupes sur les derrières de l'armée prussienne pendant la bataille de Ligny, ce qui aurait amené probablement l'anéantissement complet de cette armée, ou aurait rendu du moins la victoire plus décisive et moins meurtrière;

3° D'avoir, par une charge prématurée, fait décimer inutilement toute notre cavalerie de réserve sur le plateau de Mont-Saint-Jean, et entraîné la perte de la bataille.

Croirait-on que des accusations si nettes, et confirmées par les témoignages unanimes de tous les contemporains, ont rencontré de nos jours des contradicteurs, et que la conduite du maréchal ait pu trouver des apologistes qui ont tenté de faire remonter jusqu'à Napoléon lui-même, qui avait eu tant à en souffrir, les torts impardonnables imputés à son lieutenant?

Que le duc d'Elchingen, fils du maréchal Ney, jeune officier d'un grand avenir, trop tôt enlevé à son pays, ait tenté autrefois cette difficile entreprise, on peut excuser en lui les aveuglements de la piété filiale; mais qu'on retrouve les mêmes assertions reproduites et confirmées dans des publications toutes récentes, par des écrivains qui ont été chercher leurs renseignements dans les bulletins de l'étranger, et qui semblent avoir pris à tâche, dans je ne sais quel intérêt de coterie, de rabaisser la gloire de Napoléon, sans s'apercevoir que le premier résultat d'une entreprise si peu patriotique, si elle pouvait avoir quelque succès, serait d'ôter à la nation française la seule consolation qu'elle avait trouvée dans ses malheurs, en se persuadant que, dans le grand cataclysme de 1815, l'honneur de l'armée, du moins, était resté intact, et que la gloire de son chef n'avait reçu aucune atteinte, c'est ce qu'on ne saurait ni pardonner ni comprendre. Voyons, cependant, si ces tardives et maladroites apologies ont, du moins, le mérite d'être appuyées sur quelque raisonnement spécieux, sur une juste appréciation des faits, ou sur quelque document nouveau.

Voici ce que dit le plus récent de ces écrivains, étranger, il

est vrai, comme il le dit lui-même, aux premières notions de l'art militaire[1] :

« 1° L'ordre d'occuper la position des Quatre-Bras dans la journée du 15 juin ne lui a jamais été donné ; la preuve, c'est qu'aucun ordre *écrit* ne le constate ;

« 2° L'ordre d'occuper la position des Quatre-Bras, dans la journée du 15 juin, n'a pu être donné par Napoléon sans manquer à toutes les règles *de la prudence et de la stratégie.* »

Que l'ordre donné au maréchal Ney par l'Empereur, lorsqu'il lui confia le commandement de son aile droite, de s'emparer de la position des Quatre-Bras et de donner tête baissée dans tout ce qu'il trouverait devant lui, n'ait pu être exécuté à cause de la distance, de la fatigue des troupes ou de l'heure avancée de la journée, tout cela est admissible et peut se discuter ; mais que dans l'entretien qu'il eut avec le maréchal, sous les remparts de Charleroi, Napoléon ait négligé cette importante recommandation, c'est là une supposition absurde, car elle serait en opposition évidente avec l'idée même qui avait inspiré tout son plan de campagne, et qui avait déjà reçu un commencement d'exécution par le mouvement si habilement combiné de son aile gauche dirigée en droite ligne de Beaumont sur Gosselies[2], par Marchienne-au-Pont, sans passer par Charleroi. Le seul argument sur lequel le duc d'Elchingen et ceux qui ont écrit dans le même sens, ait appuyé cette étrange assertion, c'est qu'aucun *ordre écrit* ne constate que l'injonction d'occuper les *Quatre-Bras* dans la soirée du 15 ait été donnée au maréchal Ney ; mais cette objection n'est point sérieuse, puisqu'il n'est question ici non d'un *ordre écrit*, mais simplement d'un *ordre verbal*, donné dans le cours même d'une conversation entre Napoléon et son lieutenant, et que le fait d'ailleurs est suffisamment prouvé par les assertions de Napoléon lui-même, consignées d'une manière presque identique dans les deux publications venues de Sainte-Hélène, l'*Histoire de la campagne de* 1815 et le livre IX de ses *Mémoires ;* par le témoignage du général Friant, présent à l'entretien ; par l'article inséré au *Moniteur* du 17 juin 1815[3], et enfin par cette

1. *Histoire de la campagne de* 1815, par Edgard Quinet (1862).
2. Voir ce qui a été dit page 36.
3. Voir la note de la page 24.

observation qu'il ne faut pas oublier, c'est que le fait en lui-même n'a jamais été nié par le maréchal Ney, comme il n'aurait pas manqué de le faire, dès le premier moment, pour se justifier, si cela avait été possible, et que ce sont ses défenseurs officieux, plus zélés pour sa gloire que le maréchal lui-même, qui sont venus, longtemps après les événements accomplis, s'inscrire en faux contre les témoignages unanimes de tous les contemporains[1].

Quant à la seconde assertion, à savoir : que Napoléon n'avait pu donner l'ordre au maréchal Ney d'occuper, dans la soirée du 15 juin, la position des Quatre-Bras, *sans manquer à toutes les règles du bon sens et de la stratégie*, il faut le dire, elle n'avait point été produite par le duc d'Elchingen, officier distingué, et n'a pu l'être que par un écrivain qui a montré qu'il était lui-même absolument étranger à toutes les règles *du bon sens et de la stratégie*, auxquelles il faisait appel. Voici en effet le profond raisonnement dont il appuie cette étrange proposition. Nous citons textuellement[2] :

« La chaussée de Namur, qui servait de communication aux armées anglaise et prussienne, aboutit d'un côté à la position des *Quatre-Bras*, et de l'autre au village de Sombref, par où l'on voit qu'en occupant les Quatre-Bras on empêchait l'armée anglaise de se joindre aux Prussiens, de même qu'en occupant Sombref on empêchait les Prussiens de se joindre aux Anglais. *Pour empêcher la réunion, il était donc indispensable de fermer à la fois les deux passages*, et comme Napoléon n'occupait pas Sombref, il est clair que le maréchal Ney est parfaitement justifié de n'avoir pas de son côté occupé les Quatre-Bras. »

Voilà ce que l'auteur appelle un *raisonnement géométrique*. Il n'y a qu'une réponse bien simple à lui faire : c'est que son raisonnement repose sur une base absolument fausse. En effet, le plus simple bon sens indique que pour intercepter une route il n'est besoin d'occuper à la fois deux points de son

1. Le général Jomini, très-porté à excuser les fautes du maréchal Ney, et surtout à rabaisser, en toute occasion, la gloire de Napoléon, avait d'abord partagé l'opinion du duc d'Elchingen, mais il a dit dans la suite qu'il avait acquis depuis la *preuve certaine et irrécusable* que l'ordre verbal d'occuper le 15 au soir la position des Quatre-Bras avait été donné au maréchal Ney. Le fait ne saurait donc plus être révoqué en doute. (Voir *sa correspondance avec le maréchal Grouchy*.)

2. *Histoire de la campagne de* 1815, par Edgar Quinet (1862).

parcours, un seul doit suffire; par conséquent, Napoléon n'avait besoin que de se rendre maître des Quatre-Bras ou de Sombref, ou de tout autre point intermédiaire sur la chaussée de Namur, qui était leur ligne de communication, pour empêcher tout rapport direct entre l'armée prussienne et l'armée anglaise. Mais les intentions de Napoléon n'étaient pas seulement celles qu'on lui prête ici : il voulait battre et détruire l'armée prussienne, tandis que Ney serait chargé de contenir celle de Wellington. Loin de lui interdire, par conséquent, la chaussée de Namur, il devait s'efforcer au contraire de l'y attirer pour la placer entre deux feux, et lui faire courir le risque d'une destruction complète, si Ney agissait vigoureusement sur ses derrières, tandis que lui-même l'attaquerait de front. Aussi, dans des notes très-curieuses, dictées à la hâte pour réfuter quelques passages de l'ouvrage du général Rogniat (*Considérations sur l'art de la guerre*), Napoléon a-t-il dit[1] : « que son intention était que son avant-garde seule occupât Fleurus dans la journée du 15, en cachant ses troupes dans les bois en arrière du village (pour ne point donner l'éveil à Blücher), mais qu'il se fût bien gardé d'occuper Sombref, attendu que *cela seul eût fait manquer toutes ses manœuvres*[2]. » Permis à M. Quinet de préférer à ces hautes conceptions du génie les élucubrations du commandant Charras[3]; mais quand on voit tant d'ignorance unie à tant de présomption, n'est-on

1. *Mémoires de Napoléon*, t. IV.

2. L'occupation de Sombref dans la journée du 15 aurait forcé Blücher à reporter en arrière son point de concentration, ce qui lui aurait donné le temps de faire sa jonction avec l'armée anglaise, qui n'était pas encore réunie en ce moment, et c'est là ce que Napoléon voulait surtout éviter. Blücher sembla donc être tombé lui-même dans le piége qu'il lui avait tendu en venant le 16 lui offrir la bataille, dans la plaine de Fleurus, avec son armée isolée et même incomplète; mais on doit dire pour le justifier qu'il savait que la position des Quatre-Bras était encore libre, et qu'il comptait voir arriver par ce débouché toute l'armée anglaise à son secours. Il n'aurait point, sans doute, tenté le sort d'une bataille, si le maréchal Ney avait occupé la position, et la direction de la campagne aurait été complétement changée.

3. On a vu que M. Charras, enchérissant encore sur M. Quinet, a dit : « que si le maréchal Ney avait reçu l'ordre d'occuper les Quatre-Bras dans la soirée du 15, il aurait *très-bien fait de lui désobéir.* » Nous avons répondu à cette outrecuidance. (Voir page 35.)

pas plus que jamais tenté de s'écrier : *Ah! que Napoléon était un grand tacticien !!!*

Quant à une autre assertion, émise par le duc d'Elchingen, que l'ordre qui prescrivait au maréchal Ney de diriger un détachement de ses troupes sur les derrières de l'armée prussienne, mouvement qui devait avoir une si grande influence sur les résultats de la bataille de Ligny, et amener peut-être son complet anéantissement [1], fut envoyé trop tard pour être exécuté, et *qu'en tout cas, s'il a manqué son effet, ce n'est que par des causes indépendantes de la volonté et du pouvoir du maréchal Ney* [2], elle tombe encore d'elle-même devant le simple exposé des faits. Le premier ordre, en effet, qui indique nominativement les villages de Bry et de Saint-Amand comme les points sur lesquels le maréchal Ney doit diriger le détachement dont l'envoi lui a déjà été demandé dans tous les ordres antérieurs, est daté de Fleurus, *deux heures* après midi ; il a donc dû par-

1. Un écrivain étranger, qui paraît avoir étudié l'art de la guerre plutôt dans les livres que sur les champs de bataille, a prétendu que Napoléon avait beaucoup trop présumé des suites de ce mouvement, et que s'il avait été exécuté il aurait forcé, tout au plus, le maréchal Blücher à avancer *de quelques moments* l'heure de la retraite, et que le résultat final aurait toujours été le même. Mais c'est une erreur que l'auteur n'aurait pas commise, s'il s'était rendu compte de l'effet moral et irrésistible que produit sur une armée, quelque aguerrie qu'elle soit, la vue d'une troupe fraîche qui arrive sur ses talons à la fin d'une journée de combat, et tandis qu'elle est vigoureusement attaquée sur son front. Nous en avons vu un terrible exemple à Waterloo, et le même fait s'est reproduit tout récemment à la bataille de Sadowa. Blücher avait engagé toutes ses réserves, et s'était mis lui-même à leur tête pour repousser nos attaques à Saint-Amand et à Ligny. Si dans ce moment le corps du comte d'Erlon ou même une partie de ce corps fût venu fondre sur lui et se fût rendu maître du village de Bry, où étaient entassés ses parcs d'artillerie, ses ambulances et ses derniers bataillons, il n'est pas douteux que toute son armée eût été réduite à une fuite précipitée ou à mettre bas les armes. La situation de l'armée prussienne était bien plus compromise à Ligny que ne le fut celle de l'armée française à Waterloo, puisque c'était sur ses derrières mêmes que devait agir le corps tournant, tandis que l'attaque de Bulow ne menaçait que notre flanc. Napoléon n'avait donc rien exagéré lorsqu'il avait dit : « *Si le comte d'Erlon avait exécuté le mouvement qui lui avait été ordonné, l'armée prussienne était totalement détruite, et nous aurions fait peut-être trente mille prisonniers.* » (Voir page 165.)

2. *Documents inédits sur la campagne de* 1815, publiés par le duc d'Elchingen (p. VIII).

venir au maréchal vers trois heures ou trois heures et demie au plus tard. La position des Quatre-Bras n'était occupée alors que par une faible partie de l'armée anglaise, et rien n'eût été plus facile au maréchal Ney que de remplir les instructions de Napoléon, s'il avait eu soin de réunir ses deux corps d'armée avant d'engager le combat, comme l'Empereur n'avait cessé de le lui prescrire, et s'il est vrai de dire que la dernière dépêche du maréchal Soult, plus impérative que toutes les précédentes, écrite du champ de bataille à trois heures un quart, et qui contenait ces mots significatifs : *le sort de la France est entre vos mains*, arriva en effet trop tard pour qu'il pût y être donné aucune suite, puisque le maréchal avait sur les bras en ce moment la majeure partie des forces de Wellington, et avait beaucoup de peine à soutenir lui-même une lutte disproportionnée, on peut répondre encore que c'était ses lenteurs, sa désobéissance et son impéritie qui avaient amené cette fâcheuse situation, et qui empêchèrent Napoléon d'obtenir dans cette journée aucun succès décisif, ni sur l'armée prussienne, ni sur l'armée anglaise.

L'injonction impérative de revenir à l'instant sur ses pas, quelque part qu'il pût être et *nonobstant tout ordre contraire qu'il aurait reçu* [1], envoyée au comte d'Erlon, qu'un hasard providentiel avait conduit sur les derrières de l'armée ennemie pendant la bataille de Ligny, et qui allait réaliser les grands desseins de Napoléon, en amenant peut-être sa complète destruction, montre, mieux encore que tout le reste, le peu de réflexion, l'inintelligence, l'égoïsme et les dispositions manifestes à la désobéissance et à l'insubordination qui dirigèrent la conduite du maréchal Ney pendant toute cette campagne.

Ce fut encore par suite de la négligence et de l'inconcevable apathie de ce maréchal que Napoléon perdit près de quatre heures sur les champs de bataille de Ligny et des Quatre-Bras, dans la matinée du 17, ce qui le força de remettre au lendemain l'attaque de l'armée anglaise, qu'il voulait aborder le jour même, ce qui aurait ôté à Blücher le temps d'accourir à son secours.

Quant à la conduite du maréchal Ney sur le champ de bataille de Waterloo, quoiqu'elle ait eu des résultats plus graves

1. Voir page 129.

encore que toutes ses fautes précédentes, puisqu'elle entraîna la perte de la bataille et tous les désastres de la retraite, il y eut peut-être cette fois plus de fatalité encore que d'imprudence et d'impéritie, s'il est vrai, comme l'a assuré le général Heymès, son premier aide-de-camp, qu'il n'avait demandé que l'appui d'une seule brigade de cuirassiers, et que le mouvement prématuré de toute notre cavalerie de réserve, qui en fut la suite, fut l'effet d'une erreur ou d'un entraînement causé par l'impatience des troupes de prendre part à la grande bataille. La faute impardonnable du maréchal fut d'avoir laissé la cavalerie stationner trop longtemps sur le plateau de Mont-Saint-Jean, ce qui la fit inutilement décimer.

En résumé, la conduite du maréchal Ney, pendant la campagne de 1815, a été trouvée si étrange, si contraire à tous ses précédents, si extravagante, tranchons le mot, dès les premiers moments, qu'elle n'avait paru admettre qu'une explication possible, c'est que les événements politiques des deux dernières années, et peut-être les secrets reproches de sa conscience avaient considérablement affaibli les facultés intellectuelles, déjà assez bornées, du malheureux maréchal, et qu'il ne lui était resté que cette valeur personnelle qui tient plus de la chaleur du sang que de la réflexion, et cette intrépidité héroïque qu'il retrouvait toujours devant l'ennemi, mais qui avait besoin pour se réveiller du bruit des armes, de l'odeur de la poudre et du retentissement du canon [1].

C'est ainsi qu'en jugea Napoléon lui-même, et son secrétaire

1. Voici ce qu'a dit sur la conduite du maréchal Ney en 1815 le général Jomini, l'un de ses juges les plus indulgents : « Ney fut moins *actif* et moins *impétueux* dans les journées des 15 et 16 juin qu'il ne l'avait été à Elchingen, à Iéna, à Friedland; mais il faut aussi faire la part des circonstances. Il arrivait en poste de Paris à Charleroi, sans équipages et même sans chevaux, lorsqu'on lui donna subitement l'ordre de prendre le commandement de huit divisions d'infanterie qu'il n'avait jamais vues, dont il connaissait à peine quelques chefs, et dont l'emplacement était un *mystère* pour lui. Si l'aile de Ney eût été depuis quelques jours sous ses ordres, et qu'il eût dirigé ses mouvements antérieurs, *il est probable qu'il fût arrivé le* 15 *au soir aux Quatre-Bras.* » Voilà de bien pauvres excuses pour justifier une conduite qui a eu pour résultat tous les désastres de la cour de 1815; on peut même dire que ces explications n'expliquent rien, car ce n'est pas la *privation de ses équipages* qui a pu porter le maréchal Ney à oublier toutes les règles du bon sens et à désobéir à tous les ordres qui lui avaient été donnés.

Fleury de Chaboulon raconte, dans ses mémoires, que le 21 juin, trois jours seulement après la bataille de Waterloo, et lorsque la blessure était encore saignante, Napoléon, arrivant à Paris et s'étant fait descendre dans la cour de l'Élysée, où le duc de Vicence, ce fidèle et sage conseiller dans la bonne et la mauvaise fortune, était accouru pour le recevoir, son premier mot en l'apercevant fut : « *Ney s'est conduit comme un fou, il m'a fait massacrer toute ma cavalerie !* » L'Empereur a depuis souvent consigné dans ses *Mémoires* ses regrets de l'avoir appelé à l'armée en 1815, ou du moins de lui avoir confié un commandement si important. Mais Napoléon, malgré la réputation d'impassibilité qu'on lui a faite, avait aussi ses faiblesses : il ne pouvait se défendre, malgré toutes les preuves d'ingratitude qu'il en avait reçues en 1814, d'un secret penchant pour cet homme si intrépide sur le champ de bataille, qui avait été son compagnon d'armes dans ses premières campagnes, et qui avait pris une part active à ses plus belles victoires. Il avait oublié ses torts, qu'il attribuait plutôt à son manque total d'énergie politique qu'aux mauvais sentiments de son cœur égoïste; il avait eu d'ailleurs tant de choses à oublier à son retour de l'île d'Elbe! Mais le maréchal Ney, homme d'un caractère aussi faible dans le conseil qu'énergique dans l'action, n'avait pu se pardonner à lui-même et ses anciens torts de l'année précédente envers Napoléon, et ceux plus récents dont il venait de se rendre coupable envers ses nouveaux maîtres, par sa honteuse défection à Lons-le-Saulnier. Le sort qui le menaçait, si Napoléon succombait dans la lutte, était continuellement présent à sa pensée et avait troublé le peu de sens commun que la nature lui avait départi. Si toutes les fautes accumulées qu'il venait de commettre pendant les *quatre jours* de cette désastreuse campagne n'avaient pas suffi pour le démontrer, la conduite qu'il tint après la catastrophe de Waterloo en serait la preuve la plus irréfragable. En effet, on le vit en toute hâte abandonner l'armée au lieu de s'unir au maréchal Soult et aux autres hommes de cœur et d'énergie pour lui donner l'exemple du dévouement et présider à sa réorganisation; puis accourir à la Chambre des pairs, non pour remonter les courages et engager la noble assemblée à savoir mourir comme les sénateurs romains sur leurs chaises curules, mais pour jeter la terreur

dans les esprits en exagérant encore, si cela avait été possible, le désastre dont il venait d'être le témoin, et il aurait pu ajouter avec vérité l'une des principales causes. Personne, pas même le corps du maréchal Grouchy, n'avait pu, selon lui, échapper à la déroute. Enfin, nous avions *été battus si à plat*, c'étaient les expressions dont s'était servi le vainqueur d'Elchingen et de la Moskowa, qu'il n'y avait pour la France d'autre ressource que d'entrer au plutôt en arrangement avec les ennemis, sans réfléchir que ces paroles mêmes, démenties du reste quelques jours plus tard par la réapparition d'une magnifique armée de soixante-dix mille combattants sous les murs de Paris, était le moyen le plus sûr de nous empêcher d'en obtenir d'honorables conditions. La lettre qu'il écrivit vers la même époque au duc d'Otrante, président du gouvernement provisoire, et qui fut, sur sa demande, publiée au *Moniteur* du 26 juin 1815, serait une dernière preuve, s'il en était besoin, de l'affaiblissement des facultés de son intelligence. Dans cette lettre, que nous regrettons de ne pouvoir citer ici en entier, à cause de son étendue, mais que nous désirons qui soit lue avec attention par toute personne qui serait tentée de nous accuser de trop de sévérité envers un homme qui avait en d'autres temps acquis des droits à la reconnaissance de son pays, le maréchal Ney, pour se disculper de sa conduite aux Quatre-Bras dans la journée du 16, accuse Napoléon de lui avoir enlevé le corps du comte d'Erlon, qui devait le seconder dans l'attaque de cette position, ce qui était évidemment faux, comme on a pu le voir par les explications données par le comte d'Erlon lui-même, et il oppose aux savantes combinaisons de Napoléon un plan de campagne de sa façon, qui consistait à se porter directement sur Bruxelles, par Gosselies et les Quatre-Bras, et à attaquer l'armée anglaise avant l'armée prussienne, de telle sorte qu'il eût suffi à Blücher d'une marche de *deux* heures pour se trouver sur nos derrières, s'emparer de Charleroi et nous fermer tout retour dans la patrie. Il est probable que ce sont ces idées mal conçues qui paralysèrent son action dans la journée du 15 juin et la matinée du 16, et l'empêcha d'occuper la position qui lui était désignée, ce qui aurait amené probablement l'anéantissement complet de l'armée prussienne dès l'ouverture des hostilités. Ce n'est donc pas sans raison qu'on a regardé son arrivée

à l'armée comme l'une des plus grandes fatalités de la campagne, et si quelque chose devait encore étonner, c'est que Napoléon ait pu opérer tant de prodiges avec des hommes qui savaient si peu le comprendre.

Ceci nous amène naturellement et sans qu'il soit besoin de transition au maréchal Grouchy, dont les fautes quoiqu'elles aient eu des conséquences plus fatales encore que celles du maréchal Ney, sont à quelques égards plus excusables, car elles sont nées, en grande partie, des défauts de son caractère et des circonstances difficiles dans lesquelles il s'était trouvé. Ce serait donc en quelque sorte jusqu'à Napoléon lui-même, qui l'avait placé dans une situation tout à fait au-dessus de ses moyens, que la responsabilité en devrait remonter, si la difficulté des temps n'était pas son excuse. Nouvellement promu à la dignité du maréchalat, c'était pour la première fois que Grouchy commandait en chef un corps d'armée hors de la sphère d'action de l'Empereur. Accoutumé à obéir aveuglément, il redoutait Napoléon, dont le seul froncement de sourcils l'aurait fait trembler, et la certitude du succès aurait pu à peine le décider à courir les chances de son mécontentement. Il craignait à chaque instant de commettre quelque faute grave, et cette défiance de lui-même lui ôtait toute tentation d'initiative. Les deux généraux qui commandaient les corps d'armée qu'il avait sous ses ordres, auraient pu guider son inexpérience, éclairer ses irrésolutions et lui donner de prudents avis; mais il redoutait dans le plus âgé un caractère insubordonné, une humeur acariâtre, une obstination indomptable, et le mérite reconnu du second, l'une des espérances de l'armée, excitait sa jalousie, et lui aurait fait redouter de paraître se soumettre à son autorité en écoutant ses conseils. Il était entre son bon et son mauvais génie, sans savoir lequel suivre. Dans cette situation embarrassante il avait pris la résolution de se conformer strictement à la lettre de ses instructions ou du moins à ses instructions comme il les avait comprises; telle était la seule règle de conduite qu'il s'était imposée, en sorte que l'on peut dire que si Ney et Grouchy concoururent également à la perte de Napoléon, ce fut du moins par des voies tout à fait opposées; le premier par son obstination à contrevenir à tous les ordres qu'il avait reçus, le second par un excès d'obéissance servile et par un dévouement inintelligent.

« Il y a des hommes, a dit l'historien Duclos, auxquels la Fortune accorde quelquefois l'occasion de faire une action courageuse, sublime, utile à eux-mêmes et aux autres, et dans laquelle ils ne courent eux-mêmes aucun danger : l'*inhabile* la laisse passer faute de l'apercevoir, l'homme d'esprit la sent et la saisit. »

C'est précisement ce qui arriva au maréchal Grouchy, il laissa échapper, par l'indécision et la faiblesse de son caractère, l'occasion unique que la fortune de la France était venue lui offrir. Il pouvait dans la journée de Waterloo, comme Desaix à Marengo, comme le jeune général Mac-Mahon à Magenta, éviter à l'armée une imminente catastrophe, par une résolution prompte, hardie, énergique ; mais la nature ne l'avait point jeté dans le moule qu'elle réserve pour les *sauveurs de la patrie*. Il lui manquait l'élan et l'inspiration, ce que Napoléon, enfin, appelait le *feu sacré*, qui seul inspire les grandes actions et les fait accomplir. C'était un officier brave, d'une bonne éducation, d'une tournure avantageuse dans sa jeunesse, très-adroit à tous les exercices du corps, cela avait pu lui suffire pour faire son chemin à la cour sous l'ancienne monarchie où il avait commencé sa carrière, et même pour commander avec distinction une charge de cavalerie dans les grandes guerres de la Révolution et de l'Empire, mais ce n'était point assez pour un général en chef, chargé de seconder les grands desseins de Napoléon, et les circonstances politiques ont pu seules faire excuser ce dernier de lui avoir confié une mission évidemment au-dessus de ses forces.

On aurait donc été tout disposé à l'indulgence envers un vieux soldat tout couvert de cicatrices qui attestaient ses honorables services, et qui s'était trouvé dans des circonstances qui eussent peut-être embarrassé les plus habiles et les plus expérimentés, si le maréchal Grouchy n'avait point ajouté à ses torts celui d'en rejeter sur ses subordonnés la responsabilité, d'indisposer tout le monde par d'injustes récriminations, de s'ériger en juge de Napoléon lui-même, qui n'avait eu que le tort de lui croire plus de talent qu'il n'en avait en réalité; enfin de soutenir dans une controverse qu'il a prolongée jusqu'à sa dernière heure, et avec une obstination digne d'une meilleure cause, qu'il n'avait commis aucune faute, que sa conduite était sanctionnée par toutes les règles

de l'art, et surtout conforme à la lettre de ses instructions. Il a donné lieu ainsi de revenir sur toutes ses opérations pendant la courte durée de son commandement, et l'on a reconnu alors qu'elles avaient été, dès l'origine, dirigées par un esprit de vertige et un oubli complet de ses devoirs qui ne pouvaient que le mener à une inévitable catastrophe.

Résumons donc, aussi succinctement que nous le pourrons, les divers reproches adressés au maréchal Grouchy, car il serait vraiment fastidieux de rentrer encore une fois dans une discussion que l'on pourrait regarder comme épuisée, sans le zèle de quelques écrivains qui ont cru devoir raviver, même depuis la mort du maréchal, une polémique qui n'avait cessé de l'occuper jusqu'aux derniers moments de sa vie, tant le souvenir, ou peut-être le remords de sa conduite en 1815, pesait cruellement sur sa conscience [1].

Qu'a dit le maréchal pour se justifier?

1° «Napoléon lui-même lui avait indiqué la ligne de Namur

1. Voir l'ouvrage intitulé *le Maréchal Grouchy en 1815* (1864).

Dans cet ouvrage, publié par le général marquis de Grouchy, fils aîné du maréchal, on peut louer, sans doute, le dévouement filial; mais on y chercherait en vain l'explication de tous les faux mouvements reprochés au maréchal dans les journées des 17 et 18 juin. On pourrait même croire que l'auteur n'a point compris le plus grave des reproches qui lui sont adressés. Ainsi, pour justifier la perspicacité de son père, qu'on avait paru contester, il dit positivement qu'il savait parfaitement, dès le 18 au matin, que *la pensée de Blücher était bien de se réunir aux Anglais*, et même qu'il en avait instruit Napoléon par une lettre datée de Gembloux, le 18 à *trois* heures du matin * (p. 45 et 46). Dès lors, on se demande comment il pouvait s'obstiner à poursuivre l'armée prussienne à Wavre, et comment il ne suivit pas sans hésiter le conseil donné par le général Gérard à Sart-à-Walhain. Il est vrai que l'auteur ajoute plus loin (p. 59) : « Grouchy ne trouva pas le conseil mauvais en lui-même, mais *la forme employée pour le présenter lui déplut.* » Voilà une étrange raison pour le disculper d'avoir laissé écraser notre armée à Waterloo et périr la fortune de la France. Certes, les plus ardents adversaires du maréchal Grouchy n'ont jamais articulé contre lui une pareille accusation. Au reste, ce qui rend l'ouvrage dont il s'agit tout à fait indigne d'une attention sérieuse, c'est que, non-seulement les faits y sont inexactement rapportés, mais que les documents cités à l'appui sont la plupart du temps falsifiés, les dates et les heures altérées, et qu'enfin on y a intercalé comme *authentiques* des pièces qui n'ont jamais existé et qui n'ont été inventées par le maréchal Grouchy que longtemps après les événements et pour *les besoins de la cause.*

(*) Voir cette lettre, citée à l'appendice du ch. III, p. 246.

comme celle que suivait l'armée prussienne dans la retraite. » Ce fait ne saurait être exact, puisqu'en lui donnant ses instructions sur le champ de bataille de Ligny, l'Empereur lui avait dit: « Quant à la ligne de retraite de Blücher, c'est à vous à la découvrir, » et que d'ailleurs ce fait serait sans importance puisque avant même de quitter le champ de bataille, c'est-à-dire vers midi ou midi et demi, il lui avait indiqué positivement Gembloux comme le point vers lequel il devait diriger ses premières recherches[1].

2° « Napoléon n'avait point nettement spécifié l'ordre de se tenir entre les deux armées ennemies et même de déborder le flanc gauche de l'armée prussienne pour empêcher leur réunion. »

Mais c'était là une recommandation superflue, puisque cela résultait de la situation même de l'armée prussienne que l'on croyait en ce moment en retraite sur Namur et Liége, la colonne mise à sa poursuite se trouvait donc tout naturellement placée entre Blücher et Wellington, c'était donc au maréchal Grouchy à se maintenir dans cette situation d'après les nouveaux renseignements qu'il avait acquis sur les mouvements de l'armée prussienne, puisque le principal but de sa mission devait être d'empêcher tout détachement ennemi de s'interposer entre lui et l'armée de Napoléon; et cela était si bien dans les intentions de l'Empereur, qu'il n'avait cessé de le recommander dans les deux lettres adressées au maréchal du champ de bataille de Waterloo. Enfin le maréchal Grouchy avait négligé l'importante recommandation contenue encore dans la lettre du général Bertrand, de maintenir continuellement d'actives communications avec la grande armée par des *postes intermédiaires*, précaution indiquée par toutes les règles de la stratégie, et qui à elle seule dans la journée du 18, aurait sauvé l'armée si elle eût été observée.

Quant au conseil donné par le général Gérard à Sart-à-Walhain de marcher au bruit du canon de Napoléon, conseil qui pouvait réparer toutes les fautes commises dans la journée précédente, l'apathie qu'on avait mise à s'éloigner du champ de bataille de Ligny, la lenteur de la marche, le départ tardif de Gembloux dans la matinée du 19, la faute énorme, enfin, qu'on

1. Voir la *lettre du général Bertrand*, p. 198.

avait commise en laissant Blücher gagner vingt-quatre heures d'avance sur les colonnes mises à sa poursuite, nous n'y reviendrons pas ici; nous en avons parlé avec assez d'étendue dans le chapitre IV pour nous dispenser de nous y arrêter davantage. Nous avons parcouru nous-même plusieurs fois le terrain qu'aurait eu à franchir le détachement envoyé par le maréchal Grouchy, et nous nous sommes assuré qu'il était partout d'un accès facile, les distances beaucoup moins considérables qu'on ne s'était plu à le supposer, et que rien, par conséquent, sous le rapport des difficultés matérielles, ne se serait opposé à l'exécution de l'entreprise.

Quant aux moyens de justification, que le maréchal Grouchy a cru trouver dans la teneur même des ordres qu'il avait reçus de la bouche de Napoléon, et de l'obligation où il s'était trouvé, a-t-il dit, de s'y conformer strictement, on lui a répondu que rien dans ces ordres ne lui prescrivait d'une manière formelle de se porter sur un point déterminé d'avance plutôt que sur un autre; que l'Empereur en lui disant: « Suivez les Prussiens, combattez-les dès que vous les aurez atteints, *sans jamais les perdre de vue*, tandis que je vais moi-même livrer bataille à l'armée anglaise » lui avait clairement indiqué que le but principal, on pourrait dire l'unique but de sa mission, était de surveiller d'assez près et d'occuper assez Blücher pour qu'il ne pût porter aucun secours à Wellington tandis qu'il allait être aux prises avec lui; que pour atteindre ce but, après avoir laissé prendre une si grande avance au feld-maréchal prussien sur les troupes mises à sa poursuite, un seul moyen se présentait, c'était de se porter non pas à la queue, mais sur les flancs de son armée, de manière à la séparer de l'armée anglaise dont on entendait le canon aux abords de la forêt de Soigne, et c'est précisément le résultat qu'on aurait obtenu en se dirigant sur la rive gauche de la Dyle par les ponts de Moustiers et d'Ottignies, comme le conseillait le général Gérard. Le maréchal Grouchy ne tint aucun compte de ces observations, et il s'obstina dans sa course insensée: c'était une faute non-seulement contre les premières règles de la stratégie qui veulent qu'au moment d'une action décisive tous les corps détachés d'une armée se mettent au plutôt en communication avec l'armée principale, mais une faute qui accusait encore un manque absolu de réflexion. En effet, de deux

choses l'une, ou le maréchal supposait que Blücher et les quatre-vingt-dix mille hommes dont il disposait, étaient restés tranquillement à l'attendre derrière les murs de Wavre, et une telle supposition, il en faut convenir, faisait peu d'honneur à son intelligence, ou il admettait qu'il avait déjà dirigé vers Saint-Lambert et Waterloo une partie de ses forces, et alors courir à Wavre pour y chercher les faibles détachements qu'il avait pu y laisser pour défendre les passages de la Dyle, était une opération aussi absurde qu'inutile[1].

C'est dans ce dilemme que s'est constamment débattu le maréchal Grouchy pendant toute sa vie; certes, il était difficile qu'il en sortît vainqueur, et plus les événements ont été mieux appréciés, plus la question a été élucidée par une exacte reconnaissance du terrain, par une minutieuse vérification des heures, des distances et du temps nécessaire à les parcourir, par les documents mêmes qui nous ont dévoilé les projets de l'ennemi, plus on a reconnu que le mouvement conseillé par le général Gérard, conforme d'ailleurs à toutes les règles de la science, aurait eu un plein succès, et que non-seulement on n'aurait rencontré aucun des obstacles que le maréchal Grouchy avait redoutés, mais qu'on serait arrivé à temps sur le champ de bataille de Waterloo pour porter à l'armée engagée un secours efficace et contribuer à sa victoire. Au reste, pour couper court à cette polémique, on peut dire que quand bien même ce succès n'aurait pas du être obtenu, le maréchal Grouchy n'en serait pas moins coupable devant l'histoire, pour n'avoir pas tenté une entreprise qui devait produire de si grands résultats, et qui ne pouvait être définitivement abandonnée que si des obstacles véritablement insurmontables étaient venus s'opposer à son exécution[2].

1. La vérité, comme nous l'avons dit plus haut, c'est qu'il ne fit aucune réflexion, et il est inutile de chercher ailleurs l'explication de sa conduite. Accoutumé à l'obéissance passive, et redoutant avant tout le mécontentement de Napoléon, il poursuivit les Prussiens parce qu'il lui avait été ordonné de les poursuivre; il les combattit, parce que Napoléon lui avait ordonné de les combattre dès qu'il les aurait joints; enfin, il marcha droit devant lui sans s'occuper de ce qui se passait à Waterloo : cela dépassait les limites de ses instructions.

2. Rappelons en terminant l'appréciation de Napoléon, qui résume toute la discussion : « Le maréchal Grouchy a trouvé le secret qui pa-

C'est donc avec raison que l'opinion publique avait, dès le premier moment, rattaché à la grande catastrophe de Waterloo les noms des deux maréchaux dont nous venons de rappeler la conduite. Tous deux y contribuèrent également, mais d'une manière différente, selon la différence de leurs caractères : l'un en se précipitant avec trop d'impétuosité sur le champ de bataille, l'autre en n'y paraissant pas lorsqu'il y était à chaque instant attendu. Que leur exemple, du moins, ne soit pas perdu pour l'avenir. Si l'indiscipline chez les chefs et chez les soldats est la première cause des grandes catastrophes, l'obéissance aveugle, qui paralyse l'intelligence, peut avoir aussi ses dangers. L'homme habile est celui qui sait marcher d'un pas ferme entre ces deux écueils.

raissait introuvable de n'être, dans la journée du 18, ni à Wavre ni à Waterloo. Sa conduite a été aussi *imprévoyable* que si, sur sa route, son armée avait éprouvé un tremblement de terre qui l'eût soudainement engloutie. »

TABLEAUX COMPLÉMENTAIRES

COMPOSITION DE L'ARMÉE FRANÇAISE

AU PASSAGE DE LA FRONTIÈRE, LE 15 JUIN 1815[1]

1er corps	INFANTERIE	1re div., gén. Alix	4.000	16.885
Le général Drouet d'Erlon		2e — Donzelot	5.132	
Commandant en chef.		3e — Marcognet	3.900	
		4e — Durutte	3.853	
	1re div. cavalerie, gén. Jacquinot			1.506
	4 batt. d'artillerie à pied, 1 à cheval, 1 de réserve *. En tout 46 canons, artilleurs et soldats du train			1.096
	Total du corps			19.487
	Et 46 bouches à feu.			

2e corps	INFANTERIE	5e div., gén. Bachelu	4.103	20.635
Le général Reille		6e div., prince Jérôme (gén. Guilleminot, chef d'état-major, commandant en second)	7.819	
Commandant en chef.		7e div., gén. Girard	3.925	
		9e — Foy	4.788	
	2e div. de cavalerie, gén. Piré			1.865
	4 batt. d'artillerie à pied, 1 à cheval, 1 de réserve. En tout 46 canons, artilleurs et soldats du train			1.430
	Total du 2e corps			23.930
	Et 46 bouches à feu.			

1. Ces tableaux ont été relevés sur les états de situation pour le 10 juin, au dépôt de la guerre ; ils s'accordent, à très-peu près, avec ceux que Napoléon a donnés dans la relation du général Gourgaud et dans les *Mémoires de Sainte-Hélène*, d'après les documents restés entre ses mains, mais ils diffèrent essentiellement de ceux qu'a donnés M. Charras, quoiqu'il dise avoir puisé à la même source que nous. Ses évaluations tendent à porter l'effectif de l'armée française beaucoup au delà de la réalité, et sont tout à fait inexactes.

* On doit compter une batterie d'artillerie à pied par division d'infanterie et une batterie d'artillerie à cheval par division de cavalerie. Chaque batterie d'artillerie à pied était composée de 8 bouches à feu, dont 6 pièces de huit et 2 obusiers de vingt-quatre, et chaque batterie d'artillerie à cheval, de 6 bouches à feu, dont 4 pièces de six et 2 obusiers de vingt-quatre; la batterie de réserve se composait exclusivement de 6 pièces de douze et de 2 obusiers de six pouces. Quant au personnel nécessaire pour le service de chaque batterie, on pouvait compter 20 hommes par pièces, soldats du train compris.

3e corps Le général Vandamme Commandant en chef.	INFANTERIE 10e div., gén. Hubert ...	5.024	
	11e — Berthézène	5.565	15.130
	8e — Lefol	4.541	
	3e div. de cavalerie, gén. Domon		1.017
	3 batt. d'artillerie à pied, 1 à cheval, 1 de réserve. En tout 38 canons, artilleurs et soldats du train..		985
	Total du 3e corps		17.132
	Et 38 bouches à feu.		

4e corps Le général Gérard Commandant en chef.	INFANTERIE 12e div., gén. Pécheux ..	4.719	
	13e — Vichery...	4.145	13.101
	14e — Hulot.....	4.237	
	6e div. cavalerie, gén. Morin		1.550
	3 batt. d'artillerie à pied, 1 à cheval, 1 de réserve. En tout 38 canons, artilleurs....		788
	Total du 4e corps		15.439
	Et 38 bouches à feu.		

6e corps Le général comte de Lobau Commandant en chef.	INFANTERIE 19e div., gén. Simmer ...	3.953	
	20e — Jeannin...	2.202	8.573
	21e — Teste.....	2.418	
	3 batt. d'artillerie à pied, 1 de réserve. En tout 32 canons, artilleurs		770
	Total du 6e corps		9.343
	Et 32 bouches à feu.		

Garde impériale.	INFANTERIE Jeune garde, général Duhesme	4.283	
	Vieille garde: Chasseurs, gén. Morand.......	4.603	13.026
	Vieille garde: Grenadiers, gén. Friant.......	4.140	
	Cavalerie légère, gén. Lefebvre-Desnouëttes.		2.077
	Cavalerie de réserve, gén. Guyot		1.718
	6 batt. d'artillerie à pied, 4 à cheval et 3 batt. à pied de réserve. En tout 96 canons, artilleurs et train d'artillerie......		2.053
	4 batt. de la ligne auxiliaires, savoir 3 batt. d'artillerie à pied et une à cheval. En tout 30 canons, artilleurs et train d'artillerie..		1.115
	Total de la garde		19.989
	Et 126 bouches à feu.		

RÉSERVE DE CAVALERIE

MARÉCHAL GROUCHY

1er corps Général Pajol (hussards et chasseurs.)	4e div., gén.	Soult	1.280	2.520
	5e —	Subervic	1.240	
2e corps Général Excelmans (dragons.)	9e —	Strolz	1.300	2.600
	10e —	Chastel	1.300	
3e corps Général Kellermann (cuirassiers.)	11e —	Lhéritier	1.310	2.610
	12e —	Roussel	1.300	
4e corps Général Milhaut (cuirassiers.)	13e —	Wathier	1.300	2.600
	14e —	Delort	1.300	

Une batterie d'artillerie à cheval par division. En tout 48 canons, artilleurs et train........ 960

Total de la réserve de cavalerie........ 11.290

Et 48 bouches à feu.

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE

DES FORCES DE L'ARMÉE FRANÇAISE AU 15 JUIN 1815

CORPS D'ARMÉE	INFANTERIE	CAVALERIE	ARTILLERIE	FORCE TOTALE DE CHAQUE CORPS — Hommes	FORCE TOTALE DE CHAQUE CORPS — Canons
1er corps	16.885	1.506	1.096	19.487	46
2e corps	20.635	1.865	1.430	23.930	46
3e corps	15.130	1.017	985	17.132	38
4e corps	13.101	1.550	788	15.439	38
6e corps	8.573	»	770	9.343	32
Garde impériale	13.026	3.795	3.168 *	19.989	126 *
Réserve de cavalerie	»	10.330	960	11.290	48
Total	87.350	20.063	9.197	116.610	»
Équipages de pont, sapeurs, ambulances, etc.				2.500	»
Total général de l'armée				119.110	374

* On comprend dans ce chiffre les quatre batteries auxiliaires formant un total de 1,115 hommes et 30 pièces de canon.

ÉTAT DE SITUATION DE L'ARMÉE ANGLO-HOLLANDAISE

COMMANDÉE PAR LORD WELLINGTON, AU 15 JUIN 1815

INFANTERIE

1er corps d'armée commandé par le prince d'Orange.	1re div. anglaise, gén. Cooke (gardes)	3.500	41.300
	3e — Alten (Ang., Han., lég. All.)	8.800	
	1re div. hollandaise, gén. Chasse (Holl., Belges)	7.500	
	2e div. hollandaise, gén. Perponcher (Holl., Belges, Nassau)	8.000	
	3e div. hollandaise, gén. Collaert (Holl. Belges)	7.500	
	1re div. étrangère, duc de Brunswick (Brunswickois)	6.000	
2e corps d'armée commandé par lord Hill.	2e div. anglaise, gén. Clinton (Ang., Han., lég. All)	8.900	31.700
	4e div. anglaise, gén. Colleville (Ang., Han.)	7.100	
	5e — Picton (Ang., Han.)..	9.200	
	6e — Cole (Ang., Han.) ...	6.500	

CAVALERIE

Lord Uxbridge Commandant en chef.	1re div. anglaise, major-gén. lord Somerset (horse guards)	2.500	19.900
	2e div. anglaise, major-gén. Ponsonby (dragons)	1.875	
	3e div. anglaise, major-gén. W. Dornbry (Ang., lég. germ.)	1.825	
	4e div. anglaise, major-gén. Vandalour (dragons, lég.)	1.875	
	5e div. anglaise, maj.-gén. C. Grant (hussards, lég. germ.)	1.850	
	6e div. anglaise, major-gén. Vivian (hussards, Ang., lég. germ.)	1.850	
	7e div. anglaise, major-gén. Arentschild (Ang., lég. germ.)	1.225	
	1re div. hanovrienne, colonel Astorf (hussards hanov.)	2.000	
	1re div. hollandaise, colonel Grigni (carabiniers)	1.500	
	2e div. hollandaise, colonel van Merlen (hussards)	1.600	
	1re div. brunswickoise, N. (lanciers, dragons)	1.800	

Artillerie colonel Wood.	Anglaise, 30 brigades........	4.500 hommes.	180 canons.
	Hollandaise et belge........	3.000 —	78 —
Génie colonel Smidt.	Sapeurs, mineurs, etc.....	2.500 —	

Force totale de l'armée anglaise.............. 102.900 hommes.
Et 258 bouches à feu.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

RÉVOLUTION DU 20 MARS 1815

CHAPITRE PREMIER

PASSAGE DE LA SAMBRE

(15 JUIN 1815)



APPENDICE AU CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

BATAILLE DE LIGNY ET COMBAT DES QUATRE-BRAS

APPENDICE AU CHAPITRE II

CHAPITRE III

JOURNÉE DU 17 JUIN 1815

APPENDICE AU CHAPITRE III

CHAPITRE IV

BATAILLE DE WATERLOO

APPENDICE AU CHAPITRE IV

CHAPITRE V

SUITES DE LA BATAILLE DE WATERLOO

APPENDICE AU CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CONCLUSION

APPENDICE AU CHAPITRE VI

NOTES ET OBSERVATIONS

LE MARÉCHAL NEY ET LE MARÉCHAL GROUCHY EN 1815

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES



ERRATA

Page 101, ligne 30, au lieu de *Gérard*, lisez *Girard*.

TYPOGRAPHIE RENOU ET MAULDE, RUE DE RIVOLI, 144 49090





A LA MÊME LIBRAIRIE

SOUVENIRS HISTORIQUES ET PARLEMENTAIRES DU COMTE DE PONTÉCOULANT, ancien pair de France, comprenant : une période de soixante années (1789-1849), les plus accidentées et les plus fertiles en événements de l'histoire moderne. La part importante que le comte de Pontécoulant a été appelé à prendre aux événements de son temps, les fonctions éminentes qu'il a remplies sous les différents gouvernements qui se sont succédés dans cet intervalle, les relations qu'il a entretenues avec les chefs de ces gouvernements ou avec les hommes les plus considérables de la République, du Consulat, de l'Empire et de la Restauration, donnent à SES SOUVENIRS un grand intérêt pour l'histoire contemporaine et en forment le résumé le plus complet, le plus véridique et le plus impartial qu'on puisse désirer de toutes les grandes commotions qui ont si violemment agité la France depuis l'immortelle révolution de 1789. On y trouve des renseignements très-curieux et imparfaitement connus jusqu'ici sur la jeunesse de l'empereur Napoléon Ier et sur les circonstances extraordinaires qui accompagnèrent ses premiers pas dans la carrière des affaires publiques. 4 forts vol. in-8 .... 24 fr.

Prix de chaque volume : 6 francs.

PARIS. — IMP. RENOU ET MAULDE, RUE DE RIVOLI, 144.




YC 75443

